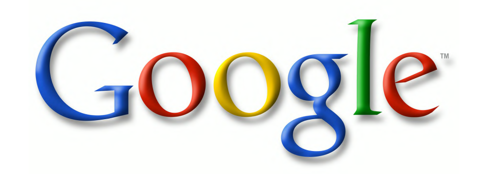


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

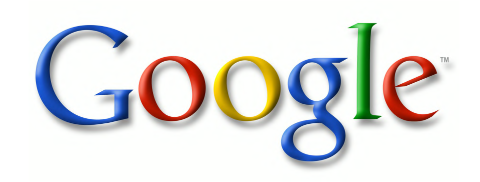
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

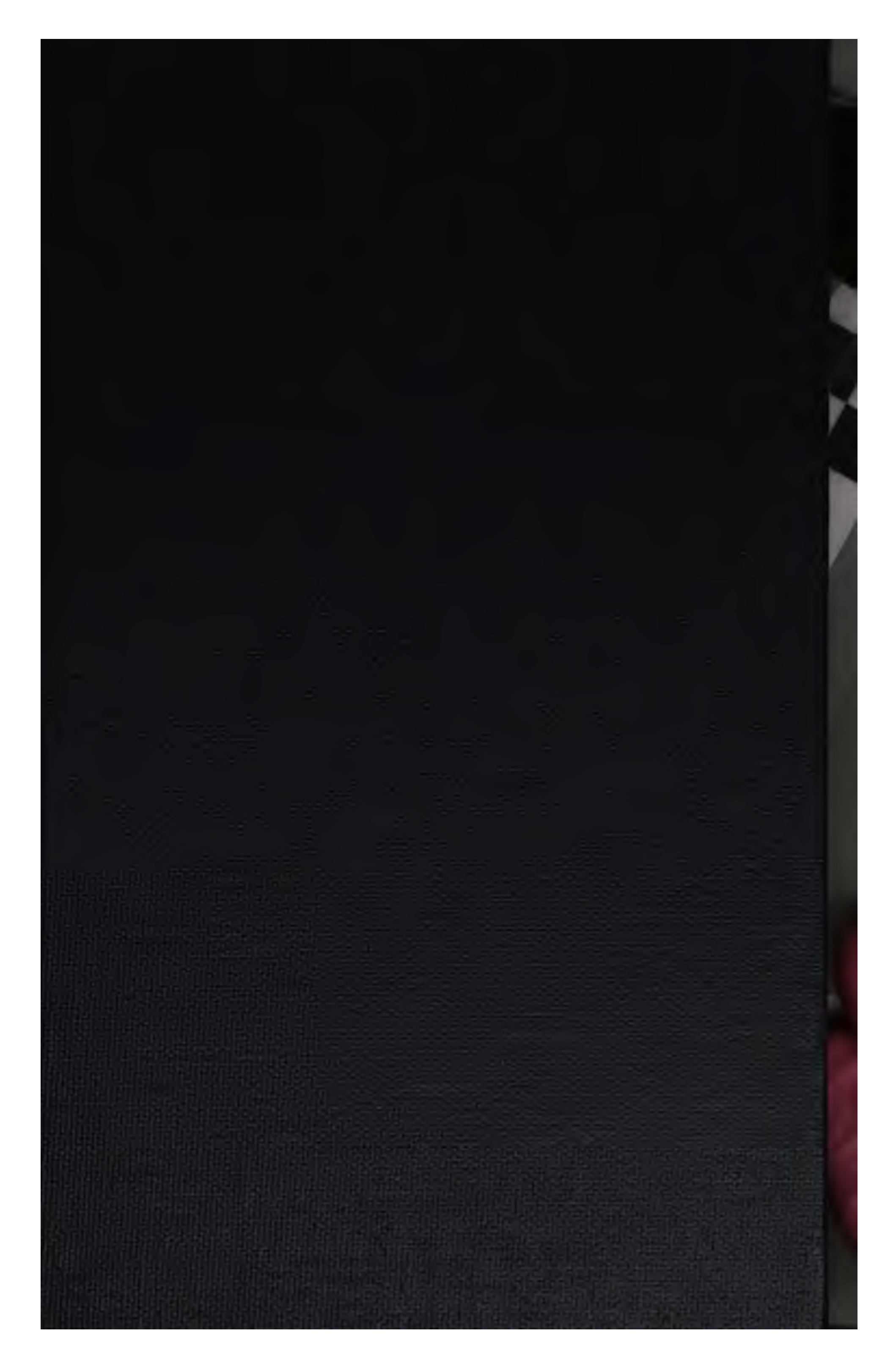
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





L'ART
DE VÉRIFIER LES DATES
DES FAITS HISTORIQUES,
DES INSCRIPTIONS, DES CHRONIQUES,
ET AUTRES ANCIENS MONUMENTS,
AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

AKG2902

Cet ouvrage se trouve aussi :

Chez ARTHUS-BERTRAND, libraire, rue Hautefeuille, à Paris.

L'ART
DE VÉRIFIER LES DATES
DES FAITS HISTORIQUES,
DES INSCRIPTIONS, DES CHRONIQUES,
ET AUTRES ANCIENS MONUMENTS,
AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE;

Par le moyen d'une Table Chronologique, où l'on trouve les Années de la Période Julienne, les Années du Monde, les Olympiades, les Années de Rome, l'Ère de Nabonassar, l'Ère des Séleucides ou des Grecs, l'Ère Césaréenne d'Antioche, l'Ere Julienne, l'Ere d'Espagne, l'Ere Actiaque, le Cycle de Dix-Neuf Ans ou Nombre d'Or, etc., etc., et la Chronologie des Éclipses ;

Avec une Dissertation sur l'Année ancienne; l'Abrégé de l'Histoire Sainte; les Grands-Prêtres des Hébreux ; les Gouverneurs de Syrie ; les Rois d'Égypte ; ceux de Tyr et de Sydon ou de Phénicie ; les anciens Rois de Syrie ; les Rois Séleucides de Syrie ; ceux de Babylone, d'Assyrie, de Médie, de Perse, des Parthes, d'Arménie, de Bactrie, d'Emèse, d'Edesse, d'Albanie, de Colchide, d'Ibérie, d'Adiabène, de Cappadoce, de Pont, de Thrace, de Macédoine, de Bosphore Cimmérien, de Pergame, d'Epire, de Sicile, etc., etc. ; les Empereurs de la Chine ; l'Histoire Romaine et celle des Carthaginois.

PAR UN RELIGIEUX DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR ;

Imprimé pour la première fois sur les manuscrits des Bénédictins, mis en ordre

Par M. de Saint-Allais, chevalier de plusieurs Ordres, auteur de l'Histoire généalogique des Maisons souveraines de l'Europe.

Et formant la première partie de la nouvelle édition in-8°. et in-4°.

TOME TROISIÈME.

Pt. I

A PARIS,

CHEZ MOREAU, IMPRIMEUR DE S. A. R. MADAME,

SUCCESSEUR DE M. VALADE, RUE COQUILLIÈRE, N°. 27.

1819.

L'ART

DE

VÉRIFIER LES DATES

AVANT JESUS-CHRIST.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS DE PONT.

Le Pont, région de l'Asie mineure située en partie sur les bords du Pont-Euxin, d'où elle a tiré son nom, faisait une portion de la Cappadoce, et était connue sous le nom de Cappadoce pontique ou de petite Cappadoce. Æeta, père de Médée, régnait, suivant la plus ancienne tradition, dans ces contrées. Lorsque Cyrus le Grand les eut soumises à sa domination, ainsi que toutes celles de l'Asie mineure, les Perses partagèrent la Cappadoce en deux dynasties, dont l'une comprenait la grande Cappadoce, et l'autre la Cappadoce pontique ou le Pont. Ils laissèrent les anciens rois possesseurs de la grande Cappadoce, mais à la charge de fournir un certain nombre de troupes entretenues, et de reconnaître la suzeraineté du grand roi de Perse. La Cappadoce pontique ou le Pont fournit une satrapie persane et demeura telle jusqu'au tems qu'elle fut érigée en royaume par Darius, fils d'Hystaspe.

PHARNACE ou ÆETAS, dit aussi ATHEAS, second fils d'Anaphas I, roi de Cappadoce, est celui que nous regardons comme la tige des rois de Pont. Il nous paraît en effet que tous les traits marqués dans les historiens, comme propres au premier souverain de cet état ne peuvent s'appliquer à aucun autre. Les bons offices de son père, chef de la conjuration formée contre le faux Smerdis, ayant été fort utiles à Darius, fils d'Hystaspe, ce prince crut ne pouvoir mieux récompenser le roi de Cappadoce, qu'en lui remettant la suzeraineté que Cyrus avait réservée aux monarques persans (520) et en érigeant la Cappadoce pontique en pleine souveraineté, pour Pharnace, l'un de ses fils, comme on peut le conclure d'un passage de Polybe. Nous ignorons les événémens du règne de ce premier roi de Pont, ainsi que sa durée. Pharnace était, suivant les apparences, celui dont parle Diodore de Sicile, et le mari d'Atossa, sœur de Cambyse, bisaïeul de Cyrus.

ARTABASE (qu'il ne faut pas confondre avec Artaban, cet officier qui tua Xercès), était fils de Pharnace et monta sur le trône de Pont, une année avant la mort de Darius. Il entra avec chaleur dans les intérêts de Xercès (480); car il commandait un des corps de l'armée de ce prince. C'est tout ce que nous savons sur ce qui le concerne sans pouvoir fixer l'année de sa mort (1).

MITHRIDATE I, portait, l'an 402 avant Jésus-Christ, la couronne de Pont, à laquelle il réunit, trente ans après, la satrapie de Phrygie. Son intérêt voulait qu'il s'assurât aussi la ville d'Heraclée. Pour l'obtenir il fit alliance avec Cléarque, qui en devint ensuite le tyran. Il fut convenu entre eux que Cléarque lui livrerait la place. Mais à peine Mithridate y fut-il entré avec ceux qui l'accompagnaient, qu'on les saisit et les désarma. Le roi, lui-même, retenu prisonnier, ne fut relâché, qu'en payant, par forme de rançon, une somme considérable. Le roi de Perse, Artaxercès Mnémon jugea la circonstance favorable pour assujétir de nouveau le Pont à un tribut envers sa monarchie. Mithridate ayant entrepris de soutenir par les armes la fran-

(1) Fréret admet un Ariobarzane I, père de Mithridate I, qui le livra au roi de Perse, pour en obtenir la faveur. (Voyez *Acad. des Inscr.*, t. XIX, p. 76.) (*Note des Editeurs.*)

chise de sa couronne, fut défait en bataille rangée, après quoi les deux princes firent la paix. Mithridate régna trente-huit ans. Xénophon ne lui donne que le titre de gouverneur de Cappadoce (364).

ARIOBARZANE II, successeur de Mithridate, doit être regardé comme son fils, puisque Polybe et Diodore assurent que les rois ou dynastes de Pont régnèrent de père en fils sur ce canton, depuis le tems auquel Darius en avait donné la souveraineté à Pharnace. Outre le royaume de Pont, Ariobarzane obtint de la bienveillance d'Artaxercès Mnémon le gouvernement de la Lydie, de la Phrygie et de l'Ionie, comme en avait joui son père. La réunion de ces provinces dans la même main, augmenta beaucoup sa puissance; mais il les tourna contre son bienfaiteur. Non content de s'en servir pour la conservation de ses états de Pont, il envahit des provinces voisinage qui appartenaient à la couronne de Perse. Antophradate, envoyé par Artaxercès pour le dépouiller de ses injustes conquêtes, met le siége devant Assos, dans le tems que Cotys, roi de Paphlagonie, assiégeait Sestos; mais ni l'un, ni l'autre ne pouvant faire tête à Agésilas II, roi de Sparte, ni à Timothée l'athénien, qu'Ariobarzane avait appelés à son secours. Le roi de Pont paya les bons offices du Lacédémonien d'une bonne somme d'argent, et fit don à Timothée des villes d'Eriton et de Sestos, qu'il avait enlevées aux Perses. Ariobarzane n'ayant pu amener les Lacédémoniens et les Thebains à un accommodement raisonnable, assista les premiers d'une grosse somme d'argent; mais personne n'eut plus de considération pour ce prince, que les Athéniens qui lui donnèrent le droit de bourgeoisie parmi eux, et lui accordèrent, ainsi qu'à ses enfants, tout ce qu'il voulut leur demander. Ariobarzane fut tué dans la vingt-sixième année de son règne, par un certain Mithridate, que quelques historiens prétendent avoir été son fils.

337. MITHRIDATE II, après la mort d'Ariobarzane, occupa le trône de Pont pendant qu'Alexandre le Grand envahissait la Perse. Le royaume de Pont eut le même sort que tous les autres, situés dans l'Asie. Mithridate fut obligé de soumettre sa couronne et ses états au conquérant Macédonien, et ne sauva sa personne qu'en fuyant en Paphlagonie, accompagné de six cavaliers. Ayant été joint dans ce pays par un grand nombre d'amis, il se rendit maître de Ciriate, forteresse située près du mont Olympe, et bientôt il se trouva en état d'entreprendre des exploits plus considé-

L'ART

DE VÉRIFIER LES DATES

DES FAITS HISTORIQUES,

DES INSCRIPTIONS, DES CHRONIQUES,

ET AUTRES ANCIENS MONUMENTS,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

[PART I]

nuage s'étend sur l'horison et couvre le ciel jusqu'à dérober presque la lumière du jour. Il s'entr'ouvre, et laisse tomber entre les deux armées un corps lumineux et enflammé, gros comme un muid, d'une couleur semblable à celle de l'argent. Ce phénomène effraye tellement les deux armées, qu'elles se séparent sans en venir aux mains. Lucullus continue sa marche, et arrive à la portée de Chalcédoine. Bien informé que le roi ne pouvait faire subsister encore lontems sa nombreuse armée, il prend le sage parti de tirer en longueur. Mithridate est en effet obligé de lever le siége, et de se retirer du côté de la Troade. Le consul l'y suit, le resserre dans un terrein difficile et se campe lui-même très-avantageusement Le roi de Pont se résout à faire le siége de Cyzique, qui était pour lui la clef de l'Asie. Il investit la place de toutes parts (73). Lucullus marche au secours des assiégés. Il était difficile de trouver accès dans une ville si exactement fermée. Un soldat des légions Valérianes, excellent nageur, se fait fort de porter jusque dans Cyzique les lettres de son général, pour avertir les assiégés de sa marche. Il quitte ses habits, se défigure le corps avec de la couleur, attache deux outres enflées et des plus grosses à une planche, et se servant alternativement de ses deux jambes, qui baignent dans la mer, comme de rames et de gouvernail, passe au milieu de la flotte ennemie, qui le prend pour un poisson monstrueux, et arrive à bon port dans la ville. Magias, qui, ayant déserté l'armée romaine, était devenu l'officier de confiance du roi de Pont, sert encore plus utilement le proconsul, en trahissant Mithridate et lui faisant quitter le poste avantageux qu'il occupait. Lucullus s'en empare aussitôt, et devient par là maître des chemins par où les assiégeans pouvaient tirer leur subsistance aux approches de l'hiver. Les travaux néanmoins du siége se poussaient vivement, et la résistance des assiégés n'était pas moins vigoureuse. Mithridate ayant fait donner l'assaut général par mer et par terre, les assiégeants sont repoussés. Cependant, les machines ont fait au mur une brèche qui est réparée pendant la nuit. Un second assaut, donné le lendemain, semble promettre plus de succès, mais au moment où l'attaque est la plus vive, il s'élève une tempête violente, qui brise toutes les machines, et jette la consternation dans l'armée royale. Les Cyziciniens, à la vue des pertes de l'ennemi, de quelques prétendus prodiges, et du secours porté dans la place par Lucullus, reprennent

confiance. Mithridate s'obstine à continuer le siége malgré la mauvaise saison, et renvoye en Bithynie la partie de son armée qui lui était le plus à charge. Tout ce détachement est dissipé par les Romains au passage du Rhindaque. Peu après, la famine et la maladie attaquent le camp du roi. Il donne des ordres pour la retraite, et lève le siège de Cyzique. Lucullus le poursuit jusqu'à Lampsaque; mais là, il est obligé de l'abandonner. Cependant, ayant réuni bientôt après sa flotte, il se met à la poursuite de celle du roi, et la ruine dans deux combats qu'il lui livre (72), l'un à Ténédos, l'autre à Lemnos. Trois des commandans, Marius, Denys et Alexandre, sont faits prisonniers. Le dernier avale du poison, et meurt sur-le-champ. Denys est réservé pour le triomphe du vainqueur; Marius est mis à mort par des ordres secrets du général romain, qui ne juge pas à propos de traîner, à la suite de son char triomphal, un sénateur dont le nom avait autant de partisans à Rome.

Cette victoire navale fut pour Rome un événement de la dernière importance, la flotte Pontique ayant été constamment destinée à exécuter le grand projet de Mithridate, d'aller attaquer les Romains chez eux-mêmes.

Le roi de Pont, poursuivi par deux escadres commandées par Triarius Vocanius Barba, se jette dans Nicomédie, où il est assiégé par Cotta. Mais s'étant échappé, il se remet en mer, et reprend par force le chemin de l'Euxin. Une nouvelle tempête ruine presque tout ce qui avait échappé au premier désastre. Le roi sauve à grande peine sa propre vie, en se jetant dans une barque de pêcheurs. La tempête calmée, il rassemble le mieux qu'il peut les restes épars de sa flotte à l'embouchure du fleuve Hippius, aujourd'hui Anaphias, et surprend la ville d'Héraclée pendant les Bacchanales, c'est-à-dire vers la fin de décembre ou le commencement de janvier; car les Héracléens célébraient cette fête plus tard que les Athéniens et plutôt que les Romains. Peu de tems après, Mithridate se remet en mer sur des brigantins de pirates, et fait voile à Sinope, capitale de ses états. Pendant ce tems, les villes de Bithynie tombent au pouvoir des Romains, et ensuite sont réduites en une seule province romaine, sous le gouvernement du proconsul d'Asie.

L'hiver n'ayant pas interrompu les opérations de la guerre en Asie, l'armée romaine s'avance vers le royaume

de Pont, et y arrive beaucoup plutôt que Mithridate. Le prince, hors d'état de tenir la campagne devant les Romains, munit ses places principales, et se retire chez les barbares au-delà de l'Euxin. Il forme une nouvelle armée. Lucullus voulait le suivre dans la Colchide; mais il en fut détourné par diverses considérations, et revint assiéger ou plutôt bloquer Amise, grande et riche ville, la seconde du royaume de Pont après Sinope. Il ordonne en même tems le siége d'Eupatoria, ainsi appelée du surnom de Mithridate, et envoya faire celui de Themiscyre, sur le Thermodoron, deux autres villes considérables (71). Cependant le roi s'était mis en campagne dès le commencement du printems. Lucullus laisse le commandement des siéges d'Amise et d'Eupatoria, à Murena, le fils de celui dont nous avons parlé, et à qui Ciceron rend un témoignage bien favorable, marche contre Mithridate campé dans la plaine de Cabire. Le roi de Pont remporte l'avantage dans deux actions, mais à la troisième il est entièrement défait, et obligé de prendre la fuite, sans valet et sans écuyers, même sans cheval, jusqu'à ce qu'un de ses eunuques, qui l'aperçoit à pied au milieu des fuyards, descend du sien et le lui donne. L'avarice des soldats de Lucullus, qui s'amusent à ramasser sur les chemins, l'or, l'argent et les pierres précieuses que le roi y avait semés à dessein, prive Lucullus du seul prix de ses victoires, et empêche Mithridate de tomber entre ses mains.

Après cette déroute des ennemis, Lucullus prend la ville de Cabire et plusieurs autres places et châteaux qui renfermaient de grandes richesses. Il y trouve aussi les prisons pleines de Grecs et de princes proches parens du roi de Pont, qu'il remet en liberté. Nyssa, sœur de Mithridate, fut prise par un très-grand bonheur pour elle, car son frère, dans sa fuite, avait envoyé à ses autres sœurs retirées plus loin du danger, l'ordre de se préparer à la mort. Monime, cette belle Ionienne, qui n'avait jamais voulu se rendre à la passion du roi qu'à titre d'épouse, reçut l'ordre de mourir par l'eunuque Bacchidas. Elle essaya de l'exécuter elle-même avec le diadême qui ceignait sa tête. Mais ce bandeau ne se trouvant pas assez fort pour l'étrangler, elle tend la gorge à Bacchidas. Bérénice, autre femme du roi de Pont, cédant aux prières de sa mère, partage avec elle une coupe empoisonnée. La moitié suffit pour la mère abbattue et affaiblie par les années. Bacchidas étrangle la fille,

et supplée à la trop faible dose du poison. Roxane, autre sœur de Mithridate, avale le breuvage mortel en vomissant, dit-on, des imprécations contre son frère; mais Statira dévore la coupe fatale, en le remerciant de ce qu'il n'avait pas oublié de leur fournir les moyens de mourir libres et de se soustraire aux outrages de leurs ennemis.

Mithridate, apprenant dans sa retraite que toute son armée s'était dispersée sans pouvoir se rallier, et que la ville de Cabire était au pouvoir de l'ennemi, sort secrètement du château où il s'était renfermé, erre quelque tems dans la contrée de Comane où il avait plusieurs forteresses, et y rassemble quelques débris de son armée. Enfin, averti que Lucullus était à sa poursuite, il abandonne ses états et se réfugie en Arménie, chez Tigrane, son gendre. Lucullus, qui l'avait suivi de près, arrive bientôt devant Comane. Dorylaüs, gouverneur du château de Talaure, qui avait déjà traité secrètement avec le proconsul, lui livra Comane et le riche mobilier du roi. Le questeur de l'armée met un mois entier à dresser l'inventaire du seul trésor de Talaure. Samosate est la seule ville de Cappadoce qui résiste aux armes triomphantes des romains. Lucullus l'attaque en forme. L'usage des feux de naphte (feux grégeois que Callinique n'avait pas inventés, mais dont le secret lui était venu des orientaux) rend ce siège très-dangereux. La constance des Romains se montre supérieure à tout péril, et emporte la place, d'ailleurs mal défendue. Le proconsul ensuite va soumettre la petite Arménie, qui faisait partie du royaume de Pont, et accorde des honneurs et des bienfaits considérables aux officiers qui se donnent à lui. En Bithynie, Cotta forme le siége d'Héraclée, et bloque la ville du côté de la mer. La peste, la famine, décident les commandans à livrer la ville à Triarius. Elle est abandonnée au pillage; les Romains y mettent le feu après en avoir traité les habitans avec la dernière inhumanité. Mithridate n'avait plus aucune force navale en Asie.

Le siége d'Amise durait encore. Lucullus y retourna pour en hâter la fin. Toutes les inventions de Callimaque, le plus habile ingénieur de son siècle, ne servent qu'à retarder la reddition de la place. Cependant Eupatoria, autre ville voisine, est escaladée. Thémiscire succombe par l'effet des mines. La prise de ces deux villes favorise celle d'Amise, Lucullus, à la fin, l'emporte d'assaut. Callimaque ne voyant plus de ressource, y met le feu et se sauve dans un vaisseau

lui et élut son fils Pharnace, roi de Pont. C'était lui qui avait excité cette révolte parmi les soldats. Mithridate, abandonné de tout le monde, et de son fils même, qui ne veut pas seulement lui permettre de se sauver où il pourrait, se retire dans son appartement à Panticapée, donne du poison à ses femmes, à ses concubines et à celles de ses filles qui étaient auprès de lui, en prend lui-même, et a recours à son épée pour en accélérer l'effet. Le coup qu'il se donne n'est pas suffisant, il prie un soldat gaulois de l'achever.

63. Cet événement est de la fin de l'an 63 avant J.-C. Dion dit que ce fut son propre fils qui le tua. Il avait régné soixante ans, et était dans la soixante-neuvième année de son âge. Cicéron fait l'éloge de ce prince, en disant, qu'après Alexandre, c'était le plus grand des rois. Il est certain que Rome n'en n'a jamais eu de pareils en tête, et qu'il avait de très-grandes qualités; une vaste étendue d'esprit, une supériorité de génie capable des plus hautes entreprises; une fermeté d'âme inébranlable, une industrie et une hardiesse inépuisables en ressources. Tant qu'il eut affaire à des généraux sans mérite et sans expérience, il remporta de grandes victoires. Mais il ne se montra pas un grand général dans les guerres contre Sylla, Lucullus et Pompée. Quoiqu'il en soit, son nom ne peut être qu'en horreur, lorsqu'on voit les meurtres et les parricides sans nombre dont il souilla son règne. Pharnace, son fils, soumit aux Romains sa personne et ses états. Pompée ordonna des funérailles royales pour le père, qui fut enterré avec les rois de Pont, ses ancêtres, à Sinope. Le général romain prend possession, pour la république, de toutes les places de Mithridate, et de toutes les richesses qui y étaient. Il accorda à Pharnace le royaume du Bosphore, qui s'étendait alors dans toute la Chersonèse-Taurique, et dans la Sarmatie-Asiatique; à quoi il ajoute le titre d'ami et d'allié du peuple romain. Les peuples et les villes qui avaient été affectionnés à la république, sont déclarés libres et autonomes; le reste du pays est réduit en provinces.

Les autres fils de Mithridate, Artapherne, Darius, Xercès et Oxathre; ses deux filles, Mithridata et Nyssa, fiancées peu de tems auparavant, l'une, au roi d'Egypte; l'autre, au roi de Chypre, et sa sœur Cléopâtre, sont emmenées à Rome pour orner le triomphe du consul.

61. PHARNACE III n'est pas plutôt instruit que les Romains étaient sortis de l'Asie, qu'il entreprend de recouvrer au moins une portion des provinces qui avaient appartenu à son père. Il commence par assiéger Phanagorie, capitale du Bosphore de Thrace, que Pompée avait déclarée libre, parce qu'elle avait la première secoué le joug de Mithridate. Les Phanagoriens sont obligés de se rendre à discrétion.

49. La guerre étant allumée entre César et Pompée, Pharnace profite de la conjoncture, traverse la Colchide, entre dans le Pont, inspecte une partie de l'Asie, bat les généraux romains, et s'empare de tout le royaume qu'avait occupé son père.

César envoie Cn. Domitius Calvinus en Asie, avec ordre de faire la guerre à Pharnace. Ce prince abandonne la Cappadoce, et se retire en Arménie. Domitius l'y poursuit, et le joint près de Nicopolis. Le roi défait les Romains dans une bataille rangée, et les oblige de se retirer en Cappadoce. Pharnace confie le gouvernement du Bosphore à Asandre, et se met à la poursuite de Domitius. La Bithynie et la Cappadoce se soumettent d'abord à lui; mais la petite Arménie lui offre une si vigoureuse résistance, qu'il est obligé de renoncer à cette partie de son entreprise. Asandre se révolte, dans l'espérance d'obtenir des Romains le royaume du Bosphore, pour prix de son infidélité. César, après la prise d'Alexandrie, s'avance lui-même vers l'Arménie. Pharnace fait semblant de vouloir se soumettre aux conditions de paix que lui propose le vainqueur de Pharsale, mais ne cherche dans le vrai qu'à en éluder l'exécution par des délais affectés. César s'apercevant du jeu, attaque Pharnace auprès de la ville de Zéla, et taille en pièces la plus grande partie de son armée; le roi lui-même ne se sauve qu'à la faveur du tems, que les Romains perdent à piller le camp. Cette victoire rend César maître de tout le Pont; et comme il l'obtient sans peine, et presqu'aussitôt qu'il se fût montré, elle lui donna lieu de dire : *Veni*, *vidi*, *vici*; je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Après avoir nommé Mithridate le Pergaménien roi du Bosphore, à la place de Pharnace, César s'embarque pour l'Italie, laissant à Domitius le soin de continuer la guerre contre Pharnace, s'il osait reparaître en campagne.

Domitius assiége Pharnace dans Sinope. Le roi remet la

place aux Romains, à condition qu'il lui serait permis de se retirer avec ceux qui l'accompagnaient dans le Bosphore. Le Romain fait tuer tous les chevaux du roi, sous ce prétexte qu'ils n'étaient pas compris dans le sauf conduit demandé et accordé. Pharnace reçoit un renfort de Scythes et de Sarmates, avec lequel il entreprend de recouvrer le royaume du Bosphore. Il rencontre Asandre entre Théodosie et Panticapée (47). On en vient à un engagement, où les troupes de Pharnace sont mises en déroute. Il est tué lui-même après dix-sept ans de règne, à compter depuis la mort de son père, ou quinze seulement depuis qu'il se fût emparé du royaume de Pont. Antoine, maître de l'Orient, qui lui était échu en partage après la mort de Jules César (44), dispose de la partie du Pont, voisine de la Bithynie, en faveur de Darius, fils de Pharnace, et donne l'autre partie qui confinait la Capadoce à Polémon.

43. POLÉMON I (1), qui fut le successeur de Pharnace, était fils de Zénon, un des plus fameux orateurs de Laodicée. Antoine le jugea digne du trône de Pont, à cause de ses exploits et des services qu'il lui avait rendus pendant la guerre civile; mais il ne lui conféra la dignité de roi que sous la condition de payer un tribut. C'est depuis Polémon que la partie du Pont, qui confine la Cappadoce, a été appelée *Pontus Polemoniacus*. Polémon, sensible à l'amitié d'Antoine, l'accompagne dans son expedition contre les Parthes (36), et ayant été fait prisonnier dans la malheureuse bataille où fut vaincu et périt Statianus, il paie sa rançon au moyen de laquelle il est renvoyé. Quelque tems après, il est chargé, par Artavasde, roi des Mèdes, allié des Parthes, d'aller négocier un traité de paix avec les Romains (33).

---

(1) Les auteurs anglais de l'Histoire universelle, et d'autres historiens modernes, placent un roi, qu'ils nomment Darius, ou qu'ils laissent anonyme, entre Pharnace et Polémon, sans dire un mot de Pythodoris. Nous avons cru devoir suivre Strabon, qui mérite d'autant plus de confiance sur l'histoire de Pont, qu'il était d'une famille considérable de ce pays-là, tout pres des faits, ayant vécu sous Auguste et écrit l'an 19 de J. C., tems auquel vivait et régnait Pythodoris. Ce que dit Strabon se trouve d'ailleurs confirmé par Diodore de Sicile, auteur contemporain.

Polémon s'acquite de sa commission avec tant de succès, qu'Antoine ajoute à ses autres états la petite Arménie.

Dans la guerre entre Antoine et Auguste, Polémon se déclare pour le premier son ami et son bienfaiteur; ce qui n'empêcha point Auguste de le recevoir en grâce après la bataille d'Actium (31); et même quelques années après, sous le consulat d'Auguste, Polémon fut confirmé sur son trône (26), et mis au nombre des amis et alliés du peuple romain.

17. Polémon est envoyé par Agrippa contre Scribonius, qui, après la mort d'Asandre, avait usurpé le royaume de Pont et Dynamis, sa veuve. Polémon subjugue la Colchide, et défait Scribonius. Agrippa lui donne pour récompense, avec l'agrément d'Auguste, le royaume du Bosphore et la veuve d'Asandre (14); celui-ci étant mort sans enfants, avait légué ses états à Dynamis, sa femme. Cette princesse devait avoir alors environ cinquante ans, puisqu'elle avait épousé Asandre l'an 48, après la mort de son père Pharnace.

11. Polémon, roi du Pont, de l'Arménie-Mineure et du Bosphore, épouse en secondes noces Pythodoris, fille de Pythodorus, citoyen de la ville de Tralles, homme riche d'environ 900 mille livres de notre monnaie, et ami de Pompée. Polémon étend encore les bornes de ses états et soumet la Colchide; mais son ambition lui devient fatale. Un corps d'Aspungitains ou Apurgians, nation barbare à qui il faisait la guerre, l'enveloppe et le tue auprès de Sindios. Sa femme Pythodoris, qui régna avec lui au moins trois ans, lui avait donné deux fils; savoir Polémon, qui fut roi de Pont après la mort de sa mère; Zénon, qui régna dans la suite sur la grande Arménie; et une fille qui épousa Cotys, roi de Thrace. (*Voyez* Bosphore.)

PYTHODORIS, devenue veuve du roi de Pont, donna quelque part à son fils aîné, dans le gouvernement du royaume, mais conserva toujours pour elle la souveraine autorité. Quelque tems après la mort de son mari, elle se remaria à Archelaüs, roi de Cappadoce, dont il paraît qu'elle n'eut point d'enfants. A l'occasion de ce mariage elle sortit du

Pont, et vécut en Cappadoce jusqu'à la mort de son second époux, arrivée vers l'année 17 depuis J. C., sans cesser de gouverner de loin son royaume de Pont.

C'est vers l'année 38 dep. J.-C, qu'on doit placer la mort de cette reine, âgée de soixante-trois à soixante-huit ans; car c'est sous le consulat de M. Aquilius Julianus, et de P. Nonius Asprenas, que Caligula mit Polémon II sur le trône de son père; et il n'y a nulle apparence que la sage reine Pythodoris ait jamais voulu abdiquer la royauté entre les mains d'un homme aussi peu fait pour régner que l'était Polémon II.

Polémon II vécut presque vingt ans en personne privée, et jusqu'au décès de sa mère, sans ambition et sans impatience. Alors il obtint de Caligula et du sénat la couronne de Pont, avec celle du Bosphore. Quelque tems après, au commencement de l'empire de Claude, et sous son second consulat, 42 dep. J.-C., le royaume de Bosphore est ôté à Polémon, qui reçoit en échange une partie de la Cilicie, ce qui fait que l'historien Josephe lui donne le titre de roi de Cilicie.

Ce prince devint amoureux de Bérénice, fille d'Agrippa II, roi des Juifs, et embrassa la religion judaïque, pour l'épouser, et profiter des grands biens dont cette princesse était héritière (60 dep. J.-C.) Bérénice, en épousant Polémon, qui n'était plus jeune, avait aussi ses vues particulières. Elle voulait, en se donnant un mari, étouffer des bruits affreux que ses libertés avec son frère avaient fait naître. Mais l'emportement de sa passion ne lui permettant pas de rester long-tems avec son époux, elle le quitte et retourne à la cour de son père. Polémon renonce pour lors à sa nouvelle religion, et continue de régner seul. Son règne dans le Pont ne dura que vingt-quatre ou vingt-sixans (65 dep. J.-C.) Il abandonna par éloignement et incapacité pour les affaires, le trône avant sa mort, et le remit à Néron, se contentant de la partie de la Cilicie qui lui avait été donnée en échange du Bosphore. Dès-lors le Pont fut divisé en plusieurs parties annexées aux provinces de Bithynie, de Galatie et de Cappadoce. La partie désignée par le nom de *Pontus Polemoniacus*, conserva seule l'honneur d'être une province romaine particulière. Un certain Anicet, esclave, puis affran-

chi de Polémon, prit les armes pour secouer le joug des Romains, et s'attribuer la souveraineté du Pont. Il fut obligé de fuir devant Verdius Géminus, envoyé contre lui par Vespasien. L'usurpateur se retira sous la protection de Sédoque, roi des Laziens, qui, vaincu par les présents et les menaces, le livre aux Romains avec tous ceux de sa suite. Depuis ce tems, le Pont demeura province romaine jusqu'à David et Alexis Comnène (1). Celui-ci même y forma un nouvel empire, connu dans la suite sous le nom de Trébisonde, que sa famille posséda plus de deux cent cinquante ans, c'est-à-dire jusqu'au tems de Mahomet II, qui fit captif le dernier des Comnènes, avec toute sa parenté. Trébisonde et tout le Pont, assujétis aux Turcs, sont demeurés dans l'esclavage.

---

(1) Voyez, dans l'Art de vérifier les Dates depuis J. C., la Chronologie des empereurs d'Orient, année 1204, article de Théodore Lascaris. (*Note des Editeurs.*)

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS DU BOSPHORE CIMMÉRIEN.

LE Bosphore Cimmérien comprenait la Chersonèse-Taurique, que nous appelons aujourd'hui la Crimée, et tout ce qui enveloppe les Palus-Méotides à l'orient et à l'occident. Il était fort peu considérable, et par cette raison il n'excitait point l'ambition des conquérants. Il ne paraît pas qu'il soit entré dans le partage des successeurs d'Alexandre. Cependant dès le troisième siècle de Rome il avait ses rois, et depuis ce tems, jusqu'à Constantin le Grand, nous trouvons des princes du Bosphore, en sorte que cette monarchie a duré au moins 800 ans.

On l'appela Cimmérien de Cimméris, ancienne ville bâtie sur la côte d'Asie, qui ne subsistait plus du tems de Strabon, et qui paraît avoir été remplacée par Phanagore. Le Bosphore Cimmérien était divisé en deux parties, par un canal fort serré, qui joint les Palus-Méotides avec le Pont-Euxin, et qu'on appelle aujourd'hui le détroit de Caffa : l'une de ces parties était en Europe, l'autre en Asie. On sait qu'il y avait aussi le Bosphore de Thrace, appelé aujourd'hui le détroit de Constantinople. Ce pays avait passé de la domination des Perses sous celle d'Athènes, de Lacédémone, et obéit enfin à Philippe et à ses successeurs. Panticapée était la capitale de la Chersonèse-Taurique, et Phanagore, ou Phanagorie, la métropole du Bosphore Cimmérien.

Bosphore (ou plus exactement Bospore) signifie trajet de bœuf, et l'on donnait généralement ce nom à tout détroit

ou bras de mer si peu considérable, qu'un bœuf le peut passer à la nage. Io métamorphosée, suivant la Fable, en vache, et fuyant la colère de Junon, avait passé à la nage le détroit du Bosphore Cimmérien.

Strabon est le seul écrivain de l'antiquité qui nous ait fait connaître ces provinces. L'autorité de ce géographe est d'autant plus respectable, qu'il était du Pont, pays voisin du Bosphore. Les historiens grecs et latins en ont dit très-peu de choses, et souvent il faut corriger ce qu'ils en ont écrit. Les médailles même qui ne portent ni nom, ni inscription, sont un secours quelquefois plus embarrassant qu'utile. Ce n'est donc que sur des conjectures et sur des rapports qu'on peut établir la chronologie des rois du Bosphore. Il n'est question que de choisir les plus vraisemblables, et c'est ce que nous nous sommes proposés de faire.

Les Bosphoriens vivaient d'abord, comme tant d'autres peuples, dispersés sans lois, sans maîtres et sans former un état. Vers l'an 640 avant Jésus-Christ, les Scythes chassèrent les Cimmériens de leur pays, où ils revinrent quelques années après. C'est vraisemblablement depuis ce retour qu'ils commencèrent à prendre une forme de gouvernement qui tenait du monarchique. Les plus anciens des rois connus qui les gouvernèrent cent cinquante-trois ans après ce retour, furent les Archœanactides, ainsi nommés de ce qu'ils ont été les premiers souverains, ou les descendants d'Archœanax, premier roi du Bosphore Cimmérien. Mais ceux à qui l'histoire donne ce nom ne régnèrent en tout que quarante-deux ans.

480. Pærisade (1) fut, selon Strabon, le premier de ces Archœanactides, et régnait, l'an 480 avant Jésus-Christ, sur le Bosphore Cimmérien. On pourrait conclure, du rapport et de la proximité des tems, qu'il descendait d'un Archœanax de Mytilène, allié de Pisistrate, dont il est parlé dans Strabon et dans le Scholiaste de Nicandre, et qui fut chassé de toute la Troade avec ses enfants. Peut-être se retirèrent-ils dans le Bosphore, et y établirent-ils leur domination. On sait que c'était une fortune ordinaire aux Grecs,

---

(1) Une médaille du cabinet du Roi porte Βασιλεως ΠΑΙΡΙΣΑΔΟΥ ; ainsi *Parisadès* et *Parysadès* sont une faute dans Strabon et dans Diodore.

et il y en a un grand nombre d'exemples. Quoi qu'il en soit, les Cimmériens regardèrent Pærisade comme un Dieu, soit parce qu'il fut le fondateur de leur monarchie, soit parce qu'il civilisa ces peuples, jusques-là barbares, et leur donna des lois.

LEUCON fut le successeur de Pærisade. C'est tout ce que nous savons de ce prince, ou de son règne.

SAGAURUS (1) est le dernier des Archœanactides qui régnèrent dans le Bosphore. Diodore dit que le règne de ces princes finit lorsqu'Athènes eut pour archonte Théodore, la troisième année de la LXXXVe. olymp. (438), avant le consulat de M. Genutius et Agrippa Curtius Chilon (ou plutôt Philon) et qu'ils avaient occupé le trône quarante-deux ans. C'est sur ce fondement que nous fixons la date du commencement et de la fin des rois de cette dynastie.

439. SPARTACUS succéde cette année aux Archœanactides, et son règne dura environ sept ans (2). Il laissa un fils nommé Satyrus.

432. SÉLEUCUS n'était ni frère, ni fils de Spartacus; car Diodore, qui marque exactement les successions de père en fils, ou de frère en frère, ne dit point que Séleucus parvint au trône par droit d'héritage; ce qui laisse à conclure, qu'à l'exemples des autres tyrans, il subjugua sa patrie et triompha de ses rivaux, peut-être même du fils de son prédécesseur. Il ne régna que quatre ans (429).

SPARTACUS (3) succéda à son père Séleucus, et régna environ vingt-deux ans. Il laissa un fils et un successeur, qui suit.

---

(1) *Satyrus*, comme l'écrit Casaubon, est un changement qu'il a fait au texte de Strabon, sans en donner aucune raison.

(2) Il est facile de prouver, par Diodore même, en faisant attention aux consulats cités par lui, qu'il y a faute dans l'endroit où cet auteur donne dix-sept ans de durée au règne de Spartacus.

(3) Casaubon, et d'autres auteurs plus modernes, mettent un interrègne de vingt-deux ans après la mort de Séleucus, jusqu'à l'élévation de Satyrus I, ou remplissent ce vide de rois anonymes. M. de Boze, et après lui les auteurs anglais de l'Hist. universelle,

407. Satyrus commence après Spartacus son règne dans le Bosphore. Il avait de grandes liaisons avec les Athéniens, pour qui il avait tant de considération, qu'ils étaient le seul peuple à qui il accorda la permission d'enlever des bleds de ses états. Il paraît que sous son gouvernement le royaume du Bosphore devint extrêmement puissant et composé de plusieurs grandes provinces. Sopée, personnage fort accrédité sous le règne de ce prince, en gouvernait une portion fort étendue. Ses ennemis trouvèrent le secret de rendre sa fidélité suspecte. Satyrus le fit arrêter; mais sa captivité ne fut pas longue, et il recouvra bientôt les bonnes grâces de son roi, dont il porta les armes victorieuses dans l'Asie. Phanagorie devint alors la capitale de cette partie du Bosphore. Strabon compte Satyrus parmi les rois qui ont régné avec le plus d'éclat dans ce pays, et l'on voyait encore, du tems de cet auteur, le superbe tombeau que ses sujets lui avaient érigé. Il mourut (393) au siége de Théodosie (aujourd'hui Caffa), après un règne de quatorze ans, laissant deux fils, Leucon et Pærisade.

Leucon, fils aîné et successeur de Satyrus, ne fut pas moins illustre que son père. Il continua avec succès le siége de Théodosie (392), et se rendit maître de la place l'année suivante. Il fit des présents considérables aux Athéniens, ses amis et ses alliés, qui, par reconnaissance, lui accordèrent le droit de bourgeoisie. Plusieurs Grecs célèbres allèrent à sa cour pour avoir part à ses libéralités. Il eut de grandes guerres à soutenir contre les Héracléens, sur lesquels il remporta des avantages considérables; mais ce ne fut qu'après avoir triomphé, par sa prudence et son adresse, de la trahi-

---

placent dans ce vide un Spartacus II; mais le tour et les expressions de Diodore n'annoncent point que le règne de Satyrus ait été précédé d'un interrègne ou de rois sans noms. Deux raisons bien plus fortes nous obligent à remplir cet espace de vingt-deux années en la manière que nous l'avons fait. La première, c'est qu'aucun auteur ne rapporte la cause de cette si longue vacance du trône, et ne dit pourquoi Satyrus n'y monta pas, du moins après la mort de Séleucus, qui, pendant quatre ans, avait pu l'en empêcher. La seconde raison est prise de Diodore même, qui donne à Satyrus un Spartacus pour père. Or, ce Spartacus n'étant point désigné pour Ier. ni pour IIe. du nom, on voit bien pourquoi ce peut être le nôtre, mais on ne voit point pourquoi ce serait le premier.

son de quelques-uns des capitaines de sa flotte, qui avaient des intelligences avec l'ennemi. Leucon, en étant averti, les mande auprès de lui, comme pour les mettre plus à couvert de l'injure et des suites d'une fausse accusation, si le succès de la bataille ne répondait pas à ses espérances. Ces officiers regardèrent dès-lors comme une marque d'amitié la bonté qu'il avait de confier à d'autres le commandement de leurs vaisseaux pendant l'action. Mais la guerre étant heureusement finie, le roi produit les preuves de la trahison de ces capitaines, et les fait tous mourir. On attribue à ce prince d'avoir imaginé le premier de placer derrière ses propres soldats un corps de troupes étrangères, avec ordre de les charger s'ils venaient à reculer; afin de les mettre, par-là, dans la nécessité de vaincre ou de mourir. Polyen lui fait encore honneur d'un trait de dextérité et de prudence consommée. Leucon fut informé d'une conspiration tramée contre lui par quelques-uns des citoyens, et même de ses meilleurs amis. Il assemble ce qu'il peut de banquiers et de négociants, leur expose, par manière de confidence, que pour une certaine somme d'argent on offrait de lui livrer une place importante, où était en dépôt le trésor de l'ennemi, et leur en promet à chacun une part proportionnée à ses avances. L'espoir du gain ouvre toutes les bourses, quoique la somme fût très-considérable. Quand le roi la vit dans ses coffres, il rappelle ses nouveaux créanciers, et leur découvre sincèrement sa situation, qui demandait que pour conserver leur bien, non-seulement ils défendissent sa personne, mais encore qu'ils lui aidassent à dissiper les conjurés. L'intérêt qui les unissait emprunte sur-le-champ les dehors du zèle, et supplée véritablement les forces : ils prennent les armes, pourvoient à la sûreté du palais, et vont ensuite attaquer les conjurés avec tant d'ordre et de valeur, qu'ils les exterminent tous. Nous ne savons pas si Leucon rendit fidèlement à ses défenseurs l'argent qu'il leur avait emprunté sous un autre prétexte. Athénée le représente comme un prince avide, qui, pour s'approprier le bien de ses propres sujets, prêtait volontiers l'oreille aux délateurs. Un jour qu'un de ces malheureux lui dénonçait encore injustement presque le seul des amis qui lui restaient, il se contenta de lui répondre : « Je te ferais bien mourir, méchant » que tu es, si le gouvernement n'avait toujours besoin de » scélérats comme toi. » Cependant, d'après Strabon et d'autres, on ne saurait douter que Leucon n'ait été un grand

prince, surtout quand on voit dans l'histoire ses successeurs honorés du surnom de Leuconiens (1).

353. Leucon mourut cette année, après un règne de quarante ans. Il laissa plusieurs fils ; savoir, Spartacus, Pærisade, Satyrus, Gorgippus (2).

349. SPARTACUS, l'aîné des enfants de Leucon, lui succèda, mais ne règna que cinq ans.

PÆRISADE remplaça son frère Spartacus sur le trône. Il est plus que vraisemblable qu'il céda une partie du royaume à ses frères ; mais il fut plus puissant qu'eux et réunit bientôt en sa personne les régions qu'il leur avait cédées plutôt en apanage qu'en souveraineté. Son règne fut de trente-huit ans, et finit vers l'année 311. Nous ne savons, de la vie de ce prince, qu'un seul trait que Polyen nous a conservé ; c'est que Pærisade avait, dans un jour de combat, trois habits différents. Il se servait du premier à la vue de l'ennemi, lorsqu'il rangeait son armée en bataille ; le second n'était connu que de ses officiers, et peut-être de quelques vieux soldats, qui, par ce moyen, savaient le distinguer dans l'action ; le troisième, destiné aux tristes occasions d'une déroute générale, l'aurait rendu méconnaissable à ses plus familiers. Cependant Strabon assure qu'il fit des actions si mémorables, qu'après sa mort on le mit au rang des Dieux. Lorsqu'elle arriva, ses trois fils, Satyrus, Prytanis et Eumelus, étaient en âge de régner. Il donna tous ses états à l'aîné.

SATYRUS II ne jouit pas tranquillement, ni long-tems, de

---

(1) Il faut lire dans Elien Λευκονίων, et non Λευκανίων, comme portent tous nos imprimés. Le nom de Leucaniens n'a aucun rapport avec les rois du Bosphore.

(2) Diodore, rarement exact dans le calcul des magistratures romaines, fait une faute dans l'endroit où il rapporte la mort de Leucon, retranchant trois magistratures annuelles, et sautant des tribuns militaires qui occupaient l'an 352 de Rome, à ceux qui occupèrent l'an 357. A l'an 363, il en ajoute que personne que lui n'a connus ; ce qui laisse toujours un vide de trois ans dans son calcul, mais qui ne fait rien à la durée du règne de Leucon. Cette erreur, qui influe sur toute la suite des rois du Bosphore, mérite néanmoins attention.

la succession de son père. Euméle, qui paraît n'avoir été que le troisième fils de Pærisade, s'était fait un gros parti chez les nations voisines pour se placer lui-même sur le trône du Bosphore. Satyrus, voulant prévenir les desseins de son frère, qui s'avançait à grandes journées avec Ariopharne, roi de Thrace, marche à sa rencontre. Les deux armées, se trouvant en présence, n'attendent pas le signal, elles se chargent mutuellement : le combat est des plus opiniâtres; mais la victoire s'étant enfin déclarée pour Satyrus, Euméle et Ariopharne se jettent dans une place forte; Satyrus en forme aussitôt le siége; déjà il était aux pieds de la muraille, quand un javelot lui perce le bras; il meurt l'année suivante, n'ayant survécu que neuf mois à son père.

310. PRYTANIS se regardant en droit de succéder à son frère, se retire d'abord à Gargaze, où Menicus, général des troupes que le feu roi avait à sa solde, rassemblait son armée, et en prend lui-même le commandement. Néanmoins, avant de faire aucune démarche pour se mettre en possession du royaume, il fait faire des obséques magnifiques à son frère défunt, dans la ville de Panticapée, où il était le maître. Sur ces entrefaites, Euméle lui envoie des ambassadeurs; mais Prytanis ne veut point entendre à la proposition de partager le royaume. Euméle marche donc brusquement contre son frère, prend Gargaze, ville frontière du Bosphore, et tout ce qui se trouve sur son passage; combat Prytanis, le défait, le pousse et l'enferme dans l'isthme de la Chersonèse, aujourd'hui la Crimée. Le roi, bloqué de tous côtés, est obligé de capituler; il livre l'armée et la couronne à son frère, et se retire à Panticapée. Mais sentant l'injustice du traité qu'il a fait, il se remet bientôt en campagne; Euméle le bat une seconde fois. Prytanis se retire dans un quartier appelé les Jardins, et y est tué. Tous ceux qui étaient en liaison de parenté ou d'amitié, soit avec Prytanis, soit avec Satyrus, éprouvent le même sort par les ordres d'Euméle, à l'exception du jeune Pærisade, fils de Prytanis, qui échappe à la vengeance du vainqueur, et se réfugie chez Agar, roi des Scythes; mais on n'entendit plus parler de lui.

309. EUMÈLE, quoique parvenu au trône par le crime et la violence, gouverna sagement et avec gloire. Il augmenta ses états et se preparait à porter la guerre chez les nations

voisines et à les subjuguer, lorsqu'une chûte du haut en bas d'un quadrige termine ses conquêtes et sa vie. Il laissa un fils nommé Spartacus. Il régna environ 5 ans.

SPARTACUS IV règne dans le Bosphore, et mourut après un règne qui finit vers l'an 289. Depuis ce tems jusqu'en l'an 115, nous ne savons presque plus rien des affaires du Bosphore, Strabon nous apprend seulement que pendant cet espace de cent soixante-dix ans, cette monarchie subsista avec ses rois particuliers. Ce qui nous reste des livres de Diodore ne va pas plus loin.

LEUCANOR (1) occupait le trône du Bosphore plusieurs années après Spartacus, selon Lucien; mais il n'est pas possible de dater le commencement ni la fin de son règne. Il payait un tribut annuel aux Scythes, et fut lâchement assassiné par un prince de cette nation, nommé Arsacomas, pour lui avoir refusé sa fille en mariage.

EUBOÏTE, né d'une concubine, fut placé sur le trône après la mort de Leucanor, son père, par les Sarmates. Les Alains et les Grecs de l'Asie, qui prenaient ombrage de la puissance des Scythes, se déclarèrent volontiers en sa faveur. Cependant il ne lui fut pas possible de vivre en paix qu'il n'eût consenti de payer aux Scythes un double tribut.

PÆRISADE III, le dernier des anciens rois du Bosphore Cimmérien, de la dynastie des Leuconiens, en porta la couronne après Euboïte, quoiqu'il n'ait peut être pas été son successeur immédiat. Ne se trouvant pas en état de payer à Scilirus, roi de Scythie, le tribut qu'il exigeait, ni de lui faire tête, il appela à son secours Mithridate le Grand, roi de Pont et lui céda son royaume.

108. MITHRIDATE, par la donation de Pærisade, joignit à son royaume celui du Bosphore, qui, par cette union, ne fut plus qu'une province du Pont, et rendit le Pont un des plus grands états qui confinassent l'empire romain. Nous croyons devoir placer sous cette année (108) la donation de Pærisade;

(1) Ce qui est dit ici de Leucanor et d'Euboïte n'a pour garant que Lucien, moins historien que romancier.

parce qu'il est certain que Mithridate était roi du Bosphore (88) dès ses premières hostilités contre les Romains et leurs alliés; car il est naturel de penser que ce fut l'acquisition de ce royaume et de la Cappadoce, qui firent naître à ce prince ces idées ambitieuses que Sylla lui reprocha dans leur entrevue; aussi voyons nous que dès le commencement des premiers mouvemens qu'il fit, les ambassadeurs de Nicomède lui reprochaient d'avoir déjà soumis à son joug, sans égard pour la république, les Scythes, les Taures, les Bosphorains, les Thraces, les Sarmates et toutes les nations qui étaient aux environs du Tanaïs, de l'Ister, et des Palus Mœotides (1). A quoi on peut ajouter, comme une preuve décisive, que pendant la première guerre de Mithridate contre les Romains, le Bosphore se révolta (86) contre lui, et secoua son joug. Il en était donc roi dès auparavant. Cette guerre étant finie après trois ans de durée, Mithridate soumit les Bosphoriens, et les gouverna par ses lieutenants jusqu'au tems de ses secondes hostilités contre les Romains (82). Alors les Cimmériens s'étant révoltés encore, Mithridate les soumit de nouveau et leur donna pour roi l'un de ses fils.

79. MACHARÈS était celui des fils de Mithridate que ce prince établit sur le trône du Bosphore. Ce jeune prince l'occupait encore (70) sous le consulat de Crassus et de Pompée, lorsque Lucullus le déclara ami du peuple romain. Mithridate ne put pardonner à son fils cette alliance. Macharès lui envoie des ambassadeurs pour se justifier. Le père, qui venait d'être défait par Pompée, demeura inexorable. Le fils, pour éviter sa fureur, passe dans la Chersonèse, fait brûler tous les vaisseaux qu'il ne pouvait emmener, pour ôter à Mithridate les moyens de le poursuivre. Ses précautions sont inutiles. Mithridate sait trouver une autre

---

(1) Ceux qui placent la cession de Périsade sous l'an 115 avant J. C., la datent peut-être un peu trop tôt. Mithridate était né l'an 135. L'an 123, à la mort de son père, il avait douze ans; il en passa sept dans les bois, à s'exercer à la chasse et pour échapper aux mauvais desseins de ses tuteurs. Il n'avait, par conséquent, que dix-neuf ans quand il prit en main les rênes de ses états, où il avait sans doute beaucoup à faire. Il y a peu d'apparence que l'an 115, c'est-à-dire, l'année qui suivit son avénement à la couronne, il ait pu en accepter une autre qu'il fallait défendre contre les Scythes, les Sarmates et autres intéressés à ne laisser point étendre sa puissance.

flotte et l'atteindre. Le malheureux prince, pour se soustraire à la vengeance de son père, la prévient et se tue lui-même (65). Dion et Orose disent que son père le fit tuer. Il avait régné quatorze ans. Par sa mort, le Bosphore revint sous la puissance de Mithridate.

PHARNACE était un autre fils de Mithridate. Pompée ayant défait entièrement, cette même 65 avant Jésus-Christ, le roi de Pont, et réduit ce royaume en province romaine, croit, en habile homme, devoir donner un roi au Bosphore, pour en faire aux provinces de la république une barrière contre les Scythes, et épargner aux Romains une armée qu'il aurait fallu toujours entretenir sur ces frontières pour arrêter les courses de ces barbares. Son choix se fixe sur Pharnace qui avait témoigné jusques-là tant d'attachement aux Romains, qu'il avait envoyé lui-même à Pompée (63), le corps de son père avec plusieurs otages pour gages de sa soumission. Cependant le général romain excepte du royaume du Bosphore la ville de Phanagorie, qu'il voulut rendre libre pour la récompenser de ce qu'elle s'était révoltée la première contre Mithridate.

49. Dès que Pharnace voit la guerre allumée entre César et Pompée, il croit l'occasion favorable pour agrandir ses états et y réunir les provinces que son père avait possédées ou conquises. Il sort du Bosphore, laisse Asandre pour y gouverner en son absence, entre dans le Pont, dont il se rend maître, et y commet mille cruautés. De là, il passe en Asie; mais Asandre se révolte dans le Bosphore. Pharnace se tourne contre lui. César l'arrête dans sa marche, le combat, et le défait (47). Le roi se retire au Bosphore; Asandre le repousse, et le fait tuer. Il avait régné quinze ans.

ASANDRE avait cru faire sa cour aux Romains en se déclarant contre Pharnace, pour obtenir d'eux son royaume. Mais César le donne à Mithridate de Pergame, avec le soin de réduire Asandre. Celui-ci épouse la fille de Pharnace, appelée Dynamis, repousse Mithridate et le tue. Néanmoins il ne prend point le titre de roi, et se contente de celui d'archonte ou d'ethnarque du Bosphore. Auguste, devenu maître de l'Asie par la bataille d'Actium (31), donna à Asandre le titre de roi qu'il porta depuis. Mais les Romains ne se fiant pas trop à lui, adjugent à Scribonius le comman-

dement des armées romaines dans le Bosphore (14). Asandre en prend tant de chagrin, qu'il se laisse mourir de faim. Il était âgé de quatre-vingt treize ans, et à cet âge même, grand guerrier, plein de vigueur et de force, ne le cédant à qui que ce fut dans un combat, soit à pied soit à cheval. Son règne, en qualité d'archonte ou d'Ethnarque, avait duré trente-trois ou trente-quatre ans.

Scribonius, qui se disait petit-fils de Mithridate le Grand, ne manque pas de s'emparer du Bosphore aussitôt après la mort d'Asandre, et pour autoriser son usurpation, il épouse Dynamis, veuve d'Asandre, qui avait l'administration du royaume. Mais Agrippa, qui était en Syrie, envoye contre lui Polémon, roi d'une partie du Pont. Avant l'arrivée de ce roi, Scribonius avait été tué par les Bosphorains, à qui ses mensonges étaient connus (13).

Polémon, fils du rhéteur Zénon, était depuis long-tems roi de cette partie du Pont qui s'avançait vers la Cappadoce, et de la petite Arménie, lorsqu'il se disposa à prendre possession du Bosphore. Il éprouve d'abord de la résistance de la part des Bosphoriens, qui craignaient de l'avoir pour maître; il les bat, mais c'est Agrippa qui les soumet entièrement (12), et les força à le reconnaître pour roi.

Polémon épouse en deuxième noces, Pythodoris, reine de Pont, dont il eut des enfants. On ne sait point la date précise de sa mort. Il était de Laodicée, ville assez éloignée de Cumes, et d'une province différente. Ses vertus l'avaient fait connaître dans plusieurs lieux de l'Asie, et selon Strabon lui avaient frayé le chemin au trône. Une inscription singulière, nouvellement découverte à Cumes, en Eolie, fait mention de Polémon, comme d'un prêtre du temple consacré à Rome et à Auguste (1).

Sauromate, successeur de Polémon, régnait sous Auguste et même sous Tibère. Ses médailles portent les noms de ces deux empereurs, à l'exemple de celle des Grecs,

---

(1) Quelques auteurs font régner Pythodoris après son mari; mais aucun ancien n'appuie cette prétention. Au contraire, il paraît par l'énumération que fait Strabon des lieux de sa domination, que cette reine veuve fut réduite au seul royaume de Pont.

par adulation pour ses princes, qui l'avaient apparemment nommé ou confirmé roi du Bosphore.

Depuis J. C.

RHESCUPORIS I, fut le successeur de Sauromate, et porta comme lui le nom de Tibère (30 dep. J.-C.) sous lequel il régnait cette année dans le Bosphore.

POLÉMON II était peut-être trop jeune pour régner à la mort de son père Polémon I, ou la politique romaine ne permit pas que Pythodoris, reine de Cappadoce par son second mariage avec Archélaüs, fût à-la-fois reine de Pont, de Cappadoce et du Bosphore. Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'après la mort de Sauromate et de Rhescuporis, ou par quelque révolution qui les détrôna, que Polémon reçut de Caligula la couronne du Bosphore (38 dep. J.-C.) Il ne la porta pas long-tems, Claude la lui ayant ôtée quatre ans après qu'elle lui fut donnée, pour la mettre sur la tête de Mithridate l'Achеménide (42 dep. J.-C.). Polémon eut pour équivalent une partie de la Cilicie.

MITHRIDATE descendait, au rapport de Dion, du grand Mithridate, et se dit lui-même, dans Tacite, issu du sang du grand Achéménès, d'où lui vint le surnom d'Achéménide. Après avoir régné six à sept ans dans le Bosphore, il se révolta contre les Romains, qui le dépouillèrent de ses états (49 dep. J.-C.), et les donnèrent à Cotys, son frère. On le conduisit même à Rome, où il montra beaucoup de fermeté et parla avec une hauteur qui convenait mal à sa situation.

COTYS I, régna paisiblement pendant quatre ans, après lesquels Mithridate remonta sur son trône, dont il fut chassé une seconde fois sans retour, et Cotys l'occupa jusqu'à sa mort.

83 (Dep. J.-C.) RHESCUPORIS II, succéda cette année à Cotys (selon M. Cary qui a écrit depuis le P. Souciet et a vu des médailles que ce père n'a point connues).

108. Dep. J.-C. SAUROMATE II, qui remplaça Rhescuporis, est ce roi du Bosphore qui envoya à l'empereur Trajan

une ambassade dont il est fait mention dans les lettres de Pline.

115 (Dep. J.-C.) COTYS II, fils ou plutôt petit-fils de Cotys I, régnait cette année dans le Bosphore Cimmérien, sans que nous sachions comment il était parvenu à la couronne ; il la porta dix-sept ans, au bout desquels il mourut (132 dep. J.-C.)

132. RÆMETALCÈS succède à Cotys dans les derniers mois de l'an 132, depuis J. C. A juger de ce prince par ses médailles, où il paraît avec de la barbe, il n'était pas d'un âge à avoir besoin d'un curateur ; c'est ce qui semble obliger à lire dans Capitolin, (Vie d'Antonin le Pieux) ce passage : *Rhœmetalcem in regnum Bosphoranum, audito inter ipsum et CURATOREM negotio, remisit (Antoninus)*, avec cette correction, *Eupatorem* au lieu de *Curatorem*. Cette faute de copiste ainsi réparée, il s'ensuivrait vraisemblablement, qu'après la mort de Cotys, Eupator aurait tenté de faire valoir quelques droits à la couronne du Bosphore, mais sans succès, jusqu'à la mort d'Adrien ; qu'après la mort de cet empereur, Eupator aurait renouvellé ses prétentions, et se serait peut-être emparé du trône ; qu'alors l'affaire ayant été portée devant Antonin, celui-ci aurait prononcé en faveur de Rhæmétalcès.

155. EUPATOR, après la mort de Rhæmétalcès, n'éprouva plus d'obstacles, et Antonin lui-même le nomma au royaume dont il l'avait privé quelques années auparavant. C'est par les médailles que nous connaissons son règne et quelque chose au moins de sa durée. (171.)

180 à 205. SAUROMATE III régnait dans le Bosphore pendant les années qu'on vient de citer, et suivant plusieurs médailles conservées jusqu'à nos jours.

215. RHESCUPORIS III occupait le trône du Bosphore pendant les années 215 à 225.

232 à 234. COTYS n'a pas régné long-tems, si l'on n'a pas d'autres médailles de son règne, que celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour.

235. ININTIMEVUS n'est connu que par une médaille de M. Séguin, qui est à présent dans le cabinet du roi. Cette

médaille, comparée avec la dernière du règne précédent, et celle du suivant, fait voir qu'Ininthimévus a régné à peine une année.

235. RHESCUPORIS IV régnait cette année, suivant les médailles, et la dernière que l'on a de son règne, fait voir qu'il ne dura pas moins de trente-deux ans. (267.)

277. TEIRANÈS était roi du Bosphore, cette année, suivant l'unique médaille de son règne.

297. THOTHORSÈS n'est peut-être pas le successeur immédiat de Teiranès ; car, entre la médaille de celui-ci et la première du suivant, il y a un espace de vingt ans que personne n'occupe. Peut-être quelque nouvelle découverte remplira-t-elle quelque jour ce vide. En attendant, ce que nous avons prouvé que Thothorsès régna au moins six ans. (303.)

SAUROMATE IV succéda à Thothorsès ; mais pour le prouver, il est nécessaire de rétablir, comme l'a fait très-judicieusement M. Cary, un passage du livre de Constantin Porphirogénéte (ch. 53) Ce Sauromate arma contre les Romains, foula les peuples qui étaient sous leur obéissance, et s'avança jusques sur les bords du fleuve Halys. L'empereur Dioclétien envoya contre lui Constance, père de Constantin le Grand, qui engagea les habitants de la Chersonèse du Bosphore Cimmérien, alors soumis à la république, à entrer dans les terres de Sauromate, à s'en rendre les maîtres, et à faire captives toutes les familles bosphoraines. Cette entreprise réussit au gré de Constance. Les Bosphoraines captives députèrent à Sauromate, pour le porter à faire la paix avec les Romains. Sauromate, après quelques négociations, fut obligé d'y consentir et de se retirer chez lui.

SAUROMATE V, fils de Sauromate IV et petit-fils de Rhescuporis, entreprit la guerre contre les Chersonites, pour venger la honteuse captivité de son aïeul (1). Sauro-

---

(1) Ce Rhescuporis avait été fait prisonnier de guerre. Si c'est en commandant les Bosphorains, on ne sait où placer son règne ; ou il a régné très-peu de tems. Cet événement s'étant passé sous Dioclétien, et Thothorsès ayant régné jusqu'aux dernières années de cet empereur. Par cett[illegible] nous ne mettons point ce Rhescuporis dans le rang des rois du Bosphore.

mate fut battu et repoussé. Les Chersonites fixèrent des limites que Sauromate et les Bosphoriens s'engagèrent, avec serment, de ne point franchir.

321. RHESCUPORIS V régnait dans le Bosphore depuis les années 321-327, et son règne ne dura pas moins de seize ans (337).

SAUROMATE VI, mécontent du traité fait par Sauromate V, déclara la guerre aux Chersonites. Pharnace, chef de ceux-ci, proposa de décider la querelle par un combat singulier. Les Bosphorains acceptèrent le défi d'autant plus facilement que Sauromate était d'une taille très-avantageuse. Les deux champions se mirent en champ sous les yeux des deux armées. Sauromate était placé de manière qu'il tournait le dos aux ennemis. Au moment que Pharnace et Sauromate en venaient aux mains, les Chersonites, ainsi qu'ils en étaient convenus, poussèrent un grand cri. A ce bruit, Sauromate tourne la tête; Pharnace saisit cet instant pour lui porter un coup mortel, et après l'avoir abattu il lui coupe le col. Par cette victoire, les Chersonites devinrent les maîtres du Bosphore. Cependant, par la suite, contens d'avoir étendu les limites de leur empire, ils laissèrent aux Bosphorains quelques terres à cultiver.

Après cette révolution, il n'y eut plus de rois du Bosphore. Asandre, chef de ceux à qui Pharnace permit de cultiver quelques terres de leur ancien royaume, fit une tentative pour rentrer en possession du Bosphore; mais la conspiration fut découverte; son fils en fut la victime, et les Bosphorains furent pour toujours soumis aux Chersonites.

Nota. Le lecteur n'aura pas manqué, sans doute, de remarquer quelque différence entre ce qu'on a rapporté de Pythodoris et de Polémon II, dans la chronologie historique du Pont, et ce qu'on en dit dans celle du Bosphore Cimmérien; mais nous n'avons pas cru devoir rien changer au texte de nos manuscrits: d'ailleurs cette différence est de peu d'importance. (*Note des Editeurs.*)

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS DE BITHYNIE.

L'HITOIRE sacrée ne fournit aucune lumière sur les premiers habitans de la Bithynie, et les auteurs profanes sont remplis de tant de contradictions, qu'il n'est pas possible de prendre un parti qui ne soit sujet à des difficultés insurmontables. Le seul article dont la plupart semblent convenir, c'est que les Bébryces, et ensuite les Bithyniens, ont habité cette contrée. Arrien, originaire de Bithynie, avait écrit une histoire de ce pays, que nous n'avons plus. Eustathe, qui a puisé dans Arrien, dit que c'est de Bébrycé, fille de Danaüs, que les Bebryces avaient emprunté leur nom. Cette princesse, malgré les ordres de son père, conserva la vie à celui des enfans d'Ægyptus qu'on lui avait désigné pour époux. Dans la crainte que Danaüs ne la sacrifiât à son ressentiment, elle alla chercher un asile dans les cantons de l'Asie que possédaient alors des peuples barbares. Ceux-ci, malgré leur grossièreté, admirèrent la sagesse des Bébryces, et voulurent être appelés désormais Bébryciens. Ils prirent, dans la suite, le nom de Bithyniens, à cause d'un fleuve de Thrace appelé Bethyas. Appollodore nous apprend que quarante-neuf rois occupèrent le trône de Bithynie jusqu'au tems où les Romains en devinrent les maîtres. Mais nous n'en connaissons qu'un fort petit nombre.

AMYCUS est le plus ancien roi de Bithynie dont le nom soit parvenu jusqu'à nous. Il était, dit-on, fils de Neptune

plus de trois cents ans, subit enfin le joug du roi de Bithynie. Charmé de sa nouvelle conquête, ce prince en relève les ruines, la décore de plusieurs beaux édifices, et en fait la capitale de ses états. Memnon dit qu'il mourut âgé de soixante-quinze ans.

Botiras, fils de Dæsalcès, fut son successeur, et eut comme lui un assez long règne, dont on ne nous a transmis aucun détail. Il vécut soixante-quinze ans, suivant Memnon.

Bias ou Bas remplaça sur le trône Botiras son père. Sous son règne, Denys, tyran d'Héraclée, forma le siége d'Astaque. Mais il paraît que son dessein était moins d'emporter cette place que de se défaire des Héracléotes, qui lui étaient suspects. Ces deux princes étaient en effet intéressés à se réunir contre la puissance d'Alexandre le Grand, qui menaçait également leurs états (333). Calas, l'un des généraux du héros macédonien, ayant pénétré dans le royaume de Bithynie, Bas marche à sa rencontre, et met en déroute ces phalanges, dont toutes les forces persanes n'osaient soutenir la vue. Alexandre, occupé alors uniquement de la poursuite de Darius, remet à un autre tems la vengeance de l'affront que ses armes avaient reçu en Bithynie. Bas, depuis ce tems, gouverna paisiblement la Bithynie jusqu'à sa mort (320), arrivée dans la 71e. année de son âge, la 50e. de son règne, et la 4e. après la mort d'Alexandre.

Zipetès, ou Zipoetes, fils de Bas, est regardé par M. Rollin comme le fondateur du royaume de Bithynie. C'est lui en effet qui, pendant que les capitaines d'Alexandre partageaient et se disputaient la succession de leur maître, achève d'affranchir la Bithynie du joug de la Perse, et recula plus qu'aucun autre de ses prédécesseurs les limites de ses états. Pour se prémunir contre les républiques de Chalcédoine et d'Astaque, il partagea son armée en deux corps et assiégea en même tems l'une et l'autre. Ptolémée, général d'Antigone, marche à leur secours. Zipœtès n'osant hasarder une bataille contre un ennemi si redoutable, veut négocier avec lui. Celui-ci exige que non-seulement il retire ses troupes, mais qu'il s'engage à ne plus inquiéter les deux républiques. Les conditions sont acceptées (315); mais alors Antigone ne peut plus veiller à la conservation des colonies asiatiques, à cause des affaires qu'il avait sur les bras. Zipetès

ne laisse pas échapper l'occasion qu'il avait de se venger du traité honteux qu'il avait fait. Ses troupes s'étant répandues dans les cantons appartenants aux Chalcédoniens, y portent la désolation. Les Chalcédoniens au désespoir, ramassent en Thrace et chez eux le plus de troupes qu'ils peuvent. Les Bizantins s'étant entremis pour les Chalcédoniens, Zipœtès, qui avait intérêt à les ménager, cède à leurs remontrances et renonce à une conquête presque certaine. Lysimaque, maître de la Thrace, songe à s'emparer de la Bithynie (281). Mais ses généraux l'ayant attaqué, furent défaits, avec perte de la vie. La joie que causa cette victoire à Zipœtès fût si grande, qu'il ne pût y survivre, étant mort à l'âge de 76 ans, dans la 48e. année de son règne.

Nicomède I, fils aîné de Zipœtès et son successeur, commença son règne par le massacre de deux de ses frères. S'étant déclaré en faveur d'Antigone Gonatas, compétiteur d'Antiochus Soter, pour le trône de Syrie, il appela à son secours les Gaulois, qui vinrent alors pour la première fois en Asie (278), la 3e. année de la 125e. olympiade. (Pausan. *in Phoc.*) Avec leur secours, il conquit tout ce qui avait appartenu à son père. La reconnaissance l'engagea à partager avec eux sa conquête, et la portion qu'il leur assigna fût appelée Galatie ou Gallo-Grèce. Tranquille dans ses états, il bâtit près d'Astaque une nouvelle ville, qu'il nomma de son nom Nicomédie. En mourant, vers 250, il nomma pour son successeur Tibite, l'un de ses fils. Mais celui-ci fut chassé avec l'aide des Gaulois par Zela ou Ziélas, son frère. Ce dernier, ingrat envers ceux qui l'avaient mis sur le trône, forma le dessein de se défaire de leurs chefs dans un repas. Mais avertis à propos, ils le firent périr dans le même piége qu'il leur avait tendu, vers l'an 237.

Prusias, surnommé Cunegos ou le Chasseur, fut le successeur de Zela son père. Ayant fait alliance avec les Rhodiens contre les Byzantins, il réduisit ces derniers aux plus grandes extrémités. Il tourna ses armes ensuite contre Eumène, roi de Pergame, qu'il vainquit par l'adresse et la valeur d'Annibal, qui s'était retiré chez lui. Les Romains dont Eumène était ami, prirent sa défense, et proposèrent à Prusias, de leur livrer ce héros, leur ennemi capital. Prusias, après avoir résisté quelque tems à leurs sollicitations, se rendit enfin, effrayé par les menaces du prêteur

Flaminius (183). Mais Annibal prévint l'exécution de son lâche dessein, en s'empoisonnant lui-même. Prusias ayant ainsi acquis au prix de son honneur l'amitié des Romains, se rendit seize ans après à Rome, où il fut reçu avec une magnificence à laquelle il répondit par des bassesses d'esclave (167). S'étant fait raser la tête, il parut devant le sénat avec l'habit, le bonnet et la chaussure d'un affranchi. Le discours qu'il adressa à cette assemblée fût assorti à son équipage. De retour en ses états, il entra en guerre avec Attale, roi de Pergame, auquel il enleva la capitale de son royaume et d'autres places (154). Mais les Romains l'obligèrent de tout rendre et de faire satisfaction au vaincu De retour en Bythinie, il ne s'occupa plus qu'à vexer ses sujets par des extorsions de toute espèce. Devenu par sa tyrannie odieux à ses peuples et à sa propre famille, il termina sa vie infâme (148) par la main de Nicomède son fils.

NICOMÈDE II monte sur le trône de Bithynie, après l'avoir souillé par le meurtre de son père. Son règne, quoique long, n'offre pas de grands événements. Il eut de fréquentes querelles avec Mithridate, roi de Pont, dont il avait épousé la sœur Apamée, veuve d'Ariarathe, en l'honneur de laquelle il bâtit la ville d'Apamée. Nicomède finit ses jours après avoir occupé le trône cinquante-huit ans (90). La douceur de son gouvernement lui mérita l'amour de ses sujets et leurs regrets après l'avoir perdu.

NICOMÈDE III, fils de Nicomède II, ayant fait alliance avec Mithridate, envahit la Paphlagonie, et porta ses vues ensuite sur la Cappadoce. Mais chassé de là par Mithridate, il se retira en Paphlagonie, où il vécut en particulier jusqu'à ce qu'il fût rétabli par Sylla. Mais ce retour de prospérité ne fut pas durable, et fut abrégé par une prompte mort (75). Par son testament, il fit héritier de la Bithynie le peuple romain.

Nota. Nos auteurs ont profité, avec raison, des savantes recherches de M. l'abbé Sevin. *Voyez*, Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tom. XII, pag. 316, tom. XV, pag. 21, et tom. XVI, pag. 141. Ils ont cependant omis, dans la liste de leurs rois de Bithynie, un Prusias qui régnait du tems que Cyrus occupait le trône de Perse. (*Note des Editeurs.*)

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS DE PERGAME.

PERGAME, était une ville des plus considérables de la Mysie, dans l'Asie mineure. Lysimaque, l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, s'en étant rendu maître après la célèbre bataille d'Ipsus (301), s'appliqua à l'embellir et la fortifier. Sa situation, sur le fleuve Caïque, qui la traversait de l'est à l'ouest, n'était pas le moindre de ses avantages.

PHILÉTÈRE, qu'on regarde, avec raison, comme le fondateur du royaume de Pergame, naquit vers l'an 343 avant J. C., de Boa, danseuse et courtisane de profession, qui faisait sa demeure ordinaire à Tios, ville de Paphlagonie. Parvenu à l'adolescence, Philétère s'attacha au macédonien Docime, qui avait accompagné Alexandre le Grand dans toutes ses expéditions. Cet officier, après la mort de son roi, se déclara en faveur d'Antigone, mais passa ensuite au service de Lysimaque. Philétère l'y suivit. Lysimaque lui trouvant beaucoup de capacité, le prit pour son trésorier, et lui confia la ville de Pergame, dans le château de laquelle était son trésor. Philétère servit très-fidèlement Lysimaque dans ce poste, pendant un grand nombre d'années. La douleur qu'il témoigna de la mort tragique d'Agathocle, fils de Lysimaque, (voyez *Chron. hist. de Thrace*), le rendit suspect à la jeune reine Arsinoë, dont les intrigues avaient procuré cette mort; Philétère, s'étant aperçu du dessein qu'elle avait de le

perdre, prit le parti de la révolte. Aidé, dans son dessein, de la protection de Séleucus, roi de Syrie, il eut le succès le plus heureux (283), et se maintint dans la possession de la ville de Pergame, ainsi que des trésors de Lysimaque, qui montaient à quatre-vingt-dix mille talents. Dans les troubles qui suivirent la mort du roi de Thrace, et celle de Séleucus, Philétère se conduisit avec tant d'adresse et d'habileté, qu'il conserva la place, et tout le pays d'alentour, dont il forma un état, qui fut l'un des plus puissants de l'Asie, et dura cent cinquante-quatre ans, et pendant sept générations dans sa famille. Il en jouit lui-même pendant vingt ans, et mourut l'an 263 avant J.-C., dans la quatre-vingtième année de son âge, sans enfants. Une imprudence de sa nourrice l'avait réduit, pour jamais, à l'impuissance d'en avoir. Il laissa deux frères, Eumène et Attale, dont l'aîné avait un fils qui suit (1).

263. EUMÈNE I, se trouvant, par la mort de son père Eumène, héritier de la couronne de Pergame, succéda à son oncle Philétère. Antiochus I, roi de Syrie, dont les armes étaient victorieuses, crut pouvoir s'approprier cette succession. Il s'approche de Pergame; Eumène vient au-devant de lui avec toutes ses forces, et l'attaque si brusquement, auprès de Sardes, qu'il ne lui laisse pas le tems de se reconnaître. Cette victoire, qui coûta peu au roi de Pergame, lui ouvrit toute l'Asie mineure, et augmenta beaucoup son royaume.

241. Après ces succès, Eumène s'abandonna à l'intempérance et à l'ivrognerie, qui le conduisirent au tombeau, après un règne de vingt-deux ans.

ATTALE I, cousin germain d'Eumène, et fils d'Attale, frère cadet de Philétère, avait eu pour mère Antiochis, fille d'Achéus, qu'il ne faut pas confondre avec cet Achéus, qui secoua le joug de rois de Syrie. Attale, prince sage et vail-

(1) Quelques écrivains, dont le témoignage est fort respectable, refusent à Philétère le titre de roi. Les faits sont décisifs contre ce refus. Goltzius et Scaliger assurent avoir vu une pièce de monnaie de ce prince, où le mot de roi, en langue grecque, se lit très-distinctement. On voyait, dans le cabinet de M. Pellerin, une monnaie sur laquelle la tête de Philétère était ornée d'un diadème.

lant, commença son règne par se mettre en état de se maintenir dans la possession des conquêtes de son prédécesseur (241). Cependant il était tributaire des Gaulois, ainsi que tous les autres peuples de l'Asie. Attale, ose le premier, et sans le secours de ses voisins, secouer le joug. Ayant provoqué les Gaulois par le refus du tribut, il marcha au-devant d'eux, les attaqua, les tailla en pièces, et les obligea d'évacuer ses états.

224. Pendant que Séleucus-Céraunus faisait la guerre loin de son pays, Attale, profitant de son absence, subjugua toutes les provinces d'Asie, en-deçà du mont Taurus. Mais il fut bientôt dépossédé de ses conquêtes, par Séleucus et par Achéus, son parent, qui, s'étant ligués contre lui, s'emparèrent de ses états, et l'assiégèrent dans sa capitale. Les Gaulois, du nombre de ceux qui s'étaient établis dans la Thrace, aidèrent le roi de Pergame à recouvrer ce qu'il avait perdu, et même à se rendre maître de l'Ionie et de quelques provinces voisines. Les villes de Cumes, de Smyrne et de Phocée, se soumirent à lui volontairement, ainsi que les habitants de Téos, de Colophon, d'Elée et de Lemnos. Les Carséniens, établis au-delà du Lycus, lui ouvrirent leurs portes, après avoir chassé Thémistocle, qu'Achéus avait fait gouverneur de ces provinces. Delà, il s'avance vers Apia, et ayant établi son camp sur les bords du Mégiste, il reçoit l'hommage de tous les peuples voisins. Une éclipse de lune, arrivée la nuit du 19 au 20 mars (219), et la frayeur qu'elle porta dans l'âme des Gaulois, interrompent tout-à-coup le progrès de ses armes. Il accompagna ces barbares jusqu'aux bords de l'Hellespont, et leur permit de s'y établir.

218. Après la mort d'Achéus, Attale inquiété par Philippe, roi de Macédoine, qui ravageait la Thrace, se joint aux Romains, dans le traité qu'ils font avec les Etoliens, et fait présent à ceux-là de l'île qu'il venait d'acheter de ces derniers. Dès ce moment, plusieurs villes grecques se déclarent pour le roi de Pergame, et le choisissent pour leur préteur dans une assemblée générale de la nation. Attale, conjointement avec Pyrrhias, général des Etoliens, et mille soldats romains s'avance vers le commencement du printems, au-devant de Philippe et des Achéens, jusqu'à Lamia, dans la Thessalie. Les Etoliens, battus deux fois, sont obligés de se renfermer dans les murs de cette ville (207). Mais Orée, l'une des principales villes de l'Eubée, assiégée par Attale

et les troupes romaines, tombe au pouvoir du roi de Pergame, qui se saisit, peu après, de la ville d'Opunte, dans l'Achaïe, et la ravage.

204. Les Etoliens font leur paix avec Philippe, qui consent à y comprendre leurs alliés Bientôt après (202), les affaires se brouillent plus que jamais. La ville de Cius, en Bithynie, avait fait anciennement alliance avec les Etoliens. Philippe, malgré la foi des traités, l'attaque, la prend, et en traite les habitants avec la dernière cruauté. (Voyez *Macédoine*). Les Rhodiens, irrités d'un traitement si barbare, se liguent avec Attale, et déclarent la guerre au roi de Macédoine. Les deux armées navales se rencontrent près de Ladé, île située dans le voisinage de Milet. On en vient aux mains. Attale est obligé de fuir devant Philippe, qui le poursuit, et l'enferme dans Pergame, où il l'assiège. Attale rend tous ses efforts inutiles. Ils tournent en rage et en fureur. (Voyez *Macédoine*). Mais le roi de Pergame se venge bientôt du mal que Philippe lui avait fait. Car ayant réuni sa flotte à celle des Rhodiens (201), il livre bataille au prince macédonien, et lui tue plus de monde, en un seul jour, que Philippe n'en avait jamais perdu.

Cependant, Rome envoie des ambassadeurs aux Athéniens, pour les engager à se liguer avec les autres confédérés. Attale se rend à Athènes dans le même dessein. Il y est reçu avec de grands honneurs, qu'il accepte avec la plus rare modestie. Les Athéniens, dans une assemblée solennelle, souscrivent la confédération. Philippe ne tarde pas à s'en venger. (Voyez *ibid.*) Les ambassadeurs romains, témoins des tristes effets de sa vengeance, lui demandent une conférence qui n'a aucun succès. (200) Le roi de Macédoine poursuit ses victoires et ses cruautés. (199) (Voyez *ibid.*) Celui de Pergame joint sa flotte à celle des Romains, au commencement du printems; et de concert avec Lucius Apustius, il s'empare de l'île d'Andros, abandonnée de la plupart de ses habitants. Attale s'en étant mis en possession, y rappelle, par sa libéralité et ses promesses, presque tous ceux qui avaient déserté. La flotte confédérée prend ensuite la route d'Orée. Pendant qu'on faisait les préparatifs du siége, Attale s'empare d'Ægélée; Orée n'offre pas plus de résistance. Les armées se séparent après cette victoire. Le roi de Pergame revient à Athènes dans le mois de septembre, y assiste à la célébration des mystères de Cérès, et repasse dans ses états, où des affaires importantes le rappelaient.

Antiochus le Grand, à la sollicitation de Philippe, sans

doute, songeait sérieusement à faire revivre les droits de ses ancêtres sur le royaume de Pergame. Attale, dans un danger si pressant, envoie des ambassadeurs à Rome. Les Romains, en interposant leurs bons offices, viennent à bout de rétablir la bonne intelligence entre les deux princes.

198. La flotte romaine se joint à celle du roi de Pergame à Andros; elles appareillent pour l'île d'Eubée, et entreprennent le siége d'Erithrée, qui ne fait pas longue résistance. Celui de Carystos ne coûte guères davantage aux confédérés, qui, après ces victoires, vont mouiller au port de Cenchrée. De là, ils envoient des ambassadeurs au conseil assemblé de toute la nation des Achéens. Les membres de ce conseil se déterminent à entrer dans la ligue. De retour de ces expéditions, Attale fait présenter au sénat romain une couronne d'or, du poids de deux cents quarante-six livres, en reconnaissance des bons offices que la république lui avait rendus auprès d'Antiochus. Philippe, dont la constance est ébranlée par la vue de tant d'ennemis, demande une entrevue au consul Flaminius. On y parle de paix. Les conditions exorbitantes qu'y mettent les alliés, empêche la conclusion du traité. Attale prend la route de Sicyone, retire de ses propres deniers un champ consacré à Apollon, que des besoins pressants avaient obligé les habitants d'engager, et par là mérite la reconnaissance des Sicyoniens qui lui érigent une statue auprès de celle d'Apollon. Le roi ajoute à sa libéralité un nouveau présent de dix talents et de dix mille mesures de bled. (197) Au printems de l'année suivante, Flaminius et ce prince se rendent à Thèbes, où le second entreprend de détacher les Béotiens du parti de Philippe. Au milieu de sa harangue, où il mettait plus de zèle et de véhémence que son âge ne comportait, il est frappé d'apoplexie. On le transporte à son logis; et lorsque sa santé fut un peu rétablie, on l'embarqua pour Pergame. Il y arrive après une longue et pénible navigation; il vit encore quelques semaines, et meurt âgé d'environ soixante-douze ans, dont il avait régné quarante-quatre avec une grande justice, et en remplissant parfaitement tous les devoirs d'un bon père, d'un ami généreux, d'un mari tendre, et de père affectionné à ses enfants. Il en laissa quatre, Eumène, Attale, Philetère et Athénée. Son épouse, nommée Apollonias ou Apollonis, n'était pas moins que lui digne du trône. Son origine n'avait rien d'illustre. Née à Cyzique dans un état privé, elle ne dut son élévation qu'à ses vertus, qui

frère du roi de Pergame. Mais à peine les Romains sont-ils sortis d'Asie, que les deux rois de Pergame et de Syrie se brouillent de nouveau. Bientôt néanmoins la sagesse de Corn. Scipion les réconcilia. La querelle qui s'éleva vers le même tems (1) entre Eumène et Prusias, roi de Bithynie, ne s'apaisa pas si facilement. Nous croyons avec Polybe, auteur contemporain, que ce fut le fameux Annibal, ennemi mortel des Romains, qui brouilla les deux rois, en excitant celui de Bithynie à faire une invasion sur les terres de Pergame, à cause de son attachement aux Romains. Eumène, quoique servi par les plus braves gens de l'Asie et de la Grèce, n'eut pas toujours l'avantage dans cette guerre. Annibal qui commandait les troupes de Prusias, suppléait à leur nombre et à leur valeur par sa bravoure et son industrie. (Voyez *Bithynie*). Délivrés de cette guerre par la médiation des Romains, les Pergaméniens ne jouirent pas longtems de la paix. Pharnace, roi de Pont, s'étant emparé de Sinope, Eumène et les Rhodiens prirent la défense de cette ville, qu'ils devaient protéger. On envoya là-dessus des ambassadeurs à Rome, au nom des trois puissances, pour demander des commissaires. Mais en attendant qu'ils arrivent, Léocrite, général de Pharnace, pénètre dans la Galatie (181). L'arrivée des commissaires fait cesser les hostilités entre les deux rois; mais à peine sont-ils partis, que Pharnace se jette sur la Cappadoce, dont il emporte quelques places, tandis que Léocrite forme le siége de Thius en Paphlagonie. La place fait une longue résistance, et à la fin capitule. Pharnace et son général, au mépris de leur serment, font passer au fil de l'épée les soldats et les habitants de Sinope (180). Eumène entra dans le Pont avec une armée formidable, qui remporte vraisemblablement quelque victoire importante, puisque les hostilités finirent par un traité de paix qui se voit dans Polybe, et où le roi de Pergame et Ariarathe paraissent en vainqueurs qui donnent les lois. (*Voy*. le Pont.) Prusias reçut en présent la ville de Thius, ce qui

(1) Le savant abbé Sévin, dans ses Recherches sur les rois de Pergame, est porté à croire que la rupture entre Eumène et Prusias, éclata au plus tard la première année de la 149e. olympiade, l'an 184 ou l'an 183 avant Jésus-Christ. Mémoires. Acad. des Inscr., t. XII, p. 260. (*Note des Editeurs.*)

suppose qu'il l'avait méritée par quelque service rendu secrètement au roi de Pergame.

175. Eumène n'ayant plus de guerre à craindre de la part de ses voisins, entre en alliance avec Antiochus, fils d'Antiochus le Grand, à qui Héliodore avait enlevé la couronne de Syrie, après le meurtre de son frère Séleucus. Le roi de Pergame, secondé de son frère Attale, chasse l'usurpateur, et place Antiochus sur le trône de ses ancêtres.

172. Eumène se rend exprès à Rome pour instruire la république des entreprises de Persée. Les Rhodiens qui avaient quelque sujet de se plaindre d'Eumène, ne sont point écoutés. Eumène est comblé d'honneurs par le sénat, et renvoyé chargé de présents. A son retour, le roi veut faire un voyage à Delphes pour y offrir un sacrifice. Deux assassins, appostés par Persée, roulent d'une hauteur, contre Eumène, deux pierres d'une énorme grosseur, dont l'une lui tombe sur la tête, et l'autre le blesse considérablement à l'épaule, puis l'accablent encore d'une grêle de pierres plus petites. Les officiers d'Eumène trouvent leur prince sans connaissance, sans mouvement, et presque sans vie. Attale, son frère, ajoutant foi à la nouvelle de sa mort, monte sur son trône, et épousa celle qu'on croyait sa veuve. Il est bientôt détrompé; Eumène ne lui témoigne d'autre ressentiment de sa crédulité qu'en lui disant à l'oreille, et en l'embrassant tendrement : « Mon frère, une autre fois, » attendez à épouser ma femme que je sois mort ». La nouvelle du rétablissement de sa santé causa une joie générale à Rome. Le roi de Pergame, par reconnaissance, se ligue avec les Romains contre Persée.

171. L'année suivante, Eumène se rend à Chalcis dans l'île d'Eubée, avec ses frères Attale et Athénée, pour se joindre aux troupes romaines. De Chalcis il se rend en Thessalie, où il joint le consul Licinius avec quatre mille fantassins et mille chevaux. Athénée reste à Chalcis avec deux mille hommes d'infanterie pour soutenir Marius Lucrétius, qui commandait un corps de dix mille hommes, pendant que Philetère, autre frère du roi, veillait à la défense de ses états de Pergame. Lucrétius et Athénée s'emparent de la ville d'Haliarte et de la plus grande partie de la Béotie; mais Eumène, Attale et Licinius, dans la Thessalie, sont mis en

fuite, et Carsignatus, général des Gaulois, perd la vie dans le combat.

170. Pendant que les troupes étaient en quartier d'hiver, Attale engage les Achéens à restituer à son frère toutes les marques de distinction qu'ils lui avaient données dix sept ans auparavant, et à se déclarer avec lui et les Romains contre Persée. Après cela, et au commencement du printems, Eumène part d'Elée avec un escadre de vingt vaisseaux, et ayant joint l'amiral romain Marcius Figulus, il va investir par mer et par terre la ville de Cassandrée; mais il ne peut la réduire; il échoue pareillement devant Coron et Démétriade, et perd beaucoup de monde en cette occasion.

169. Eumène se refroidit à l'égard des Romains, ses anciens amis; il a une entrevue avec les ambassadeurs de Persée. Les deux rois étant trop ennemis pour se fier l'un à l'autre, la négociation n'a aucun succès; mais les Romains en prennent de l'ombrage contre Eumène. Cependant Attale continue de les bien servir contre Persée, dont il triomphe. Après cette défaite (168), le roi de Pergame envoie son frère complimenter le sénat, et lui demander du secours contre les Gaulois. Les sénateurs, mécontens d'Eumène, conseillent à Attale de demander plutôt la couronne de Pergame pour lui-même. (On ne savait point encore à Rome qu'Eumène avait un fils). Attale est tenté de suivre ce conseil. L'honneur, la probité et les représentations de Statius, médecin d'Eumène, élèvent l'âme d'Attale au-dessus de cette tentation. Les Romains envoient vers les Gaulois des ambassadeurs plus disposés à fomenter la division, qu'à la paix. Le roi de Pergame va lui-même à Rome (167) pour y justifier sa conduite équivoque sur l'objet de la guerre contre Persée, et les intelligences secrètes qu'on le soupçonnait d'entretenir avec le roi de Syrie. Avant son arrivée, il reçoit avis du sénat de ne pas continuer sa route. Eumène qui sent plus que jamais la nécessité de se soutenir par lui-même, lève une nombreuse armée, et après avoir chassé les Gaulois de ses états, il envahit la Galatie, la Bithynie, et se rend maître de plusieurs places fortes. Prusias II porte ses plaintes contre lui à Rome. Des ambassadeurs de la république, envoyés exprès en Asie, écoutent d'autres accusations contre Eumène. Ce prince tombe malade pendant

l'hiver de cette année (166), et se repose sur son frère Attale du soin des préparatifs de la campagne prochaine. Licinius allume de plus en plus le feu de la division entre les Gaulois, les Pergameniens et les Bithyniens. Attale fait de nouvelles tentatives, mais inutiles, pour faire rentrer son frère en grâce auprès du sénat. Eumène se soutient par son propre courage et son habileté contre les efforts des Gaulois et de Prusias, protégés par les Romains.

159. Le roi de Pergame aide de toutes ses forces Ariarathe, surnommé Philopator, et ne peut empêcher que Démétrius, roi de Syrie, ne place Holopherne sur le trône de Cappadoce.

157. Eumène meurt après un règne de quarante ans, que Strabon, par erreur, fait durer quarante-neuf. Son fils Attale n'étant point en âge de lui succéder, Eumène avait fait un testament par lequel il nommait Attale Philadelphe pour son tuteur, et lui laissait même la couronne. Polybe fait un grand éloge d'Eumène. C'est à ce prince qu'on fut redevable de l'augmentation de la fameuse bibliothèque de Pergame, qui consistait, dit-on, en deux cent mille volumes tous choisis, dont M. Antoine fit présent, dans la suite, à Cléopâtre, et qui furent transportés à Alexandrie.

157. ATTALE II, surnommé PHILADELPHE, à cause de son amour fraternel, monta sur le trône de Pergame après la mort d'Eumène son frère, parce que le fils de celui-ci nommé aussi Attale, n'était pas en âge pour tenir les rênes du gouvernement. Ayant entrepris de remettre sur le trône de Cappadoce Ariarathe V, dépossédé par Holopherne, il fut renversé par Prusias, roi de Bithynie, qui remporta sur lui une victoire complète. Le sénat de Rome, auquel il eut recours, ayant envoyé des commissaires pour rétablir la paix entre ces deux princes, Prusias, énorgueilli de ses succès, ne voulut entendre à aucun accommodement. Il investit Pergame, où les commissaires s'étaient renfermés, et en forme le siége, qu'il fut ensuite obligé d'abandonner. Il ne réussit pas mieux depuis au siége d'Élee, que Sofander, général d'Attale, l'obligea de lever. De nouveaux députés de Rome ayant rétabli la paix entre les deux princes, Attale, fils d'Eumène et neveu d'Attale II, se rendit à Rome pour s'y faire connaître, et remercier le sénat de la

protection qu'il accordait au royaume de Pergame, dont il était héritier. Entre les divers exploits par lesquels Attale, son oncle, se distingua (146), on compte les secours qu'il fournit en personne au consul Memmius pour la prise de Corinthe, regardée comme le plus ferme appui de la liberté de la Grèce. Après avoir signalé sa valeur dans un grand nombre d'occasions, ce prince se livra au repos et aux plaisirs. Philopœmen, son ministre, se rendit maître de son esprit au point qu'à Rome on demandait à ceux qui venaient d'Asie, si le roi de Pergame avait encore quelque crédit auprès de Philopœmen. Dans son loisir il ne laissa pas néanmoins de fonder plusieurs villes, dont les principales furent Attalie et Philadelphie. Ses talens et ses libéralités lui méritèrent l'amour de ses sujets, ainsi que l'estime et le respect des étrangers. Le bon ordre qu'il avait établi dans ses finances l'avait rendu si riche, qu'il passait en proverbe que les choses de grand prix ne pouvaient s'acheter qu'avec la fortune d'Attale, *Attalicis conditionibus*. On dit en effet qu'à la vente du butin de Corinthe, ce prince acheta jusqu'à 75,000 livres un tableau de Bacchus, peint par Aristide, et offrit 300,000 livres d'un autre du même auteur.

137. Ce prince vécut trop au gré d'Attale, son neveu, qui s'ennuyant de sa longue vie, la termina par le poison qu'il lui fit avaler à l'âge de quatre-vingt-deux ans (137).

ATTALE III, surnommé PHILOMÉTOR, à cause de son attachement pour sa mère STRATONICE, étant monté sur le trône par l'empoisonnement d'Attale, son oncle, rendit son règne mémorable par le meurtre de ses parens et de ses amis. Rassassié de massacres, il se dérobe à la vue de ses sujets, prit un habit usé, laissa croître sa barbe, et fit tout ce que faisaient alors les plus grands criminels, comme s'il eût voulu expier ses forfaits. Abandonnant de plus le soin des affaires, il se retira dans son jardin, où, la bêche à la main, il sème et cultive les herbes venimeuses, empoisonne les bonnes du suc des venimeuses, et les envoyait quelquefois en présent à ses amis. Dégoûté du jardinage, il s'adonna à la métallurgie, et entreprit de fondre un monument de cuivre pour consacrer la mémoire de sa mère. Mais tandis qu'il y travaillait dans un jour d'été, il fut frappé d'un coup de soleil qui lui causa une fièvre violente, dont il mourut

au bout de sept jours, après cinq ans de règne (132). Varron et Columelle le mettent au nombre des auteurs qui ont écrit sur l'agriculture, et ajoutent qu'il entendait fort bien la médecine et la botanique, témoins l'emplâtre et le contre-poison dont Celse et Gallien lui attribuent l'invention. En mourant, il laissa par testament le peuple romain héritier de ses biens : *bonorum meorum populus romanus heres esto :* ce qui ne signifiait que les biens mobiliers, mais non le trône, dont il ne pouvait frustrer les héritiers de droit. Ce testament fut porté à Rome par Eudème de Pergame.

Aristonic, successeur d'Attale, était véritablement fils d'Eumène, mais par une musicienne d'Ephèse; ce qui, selon la coutume de l'Orient, ne le rendait pas inhabile à la couronne au défaut d'enfans légitimes (quoiqu'en disent Catrou et Rouillé dans leur histoire romaine). (132). En sa qualité de prince du sang royal, il travailla à s'emparer des états de son père. La plupart des villes du royaume, telles que Mynde, Samos et Colophon, accoutumées à être gouvernées par des rois, entrèrent facilement dans son parti; quelques autres, par la crainte des Romains, refusèrent d'abord de le reconnaître; mais il les y contraignit par la force.

Les Romains envoient contre lui le consul P. Lecinius Crassus Muciamus, auquel quatre rois voisins, ceux de Pont, de Cappadoce, de Bithynie et de Paphlagonie, fournirent des troupes auxiliaires (131). Malgré de si puissans secours, le consul s'étant laissé engager mal à propos dans un combat, son armée mise en déroute, et lui fait prisonnier, Crassus voulut éviter la honte d'être livré au vainqueur, en se donnant la mort ; mais on lui arracha ses armes, et on ne lui laissa qu'une houssine à la main pour son cheval ; il en frappe un soldat de Thrace, qui se trouvait auprès de lui, avec tant de violence, qu'il lui crève un œil; le Thrace devenu furieux, passe son épée au travers du corps du consul, et le tue sur-le-champ. Sa tête est portée à Aristonic, qui fait enterrer honorablement son corps à Smyrne ou Myrine (130). Perpenna, successeur de Crassus, vengea bientôt sa mort. Etant accouru en Asie, il livra bataille à Aristonic, défit entièrement son armée, l'assiégea peu après lui-même dans Stratonice de Carie, et enfin le fit prisonnier. Le philosophe Blosius, qui avait assisté Aristonic de ses conseils, n'en eut point d'autre à lui donner dans cette conjoncture, que celui de l'imiter, en préférant une mort volontaire à

une honteuse captivité. Mais Aristonic refuse de suivre les leçons de cette lâche philosophie, qui ne sait se mettre au-dessus des adversités de la fortune que par le suicide. On le conduisit au consul, qui le fit charger de fers; et ensuite on le mena à Rome; où, le 3 des ides de novembre, il servit d'ornement au triomphe, non de Perpenna (129), qui venait de mourir, mais de Manius Aquilius, qu'on avait nommé consul en Asie pour le remplacer. Après ce triomphe, et non auparavant, comme l'avancent Catrou et Rouillé, Aristonic fut reconduit dans la prison, où on l'étrangla par ordre du sénat, comme coupable du meurtre du proconsul Crassus.

Dès qu'Aquilius eût subjugué tout le royaume, il en changea la forme, conjointement avec neuf commissaires de la république, et partagea cette nouvelle province romaine en différens cantons. Le sénat donna même la Lycaonie et la Cilicie au fils d'Ariarathe de Cappadoce, qui avait été tué dans le cours de cette guerre, et conféra ou vendit pour une somme considérable payée comptant à Mithridate VII, roi de Pont, la grande Phrygie, qu'on lui ôta dans la suite.

Tous les écrivains qui parlent de la dépravation générale des Romains, la font commencer à ce moment, où Rome donna la loi à l'Asie; mais celle-ci se vengea de ses vainqueurs, en leur communiquant son luxe et tous ses raffinemens en fait de débauche.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS DE LYDIE.

LA LYDIE avait beaucoup plus d'étendue, surtout sous ses derniers rois, que ne lui en donnent Pline, Ptolémée et quelques autres anciens géographes. Bornée au nord par la grande Mysie, au midi par la Carie, à l'orient par la grande Phrygie, et à l'occident par l'Ionie, elle était située entre le 37e. et le 39e. degré de latitude septentrionale. Sa capitale était Sardes (que les Turcs appellent aujourd'hui Allascheyer), sur les bords du Pactole, au pied du mont Tmolus.

Quoiqu'en dise l'historien Josephe, il est fort incertain que ce soit Lud, l'un des enfans de Sem, qui ait jeté les premiers fondemens du royaume de Lydie. Il n'est pas vraisemblable que des hommes peu nombreux aient préféré de vastes déserts à des campagnes riches et fertiles. Il est bien plus probable que les descendans de Lud ne sortirent de la Mésopotamie que plusieurs années après le déluge. On ne peut fixer le tems précis de cette émigration; peut-être entrèrent-ils en Lydie sous la conduite de Méon. C'est en effet le plus ancien des rois de ce pays dont le nom soit venu à notre connaissance, suivant le témoignage des meilleurs historiens, à l'exception de Denys d'Halicarnasse, mais qui en cet endroit se contredit visiblement.

Le gouvernement des rois de Lydie semble avoir été despotique et leur couronne héréditaire. L'histoire fait mention

de trois races de ces rois : les premiers, descendans d'Atys ; les seconds, d'Hercule, et les troisièmes, de Mermnas. Ces derniers eussent pu, aussi bien que les seconds, être appelés Héraclides, puisque Mermnas, leur chef, descendait d'Agelaüs, fils d'Hercule et d'Omphale.

Quand on considère la splendeur qu'a eue cette monarchie et sa situation commode, on ne saurait douter que son commerce n'ait été extrêmement florissant.

De l'aveu de tous les anciens, les Lydiens se nommaient d'abord Mœoniens, et ils dûrent leur nom de Lydiens à Lydus, fils d'Atys.

BRANCHE DES ATYADES.

Mœon est le premier roi connu de Lydie. Il régnait en même tems sur la Phrygie. Quelques-uns lui donnent Jupiter pour père ; ce qui prouve qu'il était le plus ancien roi dont on eut connaissance ; car dans le style des anciens écrivains, le commencement des tems historiques de chaque nation est décrit comme le commencement du genre humain. De là vient que chez les peuples moins antiques, le règne des dieux finit plus tard que chez les autres. Il y a des historiens qui font ce prince fils de la Terre ; ce qui, dans leur langage, veut dire qu'il était d'une extraction basse. On ne sait pas comment il fut placé sur le trône. Il est probable qu'il l'occupait l'an 1579 avant Jésus-Christ, et que ce fut par la direction de quelqu'oracle, comme il était assez ordinaire dans ces tems-là. C'est Mœon qui établit dans la Lydie le culte de Cybèle sur le modèle des fêtes d'Isis. Il eut pour femme Dyndyme, qui fut mère de Cybèle.

Manès ou Masdès est, après Mœon, le plus ancien roi de Lydie ou de Phrygie que nous connaissions aujourd'hui. Manesium, ville de Phrygie, était vraisemblablement l'ouvrage de ce prince. Il porta ses armes chez différentes nations avec des succès qui lui ont mérité une place parmi les plus fameux conquérans. Les Phrygiens même de son tems, pour exprimer une action mémorable, employaient d'ordinaire le terme de μανικα. L'autorité d'Alexandre Polihistor, en fait de généalogie, doit, sans contredit, céder à celle de Phérécide, qui ne reconnaît qu'un seul et même prince dans Manès ou Masdès. Ce roi de Lydie épousa Callirhoë, fille de l'Océan, dont il eut Cotys, qui fut son successeur sur le trône.

Cotys n'est pas même nommé dans le premier livre de l'histoire d'Hérodote, qui passe tout de suite de Manès à Atys; mais ce silence est certainement une omission dans ce célèbre historien. Cotys eut pour femme Allié, fille de Tullus, dont il eut deux fils, Atys et Asiès. Celui-ci, selon les apparences, eut en partage les provinces voisines du mont Tmole, auprès duquel il bâtit une ville, que les anciens nomment Asia. La mémoire de ce prince fut en grande vénération dans toute la Lydie, jusque-là que les Lydiens lui bâtirent une chapelle. Il est difficile de ne pas croire que c'est lui qui a régné dans toute la Lydie avec tant de gloire, que la province a porté son nom pendant une longue suite d'années. Il n'est pas moins vraisemblable que les Esionéens du poëte Callinus étaient des Mœoniens. Quelques auteurs même prétendent que l'Asie entière était redevable de son nom au second fils de Cotys.

Atys, fils aîné de Cotys, lui succéda sur le trône de Lydie. Ses amours avec Cybèle donnèrent occasion aux cérémonies du culte des dieux ou de la déesse de Phrygie, à laquelle on donnait aussi les noms de Cybèle, d'Adgdistis, etc. Après la mort de son frère Asiès, Atys réunit ses états aux siens, ensorte que, comme le dit Hérodote, Atys régna sur toute la Lydie. Il eut pour femme Callithea, dont il eut deux fils, Lydus et Tyrrhene, ou Thorebe. Hérodote, né dans le voisinage de la Lydie, rapporte que sous le règne d'Atys, ce royaume souffrit pendant dix-huit ans une grande disette; que, pour se distraire du sentiment de leurs maux, les Lydiens inventèrent toute sorte de jeux et de divertissemens, auxquels ils employaient la journée toute entière; mais que la misère allant malgré cela toujours en augmentant, le roi partagea toute la nation en deux corps, et ordonna qu'on déterminât par le sort lequel des deux sortirait de Lydie pour chercher de nouvelles demeures, puisque leur terre natale ne fournissait pas de quoi les faire subsister tous. Le roi donna son fils Tyrrhene pour conducteur à ceux qui quitteraient leur pays. Tyrrhene se rendit avec ses compagnons à Smyrne, où il équipa une petite flotte, qui se rendit après bien des aventures dans cette partie de l'Italie, qu'on appelait l'Ombrie, présentement la Toscane. Là, ces Lydiens changèrent de nom, et se nommèrent Tyrrhéniens. Du tems de Tacite, ce récit d'Hérodote était universellement reçu dans toute la Lydie, et il l'a été par le plus grand

nombre des historiens. Denys d'Halicarnasse le rejette absolument, et y oppose plusieurs raisons, dont la principale est le silence de Xanthus, qui ne parle ni de Tyrrhene ni de sa colonie. Atys, sur la fin de son règne, bâtit la ville d'Attalyda, à laquelle Lydus mit la dernière main.

LYDUS, fils aîné et successeur d'Atys, se trouva, par la retraite de son frère, en possession de tout le royaume de son père. Ce fut sous son règne que ce royaume, qui depuis Mæon, avait porté le nom de Mæonie, commença à s'appeler Lydie.

AKIAMUS peut bien avoir été le successeur immédiat de Lydus; mais cela n'est pas bien certain. Néanmoins on ne peut douter qu'il n'ait été un des premiers atyades. Athénée dans son VIII livre, en donne la preuve (1).

HERMON, ou ADRAMYS est, suivant Athénée, le premier qui employa le ministère des femmes dans des occasions, où d'autres rois se servaient du ministère des hommes.

ALCYMUS est représenté dans l'histoire comme un grand prince, qui n'avait à cœur que la félicité de ses sujets. A l'ombre de la paix qu'il leur avait procurée, ils amassèrent des richesses immenses et vivaient heureux; ce qui fut cause que la septième année de son règne, tout le peuple s'assembla pour offrir, en corps, des prières et des sacrifices aux dieux, pour sa conservation. Leurs vœux furent exaucés. Alcyme mourut extrêmement vieux, et sa mort parut encore prématurée.

CAMBLITE ou CAMBUSIS, dit aussi CAMBLETE, par faute de copiste, dans Elien, fils et successeur d'Alcyme, fut un prince débauché, qui tua sa propre femme, et en vengea ensuite le meurtre, en se donnant lui-même la mort.

TMOLUS ne suivit pas les exemples d'Alcyme. Clitophon le croyait fils du dieu Mars et de la nymphe Théogène. Mais Eustathe lui donne plus vraisemblablement pour mère Chthonia, descendue des rois de Lydie, et Sipylus pour père. Il viola Arriphé, l'une des compagnes de Diane, aux pieds des autels consacrés à cette déesse. La nymphe ne voulut pas survivre à un affront aussi sanglant. Mais les dieux ne laissèrent pas sa mort impunie. Tmolus, enlevé par un taureau, tomba sur

---

(1) Il régnait vers 1480, suivant Fréret (*Note des Editeurs.*)

des pieux, dont les pointes le firent expirer au milieu des douleurs les plus cuisantes, et fut inhumé sur la montagne, qui depuis porte son nom. Il avait été l'époux d'Omphale, fille de Jardanus, dont il eut Tantale et Theoclymène.

THEOCLYMÈNE succéda à son père Tmolus sur le trône de Lydie, et prit soin de ses funérailles.

MARSYAS, successeur de Theoclymène, qui fit un voyage en Italie, on ne sait à quelle occasion, et y bâtit la ville d'Archippéne.

JARDANUS monta sur le trône de Lydie, après Marsyas, et avec lui, la débauche la plus effrénée, ensorte même qu'Omphale, fille du roi, ne se trouvait pas en sûreté dans le palais de son père. On le soupçonnait même d'avoir causé par ses maléfices la mort du roi Camblite.

OMPHALE, veuve de Tmolus et fille de Jardanus, après la mort de son père, monta sur le trône de Lydie, par le consentement de tous les grands du royaume. Elle punit tous ceux qui, du tems de son père, avaient eu l'audace d'attenter à sa pudicité, et étendit sa vengeance sur toute la nation.

1350. Cette année, Hercule est conduit à la cour de cette princesse, par ordre de l'oracle. Omphale l'achète en qualité d'esclave. Les exploits d'Hercule contre les Cercopes, espèce de brigands qui ravageaient la Lydie, le font regarder comme un héros dans tout le royaume. Sa réputation inspire à la reine de la curiosité. Elle est bientôt instruite de la naissance et de la valeur de son esclave. Il plait à la princesse qui, étant veuve, et n'ayant rien qui la gênât, se livre sans crainte à sa passion. (1349.) La seconde année de son esclavage, Hercule eut d'elle Agélaüs, ou Cleolaüs, ou Akelis, dont descendait Crœsus, suivant Apollodore (*Voy.* ci-après.)

PYLEMÈNE succéda à Omphale, soit qu'il fut fils de Tmolus et d'Omphale, soit qu'il fut sorti d'une autre branche des Atyades. Ce prince eut deux fils, Mesthlés et Antiphus, de la nymphe Gygaïa, qui commandaient les Mæoniens à la guerre de Troye (1).

(1) M. Fréret, dont est tiré ceci, place le commencement de la guerre de Troye à l'an 1292, et la destruction totale de ce royaume à l'an 1282 avant J.-C.

BRANCHE DES HÉRACLIDES.

Alcée était fils d'Hercule et de Malis, esclave d'Omphale. Il faut observer ici, à cause des médailles des rois de Lydie, que tous ceux qui descendaient d'Hercule jusqu'à Candaule, portèrent toujours dans leurs armes une hâche à deux tranchants. Ils la tenaient d'Hercule, qui l'avait rapportée de son expédition contre les Amazones, et ils la conservaient comme une relique. Arselis, après l'avoir prise sur Candaule, la porta à Mylassa et la mit entre les mains de Jupiter Labrandeus. On la voit encore sur les médailles de Mylassa.

Bélus régna en Lydie après Alcée.

Ninus, fils de Bélus, fut son successeur.

1219 Argon, ou Agron, parvint à la couronne de Lydie, après la mort de son père Ninus. C'est lui qui transféra à Sardes le siége des rois de Lydie.

Léon, descendant d'Argon.

797. Adryse, fils de Léon, régna trente-six ans en Lydie, et commença son règne en 797.

761. Aliatte ou Halyatte régna quatorze ans.

747. Melès ou Myrsus occupa le trône de Lydie pendant douze ans.

735. Candaule, fils de Melès ou Myrsus, lui succéda. La manière dont ce prince perdit la couronne et la vie, est tout-à-fait fabuleuse dans Hérodote et dans Platon ; et quoique cette fable fût passée en opinion dans toute la Grèce, si avide du merveilleux, nous croyons devoir préférer le récit de Plutarque, qui nous montre Gygès comme un homme qui étant parvenu à la faveur de son maître, en abusa, et se faisant aider d'une milice que lui fournit Arsélis, de Mylassa en Carie, défit et tua (708) celui qui occupait le trône de Lydie, et ensuite l'usurpa. Ce moyen était celui de presque tous les usurpateurs. Lorsque Gygès l'employa, Candaule avait déjà régné vingt-sept ans. Les Lydiens voulaient venger la mort de leur roi, mais

l'oracle de Delphes les désarma, et déclara Gygès leur roi légitime. La race des Héraclides s'éteignit dans la Lydie par le meurtre de Candaule. Hérodote compte jusqu'à vingt-deux rois descendus d'Hercule, et il n'en faut pas moins pour remplir un espace de plus de cinq cents ans qui se trouve entre Argon et Candaule. Cependant l'histoire n'a conservé le nom que de cinq ou six.

BRANCHE DES MERMNADES.

Gygès et toute la famille des Mermnades, si l'on en croit Apollodore, descendait d'Agelaüs, fils d'Omphale. Mais cette opinion est contredite par les écrivains de Lydie, qu'Hérodote avait consultés. Elle ne devait sa naissance qu'à la flatterie des Grecs soumis aux rois de Lydie. Crœsus lui-même, dans Xénophon, convient que celui de ses ancêtres qui s'empara de la couronne de Lydie avait passé de la servitude sur le trône. Gygès était en effet le chef des bergers de Candaule, emploi qui ne se donnait qu'à des esclaves et à des serfs. Celui-ci néanmoins ayant gagné la bienveillance de son prince, en usa de la manière que nous l'avons dit ci-dessus, et se fit roi de Lydie. Selon Hérodote il faudrait placer le commencement de son règne à l'an 714, mais Euphorion et les auteurs cités par Pline (l. XXXV, c. 8) ne le mettent qu'à l'an 708. Cette diversité de calcul vient de ce que ceux-ci n'ont compté le règne de Gygès que depuis la mort de Candaule ou la réponse de l'oracle, au lieu que le premier compte depuis la révolte déclarée. Les uns et les autres font néanmoins occuper le trône de Lydie par des descendans d'Hercule pendant cinq cent cinq ans, et la date du commencement du règne de ces princes est fixée, à l'an 1219; ce qui étant bien établi, il semble nécessaire de ramener Hérodote lui-même à la date d'Euphorion sur le règne de Gygès. Quoi qu'il en soit, Gygès, dès le commencement de son règne, envoya de riches présens à l'oracle d'Apollon, et ensuite déclara la guerre à ceux de Milet et de Smyrne, prit la ville de Colophon et subjugua toute la Troade. Les Milésiens néanmoins bâtirent la ville d'Abyde sous son règne et avec sa permission. On peut voir dans Platon (l. X et XI *de Repub.*, et dans Cicéron, l. III *de Offic.*) ce qui est dit de l'anneau magique de Gygès. Ce prince régna trente-huit ans.

670. **Ardys**, fils de Gygès, continua la guerre que son père avait commencée contre les Milésiens, et s'empara de Priène, qui était une forte ville dans ce temps-là. Sous son règne les Cimbres inondèrent et envahirent toute l'Asie mineure ; la Lydie n'en fut point exceptée. Ils s'emparèrent de Sardes, la capitale de ce royaume, mais ils ne purent prendre le château. Ardys régna quarante-neuf ans.

621. **Sadyatte**, fils d'Ardys, régna douze ans, et fut, durant presque tout son règne, en guerre avec les Milésiens.

610. **Alyatte II**, successeur de son père Sadyatte, eut une guerre sanglante qui dura six ans, avec Cyaxare, roi de Médie, et dont le sujet fut la protection que le roi de Lydie accordait à des Scythes. Une éclipse de soleil centrale et totale en apparence (601), parce que le tems était obscurci par les nuages, arrivée le 20 septembre de cette année, suivant Petau, Labbe et Marsham (1), et prédite quelques années auparavant par Thalès, changea tout-à-coup, au milieu de la bataille, le jour en une nuit profonde. Les deux partis, également effrayés, mettent bas les armes. La paix est conclue peu après par la médiation de Syennesis, roi de Cilicie et de Nabonide ou Nabuchodonosor, roi de Babylone. Cette paix fut ratifiée par un mariage entre Aryénis, fille d'Alyatte, et Astiage, fils de Cyaxare. L'alliance des Scythes étant devenue inutile aux Lydiens, le roi employa toutes ses forces à chasser de son pays ces hôtes incommodes et redoutables. Il y réussit, mais après une guerre qui dura plusieurs années. Alyatte ne fut pas moins heureux contre les Smyrnéens, qu'il défit en diverses batailles, et dont il conquit le pays. La guerre qu'il continuait contre les Milésiens avait déjà duré douze ans, lorsque voulant les réduire par la famine, il fit mettre le feu aux grains qui étaient encore dans les champs. Un vent violent porta les flammes de cet incendie jusqu'à un temple de Minerve, et le réduisit en cendres. Peu de tems après le roi étant tombé malade, envoie consulter l'oracle de Delphes, qui refuse de répondre avant que le temple de Minerve soit rebâti. Comme cet ouvrage demandait du tems, et que les

---

(1) M. des Vignoles, Kepler, Newton, etc., placent cette éclipse à l'an 585 ; mais Cyaxare n'était plus, son fils Astyage lui ayant succédé dès l'an 596.

Milésiens, maîtres de la mer, ne pouvaient être réduits par famine, Alyatte proposa à Trasibule, leur roi, une trève qui se convertit bientôt en une paix solide.

592. Ce prince eut un fils nommé Crœsus, d'une femme carienne. Une autre Ionienne de naissance lui donna un second fils nommé Pantaléon. Alyatte régna en Lydie cinquante-un ans, et mourut vers l'année (559). (Hérodote *ubi Sup.*)

CRŒSUS monta sur le trône de Lydie à l'âge de trente-deux ans, et rendit son empire si considérable, qu'on le regardait comme presque égal à ceux de Médie, de Babylone et d'Egypte, c'est-à-dire aux plus puissantes monarchies de la terre. Sa réputation attira plusieurs sages à Sardes, et entre autres Solon. Mais le prince ne goûte pas long-tems un philosophe aussi grave et aussi ennemi de la flatterie. Quelque temps après le départ de Solon, Crœsus perd Atys, le plus chéri de ses enfans, ce qui lui cause un chagrin qui dura deux ans, sans que rien puisse le relever de son abattement. A la fin, le bruit des conquêtes de Cyrus et la crainte d'éprouver lui-même les effets de la puissance des Perses, le tirent de son inaction. Mais avant que de prendre les moyens d'arrêter les progrès du conquérant (550), le roi de Lydie envoie consulter les oracles les plus renommés en Grèce. Celui de Lydie lui inspira la plus grande confiance. Crœsus (549) lui envoia les plus riches présens par des ambassadeurs; l'oracle leur répond que si le roi de Lydie porte ses armes contre les Perses, il renversera un grand empire. Le prince, qui ne soupçonne point d'équivoque dans cette réponse, fait diverses alliances, rassemble des troupes, pénètre en Cappadoce avant que ses alliés aient pu le joindre, prend la ville de Perie, et ravage tout le pays d'alentour. Cyrus, informé de ces mouvemens, se rend en Cappadoce, et va camper à la vue des Lydiens. Après plusieurs escarmouches, on en vint à un engagement général, où l'on tue beaucoup de monde de part et d'autre. La nuit sépare les deux armées, qui laissent la victoire indécise. Crœsus craignant une seconde action avec un nombre de troupes inférieur à celui de l'ennemi, reprend en diligence le chemin de sa capitale. Cyrus le poursuit avec tant de promptitude, qu'il l'atteint dans les plaines de Sardes, avant même que Crœsus eût aucune connaissance de son dessein.

Le roi de Lydie ne pouvant éviter l'action, y est entièrement défait, et contraint de se renfermer dans sa ville royale, où, peu de tems après, il est assiégé. Elle est prise d'assaut (1). Le second fils de Crœsus lui sauve la vie, en criant à un Persan qui levait le bras pour frapper le roi : *Epargne Crœsus* (547) ; mais Crœsus tombe au pouvoir du vainqueur, qui selon Hérodote, ordonne d'abord que le roi de Lydie soit chargé de chaînes, et qu'on le place ensuite sur un bûcher pour y être brûlé vif avec quatorze jeunes Lydiens. Crœsus, à cet instant horrible, se rappelle cette sentence de Solon, qu'*aucun homme ne doit être jugé heureux avant sa mort*, et prononce par trois fois le nom de ce grand philosophe. Cyrus apprenant la raison de cette exclamation, fait retirer Crœsus du bûcher, et le met au nombre de ses conseillers et de ses amis. Le roi de Lydie envoie ses fers à l'oracle d'Apollon, comme pour reprocher au dieu les fausses promesses de victoire que ses prêtres lui avait faites. Mais les prêtres justifient l'oracle, en opposant à Crœsus l'arrêt immuable du destin, qui voulait que le crime du scélérat Gygès fût puni dans sa cinquième génération. Xénophon (*Cyropæd*. l. II) dit que Cyrus, loin de condamner à mort Crœsus lorsqu'il l'eut vaincu, lui fit un accueil très-favorable et lui donna le premier rang à sa cour après lui.

---

(1) La prise de Sardes, qui mit fin au royaume de Lydie, est rapportée à l'an 548 avant J.-C., par Prideaux, M. Picot de Genève ; à l'an 547. par Calvisius et nos auteurs ; à l'an 545, par Edouard Simson, Fréret, Larcher; à l'an 544, par le P. Petau, etc. (*Note des Editeurs.*)

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS DE CARIE.

La ville capitale d'Halicarnasse, avec les îles de Cos, de Nisyros et de Calydna, formait toute la petite monarchie de Carie. Au défaut des monuments anciens, on peut fixer assez certainement l'époque de la fondation et de la ruine de ce royaume en la manière suivante.

Artemise Ire., fille de Lygdamis I, roi de Carie, se trouva en personne à la fameuse bataille de Salamine, suivant le rapport d'Hérodote. Cette princesse, dit Rollin, se distingua par des efforts incroyables de hardiesse, ensorte que Xerxès la voyant ainsi combattre, s'écria que dans cette bataille les hommes avaient paru des femmes, et que les femmes avaient montré un courage d'hommes. Cette bataille concourt très-certainement avec l'an 480 avant Jésus-Christ. Donc cette illustre reine était sur le trône de Carie cette même année, qui se réfère à la sixième année du règne de Xerxès I, roi de Perse, fils de Darius, connu sous le nom de Darius, fils d'Hystaspe. Il y avait alors déjà long-tems qu'elle régnait, puisqu'elle avait succédé à son père, qu'elle était déjà veuve et chargée de la minorité de son fils. Le règne de Lygdamis concourt donc naturellement avec celui de Darius. Il y a apparence que le prince carien ayant rendu quelque service important au roi de Perse, celui-ci l'en aura généreusement et magnifiquement récompensé, en érigeant la Carie en royaume tributaire et dépendant de sa couronne. Ainsi la fondation

de la monarchie de Carie peut remonter à l'an 520 avant l'ère vulgaire.

Pisindelis, fils d'Artemise I, obtint le royaume d'Halicarnasse après sa mort. (Voyez *Recherches sur l'Histoire de la Carie*, par M. l'abbé Sevin, Acad. des Inscr., tom. IX).

Lygdamis II, fils de Pisindelis, était sur le trône lorsqu'Hérodote, l'an 3me. de la 83me. olympiade (446 ans avant Jésus-Christ), alla s'établir en Italie. Il déshonora son règne par la mort de Panyasis, qui jouissait d'une grande considération parmi ses concitoyens, à cause de ses poésies et de son habileté dans l'explication des prodiges.

L'histoire ne marque pas si les enfants de Lygdamis II furent ses successeurs. Hécatomne paraît immédiatement après ce prince, dans la suite des rois de Carie. En politique habile, il sut se faire également considérer des Perses et des Grecs.

Hécatomne eut trois fils, Mausole, Idriée et Pixidore; avec deux filles, Artemise, qui épousa Mausole son frère aîné, et Ada, qui devint femme de son second frère Idriée.

Mausole succéda à son père. C'était, suivant Lucien, le prince le plus beau et le mieux fait de son siècle. A l'exemple de son père, il garda toujours de grandes mesures avec les Perses. Il paraît qu'il n'était point scrupuleux en matière d'engagements, et qu'il ne fût toujours prêt à les sacrifier au désir de s'agrandir. Les habitants de Byzance, de Chio, de Cos et de Rhodes, en firent la triste expérience. Sous prétexte de les défendre contre les Athéniens, il parvint à commander en souverain dans les villes alliées.

Il fut le prince le plus opulent de son siècle, et ses richesses sont mises en parallèle avec celles de Crésus. Il en consacra une partie à la construction de ces superbes édifices dont on trouve la description dans les ouvrages de Vitruve.

Diodore de Sicile, qui lui donne 24 ans de règne, rapporte sa mort à la 4me. année de la 106me. olympiade; ce qui répond à la 353me. avant Jésus-Crist.

Artemise, sa femme et sa sœur, lui succéda. Qui ne sait qu'elle lui fit élever un magnifique tombeau, d'où est venu le nom de mausolée, donné aux monuments de ce genre?

Le règne de cette princesse fut de deux ans. Théopompe, auteur contemporain, et après lui Cicéron, la font mourir de phthisie. Suivant le récit plus merveilleux et dès-lors moins croyable de Valère, Maxime et d'Aulu-Gelle, elle but les cendres de son mari.

Idriée prit les rênes du gouvernement après la mort d'Artemise II. Il avait commandé les armées du vivant de son frère. Il s'appliqua, comme lui, à user de grands ménagements envers les Perses et les Lacédémoniens. Idriée cessa de vivre la 1re. année de la 109me. olympiade, c'est-à-dire la 344me. année avant l'ère vulgaire.

Les Cariens, conformément aux dernières volontés d'Idriée, déférèrent la couronne à la princesse Ada, sa sœur et sa femme. Pixodore, le dernier des frères d'Ada, résolut de la chasser du trône, avec le secours des Perses. Ada se défendit avec courage; enfin, dépouillée de ses états, après les avoir gouvernés l'espace de quatre ans, elle se retira dans la forteresse d'Alinda, où elle se maintint jusqu'au passage d'Alexandre en Asie. Pixodore mourut après un règne de cinq ans. Orontobatès, son gendre, un des favoris du roi de Perse, fut son successeur; mais ce fut pour peu de tems. En effet, lorsqu'Alexandre, victorieux des Perses à la bataille du Granique, pénétra dans la Carie, Ada vint à sa rencontre et lui fit connaître les droits qu'elle avait à la couronne. Alexandre, touché des malheurs de cette princesse, la remit en possession du royaume dont on l'avait dépouillé. Qui ne se rappelle à cette occasion l'anecdote suivante? Quand Alexandre fut sur le point de quitter la Carie, Ada voulut lui faire présents de cuisiniers et de pâtissiers excellents en leur art. Alexandre s'excusa de les recevoir, en disant que Léonidas, son précepteur, lui en avait donné de bien plus habiles; que les marches de nuit le préparaient au dîner, et qu'un léger dîner assaisonnait le souper.

La défaite des Perses au Granique par Alexandre, est certainement de l'an 334 avant Jésus-Christ. Donc la chronologie du royaume de Carie depuis la bataille de Salamine jusqu'à celle du Granique, est d'une durée incontestable de 146 ans. Les règnes de Lygdamis et de sa fille, évalués sur le pié de 20 ans chacun, fourniront 40 ans qui, ajoutés aux 146 précédens, et joints à 14 ou environ qu'Ada aura

pu régner après son rétablissement par Alexandre, formeront une durée totale de 200 ans, dont le premier terme sera l'an 520 avant Jésus-Christ, et le dernier 320.

Dans cet espace de 200 ans, l'histoire ne nomme que neuf rois ou reines; et en supposant le règne d'un peu plus ou moins de 20 ans chacun, cet espace se trouve probablement rempli. Nous ne marquons ici que les époques connues, et nous nous contentons d'exposer nos conjectures sur celles que nous ne connaissons pas assez.

520	Lygdamis I,
480	Artemise I,
	Pisyndele,
	Lygdamis II,
	Hécatomne,
377	Mausole, régna 24 ans,
353	Artemise II. . . 2
351	Idriée. 7
344	Ada.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES ROIS

ET DE LA RÉPUBLIQUE DE RHODES.

RHODES a eu différens noms dans l'antiquité la plus reculée. Celui de Rhodes lui est resté dans la plupart des auteurs connus. Les étymologistes ont dit beaucoup de choses sur l'origine de ce nom. Il suffit pour l'intelligence des médailles, dont la connaissance est inséparablement liée à l'histoire, de savoir que la rose qu'on trouve sur le revers de plusieurs pièces de monnaie des Rhodiens, fait allusion à la quantité de roses qui croissaient dans ce territoire, ou à Rhode, fille d'Apollon et de Vénus, ou à un bouton de rose d'airain qui, à ce qu'on prétend, fut trouvé en jetant les fondemens de la ville de Lindes. Quoi qu'il en soit, Rhodes est une île de la mer Méditerranée située vis-à-vis des côtes de Lycie et de Carie. Le climat en est des plus agréables et des plus fertiles en toute sorte de fruits exquis. De là est venue la fable, que ce pays a été autrefois inondé d'une pluie d'or. L'île de Rhodes peut avoir cent vingt milles de tour, et ne contenait, du tems d'Homère, que trois villes appelées Lindus, Camire et Jalise, du nom des petits-fils de Phœbus qui, suivant Strabon et Cicéron en furent les fondateurs. La ville de Rhodes qui effaça les trois autres et devint la capitale de toute l'île, ne fut certainement bâtie que plusieurs siècles après celles-ci, et pendant la guerre du Péloponèse, c'est-à-dire entre l'an 431 et 404 avant J. C. Hippodame (1), natif de Milet, l'un des meilleurs architectes que

(1) Suivant l'Hist. Univ., t. XII, et Callicrate, selon M. Melot. Acad. des Inscr., t. XXIII, p. 157. (*Note des Editeurs.*)

la Grèce ait jamais produit, en dirigea tous les ouvrages. Du tems des Romains, Rhodes s'était rendue si fameuse par les sciences, qu'elle a été mise par quelques anciens en parallèle avec Athènes. Son colosse n'a pas été moins renommé. C'était une statue de cuivre érigée en l'honneur d'Apollon ou du Soleil, que sa grandeur a fait regarder comme une des sept merveilles du monde. Chacun de ses pieds posait sur deux rochers placés à l'entrée du port; ils laissaient assez d'espace en hauteur et en largeur pour donner passage à un vaisseau entrant à pleines voiles. D'après ce colosse, l'île a été appelée, par quelques auteurs, Colossa, et les habitans Colossiens. Mais ces Colossiens ne sont pas ceux auxquels saint Paul adressa une de ses épîtres. Ceux-là habitaient Colosse, ville de la Phrygie majeure. L'île de Rhodes fut premièrement peuplée, selon Diodore, par les Telchines, originaires de Crète, et ensuite par les Héliades, ou petit-fils de Phœbus. Peu de tems avant la guerre de Troye, Rhodes passa sous la domination d'un Héraclide. Mais, après cette guerre, les Doriens qui étaient proprement des Péloponésiens, se rendirent maîtres de la meilleure partie de l'île. Ces Doriens étaient descendus, suivant Eusèbe, de Tharsis, ou selon saint Jérôme, de Dodanim, l'un et l'autre fils de Javan, petit-fils de Japhet. Les Rhodiens s'adonnèrent de bonne heure au commerce. On prétend que dès l'année 719 avant J. C., ils étaient déjà maîtres de la mer, et que les premières lois de la navigation, celles-là même qui ont été incorporées dans les Pandectes, viennent d'eux. Leur gouvernement fut d'abord monarchique, mais nous ne pouvons rien dire de certain de leurs premiers princes, leurs histoires n'étant pas parvenues jusqu'à nous. Ceux qui ont régné pendant et après la guerre de Troie, ne sont qu'un peu plus connus, et c'est par eux que nous commencerons la chronologie historique des rois de Rhodes.

THLÉPOLÈME, fils d'Hercule, peu de tems avant la guerre de Troie, ayant tué par mégarde Lycimnius, quitte Argos et va fonder une colonie dans l'île de Rhodes. Il devient un peu de tems roi de toute l'île, qu'il gouverna avec beaucoup de justice et d'équité. La guerre de Troie étant survenue (1292), Thlépolème y accompagna Agamemnon, et laissa l'administration de son royaume entre les mains d'un nommé Butas, qui avait partagé sa fuite quand il s'était sauvé d'Argos. Quelques auteurs disent que ce prince fut tué

devant Troie par Sarpedon ; d'autres prétendent qu'il revint chez lui chargé de dépouilles, et qu'il continua de gouverner son royaume en bon roi.

Doriée n'est connu que de Pausanias, et on le suppose roi de Rhodes parce que son fils porta cette couronne.

Damagète était ce fils de Doriée. Un oracle lui ordonna d'épouser la fille du meilleur des Grecs. Il épousa la troisième d'Aristomène, chef des Messéniens (lequel vivait en l'an 685 avant J. C.), et persuada à ses compatriotes de quitter le parti des Lacédémoniens. Damagète eut de ce mariage :

Diagore, qui succéda à son père sur le trône de Rhodes, et se rendit si célèbre par son attachement aux lois de la justice, que les princes qui portèrent la couronne après lui furent tous appelés Diagorides, comme s'il avait été le chef de la famille royale.

Evagoras n'est connu par aucune particularité de son règne. Laerce ne nous a conservé que son nom et celui de son fils, qui suit.

571. Cléobule, né à Linde, dans l'île de Rhodes, fut le succeseur d'Evagoras. Il voyagea en Egypte, où il étudia la philosophie. A son retour dans sa patrie, il obtint l'estime, non-seulement de ses compatriotes, mais aussi celle de tous les Grecs, et fut mis au nombre des sept sages. Il était contemporain de Solon, et avait à-peu-près les mêmes inclinations et les mêmes vues de politique. La vie peu connue de ce roi philosophe n'offre qu'un événement assez rare; c'est qu'il fut heureux en femme, en enfans, en amis, en domestiques et en sujets. Quoique très-attentif sur lui-même, il était sujet à des emportemens de colère que Cléobuline sa fille, aussi aimable que spirituelle, aussi spirituelle que vertueuse, avait seule l'adresse de calmer. Cette fille illustre et savante excella dans le talent de faire des énigmes. Cléobule mourut dans sa soixante-dixième année, sans laisser d'enfans mâles.

Erastide descendait de Diagore. Cléobuline lui résigna l'autorité souveraine dans Rhodes. Il ne paraît pas que ce prince en ait fait un usage digne d'être remarqué dans l'his-

ou d'assaut, ouvrent secrètement les portes au consul. Cassius ne laisse pas de traiter la ville comme si elle eût été prise d'assaut, condamnant à mort tous les principaux citoyens qu'il soupçonnait d'être ses ennemis, proscrivant les autres, pillant les trésors de tous les particuliers, et imposant à la ville une amende de 500 talents. Quelque tems après la mort de Cassius, M. Antoine rend aux Rhodiens leurs anciens priviléges, et leur donne les îles d'Andros, de Tenos, de Naxe, avec la ville de Mynde. Les taxes dont ils accablent ces différens pays, obligent Antoine de révoquer son propre don. Depuis ce tems, les Rhodiens perdirent ou recouvrèrent leur liberté, selon que Rome était contente ou mécontente d'eux. Vespasien réduisit Rhodes enfin en province romaine, et l'obligea de payer un tribut à la république. Cette province (depuis J. C. 74) fut appelée la *Province des îles*.

Nota. On sera sans doute bien aise de retrouver ici une anecdote qui fait honneur à Démétrius.

Il y avait à Rhodes un fameux peintre, nommé Protogène, natif de Caune, ville de Carie. Son atelier était hors de la ville, lorsque Démétrius en forma le siége. Il ne quitta point sa demeure et n'interrompit point son travail. Le roi, surpris de cette tranquillité, lui en demanda un jour la raison : prince, lui répondit Protogène, c'est que je suis persuadé que si vous avez déclaré la guerre aux Rhodiens, vous ne la faites point aux beaux-arts. Démétrius donna des ordres pour qu'il fut en sûreté, même au milieu de son camp.

Le chef-d'œuvre de ce peintre était l'*Ialise ;* Ialise passait pour le fondateur d'une ville de ce nom, dans l'île de Rhodes. (*Note des Editeurs.*)

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS D'ÉPIRE.

L'ÉPIRE était anciennement un royaume considérable de la Grèce, borné au nord par les monts Cérauniens ; au midi par le golfe d'Ambracie ; à l'est par la Thessalie et la Macédoine, et à l'ouest par la mer d'Ionie. Elle s'appelait premièrement *Epirus Dodonea*, le continent des Dodonéens, et dans la suite, elle fut nommée Épire, ou le Continent, sans addition, suivant la signification du mot grec *Epeiros*. Elle comprenait plusieurs peuples, dont les plus puissants et les plus renommés furent les Molosses, dont la ville capitale était Dodone, fameuse par l'oracle et le temple de Jupiter ; les Chaoniens, dont Orique était la ville principale ; les Thesprotiens, ou Tesprotes, qui avaient pour capitale Buthrote ; et Ambracie était celle des Acarnaniens ; à l'entrée du golfe était le port d'Actium, célèbre par la victoire d'Auguste sur Antoine.

Les rois d'Épire prétendaient descendre de Pyrrhus, fils d'Achille, qui était venu s'établir dans ce pays. Ils s'appelaient Eacides, du nom d'Eacus, grand père d'Achille. Les tems antérieurs à Pyrrhus étant couverts de la plus épaisse obscurité, et les rois, qu'on suppose avoir gouverné les Molosses avant son arrivée, étant beaucoup mieux connus par le témoignage des poëtes que par celui des historiens, nous commencerons notre chronologie historique par Pyrrhus.

PYRRHUS I ou NÉOPTOLÈME, est le premier des Eacides qui régna dans l'Epire. Il était fils d'Achille et de Déidamie, fille de Lycomède, roi de l'île de Scyros. Le père de Pyrrhus ayant été tué devant Troie, Diomède et Ulysse l'engagèrent à se charger du commandement des troupes qu'Achille avait menées contre Troie. Il se distingua beaucoup au siége de cette ville. Quand les Grecs s'en furent rendus maîtres, il tua de sa propre main Priam, précipita Astyanax, fils d'Hector et d'Adromaque, du haut d'une tour, immola Polyxène, fille de Priam, sur le tombeau de son père, et emmena avec lui Andromaque en Epire, où il alla s'établir par le conseil du fameux devin Hélénus, fils de Priam, avec les Mirmidons, qui avaient servi sous lui et sous son père pendant la guerre de Troie. Pyrrhus se soutint dans son nouvel établissement par le secours des Pélopides, dont il était parent, contre les naturels du pays. Ceux-ci à la fin le reconnurent pour roi. Mais son règne ne fut pas de longue durée, puisqu'immédiatement après avoir réglé les affaires de son nouveau royaume, il fut tué par Oreste dans le temple même de Delphes, pour avoir épousé HERMIONE, fille de Ménélas et d'Hélène, laquelle avait été promise en mariage à Oreste. Le corps de Pyrrhus fut enterré dans le temple où il avait été assassiné. Lorsque les Gaulois firent irruption en Epire, on offrit des sacrifices annuels sur son tombeau, et on institua des jeux solennels en son honneur. La pyrrhique, espèce de danse d'un homme armé, reçut son nom de lui, parce qu'il la dansa le premier autour du tombeau de son père Achille. Le surnom de Néoptolème ou de jeune guerrier lui avait été donné quand il alla pour la première fois au siége de Troie, parce qu'il était encore fort jeune en ce tems-là.

LANASSA, première femme de Pyrrhus, était fille de Cléodée, l'un des descendans d'Hercule; elle fut mère de Pyrrhus, d'Alevas, d'Ethneste et de cinq filles. HERMIONE, sa seconde femme, ne lui donna point d'enfants; il eut d'Andromaque, sa troisième femme ou sa concubine, Molossus, Piélus et Amphialus. Pyrrhus mourut en bas âge; Alevas fut élevé par son bisaïeul Pélée, roi de Phthie en Thessalie, et nommé par ce prince l'héritier de sa couronne; Ethneste vécut avec son frère en Thessalie, et donna son nom à la tribu des Ethnestes, dont Stephanus fait mention. Amphialus passa en Asie avec sa mère, et y ayant tué

en combat singulier, Arius, roi de Teuthanie, régna à sa place, et choisit Pergame, déjà bâtie par les Mysiens pour le lieu de sa résidence, d'où lui est venu le surnom de Pergamus. Parmi les descendants d'Amphialus, on trouve un certain Pracès, qui fonda un temple en Laconie, à l'honneur d'Achille. La postérité d'Alevas régna en Thessalie jusqu'à Xercès, sur qui les Macédoniens conquirent cette province, qu'ils rendirent libre. Les cinq filles de Pyrrhus furent toutes mariées à des princes voisins.

Molossus, après la mort de Pyrrhus son père, resta sous la tutelle d'Hélénus, à qui Pyrrhus avait donné Andromaque en mariage avec une partie de son royaume. Hélénus eut tout le soin possible de son élève, et lui laissa à sa mort cette portion du royaume d'Epire qui lui avait été conférée par Pyrrhus. Molossus étant venu à mourir sans enfants, selon Pausanias, donna toute l'Epire à son frère Piélus.

Piélus ou Pyladès régna dans l'Epire; c'est tout ce que nous en savons. On ignore pareillement les événements et les noms des rois qui ont rempli le long intervalle qui se trouve entre Piélus et Admète.

480. Admète était sur le trône d'Epire, et avait sous sa domination la plus grande partie de ce pays dans le tems que Xercès envahit la Grèce. Il ne se déclara ni pour les Perses ni pour les Grecs; mais après la défaite des premiers, il rechercha l'alliance des Athéniens. Thémistocle fit rejeter sa demande avec mépris, parce qu'Admète n'avait fourni aucun secours contre l'ennemi commun. Cependant le roi d'Epire fut assez généreux pour oublier ce mauvais office, et reçut Thémistocle dans son exil (471) avec de grandes marques d'amitié et d'estime; il refusa même de le livrer aux Athéniens et aux Lacédémoniens, qui le menaçaient de guerre en cas de refus, et lui fournit de l'argent avec tout ce qui lui était nécessaire quand il quitta l'Épire pour se rendre en Perse. Admète eut de sa femme Phthie, un seul enfant qui lui succéda.

429. Tharymbas ou Arymbas I, dit aussi Tharrytas ou Tharryps, était fort jeune quand son père Admète vint à mourir. Il fut, par un décret du peuple, mis sous la tutelle de Sabylinthe, homme de la première distinction et

d'une probité reconnue. Sabylinthe l'accompagna à Athènes, où le jeune prince puisa toutes les connaissances propres à former l'esprit et le cœur d'un bon roi. Aussi surpassa-t-il tous ses ancêtres dans la science de régner. A son retour d'Athènes, il fit des lois, établit un sénat avec des magistrats, et régla la forme du gouvernement. Les Molosses et les Antitaniens seuls le reconnaissaient pour roi ; les autres peuples d'Epire avaient leurs rois particuliers, ou vivaient dans l'indépendance.

385. Alcète est celui que les historiens nomment roi d'Epire après Tharymbas, sans nous dire de qui il était fils. Ses sujets le chassèrent du trône ; il se réfugia à Syracuse. Denis, tyran de cette ville, forma, par son entremise, une ligue avec les Illyriens, et lui donna une grande armée pour le rétablir sur le trône. Il paraît que cette expédition réussit en faveur d'Alcète. Ses états furent envahis quelques années après par Jason (376), tyran de Phères. Les Athéniens étant entrés en alliance avec Alcète par la médiation de Timothée, Jason retira ses troupes de l'Epire, et laissa Alcète en paix pendant tout le reste de son règne.

Néoptolème II et Arymbas II étaient les deux fils d'Alcète. Après la mort de leur père, l'aîné partagea l'autorité souveraine avec son cadet, pour éviter une guerre civile que celui-ci voulait susciter. Les exploits, ni les événements du règne de Néoptolème, ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il laissa un fils nommé Alexandre, et deux filles, Troas et Olympias, et mourut après un règne fort court. (360).

Arymbas II était resté seul maître de l'Epire par la mort de son frère, il la gouverna, contre l'attente de ses sujets, avec beaucoup de prudence, d'équité et de modération. Il aimait les sciences et les savants. Ce fut à lui que Xénocrate, philosophe chalcédonien, dédia quatre livres qu'il composa sur l'art de régner. Ce prince éleva aussi avec beaucoup de soin les enfants de son frère. Il épousa Troas, l'une de ses nièces, et donna l'autre, Olympias, en mariage à Philippe, roi de Macédoine, qui eut d'elle Alexandre le Grand. Les vues ambitieuses qu'avait Arymbas en faisant épouser sa nièce par le roi de Macédoine, ne lui réussirent pas. Philippe, bien loin de se prêter à son ambition, lui déclara la

guerre, peut-être en faveur de son beau-frère Alexandre. Ce jeune prince, placé sur le trône, aurait cédé plus facilement que son oncle quelques ports de l'Epire, fort utiles au succès des grands desseins du roi de Macédoine. Quoi qu'il en soit, celui-ci, détourné par des affaires plus importantes, se désista de cette guerre, mais retira le jeune prince des mains de son oncle, soit pour mettre sa vie en sûreté, soit pour tenir Arymbas en respect. Arymbas régna presque dix ans après cette réconciliation, et laissa deux fils, Eacide et Alcète, et une fille nommée Beroa, qui, selon quelques auteurs, épousa Glaucias, roi d'Illyrie.

342. ALEXANDRE, frère d'Olympias, fut mis seul en possession du trône de son oncle, à l'exclusion d'Eacide, par le crédit de son beau-frère Philippe, qui lui donna dans la suite en mariage Cléopâtre, qu'il avait eu d'Olympias. Alexandre n'avait que vingt ans lorsqu'il fut élevé sur le trône d'Epire.

Les Samnites et les Lucaniens firent la guerre contre Alexandre, qui était passé en Italie au secours des Tarentins, avec qui le roi de Lacédémone était en querelle. Le roi d'Epire fit (332) une descente à Pæstum, ville maritime près l'embouchure du fleuve Sybarus, réduisit sous son obéissance plusieurs villes des Lucaniens et des Brutiens. Après avoir vaincu ces peuples, il fit alliance avec les Romains.

Alexandre passa une seconde fois en Italie, et fit de nouveau la guerre aux Lucaniens et aux Brutiens; il leur prit plusieurs villes, et envoya en Epire plus de trois cents ôtages, presque tous appartenants aux meilleures familles des places qu'il avait conquises. Il les défit encore dans une autre bataille; mais comme il poursuivait un corps de Lucaniens, un soldat de cette nation, dont il avait formé une compagnie de gardes pour sa personne, lui décocha une flèche qui le perça par derrière, pendant qu'il passait à cheval et à la nage le fleuve appelé l'Achéron. Le corps mort du roi tomba dans l'eau, qui le porta dans le camp ennemi, où il fut traité de la manière la plus indigne. Une femme, dont le mari et les enfants avaient été pris par les Epirotes, ayant obtenu, à force de prières, que les restes épars de ce cadavre (que les Lucaniens avaient mis en pièces) lui fussent remis, elle les porta, pour avoir la liberté de sa famille captive, à Cléopâtre et à Olympias, l'une femme et l'autre

sœur du feu roi. Tous les anciens parlent de ce prince comme n'ayant été inférieur ni en habileté ni en courage à son neveu Alexandre le Grand. Orose dit qu'il fut tué par les Samnites dans le temps qu'il faisait des préparatifs de guerre contre les Romains (331). La mort de ce prince peut se rapporter à l'automne de cette même année, suivant M. de Nicolaï, Acad. des Inscript., tom. XII, p. 353.

Eacide, fils d'Arymbas II et petit-fils d'Alcète I, étant monté sur le trône de l'Epire, épousa la cause d'Olympias contre Cassandre, et mit sur pied une puissante armée pour lui faire lever le siége de Pydna, où cette reine s'était renfermée. Plusieurs de ses sujets, à qui il avait fait prendre les armes pour cette expédition contre leur gré, se mutinèrent contre lui. Alors il les congédie et marche avec ceux qui veulent bien le suivre vers Pydna (316). A peine a-t-il quitté l'Epire, que les mutins font passer un décret par lequel ils bannissaient Eacide du royaume, et concluaient une alliance avec Cassandre. Celui-ci dépêche aussitôt Lycisque en Epire pour y gouverner en son nom. Les Epirotes s'étant bientôt repentis d'avoir banni leur roi, le rappelèrent; mais Eacide jouit peu de ce retour de bonheur, ayant été tué la même année (313) dans une bataille contre Philippe, frère de Cassandre. Ce prince avait régné dix-huit ans, et avait eu de sa femme Phtia, fille de Ménon le Thessalien et l'un des Héraclides, Pyrrhus, si fameux dans l'histoire, avec deux filles, Déidamie et Troiade, dont la première épousa Démétrius Poliorcète.

312. Alcète, frère d'Eacide, élu roi d'Epire après lui, était d'un caractère violent, qui porta son père Arymbas à le bannir de sa cour. Ennemi déclaré de Cassandre, il n'oublia rien pour former une armée capable de le faire sortir à jamais de l'Epire. Lycisque, dont les troupes étaient en plus grand nombre que les Epirotes, obligea le roi de se renfermer dans la ville d'Eurymène, où il fut assiégé. Alexandre, l'un de ses fils, lui ayant amené un puissant secours, il y eut une sanglante action entre les Epirotes et les Macédoniens, au grand désavantage de Cassandre. Mais peu de jours après cette victoire, Dinias ayant amené un renfort à Lycisque, celui-ci se vit en état de hazarder une seconde bataille, où Alcète et deux de ses enfants, Alexandre et Teucer, furent complètement défaits, contraints de prendre

la fuite et d'abandonner la ville d'Eurymène à l'ennemi, qui la pilla et la rasa jusques dans ses fondements. Cassandre, néanmoins, ne refusa pas de traiter avec les Epirotes, et conclut, avec leur roi, une paix honorable (311).

Alcète, délivré d'une guerre fâcheuse, commence à exercer toute sorte de cruautés envers ses propres sujets. Ceux-ci se mutinent, se révoltent et le massacrent lui et deux de ses fils, Hesionée et Nisus (295) ; les deux autres, Alexandre et Teucer, ont le bonheur de se sauver, et ne reparurent plus dans la suite en Epire. Alcète y avait régné dix-huit ans.

PYRRHUS II, comme fils d'Eacide et petit-fils, par sa mère, de Ménon, comptait parmi ses ancêtres Achille et Hercule. Il était encore à la mamelle, lorsque son père fut chassé du trône. Deux seigneurs épirotes l'avaient sauvé des mains des mutins et conduit à la cour de Glaucias, roi d'Illyrie, qui, selon la conjecture de quelques auteurs, avait épousé Béroa, fille d'Arymbas, petite-fille d'Alcète, et par conséquent tante de Pyrrhus. Glaucias s'était fait un devoir d'élever le jeune prince avec tout le soin possible, et avait rejeté avec horreur la proposition de deux cents talents avec la condition de remettre cet enfant entre les mains de Cassandre. Mais il ne paraît point que le roi d'Illyrie ait fait aucun mouvement pour le placer sur le trône, tant qu'il fut occupé par Alcète. Quoiqu'en disent Plutarque et Justin, nous croyons plus vraisemblable que Pyrrhus ne fut rétabli dans ses états qu'après la mort de Cassandre et d'Alcète. Aussi les historiens ne font-ils commencer son règne qu'à cette année (295), où il avait environ dix-huit ans. Mais dès l'âge de quatorze à quinze ans, ce jeune prince avait déjà donné des preuves de sa valeur future à la fameuse journée d'Ipsus, où il se distingua entre les plus braves, en conservant le poste où il était placé et les villes grecques qui lui avaient été confiées par son beau-frère Démétrius, pour lequel même il porta la générosité jusqu'à aller pour lui en Egypte, comme ôtage, après la conclusion de la paix entre les capitaines d'Alexandre le Grand. Pyrrhus était encore à cette cour du roi d'Egypte en 297. Il s'attacha particulièrement à la reine Bérénice, dont il épousa la fille qu'elle avait eue de Philippe, son premier mari. Dès qu'il eut épousé Antigone, c'était le nom de cette fille de Bérénice, la reine profitant du crédit qu'elle avait sur le roi, son époux, l'engage à donner à son gendre une flotte et de l'argent,

Pyrrhus, avec ce secours, se rend en Epire et recouvre son royaume, après avoir défait un Néoptolème que les Molosses avaient placé sur le trône. Celui-ci a recours aux princes voisins. Pyrrhus, redoutant les effets d'une guerre civile, cède à son rival une partie de ses états. Néoptolème paraît d'abord content. Quelque tems après, à l'instigation des ennemis de Pyrrhus, il tente d'empoisonner ce prince. Sa tentative est découverte, il est mis lui-même à mort.

292. Pyrrhus ne demeure pas long-tems seul maître de l'Epire. Démétrius, son beau-frère, le chasse de la Thessalie et ravage le royaume, pendant que le roi défait et bat Pentauchus, général de Démétrius. Après ces victoires, les deux princes se réconcilient et font alliance ensemble.

287. Cinq ans après le roi d'Epire, engagé dans la ligue formée par Ptolémée, Lysimaque et Seleucus, contre Démétrius, attaque la Macédoine d'un côté, pendant que Lysimaque l'attaquait de l'autre. Avant que Démetrius ait pu venir au secours de ses états, Pyrrhus lui a déjà enlevé Bérée, l'une des plus considérables places de la Macédoine, où il trouva les femmes, les enfants et les effets d'un nombre de soldats de Démétrius. L'armée entière de celui-ci abandonne son maître, entre au service de Pyrrhus, et le proclame roi de Macédoine. Pyrrhus consent à partager avec Lysimaque les villes et les provinces conquises. Cet accord ne les rend pas meilleurs amis. Les Macédoniens, rebutés par les continuelles expéditions militaires de leur nouveau roi, et sollicités par Lysimaque, abandonnent Pyrrhus, qui se retire lui-même de la Macédoine, après y avoir regné sept mois, et retourne en Epire avec ses troupes et celles de ses alliés.

280. Pyrrhus, qui ne pouvait souffrir le repos, agrée la proposition que lui font les Tarentins et tous les Grecs d'Italie, de commander leurs troupes jointes aux siennes, contre les Romains. Les sages discours de Cinéas le Thessalien, disciple de Démosthènes et le plus grand orateur de son tems, ne peuvent le guérir de son avidité pour la gloire. Il s'embarque, avant le commencement du printems, sur la mer d'Ionie pour l'Italie. Dès qu'il a gagné la pleine mer, un vent impétueux du nord l'emporte, et le fait aborder à la côte d'Italie avec des peines infinies et un très-

grand danger; le reste de la flotte ne peut tenir la route. Il continue, néanmoins, la sienne; un vent de terre menace sa galère d'être entr'ouverte; Pyrrhus se jette à la mer avec ses amis et ses gardes, et lutte une partie de la nuit contre les vents et les vagues; le lendemain, le vent étant baissé, le roi d'Epire est jeté sur le rivage, le corps faible et abattu, mais le courage toujours grand et invincible. Les Messapiens lui donnent tous les secours qui étaient en leur pouvoir, Pyrrhus rassemble tout ce qui était échappé au naufrage, et marche vers Tarente, dont il oblige les habitants de quitter leur vie molle et oisive, de prendre les armes et de s'assujétir à la discipline militaire. Pyrrhus, ayant appris que le consul Levinus s'avançait contre lui avec une puissante armée, se met en campagne, avant le mois de juillet, avec le peu de troupes qu'il avait: car ses alliés n'étaient point encore arrivés. Les deux armées se rencontrent lorsque celle des Romains avait déjà passé la rivière de Siris, non loin d'Héraclée. Pyrrhus leur livre bataille, et combat lui-même avec la plus grande intrépidité d'un héros, mais en oubliant le devoir essentiel de conserver celui de qui dépend tout le sort d'une armée. Cet oubli lui eût coûté la vie sans un Macédonien nommé Léonat, qui tua un cavalier romain prêt à porter le dernier coup au roi. Echappé à ce danger, Pyrrhus charge jusqu'à sept fois les ennemis, qui le reçoivent, dit-on, autant de fois avec beaucoup de courage. Ce prince, ayant eu lieu, dans ces actions, de s'apercevoir qu'on s'attachait particulièrement à sa personne, avait eu la prudence de donner son manteau et ses armes à son ami Mégaclès. Ce changement lui sauve la vie et pense lui être funeste. Mégaclès est blessé et jeté par terre; un cavalier lui arrache son manteau et ses armes, et se hâte de les porter à Lévinus; toute l'armée romaine entre dans une joie inexprimable; celle des Grecs tombe dans la plus grande consternation, croyant avoir perdu son général. Pyrrhus parcourt diligemment tous les rangs, la tête nue, et se fait reconnaître par ses soldats. La méprise cesse; le combat se rétablit: les éléphants, en mettant le désordre parmi les Romains, qui n'avaient point encore vu de ces animaux, décident principalement du gain de la bataille, où les Grecs font un grand carnage de l'armée du consul. Pyrrhus, sans perdre de tems, s'empare du camp des Romains, retire plusieurs villes de leur alliance, ravage tout le pays, et s'approche de Rome jusqu'à la dis-

tance de quinze lieues. La rencontre du consul Tib. Coruncanius, à Preneste, oblige le roi, qui se voyait entre deux armées consulaires, de s'arrêter et de se retirer en Campanie. Les Romains envoient, sur la fin de cette année, des ambassadeurs à Pyrrhus pour traiter du rachat ou de l'échange des prisonniers. Fabricius était à la tête de cette ambassade. Le roi d'Epire remet aux Romains, sans rançon, deux cents prisonniers, et permet à tous les autres d'aller à Rome, sur la parole que Fabricius lui donne qu'ils reviendraient à Tarente après le 7 décembre ou la fête des Saturnales, dans le cas où le sénat n'accepterait point la paix.

279. La perte si considérable que la république avait faite au combat d'Héraclée n'avait point abattu le courage des Romains. Une harangue d'Appius décide le sénat à refuser toutes les propositions faites par Cinéas, disciple de Démosthènes et chef de l'ambassade envoyée par Pyrrhus, à moins qu'il ne sorte tout-à-fait de l'Italie. On continue la guerre. Nouvelle bataille auprès de la ville d'Asculum, dans l'Apulie, entre les Grecs et les Romains. Quinze mille hommes de part et d'autre y perdent la vie. Décius, l'un des consuls, y est tué. Pyrrhus est blessé. Il reste maître du champ de bataille. Comme on le félicitait sur ce succès : Je suis perdu, dit-il, si je remporte encore une pareille victoire. Il sentait, en effet, qu'il ne lui était pas aussi facile qu'aux Romains de réparer ses pertes.

L'année suivante (278), Fabricius, qui commandait les Romains, ne veut point triompher de Pyrrhus par des moyens honteux. Le médecin de ce prince offre de l'empoisonner, si on lui promettait une récompense proportionnée à un si grand service. Le consul écrit promptement à Pyrrhus, qu'il eût à se précautionner contre une si noire perfidie. Le roi, bien informé de la vérité, fait punir son médecin, et témoigne sa reconnaissance à Fabricius et aux Romains, en renvoyant au consul tous les Romains prisonniers sans rançon. Fabricius, qui ne voulait ni grâce de la part d'un ennemi, ni récompense pour n'avoir pas commis la plus abominable des injustices, renvoie au roi d'Epire un pareil nombre de prisonniers samnites et tarentins.

Des députés de Sicile viennent remettre Syracuse, Agrigente et la ville des Léontins entre les mains du roi d'Epire,

et le conjurent de les aider à chasser les Carthaginois. Des courriers de la Grèce arrivent en même tems, apportant la nouvelle que Céraunus avait été tué, et que la Macédoine semblait lui offrir un nouveau trône. Pyrrhus trouve plus de gloire à gagner dans la proposition des Siciliens ; il laisse une grosse garnison à Tarente, et passe en Sicile, vers le milieu de l'été. A son arrivée, il se rend maître de Syracuse. Sostrate, ou Sosistrate, qui la gouvernait, et Thynion, qui commandait dans la citadelle, lui livrent l'argent du trésor public et environ deux cents vaisseaux qui lui facilitent la conquête de toute la Sicile. Pyrrhus, avec trente mille hommes de pied, deux cent cinquante chevaux et une flotte de deux cents voiles, allait chassant devant lui les Carthaginois et ruinant partout leur domination (277). Il leur enlève la ville d'Eryx, la plus forte place qu'ils eussent dans l'île ; il bat, dans un combat, les habitants de Messine, appelés Mamertins, et rase toutes leurs forteresses. Les Carthaginois n'avaient plus, dans toute la Sicile, que la seule ville de Lilybée. Pyrrhus ne veut leur accorder la paix et son amitié (276) qu'à la condition, par eux, d'abandonner entièrement la Sicile, et de remettre la mer de Libye entre les Grecs et eux.

Plein de grandes espérances, le roi d'Epire se propose de nouveau la conquête de l'Afrique. Il avait assez de vaisseaux pour ce grand dessein, mais il manquait de matelots ; il force les villes, avec beaucoup de rigueur, de lui en fournir. Bientôt sa puissance se convertit en une domination insolente et tyrannique. Par une conduite si différente de celle qui lui avait si bien réussi, il aliéne tous les esprits. Thynion, qui l'avait très-bien servi, devient, avec plusieurs autres illustres citoyens de chaque ville, la victime de la cruelle politique de Pyrrhus. Sostrate n'évite la mort qui lui était préparée, que parce qu'il trouve le moyen de sortir de Syracuse. Le roi d'Epire se rend odieux à toute la Sicile. Plusieurs villes se liguent contre lui avec les Carthaginois, d'autres avec les Mamertins. Pyrrhus, sur la fin de cette année, sort de Syracuse sous prétexte d'aller au secours des Tarentins, qui en effet l'avaient prié de revenir chez eux. Les Carthaginois l'attaquent au moment qu'il s'embarquait ; et il perd, dans le port même, quatre-vingt-dix-huit de ses navires, et n'en conserve que douze. Les Mamertins, arrivés avant lui en Italie, au nombre de dix mille, traversent sa

tutelle de sa grand'mère Olympias, et fut lâchement assassiné par les Ambraciens.

DEIDAMIE ou LAODAMIE, fille de Ptolémée et sœur de Pyrrhus, succéda à son frère. Les Epirotes, ne voulant pas vivre sous le gouvernement d'une femme, engagèrent Nestor, l'un de ses gardes, à la tuer. L'assassin ayant manqué de cœur au moment de l'exécution, la malheureuse princesse se réfugia dans le temple de Diane, où elle fut inhumainement massacrée par un certain Miton, qui, ayant été condamné à mort pour avoir tué sa mère, se racheta du supplice, en assassinant sa souveraine. Douze jours après ce meurtre, il fut saisi d'un accès de fureur et se tua lui-même. Suivant Pausanias, Deidamie, après un règne court et paisible, mourut tranquillement dans son lit, laissant, faute de successeur, la liberté aux Epirotes d'établir parmi eux telle forme de gouvernement qu'ils jugeraient à propos. Quoi qu'il en soit, la famille des Pyrrhides ayant fini en cette princesse, les Epirotes changent en effet la forme de leur gouvernement, et ne sont plus soumis qu'à des magistrats ou préteurs élus annuellement dans l'assemblée générale de la nation, à Passaron, ville de la province Molosside. Aristote a composé un livre exprès sur la république des Epirotes; ce qui donne lieu de croire qu'ils étaient gouvernés par d'excellentes lois. Mais le voisinage des Macédoniens et des Illyriens troublait souvent le repos dont ils auraient dû jouir sous un gouvernement sage. Ces mauvais voisins pillaient les villes d'Epire, faisaient des incursions continuelles sur ses terres, et l'obligeaient de fournir aux frais des guerres qu'ils faisaient aux autres états de la Grèce. L'Epire avait imprudemment épousé la querelle de Persée, dans la guerre qu'il soutenait contre les Romains; après que ce dernier roi de Macédoine eut été vaincu et fait prisonnier (168), le sénat irrité envoie à Paul Emile ordre d'abandonner au pillage les villes de ce peuple ennemi et de les raser jusqu'aux fondements. Soixante et dix villes en conséquence de cet ordre sont démantelées, et les principaux du pays conduits à Rome, où, après leur procès fait dans les formes, ils sont condamnés à mort (167). L'Epire ne revint jamais de ce coup fatal. Lors de la dissolution de la ligue achéenne (146), ce pays fit partie de la province de Macédoine, sous le nom d'ancienne Epire, pour la distinguer

de la nouvelle Epire, située à son orient. (Dep. J. C.) Au tems de la division de l'empire, elle tomba en partage aux empereurs d'Orient, et resta en leur puissance jusqu'à la prise de Constantinople par les Latins (1204), lorsque Michel l'Ange Comnène s'empara de l'Etolie et de l'Epire. A la mort de Michel (1216), ces pays passèrent à son frère Théodore. Charles, neveu de Théodore et le dernier prince de cette famille, étant mort sans postérité légitime, laisse l'Epire et l'Acarnanie à ses fils naturels. (1430.) Amurath II les en dépouille. (1443.) Georges Castriot (Scanderberg), roi d'Albanie, se rend maître d'une partie considérable de l'Epire. (1467) A sa mort, elle tombe au pouvoir des Vénitiens, d'où elle passa aux Turcs, qui la possèdent encore à présent sous le nom d'Albanie.

Nota. Les lecteurs ne seront sans doute pas fâchés de trouver ici quelques particularités de plus sur le fameux Pyrrhus. On a vu quelle confiance il témoignait à Cinéas; il avouait que les discours de cet orateur lui avaient acquis plus de villes qu'il n'avait pu en conquérir par les armes.

Lorsque Pyrrhus fut près de passer en Italie, il lui communiqua les vastes projets qu'il avait formés. Les Tarentins, lui dit-il, m'appellent à leur secours; si je triomphe des Romains, tout l'Occident sera soumis à ma puissance. Dites-moi, mon cher Cinéas, ce que vous pensez de cette entreprise. De quel côté porterez-vous vos armes ensuite, lui demanda Cinéas; les Romains vaincus, répondit Pyrrhus, je passerai en Sicile, dont la conquête sera aisée; mais ajouta Cinéas, que ferez-vous après cette expédition? J'irai en Afrique, et je m'en rendrai maître. La Macédoine et la Grèce reconnaîtront aussi mes lois.... Quand tout sera conquis, que ferons-nous, dit Cinéas, nous vivrons en repos, répondit Pyrrhus. Eh! seigneur, s'écria Cinéas, qui vous empêche d'y vivre dès aujourd'hui? *Voy.* Boileau. *Epît.* I. (*Note des Editeurs.*)

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES ROIS DE THRACE

OU DES ODRYSES.

La Thrace proprement dite, s'étendait de l'Occident à l'Orient, depuis le fleuve Strymon, sur les confins de la Macédoine, jusqu'au Pont-Euxin, et du septentrion au midi, depuis le mont Hœmus jusqu'à la mer Égée. De tous les peuples qui habitaient anciennement ce pays, celui des Odryses était le plus considérable. Réunis sous le gouvernement d'un seul prince, et unanimes dans leurs conseils, les Odryses, au jugement d'Hérodote, auraient été le peuple le plus redoutable de la terre. Mais ils furent long-tems désunis, et vécurent dans une espèce d'anarchie, qui a répandu d'épaisses ténèbres sur leur origine et sur la suite de leurs rois, avant qu'ils fussent rassemblés sous un même souverain.

431. **Térès ou Tyrès**, qui régnait encore l'an 431 avant Jésus-Christ, doit être regardé comme le fondateur du royaume des Thraces-Odryses (1); par où il faut entendre

(1) Il n'était pas, comme le disent les savants auteurs anglais de l'Histoire universelle, fils, mais père de Sitalcès, qui ne régna que la première année de la LXXXVIIIe. olympiade, ou 428 ans avant Jésus-Christ. Par une suite de cette erreur, ils comptent deux Sitalcès sur le trône de Thrace, où il n'y en eut véritablement qu'un.

qu'il rendit ce royaume puissant, et lui donna une étendue qu'il n'avait pas auparavant; car on sait, par le témoignage de plusieurs auteurs, que les Odryses étaient bien plus anciens que Térès, et qu'ils tiraient leur nom d'un Odryse, dont ils avaient fait une divinité. On croit que cet Odryse était le même que Teiras ou Tiras, descendant de Japhet, d'où est venu aussi le nom de Thrace. On sait encore qu'avant Térès, il y a eu des rois chez les Thraces; mais Térès fut plus puissant qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé. Nous n'avons point la date précise de son élévation ni de ses conquêtes; mais nous savons qu'elles précédèrent la guerre du Péloponèse. Ce fut sans doute par la force des armes qu'il acquit le titre de roi. Il aimait la guerre avec passion, et avait coutume de dire qu'il ne voyait aucune différence entre un roi pacifique et un palefrenier. Térès porta la guerre dans plusieurs endroits de la Thrace; mais il se laissa surprendre dans une occasion par les Thynes, peuple dont la bravoure s'exerçait surtout en tombant de nuit sur l'ennemi. Pour prévenir de pareilles surprises, les descendants de Térès avaient toujours, pendant la nuit, des chevaux prêts à marcher. Lucien fait vivre ce fondateur du royaume des Odryses jusqu'à l'âge de quatre-vingt douze ans. Il eut pour fils Sitalcès, qui lui succéda; un autre, nommé Sparadoque, et un fille, qui épousa un roi Scythe.

428. SITALCÈS succéda à Térès son père, et ne reçut de lui qu'un royaume de médiocre étendue. Mais ses vertus, ses exploits, et les tributs auxquels se soumirent les peuples qu'il avait conquis, le rendirent très-puissant, et il acheva ce que son père avait commencé (1).

Les Athéniens recherchèrent son alliance contre les Lacédémoniens. Par reconnaissance de cette alliance, Athènes

---

(1) Ce qu'on lit dans Thucidide de la grandeur du royaume de Sitalcès, qui s'étendait depuis le fleuve Strymon jusqu'au Danube, doit s'entendre de l'endroit où le Strymon prenait sa source, dans le mont Pangæe, et non de son embouchure; car il est aisé de prouver, par Thucydide même, qu'il n'a pas entendu comprendre, dans l'étendue du royaume de Sitalcès, les terres situées entre le Strymon et le Nessus, qui en effet étaient occupées par les Pieriens et par quelques Thraces indépendants. Cette distinction, que les géographes n'ont pas faite, est nécessaire pour que les anciens ne paraissent pas en contradiction.

donna à Sadoque, fils du roi, le titre de citoyen d'Athènes.

Sitalcès fut sur le point d'avoir une guerre à soutenir contre les Scythes. Cette nation avait chassé Scylès, un de ses rois. Sitalcès le reçut à sa cour. Les Scythes croyant que c'était pour l'aider à remonter sur le trône, portèrent la guerre en Thrace ; mais Sitalcès, qui n'avait point eu dessein d'entrer en guerre avec les Scythes, en donnant l'hospitalité à leur roi, leur livra Scylès, à condition qu'ils lui rendraient son propre frère Sparadoque, qui, ayant été exilé de Thrace, s'était réfugié chez eux.

Le roi de Thrace fit aussi de grands préparatifs de guerre pour seconder les Athéniens, qui voulaient porter la guerre chez les Chalcidiens, dont ils avaient à se plaindre, et aussi pour se venger de Perdiccas, roi de Macédoine, qui lui avait manqué de parole. Il se mit à la tête d'une armée considérable, dans le dessein de mettre Amyntas sur le trône de Macédoine. Mais les Thraces ayant beaucoup souffert par la rigueur de la saison et par le défaut de vivres, Perdiccas ayant d'ailleurs gagné secrètement Seuthès, neveu de Sitalcès, toute l'entreprise n'eut d'autre suite que le mariage de Seuthès avec Stratonice, fille du roi de Macédoine.

424. Peu de tems après, Sitalcès fut tué dans un combat contre les Triballes, la huitième année de la guerre du Péloponèse. Philippe de Macédoine, dans une lettre aux Athéniens, dit affirmativement que Seuthès fut coupable de la mort de son oncle ; mais il paraît constant, par d'autres témoignages, qu'en cette occasion, Philippe a donné un soupçon pour une vérité.

Sadoque, fils de Sitalcès, était mort apparemment avant son père, puisqu'il ne lui succéda point. Il n'est connu dans l'histoire que par la trahison que son affiliation à la ville d'Athènes lui fit commettre envers des envoyés de Lacédémone, qui, allant demander du secours au roi de Perse, s'arrêtèrent auprès de Sitalcès. Sadoque, du consentement de son père, les livra aux Athéniens, qui les firent mourir à Athènes.

Seuthès I, fils de Sparadoque, et neveu de Sitalcès, monta sur le trône après la mort de son oncle. Il fut ami d'Athènes, qui lui accorda les droits de citoyen ; et par les tributs qu'il retirait de plusieurs peuples, la Thrace, sous son règne, devint très-puissante ; mais Thucydide, qui était son con-

temporain, ne nous a presque rien appris de la vie de ce prince.

MŒSADE était peut-être fils de Seuthès; les historiens ne le disent pas positivement; mais on conjecture assez vraisemblablement, d'après un passage de Xénophon, qu'il fût le successeur et l'héritier du trône de Seuthès. Sous son règne, les Thraces-Odryses s'étant soulevés, choisirent Médocus, son frère, pour roi, et chassèrent Mœsade. Ce prince ne survécut pas à son malheur, et laissa un fils en bas âge, nommé Seuthès.

MÉDOCUS ne régna que sur les Thraces-Odryses. Les villes maritimes de la Thrace n'ayant pas voulu le reconnaître, demeurèrent libres, et il ne paraît pas que Médocus se soit mis en peine de les réduire sous son obéissance. (400) Seuthès II, parvenu à l'âge de commander, pria son oncle de lui accorder quelques troupes pour tâcher de rentrer en possession de ces villes, qui avaient obéi à son père. Seuthès vint avec ces troupes camper dans les lieux maritimes de la Thrace. Xénophon, si célèbre par ses écrits et par le commandement des Grecs, revenant de la malheureuse expédition de Perse, et se trouvant dans les états de Seuthès, voulut bien joindre ses forces à celles de ce prince. Xénophon, pour gage de cette alliance, reçoit en mariage une fille ou une sœur de Seuthès, à qui il donne aussi pour épouse une de ses filles, moyennant une somme considérable, suivant la coutume des Thraces, d'acheter leurs femmes à prix d'argent, comme des esclaves. Seuthès, aidé du secours des Grecs, soumet dans l'espace d'un mois tous les rebelles, qui demandent la paix et offrent des otages. Les Grecs, mécontents de la peine qu'ils éprouvèrent dans le paiement de ce qui leur avait été promis pour récompense de leurs services, se retirèrent peu après dans leur pays. Seuthès resta néanmoins en possession de celui qu'il avait conquis avec leurs armes jointes aux siennes. Il paraît que Médocus continua de régner sur les Thraces-Odryses, et que Seuthès, content de régner sur les villes maritimes qu'il venait de subjuguer, s'en forma un royaume particulier. Ces deux royaumes composèrent, dans la suite, deux peuples, soumis, tantôt à un seul roi, tantôt à deux. Il paraît que les auteurs les ont quelquefois appelés du nom commun d'Odryses, soit parce qu'ils étaient limitrophes, soit parce

que le dernier des deux peuples renfermait grand nombre de vrais Odryses, que les succès de Seuthès avaient attirés dans son parti. et dans ses états.

390. AMADOCUS, successeur de Médocus, eut des démêlés avec Seuthès, qui commandait aux villes maritimes de la Thrace; mais Zeleutias, général lacédemonien, réconcilia ces deux princes, et les rendit amis et alliés d'Athènes. Après cet événement, l'histoire ne parle plus ni d'Amadocus, ni de Seuthès. Nous ne savons pas en quel tems le premier cessa de régner; mais Seuthès doit avoir régné jusqu'à l'an 380 avant Jésus-Christ, puisque Cotys I, qui lui succéda, et qui mourut l'an 356, avait régné vingt-quatre ans.

TÉRÈS paraît avoir succédé à Amadocus dans le royaume des Odryses. Nous ne savons pas si c'était son fils; mais il est certain qu'il n'était pas fils de Sitalcès (1). On voit dans une lettre de Philippe aux Athéniens, conservée par Démosthènes, que Philippe refusa de rétablir Térès et Chersoblepte, son fils, dans la possession de leurs états, malgré les sollicitations d'Athènes, qui n'avait pas grande raison de regarder ces princes comme amis et alliés, mais qui désirait principalement affaiblir la puissance de Philippe.

380. COTYS I fut roi des villes maritimes de Thrace après Seuthès II. Il rechercha d'abord l'alliance d'Athènes, et donna sa fille en mariage à Iphicrate, fameux général athénien. Le repas de noces que Cotys donna dans cette occasion fut ridiculement pompeux. Cotys servait lui-même les plats, et se livra le premier aux excès du vin. Sa conduite à l'égard de ses sujets ne fut pas plus raisonnable. Elle révolta contre lui un Thrace nommé Myltocite. Avec le secours des Athéniens, Cotys rétablit le calme dans ses états et en devint le maître souverain. Athènes lui décerna la couronne et le déclara citoyen. Cotys, pour faire comprendre à ses alliés qu'il ne se trouvait pas trop honoré de leurs faveurs, y répondit en déclarant les Athéniens citoyens

(1) M. Olivier, qui, dans une note de sa vie de Philippe, le dit fils de Sitalcès, s'est certainement trompé; Sitalcès étant plus ancien de près d'un siècle.

de Thrace. Enfin, enivré de sa grande puissance, il devint tout-à-fait ingrat et ennemi de ceux à qui il la devait. Ses premières hostilités commencèrent par la prise de quelques villes qui appartenaient aux Athéniens. Iphicrate, sourd à la voix de sa patrie qui l'avait comblé d'honneurs, et qui lui avait élevé une statue, entre dans les intérêts de son beau-père, marche contre les généraux d'Athènes, les défait et assure au roi de Thrace ses usurpations. Cependant Cotys forme de nouveaux projets, fait une nouvelle guerre aux Atheniens et leur enlève une partie des places qu'ils avaient dans la Chersonèse. Iphicrate, qui n'avait point voulu consentir à cette nouvelle entreprise, éprouve de la part de son beau-père des traitemens indignes qui l'obligent de se retirer dans une ville de Thrace.

Adamas, Thrace de distinction, qui, dans sa jeunesse, avait été singulièrement maltraité par Cotys, voulut, dans un âge plus avancé, se venger de ces indignes traitemens, et se revolta contre Cotys; mais on ignore la suite de cette révolte (1).

360. Cotys, gagné à force d'argent, aida Philippe à monter sur le trône de Macédoine; mais s'étant ligué ensuite contre lui avec les rois de la Péonie et de l'Illyrie; Philippe marcha contre lui et le défit avec d'autant plus de facilité que les Thraces étaient fatigués du gouvernement de Cotys, qui les traitait avec beaucoup de rigueur. Ses cruautés même et ses impiétés poussèrent Python et Héraclide dont il avait fait mourir le père, à l'assassiner (356). Leur action fut comblée d'éloges par les Athéniens qui les regardèrent comme des bienfaiteurs, les déclarèrent citoyens et leur décernèrent des couronnes d'or. Cotys avait régné vingt-quatre ans. Il laissa un fils qui lui succéda.

Chersoblepte étant encore jeune à la mort de son père

---

(1) La mémoire de ce prince était trop odieuse aux Thraces, pour croire, comme l'ont prétendu quelques savants, que ces peuples aient voulu la perpétuer par des fêtes établies sous son nom. Il est bien plus vraisemblable que la fête de la déesse Colytto, qui se célébrait même à Athènes par des débauches excessives, doit son institution à un autre Cotys, roi de Thrace, dont il est parlé dans Constantin-Porphyrogénète, et qui vivait plus de 600 ans avant Jésus-Christ.

Cotys, ou ne voulant pas prendre la peine de gouverner par lui-même, en laisse le soin à Charidème. Les Thraces peu contens de ce ministère, se révoltent et se donnent pour chefs Berisadès et Amadocus. Ces deux chefs trouvent des protecteurs dans les Athéniens, irrités contre Charidème qui avait livré Miltocythe, ami d'Athènes, aux Cardiens, ses ennemis. Chersoblepte est forcé de signer un traité par lequel il consentait que ses états fussent divisés entre Berisadès, Amadocus et lui, et livrait en même tems la Chersonèse aux Athéniens. Lorsqu'après ce traité les troupes d'Athènes furent éloignées, Chersoblepte, par le conseil de Charidème, refuse de remplir les conditions. La guerre recommenca. Le succès des armes tourna du côté de Chersoblepte, et il resta enfin seul maître des villes maritimes de la Thrace, mais il fut bien moins heureux contre Philippe. Cependant il fut beaucoup aidé par les Athéniens à qui il avait rendu la Chersonèse (1), à l'exception de la ville de Cardie. Malgré ce secours, Chersoblepte est battu par le roi de Macédoine, qui reçoit en otage le fils du roi de Thrace, lui impose des conditions très-dures, fait bâtir en plusieurs lieux des forts pour contenir les Thraces (343) et les soumet à lui payer annuellement un tribut de la dixième partie des revenus de la couronne. Chersoblepte mourut peu de tems après : il avait régné onze ans (2).

SEUTHÈS III, fils de Chersoblepte, qui était en otage en Macédoine, fut envoyé par Philippe en possession du trône de son père. A peine ce prince s'y vit-il un peu affermi, qu'il tombe sur les Macédoniens établis dans le pays dont on avait dépouillé son prédécesseur, les en chasse et recouvre toutes les provinces qui avaient autrefois appartenu

---

(1) La Chersonèse de Thrace changeait souvent de maîtres, selon la volonté des plus forts ou de ceux qui la délivraient des oppresseurs.

(2) M. Rollin, en suivant trop à la hâte un passage de Tite-Live, a cru que Pleuratus était un roi de Thrace, qu'on ne peut mieux placer que sous le règne de Philippe ; mais outre qu'on pourrait conclure de plusieurs passages de Polybe que ce Pleuratus était un des chefs des Illyriens, outre que ce Pleuratus est sans contredit ce roi des Illyriens, que Diodore de Sicile appelle Pleurias, on prouverait la même chose par Tite-Live lui-même, l. XXVII, c. 30, l. XXXI, c. 28, 34, 38, 40.

aux Odryses. Philippe, qui était si occupé d'ailleurs, le laissa faire apparemment, ou ne put l'empêcher. Alexandre le Grand, fils de Philippe et son successeur (336), s'accommoda sans doute avec Seuthès, puisqu'on voit celui-ci servir les Macédoniens dans les guerres d'Alexandre contre les Perses. Quoiqu'il en soit, le règne de Seuthès ne dura pas plus que la vie du conquérant de la Grèce (324) : car alors la Thrace fut regardée comme une province macédonienne, dont Seuthès n'était que le gouverneur ; et même lors du partage de la succession d'Alexandre entre ses capitaines, le gouvernement de cette province et de toutes les villes maritimes qui en dépendaient, fut ôté à Seuthès et donné à Lysimaque.

Lysimaque, né à Pella, ville fameuse de la Macédoine, joignait à la force du corps une grandeur d'âme, et un génie supérieur, orné des préceptes de la philosophie. Il avait pris des leçons de Callisthène, qu'Alexandre traita cruellement. Lysimaque, comme on l'a dit ailleurs, procura à son maître le moyen de finir ses maux. Alexandre en fut irrité, et le fit exposer à un lion furieux. Lysimaque présente sa main armée au lion, et lui arrache la langue et la vie ; le roi, saisi d'admiration, lui donne son amitié, et Lysimaque oublie l'injure qu'il avait reçue (Ce trait d'histoire, constaté par Justin, Sénèque, Pline, et qui n'est pas le même dont parle Q. Curce, sert à entendre des médailles de Lysimaque dont le revers porte la représentation d'un lion.) Le nouveau gouverneur de la Thrace ne fut pas long-tems à se mettre en devoir de prendre possession du gouvernement qui lui était échu, et qu'il regardait déjà comme son patrimoine. Mais Seuthès III, qui n'avait point consenti au partage fait par les capitaines d'Alexandre, marche à sa rencontre avec une armée de vingt mille fantassins et de huit mille chevaux (323). Il en vient aux mains avec Lysimaque, qui avec des troupes bien inférieures en nombre, rend le succès douteux dans une première bataille ; mais le remporte si complet dans une seconde, que Seuthès est obligé de céder et de se réfugier auprès d'Antigone.

322. Les rois de Syrie, d'Egypte et de Macédoine recherchent alors l'alliance de Lysimaque. Antigone lui-même tente vainement de l'attirer dans son parti ; Lysimaque reste fidèle à Séleucus, et s'engage par là dans des guerres continuelles avec Antigone.

dans l'Hellespont, à la tête d'un parti des gens de sa nation; s'arrête aux environs de Byzance que ses confrères Lomnorius et Luarius avaient déjà mis à contribution quelques mois auparavant, impose à cette ville un nouveau tribut considérable, établit le siége de son empire à Tulle, ville située sous le mont Hœmus et prend le titre de roi de Thrace. Mais son règne ne fut pas de longue durée, Antigone-Gonatas, roi de Macedoine, ayant bientôt après chassé ces mauvais voisins.

ARIOPHARNE (1), frère de Seuthès III, monta sur le trône de Thrace, on ne sait comment, ni en quelle année. Au commencement de son règne, il épousa la cause d'Eumèle contre Satyrius, roi du Bosphore cimmerien; mais il fut vaincu par ce dernier, malheur dont il conçut un si vif chagrin, qu'il en perdit la vie.

219. CAVARUS (le même que M. Tourreil appelle Clyæus) était un chef de Gaulois, qui régnait sur les Thraces Odryses vers ce tems-ci. Ses exploits le rendirent puissant et respectable à ses voisins. Il fit cesser la guerre qui était entre Prusias, roi de Bithinie, les Byzantins et les Rhodiens (217). Ces peuples le regardèrent comme leur arbitre, et consentirent, par considération pour lui, à la paix dont Polybe nous a conservé le traité. Cavarus fut très-favorable aux Byzantins; il rendit la navigation du Pont libre et assurée. Ce prince, qui avait toutes les qualités propres à former un grand roi, prêta l'oreille aux discours d'un indigne flatteur qui corrompit les mœurs de son maître. Les Thraces qui étaient sous son obéissance se révoltèrent, et le chassèrent du trône. Ce fut le dernier Gaulois qui régna sur la Thrace.

SEUTHÈS IV était du sang des rois nationaux de Thrace. Lorsque les Odryses, après avoir chassé Cavarus (200), n'eurent plus rien à craindre des Gaulois, ils mirent Seuthès sur le trône. Les auteurs ont peu fait mention de ce prince, et ne nous apprennent rien de ses actions. Il est probable que

---

(1) Ce ne peut être que celui dont parle Diodore, comme d'un roi de Thrace qui, vers l'an 310 avant J. C., fournit des troupes considérables à un roi du Bosphore Cimmérien. C'était probablement sur les Thraces-Gethes qu'il régnait, peut-être avant Dromichæte. (*Voyez* Mém. Acad. des Inscript., t. VI, p. 561.)

c'est à lui qu'il faut attribuer la résistance que les Odryses firent à Philippe, en chassant les garnisons qu'il avait mises à Philippopolis et plusieurs autres places importantes. Tite-Live est le seul qui nous ait appris que Seuthès était roi des Odryses.

171. COTYS, fils de Seuthès et son successeur, prit le parti de Persée, roi de Macédoine, contre les Romains, et vint à son secours avec mille chevaux et autant d'hommes de pied. Persée le mit à l'aile gauche des Macédoniens : le consul Licinius fut battu, et Cotys contribua beaucoup à la victoire. Les Thraces tuèrent un grand nombre de Romains, et portèrent insolemment au bout de leurs lances les têtes de ceux qui étaient tombés sous leurs coups.

170. Le roi de Thrace était en quartier d'hiver à Thessalonique avec celui de Macédoine, lorsqu'on vint leur dire qu'Atlesbis, chef de quelques Thraces, secondé du lieutenant d'Eumène, roi de Pergame, faisait des incursions sur ses terres. Cotys, qui avait son propre royaume à défendre, accourt en Thrace; Persée le suit en personne, met en fuite les Pergaméniens et ces Thraces qui infestaient les terres de son allié, et reprend toutes les villes qu'ils lui avaient enlevées. Persée, avant que de s'en retourner en Macédoine, distribue deux cents talents aux soldats de Cotys qui avaient servi sous lui pendant la dernière campagne; mais comme cette somme n'était que la paye de six mois, au lieu qu'il leur avoit promis celle de l'année entière, leur roi, irrité de ce manque de parole, refuse de secourir Persée l'année suivante.

Le roi de Thrace avait laissé en Macédoine un de ses fils nommé Bétis, qui se trouva enveloppé dans la défaite de Persée, et qui fut conduit à Rome, où il servit au triomphe de P. Emile (167), et fut mis ensuite dans une prison.

Cotys envoie des ambassadeurs à Rome pour s'excuser sur la nécessité où il avait été de fournir des troupes à Persée, et pour offrir la rançon de son fils et des ôtages à sa place. Le sénat ne reçoit ni ses excuses, ni son argent, ni ses ôtages, et lui rend néanmoins son fils, pour donner à ce prince un exemple de douceur et de générosité, et lui montrer en même tems l'estime que les Romains faisaient de sa personne. Cotys, en effet, était estimable par les vertus guerrières qu'il joignait à la beauté du corps; il se distin-

guait surtout des Thraces par des mœurs sobres et douces, et par les qualités de son esprit. Betis, son fils, ne paraît point lui avoir succédé.

Diégulis ou Diégylis (1), est celui qu'on trouve sur le trône des Thraces apres Cotys. Il y parvint cette année (150), ou par ordre de succession ou autrement. C'était peut-être pour se mettre plus à portée de se défendre contre ses ennemis, qu'il avait fixé sa résidence dans le pays des Cæniens, où il y avait une ville appelée Byzie, que l'on regardait comme la forteresse des rois de Thrace; et c'est peut-être aussi à cause de cette résidence que quelques auteurs ont appelé Diégulis roi de Cæniens; mais il est bon d'observer que cette province faisait partie du royaume des Odryses. Quoi qu'il en soit, Diégulis eut des démêlés avec Attale II, roi de Pergame. D'abord (149) il prit sur lui Lysimachie, capitale des contrées cédées en Thrace par les Romains à Eumène, après la défaite d'Antiochus. Diégulis, maître de cette ville, fait couper la tête, les pieds et les mains des habitans, et ordonne qu'on les attache au cou de leurs pères et mères. Les Phalaris et les Apollodores furent moins barbares que ce tyran. Les grands de sa nation, las d'obéir à un maître qui faisait consister la grandeur suprême à pouvoir verser impunément des torrents de sang, se donnent à Attale. Diégulis, abandonné des siens, tombe au pouvoir du roi de Pergame, qui s'empare de ses états. Nous ne savons point quel sort éprouva le roi de Thrace après cette révolution. Il avait épousé la fille de Prusias, roi de Bithynie, qui était presque aussi cruel que son gendre, et Prusias avait au nombre de ses femmes une des filles de Diégulis, nommée Apamée, dont il eut des enfans dignes de lui (2).

---

(1) Il est parlé dans Diodore d'un Abrupolis de Thrace, ou roi de Thrace, que Persée avait détrôné, et dont les Romains ordonnèrent le rétablissement. Le nom de ce prince se trouve aussi dans Pausanias, et quoiqu'il y soit un peu défiguré, on voit qu'Abrupolis régnait sur quelque partie de la Thrace maritime. Tite-Live en parle aussi sans nommer la Thrace; mais seulement comme d'un roi voisin de la Macédoine, qui était entré dans les états de Persée, et que ce dernier avait repoussé et détrôné. La note de Saint-Ursin, sur cet endroit de Diodore, n'est pas exacte. Ni Polybe, ni Appien ne parlent d'Abrupolis; Tite-Live n'a pu, par conséquent, copier dans Polybe.

(2) Le roi de Thrace qui trahit Andriscus, usurpateur du trône

ZIBELMIUS, l'un des fils de Diégulis, n'ayant pas été enveloppé dans la défaite de son père, est rappelé par les Thraces dans ses états ; il lui succède et le surpasse en cruauté. Les Cæniens, qui avaient témoigné de l'éloignement à lui obéir, sont sciés par le milieu du corps, et les pères forcés de se nourrir de la chair de leurs propres enfans. Enfin, les Thraces poussés à bout par sa barbarie, conspirent contre lui, et lui font souffrir des tourments proportionnés à ses crimes (1).

Sa mort violente fait naître des troubles qui favorisent les divisions des Thraces. Les Besses, qui faisaient partie du royaume des Odryses, secouent le joug des princes de cette nation, et se choisissent des chefs, sous lesquels ils faisaient des incursions dans les provinces voisines, ce qui affaiblit les Thraces, et rend leurs princes si peu puissants et si peu dignes d'attention, que les historiens semblent les avoir condamnés à l'oubli.

SOTHYME, autre fils de Diégulis, succède à son frère, et secondé d'un grand nombre de Thraces, ravage les terres de la Macédoine. (93.) Mais enfin le prêteur Sentius, aidé des Thraces-Denselétes (2), nation de l'ancien royaume des Odryses, le bat et l'oblige de retourner dans son royaume. Quelque tems après Lucullus Varron remporte sur lui une grande victoire.

SADOLAM, ou suivant le Dialecte des Thraces, SADALAS (3) et SADALÈS, peut-être l'aîné des fils de Sothyme,

---

de Macédoine, n'était pas Diégulis ; mais un de ses contemporains nommé Byzès, ou Byzas, suivant la dialecte des Thraces, qui régnait sur une petite partie de la Thrace, vers l'an 146.

(1) Les auteurs anglais de l'Histoire universelle ne font aucune mention de ce Zibelmius ; cependant il en est beaucoup parlé dans Diodore de Sicile, pag. 374 et suiv.

(2) Ces Denselètes, ou Denthelètes, avaient des princes particuliers. Dion parle d'un Sitas, roi des Denthelètes, qui était aveugle, auquel Crassus donna du secours contre les Triballes ; il note l'alliance des Denthelètes avec les Romains. Dans cette occasion, Crassus tua Deldon, roi des Bastarnes. On voit, au même passage, Role et Dapyx, rois des Gètes. Quelque tems après, nous trouvons Cotison, roi des Gètes, dont on prétend qu'Auguste voulut épouser la fille.

(3) Les auteurs anglais omettent encore ce Sadalès, ou comme

lui succède. Il fut ami des Romains, puisque Verrès demanda à être envoyé à la cour de ce prince. C'est tout ce que nous savons de son règne.

57. COTYS III, fils (peut-être faut-il lire frère) et successeur de Sadalès, régnait sur les Odryses, pendant que Rabocente commandait les Thraces-Besses. Le préteur Pison, qui était en Macédoine, embrasse les intérêts de Cotys, moyennant trois cents talents, selon Cicéron, tue lui-même Rabocente et livre ses ambassadeurs à Cotys. Par la mort de Rabocente, Cotys devint le prince de Thrace le plus puissant, et le seul qui méritât le nom de roi.

49. Dans la guerre civile de Rome, Cotys suivit le parti de Pompée; il lui envoya de l'argent, avec cinq cents chevaux, commandés par son fils, et si toutes les troupes de Pompée l'avaient secondé comme les Thraces, la victoire n'eut pas été pour César.

SADALÈS II justifia les éloges que la république donnait à la fidélité et au zèle de Cotys, son père, pour les Romains, quoique la valeur des cinq cents soldats qu'il commandait, ne pût empêcher Pompée de succomber enfin à la bataille de Pharsale. (48.) César lui-même loua le zèle des Thraces pour les intérêts de Pompée.

Quelques années après, et peu de tems avant la bataille de Philippes, Sadalès mourut sans enfants, et laissa ses états au peuple romain. Brutus, qui était en Macédoine, s'empara du royaume de Sadalès, aussitôt après la mort de César. (43.)

ADALLAS ou SADALÈS III, (1) dont il est parlé dans Plutarque, ouplutôt SADALAS, qu'on peut aussi appeler Sasalès III, fut nommé roi de Thrace par Antoine, dont il avait pris le

---

ils l'écrivent, Sasalès; il est néanmoins certain que celui qu'ils font succéder à Cotys III n'est pas le même que celui que nous donnons ici pour son prédécesseur.

(1) Plutarque, disent les historiens anglais, fait vivre Sasalès dans le tems que se donna la bataille d'Actium, et servir dans l'armée d'Antoine. Il y a encore ici erreur ou méprise de la part des savants auteurs. L'Adallas de Plutarque est certainement notre Sadales III, et la mort de Sadalès II, à la date que nous l'avons rapportée est constante.

parti, après la mort de Brutus. (42.) Mais il ne jouit pas long-tems du royaume; car après la bataille d'Actium, Auguste dépouilla de leurs états tous les rois qu'Antoine avait soumis. (31.)

Les arrangements qu'Auguste fit alors dans la Thrace, y occasionnèrent des troubles. Il envoya Crassus qui soumit la plupart de ces peuples. Les Odryses se présentèrent désarmés; Crassus les reçut favorablement, et ayant privé les Besses de quelques terres consacrées à Bacchus, il les donna aux Odryses qui honoraient principalement ce dieu de Thrace.

COTYS IV, frère de Sasalès, fut fait roi des Odryses par Auguste, comme il paraît assez clairement dans un passage de Dion, où l'on voit que Lollius vint en Thrace, pour donner du secours à Rhæmétalcès, oncle maternel et tuteur des enfants de Cotys, et que les Besses qui s'étaient révoltés furent soumis. Or ce secours envoyé aux jeunes princes et à leur tuteur, montre assez que leur père était mort roi de Thrace. Cotys n'occupa le trône que peu de tems, et laissa deux fils en bas âge, Rhæscuporis, et un autre qui n'est pas nommé.

16. Rhæmétalcès (1), oncle et tuteur des enfants de Cotys, et roi lui-même après la mort de ses pupilles, est indubitablement le même que celui qui avait abandonné le parti d'Antoine, pour celui d'Auguste. Les Besses se révoltèrent pendant sa régence, mais Lollius, envoyé à son secours par les Romains, comme nous venons de le voir, soumit les rebelles.

Quelques années après, Vologèse de Thrace-Besse et prêtre de Bacchus, fit soulever, à l'occasion de quelques cérémonies de religion, plusieurs de ses compatriotes, et se mit à leur tête; on en vint aux mains, l'avantage fut pour Vologèse, qui battit et tua Rhescuporis, l'un des deux jeunes princes; Rhæmétalcès, abandonné de ses troupes, prit la fuite vers la Chersonèse, où il fut poursuivi par Vologèse,

(1) Les historiens anglais sont encore en défaut dans cet endroit; ils ne disent pas un mot de ce qui est rapporté ici de Rhæmétalsès, ou, comme ils l'écrivent, Rhymétalcès; cependant ces faits sont constatés par des auteurs qui leur étaient bien connus.

qui y commit beaucoup de dégât. Pison, qui commandait pour les Romains, dans la Pamphilie, obligea les Besses de se retirer chez eux; Pison les y suivit, et n'eut pas la supériorité dans un premier combat; mais dans un second il les défit pleinement, et mérita par sa victoire les honneurs du triomphe, qui fut célébré par Antipater fort attaché à Pison. (M. Boivin a publié les vers du poëte grec, dans les Mém. de l'Acad., tom. II.)

Après que les Besses eurent été soumis, Rhæmétalcès fut rétabli et prit le titre de roi, comme on le voit sur plusieurs médailles de ce prince, son autre neveu, dont nous ignorons le nom, étant apparemment mort.

Depuis J. C.

(L'an de J. C. 6.) Le roi de Thrace, secondé de son frère Rhescuporis, servit les Romains dans leurs guerres de Pannonie et de Dalmatie.

Une inscription rapportée par Spon (tom. III, p. 196), nous apprend que les Athéniens avaient fait l'honneur à Rhæmetalcès de le nommer premier archonte : honneur qu'ils n'avaient jamais accordé pendant plusieurs siècles à des étrangers, et qu'ils n'accordèrent dans la suite qu'à des hommes illustres et à quelques empereurs.

Après la mort de Rhæmétalcès, Auguste partagea la Thrace entre Rhescuporis et Cotys; le premier frère, le second, fils de Rhæmétalcès.

7. (dep. J. C) COTYS V et RHESCUPORIS régnèrent en même tems en Thrace. Le premier avait le caractère et les mœurs extrêmement douces. Il eut pour sa part les lieux cultivés et fertiles, et des villes voisines de la Grèce. C'est à lui qu'Antipater s'adresse dans l'epigramme qu'on lit dans le quatrième livre de l'Anthologie, si l'on en croit Ovide, qui fut exilé en Thrace l'an 9e. avant J. C., et qui adressa une épître à ce prince. Cotys joignait à la douceur des mœurs la connaissance des belles-lettres. Rhescuporis était d'un caractère tout opposé. Prince rempli d'ambition et de férocité, il regna sur les campagnes arides et désertes de la Thrace, et les lieux voisins des peuples les plus portes à la révolte. Mais il franchit bientôt les bornes de son empire. Dès qu'il apprit la mort d'Auguste (14 dep. J. C.), de qui

il tenait son royaume, et dont il craignait la vengeance, il ne garda plus aucune mesure, fit faire le dégât sur les terres de son neveu, et lui déclara la guerre.

Tibère fait dire aux deux rois qu'il leur défend d'avoir recours aux armes pour décider leurs querelles. Cotys obéit et congédie les troupes qu'il avait préparées. Rhescuporis feint de mettre bas les armes, et propose à Cotys une entrevue; ils conviennent du lieu; on signe un traité, auquel succède un festin. Pendant ce festin, Rhescuporis fait charger de chaines Cotys, et s'empare de son royaume. Tibère ne reçoit point ses excuses. Rhescuporis achève son crime en faisant tuer Cotys, et publie qu'il s'est donné la mort. Pomponius Flaccus, envoyé en Thrace par l'empereur pour informer, engage, par toutes sortes de promesses, Rhescuporis à le venir trouver dans son camp. Là, sous prétexte de lui faire honnenr, on lui donne une forte garde qui ne le quitte point, et qui le met enfin dans la nécessité de se laisser conduire à Rome. La veuve de Cotys, fille de Pythodoris et de Polémon, roi de Pont, mère de trois fils, y avait prévenu l'arrivée de Rhescuporis; elle l'accuse en plein sénat; il est convaincu et condamné à une prison perpétuelle. On l'envoya à Alexandrie, d'où ayant voulu s'enfuir, il fut mis à mort.

19 (dep. J. C.) RHÆMÉTALCÈS, fils de Rhescuporis, qui n'avait point trempé dans le crime de son père, lui succéda dans la portion de la Thrace qu'il occupait du temps d'Auguste, et le fils (1) de Cotys eut le royaume de son père. Mais comme il était encore jeune, ses états furent gouvernés par Treb. Rufus, en qualité de tuteur. Les Thraces, également mécontens de Rhæmétalcès et de Rufus, firent des mouvemens qui furent bientôt appaisés. Quelques années après il y eut encore des troubles, dans lesquels Rhæmétalcès servit utilement les Romains.

38 (dep. J. J.) Cette année, Caligula réunit les deux royaumes sous un seul prince. Il donna la petite Arménie à

---

(1) *Les fils* est une faute dans Tacite : *liberos* pour *liberum*. Il est constant, par Strabon, que Cotys IV eut trois fils ; car pour désigner l'aîné il se sert du superlatif ὁ πρεσβύτατος αὐτῶν : *natu maximus ipsorum* ; mais on ne trouve nulle part que l'aîné ait donné à aucun de ses frères quelque portion du royaume de leur père.

Cotys, et Rhæmétalcès demeura seul roi de Thrace. Ce royaume subsista dans cette situation jusqu'à la mort de Rhæmétalcès, qui fut tué par sa propre femme (1). 47 (depuis J. C.). Les Thraces s'étant alors révoltés, l'empereur Claude les soumit, et réduisit leur pays en province romaine (2).

---

(1) C'est la chronique d'Eusèbe qui nous a conservé cet événement et sa date. Les historiens anglais l'ont défiguré et l'ont attribué à Cotys, qu'ils disent avoir été massacré par ses propres sujets. Ils n'ont pas vu apparemment, dans Diodore, que Cotys devint roi d'Arménie, et que Rhæmétalcès demeura seul roi de Thrace, par l'arrangement que fit Caligula; ou plutôt ils ne se sont pas rappelé ce qu'ils avaient dit plus haut, que les fils de Cotys (au pluriel, comme dans Tacite), furent chassés de la Thrace, et que Rhæmétalcès régna seul sur tout le pays des Odryses.

(2) Ces mêmes auteurs anglais ont lu, comme d'autres historiens, dans Suétone, *sous Vespasien;* nous avons cru lire mieux *sous Claude*, dans Eusèbe, ou dans les compilateurs de sa chronique; 1°. parce que cette chronique est le seul témoignage qui nous reste sur la fin du royaume de Thrace; 2°. parce que Georges le Syncelle, qui n'est, à la vérité, le plus souvent, que le copiste d'Eusèbe, place aussi cet événement sous le même empereur; 3°. parce qu'enfin le passage de Suétone portant *Thracæam Ciliciam*, il est très-possible que des copistes, qui connaissaient mieux la Thrace que la Cilicie, aient lu dans Suétone *Thraciam*, *Ciliciam*, même avec une virgule entre les deux mots, au lieu de *Thracæam Ciliciam*, nom adjectif, par lequel les auteurs désignent une partie de la Cilicie, pour la distinguer de l'autre : correction ou erreur, à laquelle ces copistes auront été portés d'autant plus facilement, qu'on lit dans des historiens anciens que Vespasien fit des changements et des divisions dans la Thrace; mais lorsqu'elle était déjà province romaine.

C'est principalement aux Thraces que les Grecs durent les beaux-arts, qu'ils cultivèrent ensuite avec tant de succès. Orphée, Linus, Musée, Thamyris et Eumolpe, qui charmèrent les habitants de la Grèce par leur éloquence et leurs sons mélodieux, et commencèrent à adoucir la férocité de leurs mœurs, étaient tous Thraces. Une grande partie de la Grèce était même anciennement peuplée de Thraces.

Pour n'avoir pas distingué les médailles des royaumes de Thrace et du Bosphore, on a tout confondu dans les histoires de ces deux royaumes. Afin d'éviter cette confusion, nous avançons, comme un principe certain, que les Thraces ne marquaient aucune époque sur leurs médailles; d'où il suit que toutes celles où l'on en voit, sont du Bosphore, nonobstant les noms qui ont été communs

CHERSONÈSE DE THRACE ou THRACES-DOLONCES

La Chersonèse de Thrace a eu très-anciennement ses rois particuliers, du nombre desquels furent Polymnestor, Eusorus et Acamas. Polymnestor épousa Ilione, fille de Priam (1282), et, après la destruction de Troie, fit mourir Polydore, son beau-frère, que Priam avait envoyé à sa cour pour y chercher un asile. Hygin assure que ce ne fut pas Polydore, mais Deiphile son fils, qui tomba sous les coups de Polymnestor. Homère fait mention d'Eusorus et d'Acamas, et dit de ce dernier qu'il mena un corps de Thraces au secours de Troye, où il fut tué de la main d'Ajax. Sa fille Acète épousa un Thessalien nommé Enée, dont elle eut Cyzique, qui bâtit la fameuse ville de son nom.

L'histoire ne parle plus des rois de la Chersonèse de Thrace jusqu'à un certain Doloncus qui gouverna les habitans de cette contrée de la Thrace, auxquels il laissa son nom. Après la mort de ce prince, les Dolonces ayant été fort mal menés dans une guerre contre les Absynthiens, envoyèrent des députés à Athènes demander du secours. Comme ces députés entraient dans la ville, Miltiade, fils de Cypsèle, tyran de Corinthe, s'apercevant à leurs habillements et à leurs armes qu'ils étaient étrangers, les pria de venir loger dans sa maison. Ils acceptèrent son invitation, et, charmés de la réception qu'il leur fit et de la sagesse de ses discours, ils lui proposèrent de régner sur eux. Miltiade, las du gouvernement de Pisistrate, agréa leur proposition, et les suivit avec quelques Athéniens. Arrivés dans la Chersonèse, les Dolonces revêtirent aussitôt Miltiade de la puissance souveraine, vers 550, suivant Ed. Simson.

THRACES-DENSELETES, ou DENTHELETES.

Les Denseletes eurent d'abord un roi de leur nation; ils furent ensuite subjugués par les Macédoniens; ils fournirent

aux rois de ces deux royaumes. Si l'on veut absolument regarder comme des lettres numérales celles que l'on trouve quelquefois sur des médailles de Thrace, à la bonne heure; mais avec un peu d'attention, on se convaincra que ces lettres ne désignent que l'année du règne, et ne pourraient jamais convenir avec les époques qu'on voit sur différentes médailles, qui appartiennent véritablement au Bosphore et qu'on a faussement attribuées aux rois de Thrace.

du secours aux Romains contre Philippe et Persée, rois de Macédoine, et restèrent dès-lors fidèles à la république, jusqu'à ce que les cruautés de Pison les obligèrent à prendre les armes. Sous le règne d'Auguste, ils obéissaient encore à un de leurs propres rois, nommé Sitas, qui défit les Bastarnes avec les troupes que Crassus, alors préteur de Macédoine, avait envoyées à son secours.

THRACES-BESSES.

Les Besses habitaient le mont Hœmus, vivants dans les cabanes et ne subsistant que de ce qu'ils enlevaient à leurs voisins. Ils surpassaient tous les autres Thraces en inhumanité. Leur principale ville, Uscudama, est connue présensentement sous le nom d'Adrianople. Des rois de leur nation les gouvernèrent jusqu'au consulat de M. Licinius Lucullus et de Cassius Varus (73), dont le premier, après avoir envahi leur pays, remporté sur eux une victoire signalée, et pris leur capitale, assujettit toute la nation aux Romains. Cependant leurs nouveaux maîtres leur permirent de continuer de vivre sous un de leurs propres princes. Pison, proconsul de la Macédoine, se rendit maître de l'un d'eux par trahison, et le fit décapiter; il se nommait Rabocente. La nation fut si irritée de cette exécution publique qu'elle secoua le joug des Romains, qu'elle fut ensuite obligée de reprendre par Octavius, père d'Auguste. Durant les guerres civiles de Rome, les Besses entreprirent de recouvrer leur liberté; mais ils furent subjugués de nouveau par Brutus. Sous le règne d'Auguste, un certain Vologèse, natif du pays et prêtre de Bacchus, ayant formé un puissant parti, se rendit maître de toute la contrée; s'étant ensuite jetté sur la Chersonèse, il y commit les plus cruels ravages; mais il fut vaincu à la fin par L. Pison, qui força ses féroces sujets à mettre bas les armes, et à se soumettre aux conditions qu'il jugea à propos de leur imposer. Depuis ce tems, les Besses continuèrent à obéir aux Romains.

THRACES-BISTONES.

Les Bistones habitaient cette partie de la Thrace qui a le mont Rhodope au septentrion, l'Ebre à l'orient, le Nessus à l'occident et la mer Egée au midi. Tinda, leur capitale, a été fort célébrée par les poëtes, à l'occasion des chevaux

fabuleux de Diomède, roi du pays. Le sort des Bistones fut pareil à celui des autres peuples de la Thrace, ayant été subjugués premièrement par les Macédoniens, et ensuite par les Romains.

THRACES-ODOMANTES.

Les Odomantes n'étaient séparés de la Macédoine que par le fleuve Strymon. Ils étaient certainement un peuple différent des Thraces-Odryses, et ils faisaient usage de la circoncision. Du tems de la guerre du Péloponèse, ils étaient gouvernés par Pollès, le seul de leurs rois dont l'histoire fasse mention. Ce prince se déclara dans cette guerre en faveur des Athéniens.

THRACES-CICONES.

Les Cicones habitaient le pays situé entre l'Ebre et le Mélas. La ville d'Ænos, fameuse par le tombeau de Polydore était leur capitale. Homère parle de trois de leurs rois; Piroüs, Imbrasus et Rhigmus. Le premier, s'il en faut croire ce poëte, épousa la cause des Troyens et fut tué par Thoas l'Etolien. Rigmus, son fils et son successeur, fut tué dans la même guerre par Achille.

THRACES-EDONES.

Les Edones possédaient le pays situé entre le Strymon et la fameuse ville de Philippes. Ils étaient gouvernés par des rois comme les autres peuples de la Thrace. Voici les noms de quelques-uns de leurs princes : Dryas I, Lycurgue, Dryas II et Pittacus. Ce dernier vivait du tems de la guerre du Péloponèse, et fut tué par les enfants d'un petit prince de Thrace, nommé Goaxe, vers l'an 424.

THRACES-BRYGES.

Les Bryges furent subjugués par Mardonius, et servirent sous Xercès quand ce monarque envahit la Grèce.

THRACES-THYNES, ou THYANIENS.

Les Thynes ne sont guères connus dans l'histoire que par les affaires qu'ils eurent avec les Bithyniens. (Voyez ce qui

en a été dit dans la Chronologie historique des rois de Bithynie.

THRACES-PIÉRIENS.

Les Piériens habitaient premièrement une partie de la Macédoine, où ils consacrèrent aux Muses, appelées d'après eux Pierides, les contrées de Piérie, de Libétus, et de Pimplie, comme ils firent l'Hélicon, en Béotie, où ils envoyèrent quelques colonies. Après avoir été chassés de la Macédoine par les Téménides, ils s'établirent au pied du mont Pangée, près des bords du Strymon. Ceux qui étaient venus demeurer en Béotie, en furent aussi chassés, et se retirèrent en Phocide. Ce fut à cette occasion qu'ils consacrèrent le mont Parnasse aux Muses. Atlas, Tharops et Œager, gouvernèrent les Piériens, en qualité de rois. Linus et Orphée étaient fils de ce dernier (1).

THRACES-AUTONOMES.

Les Autonomes, ainsi nommés à cause que parmi eux chaque homme se servait de roi à lui-même, habitaient les lieux les plus stériles de la Thrace, étant séparés de la Mœsie par le mont Hœmus. Ils étaient, suivant Hérodote, qui les appelle aussi Satres, le peuple le plus vaillant de toute la Thrace, et osèrent même se mesurer avec Alexandre; mais leur armée fut taillée en pièces, et leur bagage tomba entre les mains de l'ennemi avec leurs femmes et leurs enfants. Après cette défaite, ils se soumirent au vainqueur, qui, pour empêcher qu'ils ne se révoltassent pendant son absence, emmena avec lui en Asie, tous les principaux de la nation. Ils servirent sous Persée contre les Romains; ce qui n'empêcha pas qu'on ne leur permit d'être leurs propres maîtres jusqu'au règne de Vespasien qui annexa leur pays à la province de Thrace.

THRACES-CROBYSES.

Les Crobyses possédaient cette partie de la Thrace, qui est entre le mont Hœmus et le Pont-Euxin. Ils avaient leurs propres rois, dont un entr'autres s'appelait Isanthus, qui était un des plus riches princes de son tems.

---

(1) Suivant la Mythologie, Linus était fils d'Apollon.

THRACES-MŒDES.

Les Mœdes, nation valeureuse, habitaient cette partie de la Thrace qui confine à la Macédoine. Leur caractère guerrier a fait imaginer aux poëtes que le dieu de la guerre était né parmi eux. Cependant ils furent subjugués par Philippe, fils d'Amynthas; mais ayant secoué le joug de ce prince, pendant qu'il avait d'autres affaires sur les bras, ils furent domptés pour la seconde fois, par son fils Alexandre, qui se rendit maître de leur capitale, dont il changea le nom de Jampharina en celui d'Alexandropolis. Mais nonobstant la perte considérable qu'ils firent en cette occasion, Alexandre n'eut pas plutôt quitté la Macédoine (334), qu'ils envahirent ce royaume, et pénétrèrent jusques dans la Grèce, laissant partout de terribles traces de leur passage. Ils continuèrent les mêmes ravages jusqu'à ce que la Macédoine devint une province de l'empire romain, ayant été alors après une longue guerre, subjugués par les troupes de la république, sous le consulat de Cn. Octavius et de C. Scribonius, l'an de Rome 678. (76.) Ils avaient pillé le riche temple de Delphes, et s'étaient servis d'une partie du butin, pour engager L. Scipion qui avait été envoyé contre eux, à leur permettre de regagner leur pays, et même à faire alliance avec eux.

THRACES-SAPÉENS.

Les Sapéens demeuraient entre le Mélas et l'Arzus, ayant pour bornes le Mélas, la Chersonèse et la Propontide. Ils étaient gouvernés par leurs propres rois. Ceux d'entre eux dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, s'appelaient Olorus, Timothée, Rhascipolis, Rhascus, et Cotys. Olorus donna sa fille Hégésipole en mariage à Miltiade II, roi des Thraces-Dolonces. De cet Olorus est descendu un autre Olorus (471), père de Thucydide l'historien. Rhascipolis et Rhascus, frères, régnèrent plusieurs années, ou plutôt plusieurs siècles après Olorus, du tems des guerres civiles (48) entre César et Pompée. Mais nous ne savons absolument rien, ni des actions, ni même des noms de ceux qui régnèrent entre Olorus et eux. Rhascipolis et Rhascus se déclarèrent pour Pompée, et ensuite pour Brutus. Octavien leur ayant pardonné, ils fournirent à Antoine un secours de trois mille chevaux, et lui restèrent attachés jusqu'au

tems (32) où il se brouilla avec Octavien, en faveur de qui ils se déclarèrent l'un et l'autre. Cotys, fils de l'un de ces deux frères, fut leur successeur à la couronne, qu'il porta jusqu'à la fin du règne de Tibère. Vers ce tems-là il eut le malheur d'être massacré par ses propres sujets, et son royaume fut réduit en province romaine.

THRACES-CÉLÉTES.

Les Célétes, les plus sauvages de tous les Thraces, habitaient une partie du mont Hœmus et une partie du mont Rhodope. Ils chargèrent Cn. Manlius, à son retour d'Asie en Europe, et lui enlevèrent une bonne partie du butin qu'il avait acquis, en pillant quelques-unes des plus riches villes de la Gallo-Grèce.

PRÉCIS DE LA FORME

DE

L'ANNÉE ATTIQUE.

L'ANNÉE attique était luni-solaire, c'est-à-dire, qu'elle avait douze mois dans les années communes, et treize dans les années embolismiques; les noms de ces mois sont, 1°. Hecatombéon, 2°. Metagitnion, 3°. Boédromion, 4°. Maemacterion, 5°. Pyanepsion, 6°. Posidéon *prior*, 7°. Posidéon *posterior*, 8°. Gamelion, 9°. Antestherion, 10°. Elaphebolion, 11°. Munychion, 12°. Thargelion, 13°. Scirrophion. Ainsi d'après cette disposition des mois, l'année attique commençant vers le solstice d'été, le mois embolismique ou intercalaire, se trouve placé vers le solstice d'hiver (1).

Suivant l'oracle et les lois, dit Geminus, les Grecs devaient régler leur année sur le cours du soleil, et les mois et les jours sur le cours de la lune : en conséquence, ils établirent l'octaëteride, ou cycle de huit ans, et l'ennéadecaëteride, ou cycle de seize ans. (Voyez *l'année olympique, pour ce qui concerne la forme de l'octaëteride.*) Mais cette

(1) Geminus in Elem. Astron., cap. 6. Petau, de Doctrin. Temp., lib. 2.

période ayant été reconnue erronée, Méton, célèbre astronome d'Athènes, crut avoir trouvé par l'invention de son cycle, que deux cent trente-cinq révolutions lunaires formaient précisément dix-neuf révolutions solaires. Calippe, autre astronome, dans le siècle suivant, crut à son tour s'apercevoir que le cycle de Méton contenait un jour de trop, et il corrigea ce défaut en établissant une période de soixante-seize ans, qu'on appelle Calippique.

A la fin de la quatrième année de la quatre-vingt-sixième olympiade, 316 de l'ère de Nabonnassar, et 432 ans avant Jésus-Christ, Méton observa le solstice d'été vrai, (c'est le sentiment de M. Pingré, que nous avons consulté) et prit ce point du zodiaque céleste pour régler son ennéadecaëteride, ou cycle de dix-neuf ans, qu'il publia pour commencer à la nouvelle lune moyenne qui suivit immédiatement ce solstice : ainsi son cycle, qui remplaça l'octaëteride, commença dans la quatre-vingt-sixième olympiade, et la première année de la quatre-vingt septième olympiade commence le onzième jour de cette même lune.

Ce cycle était composé de six mille neuf cent quarante jours, ou de deux cent trente cinq lunaisons, lesquelles étaient divisées en cent vingt-cinq mois pleins, chacun de trente jours, et en cent dix mois caves de vingt-neuf jours chacun. Entre les dix neuf années de ce cycle, il y en avait douze de communes et sept d'embolismiques : chaque année commune devait avoir douze lunaisons, et les embolismiques treize. Les années embolismiques étaient, suivant le P. Pétau, la troisième, sixième, huitième, onzième, quatorzième, dix-septième et dix-neuvième. Dodwell et Corsini placent ces mêmes années à la troisième, cinquième, huitième, onzième, treizième, seizième et dix-neuvième. Mais nous avons observé que par ce procédé, l'année grecque anticipe sur l'année julienne de six jours, à la fin de la cinquième année, de sept jours à la fin de la treizième, et de quatre jours à la fin de la seizième année. Par le procédé du P. Petau, nous trouvons au contraire à la fin de la sixième année cinq jours de moins que six années juliennes; à la fin de la quatorzième trois jours de moins ; et à la fin de la dix-septième sept jours aussi en moins. Or, cette méthode nous paraît plus fondée que l'autre sur la nature des choses ; car l'année lunaire étant moins longue que l'année solaire, il n'est pas naturel que la première commence après la seconde : au sur-

plus, la fin de la troisième, huitième, onzième et dix-neuvième année, dans les deux systèmes, est semblable.

Pour déterminer la place des mois caves, Méton divisa les 6940 jours de son cycle par 110, et le quotient 63 $\frac{1}{11}$ lui indiqua qu'après 63 jours, il fallait en retrancher un, ce que nous avons fait dix fois de suite dans la table des nouvelles lunes métoniennes que nous avons dressée. Mais il reste $\frac{10}{11}$, en conséquence, nous ne faisons la onzième suppression qu'après soixante-quatre jours, et ainsi alternativement jusqu'à la fin du cycle qui se termine par un mois cave. Il est à propos de faire observer que tous les mois grecs étaient censés de trente jours, quoiqu'effectivement les mois caves n'en avaient que vingt-neuf et que le jour qu'on supprimait était appelé exemptil; et si ce jour tombait, par exemple, sur le quatrième du mois, on passait du 3 au 5, comme si le quatrième avait eu lieu; ainsi des autres jours du mois, on tombait le jour exemptil.

Le solstice d'été vrai observé par Méton, suivant les nouvelles tables de Mayer, est arrivé le 28 juin à sept heures quarante minutes du soir, au méridien d'Athènes de l'an 432 avant Jésus-Christ, et la nouvelle lune moyenne qui a suivi immédiatement ce même solstice est arrivée le 15 juillet à une heure vingt-une minute du soir. En conséquence, nous ne commençons notre table que le vendredi 16 du même mois, pour nous conformer en cela à l'usage des Grecs, qui ne commençaient leur jour naturel qu'au coucher du soleil (1); ainsi nous supposons que la journée du 15 s'est terminée à l'heure où cet astre quitte notre horizon.

L'an 330 avant Jésus-Christ, Calippe observa de nouveau le solstice d'été, et vit que l'année métonienne avait anticipé de quelques heures sur le soleil; il calcula que cet excès faisait un jour entier après une révolution de soixante-seize ans, et il composa un cycle quadruple de celui de Méton, moins un jour, c'est-à-dire de vingt-sept mille sept cent cin-

---

(1) Les Juifs d'aujourd'hui sont encore dans l'usage de commencer le jour naturel au coucher du soleil, et le finissent au coucher suivant, apparemment parce qu'il leur était prescrit, par la loi, de célébrer leurs fêtes d'un soir à l'autre, *à vesperà usque ad vesperam celebrabitis sabbata vestra.* (*Lev.* 23, 32.)

quante-neuf jours, ou de neuf cent quarante lunaisons, qu'il divisa en quatre cent quatre-vingt-dix-neuf mois pleins et quatre cent quarante-un mois caves. Comme la période de Calippe n'était, à proprement parler, qu'une continuation du cycle réformé de Méton, il n'attendit point qu'il fut écoulé pour introduire sa correction, mais il commença sa période le jour de la nouvelle lune moyenne qui concourut cette année-là avec le solstice qu'il venait d'observer : ainsi la première année de la période calippique prit la place de la huitième année du sixième cycle de Méton, et par ce moyen, les première, quatrième, septième, dixième, douzième, quinzième, dix-huitième, vingtième, vingt-troisième, vingt-sixième, vingt-neuvième, trente-unième, trente-quatrième, trente-septième, trente-neuvième, quarante-deuxième, quarante cinquième, quarante-huitième, ciuquantième, cinquante-troisième, cinquante-sixième, cinquante-huitième, soixante-unième, soixante-quatrième, soixante-septième, soixante-neuvième, soixante-douzième et soixante-quinzième années de cette période devaient être embolismiques ; donc sa période contenait vingt-huit années intercalaires et quarante-huit années communes.

La période de Calippe était composée, comme nous venons de le dire, de 27,759 jours; il divisa cette somme par 441, nombre des lunes caves qu'elle renfermait, et le quotient 62 $\frac{417}{441}$ lui indiqua la place que doivent occuper les lunes caves; ainsi il les plaça après soixante-trois jours révolus, et chaque soixante-quatrième jour était exemptil.

Suivant les nouvelles tables de Mayer, le solstice d'été vrai de l'an 330 avant Jésus-Christ, est arrivé sous le méridien d'Athènes, le 28 juin à deux heures deux minutes du soir, et la nouvelle lune moyenne le même jour à trois heures treize minutes, aussi du soir : ainsi nous commençons notre table des nouvelles lunes calippiques, au lendemain mercredi 29 juin par la raison alléguée ci-dessus.

La première colonne de notre table contient les années avant Jésus-Christ; la deuxième, les lettres dominicales; la troisième, les années du cycle de Méton, ou de la période de Calippe, et les treize autres les mois juliens correspondants aux mois grecs qui sont en tête.

L'astérisque * dans la colonne du cycle métonien, et dans celle de la période de Calippe désigne l'annee embolismique. La lettre C dans les cases des mois juliens, indique les lunes

caves : le premier des deux chiffres qui se trouvent immédiatement dessous cette lettre indique le jour que les Grecs supprimaient dans leurs mois, qui était toujours censé de trente jours, et le deuxième chiffre est le quantième qu'ils substituaient à la place de celui qui était supprimé.

Mois athéniens.	*Mois romains.*
Gamelion.	Janvier.
Elaphebolion.	Février.
Munychion.	Mars.
Targelion.	Avril.
Scirrhophorion.	Mai.
Hecatombœon.	Juin.
Metageitnion.	Juillet.
Boedromion.	Août.
Maimacterion.	Septembre.
Pyanepsion.	Octobre.
Anthesterion.	Novembre.
Posideon.	Décembre.

Lorsque, dans les années embolismiques, on ajoutait un treizième mois, on l'appelait *Posideon posterior*, ou second.

CHRONIQUE

DES

MARBRES DE PAROS.

REMARQUES.

CETTE chronique, connue sous le titre de marbres de *Paros*, d'*Arondel* ou d'*Oxford* (est proprement la chronique d'Athènes, la plus savante ville de la Grece, qui paraît l'avoir fait faire). Elle est gravée sur le marbre en lettres capitales grecques, et elle fut trouvée au commencement du dix-septième siècle, dans l'île de *Paros*, l'une des Cyclades. Comme elle est gravée sur le marbre, on ne saurait dire qu'il y ait faute de la part des copistes. S'il s'en trouve quelqu'une, elle est aussi ancienne que le texte. On en pourrait remarquer une à l'époque 45, ou le règne de Darius semble placé à l'an 516 avant J.-C. quoiqu'il soit de l'an 521 (En supposant de l'erreur), cela serait pardonnable, parce que le fait regardait l'Asie, dont l'auteur n'était pas aussi exactement informé que des choses qui concernaient la Grèce.) Mais la leçon de cette époque, où plusieurs trouvent 520, n'est pas certaine; et l'on peut voir à ce sujet une dissertation de M. Gibert, qui est dans le tome XXIII des Mémoires de l'Académie royale des belles lettres, pag. 53 et suivantes. Voyez aussi le tome XXVI où se trouve une dissertation de M. Fréret.

Les marbres sur lesquels fut gravée cette chronique, furent transportés en Angleterre par les soins du comte Thomas d'Arondel, dont le petit-fils les déposa dans la bibliothèque de l'Academie d'*Oxford*, l'une des plus célèbres de la Grande-Bretagne. On voit par là d'où elle tire les divers noms qu'on lui a donnés. Cette chronique a été

gravée 264 ans avant l'ère chrétienne. Elle sert à rectifier bien des faits de l'ancienne histoire grecque et des tems fabuleux ou héroïques, depuis la fondation d'Athènes, ou elle commence. Je n'ai pas eu la vanité de la donner en grec (dit M. Barbeau que nous copions, Tablettes chronologiques de l'abbé Lenglet du Fresnoy, édition de 1778); il m'a suffi d'en corriger la version latine sur le texte original, et de la traduire en français.

Le fameux Selden la fit imprimer in-4°. à Londres en 1628; on y fit d'abord peu d'attention, mais M. Prideaux en ayant donné une nouvelle édition *in-fol.* à Oxford, en 1676, on commença, dès-lors, à en faire usage dans la chronologie. Enfin, comme elle était rare, on l'a encore réimprimée en Angleterre depuis quelques années; et comme dans ces marbres il y a quelques endroits dégradés, plusieurs ont été rétablis par les savants qui les ont examinés de près. J'ai suivi leurs conjectures; mais j'ai mis entre deux parenthèses les mots que l'on a substitués pour en former un sens historique (1).

CHRONICA MARMORUM INSULÆ PAROS, VEL ARUNDELLIANORUM.	CHRONIQ. DES MARBRES DE L'ÎLE DE PAROS, OU D'ARONDEL.
I.	I.
1581. A quo Cecrops (primus) Athenis regnavit, et regio Cecropia dicta est, quæ priùs dicebatur Actica ab Actæo indigenâ anni 1318. (Usque ad archontem Athenarum Diognetum.)	1581. Depuis que Cécrops régna (le premier) à Athènes et donna le nom de Cécropie à toute la contrée, qui auparavant avait tiré celui d'Actique, d'Actæus qui y demeurait; il s'est passé 1318 ans (jusqu'à Diognète, archonte d'Athènes, 264 ans avant l'ère vulgaire de J. C.)

(1) *Voyez* aussi l'édition de Maittaire, en 1732; celle de Chandler, en 1763, et celle de Roberts, en 1791, faite d'après la précédente. (*Editeurs.*)

II.

1573. A quo Deucalion apud Parnassum in Lycoriâ regnavit regnante Athenis Cecrope, anni 1310.

II.

1573. Depuis que Deucalion a commencé à régner en Lycorie, près du Mont Parnasse, sous le règne de Cécrops à Athènes, il s'est écoulé 1310 ans.

III.

1531. A quo lis Athenis intercessit Marti et Neptuno super Halirrothio, Neptuni filio (à Marte scilicet occiso) et locus (ubi causa dicta) Arius Pagus (Αρειος Παγος) nuncupatus est, anni 1268, regnante Athenis Cranao (anno scilicet ejus primo.)

III.

1531. Depuis que Mars et Neptune ont plaidé au sujet de la mort d'Hallirothius, fils de Neptune (que Mars avait tué) et que le lieu où la cause avait été discutée fut appelé Aréopage, du mot Αρης, nom grec de Mars, il s'est passé 1268 ans; Cranaüs étant roi d'Athènes (savoir, l'an 1 de son règne.)

IV.

1528. A quo diluvium tempore Deucalionis evenit, et Deucalion imbres fugit è Lycoriâ Athenas ad Cranaum, et Jovis Phyxii et Olympii templum extruxit, et sacra pro salutè fecit, anni 1265, regnante Athenis Cranao.

IV.

1528. Depuis le déluge arrivé au tems de Deucalion, lequel pour éviter les eaux, quitte la Lycorie et se retire à Athènes, où il bâtit un temple, et sacrifie à Jupiter Phyxien et Olympien, qui lui avait conservé la vie; il s'est écoulé 1265 ans, Cranaus régnant à Athènes.

V.

1521. A quo Amphictyon Deucalionis filius, regnavit Thermopylis, et congregavit populos in viciniâ habitantes, et appellavit Amphictyonas, et Pylæam, ubi etiamnum adhuc sacrificant Amphictyones, an-

V.

1521. Depuis qu'Amphictyon, fils de Deucalion, règna aux Thermopyles, et ayant rassemblé les peuples voisins, les nomma Amphictyons, et le lieu Pylæa, où les Amphictyons sacrifient toujours; il

ni 1258, regnante Athenis Amphictyone (anno ejus secundo.)

VI.

1520. A quo Hellen Deucalionis filius in Phtiotide regnavit, et Hellenes appellati sunt incolœ illius regionis qui priùs Græci dicebantur, et Agonem Panathenaïcum instituerunt, anni 1257, regnante Athenis Amphictyone.

VII.

1518. A quo Cadmus, Agenoris filius, Thebas advenit secundùm oraculum, et Cadmeam condidit, anni 1255, regnante Athenis Amphictyone.

VIII.

1515. A quo Eurotas et Lacedæmon in Laconiâ regnarunt, anni 1252, Athenis regnante Amphyctione.

IX.

1510. A quo navis prima (1) ex Ægypto solvens in Græciam appulit, et vocata est Pentecontorus, et Danaï filiæ

s'est écoulé 1258 ans; ce qui se passa sous Amphictyon, roi d'Athènes (savoir l'an 2 de son règne.)

VI.

1520. Depuis qu'Hellen, fils de Deucalion, régna en Phtiotide, et donna le nom d'Hellenes aux habitants, qui auparavant s'appelaient Grecs, et que l'on établit (à Athènes) les jeux ou combats panathéniens, sous le règne d'Amphictyon, roi d'Athènes; il s'est passé 1257 ans.

VII.

1518. Depuis que Cadmus, fils d'Agénor, vint à Thèbes, selon l'oracle, et bâtit la Cadmée, sous le règne d'Amphictyon, roi d'Athènes; il s'est passé 1255 ans.

VIII.

1515. Depuis qu'Eurotas et Lacédemon commencent à régner (ensemble) en Laconie, pendant qu'Amphictyon était roi d'Athènes; il s'est écoulé 1252 ans.

IX.

1510. Depuis que le premier navire, nommé *Pentecontore*, ou à cinquante rames, parti d'Egypte, aborda en

(1) Le mot *prima* n'est point dans l'édit. de Roberts. (*Editeurs*.)

Amymone et B..... et Helice et Archedice, sorte lectæ à cæteris filiabus, templum condidere, et sacrificabant in littore Lindi, quæ Rhodi urbs est, anni 1247, regnante Athenis Ericthonio.

Grèce, et que les filles de Danaüs, Amymone, B.... et Hélice, et Archedice, choisies au sort, bâtirent un temple et sacrifièrent sur le rivage, auprès de Lindus, ville de l'île de Rhodes, Ericthonius étant roi d'Athènes; il s'est écoulé 1247 ans.

X.

1505. A quo Ericthonius (Athenarum rex) celebratis primo Panathenæis, currum junxit et certamen edidit, et Athenienses eo nomine appellavit, et simulacrum matris deorum apparuit in Cybelis montibus et Hyagnis Phryx tibias primus invenit, in Celænis urbe Phrygiæ et Harmoniam Phrygiam primus tibiis cecinit, et alios nomos magnæ matris, Dyonisii, Panis, et deorum patriorum et heroum: anni 1242, regnante Athenis Ericthonio.

X.

1505. Depuis qu'Ericthonius (roi d'Athènes) ayant célébré le premier les panathénées; attela des coursiers à un char, institua un jeu public, et donna aux Athéniens leur nom; que la statue de la mère des dieux apparut sur le mont Cybèle; qu'Hyagnis le Phrygien inventa la flûte à Calènes, ville de Phrygie, qu'il fit entendre le premier l'harmonie phrygienne et les autres accords consacrés à la mère des dieux, à Bacchus, à Pan, aux divinités de la patrie, ainsi qu'aux héros: le même Ericthonius étant roi d'Athènes; il s'est passé 1242 ans.

XI.

1431. A quo Minos ejus nominis primus (in Cretâ) regnavit, et Cydoniam condidit: (in eâque insulâ) ab Idæis Dactylis Celmi et Damnaneo in Idâ ferrum inventum est: anni 1168, regnante Athenis Pandione.

XI.

1431. Depuis que Minos, Ier de ce nom, commence à régner (en Crète), où il bâtit la ville de Cydonia, et que le fer fût trouvé au mont Ida par les Dactyles Celmi et Damnée, sous Pandion, roi d'Athènes, il s'est passé 1168 ans.

XII.

1408. A quo Ceres Athenas veniens fruges seminavit, et ad alias gentes emisit per Triptolemum Celei et Neæræ filium, anni 1145, regnante Athenis Erichtheo.

XII.

1408. Depuis que Cérès venant à Athènes, y enseigna le moyen d'ensemencer les terres, et envoya Triptolème, fils de Célée et de Néæra dans d'autres pays, pour leur montrer le même art, sous Erichthée, roi d'Athènes, il s'est écoulé 1145 ans.

XIII.

1405. A quo Triptolemus fruges sevit in Rariâ dictâ Eleusine, anni 1142, regnante Athenis Erichtheo.

XIII.

1405. Depuis que Triptolème (le même) sème des grains à Raria, appelée depuis Eleusis, sous Erichthée, roi d'Athènes, il s'est passé 1142 ans.

XIV.

1398. A quo.... ejus Poesin edidit, et puellæ (Proserpinæ) raptum et Cereris investigationem....... et Fabulas de iis qui fruges accipiebant; anni 1135, regnante Athenis Erichtheo.

XIV.

1398. Depuis que...(1)... publia ses vers, chanta l'enlèvement de Proserpine, la recherche qu'en fit Cérès, sa mère, et les fables qui concernent ceux qui en reçurent les grains, sous le règne d'Erichthée, il s'est écoulé 1135 ans.

XV.

..... Ex quo Eumolpus, Musæi filius, mysteria exhibebat in Eleusine, et patris sui Musæi Poemata edidit, anni..... regnante Athenis Erichtheo, Pandionis filio.

XV.

..... Depuis qu'Eumolpe, fils de Musée, établit les Mystères d'Eleusis, et publia les poésies de son père Musée, sous Erichthée, roi d'Athènes, fils de Pandion, il s'est passé...

(1) Orphée, selon Chandler. (*Editeurs.*)

XVI.

1325. A quo Lustratio primò facta est (Athenis) propter cædem.... anni sunt 1062, regnante Pandione, Cecropis filio.

XVI.

1325. Depuis que l'on fit à Athènes la première Lustration (ou Purification) pour le meurtre de...... sous Pandion, fils de Cécrops, il s'est passé 1062 ans.

XVII.

.... A quo Gymnicum certamen in Eleusine (primò) proponebatur, anni....... regnante Athenis Pandione filio Cecropis.

XVII.

..... Depuis que l'on a établi les (premiers) combats gymniques à Eleusis, sous le règne de Pandion, fils de Cécrops....

XVIII.

.... A quo humana sacrificia et Lycæa (id est Lupercalia) celebrata fuere in Arcadiâ.... Lycaonis dabantur inter Græcos, anni M... regnante Athenis Pandione, Cecropis filio.

XVIII.

...... Depuis que des sacrifices humains et les Lycées (ou Lupercales) furent établis dans l'Arcadie, sous Pandion, roi d'Athènes, fils de Cécrops......

XIX.

...... A quo Lustratio facta fuit Athenis, et Hercules primus initiatus fuit Agris (mysteriis) et sacellum conditum fuit, anni M........ regnante Athenis Ægeo.

XIX.

...... (Depuis qu') on fit une Lustration à Athènes, et qu'Hercule fût initié dans les (Mystères d'Eleusis), et qu'on bâtit un petit temple, sous Egée, roi d'Athènes.

XX.

1294. A quo Athenis frugum sterilitas contigit, et consultus Apollo (Atheniensibus) responsum dedit, ut

XX.

1294. Depuis la grande stérilité d'Athènes, sur laquelle on consulta l'oracle d'Apollon, qui répondit que l'on

pænas subirent quascumque Minos postularet, anni 1031, regnante Athenis Ægeo.

devait satisfaire Minos, ainsi qu'il le demanderait, sous Égée, roi d'Athènes, il s'est écoulé 1031 ans.

XXI.

1258. A quo Theseus duodecim Atticæ urbes in unam civitatem collegit, et reipublicæ formam statumque popularem constituit seipso Athenis regnante, et isthmiorum certamen propter occisum Sinin instauravit, anni 995.

XXI.

1228. Depuis que Thésée rassembla les douze villes de l'Attique, pour n'en faire qu'une cité ou communauté, et qu'il introduisit dans Athènes, dont il était roi (une espèce de) gouvernement populaire, et institua les jeux ou combats isthmiques, après que Sinis fût tué, il s'est écoulé 995 ans.

XXII.

1255. A quo ab Ammon.... anni 992, regnante Athenis Theseo.

XXII.

1255. Depuis que...... sous le règne de Thésée à Athènes... il s'est passé 992 ans.

XXIII.

1250. A quo Eteoclus, Adrastus et Amphiaraüs Argis regnarunt, et in Nemeâ certamen primi celebrarunt, anni 987, regnante Athenis Theseo.

XXIII.

1250. Depuis qu'Etéocle, Adraste et Amphiaraüs régnèrent à Argos; et qu'ils établirent les jeux ou Combats Néméens, Thésée régnant à Athènes; il s'est écoulé 987 ans.

XXIV.

1217. A quo Græci ad Trojam expeditionem susceperunt, anni 954. Regnante Athenis Menestheo, anno regni illius decimo tertio.

XXIV.

1217. Depuis que les Grecs entreprirent la guerre de Troye, l'an 13e. de Menesthée, roi d'Athènes, il s'est passé 954 ans.

XXV.

1208. A quo Troja capta fuit, anni 945. Regnante Athenis Menestheo, anno regno illius vigesimo secundo mensis Targelionis die septimo (aut 24) ante finem.

XXV.

1208. Depuis la prise de Troye, le septième jour avant la fin (ou le 24) du mois Thargelion, l'an 22 de Menesthée, roi d'Athènes, il s'est passé 945 ans.

XXVI.

1205. A quo Orestes in Scythiâ insaniâ suâ sanatus fuit, et lis in areopago intercessit illi et Erigonæ filiæ Ægisti, de Ægisto, in quâ vicit Orestes suffragiis numero æqualibus existentibus, anni 942. Regnante Athenis Demophonte.

XXVI.

1205. Depuis qu'Oreste (après avoir tué Clytemnestre sa mère) et Egiste, fut guéri de sa folie en Scythie, et qu'ayant été accusé par Erigone, fille d'Egiste, il fut absous par l'aréopage, les suffrages étant égaux, sous Demophon, roi d'Athènes, il s'est passé 942 ans.

XXVII.

1201. A quo Teucer Salamina in Cypro condidit, anni 938. Regnante Athenis Demophonte.

XXVII.

1201. Depuis que Teucer bâtit Salamine dans l'île de Chypre, sous Demophon, roi d'Athènes, il s'est passé 938 ans.

XXVIII.

1076. A quo Neleus (Græciam cum Ionibus relinquens) incoluit Miletum in Cariâ gentem congregans Ionum, qui condiderunt Ephesum, Erythras, Clazomenas, Teon, Lebedum, Colophonem, Myuntem, Phocæam, Prienem, Samun, Chium, et Panionia instituta, fuere anni 813. Regnante Athenis qui-

XXVIII.

1076. Depuis que Nelée (quittant la Grèce) habita Milet en Carie, où il rassembla les Ioniens (qui l'avaient suivi) et qui bâtirent Ephèse, Erithrée, Clazomène, Téos, Lebedée, Colophone, Myunte, Phocée, Priène, Samos, Chios; et que les Panionies furent instituées, il s'est écoulé 813 ans, la 13ᵉ,

dem Neleo (vel Medonte) anno 13°.

XXIX.

943. A quo Hesiodus poëta claruit, anni 680. Regnante (Archonte perpetuo) Athenis Megacle.

XXX.

906. A quo Homerus poëta claruit, anni 643. Regnante Athenis Diogneto.

XXXI.

894. A quo Pheidon Argivus, Argis rempublicam administrabat, mensuras et pondera invenit, et nummum Argenteum in Æginâ (Insulâ) cudit, cum esset undecimus ab Hercule, anni 631. Regnante Athenis Diogneto (2).

XXXII.

757. A quo Archias Evageti filius, decimus à Temeno, è Corintho coloniam eduxit Syracusas, anni 494. Regnante Athenis Æschylo, anno ejus vicesimo primo.

XXXIII.

683. A quo annuus Archon

année de Nelée (ou de Medon) à Athènes (1).

XXIX.

943. Depuis que le poëte Hésiode florissait, sous l'archonte d'Athènes Megaclès, il s'est passé 680 ans.

XXX.

906. Depuis que le poëte Homère florissait, sous l'archonte Diognète, il s'est écoulé 643 ans.

XXXI.

894. Depuis que Phidon d'Argos, le onzième depuis Hercule, administra les affaires des Argiens, inventa les poids et les mesures, et fit battre de la monnaie d'argent dans l'île d'Egine, sous l'archonte d'Athènes, Diognète; il s'est passé 631 ans.

XXXII.

757. Depuis qu'Archias, fils d'Evagète, et le dixième depuis Temène, conduisit une colonie de Corinthe à Syracuse, l'an 21 de l'archonte d'Athènes Eschyle; il s'est écoulé 494 ans.

XXXIII.

683. Depuis que l'on établit

(1) Nélée, suivant Prideaux; Médon, selon Chandler. (*Edit.*)
(2) Phérécle, selon Chandler. (*Editeurs.*)

(Athenis) electus est primus Creon, anni 420.

XXXIV.

681. A quo Tyrtæus Lacedæmoniis commilitabat, anni 418. Archonte Athenis Lysiâ.

XXXV.

644. A quo Therpander, Lesbius, Derdenei filius, nomos Lyricos tibiis cecinit, et actionem coram populo depulit (Lacedemone) anni 381. Archonte Athenis Dropilo.

XXXVI.

604. A quo Alyattes Lydis imperavit, anni 341. Archonte Athenis Aristocle.

XXXVII.

593. A quo Sappho è Mytilene in Siciliam trajecit, fugiens,.... anni 330. Archonte Athenis Critiâ priore, et Syracusis rerum potientibus finitimis (1).

XXXVIII.

590. A quo Amphictyones victoriam obtinuerunt Cyrrham capientes, et Agon

(à Athènes) Créon premier archonte annuel, il s'est passé 420 ans.

XXXIV.

681. Depuis que (le poëte) Tyrtée fut dans l'armée des Lacédémoniens, sous l'archonte d'Athènes, Lysias, il y a 418 ans.

XXXV.

644. Depuis que Therpander, fils de Derdenne et de l'île de Lesbos, joua les airs lyriques sur la flûte et qu'il repoussa une accusation intentée contre lui devant le peuple, à Lacédémone, Dropilus étant archonte d'Athènes, il s'est passé 381 ans.

XXXVI.

604. Depuis qu'Alyattes régna sur les Lydiens, sous l'archonte d'Athènes Aristocles, il s'est passé 341 ans.

XXXVII.

593. Depuis que Sapho s'enfuit de Mytilène en Sicile.... sous l'archonte Critias premier, Syracuse étant alors soumise à ses voisins, il s'est 330 ans.

XXXVIII.

590. Depuis que les Amphyctions furent vainqueurs, ayant pris Cyrrha, et que l'on

(1) On lit *geomoris* au lieu de *finitimis*, dans Chandler. (*Edit.*)

Gymnicus editus fuit, chrematites dictus è spoliis (quæ victoribus dantur), anni 327. Archonte Athenis Simone.

eut établi les jeux appelés chrématites, à cause des dépouilles accordées aux vainqueurs, Simon étant alors archonte d'Athènes, il s'est passé 329 ans.

XXXIX.

581. A quo Stephanites Agon (in quo coronæ laureæ pro spoliis dabantur) denuò celebratus fuit, anni 318. Archonte Athenis Damasiâ secundò.

XXXIX.

581. Depuis que les jeux (pythiens) furent célébrés de nouveau, (mais où l'on donna aux vainqueurs des couronnes de laurier, aulieu de dépouilles), Damasias étant archonte d'Athènes pour la seconde fois, il s'est passé 318 ans.

XL.

. . . . A quo Athenis comædia primò acta est in scenâ tabulatâ, inventoribus Susarione et Dolone Icariensibus, qui pro præmio ficuum cophinum et vini dolium quadrigâ exportarunt, anni 25.... Archonte Arthenis....

XL.

. . . Depuis que la comédie commença à être représentée sur le théâtre, à Athènes, par Susarion et Dolon d'Icare, qui eurent pour récompense un panier de figues et un tonneau de vin, qu'ils transportèrent sur un quadrige, on compte 25... l'archonte étant...

XLI.

560. A quo Pisistratus Athenis tyrannidem occupavit, anni sunt 297. Archonte Athenis Comiâ.

XLI.

560 Depuis que Pisistrate se fait tyran d'Athènes, sous l'archonte Comias, il s'est passé 297 ans.

XLII.

555. A quo Cræsus in Asiâ regnavit, et ad Delphos legatos misit, anni 292. Archonte Athenis Euthydemo.

XLII.

555. Depuis que Crésus régna en Asie, et consulta l'oracle de Delphes, Eutydème étant archonte d'Athènes, il s'est passé 292 ans.

L.

488. A quo Simonides poëta, Simonidis poëtæ avus, Athenis claruit, et Darius mortuus est; Xerces verò filius ejus regnavit, anni 225. Archonte Athenis Aristide.

L.

488. Depuis que Simonides, poëte, aïeul d'un autre Simonides, aussi poëte, florissait à Athènes, que Darius mourut, et que Xercès, son fils, régna, sous Aristide, archonte d'Athènes, il s'est passé 225 ans (1).

LI.

485. A quo Æschylus poëta tragædiâ primò vicit, et Euripides poëta nascitur, et Stesichorus poëta (è Siciliâ) in Græciam venit, anni 222. Archonte Athenis Philocrate.

LI.

485. Depuis que le poëte Eschyle remporta, pour la première fois, le prix de la tragédie, que le poëte Euripide naquit, et que Stesichorus passa (de Sicile) en Grèce, Philocrate étant archonte d'Athènes, il s'est passé 222 ans.

LII.

480. A quo Xerces navigiorum pontem junxit in Hellesponto et à Grœcis in Thermopylis commissa est pugna, et prælium navale à Græcis adversùs Persas juxta Salaminem, quo vicerunt Græci. anni 217. Archonte Athenis Calliade.

LII.

480. Depuis que Xercès, ayant passe l'Hellespont sur un pont de bateaux, combattit aux Thermopyles et fut défait sur mer par les Grecs, près de l'île de Salamine, Calliade étant archonte d'Athènes, il s'est passé 217 ans.

LIII.

479. A quo ad Platæas commissa est pugna ab Atheniensibus contrà Mardonium Xercis ducem in quâ vicerunt Athenienses et Mardonius occubuit in pugnâ, et ignis difluebat in Siciliâ circà Ætnam, anni 216. Archonte Athenis Xantippo.

LIII.

479. Depuis que les Athéniens se sont battus près de Platée, contre Mardonius, général de Xercès, et ont remporté la victoire (sur les Perses), Mardonius ayant été tué dans l'action, et que le mont Etna, en Sicile, a jeté des flammes, Xantippe étant

(1) 226, dans Chandler. *V.* Freret, Acad. des Inscr. t. 26. (*Edit.*)

archonte d'Athènes, il s'est passé 216 ans.

LIV.

478. A quo Gelon, Dinomenis filius, Syracusis tyrannidem occupavit, anni 215. Archonte Athenis Timosthene.

LIV.

478. Depuis que Gelon, fils de Dinomene, se fut emparé de la tyrannie à Syracuse, sous Timosthène, archonte d'Athènes, il s'est passé 215 ans (1).

LV.

477. A quo Simonides Leoprepis filius, Ceïus, qui memorandi artem invenit, eam docens Athenis vicit et statuæ positæ sunt Harmodii et Aristogitonis, anni 214. Archonte Athenis Adimanto.

LV.

477. Depuis que Simonides, fils de Leoprepe, de l'île de Ceos, le même qui trouva l'Art de la Mémoire, a remporté le prix à Athènes, en l'enseignant, et que sous l'archonte Adimante on a élevé des statues à Harmodius et Aristogiton, il s'est passé 214 ans.

LVI.

472. A quo Hiero Syracusis tyrannidem occupavit, anni 209. Archonte Athenis Charete cujus temporibus floruit Epicharmus poëta (Comicus).

LVI.

472. Depuis qu'Hieron se fut emparé de la tyrannie à Syracuse, sous Charès, archonte d'Athènes, il y a 209 ans : Epicharme, poëte (comique) florissait de son tems.

LVII.

469. A quo Sophocles, Sophilli filius, ex Colono, tragædiâ vicit, cùm esset annorum 28, anni 206. Archonte Athenis Apsephione.

LVII.

469. Depuis que Sophocles, fils de Sophillus, de Colone, âgé de vingt-huit ans, remporta le prix de la tragédie, sous Apsephion, archonte d'Athènes, il s'est écoulé 206 ans.

(1) Voy. les remarques de Fréret, Acad. des Inscr., t. 26, p. 193.

LVIII.

468. A quo Saxum cecidit in Ægos flumen, et Simonides poëta moritur nonagenarius, anni 205. Archonte Athenis Theagenidâ.

LIX.

461. A quo Alexander mortuus est, filius autem Perdiccas apud Macedones regnavit, anni 198. Archonte Athenis Euthippo.

LX.

456. A quo Æschylus poëta, annos natus 69, moritur in Gelâ Siciliæ, anni 193. Archonte Athenis Calliâ primò.

LXI.

442. A quo Euripides, ætatis anno 43, tragædiâ primò vicit, anni 179, Archonte Athènis Diphilo: Euripidi autem coævi erant Socrates et Anaxagoras.

LVIII.

468. Depuis qu'une pierre tomba dans le fleuve Ægos, et que le poëte Simonide mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, Théagenidas étant archonte d'Athènes, il s'est passé 205 ans.

LIX.

461. Depuis la mort d'Alexandre, auquel son fils Perdiccas succéda dans le royaume de Macédoine, Euthippus étant archonte d'Athènes, il s'est passé 198 ans (1).

LX.

456. Depuis que le poëte Eschyle meurt à Gela, en Sicile, âgé de soixante-neuf ans, Callias étant archonte d'Athènes pour la première fois, il s'est passé 193 ans.

LXI.

442. Depuis que le poëte Euripides, âgé de quarante-trois ans, remporta pour la première fois le prix de la tragédie, Diphile étant archonte d'Athènes, il s'est passé 179 ans : Socrates et Anaxagoras étaient contemporains d'Euripides.

(1) On a suivi Chandler, Prideaux met 199.

LXII.

419. A quo Archelaus apud Macedones regnavit, Perdiccâ defuncto, anni 156. Archonte Athenis Astyphilo.

LXII.

419. Depuis qu'Archelaüs régna en Macédoine, Perdiccas étant mort, sous Astyphile archonte d'Athènes, il s'est passé 156 ans.

LXIII.

407. A quo Dionysius (senior) Syracusis tyrannidem occupavit, anni 144. Archonte Athenis Euctemone.

LXIII.

407. Depuis que Denys (l'ancien) devient tyran de Syracuse, Euctemon étant archonte d'Athènes il y a 144 ans (1).

LXIV.

406. A quo Euripides (poëta) mortuus est, cum vixisset annos 77, anni sunt 143. Archonte Athenis Antigene.

LXIV.

406. Depuis la mort du poëte Euripides, agé de 77 ans, Antigene étant archonte d'Athènes, il s'est écoulé 143 ans.

LXV.

405. A quo Sophocles poëta cum vixisset annos 91, mortuus est, et Cyrus (minor) in Persiam ascendit, anni 142. Archonte Athenis Calliâ.

LXV.

405. Depuis la mort du poëte Sophocle, âgé de quatre-vingt-onze ans, et que Cyrus (le jeune) commence son expédition de Perse, Callias étant archonte d'Athènes, il s'est passé 142 ans.

LXVI.

401. A quo Telestes (poëta dithyrambicus) Selinuntius, Athenis vicit, anni 138. archonte Athenis Micone.

LXVI.

401. Depuis que Telestes (poëte dithyrambique) de Selinunte, remporte à Athènes le prix de Poësie, Micon en étant archonte, il y a 138 ans.

---

(1) On a suivi Chandler. Au lieu de ce nombre, et des trois suivants, on lit dans Prideaux 147, 145, 143 et 139.

LXVII.

400. A quo rediere qui cum Cyro ascenderunt, et Socrates philosophus septuagenarius mortuus est, anni 137. Archonte Athenis Lachete.

LXVIII.

398. A quo Astydamus primùm Athenis docuit anni 135. Archonte Athenis Aristocrate.

LXIX.

A quo Xantus poeta Sardicus Dithyrambo vicit Athenis anni c.... archonte Athenis....

LXX.

379. A quo Philoxenus poëta dithyrambicus occubuit, cum vixisset annos 55, anni 116. Archonte Athenis Pytheâ.

LXXI.

376. A quo Anaxandrides, Comicus, vicit Athenis, anni 113. Archonte Athenis Calleâ.

LXXII.

372. A quo Astydamas Athenis vicit, anni 109. Ar-

LXVII.

400. Depuis que les Grecs, qui avaient accompagné le jeune Cyrus, revinrent en Grèce, et que le philosophe Socrates mourut âgé de soixante-dix ans, sous Lachetès, archonte d'Athènes, il y a 137 ans.

LXVIII.

398. Depuis qu'Astydamus enseigna pour la première fois à Athènes, Aristocrate étant archonte d'Athènes, il y a 135 ans (1).

LXIX.

Depuis que Xanthus de Sardes remporta le prix de la poésie dithyrambique à Athènes, il y a cent.... ans.

LXX.

379. Depuis que Philoxène, poëte dithyrambique, est mort à l'âge de 55 ans, Pythéas étant archonte d'Athènes, il y a 116 ans.

LXXI.

376. Depuis qu'Anaxandride, poëte comique, remporta le prix à Athènes, Calléas en étant archonte, il s'est passé 113 ans.

LXXII.

372. Depuis qu'Astydamas, poëte, remporta le prix à

(1) On a rempli cette lacune et la suivante avec Chandler. (*Edit.*)

chonte Athenis Areo (*vel* Asteïo.) Arsit verò tunc in cælo magnus cometa.

Athènes, Areus en étant archonte, et qu'une grande comète parut, il y a 109 ans.

LXXIII.

370. A quo in Leuctris pugna commissa fuit inter Thebanos et Lacedæmonios in quâ vicere Thebani, anni 107. Archonte Athenis Phrasiclide, et occubuit Cleombrotus Lacedemoniorum rex.

LXXIII.

370. Depuis la bataille de Leuctres, entre les Thébains et les Lacédémoniens, où les Thébains furent victorieux, sous Phrasiclidès, archonte d'Athènes, il y a 107 ans. Alors mourut Cléombrote, roi des Lacédoniens.

LXXIV.

369. A quo Stesichorus secundus, Himeræus, vicit Athenis, et condita fuit Megalopolis in Arcadiâ, anni 106. Archonte Athenis Dyscineto.

LXXIV.

369. Depuis que le second Stésichorus, himérien, remporta à Athènes le prix de Poësie, et que la ville de Mégalopolis fut bâtie, Dyscinetus étant archonte d'Athènes, il s'est passé 106 ans.

LXXV.

367. A quo Dionysius Siculus (senior) obiit, filius autem ejus Dionysius tyrannidem occupavit, et (1) Alexander Pheris regnavit, anni 104. Archonte Athenis Nausigene.

LXXV.

367. Depuis que Denys de Sicile (l'ancien) mourut, que son fils Denys lui succéda dans sa tyrannie, et qu'Alexandre commença à régner à Phéres, sous Nausigènes, archonte d'Athènes, il y a 104 ans.

LXXVI.

357. A quo Phocenses templum Delphicum expilarunt, anni 94. Archonte Athenis

LXXVI.

357. Depuis que les Phocéens pillèrent le temple de Delphes, sous Céphisodote

(1) On lit dans Chandler : Alexandro defuncto Ptolemæus in Macedoniâ regnavit. (*Editeurs.*)

Cephisodoto (vel Cephisodoro).

(ou Cephisodore) archonte d'Athènes, il y a 94 ans.

LXXVII.

356. A quo Timotheus, annos natis 90, mortuus est Athenis, Philippos urbem condidit Philippus Macedonum rex, et Alexander Pheræus occubuit, et Dyonisii præfectos Dion superavit, anni 93. Archonte Athenis Agathocle.

LXXVII.

356. Depuis que Timothée (poëte) mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, que Philippe, roi de Macédoine, bâtit la ville de Philippe, qu'Alexandre de Phérès fut tué, et que Dion vainquit les généraux de Denys, Agathocle étant archonte d'Athènes, il y a 93 ans.

LXXVIII.

354. A quo Alexander Macedonum rex nascebatur, anni 91. Archonte Athenis Callistrato, quo tempore floruit Aristoteles Philosophus.

LXXVIII.

354. Depuis qu'Alexandre, qui fut roi de Macédoine, naquit, Callistrate étant archonte d'Athènes, il y a 91 ans. En ce tems florissait Aristote, philosophe.

LXXIX.

353. A quo Calippus (*seu* Callicrates) cum Dionem interfecisset, tyrannidem Syracusis occupavit, anni 90. Archonte Athenis Diotimo.

LXXIX.

353. Depuis que Calippe (ou Callicrates) ayant tué Dion, fut tyran de Syracuse, Diotime étant archonte d'Athènes, il s'est passé 90 ans.

N. B. Les marbres indiquent l'an 207e. avant l'archontat de Diognète, à l'époque de la bataille de Salamine. Or, on rapporte généralement cet événement à l'automne de l'an 480 avant J. C. Il suit de là, que la différence entre la date de l'époque des marbres et celle avant l'ère vulgaire, doit toujours être 263. En conséquence, nous avons toujours ajouté 263 à la date indiquée par les marbres, pour en conclure l'année avant J. C. (*Voyez* Fréret, Mém. de l'Acad. des Inscr., tom. 26.) (*Editeurs.*)

TABLE

DES ARCHONTES D'ATHÈNES

***Dont il est fait mention dans les historiens, suivant Lydiat; dans l'édition des Marbres de Prideaux, pag.* 82 (1).**

Ceux qui sont marqués d'un astérisque * sont indiqués dans la Chronique des Marbres de Paros.

Olymp.	Années.	ARCHONTES.
24.	1.	Créon * Ep. 33.
24.	3.	Lysias. * Ep. 34.
24.	4.	Tlesias.
27.	2.	Leostratus.
27.	4.	Pisistratus.
28.	1.	Authosthènes.
29.	1.	Miltiades.
30.	2.	Miltiades II.
33.	4.	Dropides. * Ep. 35.
35.	1.	Damasias.
36.	1.	Epænetus.
39.	1.	Dracon.
41.	2.	Hæniochides.
43.	4.	Aristocles * Ep. 36.
44.	1.	Critias I. * Ep. 37.
45.	1.	Megacles.
46.	2.	Philombrotus, ou Cléombrotus.
46.	3.	Solon.
46.	4.	Dropides II.

(1) On a copié textuellement la table indiquée. On croit qu'il faudrait augmenter d'une année la date des olympiades. (*Editeurs.*)

Olymp.	Années.	ARCHONTES.
47.	1.	Eucrates.
47.	2.	Simon * Ep. 38.
48.	1.	Phænippus. * Ep. 39.
49.	3.	Damasias II.
50.	4.	Archestratides.
52.	3.	Aristomènes.
54.	3.	Hippoclides.
54.	4.	Comias * Ep. 41.
55.	1.	Hégégistratus.
56.	1.	Euthydemus. * Ep. 42.
58.	1.	Erxiclides.
60.	4.	Alcæusprior. * Ep. 44.
61.	4.	Théricles.
61.	4.	Héraclides.
64.	1.	Miltiades.
67.	1.	Pisistratus Hip. F.
68.	1.	Isagoras. * Ep. 47.
69.	1.	Acestorides.
70.	1.	Myrus.
71.	1.	Hipparchus.
71.	2.	Pythocritus. * Ep. 48.
71.	3.	Lacratides.
71.	4.	Themistocles.
72.	1.	Diognetus.
72.	2.	Phænippus II. * Ep. 49.
72.	3.	Aristides. *. Ep. 50.
72.	4.	Hibrilides.
73.	1.	Anchises.
73.	2.	Philippus.
73.	3.	Philocrates. * Ep. 51.
73.	4.	Phædon.
74.	1	Leostratus.
74.	2.	Nicodemus.
74.	3.	Aphepsion.
74.	4.	Calliades, ou Callias. * Ep. 52.
75.	1.	Xantippus. * Ep. 53.
75.	2.	Timosthènes. * Ep. 54.
75.	3.	Adimantus. * Ep. 55.
75.	4.	Themistocles Neocl. F.
76.	1.	Phædon II.
76.	2.	Dromoclides.
76.	3.	Acestorides.

Olymp.	Années.	ARCHONTES.
76.	4.	Menon.
77.	1.	Charès. * Ep. 56.
77.	2.	Praxiergus.
77.	3.	Démotion.
77.	3.	Apsephion. * Ep. 57.
77.	4.	Théagenidas. * Ep. 58.
78.	1.	Phædon, ou Aristides II.
78.	2.	Lysistratus.
78.	3.	Lysanias.
78.	4.	Lysitheus.
79.	1.	Archidémides.
79.	2.	Tlépolemus.
79.	3.	Conon.
79.	4.	Euthippus, ou Evippus. * Ep. 59.
80.	1.	Phrasiclès, ou Phrasiclidès.
80.	2.	Philocles.
80.	3.	Bion.
80.	4.	Mnesithides.
81.	1.	Callias I. * Ep. 60.
81.	2.	Sosistratus.
81.	3.	Ariston.
81.	4.	Lysicrates.
82.	1.	Chærephanes.
82.	2.	Antidotus.
82.	3.	Euthydemus.
82.	4.	Pedieus.
83.	1.	Philiscus.
83.	2.	Timarchides.
83.	3.	Callimachus.
83.	4.	Lysimachides.
84.	1.	Praxiteles.
84.	2.	Lysanias.
84.	3.	Diphilus. * Ep. 61.
84.	4.	Timocles.
85.	1.	Myrichides.
85.	2.	Glaucides.
85.	3.	Theodorus.
85.	4.	Euthymènes.
86.	1.	Nausimachus, ou Lysimachus.
86.	2.	Antilochides, ou Antiochides.
86.	3.	Charès.
86.	4.	Apseudes.

Olymp.	Années.	ARCHONTES.
87.	1.	Pythodorus.
87.	2.	Euthydemus.
87.	3.	Appollodorus.
87.	4.	Epameinon, ou Epaminondas, ou Aminias.
88.	1.	Diotimus.
88.	2.	Euclides, ou Euclées.
88.	3.	Euthydemus, ou Scytodorus, Philochorus.
88.	4.	Stratocles
89.	1.	Isarchus, ou Hipparchus.
89.	2.	Aminias.
89.	3.	Alcæus.
89.	4.	Aristion.
90.	1.	Astyphilus, ou Aristophilus. * Ep. 62.
90.	2.	Archias.
90.	3.	Antiphon.
90.	4.	Euphemus.
91.	1.	Aristomnestus.
91.	2.	Chabrias.
91.	3.	Pisandre.
91.	4.	Cléocritus, ou Clearchus.
92.	1.	Callias.
92.	2.	Theopompus.
92.	3.	Glaucippus.
92.	4.	Diocles.
93.	1.	Eustemon. * Ep. 63.
93.	2.	Antigenes. * Ep. 64.
93.	3.	Callias. * Ep. 65.
93.	4.	Alexias.
94.	1.	Pythodorus, ou Anarchodorus.
94.	2.	Euclides.
94.	3.	Micion, ou Micon. * Ep. 66.
94.	4.	Exænetus, ou Epænetus, ou Xænetus.
95.	1.	Laches. * Ep. 67.
95.	2.	Aristocrates. * Ep. 68.
95.	3.	Ithycles.
95.	4.	Lysiades.
96.	1.	Phormio.
96.	2.	Diophantus.
96.	3.	Eubulides.
96.	4.	Demostratus.

Olymp.	Années.	ARCHONTES.
97.	1.	Philocles.
97.	2.	Nicoteles.
97.	3.	Demosthènes.
97.	4.	Antipater.
98.	1.	Pyrgion, ou Pyrrhion.
98.	2.	Theodotus.
98.	3.	Mystichides.
98.	4.	Dexitheus.
99.	1.	Diotrephes.
99.	2.	Phanostratus.
99.	3.	Evander, ou Menandre.
99.	4.	Demophilus.
100.	1.	Pytheas. * Ep. 70.
100.	2.	Nicon.
100.	3.	Nausinicus.
100.	4.	Callias, ou Calleas. * Ep. 71.
101.	1.	Chariander.
101.	2.	Hippodamus.
101.	3.	Socratides.
101.	4.	Astëius, ou Aristeus. * Ep. 72.
102.	1.	Alchistènes.
102.	2.	Phrasiclides. * Ep. 73.
102.	3.	Dyscinetus. * Ep. 74.
102.	4.	Lysistratus.
103.	1.	Nausigènes. * Ep. 75.
103.	2.	Polyzélus.
103.	3.	Cephisodorus. * Ep. 76.
103.	4.	Chion.
104.	1.	Timocrates.
104.	2.	Chariclides.
104.	3.	Molon.
104.	4.	Nicophemus.
105.	1.	Callimides, ou Callidemides.
105.	2.	Eucharistus.
105.	3.	Cephisodotus.
105.	4.	Agathocles. * Ep. 77.
106.	1.	Epines, ou Elpinices.
106.	2.	Callistratus. * Ep. 78.
106.	3.	Diotimus. * Ep. 79.
106.	4.	Eudemus.
107.	1.	Aristodemus.
107.	2.	Thessalus.

Olymp.	Années.	ARCHONTES.
107.	3.	Apollodorus.
107.	4.	Callimachus.
108.	1.	Theophilus.
108.	2.	Thémistocles.
108.	3.	Archias.
108.	4.	Eubulus.
109.	1.	Lyciscus.
109.	2.	Pythodorus, ou Pythodotus.
109.	3.	Sosigènes.
109.	4.	Nicomachus.
110.	1.	Theophrastus.
110.	2.	Lysimachides.
110.	3.	Charondas, ou Chœrondas.
110.	4.	Phrynicus.
111.	1.	Pythodemus, ou Pythodorus.
111.	2.	Evænetus.
111.	3.	Ctesicles.
111.	4.	Nicocrates.
112.	1.	Nicetes, ou Niceratus.
112.	2.	Aristophanes.
112.	3.	Aristophon.
112.	4.	Cephisophon.
113.	1.	Euthycritus, ou Euthycrates.
113.	2.	Chremes, ou Hergemon.
113.	3.	Chremes, ou Anticles.
113.	4.	Anticles, ou Sosicles.
114.	1.	Hegesias.
114.	2.	Cephisodorus.
114.	3.	Philocles, ou Polycles, ou Diocles.
114.	4.	Apollodorus, ou Archippus.
115.	1.	Archippus, ou Neœchmus.
115.	2.	Apollodorus.
115.	3.	Phocion, ou Archippus.
115.	4.	Demogènes.
116.	1.	Democlides.
116.	2.	Praxibulus.
116.	3.	Nicodorus.
116.	4.	Theophrastus.
117.	1.	Polemon.
117.	2.	Simonides.
117.	3.	Hieromnemon.
117.	4.	Démetrius Phalereus.

Olymp.	Années.	ARCHONTES.
118.	1.	Charinus.
118.	2.	Anaxicrates.
118.	3.	Chorebus, ou Xenias.
118.	4.	Xenippus, ou Euxenippus, et Xenius.
119.	1.	Phérecles.
119.	2.	Leostratus.
119.	3.	Nicocles.
119.	4.	Calliarchus.
120.	1.	Hegemachus.
120.	2.	Euctemon.
120.	3.	Mnesidemus.
120.	4.	Antiphates.
121.	1.	Nicias.
121.	2.	Nicostratus.
121.	3.	Olympiodorus.
121.	4.	Philippus, ou Diphilus.

suivant l'oracle, tous les Grecs devaient régler leur année sur le cours du soleil, et les mois et les jours sur le cours de la lune. Comme l'année lunaire est de 354 jours, ils pensèrent que le mois lunaire était de 29 jours $\frac{1}{2}$, et que les deux mois faisaient 59 jours. Ainsi ils établirent alternativement un mois plein et un mois cave, pour correspondre aux 59 jours, qui forment deux mois lunaires; d'où il s'ensuit qu'il y a dans l'année six mois pleins et six mois caves, dont le premier est plein et le second cave, et ainsi successivement. Or, l'année solaire étant, dit-il, de 365 jours un quart, huit de ces années font 2922 jours, et la durée d'une lunaison moyenne étant, suivant le même auteur, de 29 jours 12 heures et environ $\frac{1}{33}$ de jour, (*ou pour mieux dire, de 29 jours et* $\frac{35}{66}$ *partie de jour*), donne pour 99 mois lunaires, dont était composée l'octaëteride, 2923 jours et demi.

Cependant l'octaëteride n'était composée que de 2922 jours, ou de 99 lunaisons, lesquelles étaient divisées en 51 mois pleins et en 48 mois caves. Entre les huit années de cette période, il y en avait cinq de communes et trois d'embolismiques. Les années communes étaient composées de 12 mois lunaires, qui font 354 jours; les années embolismiques avaient treize mois lunaires, qui font 384 jours; elles tombaient à la 3e., 5e. et 8e. année de la période, comme Geminus le dit formellement. (*Loco citato.*).

Ainsi les olympiades étant réglées sur l'octaëteride, avaient alternativement 49 et 50 mois lunaires, et huit années olympiques, dans cette hypothèse, étaient parfaitement égales à huit années juliennes. L'intercalation d'un mois dans chacune des trois années que nous venons de marquer, nous donne l'explication d'un vers de Pindare, qui, dans sa troisième ode, nous dit que les olympiades arrivaient tantôt après 49 mois, tantôt après 50. *Fit verò certamen nunc post quadraginta novem menses, nunc verò quinquaginta.*

Ce qui suit naturellement de ce que dans les quatre premières années, il n'y en avait qu'une seule, savoir la 3e, qui était intercalaire, et par conséquent, les quatre n'avaient que 49 mois: au lieu que dans les quatre suivantes, la 5e. et la 8e. se trouvant intercalaires, elles devaient nécessairement avoir 50 lunaisons. Il paraît par-là que non-seulement les olympiades étaient alternativement de 49 et de 50 lunes, mais aussi que les jeux olympiques tombaient alternativement dans une année commune, et dans une année embolismique,

par la raison que ceux qui se donnaient à la 4e. année de l'octaëteride, tombaient nécessairement dans une année commune, puisque la précédente était une des trois où se faisait l'intercalation. Nous avons dit que la durée d'une lunaison moyenne était de 29 jours 12 heures et environ $\frac{1}{33}$; en conséquence, Geminus nous dit que les anciens ne tardèrent pas à s'apercevoir que l'octaëteride était vicieuse, quant au cours de la lune. Ils reconnurent aussi que, pour corriger ce défaut, et pour se conformer au cours de cet astre, qui était une des conditions prescrites par l'oracle, il fallait ajouter 3 jours tous les seize ans, c'est-à-dire à la dernière année de chaque deuxième octaëteride. Ainsi l'hecœdecaëteride, ou cycle de 16 ans, anticipait de 3 jours sur le cours du soleil, quoique d'accord avec le cours de la lune.

Pour remédier à ce dernier défaut, les Grecs retranchaient en 160 ans, ou pour mieux dire à la 160e. année, un mois plein, ou 30 jours, et par ce moyen, ces 160 années contenaient 58,440 jours, parfaitement égaux à 160 années juliennes; car 1979 mois lunaires multipliés par 29 jours 12 heures et environ $\frac{1}{33}$ (*ou pour mieux dire* 29 *jours et* $\frac{35}{66}$ *parties de jour*), donnent également 58,440 jours. Il résulte de ce que nous venons de dire, que les années communes étaient de 354 jours, et que les années embolismiques en avaient 384, à l'exception néanmoins de la dernière de l'octaëteride, qui avait alternativement 384 et 387 jours; cependant l'année qui faisait la clôture de la période de 160 ans, n'avait que 357 jours.

Tels sont les principes détaillés par Geminus; quoique nous ignorions en quel tems précisément on a commencé à se servir de l'octaëteride, il est certain néanmoins qu'elle est antérieure à la découverte de Méton, puisqu'il substitua son cycle à cette période, et c'est par cette raison que nous en faisons remonter l'effet jusqu'à la première année de la 1re. olympiade vulgaire; mais quand nous serons parvenus aux tems où Méton publia son ennéadécaëteride, et que Calippe réforma le cycle de Méton, nous emploierons la forme d'année qu'ils introduisirent, comme étant certains, suivant Geminus, que ces réformes furent adoptées par toute la Grèce.

Le premier mois de l'année olympique commençait, tantôt à la pleine lune, qui suit immédiatement le solstice d'été, tantôt à celle qui précédait ce même solstice, par la

raison que l'année grecque avait quelquefois 384, et plus ordinairement 354 jours; mais depuis la découverte de Méton, l'année olympique a toujours commencé entre la nouvelle et la pleine lune qui suivait immédiatement le solstice, comme on peut le voir par notre Table.

La fête de Jupiter se célébrait vers la pleine lune de ce mois, et la distribution des prix dans les jeux quatriennaux, était fixée constamment à cette pleine lune. (*Mém. de l'Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres*, t. XVIII, p. 143 *et suivantes*). Les noms de ces mois nous sont inconnus, dit M. Fréret, à l'exception des trois suivants; savoir, *Parthenius*, *Apollonius* et *Elaphius*; et il pense que c'était après ce dernier mois, qui arrivait vers l'équinoxe du printems, qu'on plaçait le mois intercalaire; au surplus, cela nous devient indifférent, notre dessein n'étant pas de donner un calendrier par mois, mais une Table d'année en année, et d'olympiade en olympiade, laquelle indiquera l'onzième jour de la lune qui suit le solstice, jour, suivant Censorin (*de Die Natali*, c. 21), par où débute l'année olympique; cependant on n'inscrivait dans le Gymnase d'Olympie, le nom de celui qui avait remporté le prix de la course du stade, qu'après la distribution des prix, qui ne se faisait que le jour de la pleine lune.

Suivant M. Delalande, le solstice d'été vrai, de l'an 776 avant Jésus-Christ, sous le méridien de Pise en Elide, est arrivé le 1er. juillet à 11h. 15′ 33″ du matin. La nouvelle lune moyenne, sous le même méridien, est arrivée le 8 juillet à 9h. 29′ 33″ du matin; ainsi notre Table commence le 18 de ce mois, qui est le onzième jour de cette lune.

L'astérisque * dans la colonne de l'octaëteride désigne l'année de 384 jours, et les deux astérisques ** celle de 387 jours. La double barre = au-dessous du chiffre dans la même colonne, indique l'année de 357 jours, qui fait la clôture du cycle de 160 ans.

La lettre B dans la colonne des années avant Jésus-Christ, sert à désigner les années bissextiles.

TABLE
DES OLYMPIADES
ET
FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Octaëteride.	Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
1	1	1	776	18 juillet.
2		2	775	7 juillet.
3*		3	774	26 juin.
4		4	B 773	14 juillet.
5*	2	1	772	3 juillet.
6		2	771	22 juillet.
7		3	770	11 juillet.
8*		4	B 769	29 juin.
1	3	1	768	18 juillet.
2		2	767	7 juillet.
3*		3	766	26 juin.
4		4	B 765	14 juillet.
5*	4	1	764	3 juillet.
6		2	763	22 juillet.
7		3	762	11 juillet.
8**		4	B 761	29 juin.
1	5	1	760	21 juillet.
2		2	759	10 juillet.
3*		3	758	29 juin.
4		4	B 757	17 juillet.
5*	6	1	756	6 juillet.
6		2	755	25 juillet.
7		3	754	14 juillet.
8*		4	B 753	2 juillet.
1	7	1	752	21 juillet.
2		2	751	10 juillet.
3*		3	750	29 juin.
4		4	B 749	17 juillet.

(1) Quelques critiques doutent de ce vainqueur, et le rapporte[nt]

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Corébus*, d'Elide.

La première olympiade vulgaire commence l'an 806 de l'ère d'Athènes, selon les Marbres d'Arondel. — Æschylus étant 12e. archonte perpétuel.

Vainqueur : *Antimachus*, d'Elide.

Naissance de Romulus et de Rémus.

Théopompe succède à son aïeul Charilas, au royaume de Lacédémone.

Vainqueur : *Androclus*, de Messène.

Abaris vient de la Scythie septentrionale, en Grèce, cette année, dans le tems que presque tout l'Univers était affligé de la peste : d'autres mettent sa venue plus tard.

Vainqueur : *Polychares*, de Messène.

On fait à Athènes des Triremes, c'est-à-dire, des Galères, ou vaisseaux à trois rangs de rameurs.

Vainqueur *Æschines*, de Messène.

Etablissement de cinq éphores à Lacédémone, pour réprimer l'excès de l'autorité royale, etc.

Syracuse est bâtie en Sicile, par Archias, de Corinthe.

Vainqueur : *Œbotas*, de Dyma.

Alcméon, 13e. archonte perpétuel d'Athènes, gouverne deux ans.

Charops, 1er. archonte décennal d'Athènes.

Fondation de Rome, selon Varron.

Vainqueur : *Daïclès*, de Messène (1).

Daïclès est le premier couronné aux jeux olympiques.

Les habitants de la ville de Milet, dans l'Asie mineure, se rendent puissants sur la mer.

(1) à la 7e. olympiade depuis Iphitus.

Octaëte-ride.	Olym-piades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
5*	8	1	748	6 juillet.
6		2	747	25 juillet.
7		3	746	14 juillet.
8**		4	B 745	2 juillet.
1	9	1	744	24 juillet.
2		2	743	13 juillet.
3*		3	742	2 juillet.
4		4	B 741	20 juillet.
5*	10	1	740	9 juillet.
6		2	739	28 juillet.
7		3	738	17 juillet.
8*		4	B 737	5 juillet.
1	11	1	736	24 juillet.
2		2	735	13 juillet.
3*		3	734	2 juillet.
4		4	B 733	20 juillet.
5*	12	1	732	9 juillet.
6		2	731	28 juillet.
7		3	730	17 juillet.
8**		4	B 729	5 juillet.
1	13	1	728	27 juillet.
2		2	727	16 juillet.
3*		3	726	5 juillet.
4		4	B 725	23 juillet.
5*	14	1	724	12 juillet.
6		2	723	31 juillet.
7		3	722	20 juillet.
8*		4	B 721	8 juillet.

(1) Les Eléens regardaient cette olympiade comme nulle, n'y

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Anticlès* (1) de Messène.

Æsimède, 2e. archonte décennal d'Athènes, ou dix ans.
La même année 717 commence l'ère de Nabonassar, célèbre parmi les astronomes.

Vainqueur : *Xenoclès*, de Messène, ou *Xenodocus*.

Guerre de vingt ans des Lacédémoniens et des Messéniens, pour les filles de Lacédémone, outragées par les Messéniens.

Vainqueur : *Dotades*, de Messène.

Bataille des Lacédémoniens et des Messéniens.
Clidicus, 3e. archonte décennal d'Athènes.

Vainqueur : *Leochares*, de Messène.

Guerre des Lacédémoniens et des Argiens : l'action se donna entre trois cents hommes de chaque nation ; tous y périrent, hormis deux argiens.

Vainqueur : *Oxithémis*, de Coronée.

Bataille très-sanglante des Lacédémoniens contre les Messéniens, proche d'Ithome.

Vainqueur : *Dioclès*, de Corinthe.

Hippomène, 4e. archonte décennal.
Les Lacédémoniens entrent en guerre, et sont battus par les Messéniens.

Vainqueurs : *Dasmon* et *Hypénus*, de Corinthe.

Fin de la guerre des Messéniens, après qu'elle eut duré vingt ans.

ayant pas présidé.

Octaëteride.	Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
1	15	1	720	27 juillet.
2		2	719	16 juillet.
3*		3	718	5 juillet.
4		4	B 717	23 juillet.
5*	16	1	716	12 juillet.
6		2	715	31 juillet.
7		3	714	20 juillet.
8**		4	B 713	8 juillet.
1	17	1	712	30 juillet.
2		2	711	19 juillet.
3*		3	710	8 juillet.
4		4	B 709	26 juillet.
5*	18	1	708	15 juillet.
6		2	707	3 août.
7		3	706	23 juillet.
8*		4	B 705	11 juillet.
1	19	1	704	30 juillet.
2		2	703	19 juillet.
3*		3	702	8 juillet.
4		4	B 701	26 juillet.
5*	20	1	700	15 juillet.
6		2	699	3 août.
7		3	698	23 juillet.
8**		4	B 697	11 juillet.
1	21	1	696	2 août.
2		2	695	22 juillet.
3*		3	694	11 juillet.
4		4	B 693	29 juillet.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Orsippus*, de Mégare.
a première fois que l'on courut tout nud aux jeux
piques.

te, 5e. archonte décennal d'Athènes.

Vainqueur : *Pythagoras* de Laconie.
s-uns ont cru que le Pythagoras, vainqueur des jeux
piques, était le même que le philosophe ; mais le
re Dodwell a combattu et détruit cette opinion.

Vainqueur : *Polus*, d'Epidaure.
t que la ville d'Astacus, en Bythinie, a été bâtie cette
e par les Mégariens. Quelques anciens disent que c'est
ême qui fut depuis nommée Nicomédie ; mais on a
le croire que c'étaient deux villes voisines.

Vainqueur : *Tellis*, de Sicyone.

re, 6e. archonte décennal d'Athènes.

Vainqueur : *Menon*, de Megare.

rinthiens envoient une colonie dont l'île de Corcyre
e Corfou, dont ils se rendent maîtres, et y bâtissent
ville.

inqueur : *Athérades* ou *Atheradas*, de Laconie.
es auteurs ont cru que le célèbre poëte lyrique Archi-
e commence à paraître dans ce tems ; d'autres le
ent plus tard.
, 7e. et dernier archonte décennal d'Athènes.

Vainqueur : *Pantaclès*, d'Athenes.
nmeriens, qui sont une espèce de Scythes, ravagent
phlagonie et la Phrygie, vers le tems de la mort du
Midas. (*Voyez* Strabon, libre I.)

Octaëte-ride.	Olym-piades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
5*	22	1	692	18 juillet.
6		2	691	6 août.
7		3	690	26 juillet.
8*		4	B 689	14 juillet.
1	23	1	688	2 août.
2		2	687	22 juillet.
3*		3	686	11 juillet.
4		4	B 685	29 juillet.
5*	24	1	684	18 juillet.
6		2	683	6 août.
7		3	682	26 juillet.
8**		4	B 681	14 juillet.
1	25	1	680	5 août.
2		2	679	25 juillet.
3*		3	678	14 juillet.
4		4	B 677	1 août.
5*	26	1	676	21 juillet.
6		2	675	9 août.
7		3	674	29 juillet.
8*		4	B 673	17 juillet.
1	27	1	672	5 août.
2		2	671	25 juillet.
3*		3	670	14 juillet.
4		4	B 669	1 août.
5*	28	1	668	21 juillet.
6		2	667	9 août.
7		3	666	29 juillet.
8**		4	B 665	17 juillet.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Pantaclès*, de rechef.

Quelques auteurs rapportent à cette année la fondation de la ville de Géla ; en Sicile.

Vainqneur : *Icarius*, d'Yperée.

Après les archontes de dix ans, il y eût une anarchie qui dura trois ans à Athènes.
Seconde guerre de Messène et de Lacédémone.

Vainqueur : *Cleoptolème*, de Laconie.

Créon, établi premier archonte annuel d'Athènes. Ces archontes servent à régler l'histoire grecque.
Arch. Lysias, selon les marbres d'Arondel.
— Tlesias.

Vainqueur : *Thalpius*, de Laconie.

C'est dans cette olympiade que l'on introduisit la course des chevaux, attelés à un char, dont le premier vainqueur fut Pangondas, de Thèbes.

Vainqueur : *Callisthène*, de Laconie.

Etablissement des jeux Carniens, à Lacédémone, en l'honneur d'Apollon Carnien : c'étaient une représentation des exercices militaires ; ils duraient neuf jours.

Vainqueur : *Euribates*, de Lacédémone.

Alcman, poëte lyrique, paraît.
Arch. Leostratus, selon Denys Halicarn.
— Pisistratus, selon Pausanias.

Vainqueur : *Charmis*, de Laconie.

Arch. Autosthènes, selon Pausanias, qui met à cette année la fin de la seconde guerre des Lacédémoniens et des Messeniens.

Octaëte-ride.	Olym-piades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours julien où commen l'année olympi
1	29	1	664	8 août.
2		2	663	28 juillet
3*		3	662	17 juillet
4		4	B 661	4 août.
5*	30	1	660	24 juillet
6		2	659	12 août.
7		3	658	1 août.
8*		4	B 657	20 juillet
1	31	1	656	8 août.
2		2	655	28 juillet
3*		3	654	17 juillet
4		4	B 653	4 août.
5*	32	1	652	24 juillet
6		2	651	12 août.
7		3	650	1 août.
8**		4	B 649	20 juille
1	33	1	648	11 août.
2		2	647	31 juille
3*		3	646	20 juille
4		4	B 645	7 août.
5*	34	1	644	27 juille
6		2	643	15 août.
7		3	642	4 août.
8*		4	B 641	23 juille
1	35	1	640	11 août.
2		2	639	31 juille
3*		3	638	20 juill
4		4	B 637	7 août.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Chionis*, de Lacédémone.

Arch. Miltiades. selon Pausanias, ou Archimèdes. — Combat naval entre les Corinthiens et les habitants de l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou.

Vainqueur : *Chionis*, pour la 2e. fois.

Arch. Miltiades 2e. — Cypséle se fait tyran de Corinthe. — On rapporte à cette année la fondation de Bysance, aujourd'hui Constantinople, par les Argiens.

Vainqueur : *Chionis*, pour la 3e. fois.

Quelques-uns mettent ici la tyranie de Cypsèle à Corinthe ; d'autres, comme nous, trois ans plus haut.

Démarate, citoyen de Corinthe, se retire à Rome, et y devient père de Tarquin l'ancien, qui ensuite fut roi.

Vainqueur : *Cratinus*, de Mégare.

On bâtit, à ce qu'on dit, la ville de Selinunte, en Sicile.

On prétend que la ville d'Hymère fut bâtie cette année.

Vainqueur : *Gygès*, de Laconie.

On vit, à cette olympiade, un géant de plus de six pieds, nommé Lygdamis, de Syracuse, en Sicile, qui fut vainqueur d'un exercice de ces jeux.

Arch. Dropile, selon les Marbres.

Vainqueur : *Stomas*, d'Athènes.

Pantaléon, roi de Pise, voulut cette année se rendre maître des jeux olympiques, à l'exclusion des Eléens, qui seuls avaient droit d'y présider.

Vainqueur : *Sphœrus*, de Laconie.

Arch. Damasias, selon Denys Halicarn.

Naissance du philosophe Thalès.

Octaëte-ride.	Olym-piades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
5*	36	1	636	27 juillet.
6		2	635	15 août.
7		3	634	4 août.
8**		4	B 633	23 juillet.
1	37	1	632	14 août.
2		2	631	3 août.
3*		3	630	23 juillet.
4		4	B 629	10 août.
5*	38	1	628	30 juillet.
6		2	627	18 août.
7		3	626	7 août.
8*		4	B 625	26 juillet.
1	39	1	624	14 août.
2		2	623	3 août.
3*		3	622	23 juillet.
4		4	B 621	10 août.
5*	40	1	620	30 juillet.
6		2	619	18 août.
7		3	618	7 août.
8**		4	B 617	26 juillet.
1	41	1	616	18 juillet.
2		2	615	7 juillet.
3*		3	614	26 juin.
4		4	B 613	14 juillet.
5*	42	1	612	3 juillet.
6		2	611	22 juillet.
7		3	610	11 juillet.
8*		4	B 609	29 juin.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Phrynon*, d'Athènes.

Arch. Epænetus. — Phrynon, athénien, qui fut cette année vainqueur, se rendit dans la suite fort célèbre, et fut tué dans un duel par Pittacus, tyran de Mitylène, dans l'île de Lesbos.

Vainqueur : *Euryclides*, de Laconie.

Les Eléens s'avisèrent de faire paraître dans cette olympiade des enfants, exercés à la course, auxquels on proposa un prix. — Hipposthenès, de Lacédémone l'eut.

Cypsèle meurt. — Périandre se fait tyran de Corinthe.

Vainqueur : *Olyntheus*, de Laconie.

On prétend que Sinope, ville principale de la province du Pont, fut bâtie cette année.

Vainqueur : *Rhipsolcus*, de Laconie.

Arch. Dracon : il donne ses lois sanguinaires aux Athéniens. *Clemens Alex.*, lib. I; *Euseb. in Chron.* — Trasibule se fait cette année tyran de Milet, ville d'Ionie.

Dyrrachium, ou Epidaure est bâtie.

Vainqueur : *Olyntheus*, de rechef.

Naissance de Xenophane, poëte philosophe.

Alyatte II, roi de Lydie, père de Crésus, règne cette année; et gouverne cinquante-sept ans.

Vainqueur : *Cléonidas*, de Thèbes.

Arch. Henochides. — On croit que la ville de Cyrène, dans la Libye, est bâtie cette année par Battus, ou la suivante.

Panætius se fait tyran de Sicile; il est le premier qui usurpe l'autorité de cette île.

Vainqueur : *Lycotas*, de Laconie.

Pittacus, qu'on regarde comme un des sept sages, aidé du poëte Alcée et de ses frères, chasse Mélancre, tyran de Mitylène, et en usurpe ensuite la souveraine autorité.

Octaëte-ride.	Olym-piades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
1	43	1	608	18 juillet.
2		2	607	7 juillet.
3*		3	606	26 juin.
4		4	B 605	14 juillet.
5*	44	1	604	3 juillet.
6		2	603	22 juillet.
7		3	602	11 juillet.
8**		4	B 601	29 juin.
1	45	1	600	21 juillet.
2		2	599	10 juillet.
3*		3	598	29 juin.
4		4	B 597	17 juillet.
5*	46	1	596	6 juillet.
6		2	595	25 juillet.
7		3	594	14 juillet.
8*		4	B 593	2 juillet.
1	47	1	592	21 juillet.
2		2	591	10 juillet.
3*		3	590	29 juin.
4		4	B 589	17 juillet.
5*	48	1	588	6 juillet.
6		2	587	25 juillet.
7		3	586	14 juillet.
8**		4	B 585	2 juillet.
1	49	1	584	24 juillet.
2		2	583	13 juillet.
3*		3	582	2 juillet.
4		4	B 581	20 juillet.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Cléon*, d'Epidaure.
C'est à cette année que l'on rapporte l'usurpation que fait Pittacus de l'autorité de Mitylène.
Arch. Aristoclès.

Vainqueur : *Gélon*, de Laconie.
Arch. Critias, suivant les marbres d'Arundel.— On rapporte à ce tems le poëte Alcée, aussi bien que la fameuse Sapho, qui a inventé les vers saphiques.

Vainqueur : *Anticrates*, d'Epidaure.
Arch. Megaclès. — Massacre de Cylon et des Cylonites, que l'on fit contre la parole qui leur avait été donnée; crime qu'il fallut ensuite faire expier par Epiménides. — Même année, fondation de Marseille, par les Phocéens d'Asie.

Vainqueur : *Chrysomaxus*, de Laconie.

Arch. Philombrotus, ou Cleonbrotus, selon Plutarque.
—— Solon, qui donne des lois aux Athéniens.
—— Dropides II.

Vainqueur : *Euryclès*, de Laconie.
Arch. Eucrates. — Le philosophe Anacharsis, en Grèce.
—— Simon. — Les jeux pythiens sont établis et célébrés pour la première fois à Delphes.

Vainqueur : *Glaucias* ou *Glycon*, de Crotone.
Arch. Phœnippus, suivant Prideaux et Simson.
Le conseil des Amphictyons rétablit cette année la liberté de l'oracle de Delphes.
Mort de Périandre, tyran de Corinthe.

Vainqueur : *Lycinus*, de Crotone.

Arch. Damasias II. — On célèbre pour la seconde fois les Jeux Pythiens, qui recommencent ensuite tous les 4 ans.

Octaëteride.	Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
5*	50	1	580	9 juillet.
6		2	579	28 juillet.
7		3	578	17 juillet.
8*		4	B 577	5 juillet.
1	51	1	576	24 juillet.
2		2	575	13 juillet.
3*		3	574	2 juillet.
4		4	B 573	20 juillet.
5*	52	1	572	9 juillet.
6		2	571	28 juillet.
7		3	570	17 juillet.
8**		4	B 569	5 juillet.
1	53	1	568	27 juillet.
2		2	567	16 juillet.
3*		3	566	5 juillet.
4		4	B 565	23 juillet.
5	54	1	564	12 juillet.
6*		2	563	31 juillet.
7		3	562	20 juillet.
8*		4	B 561	8 juillet.
1	55	1	560	27 juillet.
2		2	559	16 juillet.
3*		3	558	5 juillet.
4		4	B 557	23 juillet.
5*	56	1	556	12 juillet.
6		2	555	31 juillet.
7		3	554	20 juillet.
8**		4	B 553	8 juillet.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Epitelides*, de Laconie.
Pentathlus, de Cnide, conduit une colonie de ses concitoyens, en Sicile.

Arch. Archestratides.

Vainqueur : *Eratosthènes*, de Crotone.
Orphée, poëte épique de Crotone, dans la grande Grèce, paraît : il a écrit un poëme sur les Argonautes.

Vainqueur : *Agis*, d'Elide.
On croit que Phalaris se fait tyran d'Agrigente, et gouverne pendant 16 ans; d'autres le placent à l'an 532.
Arch. Aristomènes.
Anacréon, poëte lyrique, paraît vers ce tems.

Vainqueur : *Agnon*, de Péparethe.
On croit que le célèbre philosophe Pythagore est né cette année. *Voy.* Dodwel. — Les Jeux Néméens commencent. Ces jeux se célébraient la 2e. et la 4e. année des olympiades.

Vainqueur : *Hippostratus*, de Crotone.
Mort d'Esope à Delphes.

Arch. Hippoclides (Prideaux), en 566 (Larcher).
— Hegesistrate. — Pisistrate se fait tyran d'Athènes.

Vainqueur : *Hippostratus*, de rechef.

Mort de Solon, âgé de 79 ans.

Naissance de Simonide, poëte.

Vainqueur : *Phedrus*, de Pharsale.
Arch. Eutydemus. — Crésus règne en Lydie. — Pisistrate usurpe pour la seconde fois la tyrannie d'Athènes; est chassé dans l'année, et reste onze ans exilé.

Octaëte-ride.	Olym-piades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
1	57	1	552	30 juillet.
3		2	551	19 juillet.
3*		3	550	8 juillet.
4		4	B 549	26 juillet.
5*	58	1	548	15 juillet.
6		2	547	3 août.
7		3	546	23 juillet.
8*		4	B 545	11 juillet.
1	59	1	544	30 juillet.
2		2	543	19 juillet.
3*		3	542	8 juillet.
4		4	B 541	26 juillet.
5*	60	1	540	15 juillet.
6		2	539	3 août.
7		3	538	23 juillet.
8**		4	B 537	11 juillet.
1	61	1	536	2 août.
2		2	535	22 juillet.
3*		3	534	11 juillet.
4		4	B 533	29 juillet.
5*	62	1	532	18 juillet.
6		2	531	6 août.
7		3	530	26 juillet.
8*		4	B 529	14 juillet.
1	63	1	528	2 août.
2		2	527	22 juillet.
3*		3	526	11 juillet.
4		4	B 525	29 juillet.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Ladromus*, de Laconie.

Aristée, poëte et philosophe, commence à paraître.

Vainqueur : *Diognetes*, de Crotone.

Arch. Erxiclide. — Le temple de Delphes est brûlé; et la même année, Crésus est défait et pris par Cyrus, qui se rend maître de la ville de Sardes : d'autres mettent cet événement en 542.

Vainqueur : *Archilochus*, de Corcyre.

Pisistrate se saisit pour la troisième fois d'Athènes, après onze ans d'exil.

Phérécide, maître de Pythagore, vivait vers ce tems.

Vainqueur : *Appellæus*, d'Elide.

Xénophanes, philosophe, commence alors à paraître.

Cyrus, roi des Perses, prend Babylone.

Les Phocéens fondent Marseille. (Petau.)

Vainqueur : *Agatharchus*, de Corcyre.

Arch. Alcée. —La première tragédie représentée à Athènes, par Thespis. — Cyrus est maître de l'Asie.

Arch. Héraclides.

Vainqueur : *Eryxidas*, de Chalcis.

Polycrates se rend tyran de Samos, avec ses frères Solyson et Pantagnote.

Mort de Pisistrate, tyran d'Athènes.

Vainqueur : *Parmenides*, de Camarine.

Hipparque, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes ; mais il gouverne avec beaucoup de modération et de justice.

Naissance du poëte Eschyle, en 540 (Petau).

Octaëte-ride.	Olym-piades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
5*	64	1	524	18 juillet.
6		2	523	6 août.
7		3	522	26 juillet.
8**		4	B 521	14 juillet.
1	65	1	520	5 août.
2		2	519	25 juillet.
3*		3	518	14 juillet.
4		4	B 517	1 août.
5*	66	1	516	21 juillet.
6		2	515	9 août.
7		3	514	29 juillet.
8*		4	B 513	17 juillet.
1	67	1	512	5 août.
2		2	511	25 juillet.
3*		3	510	14 juillet.
4		4	B 509	1 août.
5*	68	1	508	21 juillet.
6		2	507	9 août.
7		3	506	29 juillet.
8**		4	B 505	17 juillet.
1	69	1	504	8 août.
2		2	503	28 juillet.
3*		3	502	17 juillet.
4		4	B 501	4 août.
5*	70	1	500	24 juillet.
6		2	499	12 août.
7		3	498	1 août.
8*		4	B 497	20 juillet.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Evandre*, de Thessalie.
Arch. Miltiades.
Mort de Polycrates, tyran de Samos, mis en croix par l'ordre d'Orétès, gouvernenr de Sardes.

Vainqueur : *Apochas* ou *Acochas*, de Tarente.
Naissance du poëte Pindare.

Darius, roi de Perse en 521. (Petau et autres.)

Vainqueur : *Ischyrus*, d'Himère.
Hipparque, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, est tué par Harmodius et Aristogiton, après treize ans de règne : son frère Hippias, lui succède.

Vainqueur : *Phanas*, de Pellène.
Hippias et les autres Pisistratides, chassés d'Athènes la quatrième année après la mort d'Hipparque.

Arch. Clisthènes.

Vainqueur : *Ischomachus*, de Crotone.
Arch. Isagoras. — Cent mille Crotoniates, sous la conduite de Milon, de Crotone, défont trois cent mille Sybarites et détruisent la ville de Sybaris.

Vainqueur : *Ischomachus*, derechef.
Arch. Acestorides. — Heraclite et Parmenide, philosophes, commencent à paraître.
Les peuples de l'île de Chypre se révoltent contre les Perses, et se mettent en liberté.

Vainqueur : *Nicias*, ou *Nicæstas*, d'Opunte.
Arch. Myrus. — Les Perses assiégent et prennent la ville de Milet, et par là soumettent derechef l'Ionie et la Carie.

Naissance du poëte Sophocle. — Mort de Pythagore.

Octaëte-ride.	Olym-piades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
1	71	1	496	8 août.
2		2	495	28 juillet.
3*		3	494	17 juillet.
4		4	B 493	4 août.
5*	72	1	492	24 juillet.
6		2	491	12 août.
7		3	490	1 août.
8**		4	B 489	20 juillet.
1	73	1	488	11 août.
2		2	487	31 juillet.
3*		3	486	20 juillet.
4		4	B 485	7 août.
5*	74	1	484	27 juillet.
6		2	483	15 août.
7		3	482	4 août.
8*		4	B 481	23 juillet.
1	75	1	480	11 août.
2		2	479	31 juillet.
3*		3	478	20 juillet.
4		4	B 477	7 août.
5*	76	1	476	27 juillet.
6		2	475	15 août.
7		3	474	4 août.
8**		4	B 473	23 juillet.
1	77	1	472	14 août.
2		2	471	3 août.
3*		3	470	23 juillet.
4		4	B 469	10 août.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Tisicrates*, de Crotone.
Arch. Hipparchus.
— Philippus, ou Pithocritus, selon les Marbres.
— Philippus, ou Lacratides.
— Thémistocles.

Vainqueur : *Tisicrates*, derechef.
Arch. Diognetus.
— Hybrilidès.
— Phœnippus. — Bataille de Marathon, les Perses [battus.
— Aristides. — Miltiade échoue à Paros.

Vainqueur : *Astylus*, de Crotone.
Arch. Anchisès.
— Philippus.
— Philocrates (Prideaux). Miltiade (Corsini).
— Phœdon. — Xercès succède à Darius.

Vainqueur : *Astyllus*, de Syracuse.
Arch. Leostratus.
— Nicodemus. — Aristide est envoyé en exil.
— Aphepsion.
— Xercès entreprend la guerre contre les Grecs.

Vainqueur : *Suchus*, de Syracuse.
Arch. Calliades. — Bataille de Salamine, contre les Perses.
— Xantippus. — Bataille de Platée, contre les mêmes.
— Timosthènes. —Les Athéniens rentrent dans Athènes.
— Adimantus.

Vainqueur : *Scamandre*, de Mitylène.
Arch. Phœdon.—Pausanias, chef des Grecs, prend Bysance.
— Dromoclides.
— Acestoridès.
— Menon.

Vainqueur : *Datès*, ou *Dandès*, d'Argos.
Arch. Charès. — Hieron se fait tyran de Syracuse.
— Praxiergus. — Thémistocles est exilé.
— Apsephion, ou Démotion.
— Phœdon. — Les Perses sont battus par Cimon.

Octaëteride.	Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
5*	78	1	468	30 juillet.
6		2	467	18 août.
7		3	466	7 août.
8*		4	B 465	26 juillet.
1	79	1	464	14 août.
2		2	463	3 août.
3*		3	462	23 juillet.
4		4	B 461	10 août.
5*	80	1	460	30 juillet.
6		2	459	18 août.
7		3	458	7 août.
8		4	B 457	26 juillet.
1	81	1	456	18 juillet.
2		2	455	7 juillet.
3*		3	454	26 juin.
4		4	B 453	14 juillet.
5*	82	1	452	3 juillet.
6		2	451	22 juillet.
7		3	450	11 juillet.
8*		4	B 449	29 juin.
1	83	1	448	18 juillet.
2		2	447	7 juillet.
3*		3	446	26 juin.
4		4	B 445	14 juillet.
5*	84	1	444	3 juillet.
6		2	443	22 juillet.
7		3	442	11 juillet.
8**		4	B 441	29 juin.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Parmenides*, de Poseidon.
Arch. Théagenidas, selon les Marbres, ou Aristides.
—— Lysistratus. | Pausanias est mis à mort à Lacédé-
—— Lysanias. | mone, pour crime de trahison.
—— Lysitheus.

Vainqueur : *Xénophon*, de Corinthe.
Arch. Archidemides.
—— Tlepolemus.
—— Conon.
—— Evippus, ou Euthippus, selon les Marbres.

Vainqueur : *Torymbas*, de Thessalie.
Arch. Phrasiclides. — Différend entre les Lacédémoniens
—— Philoclès. | et les Athéniens ; ces derniers
—— Bion. | sont défaits par les Corinthiens.
—— Mnesitheïdès. — Mort du poëte Eschile.

Vainqueur : *Polymnastus*, de Cyrène.
Arch. Callias. — Les Athéniens font une incursion dans
—— Sosistratus. | le pays de Lacédémone et y causent
—— Ariston. | beaucoup de ravages, aussi bien que
—— Lysicratès. | l'année suivante.

Vainqueur : *Lycus*, de Thessalie.
Arch. Chœrephanès.
—— Antidotus.
—— Eutydemus.
—— Pedieus.

Vainqueur : *Crisson*, d'Himère.
Arch. Philiscus. — Les Mégariens quittent l'alliance des
—— Timarchidès. [Athéniens.
—— Callimachus. — Naissance de Timothée, milesien.
—— Lisimachidès.

Vainqueur : *Crisson*, derechef.
Arch. Praxitelès. — Les Athéniens envoient une colonie
—— Lysanias. [pour peupler la ville de Sybaris.
—— Diphilus.
—— Timoclès.

Octaëte-ride.	Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
1	85	1	440	21 juillet.
2		2	439	10 juillet.
3*		3	438	29 juin.
4		4	B 437	17 juillet.
5*	86	1	436	6 juillet.
6		2	435	25 juillet.
7		3	434	14 juillet.
8*		4	B 433	2 juillet.
	(*) 87	1	432	26 juillet.
		2	431	16 juillet.
		3	430	5 juillet.
		4	B 429	23 juillet.
	88	1	428	13 juillet.
		2	427	2 juillet.
		3	426	21 juillet.
		4	B 425	9 juillet.
	89	1	424	28 juillet.
		2	423	18 juillet.
		3	422	7 juillet.
		4	B 421	25 juillet.
	90	1	420	14 juillet.
		2	419	4 juillet.
		3	418	23 juillet.
		4	B 417	11 juillet.
	91	1	416	30 juin.
		2	415	19 juillet.
		3	414	9 juillet.
		4	B 413	26 juillet.

(*) Le cycle de Moton commence après la solstice d'été de l'an 432, c'est-à-dire, le 16 juillet julien, vers la fin de la 4e. année

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Crisson*, pour la troisième fois.
Arch. Myrichides.
—— Glaucides. — Les Athéniens assiégent les Samiens ; et
—— Theodarus. | l'on prétend que ce fut alors que l'on
—— Euthymènes. | mit en usage les machines de guerre.

Vainqueur : *Théopompus*, de Thessalie.
Arch. Nausimachus, ou Lysimachus. — La ville de Potidée
—— Antilochides. | se révolte contre les Athé-
—— Charès. | niens, à la sollicitation
—— Apseudès. | des Corinthiens.

Vainqueur : *Sophron*, d'Ambracie.
Arch. Pythodorus.
—— Euthydemus. — La ville de Platée est surprise par les
—— Apollodorus. | Thébains. — La guerre du Pélo-
—— Epameinon. | ponèse commence. (Thucydid.)

Vainqueur : *Symmachus*, de Messène.
Arch. Diotimus. — Périclès meurt cette année, deux ans
—— Eucléès. | et demi après le commencement
—— Euthydemus. | de la guerre du Péloponèse. (Thu-
—— Stratocles. | cydide.)

Vainqueur : *Symmachus*, de rechef.
Arch. Jsarchus, ou Hipparchus. — Les Athéniens réusis-
—— Amynias. | sent cette année dans leurs entre-
—— Alcœus. | prises sur le Péloponèse, contre
—— Aristion. | les Thébains et contre Mégare.

Vainqueur : *Hyperbius*, de Syracuse.
Arch. Astyphilus, ou Aristophilus. — Douzième année de
—— Archias. [la guerre du Péloponèse.
—— Antiphon. — Quatorzième année de la guerre du
—— Euphemus. [Péloponèse.

Vainqueur : *Exaginetus*, d'Acragantine.
Arch. Aristomnestus. — Les habitants de Bysance entrent
—— Chabrias. | et causent du désordre dans
—— Pisandre, Pariandre. | la Bithynie. [racuse.
—— Cléocritus, ou Clearchus.—Les Athéniens battus à Sy-

de la 86e. olympiade, laquelle devait finir suivant l'octaëteride, le 20 juillet ; mais elle a duré jusqu'au 25 de ce mois.

Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
92	1	412	16 juillet.
	2	411	5 juillet.
	3	410	24 juillet.
	4	B 409	13 juillet.
93	1	408	2 juillet.
	2	407	21 juillet.
	3	406	10 juillet.
	4	B 405	28 juillet.
94	1	404	18 juillet.
	2	403	7 juillet.
	3	402	26 juillet.
	4	B 401	14 juillet.
95	1	400	4 juillet.
	2	399	23 juillet.
	3	398	12 juillet.
	4	B 397	30 juin.
96	1	396	19 juillet.
	2	395	9 juillet.
	3	394	27 juillet.
	4	B 393	16 juillet.
97	1	392	5 juillet.
	2	391	24 juillet.
	3	390	14 juillet.
	4	B 389	2 juillet.
98	1	388	21 juillet.
	2	387	10 juillet.
	3	386	29 juillet.
	4	B 385	18 juillet.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Exaginetus*, de rechef.
rch. Callias.
— Théopompus. — Tyrannie des 400 à Athènes.
— Glaucippus. — Denis l'Ancien, devient tyran de Sy-
— Dioclès. [racuse.

Vainqueur : *Eubatos*, de Cyrène.
rch. Euctemon.
— Antigenès.
— Callias. — Mort du poëte Sophocles.
— Alexias.

Vainqueur : *Crocinas*, de Larisse.
rch. Pithodorus, ou Anachodorus.
— Euclidès. — Les trente tyrans gouvernent Athènes.
— Micyion.
— Epœnetus. — Expédition de Cyrus le Jeune.

Vainqueur : *Minos*, d'Athènes.
rch. Lachès. — On place à cette année la mort du phi-
— Aristocratès. [losophe Socrate.
— Ithyclès.
— Lysiadès.

Vainqueur : *Eupolemus*, d'Elide.
rch. Phormion.
— Diophantus. — La Grèce se ligue contre Lacédémone.
— Eubulidès.
— Demostratus.

Vainqueur : *Terinœus*, d'Elide.
rch. Philoclès. — Les Lacédémoniens sont battus par les
— Nicotelès. [Athéniens.
— Demostratus, ou Démosthènes.
— Antipater.

Vainqueur : *Sosippus*, d'Athènes.
rch. Apyrgion, ou Pyrrion.
— Théodotus. — Les Lacédémoniens font la paix avec
— Mystichides. | le roi de Perse, ce qui oblige les
— Dexitheus. | Athéniens à faire aussi la paix.

Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
99	1	384	7 juillet.
	2	383	26 juillet.
	3	382	15 juillet.
	4	B 381	4 juillet.
100	1	380	23 juillet.
	2	379	12 juillet.
	3	378	1 juillet.
	4	B 377	19 juillet.
101	1	376	9 juillet.
	2	375	27 juillet.
	3	374	17 juillet.
	4	B 373	5 juillet.
102	1	372	24 juillet.
	2	371	14 juillet.
	3	370	3 juillet.
	4	B 369	21 juillet.
103	1	368	10 juillet.
	2	367	29 juillet.
	3	366	19 juillet.
	4	B 365	7 juillet.
104	1	364	26 juillet.
	2	363	15 juillet.
	3	362	5 juillet.
	4	B 361	23 juillet.
105	1	360	12 juillet.
	2	359	1 juillet.
	3	358	20 juillet.
	4	B 357	9 juillet.

(1) Cette olympiade n'était pas comptée par les Eléens.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Dicon*, de Syracuse.

Arch. Diotrephes.—On croit qu'Aristote est né cette année.
— Phanostratus.
— Menandre, ou Evandre.
— Demophilus.

Vainqueur : *Dionysiodorus*, de Tarente.

Arch. Pythéas.
— Nicon. — Mausole, roi de Carie, règne.
— Nausinicus. — Guerre des Béotiens et des Lacédé-
— Callias. [moniens.

Vainqueur : *Damon*, de Thurium.

Arch. Charsander.
— Hippodamus. — Le roi de Perse procure la paix gé-
— Socratidès. [nérale dans toute la Grèce.
— Asteius, ou Aristeus, ou Arius.

Vainqueur : *Damon*, derechef.

Arch. Alcisthènes.
— Phrasiclides. — Bataille de Leuctres, ou les Lacédé-
— Dyscinetus. | moniens sont battus par les Thé-
— Lysistratus. | bains.

Vainqueur : *Pythostratus*, d'Athènes.

Arch. Nausigonès. — Mort de Denis l'Ancien, tyran de Sy-
— Polyzelus. [racuse : Denis, son fils, lui succède.
— Cephisodorus.
— Chion.

(*) Vainqueur : *Eubotas*, ou *Phocides*.

Arch. Timocrates. — Les Thébains, par l'avis d'Epaminon-
— Chariclides. | das, cherchent à se rendre maîtres
— Molon. | de l'empire de la mer.
— Nicophemus.

Vainqueur : *Porus*, de Cyrène.

Arch. Callidemidès, ou Callimedès.
— Eucharistus.
— Cephisodotus. — Les Phoréens pillent le temple de
— Agathoclès. [Delphes.

Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
106	1	356	27 juillet.
	2	355	17 juillet.
	3	354	6 juillet.
	4	B 353	24 juillet.
107	1	352	14 juillet.
	2	351	3 juillet.
	3	350	22 juillet.
	4	B 349	10 juillet.
108	1	348	29 juillet.
	2	347	19 juillet.
	3	346	8 juillet.
	4	B 345	26 juillet.
109	1	344	15 juillet.
	2	343	5 juillet.
	3	342	24 juillet.
	4	B 341	12 juillet.
110	1	340	1 juillet.
	2	339	20 juillet.
	3	338	10 juillet.
	4	B 337	27 juillet.
111	1	336	17 juillet.
	2	335	6 juillet.
	3	334	25 juillet.
	4	B 333	14 juillet.
112	1	332	3 juillet.
	2	331	22 juillet.
	* 3	330	9 juillet.
	4	B 329	27 juillet.

* L'année callippique a commencé à la fin de la 2e. année de la 112e.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Porus*, de Malée.
h. Elpines, ou Elpinices. — Naissance d'Alexandre-le-
- Callistrathus. [Grand.
- Diotimus. — Calippe (ou Callicrates) se saisit de Sy-
- Eudemus. [racuse, après avoir tué Dion.

Vainqueur : *Smicrinas*, de Tarente.
h. Aristodemus. — Toute la Grèce est en grands troubles
- Tessalus. [pendant cette olympiade.
- Apollodorus.
- Callimachus.

Vainqueur : *Polycles*, de Cyrène.
h. Théophilus. — Mort du philosophe Platon.
- Thémistocles.
- Archias.
- Eubulus.

Vainqueur : *Aristolochus*, d'Athènes.
h. Lyciscus. — La ville de Syracuse étant occupée en
- Phythodotus. | même tems par deux tyrans, savoir
- Sosigènes. | Icétas et Denys, Timoléon la dé-
- Nicomachus. | livre.

Vainqueur : Anticles, d'Athènes.
h. Theophrastus.
- Lysimachides.
- Charonidas. — Philippe gagne la bataille de Che-
- Phrynicus. | ronnée sur les Grecs confédérés.

Vainqueur : *Cleomantis*, de Cleitor.
h. Pythodorus. — Philippe, roi de Macédoine, est tué
- Evœnetus. [par Pausanias.
- Ctesiclès. — Alexandre passe en Asie avec ses troupes.
- Nicocratès.

Vainqueur : *Gryllus*, de Chalcis.
h. Niceratus, ou Anicetus. — Alexandre prend Tyr.
- Aristophanes.
- Aristophon. — Darius Codoman est tué par Bessus.
- Cephissophon.

piade, 29 juin julien de l'an 330 avant Jésus-Christ,

Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
113	1	328	17 juillet.
	2	327	6 juillet.
	3	326	25 juillet.
	4	B 325	13 juillet.
114	1	324	3 juillet.
	2	323	22 juillet.
	3	322	11 juillet.
	4	B 321	29 juin.
115	1	320	18 juillet.
	2	319	8 juillet.
	3	318	27 juillet.
	4	B 317	15 juillet.
116	1	316	4 juillet.
	2	315	23 juillet.
	3	314	13 juillet.
	4	B 313	1 juillet.
117	1	312	20 juillet.
	2	311	9 juillet.
	3	310	28 juillet.
	4	B 309	17 juillet.
118	1	308	6 juillet.
	2	307	25 juillet.
	3	306	14 juillet.
	4	B 305	3 juillet.
119	1	304	22 juillet.
	2	303	11 juillet.
	3	302	30 juin.
	4	B 301	18 juillet.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Cliton*, de Macédoine.
Arch. Euthicritus, ou Euthycrates. — Alexandre poursuit
— Hegemon. [Bessus, le prend et le fait mourir.
— Chremès.
— Anticlès.

Vainqueur : *Micinas*, de Rhodes.
Arch. Hegesias. — Alexandre meurt à Babylone.
— Cephisodorus.
— Philoclès, ou Dioclès.
— Apollodorus, ou Archippus.

Vainqueur : *Damasias*, d'Amphipolis.
Arch. Neæchmus. — Ptolémée, roi d'Egypte, soumet la
— Apollodorus. [Phénicie et la basse Syrie.
— Archippus.
— Demogenès.

Vainqueur : *Démosthènes*, de Laconie.
Arch. Démoclides. — Antigonus déclare la guerre à Eu-
— Praxibulus. [mènes, et l'année suivante à Séleucus.
— Nicodorus.
— Théophrastus.

Vainqueur : *Parmenon*, de Mytilène.
Arch. Polemon. — Antigonus veut rendre la liberté aux
— Simonides. [Grecs.
— Hieromnemon.
— Démétrius de Phalère.

Vainqueur : *Andromenes*, de Corinthe.
Arch. Charinus. — Agathocle, tyran de Syracuse, veut at-
— Anaxicratès. [taquer les Carthaginois.
— Corœbus, ou Xenias.
— Euxenippus, ou Xenippus.

Vainqueur : *Andromenes*, derechef.
Arch. Pherclès.
— Leostratus. — Démétrius rend la liberté aux Athé-
— Nicoclès. [niens.
— Calliarchus.

Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
120	1	300	8 juillet.
	2	299	26 juillet.
	3	298	16 juillet.
	4	B 297	4 juillet.
121	1	296	23 juillet.
	2	295	13 juillet.
	3	294	2 juillet.
	4	B 293	20 juillet.
122	1	292	9 juillet.
	2	291	28 juillet.
	3	290	17 juillet.
	4	B 289	6 juillet.
123	1	288	25 juillet.
	2	287	14 juillet.
	3	286	3 juillet.
	4	B 285	21 juillet.
124	1	284	11 juillet.
	2	283	30 juin.
	3	282	19 juillet.
	4	B 281	7 juillet.
125	1	280	26 juillet.
	2	279	16 juillet.
	3	278	5 juillet.
	4	B 277	23 juillet.
126	1	276	12 juillet.
	2	275	2 juillet.
	3	274	21 juillet.
	4	B 273	9 juillet.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Pythagoras*, de Magnésie.
Hegemachus. — Ptolémée se rend maître de la Syrie
Euctemon. [et de l'île de Chypre.
Mnesidemus.
Antiphatès.

Vainqueur : *Pythagoras*, derechef.
Nicias.
Nicostratus. — Démétrius attaque les Lacédémoniens.
Olympiodorus.
Philippus.

Vainqueur : *Antigonus*, de Macédoine.
:hontes de cette olympiade sont inconnus. Démétrius
lever le siége de Thèbes.
Philippus. — Guerre de Démétrius contre les Etoliens
ntre Pyrrhus, roi d'Epire.

Vainqueur : *Antigonus*, derechef.
Diphilus. — Mort du philosophe Théaphraste.
Dioclès.
iée choisit pour successeur Ptolémée Philadelphe.

Vainqueur : *Philomelus*, de Pharsale.
sement de la république des Achéens.

encement du royaume des Pergame, en Asie.

Vainqueur : *Ladas*, d'Aege.
Gorgias. — Les Tarentins implorent le secours de
Anaxicrates. | Pyrrhus, roi d'Epire, contre les
Democles. | Romains.

Vainqueur : *Idœus* ou *Nicator*, de Cyrène.
s déclare la guerre aux Carthaginois.
se fait tyran de Syracuse.
s fait passer des troupes en Italie.

Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
127	1	272	28 juillet.
	2	271	17 juillet.
	3	270	7 juillet.
	4	B 269	25 juillet.
128	1	268	14 juillet.
	2	267	3 juillet.
	3	266	22 juillet.
	4	B 265	11 juillet.
129	1	264	30 juin.
	2	263	19 juillet.
	3	262	8 juillet.
	4	B 261	26 juillet.
130	1	260	16 juillet.
	2	259	5 juillet.
	3	258	24 juillet.
	4	B 257	12 juillet.
131	1	256	2 juillet.
	2	255	20 juillet.
	3	254	9 juillet.
	4	B 253	27 juillet.
132	1	252	17 juillet.
	2	251	6 juillet.
	3	250	25 juillet.
	4	B 249	13 juillet.
133	1	248	3 juillet.
	2	247	22 juillet.
	3	246	11 juillet.
	4	B 245	29 juin.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Périgènes*, d'Alexandrie.
Pyrrhus attaque Argos, et il y est tué d'une tuile.
Arch. Pytharatus.
Hiéron est déclaré roi de Syracuse.

Vainqueur : *Seleucus*, de Macédoine.

Alexandre, fils de Pyrrhus, déclare la guerre aux Macédoniens.

Vainqueur : *Philinus*, de Co.
Arch. Diognete. C'est à lui que se rapportent les dates des marbres de Paros. — Mort de Zenon de Citie, chef des Philosophes stoïques.
Bérose publie son histoire des Chaldéens.

Vainqueur : *Philinus*, derechef.
Arch. Arrhénides. — Annibal (l'Ancien) est vaincu sur mer par Duilius.
L'île de Corse et la Sardaigne attaquées par les Romains.

Vainqueur : *Ammonius*, d'Alexandrie.
Antigone, roi de Macédoine, rend la liberté aux Athéniens. — Régulus pris par les Carthaginois.

Vainqueur : *Xénophanes*, d'Etolie.
Asdrubal, chef des Carthaginois, est battu par Metellus qui, le premier, triomphe dans cette première guerre punique, commencée depuis quatorze ans.

Vainqueur : *Symilus*, de Neapolis.
Ptolémee Philadelphe fait la paix avec Antiochus Deus, roi de Syrie. — Ptolémée meurt l'année suivante.

Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
134	1	244	18 juillet.
	2	243	8 juillet.
	3	242	27 juillet.
	4	B 241	15 juillet.
135	1	240	4 juillet.
	2	239	23 juillet.
	3	238	13 juillet.
	4	B 237	1 juillet.
136	1	236	20 juillet.
	2	235	9 juillet.
	3	234	28 juillet.
	4	B 233	17 juillet.
137	1	232	6 juillet.
	2	231	25 juillet.
	3	230	14 juillet.
	4	B 229	3 juillet.
138	1	228	22 juillet.
	2	227	11 juillet.
	3	226	30 juin.
	4	B 225	18 juillet.
139	1	224	8 juillet.
	2	223	26 juillet.
	3	222	16 juillet.
	4	B 221	4 juillet.
140	1	220	23 juillet.
	2	219	13 juillet.
	3	218	2 juillet.
	4	B 217	20 juillet.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Alcidas*, de Laconie.

Aratus, chef des Achéens, se rend maître de la citadelle de Corinthe.

Paix qui met fin à la première guerre punique, l'an 241.

Vainqueur : *Eraton*, d'Etolie.

Amilcar abdique le commandement des troupes carthaginoises.

Hiéron, roi de Sicile, vient à Rome.

Vainqueur : *Pythoclès*, de Sicyone.

Amilcar, soumet l'Espagne aux Carthagiuois; il y était venu l'année précédente (241) avec son fils Annibal, âgé seulement de neuf ans.

Vainqueur : *Menestheus*, de Barcule.

Les Athéniens font des mouvements, et par le moyen d'Aratus, ils recouvrent leur liberté.

Les peuples d'Illyrie attaqués par les Romains.

Vainqueur : *Démétrius*, d'Alexandrie.

Asdrubal, gendre d'Amilcar, commande les troupes carthaginoises, en Espagne, pendant huit ans.

Vainqueur : *Iolaidas*, d'Argos.

La république des Achéens se défend, par ses propres forces, contre les Lacédémoniens. — Mort de Ptolémée Evergète, roi d'Egypte; son fils Ptolémée Philopator lui succède, l'an 221.

Vainqueur : *Zopyrus*, de Syracuse.

Asdrubal est tué par un Gaulois, huit ans après qu'il eut commandé en Espagne pour les Carthaginois; il a pour successeur le célèbre Annibal. — Seconde guerre punique, l'an 218.

Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
141	1	216	9 juillet.
	2	215	28 juillet.
	3	214	17 juillet.
	4	B 213	6 juillet.
142	1	212	25 juillet.
	2	211	14 juillet.
	3	210	3 juillet.
	4	B 209	21 juillet.
143	1	208	11 juillet.
	2	207	30 juin.
	3	206	19 juillet.
	4	B 205	7 juillet.
144	1	204	26 juillet.
	2	203	16 juillet.
	3	202	5 juillet.
	4	B 201	23 juillet.
145	1	200	12 juillet.
	2	199	2 juillet.
	3	198	21 juillet.
	4	B 197	9 juillet.
146	1	196	28 juillet.
	2	195	17 juillet.
	3	194	7 juillet.
	4	B 193	25 juillet.
147	1	192	14 juillet.
	2	191	3 juillet.
	3	190	22 juillet.
	4	B 189	11 juillet.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Dorotheus*, de Rhodes.

Antiochus vient au secours d'Attale, roi de Pergame.— Bataille de Cannes, l'an 216.

Le roi Hiéron meurt âgé de quatre-vingt-dix ans, en Sicile : Hiéronymus, son petit-fils, règne en sa place.

Vainqueur : *Cratès*, d'Alexandrie.

Antiochus défait Ptolémée Philopator, et se rend maître de la Judée.

Vainqueur : *Héraclitus*, de Samos.

Attalus, roi de Pergame, et Sulpitius, préteur des Romains, secourent les Etoliens contre Philippe, roi de Macédoine.

Vainqueur : *Héraclidès*, de Salamine.

Ptolémée Philopator, roi d'Egypte, meurt et déclare roi son fils Ptolémée Epiphane, qui n'avait alors que quatre mois.

Vainqueur : *Pyrrhias*, d'Etolie.

La paix étant faite avec les Carthaginois, les Romains entreprennent la guerre contre Philippe, roi de Macédoine.

Vainqueur : *Micion*, de Béotie.

Titus Quinctius rend la liberté aux Grecs, de la part des Romains.

Nabis, tyran de Lacédémone, envoie des ambassadeurs à Rome, pour faire sa paix.

Vainqueur : *Agemachus*, de Cyzique.

Les Etoliens, peuples maritimes de l'Achaïe, commencent à remuer contre les Romains.

Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
148	1	188	30 juillet.
	2	187	19 juillet.
	3	186	8 juillet.
	4	B 185	26 juillet.
149	1	184	16 juillet.
	2	183	5 juillet.
	3	182	24 juillet.
	4	B 181	12 juillet.
150	1	180	2 juillet.
	2	179	20 juillet.
	3	178	9 juillet.
	4	B 177	27 juillet.
151	1	176	17 juillet.
	2	175	6 juillet.
	3	174	25 juillet.
	4	B 173	13 juillet.
152	1	172	3 juillet.
	2	171	22 juillet.
	3	170	11 juillet.
	4	B 169	29 juin.
153	1	168	18 juillet.
	2	167	8 juillet.
	3	166	27 juillet.
	4	B 165	15 juillet.
154	1	164	4 juillet.
	2	163	23 juillet.
	3	162	13 juillet.
	4	B 161	1 juillet.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Acesilaus*, de Mégalopolis.
Philopémen, chef et général des Achéens, oblige les Lacédémoniens de démolir leurs murailles; il abroge les lois de Lycurgue, et soumet Lacédémone aux Achéens.

Vainqueur : *Hippostratus*, de Séleucie.
Les Romains envoient des députés à Philippe, roi de Macédoine, pour lui faire des plaintes de sa conduite cruelle et tyrannique. — Annibal s'empoisonne en Bithynie.

Vainqueur : *Onesicritus*, de Salamine.
Démétrius, second fils de Philippe, roi de Macédoine, est empoisonné et étouffé. — La république des Achéens commence à tomber.

Vainqueur : *Thymelus*, d'Aspende.
Seleucus Philopator, roi de Syrie, meurt, et a pour successeur Antiochus Epiphane.

Vainqueur : *Démocritus*, de Mégare.
Persée, roi de Macédoine, se prépare à déclarer la guerre aux Romains.
Les exilés de Lacédémone sont rétablis.

Vainqueur : *Aristander*, de Lesbos.
Persée, roi de Macédoine, et Gentius, roi d'Illirie, sont battus par les Romains, à Pydna.
Polybe l'Historien est mené prisonnier à Rome : il était de Mégalopolis, en Arcadie.

Vainqueur : *Léonidas*, de Rhodes.
Antiochus Epiphane laisse, en mourant, son royaume à son fils Antiochus Eupator, qui était fort jeune; et la couronne lui est confirmée par les Romains.

Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
155	1	160	20 juillet.
	2	159	9 juillet.
	3	158	28 juillet.
	4	B 157	17 juillet.
156	1	156	6 juillet.
	2	155	25 juillet.
	3	154	14 juillet.
	4	B 153	3 juillet.
157	1	152	22 juillet.
	2	151	11 juillet.
	3	150	30 juin.
	4	B 149	18 juillet.
158	1	148	8 juillet.
	2	147	26 juillet.
	3	146	16 juillet.
	4	B 145	4 juillet.
159	1	144	23 juillet.
	2	143	13 juillet.
	3	142	2 juillet.
	4	B 141	20 juillet.
160	1	140	9 juillet.
	2	139	28 juillet.
	3	138	17 juillet.
	4	B 137	6 juillet.
161	1	136	27 juillet.
	2	135	14 juillet.
	3	134	3 juillet.
	4	B 133	21 juillet.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Léonidas*, derechef.

Eumènes, roi de Pergame, envoie à Rome son frère Attale, pour plaire aux Romains.

Vainqueur : *Léonidas*, pour la troisième fois.

Les Romains déclarent la guerre aux peuples de la Dalmatie, et les défont.

Vainqueur : *Léonidas*, pour la quatrième fois.

Les Romains envoient des ambassadeurs en Afrique, pour faire la paix entre les Carthaginois et Massinissa. — Troisième guerre punique, l'an 149.

Vainqueur : *Orthon*, de Syracuse.

Andrisque, usurpateur de la Macédoine, est défait.

Les Romains obligent les Achéens de rompre leur confédération.

Vainqueur : *Alcimus*, de Cyzique.

Démétrius, roi de Syrie, veut, contre sa parole, obliger les Juifs, qui lui avaient rendu de grands services, à lui payer tribut.

Vainqueur : *Diodorus* ou *Anodocus*, de Sicyone.

Antiochus Sidètes vient en Syrie, sur la fin de cette année, et y règne après avoir épousé Cléopâtre, femme de son frère Démétrius Nicator.

Vainqueur : *Antipater*, d'Epire.

Simon, grand-prêtre des Juifs, est tué par Ptolémée, son gendre.

Attale donne, en mourant, ses états aux Romains, l'an 133.

Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
162	1	132	11 juillet.
	2	131	30 juin.
	3	130	19 juillet.
	4	B 129	7 juillet.
163	1	128	26 juillet.
	2	127	16 juillet.
	3	126	5 juillet.
	4	B 125	23 juillet.
164	1	124	12 juillet.
	2	123	2 juillet.
	3	122	21 juillet.
	4	B 121	9 juillet.
165	1	120	28 juillet.
	2	119	17 juillet.
	3	118	7 juillet.
	4	B 117	25 juillet.
166	1	116	14 juillet.
	2	115	3 juillet.
	3	114	22 juillet.
	4	B 113	11 juillet.
167	1	112	30 juin.
	2	111	19 juillet.
	3	110	8 juillet.
	4	B 109	26 juillet.
168	1	108	16 juillet.
	2	107	5 juillet.
	3	106	24 juillet.
	4	B 105	12 juillet.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Damon*, de Delphes.

La guerre des Esclaves est terminée en Sicile.

Aristonique, fils naturel d'Attale, roi de Pergame, bat le consul Licinius Crassus.

Vainqueur : *Timothée*, de Tralles.

Le philosophe Carnéadès meurt âgé de plus de quatre-vingt-cinq ans.

Aristonique est étranglé à Rome, dans sa prison, par ordre du sénat.

Vainqueur : *Béotus*, de Sicyone.

Mort de Mithridate Evergète, roi du Pont et de l'Arménie mineure, l'an 121 : c'était le père du grand Mithridate, qui fit pendant quarante ans la guerre aux Romains.

Vainqueur : *Acusilaus*, de Cyrène.

Antiochus Grypus, roi de Syrie, oblige sa mère Cléopâtre de prendre le poison qu'elle avait préparé pour le faire mourir, l'an 117.

Vainqueur : *Chrysogonus*, de Nicée.

Bataille entre Antiochus de Cyzique, et Antiochus Grypus, pour le royaume de Syrie.

Le consul Carbon défait les Cimbres.

Vainqueur : *Chrysogonus*, derechef.

L'armée romaine est entièrement défaite par les Scordisques, qui étaient les plus vaillants de tous les Thraces : ils étaient originaires de Gaule.

Métellus défait deux fois le roi Jugurtha, en Afrique.

Vainqueur : *Nicomachus*, de Philadelphie.

Jugurtha est fait prisonnier par Sylla (106), et deux ans après, on le fait mourir à Rome.

Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
169	1	104	2 juillet.
	2	103	20 juillet.
	3	102	9 juillet.
	4	B 101	27 juillet.
170	1	100	17 juillet.
	2	99	6 juillet.
	3	98	25 juillet.
	4	B 97	13 juillet.
171	1	96	3 juillet.
	2	95	22 juillet.
	3	94	11 juillet.
	4	B 93	29 juin.
172	1	92	18 juillet.
	2	91	8 juillet.
	3	90	27 juillet.
	4	B 89	15 juillet.
173	1	88	4 juillet.
	2	87	23 juillet.
	3	86	13 juillet.
	4	B 85	1 juillet.
174	1	84	20 juillet.
	2	83	9 juillet.
	3	82	28 juillet.
	4	B 81	17 juillet.
175	1	80	6 juillet.
	2	79	25 juillet.
	3	78	14 juillet.
	4	B 77	3 juillet.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Nicodemus*, de Lacédémone.
Les Ascalonites obtiennent la permission de se gouverner par leurs propres lois.

Vainqueur : *Simmias*, de Séleucie.
Les Lusitaniens sont subjugués par Dolabella.
Les Romains font la guerre en Espagne, avec succès.

Vainqueur : *Parmeniscus*, de Corcyre.
Mort de Ptolémée Appion, roi de Cyrène, qui donne ses états au peuple romain.
Ariobarzane, roi de Cappadoce, est rétabli dans ses états par Sylla.

Vainqueur : *Eudamus*, de Co.
Mithridate se rend maître de la Cappadoce.
Ariobarzane est fait roi de Cappadoce.
Il est chassé par Tigrane.
Mithridate fait alliance avec Tigrane.

Vainqueur : *Parmeniscus*, derechef.
Mithridate fait tuer les Romains dans toute l'Asie.
Cinna et Marius sont maîtres de Rome.
Mnaskires commence à régner chez les Parthes.

Vainqueur : (*inconnu.*)
Guerre de Carbon et Cinna contre Sylla.
La Syrie, désolée par les guerres civiles, se soustrait à Séleucus, et reconnaît Tigrane pour roi.
Guerre entre Sylla et Sertorius.

Vainqueur : *Epenætus*, d'Argos, parmi les enfants; car les hommes ne combattirent point en cette olympiade.

Sylla meurt tranquillement âgé de soixante-dix ans.

Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
183	1	48	12 juillet.
	2	47	2 juillet.
	3	46	21 juillet.
	4	B 45	9 juillet.
184	1	44	28 juillet.
	2	43	17 juillet.
	3	42	7 juillet.
	4	B 41	25 juillet.
185	1	40	14 juillet.
	2	39	3 juillet.
	3	38	22 juillet.
	4	B 37	11 juillet.
186	1	36	30 juin.
	2	35	19 juillet.
	3	34	8 juillet.
	4	B 33	26 juillet.
187	1	32	16 juillet.
	2	31	5 juillet.
	3	30	24 juillet.
	4	B 29	12 juillet.
188	1	28	2 juillet.
	2	27	20 juillet.
	3	26	9 juillet.
	4	B 25	27 juillet.
189	1	24	17 juillet.
	2	23	6 juillet.
	3	22	25 juillet.
	4	B 21	13 juillet.

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Theodorus*, de Messène.
Bataille de Pharsale. — La bibliothèque d'Alexandrie est brûlée.
Alexandrie reprise par César.
Guerre en Afrique, contre Juba.
César est créé dictateur perpétuel. 1re. année julienne.

Vainqueur : *Théodorus*, derechef.
César est assassiné, le 15 mars, dans le sénat.
Commencement du triumvirat d'Octavien, Antoine et Lépidus; et bataille de Philippes contre Cassius et Brutus, meurtriers de César.

Vainqueur : *Ariston*, de Thurium.
César Octavien et Antoine partagent entr'eux l'empire de Rome.
L'ère d'Espagne commence cette année, 38 avant J. C.

Vainqueur : *Scamander*, d'Alexandrie.
Archélaus est fait roi de Cappadoce.

Toute l'Arménie est soumise par Antoine.

Vainqueur : *Sopater*, d'Argos.
Guerre d'Octavien contre Antoine et Cléopâtre.
Bataille navalle d'Actium, où Antoine est défait.
Mort d'Antoine et de Cléopâtre.
Juba, le jeune, est fait roi de Mauritanie.

Vainqueur : (*inconnu*.)

Le sénat donne à Octavien le nom d'Auguste.

Les Cantabres et les Asturiens soumis.

Vainqueur : *Asclépiadès*, de Sidon.

Auguste est fait, par le sénat, tribun perpétuel du peuple romain.
Auguste passe dans la Grèce.

Olympiades.	Années.	Années avant Jésus-Christ	Jours juliens où commence l'année olympique.
190	1	20	3 juillet.
	2	19	22 juillet.
	3	18	11 juillet.
	4	B 17	29 juin.
191	1	16	18 juillet.
	2	15	8 juillet.
	3	14	27 juillet.
	4	B 13	15 juillet.
192	1	12	4 juillet.
	2	11	23 juillet.
	3	10	13 juillet.
	4	B 9	1 juillet.
193	1	8	20 juillet.
	2	7	9 juillet.
	3	6	28 juillet.
	4	B 5	17 juillet.
194	1	4	6 juillet.
	2	3	25 juillet.
	3	2	14 juillet.
	4	B 1	3 juillet.

(*) C'est dans le tome 21 des mémoires de l'Académie des Inscriptions, page 278 et suivantes, que l'on trouvera un assez long mémoire où le savant Freret prouve que la mort d'Hérode

FASTES DE L'HISTOIRE GRECQUE.

Vainqueur : *Aufidius*, de Patras.
Les Parthes rendent à Auguste les aigles romaines; et les Indiens font alliance avec ce prince.

Auguste établit à Rome les jeux séculaires, l'an 17.

Vainqueur : *Diodotus*, de Tyanes.
Auguste envoie Agrippa en Syrie.
Auguste rétablit la paix dans les Gaules.
Agrippa va dans le Pont et au Bosphore.
Auguste est fait grand-prêtre. — Agrippa revient à Rome.

Vainqueur : *Diophanes*, d'Eolie.
Mort d'Agrippa.
Les Dalmates et les Pannoniens vaincus par Tibère.
Hérode bâtit Sebaste en l'honneur d'Auguste.
Drusus marche contre les Cattes et les Chérusques.

Vainqueur : *Artemidorus*, de Thyatire.
Mort de Mécénas — Auguste vient dans les Gaules.
Tibère triomphe des Germains.
Auguste donne à Tibère la puissance de tribun, pour cinq ans.

Vainqueur : *Damaratus*, d'Ephèse.
Mort d'Hérode vers la fête de Pâques (*).

Caïus César est envoyé en Orient.
Guerre d'Arménie.

est arrivée dans le cours de la quatrième année avant l'ère vulgaire, et avant le 25 novembre de cette année.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DU ROYAUME

ET DE LA RÉPUBLIQUE D'ATHÈNES,

ET DU ROYAUME DE MACÉDOINE.

ATHÈNES, nommée d'abord Cécropia, du nom de son premier roi, ne fut dans son origine qu'un petit bourg, et ne prit le nom d'Athènes que lorsque son troisième roi l'eut consacrée à Minerve, nommée en grec Ἀθηνᾶ. Douze bourgades, composées de soixante-quatorze familles, qui formaient son district, avaient chacune son magistrat; et, rassemblées pour leurs affaires communes, elles décidaient, sous l'autorité du souverain, les querelles qui s'élevaient entre elles. Voici les noms des rois qui les gouvernèrent.

1582. CÉCROPS, qui de Saïs, sa patrie, dans la basse Ægypte, amena une colonie dans l'Attique, où il s'établit vers l'an 1582 avant J. C. La douceur, mêlée à la force, lui soumit ce pays, dont il augmenta la population. Pour assurer la tranquillité de ses sujets, il bâtit une citadelle nommée Cécropia, et établit parmi eux les mêmes lois qu'il avait apportées d'Egypte. C'est à lui qu'on attribue l'institution du tribunal connu sous le nom d'Aréopage, et si redouté par l'impartialité de ses jugemens. On doit enfin à Cécrops la culture des oliviers en Attique, et l'art d'exprimer l'huile de leurs fruits. Après un règne de cinquante ans, il eut pour successeur,

1532. CRANAUS, sous le règne duquel on place le déluge de Deucalion, que les poëtes ont orné de fictions analogues à

la vérité de celui de Noé. Entre plusieurs filles dont Cranaüs fut le père, Atthis, la plus remarquable, donna son nom à l'Attique, et épousa AMPHICTYON, qui détrôna son beau-père (1523), et qu'on a mal-à-propos confondu avec Amphictyon, qui régnait dans le même tems aux Termopyles. Celui-ci, pour réunir les différens états de la Grèce par un lien commun, établit, l'an 1521, une confédération entre douze villes grecques, dont les députés se rendaient deux fois l'année aux Termopyles, pour y délibérer sur leurs affaires communes. Par ce moyen, il cimentait l'union et l'amitié entre les villes grecques, et les assujétissait à l'uniformité du culte envers la divinité, seule capable d'adoucir les mœurs des peuples les plus sauvages. Ce tribunal, appelé du nom de son instituteur, le *Conseil des Amphictyons*, acquit, par l'intégrité de ceux qui le composaient, la plus grande célébrité. Chacune des villes de la confédération y envoyait deux députés, qui devaient être exempts de tout reproche.

1511. Amphictyon reçut la peine du talion de la part d'ERICTHONIUS, qui le renversa du trône comme il en avait renversé son beau-père. Ericthonius passe pour avoir établi dans Athènes l'art de battre la monnaie.

PANDION, successeur d'Ericthonius, eut deux filles, Progné, qui épousa Terée, roi de Thrace, et Philomèle, que les poëtes ont changées, l'une en rossignol, l'autre en hirondelle, faisant allusion à leurs aventures.

ERECHTHÉE, fils aîné de Pandion, le remplaça sur le trône. De son tems, dit-on, Cérès courant le monde pour trouver sa fille enlevée par un prince nommé Pluton, arriva en Egypte, où elle enseigna l'art de semer le blé et d'en faire du pain.

LYCUS (1), IIe. fils de Pandion, fut le successeur d'Erechthée. Mais à peine fut-il sur le trône, qu'il fut chassé par EGÉE, son troisième frère, qui se mit en sa place. (*Hérodote*, L. I.) Minos, roi de Crète, pour venger la mort

(1) La chronique de Paros, Eusèbe et le Syncelle, suivis par Simson, Petau, Larcher, etc., placent Cécrops II et Pandion II, au lieu de Lycus, entre Erechthée et Egée. (*Editeurs.*)

d'Androgée, son fils, força Egée (1295) de lui fournir tous les ans, par forme de tribut, sept jeunes garçons et autant de filles pour les immoler à sa cruauté. Egée avait alors d'Ethra, sa femme, fille de Pythée, roi de Trezène, un fils nommé Thésée qui, la troisième année que ce tribut affreux devait se payer, demanda et obtint d'en faire partie. Arrivé en Crète, il fut enfermé dans un labyrinthe, où il eut à combattre un des enfans de Minos, que sa force égale à celle d'un taureau a fait travestir par les poètes en un monstre moitié homme et moitié taureau, qu'ils ont nommé le Minotaure. Thésée l'ayant défait et mis à mort, s'échappa du labyrinthe à l'aide d'un fil qu'Ariadne, fille de Minos, lui avait fourni avant qu'il y entrât. Il emmena avec lui sa bienfaitrice, devenue sa maîtresse. Mais, arrivé dans l'île de Naxos, il l'abandonna. Thésée se distingua dans la suite par d'autres exploits, qui lui firent une grande réputation. Pirithoüs, fils d'Ixion, instruit de ses hauts faits, lui déroba un troupeau pour l'obliger à se mesurer avec lui en le poursuivant, ce que Thésée n'ayant pas manqué de faire, ils en vinrent à un combat dont le résultat fut la plus grande estime qu'ils conçurent l'un pour l'autre, avec promesse de ne plus se quitter. Thésée, apprenant que les Centaures, peuple qui habitait au pied du mont Pelius, voulaient lui enlever Hippodamie sa femme, vola à son secours, et le rendit vainqueur de ces brigands. C'étaient des hommes si exercés et si habiles à manier les chevaux, que les poètes les représentent comme des animaux moitié hommes et moitié chevaux. On attribue à Thésée divers établissements, dont le plus remarquable fut celui des jeux isthmiques, qui se célébraient dans l'isthme de Corinthe en l'honneur de Neptune. Thésée étant allé faire un voyage en Epire, fut arrêté par Aidonée, roi des Molosses. Pendant son absence, Mnesthée s'empara du trône d'Athènes avec le secours de Castor et de Pollux. Thésée ayant recouvré sa liberté, se retira dans l'île de Scyros, où l'on prétend que le roi Lycomède le fit périr en le précipitant du haut d'un rocher.

1230. **Ménesthée** s'étant fait reconnaître pour roi d'Athènes, effaça, par la sagesse de son gouvernement, le vice de son usurpation. La douzième ou treizième année de son règne (1218), il partit avec les princes grecs qui s'étaient ligués pour le siége de Troie, où il se distingua par sa valeur. A la fin de cette expédition il revint dans son royaume, où il mourut au bout de deux ans.

1206. DÉMOPHOON, fils de Thésée et de Phèdre, monta sur le trône d'Athènes après la mort de Menesthée. Il fut aimé de Phyllis, file de Lycurgue, roi des Dauliens, ou de Sithon, roi de Thrace. Ce fut lui qui commanda les troupes que les Athéniens avaient envoyées au siége de Troie. A son retour de cette expédition, il eut part à l'établissement de la fameuse cour des Ephètes, composée de cinquante Athéniens et d'autant d'Argiens, puis réduite à cinquante-un juges, tirés des seuls Athéniens. L'objet de cette cour était le discernement des meurtres involontaires et des meurtres commis de propos délibéré. Le règne de Démophoon fut, dit-on, de trente-trois ans (1173), après lesquels il fut remplacé par son fils OXYNTHÈS. Après la mort de celui-ci, arrivée la douzième année de son règne (1161), un certain APHIDAS s'empara du trône, dont il ne jouit que l'espace d'un an.

1160. THYMAETES, fils d'Oxynthès monta, par droit héréditaire, sur le trône après la mort ou l'expulsion d'Aphidas. Dans un différent particulier qu'il eut avec Xanthus, roi de Béotie, il fut convenu entre les deux peuples que la querelle serait vidée par un combat singulier entre leurs rois. Timaëtes n'osant se mesurer avec Xanthus, fit publier qu'il céderait la couronne à celui qui combattrait pour lui. MELANTHUS, petit-fils de Nestor, s'étant présenté, vainquit le roi de Béotie, et obtint la couronne d'Athènes pour prix de sa valeur. Les Ioniens, poursuivis par les Héraclides, trouvèrent un asile dans les états de Melanthus, petit-fils de Nestor. Ce prince étant mort dans la trente-septième année de son règne (1123), eut pour successeur CODRUS, qui eut une longue et cruelle guerre avec les Lacédémoniens. Comme la victoire flottait sans cesse entre les deux partis, Codrus fit consulter l'oracle pour savoir quel serait définitivement le succès de cette guerre. La réponse fut que ceux-là seraient pleinement victorieux, dont le roi périrait au combat. Codrus alors se dévouant pour ses sujets, passe déguisé en bucheron dans le camp des Lacédémoniens, et ayant provoqué un soldat en le blessant, se fait tuer sur la place. (1095.)

Les Athéniens, désespérant de pouvoir donner à Codrus un successeur digne de lui, prirent le parti, après en avoir délibéré pendant un an, d'abolir la royauté parmi eux, et de lui substituer des archontes, ou premiers magistrats, qui furent d'abord perpétuels, avec une autorité qui dans les

affaires d'état, fut subordonnée à celle du peuple, dans les affaires criminelles à celle de l'aréopage, et dans les affaires civiles à celle du prytanée, tribunal composé de cinquante juges, dont les séances se tenaient près du palais royal, dans un endroit nommé Tholus. Ce tribunal est le même que celui des Ephètes.

ARCHONTES PERPÉTUELS.

1094. MÉDON, fils aîné de Codrus, lui fut substitué sous le titre d'archonte, malgré l'opposition de Nélée, son frère, qui prétendait devoir lui être préféré, parce qu'il était boiteux. Son gouvernement fut de vingt ans. Il avait sous lui huit officiers qui étaient moins les siens que ceux de la république, savoir, le polemarque, ou commandant général des troupes, six thesmothetes ou protecteurs des lois, et le grand-prêtre qu'on qualifiait de roi *Basileus*.

Nélée et les autres frères de Medon, refusant de plier sous l'autorité de leur aîné, quittèrent Athènes, et s'étant joints aux Thébains et aux Ioniens, passèrent dans l'Asie Mineure, où ils fondèrent douze villes, savoir, Ephèse, Milet, Priene, Colophon, Myus, Téos, Lébédos, Clazomène, Erithrée, Phocée, Chio et Samos, l'une et l'autre dans les îles de même nom.

Les successeurs de Médon, dans la charge d'archonte perpétuel, furent ACASTE, ARCHIPPE, THERSIPPE, PHORBAS, MEGACLÈS, DIOGNÈTE, PHÉRECLÈS, ARIPHRON, THESPIEUS, AGAMESTOR, ÆSCHILES, ALCMÉON, dont le gouvernement, avec celui de Médon, remplit collectivement l'espace de 340 ans,

ARCHONTES DÉCENNAUX.

754. Les Athéniens, les uns par ambition, les autres par légèreté, de la perpétuité de l'archontat, le réduisirent à dix années, en lui laissant néanmoins tous ses anciens priviléges. Cette magistrature, ainsi restreinte, ne dura que soixante-dix ans, et les noms de ceux qui la remplirent successivement sont CHAROPS, ÆSIMÉDÈS, CLIDICUS, HIPPOMÉNÈS, LÉOCRATÈS, APSANDRE, ERYXIAS.

La durée d'un archontat de dix ans parut encore trop longue aux Athéniens, et l'on en vint, pour satisfaire tous ceux qui se croyaient en droit d'y aspirer, à le circonscrire dans les bornes d'une seule année. Il en fut de même des

huit autres officiers de l'archontat, que nous avons nommés ci-dessus. Ils entraient en charge et en sortaient dans le même tems que l'archonte. Voici les noms des archontes annuels qui ont échappé à l'oubli, jusqu'à ce jour (1).

Olymp.	Années.	Av. J. C.	ARCHONTES.
24.	1.	684.	Créon.
24.	2.	683.	Tlesias.
24.	3.	682.	Lysias.
27.	1.	672.	Léostrate.
27.	3.	670.	Pisistrate.
27.	4.	669.	Antosthène.
29.	2.	663.	Archimède.
30.	3.	658.	Miltiade.
33.	4.	645.	Dropilus.
35.	2.	639.	Damasias I.
36.	3.	634.	Epœnète.
39.	1.	624.	Dracon.
41.	2.	615.	Heniochide.
42.	1.	612.	Magaclès.
45.	1.	600.	Aristoclès.
45.	2.	599.	Critias.
45.	3.	598.	Philombrote.
46.	3.	594.	Solon.
46.	4.	593.	Dropides.
47.	2.	591.	Eucrates.
47.	3.	590.	Simon.
48.	1.	588.	Philippe.
49.	3.	582.	Damasias II.
51.	1.	576.	Archestratide.
52.	4.	569.	Aristomène.
53.	3.	566.	Hippoclide.
55.	1.	560.	Comias.
55.	2.	559.	Hegestrate.
56.	1.	556.	Euthydème.
58.	1.	548.	Erxiclide.
61.	1.	536.	Alcée.
62.	1.	532.	Heraclide.
64.	2.	523.	Miltiade.
68.	1.	508.	Isagoras.

(1) Table chronologique, histoire d'Hérodote, t. VII. (*Edit.*)

Olymp.	Années.	Av. J. C.	ARCHONTES.
69.	1.	504.	Acestorides.
70.	1.	500.	Myrus.
71.	1.	496.	Hipparque.
71.	2.	495.	Philippe.
71.	3.	494.	Pythocritus.
71.	4.	493.	Themistocle.
72.	1.	492.	Diognète.
72.	2.	491.	Hybrilide.
72.	3.	490.	Phœnippe.
72.	4.	489.	Aristide.
73.	1.	488.	Anchise.
73.	3.	486.	Miltiade.
73.	4.	485.	Polycrate.
74.	1.	484.	Leostrate.
74.	2.	483.	Nicodême.
74.	4.	481.	Aphepsion.
75.	1.	480.	Callias.
75.	2.	479.	Xantippe.
75.	3.	478.	Timosthène.
75.	4.	477.	Adimanthe.
76.	1.	476.	Phœdon.
76.	2.	475.	Dromoclide.
76.	3.	474.	Acestoride.
76.	4.	473.	Menon.
77.	1.	472.	Charès.
77.	2.	471.	Praxierge.
77.	3.	470.	Demotion.
77.	4.	469.	Apséphion et Phædon.
78.	1.	468.	Theagenide.
78.	2.	467.	Lysistrate.
78.	3.	466.	Lysanias.
78.	4.	465.	Lysithée.
79.	1.	464.	Archidémide.
79.	2.	463.	Tlepolène.
79.	3.	462.	Conon.
79.	4.	461.	Euthippe ou Evippe.
80.	1.	460.	Phrasiclide ou Phrasicle.
80.	2.	459.	Philocles.
80.	3.	458.	Bion.
80.	4.	457.	Mnesithéide.
81.	1.	456.	Callias.
81.	2.	455.	Sosistrate.
81.	3.	454.	Ariston.

Olymp.	Années.	Av. J. C.	ARCHONTES.
81.	4.	453.	Lysicrate.
82.	1.	452.	Chæréphanes.
82.	2.	451.	Antidote.
82.	3.	450.	Euthydème.
82.	4.	449.	Pediée.
83.	1.	448.	Philicus.
83.	2.	447.	Timarchide.
83.	3.	446.	Callimaque.
83.	4.	445.	Lysimachide.
84.	1.	444.	Praxitèle.
84.	2.	443.	Lysanias.
84.	3.	442.	Diphile.
84.	4.	441.	Timoclès.
85.	1.	440.	Myrichides.
85.	2.	439.	Glaucis.
85.	3.	438.	Théodore.
85.	4.	437.	Euthymène.
86.	1.	436.	Nausimaque.
86.	2.	435.	Antilochides.
86.	3.	434.	Charès.
86.	4.	433.	Apseudès.
87.	1.	432.	Pythodore.
87.	2.	431.	Euthydème.
87.	3.	430.	Apollodore.
87.	4.	429.	Epaminon.
88.	1.	428.	Diotime.
88.	2.	427.	Euclide.
88.	3.	426.	Scytodore ou Euthydème.
88.	4.	425.	Stratoclès.
89.	1.	424.	Isarche.
89.	2.	423.	Aminias.
89.	3.	422.	Alcée.
89.	4.	421.	Ariston ou Aristion.
90.	1.	420.	Aristophile ou Astyphile.
90.	2.	419.	Archias.
90.	3.	418.	Antiphon.
90.	4.	417.	Euphême.
91.	1.	416.	Aristomneste.
91.	2.	415.	Chabrias.
91.	3.	414.	Pisandre ou Periandre.
91.	4.	413.	Cléocrite.
92.	1.	412.	Callias.
92.	2.	411.	Théopompe.

Olymp.	Années.	Av. J. C.	ARCHONTES.
92.	3.	410.	Glaucippe.
92.	4.	409.	Dioclès.
93.	1.	408.	Euctemon.
93.	2.	407.	Antigenes.
93.	3.	406.	Callias.
93.	4.	405.	Alexias.
94.	1.	404.	Pithodore.
94.	2.	403.	Euclide.
94.	3.	402.	Micion.
94.	4.	401.	Exœnète.
95.	1.	400.	Lachès.
95.	2.	399.	Aristocrates.
95.	3.	398.	Ityclès.
95.	4.	397.	Lysiadès.
96.	1.	396.	Phormion.
96.	2.	395.	Diophante.
96.	3.	394.	Eubulide.
96.	4.	393.	Demostrate.
97.	1.	392.	Philoclès.
97.	2.	391.	Nicotele.
97.	3.	390.	Demostrate.
97.	4.	389.	Antipater.
98.	1.	388.	Pyrrhio.
98.	2.	387.	Théodote.
98.	3.	386.	Mystichide.
98.	4.	385.	Dexithée.
99.	1.	384.	Diotrephe.
99.	2.	383.	Phanostrate.
99.	3.	382.	Evandre.
99.	4.	381.	Demophile.
100.	1.	380.	Pythéas.
100.	2.	379.	Nicon.
100.	3.	378.	Nausinicus.
100.	4.	377.	Callias.
101.	1.	376.	Charisandre.
101.	2.	375.	Hippodame.
101.	3.	374.	Socratide.
101.	4.	373.	Astéius.
102.	1.	372.	Alcisthenès.
102.	2.	371.	Phrasiclidès.
102.	3.	370.	Dysnicete ou Dyscinete.
102.	4.	369.	Lysistrate.
103.	1.	368.	Nausigènes.

Olymp.	Années.	Av. J. C.	ARCHONTES.
103.	2.	367.	Polyzèle.
103.	3.	366.	Cephisodore.
103.	4.	365.	Chion.
104.	1.	364.	Timocrate.
104.	2.	363.	Chariclide.
104.	3.	362.	Molon.
104.	4.	361.	Nicophême.
105.	1.	360.	Callimède.
105.	2.	359.	Eucharíste.
105.	3.	358.	Cephisodote.
105.	4.	357.	Agatocle.
106.	1.	356.	Elpinès.
106.	2.	355.	Callistrate.
106.	3.	354.	Diotime.
106.	4.	353.	Eudème.
107.	1.	352.	Aristodême.
107.	2.	351.	Thessalus.
107.	3.	350.	Apollodore.
107.	4.	349.	Callimaque.
108.	1.	348.	Théophile.
108.	2.	347.	Thémistocle.
108.	3.	346.	Archias.
108.	4.	345.	Eubule.
109.	1.	344.	Lyciscus.
109.	2.	343.	Pythodote.
109.	3.	342.	Sosigène.
109.	4.	341.	Nicomaque.
110.	1.	340.	Théophraste.
110.	2.	339.	Lysimachide.
110.	3.	338.	Charondas ou Chæronides.
110.	4.	337.	Phrynichus.
111.	1.	336.	Pythodore ou Pythodème.
111.	2.	335.	Evœnète.
111.	3.	334.	Ctesiclès.
111.	4.	333.	Nicocrates.
112.	1.	332.	Nicerate ou Anicète.
112.	2.	331.	Aristophane.
112.	3.	330.	Aristophon.
112.	4.	329.	Cephisophon.
113.	1.	328.	Euthycrite.
113.	2.	327.	Hegemon.
113.	3.	326.	Chremès.
113.	4.	325.	Anticlès.

Olymp.	Années.	Av. J. C.	ARCHONTES.
114.	1.	324.	Hégesias.
114.	2.	323.	Cephisodore.
114.	3.	322.	Philoclès.
114.	4.	321.	Archippe.
115.	1.	320.	Neæchme.
115.	2.	319.	Apollodore.
115.	3.	318.	Archippe.
115.	4.	317.	Demogène.
116.	1.	316.	Democlide.
116.	2.	315.	Praxibule.
116.	3.	314.	Nicodore.
116.	4.	313.	Théophraste.
117.	1.	312.	Ptolémon.
117.	2.	311.	Simonide.
117.	3.	310.	Hieromnemon.
117.	4.	309.	Demétrius de Phalère.
118.	1.	308.	Charine.
118.	2.	307.	Anaxicrate.
118.	3.	306.	Corœbe.
118.	4.	305.	Euxenippe.
119.	1.	304.	Phereclès.
119.	2.	303.	Leostrate.
119.	3.	302.	Nicoclès.
119.	4.	301.	Calliarque.
120.	1.	300.	Hegémaque.
120.	2.	299.	Euctemon.
120.	3.	298.	Mnesidème.
120.	4.	297.	Antiphates.
121.	1.	296.	Nicias.
121.	2.	295.	Nicostrate.
121.	3.	294.	Olympiodore.
121.	4.	293.	Philippe.
122.	3.	290.	Philippe.
123.	1.	288.	Diphile.
123.	2.	287.	Dioclès.
125.	1.	280.	Gorgias.
125.	2.	279.	Anaxicrate.
125.	3.	278.	Democlès.
127.	2.	271.	Pytharate.
129.	1.	264.	Diognète.
130.	1.	260.	Arrhénide.
160.	1.	140.	Antithée.
180.	1.	60.	Herode.

A l'établissement des archontes annuels, il manquait encore aux Athéniens un corps de lois pour régler leurs devoirs respectifs et assurer leur tranquillité. Ce ne fut qu'à la seconde année de la trente-neuvième olympiade qu'ils s'avisèrent de demander une législation écrite qui suppléât aux usages, la plupart incertains, qu'ils avaient suivis jusqu'alors. Dracon, qui cette année était à la tête des archontes, fut chargé de ce travail dont il semblait le plus capable de s'acquitter par ses lumières et son intégrité. Mais il répondit mal à l'attente de ceux qui l'avaient mis en œuvre. Ses lois, par lesquelles il punissait de mort les fautes les plus pardonnables, comme les crimes les plus graves, effarouchèrent les Athéniens, et leur firent dire qu'elles étaient écrites, non avec de l'encre, mais avec du sang. La haine qu'elles lui attirèrent parmi ses concitoyens, l'obligea de s'expatrier et d'aller chercher une retraite dans l'île d'Egine, d'où il ne revint pas.

Ses lois étant tombées en désuétude, on en revint aux anciennes coutumes. Athènes, cependant, renfermait dans son sein un de ces génies rares, nés pour éclairer leur siècle et le réformer. C'était Solon, qui a depuis occupé le second rang parmi les sept sages de la Grèce. Avide des connaissances nécessaires à un philosophe et à un politique, il se mit à parcourir la Grèce pour les acquérir. Mais à son retour, il trouva sa patrie en proie aux discordes civiles. Les uns demandaient un gouvernement aristocratique, les autres voulaient un gouvernement démocratique. Dans ce partage de sentimens qui menaçait d'une guerre civile, toutes les voix se réunirent pour nommer archonte Solon et l'établir souverain législateur de la république. Il n'eût tenu qu'à lui de prendre le titre de roi, qui lui était offert; mais il le refusa dans la crainte que d'autres n'en abusassent après lui. Dans l'exercice de sa nouvelle dignité, il commença par abolir les lois de Dracon, à l'exception de celle qui concernait le meurtre. Les pauvres, accablés par leurs créanciers, ayant été la principale cause du soulèvement de la république, Solon modéra l'excès de leurs dettes, et selon quelques-uns, leur en fit une entière remise. Il procéda ensuite à une nouvelle division du peuple, qu'il partagea en quatre tribus, dont les trois premières furent composées des citoyens aisés auxquels il réserva le droit d'aspirer aux charges et aux dignités. Les pauvres, qui formaient la multitude, furent renfermés dans la quatrième tribu, et eurent, avec les riches, le droit d'opiner dans les assemblées du peuple. Pour bannir l'oisiveté de la république, il chargea l'aréopage,

dont il augmenta les priviléges, du soin d'informer de la manière dont chacun gagnait sa vie. Il porta son attention aussi sur le tribunal du prytanée, dont il fixa à quatre cent le nombre des juges. A ces préliminaires succéda le détail de ses lois, que la postérité à regardées comme le plus beau monument d'Athènes. Pour s'assurer de leur exécution, il demanda aux Athéniens la permission de voyager pendant l'espace de dix ans, alléguant pour prétexte le désir de faire le négoce, mais dans le vrai, pour se soustraire aux importunités de ceux qui pourraient venir pour lui en demander des interprétations favorables à leurs vues. Après avoir parcouru l'Egypte, il passa, dit-on, à la cour de Crésus, roi de Lydie, célèbre alors par ses victoires et son opulence. Ce monarque, après avoir étalé sa magnificence à ses yeux, crut l'avoir ébloui par là et mérité son admiration; mais Solon, peu touché de cette ostentation, s'appliqua à lui faire comprendre que rien n'était plus futile et plus incertain que la suprême félicité qu'il s'attribuait. Pendant l'absence de Solon, les divisions qui avaient troublé la tranquillité d'Athènes, s'étant renouvelées, un ambitieux, doué de toutes les qualités nécessaires pour en faire un chef de parti, en profita pour s'élever à l'autorité suprême: c'était Pisistrate, descendant de Codrus. A la splendeur de la naissance, il joignait une éloquence qui subjuguait tous les esprits, et une politesse affable qui gagnait tous les cœurs. Sa valeur et son habileté avaient brillé dans le recouvrement que les Athéniens avaient fait de l'île de Salamine sur les Mégariens qui s'en étaient rendus maîtres. Mais ce qui relevait le plus son mérite aux yeux des Athéniens, c'était un grand zèle qu'il affectait pour maintenir l'égalité parmi ses concitoyens. Solon, néanmoins, démêla, sous ces dehors imposans, une pente violente vers la tyrannie, et dévoila le mystère aux Athéniens. Pisistrate se voyant démasqué, recourut à une ruse qui lui réussit. S'étant fait diverses blessures qui lui avaient ensanglanté tout le corps, il se fit porter en cet état dans la place publique, disant que son zèle pour le bien de la patrie lui avait attiré ce traitement dans une embuscade dressée par ses ennemis. Le peuple, attendri par ce spectacle et séduit par le discours qui l'accompagnait, donna cinquante gardes à l'imposteur, qui en augmenta bientôt le nombre au point qu'il se vit en état de s'emparer de la citadelle (560); ce qu'il ne manqua point d'exécuter. Lycurgue, Mégaclès et tous ceux de la race d'Alcméon, ennemis déclarés de la tyrannie, se voyant hors d'état de résister à l'usurpateur, prirent alors la fuite, aban-

donnant Solon, qui seul osa faire entendre sa réclamation au peuple déçu, mais ce fut en vain. Pisistrate, loin d'user de violence envers lui, fit tous ses efforts avec aussi peu de succès pour le regagner. Pour colorer son usurpation, il travaillait cependant à faire observer exactement les lois que Solon avait lui-même établies. Mais à la fin celui-ci désespérant de rendre la liberté à sa patrie prit le parti de s'en éloigner. Divers princes, instruits de ses dispositions, l'invitèrent à se rendre auprès d'eux. Il donna la préférence à Crésus (559.) Mais ses mœurs ne s'accommodant point du luxe qui régnait à la cour de ce monarque, il alla mourir chez le roi Philocypre à l'âge de quatre-vingts ans.

Lycurgue et Mégaclès, du fond de leur retraite, persistaient néanmoins à cabaler contre l'oppresseur de la liberté publique, et vinrent à bout enfin de le faire chasser. Mais ce fut pour bien peu de tems. L'ambition dont ils étaient également dévorés comme lui les ayant divisés, Pisistrate trouva moyen de regagner Mégaclès, en lui demandant pour épouse sa fille, qu'il obtint. Alors, pour captiver le peuple, il mit sur la scène une femme inconnue, d'une taille avantageuse et d'une beauté séduisante, nommée Phya, qui se donnant pour Minerve, parut tout-à-coup dans Athènes avec les ornements de la déesse, et montée sur un char superbe. En cet état, elle parcourut les carrefours de la ville, précédée par des hérauts qui adressaient la parole au peuple en ces termes: *Athéniens, recevez Pisistrate que Minerve honore au point de le ramener elle-même à la citadelle.* (*Hérodote*, l. I, Diogène Laërce *in vitâ Solon.*, Plutarque.) Trompés par cet artifice, les Athéniens s'empressèrent de rappeler Pisistrate et de lui remettre en main le gouvernement. Mais s'étant ensuite brouillé avec Mégaclès, son beau-père, il attira sur sa tête un second orage, qui l'obligea de quitter encore une fois Athènes, et de se retirer à Eretrie, dans l'île d'Eubée. (544.) Ce bannissement dura l'espace de onze ans, après lesquels il rentra triomphant avec sa famille dans l'Attique. (533.) Délivré alors de ses ennemis, il donna tous ses soins au bien de la république. Voyant la ville d'Athènes surchargée d'habitants inutiles, il en transporta une partie dans la campagne, dont les terres étaient restées en friche faute de cultivateurs. Bientôt on vit partout les champs couverts d'épis et plantés d'oliviers, les collines garnies de seps de vignes. Les soldats blessés furent nourris par ses ordres aux dépens de l'état, et les enfants de ceux qui étaient

morts à la guerre trouvèrent en lui un père secourable qui pourvut à leur éducation. Les lettres eurent aussi dans Pisistrate un protecteur non moins zélé qu'éclairé. Il fut le premier qui fit bâtir une bibliothèque pour l'usage du public. Les poëmes d'Homère, avant lui, étaient épars et confus ; il les fit rassembler, corriger et mettre dans l'ordre régulier où nous les avons présentement. Enfin ce prince qui, à l'ambition près, était le meilleur citoyen d'Athènes, termina ses jours paisiblement (528) dans la 33e. année de son règne, laissant trois fils, dont nous allons parler.

HIPPARQUE et HIPPIAS succédèrent à Pisistrate leur père, dans le gouvernement d'Athènes, sans en faire part à Thessalus, leur frère. Hipparque marcha sur les traces de son père, et encouragea comme lui les arts et les sciences par la protection qu'il leur accorda. Les poëtes Anacréon, Simonide et d'autres savants, sur ses invitations, se rendirent à sa cour, dont ils firent l'ornement. Une passion infâme qu'il conçut pour un jeune Athénien parfaitement beau, nommé Harmodius, fut la cause de sa perte. Outré des justes mépris qu'il en avait reçus, Hipparque voulut se venger sur la sœur d'Harmodius, en la faisant retirer d'une cérémonie où elle devait offrir une corbeille de fleurs à Minerve. Harmodius avait un ami plus âgé que lui, nommé Aristogiton. Lui ayant communiqué son ressentiment, il conspira avec lui pour se défaire du tyran. Le jour destiné à l'exécution, ils s'assemblèrent avec leurs amis, qu'ils avaient mis de la partie, autour de lui, comme pour lui faire leur cour, et le massacrèrent subitement (513) au milieu de ses gardes, qui, n'ayant pu le défendre, se jetèrent sur Harmodius, qu'ils immolèrent sur-le-champ à leur vengeance. Hippias se trouvant seul revêtu de l'autorité souveraine, fit arrêter Aristogiton, et l'ayant mis à la torture, découvrit par ses aveux une partie de ses complices, qu'il punit avec une sévérité qui s'étendit même à plusieurs innocens. Ce fut alors qu'il démentit le caractère de douceur qu'il avait montré auparavant. Des actes de violences multipliés qu'il exerça, changèrent les dispositions des Athéniens à son égard. Un grand nombre d'entre eux ayant pris la fuite, se réfugièrent en Péonie, auprès des Alcméonides. Ceux-ci regretant Athènes, leur patrie, d'où Pisistrate les avait bannis, se concertèrent avec eux pour y rentrer. Les Alcméonides étant fort opulents, y avaient rebâti à grands frais le temple de

Delphes, et richement doté ses ministres. Ayant par-là gagné la Pythie, ils l'engagèrent à exhorter les Lacédémoniens qui viendraient la consulter, à la délivrance d'Athènes. L'exhortation souvent réitérée produisit son effet. Les Lacédémoniens, persuadés par l'oracle, envoyèrent contre les Pisistratides une armée commandée par Archinode, et fortifiée par un corps de cavalerie thessalienne. Hippias prévoyant l'orage qui le menaçait, fit marcher ses troupes contre les Lacédémoniens, dont elles tuèrent le général dans une bataille qu'elles lui livrèrent. Furieux de ce revers, Cléomène, l'un des deux rois de Sparte, se mit en marche à la tête d'une armée contre Athènes, et enleva sur la route les enfants des principaux Athéniens, qui les avaient fait sortir pour les mettre en sûreté. Dès qu'il eut formé le siége de la place, les habitants craignant pour la vie de leurs enfants, se tournèrent contre les Pisistratides, qu'ils obligèrent d'abandonner le pays. (509.) (*Pausanias*, l. IX.)

Mais à peine les Athéniens commençaient à jouir des avantages de la liberté, qu'ils se virent menacés d'une nouvelle servitude par l'ambition de deux puissans citoyens qui se disputaient la gloire de remplacer les Pisistratides. C'étaient Clistène, de la race des Alcméonides, et Isagoras, d'une maison également distinguée. Le premier ayant prévalu, commença l'exercice de son pouvoir par un changement qu'il fit dans les tribus d'Athènes, qu'il porta du nombre de quatre, auquel elles étaient réduites, à celui de dix. Isagoras eut alors recours à Cléomène qui, prenant hautement son parti, fit sommer Clistène de sortir incessamment d'Athènes, avec menace, en cas de refus, de l'y contraindre par la voie des armes. Clistène ne se trouvant pas en force pour lui résister, prit le parti de se retirer; mais comme il avait un grand nombre d'amis dans Athènes, Isagoras, avec le secours de Cléomène, en obligea sept cents familles de s'expatrier. Ce triomphe fut de courte durée. Le peuple, se croyant près de rentrer sous le joug de la servitude, prit les armes, et contraignit Isagoras et le roi de Sparte, son protecteur, de sortir de la ville dans l'espace de vingt-quatre heures. Encouragé par ce coup hardi, les Athéniens s'empressèrent de rappeler les sept cents familles qui avaient été bannies par Hippias. Celui-ci, cependant, retiré à Sigée, dans la Troade, n'y demeurait pas oisif; il travaillait avec ardeur à soulever les villes de Grèce contre Athènes, et réussit à mettre dans ses intérêts celle de Lacédémone. Mais les tentatives qu'il fit

auprès des autres villes n'ayant pas eu le même succès, il se tourna du côté des Perses, et se rendit auprès d'Artapherne, neveu du roi Darius, et gouverneur de Sardes. Les Athéniens, instruits de ses mouvements, envoyèrent à Sardes une députation pour détourner Artapherne de se rendre aux sollicitations d'Hippias. Mais la réponse du gouverneur fut qu'il n'accorderait point de paix aux Athéniens qu'Hippias ne fût rappelé, condition qu'ils rejetèrent unanimement. Le roi de Perse entra d'autant plus volontiers dans les vues d'Artapherne, qu'il ne pouvait pardonner aux Athéniens d'avoir nouvellement réduit en cendres la ville de Sardes.

Cet incendie était néanmoins l'effet d'un pur hazard. La ville de Sardes était construite en grande partie de roseaux. Un soldat athénien ayant mis, par imprudence, le feu à son logement, la flamme gagna promptement les maisons voisines, et réduisit toute la ville en cendres. Darius attribuant cet événement à un dessein prémédité, jura de s'en venger sur Athènes; et, pour ne pas oublier ce serment, il chargea un de ses officiers de lui dire chaque jour, lorsqu'il se mettrait à table : Seigneur, souvenez-vous des Athéniens. Cependant après l'incendie de Sardes, ils s'étaient retirés et ne pensaient plus à la guerre dont ils étaient menacés.

Darius ayant fait ses préparatifs pour envoyer une armée en Grèce, en donna le commandement à Datis, Mède de nation, auquel il joignit Artapherne et Hippias. Ces généraux, après avoir soumis les îles de l'Hellespont, qui s'étaient révoltées, entrèrent dans l'Attique, et vinrent camper avec trois cent mille hommes dans la plaine de Marathon, à quatre lieues d'Athènes. Les troupes que les Athéniens leur opposèrent ne passaient pas le nombre de dix mille hommes, à la tête desquels devaient commander tour à tour dix chefs, entre lesquels Miltiade était le plus distingué. La supériorité reconnue de son mérite détermina chacun de ses collègues à se démettre de leurs droits en sa faveur. Miltiade ayant rangé ses troupes au pied d'une montagne, fit jeter des deux côtés de grands arbres, afin de couvrir les flancs de cette armée, et de rendre inutile la cavalerie des Perses, qui faisait leur plus grande force. Le combat fut rude et opiniâtre. Les Perses ayant enfoncé le centre de l'armée athénienne, les deux ailes, après avoir fait plier l'ennemi (490), vinrent au secours et firent des efforts incroyables qui procurèrent aux Athéniens une victoire plus

vraie que vraisemblable. (*Cornel. Nepos in vitâ Miltiad.*) Hippias mourut dans cette bataille, donnée le 6 de boédromion (29 septembre), et par-là délivra les Athéniens d'un implacable ennemi.

Une victoire aussi éclatante ayant mérité à Miltiade toute la confiance des Athéniens, il obtint facilement d'eux une flotte de soixante-dix vaisseaux qu'il demandait pour une expédition nouvelle, sans en déclarer l'objet, et dont il faisait espérer de très-grands avantages. C'était contre Paros qu'il la destinait, pour punir cette île des secours qu'elle avait prêtés aux Perses. Mais ayant échoué dans les efforts qu'il fit pour la conquérir, après en avoir subjugué plusieurs autres, il se vit, à son retour, accusé sans preuves dans une assemblée du peuple, par Xantippe, père de Périclès, de s'être laissé corrompre par l'argent des Perses. Peu s'en fallut qu'il ne fût condamné à être précipité dans le barâtre, lieu très-profond de l'Attique, où l'on jetait les plus grands criminels. Ce ne fut qu'à force de prières que ses amis firent commuer la peine de mort en une amende de cinquante talents, à quoi l'on faisait monter les frais de la guerre. Miltiade se trouvant insolvable, fut mis en prison, malgré une blessure dangereuse qu'il avait reçue à la cuisse devant Paros, et dont il mourut dans les fers. Cimon, son fils, pour avoir la permission de l'ensevelir, s'engagea à payer les cinquante talens, au risque de n'être jamais en état de s'acquitter.

Darius ressentit vivement la honte qui rejaillissait sur lui de la défaite de son armée; mais il ne perdit point le dessein ni les espérances de se relever de cet affront. Résolu de marcher en personne avec toutes ses forces contre les Athéniens, il employa trois ans à se préparer à cette expédition. Mais lorsqu'il se disposait à partir, il apprit que les Egyptiens s'étaient révoltés. Cette nouvelle le détermina à partager en deux son armée, dont il destina une partie pour la réduction de l'Egypte, tandis qu'il conduirait l'autre en Grèce. Mais la mort l'arrêta dans le tems qu'il était occupé de cette double vengeance (486).

Xercès, fils et successeur de Darius, suivit ses projets contre la Grèce et l'Egypte. Ayant réduit celle-ci la seconde année de son règne (485), il porta ses vues sur la Grèce, bien déterminé à se venger des pertes qu'elle avait fait essuyer à son père. Dans une assemblée qu'il tient à ce sujet, le seul Artaban, son oncle, ose lui représenter les dangers auxquels il s'expose. Ses remontrances, quoique très-sages,

sont inutiles. La guerre contre la Grèce est décidée. Pour empêcher les colonies grecques répandues en Sicile et en Italie de porter du secours à leur mère-patrie, Xercès fait avec les Carthaginois, déjà riches et puissants, un traité d'alliance, par lequel ils s'obligent à porter la guerre chez elles. Il part enfin la cinquième année de son règne (481), et arrive à Sardes, où devait se rassembler son armée de terre. Les Grecs, sommés par les hérauts qu'il leur envoie, de lui accorder la terre et l'eau, c'est-à-dire, selon le style persan, de se rendre ses sujets, se divisent entre eux, et les deux seules républiques d'Athènes et de Lacédémone méprisent ses hérauts, et se disposent à lui résister. Dans une grande assemblée qu'elles tiennent, Thémistocle est élu général. C'était le citoyen le plus distingué d'Athènes, dont il avait été archonte dix ans auparavant. Le roi de Perse ayant cependant passé l'Hellespont, couvrait de ses vaisseaux la mer qui baigne les côtes de la Grèce. Tandis que l'armée terrestre de ce monarque, prodigieusement nombreuse, se répand dans la Grèce, saccage la Phocide et brûle Athènes, qu'elle avait trouvée sans habitants, la flotte des Athéniens, conduite par Thémistocle, va se placer près d'Artemise, au-dessus de l'Euripe, où elle est jointe par d'autres vaisseaux des états confédérés. Il s'élève alors une contestation entre les Athéniens et les Lacédémoniens, pour le commandement général de l'armée navale. Thémistocle, qui semblait avoir le droit le mieux fondé pour y prétendre, cède cet honneur, pour le bien de la paix, à Eurybiade, lacédémonien. Xercès, au printems, s'étant rendu à sa flotte (480), lui ordonne d'attaquer celle des Grecs, malgré les remontrances d'Artemise, reine de Carie (1), qui lui ayant amené la sienne, prévoyait l'avantage que les Grecs auraient sur lui. L'événement justifia sa prédiction. Xercès ayant placé son trône sur une éminence, pour être spectateur de la bataille, fut témoin de la victoire complète que les Grecs remportèrent à Salamine, sur les Perses, le 20 de boédromion (23 septembre), 480 avant J. C. Il vit Artemise obligée de suivre les Perses dans leur fuite, après s'être comportée en héroïne dans la bataille, et ne put s'empêcher de dire qu'en cette occasion *les hommes étaient devenus des femmes, et les*

(1) Différente de la femme de Mausole, comme le prouve M. Larcher. (Note sur le VIIIe. livre d'Hérodote, p. 462.)

femmes devenues des hommes. (*Voyez* les Rois de Perse.) Obligé de repasser sur une petite barque l'Hellespont pour retourner en Asie, Xercès laissa Mardonius, son beau-frère, avec trois cent mille hommes pour continuer la guerre en Grèce. Ce général, après s'être tourné en tout sens, mais en vain, pour engager les Grecs à se soumettre au roi son maître, passe avec son armée, au printems de l'année suivante, en Béotie (479). Il y rencontre l'armée des Grecs, commandée par Pausanias, roi de Sparte, et Aristide, général des Athéniens. La première était forte de plus de trois cent mille hommes environ contre cent vingt mille qui formaient la seconde. On en vient aux mains à Platée, et Mardonius périt dans la bataille avec environ deux cent soixante mille des siens. Artabase se sauve avec quarante mille Perses, dont à peine quatre mille, dans leur fuite, échappèrent au fer des vainqueurs. Le même jour, 3 du mois de boédromion, qui revient au 25 de septembre, l'armée navale des Grecs, sous les ordres de Leotychide, chef des Spartiates, et de Xantippe, Athénien, remporte près de Mycale, promontoire de l'Asie mineure, une victoire non moins signalée sur les Perses, dont elle brûla tous les vaisseaux. (*Hérodote*, l. IX.)

Délivrés des Perses, les Athéniens, qui avaient transporté leurs femmes et leurs enfans à Trezène et à Salamine, les ayant fait revenir dans leur patrie, commencèrent à la rebâtir, et s'y portèrent avec une diligence qui inspira de la jalousie aux Lacédémoniens. Une députation que ceux-ci leur firent pour les inviter à discontinuer ce travail, ne servit qu'à augmenter leur activité. Thémistocle s'était rendu cependant à Lacédémone, après avoir exhorté les Athéniens à redoubler d'activité pendant son absence. Ayant comparu devant les éphores, non sans de longs retardements, il les dupa, en assurant que les travaux dont ils se plaignaient étaient interrompus, et ne revint que lorsqu'on eut appris qu'ils étaient achevés. A son retour, il s'occupa d'une autre entreprise commencée plusieurs années auparavant sous son archontat. (478.) C'était la construction du port nommé le Pyrée, à trente-cinq ou quarante stades (environ deux lieues) d'Athènes. Trois vastes bassins, avec un hâvre de toutes marées, le rendirent un des plus beaux et des plus commodes de l'univers. Athènes avait déjà celui de Phalère, voisin du Pyrée. Elle y ajouta depuis celui de Munichia.

Le mérite éminent de Thémistocle et la grande autorité

qu'il lui avait acquise, ne manquèrent pas de lui susciter des ennemis. Par leurs déclamations et leurs intrigues, ils réussirent à le faire bannir par l'ostracisme. (471.) Argos fut la ville qu'il choisit d'abord pour sa retraite. L'envie l'y ayant poursuivi, il passa de là à la cour d'Admète, roi des Molosses, dans l'Epire, son ennemi, pendant l'absence de ce prince. Admète, à son retour, trouve son fils, encore enfant, dans les bras de Thémistocle, assis dans son foyer, entre les dieux lares. Attendri par ce spectacle, il le relève, lui rend son amitié, et lui promet sa protection. Mais, averti que les Athéniens, excités par les Lacédémoniens, se disposaient à le tirer par force de cet asile, il prit le parti de se sauver à la cour de Perse. Ravi de posséder le plus grand homme de la Grèce, le roi Artaxercès le reçoit avec bonté, et lui assure les deux cents talents qu'il avait promis à celui qui lui apporterait sa tête. Thémistocle devint alors le favori du roi de Perse, qui lui fit présent de trois villes considérables dans l'Asie mineure, Magnésie, Lempsaque et Myone, dans la première desquelles il fit sa résidence ordinaire. Après avoir passé dix ans dans cette ville, *il y mourut de maladie*, dit Thucydide, auteur contemporain, *mais suivant quelques-uns*, ajoute-t-il, *de poison, se trouvant dans l'impossibilité de tenir la promesse qu'il avait faite au roi de porter les armes contre sa patrie.*

L'ambition de Thémistocle l'avait rendu l'antagoniste d'Aristide, le plus vertueux des Athéniens, et son égal par ses talents militaires, dont il avait donné des preuves aux batailles de Marathon, de Platée et de Salamine, et par son habileté dans le gouvernement. A force d'intrigues, il était venu à bout de le faire bannir par l'ostracisme. On raconte que lorsqu'on s'assembla pour prononcer ce jugement, un paysan pria Aristide d'écrire le nom de cet homme sur sa coquille. *Le connaissez-vous?* lui dit Aristide; *non*, répondit *le rustre; mais je suis fatigué de l'entendre appeler le Juste.* Aristide, sans s'émouvoir, écrivit son nom sur la coquille, et la lui rendit. La peine de l'ostracisme était un exil de dix ans; mais le regret que causa son éloignement la fit abréger de beaucoup. Sa mort, arrivée suivant Plutarque, dans la vie d'Aristide, la deuxième année de la 78e. olympiade (467 avant J. C.), suivit de quatre ans l'exil de Thémistocle. Il mourut si pauvre, que la république fut obligée de faire les frais de ses funérailles.

Entre les jeunes Athéniens qu'Aristide s'appliqua, dans

les dernières années de sa vie, à former dans sa maison, soit pour la guerre, soit pour l'administration civile, le plus distingué fut Cimon, fils de Miltiade, héritier de ses grandes qualités et de sa pauvreté, qui fut telle, qu'obligé de payer l'amende de cinquante talens à laquelle son père, comme on l'a vu, avait été condamné, il se constitua prisonnier jusqu'à ce qu'il eût acquitté cette dette. Un riche citoyen, nommé Callias, satisfit pour lui au fisc public, en épousant Elpinice, sa femme et sa sœur. Cimon, remis en liberté, donna des preuves éclatantes de sa valeur dans les batailles de Salamine et de Mycales. Animé par ces premiers succès, il entreprit de chasser entièrement des villes grecques les Perses, qui s'en étaient emparées. Après avoir employé deux ans à équiper une flotte de deux cents vaisseaux, il fit voile vers les côtes d'Ionie, où vint le joindre une nouvelle flotte des alliés. Avec son aide, il se rendit maître de presque toutes les villes maritimes de l'Asie mineure. Au milieu de ces conquêtes, Cimon apprenant que l'armée navale des Perses, plus forte d'un tiers que la sienne, était à l'ancre vers l'embouchure du fleuve Eurymedon, fond sur elle, et lui livre un des plus furieux combats (470), où il lui prend plus de cent vaisseaux, et force le reste à se retirer dans les ports de l'île de Chypre. A peine ce combat était-il fini, que Cimon ayant fait mettre à terre ses gens, les mène, tout couverts de sueur et de sang, contre l'armée de terre des Perses, campée sur les bords de la mer, et remporte sur l'ennemi, en un même jour, deux victoires comparables à celles de Platée et de Salamine. Au retour de cette expédition, le vainqueur employa les richesses qu'elle lui avait procurées, à décorer la ville d'Athènes et à soulager les citoyens qui étaient dans le besoin.

Cependant il se formait dans Athènes un rival de Cimon, qui cherchait à le supplanter dans l'estime du public, et possédait toutes les qualités pour y réussir. C'était Périclès, citoyen d'une naissance illustre, élevé par deux habiles maîtres, Zénon d'Elée et Anaxagore. Guidé par leurs leçons et celles des grands capitaines de son tems, il devint un grand orateur, un politique profond et un guerrier très-versé dans l'art militaire. Son plus grand soin, lorsqu'il parut sur la scène du monde, fut de se concilier la faveur du peuple, en se déclarant hautement pour lui dans ses démêlés avec la noblesse. Voyant sa passion pour les spectacles et les jeux, il le flatta, par ces sortes d'amusemens, que son opulence le mettait en

furent les lois, dit M. Barthélemi; qu'une ville de la Grèce imposa au plus grand empire du monde.

Pendant qu'on travaillait à la conclusion de ce traité, Cimon termina ses jours après avoir recommandé à ses officiers de ramener promptement la flotte à Athènes, en cachant soigneusement sa mort (449). Ses grandes qualités civiles, militaires et morales, le firent universellement regretter. La gloire qu'il acquit dans les armes ne lui inspira point de mépris pour ses concitoyens. Modeste au milieu des plus grands succès, il n'affectait point des manières dédaigneuses envers ceux qui lui étaient inférieurs en mérite. Les richesses qu'il acquit par les armes furent employées en libéralités qu'il portait souvent jusqu'à la prodigalité. La mort de ce grand homme laissa un champ libre à l'ambition de Périclès. Assuré de la faveur du peuple qu'il ne cessait de caresser et d'amuser par des fêtes, il bravait la haine des nobles qu'il jugeait incapables de contrecarrer ses desseins. Mais son excessive confiance le trahit. On trouva moyen de la rabattre en lui opposant Thucydide, beau-frère de Cimon et différent de l'historien de ce nom, qui n'ayant pas, à la vérité, les qualités de Périclès pour la guerre, le surpassait par sa politique et son habileté à manier les esprits dans les assemblées publiques. Pour éclipser ce rival, Périclès s'appliqua avec de nouveaux soins à captiver l'amitié du peuple. C'était chaque jour des fêtes, des spectacles, des festins qu'il lui donnait, où le bon goût brillait autant que la magnificence. Mais ces amusemens n'étant que passagers, il chercha à s'illustrer par d'autres monumens plus durables de son génie. Il fit construire des théâtres, élever des temples et bâtir d'autres édifices publics, où l'architecture, la sculpture et la peinture furent portées en peu de tems au plus haut point de perfection. Le tems nous a conservé les précieux restes d'un temple de Minerve, appelé Parthenon, que l'on regarde comme le plus beau monument d'antiquité qui soit au monde. Périclès ne donna pas moins d'attention à la culture des belles lettres qu'au progrès des arts.

Cependant, à mesure que sa réputation croissait, l'émulation entre lui et Thucydide prenait toujours de nouveaux accroissemens. Leur rupture en vint au point qu'il fallait que l'un ou l'autre succombât. Périclès l'emporta, et parvint à faire subir à Thucydide le ban de l'ostracisme. Devenu maître dans l'état, Périclès n'eut plus alors de concurrent qui osât l'attaquer de front. Mais l'envie, forcée de sa

taire sur sa personne, décocha ses traits contre les savans avec lesquels il s'entretenait dans ses momens de loisir. Le plus distingué d'entre eux et le plus cher à Périclès était son maître Anaxagore. On accusa ce philosophe d'athéisme, parce que sa doctrine n'était pas celle du vulgaire sur la divinité. Malgré le zèle que son disciple montra pour sa défense, il fut obligé d'abandonner Athènes pour se soustraire à la fureur de ses ennemis. La célèbre Aspasie de Milet, qui avait gagné l'estime de Périclès par ses talens, et son cœur par ses charmes, fut aussi taxée d'impiété par les détracteurs de ce grand homme. Elle se vit attaquée par les satyres des poëtes comiques, et son amant, qui devint ensuite son époux, eut besoin de toute son habileté pour l'enlever au dernier supplice que l'envie lui préparait.

Le temple de Delphes, si fameux par les oracles d'Apollon, et par les dons qu'ils y attiraient, était de tems immémorial sous la direction des peuples de la Phocide, dans l'étendue de laquelle il était situé. Il plût aux Lacédémoniens, on ne sait par quel motif, d'en ôter l'intendance aux Phocéens, et de l'attribuer aux habitans de Delphes. Périclès, crut devoir s'opposer à cette entreprise, et s'étant mis à la tête d'un corps de troupes (448), il marcha dans la Phocide dont il rétablit les peuples dans leur prérogative. A son retour il apprit que les habitans de l'île d'Eubée, sollicités par les Lacédémoniens, s'étaient révoltés. Aussitôt il se met en route pour faire rentrer cette île dans le devoir. Mais à peine y est-il arrivé, qu'il est rappelé par une irruption des Lacédémoniens dans l'Attique. Etant venu à bout de gagner Plistonax, l'un des deux rois de Sparte, en corrompant Cléandride, son mentor, par argent, il termina cette guerre sans combat.

446. Deux ans après, Périclès étant rentré dans l'Eubée, la réduisit et chassa les habitans d'Hestiée pour avoir massacré l'équipage d'un vaisseau athénien, après quoi il repeupla cette ville d'une colonie venue d'Athènes. Les états d'Athènes, voyant que le feu de cette guerre menaçait la Grèce d'un embrâsement général, s'entremirent de la paix par un traité qu'ils réussirent à faire conclure pour trente ans entre les deux républiques et leurs alliés respectifs. Mais cette paix n'eut pas la durée qu'on s'en était promise. Les Corcyréens avaient fondé sur les bords de la mer Adriatique, en Illyrie, la ville d'Epidamne, et y dominaient paisible-

ment, lorsque les Corinthiens s'avisèrent de les troubler dans leur possession. On en vint aux armes, et après trois ans de guerre on réclama de part et d'autre le secours de la ville d'Athènes (437). Après une longue délibération, Athènes s'étant déclarée pour les Corcyréens (436), Périclès leur envoya dix vaisseaux, qui joints aux cent qu'ils avaient déjà, les mirent en état de se défendre contre les Corinthiens qui en avaient cent cinquante. Mais ceux-ci ayant eu recours aux Lacédémoniens, engagèrent, de concert avec eux, les habitans de Potidée, en Thrace, à se révolter contre Athènes, sa métropole. Perdiccas, roi de Macédoine, entra aussi dans la querelle par ressentiment contre les Athéniens, parce qu'ils avaient appuyé Philippe son frère, et Derdas son cousin avec lesquels il était en guerre. Mégare, Egine et plusieurs autres villes offensées de la hauteur des Athéniens, portèrent aussi contre eux leurs plaintes aux Lacédémoniens. Archidame, roi de Sparte, interposa vainement sa médiation pour pacifier ces différents. Périclès avait fait rendre un décret portant peine de mort contre les Mégariens qui mettraient le pied dans Athènes. Loin de travailler à le faire révoquer, il l'aggrava en faisant statuer que chaque année les Athéniens iraient deux fois ravager les terres de Mégare. Telles furent les premières étincelles qui allumèrent la fameuse guerre du Péloponèse, dont la durée fut de vingt-sept ans. Ce fut contre Perdiccas que les premières attaques furent dirigées. Tandis que les Athéniens envoyaient contre lui une flotte commandée par Callias (432), les Corinthiens en firent partir une sous les ordres d'Aristée, pour défendre Potidée qui s'était donnée à eux. Ce général fut battu, et Callias ayant été tué dans le combat, fut remplacé par Phormion. On vit alors le philosophe Socrate ayant endossé la cuirasse et le carquois, combattre avec l'intrépidité du soldat le plus déterminé, et son disciple Alcibiade faisant à côté de lui ses premières armes, donner des preuves si éclatantes de son courage, que le prix de la valeur, consistant en une couronne et une armure complète lui fut adjugé; (Alcibiade, fils de Clinias, Athénien, descendait d'Ajax, par son père).

Archidame faisait cependant ses efforts pour concilier les républiques d'Athènes et de Lacédémone. Mais la fierté de la première aliénait d'elle de jour en jour ses alliés. Trois ambassades envoyées successivement aux Athéniens pour les porter à faire droit sur les plaintes formées contre eux,

furent traversées par Périclès, qui ne voyait de ressource que dans la guerre pour se soustraire aux poursuites de ses ennemis obstinés à vouloir le contraindre de rendre compte de son administration. Ce fut alors qu'on vit toute la Grèce en feu pour des sujets qu'avec moins de passion on eût pu facilement accommoder. Tout le Péloponèse, à l'exception d'Argos qui resta neutre, se déclara pour les Lacédémoniens, auxquels se joignirent les Thébains, les Mégariens, les Locriens, les Phocéens, ceux d'Ambracie, de Leucade et d'Anactorie. Athénes comptait parmi ses alliés les Corcyréens, les Zacynthiens, les Céphaléniens, les îles des Cyclades avec les villes de l'Hellespont, excepté Chalcis et Potidée, sans parler de plusieurs villes de l'Asie. Les hostilités commencèrent par une irruption nocturne des Thébains dans Platée, au nombre de trois cents. Elle effraya tellement les habitans, qui les croyaient en bien plus grand nombre, que les uns prirent la fuite, les autres se rendirent sans oser se défendre (431). Mais leur frayeur s'étant dissipée avec les ténèbres, ils les chassèrent avec autant de facilité qu'ils étaient entrés. Archidame ne tarda point à paraître dans l'Attique à la tête de soixante mille hommes. Les Athéniens demandaient à grands cris qu'on les menât au combat. Mais Périclès sourd à leurs clameurs, jugea plus à-propos de les contenir dans leurs murs en attendant que l'ennemi eût consumé ses vivres, et cette conduite justifia sa prévoyance (431). Autre preuve de son habileté. Tandis qu'il préparait une flotte de cent voiles pour l'envoyer dans le Péloponèse, une éclipse de soleil, au moment qu'elle allait mettre à la voile, répandit l'alarme dans l'équipage. Périclès, instruit dans la science astronomique par son maître Anaxagore, couvre de son manteau la tête du pilote, et lui demande s'il voit encore clair. *Non*, répond le pilote, *eh bien*, reprit Périclès, *dois-tu être étonné que la lune couvre le soleil comme ton manteau couvre ta tête?* Ce phénomène, comme on le voit par la table des éclipses, arriva le 3 août sur les cinq heures du soir, de l'an 431 avant J.-C.

Les Athéniens ayant échoué devant Méthone, défendue par Brasidas, Lacédémonien, se dédommagèrent par le pillage d'une ville considérable de l'Elide. Archidame ouvrit la campagne suivante par une nouvelle incursion dans l'Attique. Mais un plus grand désastre pour ce pays-là, ce fut la peste qui le désola. Hippocrate de l'île de Cos, exerçait alors la médecine, dont il est regardé comme le père, avec

le plus grand succès. Etant venu au secours des Athéniens, après avoir résisté aux flatteuses invitations du roi de Perse, dont un semblable fléau ravageait les états, il réussit à le faire cesser. Tandis qu'il durait encore, Périclès fit voile avec cent vaisseaux vers le Péloponèse. Mais la peste s'étant mise dans l'équipage, gagna les troupes qui étaient occupées au siége de Potidée. Les Athéniens commencèrent alors à se plaindre hautement de Périclès, le regardant comme la première cause des maux qu'ils enduraient. S'étant assemblés, ils lui ôtèrent le gouvernement et le condamnèrent à une amende. Mais bientôt dans l'état déplorable où ils se trouvaient, ils sentirent le besoin qu'ils avaient de lui pour rétablir leurs affaires, et dans une nouvelle assemblée où il se montra par le conseil de ses amis, ils lui firent des excuses et le prièrent de reprendre le ministère. Périclès, alors, revint devant Potidée, dont le siége durait depuis trois ans. Cette place, réduite par la disette à se nourrir de chair humaine, offrit enfin de se rendre à condition que les habitans auraient la vie sauve (429.) L'ayant obtenu, les habitans, obligés de déguerpir, furent remplacés par une colonie qu'Athènes leur substitua. Ce fut la dernière expédition de Périclès. Attaqué peu de tems après de la peste pour la seconde fois, il y succomba. Tandis qu'on le croyait à l'extrémité, ses amis s'entretenant autour de lui de ses exploits militaires consacrés à la mémoire par neuf trophées qu'on lui avait érigés, il prend tout-à-coup la parole et dit : *je m'étonne que vous releviez des avantages où la fortune a eu autant de part que moi, et qui me sont communs avec tant d'autres généraux, tandis que vous oubliez ce qu'il y a pour moi de plus flatteur et de plus glorieux, c'est qu'il n'y a pas de citoyen à qui j'aie fait prendre le deuil.* (*Plutarq. in Pericl.*) Sa mort arriva deux ans et demi après le commencement de la guerre du Péloponèse et près de quarante ans après qu'il eut pris le gouvernement d'Athènes.

428. La mort de ce grand homme releva le courage et la fierté des Lacédémoniens. Etant entrés vers le milieu de l'été dans l'Attique, ils ravagèrent les champs prêts à être moissonnés, et s'en retournèrent dans le Péloponèse sans avoir osé attaquer la capitale. A cette perte se joignit la révolte de l'île de Lesbos, depuis long-tems soumise aux Athéniens. Tandis que les rebelles attendaient les secours

qu'on leur avait fait espérer, une flotte partie d'Athènes vint mettre le siége devant Mitylène, capitale de l'île, qui fut contrainte de se rendre (427) après une longue défense. Les insulaires étant par là rentrés dans le devoir, la guerre continua avec des succès variés entre Athènes et le Péloponèse. Enfin, lasses d'une guerre qui ne produisait, depuis dix ans, aucun événement décisif, les deux républiques, après être convenues d'une trève d'un an, conclurent (422), par les soins de Nicias, général athénien, un traité de paix pour cinquante ans, à condition de se rendre réciproquement les prisonniers et les places. Mais l'exécution de ce traité fut traversée par Alcibiade, qui avait mis dans son parti toute la jeunesse d'Athenes. Nicias, appuyé des vieillards, demandait qu'on fît quelques sacrifices pour affermir la paix. Un nommé Hyperbolus, homme méchant et généralement méprisé, s'éleva contre l'une et l'autre faction, et les irrita par son audace, au point que s'étant réunies, elles réussirent à lui faire subir le ban de l'ostracisme (422). C'était une peine, comme on l'a vu, qui loin de flétrir un citoyen, n'avait tombé jusqu'alors que sur ceux que leur mérite exposait à l'envie. La honte qu'on eut de l'avoir employée contre un sujet aussi vil, fut cause de son abolition.

La rivalité subsistait toujours entre Nicias et Alcibiade, et la jalousie n'était pas moindre entre Athènes et Lacédémone. Dans les dispositions où elles étaient, elles s'attendaient l'une et l'autre à une nouvelle et prompte rupture. Dans cette disposition, chacune des deux républiques travailla à se fortifier par des alliances. Lacédémone resserra ses liens avec la Béotie. Athènes, de son côté, fit une ligue avec Argos, Elis et Mantinée. Mais comme on se craignait réciproquement, on n'en vint point à une guerre déclarée, et on s'en tint à des hostilités sourdes, en attendant l'occasion de les faire éclater. Alcibiade voyant les Athéniens incapables de repos, fit de nouvelles instances pour les engager à se rendre à la demande que les Egestains, peuple de Sicile, leur avaient faite, l'année précédente, de leurs secours contre leurs voisins, dont ils avaient à se plaindre. Rien de plus flatteur que la perspective qu'il leur offrait dans cette occasion; c'était la conquête de la Sicile, qui entraînerait, disait-on, celle de Carthage, et étendrait même la domination d'Athènes sur plusieurs villes d'Italie. L'éloquence avec laquelle il exposa ce projet, séduisit le peuple. Mais

Nicias, moins impétueux et plus réfléchi qu'Alcibiade, taxa hautement ce projet de chimère, et tâcha de faire sentir aux Athéniens les malheurs auxquels ils s'exposaient en l'adoptant. Ce fut en vain ; l'avis d'Alcibiade l'emporta, et Nicias fut nommé lui-même général de l'expédition proposée, avec Alcibiade et Lamaque, qu'on lui donna pour collègues. La flotte qui la devait exécuter était prête à mettre à la voile(415), lorsque les statues d'Hermès, qui étaient en grand nombre, se trouvèrent toutes mutilées et renversées. Ce sacrilège jeta l'alarme dans Athènes, et le soupçon tomba sur Alcibiade, avec d'autant plus de vraisemblance qu'on savait que, dans une partie de débauche, il avait contrefait les mystères d'Eleusis, et y avait fait les fonctions de grand-prêtre. Cité devant le peuple, à ce sujet, il se diposait à plaider lui-même sa cause; mais ses ennemis firent surseoir le jugement, sous prétexte que le départ de la flotte pressait. Il s'embarque donc, et la flotte ayant fait voile vers Catane, s'empare de cette place, d'où elle fait diverses incursions peu avantageuses dans les environs. Mais les ennemis d'Alcibiade ayant renouvelé, dès qu'il eut disparu, leurs accusations contre lui, obtinrent un ordre qu'on lui fit passer, de revenir promptement pour se justifier. Ceux qui étaient chargés de l'amener se conduisirent avec tant d'adresse, que ni lui, ni l'armée ne se doutèrent du sort qu'on lui préparait. Mais, apprenant sur la route qu'Athènes l'avait condamné à mort : *Je ferai bien voir*, dit-il, *à ceux qui ont décrété ma mort, que je suis encore en vie.* S'étant retiré chez les Spartiates, il leur promit de leur faire autant de bien qu'il leur avait fait de mal, et il n'oublia rien pour tenir parole. Après son départ, Nicias et Lamaque menèrent leur armée aux environs de Syracuse, et de là, s'étant avancés vers Catane, ils y établirent leurs quartiers d'hiver. Les Syracusains députèrent à Corinthe et à Sparte pour en obtenir du secours. Corinthe leur répondit favorablement; mais Sparte ne fut pas si prompte à se déterminer. Il fallut qu'Alcibiade employât toute son habileté pour engager les Spartiates à rompre ouvertement avec les Athéniens. Les ayant amenés à ce point, il leur persuada d'envoyer un corps de troupes dans l'Attique, et de mettre à leur tête Gylippe, général expérimenté (414). La première opération qu'il leur conseilla, fut de fortifier le bourg de Décelie, à cent vingt stades d'Athènes. Par-là ils enlevèrent aux Athéniens leurs mines d'argent de Laurium, et ouvrirent une retraite aux mécon-

tens d'Athènes et aux partisans de Sparte. Un des moyens dont Alcibiade se servit pour gagner l'estime et la confiance des Spartiates, ce fut l'attention qu'il eut de se conformer entièrement à leur manière de vivre, manière diamétralement opposée à celle des Athéniens ; car autant ceux-ci étaient adonnés au luxe, au faste et aux plaisirs de la table, autant les Spartiates étaient sobres dans leurs repas, austères dans leurs mœurs, simples dans leur habillement.

Nicias ayant reçu d'Athènes une flotte qu'il avait demandée, fit voile vers Syracuse ; et, étant entré dans le port de cette ville, il y engagea une action fort vive, où Lamaque perdit la vie. Mais la victoire fut pour Nicias, qui serra de si près la place, qu'elle pensait déjà à capituler, lorsque Gylippe vint à son secours. Ce général, à force d'habileté, déconcerta les projets de Nicias. Heureusement pour celui-ci, les Athéniens, instruits de sa détresse, lui firent passer un nouveau renfort sous la conduite de Démosthène et d'Eurymédon, qu'ils lui associèrent en qualité de collègues. (*Thucydide*, l. VI; *Diodore*, l. XIII.)

413. Démosthène, impatient de combattre, marcha, contre l'avis de Nicias, au poste d'Epipole : c'était une montagne voisine de Syracuse, où Nicias avait fait construire un fort nommé Labdale. Il en força les premiers retranchements, et déjà gagnait le haut de la montagne, lorsqu'il fut arrêté par un corps de Béotiens qui, après avoir soutenu vigoureusement le choc de ses troupes, les mirent en désordre. La nuit qui survint, ayant augmenté la confusion, la déroute devint générale. On n'était pas revenu de la consternation que causa ce revers, lorsqu'on apprit que Gylippe approchait avec des nouvelles troupes qu'il avait rassemblées dans l'île. Alors les deux généraux athéniens ne voyant plus de ressource pour eux en Sicile, convinrent de se retirer avec le plus de secret qu'il serait possible. Mais comme ils étaient près de mettre à la voile, une éclipse de lune, arrivée la nuit du 27 au 28 août, jeta l'effroi parmi leurs troupes, et les mit eux-mêmes hors de mesures. Les devins, par eux consultés, répondirent qu'il fallait remettre le départ à la lune suivante.

Les troupes, dans cet intervalle, étant descendues à terre, il ne fut pas possible de les engager à se rembarquer. On prit donc le parti de faire la retraite par terre, durant la nuit. Hermocrate, qui commandait à Syracuse, ayant pé-

nétré le dessein des ennemis, les fit avertir comme de la part des correspondans qu'ils avaient dans la place, que les passages étaient soigneusement gardés. Ce stratagême réussit. Nicias ayant différé de trois jours la retraite, donna par-là le tems à Gylippe de le prévenir. Celui-ci s'étant posté près du fleuve Anape, y attendit l'armée athénienne, contre laquelle il combattit pendant trois jours consécutifs, et toujours avec avantage. Nicias ayant décampé le quatrième jour, Démosthène, dont les troupes qui composaient l'arrière-garde étaient extrêmement affaiblies, ne put faire assez de diligence pour le suivre. Attaqué par les Syracusains, il fut obligé de se rendre, sous la condition, pour lui et pour ses gens, qu'ils auraient la vie sauve et ne seraient point condamnés à un prison perpétuelle. Le lendemain, les vainqueurs poursuivant Nicias, l'atteignirent à la rivière d'Erinnée. Il fit la meilleure défense qu'il fut possible contre les divers assauts qu'il eut à essuyer, et gagna, en se retirant, la rivière d'Asinare. Mais, arrivé là, il succomba dans un dernier choc par l'épuisement où ses soldats étaient reduits, et fut obligé de se rendre aux mêmes conditions que Démosthène. Mais les Syracusains ne tinrent nul compte de ces conditions; et, après avoir égorgé, contre l'avis des plus sages d'entre eux, Nicias et Démosthène dans la place publique, ils enfermèrent leurs soldats dans des carrières, où ils souffrirent pendant huit mois des maux incroyables qui en firent périr un grand nombre. Au bout de deux mois, on en tira les plus vigoureux, qui furent vendus, et quelques-uns d'entre eux durent leur salut aux tragédies d'Euripide, dont ils récitaient aux Siciliens des morceaux qu'ils avaient retenus. Telle fut l'issue de l'entreprise injuste et ruineuse que les Athéniens avaient faite sur la Sicile.

Lorsqu'Athènes reçut la nouvelle de cet événement, on n'en voulut d'abord rien croire; mais la chose étant avérée, le peuple entra en fureur contre ceux qui avaient conseillé cette expédition, contre les orateurs qui l'avaient appuyée par leurs discours, et contre les devins qui en avaient fait espérer, au nom des dieux, les plus heureux succès. Bientôt néanmoins, on revint de ces premiers mouvements; et, quoique la république se trouvât sans soldats, sans vaisseaux et sans finances, on ne désespéra point de son salut. On amassa donc de l'argent de toutes parts, on fit construire des vaisseaux, on retrancha toutes les dépenses superflues, et on établit un conseil des vieillards les plus sages pour examiner

les affaires avant de les proposer au peuple. Plusieurs villes de la dépendance d'Athènes ou ses alliés se détachèrent d'elle pour se donner aux Lacédémoniens. Alcibiade, qui avait acquis parmi eux une autorité supérieure à celle d'Agis, leur roi, était l'âme de cette défection. Pour accroître le nombre des ennemis d'Athènes, il engagea Tissapherne, l'un des satrapes de l'Asie mineure, à faire un traité d'alliance avec Lacédémone. Mais les ennemis que la jalousie lui avaient suscités dans cette république, lui firent un crime de l'avoir trahie dans ce traité, comme n'ayant pas assez ménagé ses intérêts. Agis se mit lui-même à leur tête, offensé du commerce scandaleux qu'il entretenait avec Timée, sa femme. Les éphores gagnés, se déclarèrent contre lui, et donnèrent des ordres secrets pour le faire périr. Mais, averti du complot, il se réfugia auprès de Tissapherne, qui fut ravi de posséder un homme dont les talens lui étaient si connus. Par son conseil, ce satrape modéra les secours qu'il avait promis aux Lacédémoniens, afin de tenir la balance égale entre cette république et celle d'Athènes (412), espérant par-là de les voir s'entredétruire par leurs haines mutuelles, pour tomber ensuite, comme d'elles-mêmes, sous la puissance du roi de Perse. Alcibiade ménageait en même tems son retour dans sa patrie; mais il y mettait pour condition qu'Athènes réformerait son gouvernement, et qu'à la démocratie on substituerait l'oligarchie. Le premier de ces deux gouvernements avait déjà soulevé plusieurs villes de l'Attique, où l'on avait massacré ses magistrats, qui s'étaient obstinés à vouloir les maintenir. Athènes, par des expériences multipliées, en sentait elle-même les inconvénients. Elle se disposa donc à le changer, et dix commissaires furent nommés pour régler la nouvelle forme qu'on donnerait à la république. Le résultat de leurs conférences fut que l'autorité serait remise à quatre cents citoyens les plus opulents et les plus accrédités.

La première opération de ces nouveaux magistrats annonça un despotisme auquel ne s'étaient point attendus ceux qui avaient approuvé leur établissement. Etant entrés le poignard à la main dans le sénat, escortés par cent vingt jeunes hommes, ils en chassèrent les quatre cents membres qui composaient cette compagnie, après quoi ils établirent un nouveau sénat tiré de leur corps ou choisi parmi leurs amis. Les massacres, les proscriptions, les confiscations de biens furent les vengeances qu'ils exercèrent contre ceux

cune entreprise pendant son absence (407). Le général lacédémonien, instruit de l'éloignement d'Alcibiade, fondit sur la flotte athénienne qui fut défaite avec perte du commandant et de quinze vaisseaux. A la nouvelle de ce malheur, le peuple d'Athènes entra en fureur, et sur des accusations de négligence formées contre Alcibiade, prononça sa déposition. Dix généraux furent nommés pour le remplacer, et jugeant inutile d'aller se justifier dans la fermentation où étaient les esprits dans Athènes, il se retira dans un des forts qu'il avait bâtis sur les côtes de la Thrace.

Lysandre n'en demeura pas à la victoire qu'il avait remportée sur les Athéniens. Voyant quelque tems après que les généraux de leur flotte laissaient aux soldats la liberté de descendre à terre pour se divertir, il vint les attaquer pendant qu'ils étaient en désordre, et les défit dans un même combat, tant par mer que par terre, avec un succès dont on ne se rappelait point d'avoir vu d'exemple par le passé. C'est ce qu'on a nommé la bataille d'Ægos-Potamos, ou du fleuve de la Chèvre (405). Conon fut le seul des dix généraux athéniens qui eut le bonheur de se sauver en Chypre auprès du roi Evagoras, son ami. Philoclès, son collègue, et trois mille prisonniers furent mis à mort par ordre des vainqueurs. Lysandre, après cette victoire, se rendit maître de toutes les villes qu'Athènes avait soumises. Rien ne lui résistant dans sa course, on le voit bientôt paraître devant cette capitale avec une flotte, tandis qu'Agis, roi de Sparte, l'attaqua par terre. Pressée par la famine, elle fut contrainte de demander la paix, qu'elle n'obtint, après les plus fortes sollicitations, qu'à des conditions très-humiliantes. Les deux plus accablantes pour les Athéniens, furent l'abandon qu'on exigea de leurs vaisseaux, à l'exception de huit, et la démolition des fortifications du Pyrée ainsi que celle du long mur qui joignait ce port à la ville. C'est par là que se termina, en 404, la guerre du Péloponèse, dans sa vingt-huitième année.

De toutes les dépendances d'Athènes, Samos fut la seule qui opposa de la résistance à Lysandre. Lorsqu'il l'eut subjuguée, il y établit, comme il avait fait dans toutes les places qu'il avait réduites, le gouvernement oligarchique. Athènes elle-même était fort partagée sur la manière dont elle devait se gouverner, les uns étant pour le maintien de la démocratie, les autres pour l'olygarchie. Lysandre fut appelé pour lever le partage, et le peuple s'étant assemblé,

choisit, par son avis, trente des principaux citoyens pour l'administration des affaires, avec pouvoir d'établir, s'il était besoin, de nouvelles lois. Ils se conduisirent d'abord avec assez de modération. Mais lorsqu'ils virent leur autorité bien affermie, ils s'érigèrent en tyrans, et par les atrocités qu'ils exercèrent, ils justifièrent ce titre qui leur fut donné. On doit néanmoins excepter Théramène, citoyen distingué par son zèle et sa probité, que la politique de Lysandre leur fit associer. Critias, le plus emporté d'entre eux, ayant, de concert avec d'autres de ses collègues, fait égorger un riche habitant d'Athènes, afin d'avoir la confiscation de ses biens, Théramène éleva la voix contre une injustice si criante; mais il ne le fit pas impunément. Dans une assemblée du sénat, Critias l'ayant traduit comme un esprit factieux, vint à bout de le faire condamner à boire de la ciguë. Socrate, qui avait été son maître, prit en vain sa défense. Il fut obligé de subir le supplice. Cette exécution fut suivie de celle d'un grand nombre de citoyens (on en compte jusqu'à quinze cents). Plusieurs ayant pris la fuite, les Éphores, loin de leur ouvrir un asile à Sparte, rendirent un décret par lequel il était ordonné, sous peine d'une amende, de les ramener à Athènes. Le déplorable état où se trouvait cette ville, ne permit pas à Alcibiade de suivre le désir qu'il avait d'y retourner. S'ennuyant toutefois parmi les Thraces, il obtint de Pharnabase une retraite en Prygie. Lysandre, craignant qu'il n'y ourdit quelque manœuvre contre Sparte, dépêcha vers le satrape, et sollicita la mort de ce transfuge avec tant d'instances, que sa demande lui fut accordée. Mais les assassins chargés de l'exécution n'ayant osé l'attaquer de front, investirent la maison où il demeurait, et y mirent le feu pendant la nuit. Le héros, en se sauvant, se fraya un chemin au travers des flammes, et ne périt que par la multitude des traits qui lui furent lancés. Il était alors dans la cinquantième année de son âge.

La mort de ce grand homme et celle de Théramène ne restèrent pas impunies. Thrasibule, surnommé le Tyrique, entreprit de chasser les tyrans et de délivrer Athènes du joug des Lacédémoniens. S'étant emparé, à la tête de cinquante hommes, du château de Philé, dans l'Attique, sept cents autres, animés par ce succès, vinrent se joindre à lui. Avec cette troupe ayant battu les trois mille hommes qui composaient la garde des trente, il contraignit ces tyrans d'abandonner Athènes et de se retirer à Eleusis. Il entreprit

ensuite de se saisir du Pyrée. Mais ne se trouvant pas en forces pour s'emparer de ce port, il alla se rendre maître de celui de Munychium. Les trente étant accourus pour le chasser, furent repoussés dans un combat où Critias, l'un d'entre eux, perdit la vie. Après cette action, plusieurs de l'un et l'autre parti s'étant abouchés pour traiter d'accommodement, Cléocrite, héraut des mystères, prit la parole et peignit avec tant de force les funestes effets du gouvernement des trente, qu'ils ne pensèrent plus qu'à pourvoir à leur sûreté (403). Leur déposition étant décidée, on leur substitua dix autres magistrats. Mais ceux-ci dès qu'ils furent en exercice, répondirent si mal à l'idée qu'on en avait conçue, que le tems de leur administration (402) fut appelé le tems d'anarchie. Heureusement il fut court. Lysandre, apprenant que Thrasibule continuait d'exciter les Athéniens à se mettre en liberté, vint assiéger le Pyrée par mer et par terre. Pausanias, roi de Sparte, fut envoyé pour le seconder dans cette expédition. On en vint à une action dont l'avantage fut pour les Spartiates. Mais Pausanias, jaloux de la gloire de Lysandre, s'étant transporté à Athènes, ménagea un accommodement entre cette république et celle de Lacédémone. Il fut conclu sous différentes conditions, dont la principale fut que chacun rentrerait dans Athènes, à l'exception des trente et des dix. Pausanias ayant alors retiré son armée, Thrasibule s'occupa avec succès à rétablir la démocratie dans Athènes.

Les restes de la faction des tyrans se tenant toujours cantonnés à Eleusis, toute la ville d'Athènes marcha contre eux, et dans une entrevue qui leur fut proposée, ayant été arrêtés, ils furent mis en pièces. Tous les bannis furent alors rappelés, et l'on publia un décret par lequel tous les citoyens s'engagèrent avec serment à oublier le passé. C'est ce qu'on nomma l'*amnistie*, terme imaginé pour lors et devenu depuis fameux par l'usage qu'on en fit en semblables occasions.

Cyrus, frère puîné du roi Artaxercès Mnemon et gouverneur de l'Asie mineure, avait contribué beaucoup aux avantages que les Lacédémoniens avaient remportés sur les Athéniens. S'étant révolté contre le roi son frère, il les engagea facilement dans son parti (401). Treize mille d'entre eux ayant à leur tête Cléarque, étant allés le joindre, combattirent pour lui à la journée de Cunaxa, dans la province de Babylone, où ce prince fut tué. Réduits à dix mille

hommes après la bataille, ils se trouvaient dans le plus grand embarras pour retourner dans leur patrie dont ils étaient éloignés de plus de six cents lieues. Dans un conseil qu'ils tinrent le lendemain, ils se déterminèrent à prendre leur route par la Paphlagonie et se mirent aussitôt en marche. L'armée des Perses, quoiqu'incomparablement supérieure en nombre, n'osant les attaquer, se contenta de les cotoyer et de les harceler. Tissapherne feignait cependant de vouloir ménager leur paix avec le roi de Perse. Ayant attiré dans sa tente Cléarque avec plusieurs de ses officiers, sous prétexte d'une conférence, il les fit massacrer par une perfidie digne d'un barbare. Celui qui, après Cléarque, acquit le plus d'autorité dans l'armée, quoique l'un des plus jeunes, fut Xénophon, Athénien, disciple de Socrate, également distingué par son esprit, sa sagesse et sa valeur. C'est à sa plume qu'on est redevable de l'histoire de la retraite des dix mille, ouvrage que nul autre dans l'antiquité n'a égalé dans son genre que les Commentaires de César. L'armée dont il était comme le chef, était réduite à environ six mille hommes lorsqu'elle arriva à Pergame dans la Troade. Les Lacédémoniens étaient alors en guerre avec les satrapes Pharnabase et Tissapherne, qui n'étaient pas moins opposés entre eux.

Conon, depuis la bataille d'Ægos-Potamos, qu'il avait perdue, retiré chez Evagoras, roi de Chypre, n'avait point oublié sa patrie et désirait ardemment de trouver l'occasion de la relever des pertes que sa défaite lui avait occasionnées. S'étant concerté avec Pharnabase, il engagea ce satrape à porter des plaintes au roi de Perse, contre Tissapherne, et à l'accuser d'une partialité pour les Lacédémoniens, aussi contraire aux intérêts du monarque qu'à ceux des Athéniens. Sur les instances de Pharnabase, le roi fit passer à Conon cinq cents talens, par les mains de Ctésias, son médecin, avec une flotte pour faire la guerre aux Lacédémoniens. Tissapherne et Pharnabase, obligés, malgré leur inimitié secrète, de se conformer aux ordres du roi, réunirent leurs forces contre Dercyllidas, général Lacédémonien, et le serrèrent si étroitement en Carie, qu'il ne pouvait leur échapper. Mais Tissapherne redoutant la valeur des Grecs qui avaient suivi Cyrus le jeune, et jugeant par eux de toute l'armée ennemie, fit des propositions de paix qui occasionnèrent une trève en attendant de nouveaux ordres du roi de Perse.

Il s'élevait cependant un furieux orage dans Athènes, contre le philosophe Socrate; une foule de prétendus sa-

vants, qu'on nomma sophistes et qui se donnaient pour des hommes versés dans toutes les sciences, inondait cette ville et y donnait des leçons publiques avec autant de suffisance que d'incapacité. Socrate, avec lequel ils osèrent se mesurer, confondait leur orgueil par la sagesse de ses raisonnemens. Mais loin de les ramener à des sentimens plus modestes, il excita leur haine, qu'ils portèrent jusqu'à la fureur. Sa doctrine, sur plusieurs points très-différente de celle du peuple, leur fournit matière pour le calomnier. Comme il se moquait de la pluralité des dieux, ils l'accusèrent d'athéisme. On l'accusa, avec la même absurdité, de corrompre la jeunesse par sa doctrine. Mais ce qui servit le mieux à la cabale formée pour le faire déchoir dans l'opinion publique, ce furent les sarcasmes qu'on engagea le poëte Aristophane à lancer contre lui dans ses comédies. Enfin les trois plus déterminés de ses ennemis, Melitus, Anytus et Lycon, l'ayant déféré à l'aréopage comme un homme dangereux, vinrent à bout de le faire condamner à boire de la cigüe. Sa philosophie ne se démentit pas, dit Platon, le plus illustre de ses disciples, en cette occasion. Mais avant d'avaler le fatal breuvage (400) (1), il recommanda à Cliton, l'un de ses amis qui l'assistaient, d'acquitter un vœu qu'il avait fait, de sacrifier un coq au dieu Esculape. (*Plato in Phædon.*) Comment, après cela, des chrétiens tels qu'Erasme, ont-ils osé le canoniser?

399. Agis, l'un des deux rois de Sparte, étant mort, on lui donna pour successeur, Agésilas, son frère, au préjudice de Léothychide, son fils. Agésilas était petit et boiteux. Mais il réparait les défauts de la figure par les grandes qualités de l'âme. Les Lacédémoniens, apprenant que le roi de Perse faisait équipper une flotte considérable dont Conon devait avoir le commandement, pour leur enlever l'empire de la mer, crurent devoir prévenir cet armement avant qu'il fut achevé. Ils chargèrent en conséquence Agésilas avec le général Lysandre, non-seulement de veiller à la défense de la Grèce, mais de porter la guerre jusque dans le cœur de la Perse. Arrivé à Ephèse, il eut une conférence avec Tissapherne, qui obtint de lui une suspension d'armes (397) jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouvelles instructions du roi de Perse, pour traiter de la paix. Mais peu de

(1) Ou plutôt 399. (Acad. des Inscr., t. 26, p. 211.) (*Edit.*)

tems après, sommé par celui-ci de sortir de l'Asie, il se vengea de cette mauvaise foi par des courses funestes qu'il fit dans les provinces voisines, dont il soumit plusieurs villes, et termina la campagne par une victoire signalée qu'il remporta sur les lieutenans de Tissapherne. Elle devint fatale pour ce satrape, et mit le comble aux sujets de mécontentement que son maître avait contre lui. Excité d'ailleurs par la reine Parisatis, ce prince lui fit trancher la tête à Colosses en Syrie (396). Thitraustès, envoyé pour le remplacer, n'oublia rien pour obtenir la paix d'Agésilas. Mais les Lacédémoniens, consultés par ce prince, l'ayant chargé de continuer la guerre, avec des pouvoirs illimités, il nomma Pisandre pour son lieutenant sur mer. Thitraustès voyant que les Lacédémoniens se rendaient odieux par leur orgueil et leur dureté, travailla à soulever contre eux plusieurs villes, et y réussit en corrompant par argent les principaux magistrats. (395) Thèbes, Argos et Corinthe, gagnées par le Rhodien Timocrate, forment une confédération entr'elles pour secouer le joug de ces fiers républicains. Thrasibule engage les Athéniens à se rendre aux invitations que les Thébains leur font de se joindre à eux pour recouvrer l'empire de la Grèce. Lysandre, de retour à Sparte, va faire le siége d'Haliarte, en Béotie, qui était entrée dans la confédération. Il est défait et tué devant cette place. Le roi Pausanias, qu'il avait appelé à son secours par une lettre qui fut interceptée, lui ayant manqué, fut condamné à mort impitoyablement par les Ephores, et n'évita ce supplice injuste qu'en se sauvant à Tegée, en Arcadie, où il finit ses jours. Agésilas, que la victoire accompagnait partout, faisait toujours des progrès en Asie, et se préparait à marcher en Perse, lorsqu'il fut rappelé à Lacédémone par les Ephores. Sa présence y était regardée comme nécessaire par la crainte qu'on avait d'une flotte persanne qui s'avançait vers le Péloponèse, sous les ordres de Pharnabase et de Conon. Ayant été rencontrée par celle de Pisandre, sur la côte de Gnide, en Carie, elle engagea une bataille où Pisandre, victorieux dans le premier choc, fut tué dans un second, avec perte de cinquante vaisseaux (394), dont le reste se sauva dans le port de Gnide. Cet avantage dédommagea Athènes des pertes qu'elle avait faites seize ans auparavant à la journée d'Ægos-Potamos. On vit alors la plupart des alliés de Lacédémone se détacher d'elle. Agésilas, néanmoins, releva bientôt après les espérances des Lacé-

démoniens (393), par une victoire complète qu'il remporta sur les Thébains et les Athéniens, dans la plaine de Coronée, en Béotie, après y avoir été couvert de blessures. La guerre continua toujours en Grèce, et le territoire de Corinthe en devint le principal theâtre. Les Lacédémoniens y triomphaient, lorsqu'Athènes, alliée des Corinthiens, fit marcher contre eux Iphicrate, jeune homme âgé d'environ vingt ans, qui dès-lors égalait les plus grands généraux par sa valeur, par sa prudence et par son habileté dans la science militaire (391). Etant tombé pendant l'absence d'Agésilas sur un corps de troupes qu'il avait laissé près de Corinthe, Iphicrate le mit en déroute. Cette victoire lui facilita le recouvrement de plusieurs places dont les Lacédémoniens s'étaient emparés. Mais d'un autre côté, les Lacédémoniens, excités par les bannis de Rhodes, vinrent assiéger avec deux flottes cette île, qu'ils se flattaient d'enlever aux Corinniens, lorsque Thrasibule, envoyé d'Athènes, parut et la délivra (390). L'année suivante, la flotte persane, commandée par Pharnabase et par Conon, étant descendus sur les côtes de Laconie, y exerça de grands ravages. Les Lacédémoniens, dont plusieurs villes commençaient à se détacher, las de la guerre et craignant de perdre l'empire de la Grèce, songèrent enfin à s'assurer la possession tranquille de leurs conquêtes, en s'accommodant avec les Perses. Antalcide, leur amiral, muni de leurs ordres, s'etant rendu auprès de Tiribase, gouverneur de Sardes, conclut enfin avec la Perse cette fameuse paix à laquelle son nom est demeuré (387). Elle embrassait toute la Grèce, et portait en substance que toutes les villes possédées par les Lacédémoniens en Asie, seraient abandonnées aux Perses, à condition qu'ils laisseraient aux îles et au reste de la Grèce une entière liberté. Conon fit de vains efforts pour traverser ce traité. Les Spartiates l'ayant rendu suspect au roi de Perse, il fut mandé à Sardes, et depuis ce tems on ignore ce qu'il devint.

La paix d'Antalcide causa de grands murmures parmi les Thébains, qu'elle obligeait de rendre la liberté aux villes de Béotie, qui leur étaient soumises. Ce fut néanmoins une nécessité pour eux d'y souscrire. Les Lacédémoniens qui ne l'avaient conclue que pour étendre leur domination sur toute la Grèce, ne tardèrent pas à se mettre en devoir d'exécuter ce projet. La ville de Thèbes était partagée en deux factions, dont l'une, ayant à sa tête Ismenias, était

pour le gouvernement démocratique, l'autre, à laquelle présidait Léontide, demandait l'oligarchie. Celui-ci, favorisé secrètement par les Lacédémoniens, livra la citadelle de Thèbes à Phébidas, un de leurs généraux (382). Cette trahison, faite au sein de la paix, et suivie de l'exil des principales familles de Thèbes, excita l'indignation des gens de bien, malgré les efforts que fit Agésilas pour la justifier. Mais elle ne resta pas impunie. Thèbes avait donné le jour à deux hommes également distingués par leur naissance et leurs talens, que le sort destinait à la venger de la tyrannie de Lacédémone. C'étaient Pélopidas et Epaminondas. Le premier, qui était du nombre des exilés de Thèbes, annonça ce qu'on devait attendre de lui, par un stratagême qui le rendit maître de la citadelle de Thèbes (378). Epaminondas lui fut d'un grand secours dans cette expédition. Une tentative que Sphodrias, général lacédémonien, fit quelque tems après sur le port Pyrée, sans déclaration de guerre, n'eut pas le même succès, et ne servit qu'à irriter Athènes contre Lacédémone (*Plutarch. in Pelopid.*). Nouvelle alliance des Athéniens et des Thébains. Chabrias, commandant la flotte des premiers, remporte une victoire éclatante (377) sur celle des Lacédémoniens, dont Pollis était le chef. Pelopidas s'étant mis en marche pour surprendre Orchomène, en Béotie, où il y avait une garnison lacédémonienne, est coupé sur la route par l'ennemi, au travers duquel il se fait jour, et ne se retire qu'après l'avoir entièrement dispersé. Le roi de Perse ayant besoin du secours des Grecs pour faire la guerre à l'Egypte, travaille à rétablir parmi eux la paix. Les Thébains sont les seuls qui s'opposent à ce dessein. Agésilas leur déclare la guerre. Epaminondas, nommé leur général, ne craint pas, quoiqu'inférieur en nombre de troupes, d'aller attaquer Cléombrote, roi de Lacédémone, et l'ayant atteint (371) près de Leuctres, ville de Béotie, il engage un combat où Cléombrote perd la vie avec quatre mille hommes. La perte du côté des Thébains ne fut que de trois cents hommes. (*Corn. Nepos in Epaminond.*) Cette victoire détacha de Sparte la plupart de ses alliés.

369. Epaminondas étant entré dans la Messénie, enlève aux Spartiates ce pays, dont il rappelle les anciens habitans qu'ils en avaient chassés trois siècles auparavant. Ceux-ci étant revenus en foule de Sicile où ils avaient conservé leur

langue, leurs mœurs et leurs usages, rebâtissent la ville de Messène, et lui donnent un nouveau lustre. Delà, Epaminondas entre dans la Laconie, où il met en fuite les Athéniens et les Spartiates réunis pour le repousser.

Les progès des Thébains impriment la terreur aux autres états de la Grèce. Leurs députés s'étant rendus à Athènes, s'y confédérèrent pour rétablir les choses sur le pied de la paix d'Antalcide. Le roi de Perse, qui désirait ce rétablissement, entre dans leurs vues, et se dispose à contraindre les Thébains de s'y conformer. Pélopidas entreprend le voyage de Perse, et vient à bout de désabuser le roi sur le compte des Thébains. Dans le cours de cette négociation, Epaminondas, à la tête des Thébains et des Arcadiens, s'avance dans le terrritoire de Corinthe où il est arrêté par Chabrias, général des Athéniens. Obligé de reculer, il est destitué par les magistrats et réduit à vivre en particulier.

368. Pélopidas, à son retour de Perse, est arrêté prisonnier avec Ismenias, son collègue, contre la bonne foi, par Alexandre, tyran de Pheres, en Thessalie, qui lâchement triomphe ensuite de l'armée qu'ils commandaient. Epaminondas, qui servait alors sous eux comme volontaire, reprend le commandement, et force, au bout d'un mois, le tyran de remettre en liberté les deux prisonniers. Les Thessaliens que ce tyran voulait asservir, ayant eu recours aux Thébains (364), Pélopidas marche à la tête d'une armée contre lui. Mais tandis qu'il le cherche dans la mêlée pour le tuer de sa main, il reçoit dans l'estomac un coup de javelot dont il meurt au sein de la victoire. Les Thebains vengent sa mort par une déroute complète de l'ennemi. Epaminondas après avoir soumis aux Thébains une grande partie du Péloponèse, voyant son commandement près d'expirer, veut achever sa conquête par une victoire décisive ou mourir les armes à la main. Dans ce dessein, il marche vers Mantinée (363). Mais comme il approche, il se voit arrêté par les forces réunies des Athéniens et des Spartiates. Le combat s'engage. La victoire, disputée de part et d'autre avec une valeur incroyable, allait se déclarer pour les Thébains, lorsqu'un javelot lancé par Gryllus, fils du célèbre Xénophon, frappe mortellement Epaminondas à la poitrine.

Le roi Artaxercès Mnemon pressait toujours la reconciliation des états de la Grèce, que leur propre intérêt sem-

blait exiger. Les seuls Lacédémoniens, inspirés par Agésilas, s'opposèrent au traité de paix que ce monarque fit conclure, parce que la Messénie, qui s'était tirée de leur dépendance, y était comprise. Tachos avait alors soulevé l'Egypte contre la Perse. Agésilas étant venu lui offrir ses services, ne reçut pas l'accueil auquel il s'attendait, parce que sa figure, dit Athénée, ne répondait pas à son mérite. S'étant jeté dans le parti de Nectanèbe, neveu et rival de Tachos, il le plaça sur le trône (362), après quoi, comblé de richesses, il reprit la route de Sparte; mais la mort l'enleva dans la Cyrenaïque.

La Macédoine, pays étroit et peu favorisé de la nature, situé entre la Grèce et l'ancienne Thrace, avait donné le jour à un jeune prince destiné à la faire sortir de l'obscurité où elle avait toujours été plongée. C'était Philippe, quatrième fils d'Amyntas, roi de ce pays. Elevé à Thèbes, il eut des modèles de sagesse et de valeur dans les généraux Pélopidas et Epaminondas. Perdiccas, son frère aîné, étant mort (360) laissant un fils en bas âge, il devint le tuteur de cet enfant, et bientôt après il eut l'adresse de monter sur le trône à sa place. Ce fut un des premiers traits de cette souplesse de génie qu'il fit remarquer dans tout le cours de sa vie. Le commencement de son règne fut troublé par les attaques des Illyriens, des Péoniens et des Thraces, qui comptaient partager entre eux ses états. Philippe se concilia les uns par des présents et des promesses, et réduisit les autres à l'inaction par la terreur de ses armes. Ce fut alors qu'il institua ce fameux corps d'infanterie, nommé la phalange macédonienne, composée de seize mille hommes partagés en dix brigades, dont chacune en avait cent de front et seize de profondeur, tous armés de boucliers hauts de six pieds, et de piques longues de vingt-un. La discipline qu'il établit dans cette troupe, la rendit le principal instrument des victoires qu'il remporta dans les guerres qu'il eut à soutenir. Mais la ruse et la fourberie le firent souvent aussi triompher de ses ennemis. Ajoutez à ces ressources celle de l'argent que lui fournissaient les mines de Crenide, qu'il avait découvertes sur les frontières de ses états.

359. Pausanias et Argée soutenus, l'un par les Thraces et l'autre par les Athéniens, disputaient le trône à Philippe. Ce prince ferme l'entrée de la Macédoine au premier, et défait le second auprès de Méthone. Ce fut six ans après, au siége de cette place, dont il se rendit maître, qu'il reçut un

coup de flèche dont il perdit un œil, accident qui lui causa tant de regret, qu'on ne pouvait prononcer devant lui le nom de borgne ou de cyclope sans le mettre en colère. Il porta ses vues ensuite sur les colonies athéniennes répandues dans la Thrace. L'orateur Démosthènes démêla son projet à travers la dissimulation dont il l'enveloppait, et déploya toute la force de son éloquence pour tirer les Athéniens de l'état d'assoupissement où ce prince les entretenait. Mais Philippe avait dans Athènes des orateurs à ses gages, qui ne s'occupaient qu'à contredire Démosthène. A la tête des rivaux de ce dernier était Eschine, moins véhément, moins nerveux que lui, mais plus fleuri dans sa diction, et par-là plus propre à charmer les oreilles des auditeurs qui cherchaient plus les ornements dans un discours que la solidité des raisonnements.

358. Une guerre que son objet fit nommer sacrée, s'éleva fort à propos parmi les Grecs pour favoriser l'ambition de Philippe. Il s'agissait de quelques terres dépendantes du temple de Delphes, que les Phocéens avaient mises en culture à leur profit. Dénoncés comme sacriléges au tribunal des amphictions, ils y furent condamnés à une forte amende, qu'ils refusèrent de payer. Les Athéniens, les Lacédémoniens et quelques autres états du Péloponèse s'armèrent pour leur défense, tandis que les Locriens, les Thessaliens et les Thébains prenaient de semblables mesures pour soutenir le décret des amphictions. Philippe était trop avisé pour prendre parti dans cette guerre, qui dura l'espace de dix ans. Content d'en être le spectateur, il profita des occasions qu'elle lui offrait pour étendre impunément ses frontières. Ce fut vers le même tems qu'il épousa Olympias, fille de Néoptolème, roi des Molosses dans l'Epire, dont il eut, au bout de dix-huit mois (356) Alexandre, à qui ses exploits surprenants méritèrent depuis le surnom de Grand. Connaissant par expérience le prix d'une bonne éducation, il attira d'Athènes, pour élever ce fils, Aristote, né à Stagire en Macédoine, le plus savant homme de son siècle et le plus grand philosophe qu'ait produit la Grèce.

Olynthe, ville de Thrace, avait eu de grands démêlés avec Amyntas, père de Philippe, et était devenue une république puissante, dont Philippe, encore mal affermi sur le trône, avait recherché l'amitié, jusqu'à lui céder Anthemonte, place que les rois macédoniens lui dispu-

taient, et à conquérir pour elle Potidée sur les Athéniens. Mais les Olynthiens, alarmés ensuite des progrès rapides de ce prince, intriguèrent contre lui, et firent une ligue avec les Athéniens pour mettre un obstacle à ses conquêtes. Philippe, informé de la paix particulière que ceux-ci avaient conclue, investit Olynthe et l'assiége. Elle eut recours à ses nouveaux alliés. Démosthène parla pour elle, et prononça trois harangues nommées olynthiennes, pour faire sentir aux Athéniens la nécessité de marcher à la défense de cette ville. Mais le secours qu'il obtint pour elle ne la sauva pas. Deux traîtres, Eurhycrate et Lasthène, tous deux d'Olynthe, livrèrent leur patrie à Philippe, qui la ruina de fond en comble (348), après y avoir exercé de grandes cruautés. (*Liban. argum. in Olynthia.*)

347. Les Thébains voulant réduire les Phocéens, qui se prétendaient indépendants de leur république, invitèrent le roi de Macédoine à venir se joindre à eux. Philippe saisit avidement cette occasion pour entrer en Grèce. Les progrès qu'il y fit alarmèrent les Athéniens, et les engagèrent à lui envoyer une ambassade nombreuse pour le pressentir sur la paix. Parmi ceux qui la composaient, Démosthène fut le seul qu'il ne put séduire. A son retour, il employa son éloquence à faire sentir aux Athéniens les puissants motifs qu'ils avaient de se défier des intentions de ce prince. Eschine, qui avait été de l'ambassade, parla pour Philippe, et entraîna les suffrages des Athéniens, parce qu'ils étaient las d'une guerre dont ils n'espéraient point de profit.

346. De retour en Macédoine, après s'être fait agréger au conseil des amphyctions, Philippe tourna ses armes (344) contre les Illyriens. De là il passa dans la Chersonèse de Thrace, dont le roi Chersoblepte, successeur de Cotys son père, dans l'impuissance de lui résister, transporta ses états aux Athéniens, à l'exception de Cardie, sa capitale. Cet abandon fut soutenu les armes à la main par Diopithe, qui commandait en ce pays pour les Athéniens. Le roi de Macédoine se plaignit de cette résistance, comme d'une déclaration de guerre, et mit dans ses intérêts, à prix d'argent, une foule d'orateurs qui s'appliquèrent à tranquilliser les Athéniens sur les vues ambitieuses de ce prince. Mais Démosthène, loin de se laisser corrompre, mit en œuvre toute son éloquence pour combattre ces déclamateurs mercenaires. Philippe poursuivant toujours ses projets d'agrandissement, fit une tentative sur l'île d'Eubée, pour entrer de là dans l'At-

tique. Athènes avait alors un citoyen également distingué par le talent de la parole et par les connaissances militaires : c'était Phocion, disciple de Platon et de Xénocrate. Envoyé dans l'Eubée pour défendre cette île contre les attaques de Philippe, il l'obligea de changer le plan de ses opérations militaires.

341 et 340. Ce prince étant passé dans la Thrace, vint faire le siége de Périnthe, sur la Propontide, et menaça en même tems la ville de Byzance. Les Athéniens ayant deviné les intentions de Philippe, chargèrent Phocion d'aller au secours des Byzantins, leurs alliés. Ce général, non-seulement obligea le roi de Macédoine d'abandonner son entreprise, mais recouvra plusieurs places où il avait mis garnison. La ville de Mégare s'étant alliée quelque tems après avec Athènes, Phocion fut envoyé pour veiller à sa sûreté. Philippe, cependant, feignait un grand désir d'avoir la paix avec les Athéniens. Sur les propositions qu'il en fit, on tint des conférences qui durèrent, sans succès, l'espace de deux ans. Pendant qu'elles se tenaient, Philippe rechercha l'alliance des Thébains, ennemis de tout tems des Athéniens. Mais Démosthènes s'étant rendu à Thèbes, rompit les mesures de ce monarque, et engagea les Thébains à se liguer avec Athènes contre lui. On en vint à une guerre ouverte (338). Les deux armées s'étant rencontrées à Chéronée, dans la Béotie, en viennent à une bataille où l'aîle gauche des Macédoniens, commandée par Alexandre, alors âgé de dix-sept ans, tailla en pièces le bataillon sacré des Thébains, composé de trois cents hommes, et mit en fuite le reste de leur armée. Philippe n'eut pas d'abord, à l'aile droite, le même avantage. Lysiclès, général des Athéniens, croyant avoir déjà la victoire entre ses mains, s'écria, dans le transport de sa joie : *Camarades, marchons jusqu'en Macédoine :* après quoi il se mit imprudemment, et sans ordre, à la poursuite de l'ennemi. Philippe dit alors : *Les Athéniens ne savent pas vaincre.* La déroute qui suivit justifia cette réflexion. Parmi les prisonniers, Philippe mit une grande différence entre les Thébains et les Athéniens. Il exigea de fortes rançons des premiers ; mais non content d'en exempter les Athéniens, il fit avec eux un traité d'alliance et d'amitié. Il en fit de semblables peu de tems après avec les autres républiques de la Grèce, et cela dans la vue de les associer au dessein qu'il avait de porter la guerre dans les

états du roi de Perse. L'ouverture qu'il leur en fit ayant été bien accueillie, il obtint, sans peine, d'être nommé généralissime de la confédération (337). Il se disposait à se rendre en Asie précédé d'une armée de deux cent mille hommes de pied et de quinze mille cavaliers, commandée par Parmenion, Attale et Amyntas, lorsqu'il fut assassiné par Pausanias (336), l'un des officiers de sa garde, à l'âge de quarante-sept ans, après en avoir régné vingt-quatre. Ce prince avait presque toutes les qualités qui font le héros, une éloquence assortie à sa dignité, une patience à toute épreuve dans les travaux, beaucoup de modération dans la prospérité, de la clémence envers ses ennemis. Mais sa mauvaise foi, sa conduite artificieuse, dont il se glorifiait, imprimèrent une tache ineffaçable à sa mémoire. Sa coutume était de dire qu'on amusait les enfans avec des osselets, et les hommes avec des serments. Olympias, sa femme, qu'il avait répudiée après avoir eu d'elle Alexandre qui suit, revint en Macédoine sur la nouvelle de sa mort, et chassa Cléopâtre, sœur d'Attale, qu'il lui avait substituée.

336. Alexandre, successeur de Philippe son père, dans le royaume de Macédoine, né à Pella l'an 356 avant J. C., le 6 du mois de hecatombéon, jour où le temple de Diane fut brûlé par Erostrate, en montant sur le trône, se vit environné d'ennemis prêts à sortir de l'état d'inaction où la valeur et l'habileté de son père les avaient réduits. Il avait dès-lors fait preuve de la première de ces deux qualités, mais on ne lui supposait pas encore la seconde, parce qu'elle n'est ordinairement que le fruit de l'âge et de l'expérience. On vit bientôt en lui un héros accompli dans les combats qu'il livra à divers barbares qui osèrent l'attaquer. Après les avoir subjugués, il tourna ses armes contre la ville de Thèbes, qu'il détruisit (335), n'épargnant que la maison de Pindare, par respect pour la mémoire de ce grand poëte. Toutes les villes de la Grèce, effrayées par cet exemple de sévérité, s'empressèrent de reconnaître Alexandre aux mêmes conditions que son père leur avait imposées. Ayant ensuite assemblé leurs députés à Corinthe, il leur fait part du desein où il est de porter la guerre dans les états de Darius Codoman, roi de Perse, et vient facilement à bout de se faire donner le commandement en chef de cette expédition. Il part au printems (334), à la tête de trente mille hommes d'infanterie et de quatre mille de cavalerie, laissant en Macédoine Anti-

pater pour le remplacer avec des forces à peu près égales. Il traverse l'Hellespont sans rencontrer un seul vaisseau persan qui lui en dispute le passage. Il pénètre avec la même facilité jusque dans la haute Phrygie, et arrive enfin sur les bords du fleuve Granique, où l'attendait l'armée des Perses, commandée par Memnon de Rhodes, le plus habile capitaine qu'eut alors la Perse. Son avis n'avait pas été d'engager une bataille avec le roi de Macédoine, mais de ruiner le pays qui devait se trouver sur sa route, afin de l'obliger à revenir sur ses pas. Le satrape ou gouverneur de Phrygie l'ayant contredit avec le ton d'autorité que lui inspirait sa place et la supériorité de son armée composée de cent mille hommes de pied et de dix mille chevaux, il fallut en venir à une action. Alors, sans hésiter, Alexandre étant entré dans le fleuve à la tête de son armée, s'avance vers l'ennemi campé à l'autre bord, enfonce sa cavalerie, taille en pièces son infanterie, et met en fuite ce qui échappe au carnage. Peu s'en fallut que, dans ce combat, le héros ne devînt la victime de sa valeur. Un soldat perse était sur le point de lui fendre la tête d'un coup de hache, lorsque Clitus, frère de la nourrice d'Alexandre, lui abattit le bras, service, comme on le verra ci-après, dont il fut bien mal payé dans la suite. Cette victoire entraîna la réduction des villes maritimes de l'Asie mineure. Pour mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre ou de périr, le héros macédonien renvoie une partie de sa flotte. Il continue sa marche victorieuse, et parvient rapidement, sans éprouver d'obstacle, jusqu'en Cilicie, où il se rend maître de Tarse. Arrivé de là tout couvert de sueur sur les bords du Cydnus, dont les eaux étaient extrêmement froides, il lui prend envie de s'y baigner, et il en est retiré au bout de quelques minutes saisi d'un frisson si violent, qu'on le crut près de mourir. Tandis que Philippe, son médecin, prépare un breuvage pour le guérir, il reçoit une lettre de Parmenion, qui lui donne avis que Philippe s'étant laissé corrompre par les promesses du roi de Perse, s'est chargé de l'empoisonner. Le remède est apporté, et en même temps qu'Alexandre prend la coupe pour l'avaler, il remet à Philippe la lettre de Parmenion. Philippe la lit avec indignation, tandis que le prince fixe la vue sur lui, et il est pleinement justifié par l'heureux et prompt effet du remède. Cependant le roi de Perse entrait avec une armée de cinq cent mille hommes en Cilicie (333). Mais au lieu d'étendre ses troupes dans la plaine, il s'engage

dans les défilés de cette province. Alexandre, revenu de sa maladie, l'atteint près d'Issus, sur les bords de la mer. Là, se trouvant dans un terrain qui lui était favorable, il livra à l'ennemi une bataille, auquel il tua plus de cent mille hommes, dont le surplus échappa au carnage par la fuite. Darius avait amené avec lui sa mère Sisygambis, Statira sa femme, ses deux filles et son fils, âgé de six ans. Alexandre, le lendemain de la bataille, étant entré dans la tente où cette famille était renfermée, les quatre princesses se prosternent devant Ephestion, qui l'accompagnait, prenant celui-ci pour le vainqueur. Bientôt Sisygambis reconnaissant son erreur, pria Alexandre de l'excuser. *Non, ma mère*, lui répond ce prince, *vous ne vous êtes point trompée*, *celui-ci est un autre Alexandre*. Il prend dans ses mains le fils de Darius qui, sans s'étonner, se jette à son cou. Après avoir pourvu à la sûreté de cette famille, Alexandre entre en Syrie, dont la capitale, Damas, ne lui oppose qu'une faible résistance. Elle se rend, après son départ, par la lâcheté du gouverneur, à Parmenion, et enrichit le soldat par les dépouilles immenses qu'il y recueille.

332. De la Syrie, Alexandre passe en Phénicie, et entreprend le siége de Tyr. Cette ville, située dans une île à une demi-lieue du continent, semblait devoir être l'écueil de sa valeur. Une digue qu'il fit construire pour la joindre à la terre ferme, trois fois renversée par la violence des flots, fut autant de fois rétablie avec une ardeur, une promptitude et une constance dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire. Enfin, après sept mois de travaux, Tyr est emportée l'épée à la main, par Alexandre, qui le premier y entra par la brêche.

On a parlé, dans la Chronologie sainte, de l'expédition qu'Alexandre, après la prise de Tyr, fit contre Jérusalem, dans le dessein de punir cette ville de l'attachement qu'elle avait marqué pour Darius, et de l'éloquence victorieuse avec laquelle le souverain pontife des Juifs le désarma. Ayant de là conduit son armée en Egypte, il n'y reçoit partout que des hommages. Résolu de se faire passer pour le fils de Jupiter Ammon, il s'avance à travers des sables brûlans, jusque dans la Marmarique où était le temple de cette divinité. Les prêtres qui le desservaient, prévenus de l'objet de ce voyage, n'hésitent point à donner à ce prince l'origine qu'il veut s'attribuer. Olympias, sa mère, à laquelle il mande cet événement, se plaint ingénieusement, pour lui

faire sentir le ridicule de sa vanité, disant qu'il veut donc la brouiller avec Junon. De retour dans la basse Egypte, il s'étonne en contemplant ce pays, de ce qu'étant arrosé par le Nil et placé entre la Méditerranée et la mer Rouge, il manque de port pour entretenir le commerce avec les royaumes étrangers. Résolu d'y placer l'entrepôt de l'univers, il fait construire (331), sur les bords de la Méditerranée, vis-à-vis de l'île du Phare, une ville qui de son nom fut appelée Alexandrie. Une colonie macédonienne qu'il y établit, la rendit bientôt une des plus opulentes villes du monde.

Tandis qu'il est en Egypte, la mort enleve Statira, femme de Darius. Alexandre, qui n'avait jamais voulu voir cette princesse, d'une rare beauté, de peur d'être séduit par ses charmes, lui fait faire les funérailles les plus pompeuses qu'il put imaginer, et va lui-même trouver Sisygambis, mère de Darius, pour la consoler de cette perte. Darius, touché d'une si grande générosité, demande au ciel que si l'empire doit sortir de sa famille, il le transporte à son ennemi. Il députe en même tems vers Alexandre, pour lui renouveler la proposition qu'il lui avait déjà faite, de lui abandonner toutes les provinces situées entre l'Hellespont et l'Euphrate, à quoi il ajoute l'offre d'une somme très-considérable en or. Alexandre, résolu de dépouiller entièrement Darius, rejette ces propositions, et se met en marche pour aller achever sa conquête. Ayant passé le Tigre, atteint l'ennemi près d'un village nommé Gaugamelle, non loin de la ville d'Arbelles. Ce fut là qu'avec cinquante mille hommes il triompha (1), en pleine campagne, d'une armée de plus de six cent mille hommes, dont la moitié resta sur le champ de bataille, et le reste, à un petit nombre près, fut mis aux fers, tandis que la perte ne fut, pour le vainqueur, que de douze cents hommes. Alexandre, après cette victoire, s'achemine vers Babylone, où il fit une entrée triomphante monté sur un char superbe au milieu des acclamations d'un peuple innombrable. Après y avoir passé un mois, il prend la route de Suze, dont il trouve les portes ouvertes à son arrivée, et d'où il part, après y avoir laissé la famille de Darius, pour se rendre à Persépolis, capitale de la Perse. Y ayant été reçu comme à Babylone et à Suze, il dément le caractère de modération qu'il avait montré dans ces deux villes, et livre la place à la fureur du soldat, qui, non content de la piller, y exerce toutes les horreurs que la

(1) Le 1 octobre 331, selon Petau, Calvisius, etc. (*Editeurs.*)

barbarie peut inspirer. Darius, cependant, errait de province en province, avec les débris de son armée, réduite à trente-huit mille hommes, y compris quatre mille Grecs, qui s'étaient constamment attachés à sa fortune. Deux de ses principaux officiers, Bessus et Nabarzane, apprenant dans la Bactriane qu'Alexandre, qui le poursuivait en diligence, s'approche de lui, veulent l'obliger à les suivre, et sur son refus l'égorgent dans son char. Il respirait encore, lorsqu'un soldat macédonien passant par-là, lui apporta de l'eau à boire qu'il demandait. Il mourut en le chargeant de remercier son vainqueur des bons traitemens qu'il avait faits à sa famille. Alexandre étant survenu peu de tems après, ne peut refuser des larmes à son ennemi. Ayant couvert de son manteau le corps, il l'envoye à Sisygambis pour le faire inhumer dans le tombeau des rois de Perse. Ainsi périt, à l'âge de cinquante ans, après six ans de règne, ce puissant monarque, et avec lui finit l'empire des Perses, en 330.

Tandis qu'Alexandre triomphait en Asie, les Lacédémoniens, commandés par Agis, leur roi, travaillaient à lui enlever la Macédoine. Mais Antipater, qu'il avait établi gouverneur de ce royaume, vint à bout de les réprimer. Dans la lettre néanmoins qu'il écrivit au monarque pour lui rendre compte de ses succès, il eut soin, pour ménager sa délicatesse, d'en attribuer toute la gloire à la valeur des Macédoniens, en passant légèrement sur ce qui le regardait personnellement. Alexandre fit preuve de modération envers Lacédémone, en recevant avec bonté les ambassadeurs qu'elle envoya pour le fléchir. Il n'était pas disposé à traiter de même, Bessus et Nabarzane, les meurtriers de Darius (329). Il poursuivit le premier qui s'était retiré dans la Bactriane, où il avait pris le titre de roi, et ne put l'atteindre. Le second, après lui avoir écrit plusieurs lettres pour excuser son crime, vint le trouver sur sa parole, et obtint son pardon. Si cet acte de clémence parut excessif, le traitement contraire qu'Alexandre fit à Parménion, ne le fut pas moins aux yeux du public. L'habileté, le zèle et la fidélité avec lesquels cet illustre capitaine avait servi son maître, avaient été tels que Parménion avait remporté plusieurs victoires sans Alexandre, et qu'Alexandre n'avait jamais été vainqueur sans Parménion. Cependant, sur le soupçon d'une conjuration formée contre sa personne, le héros ayant fait arrêter Parménion et Philotas, son fils, condamna l'un et l'autre à mort, le premier pour le crime

qu'il lui supposait, le second pour ne l'avoir pas révélé. Les soldats applaudirent dans leurs premiers transports à cette double exécution. Mais réfléchissant ensuite sur les vertus du père, sa générosité, sa douceur, son humanité, se rappelant en même tems l'intrépidité qu'il avait montrée dans les combats, ils passèrent à des regrets que la crainte du monarque ne put entièrement étouffer.

328. Le perfide Bessus, à la fin, tomba au pouvoir d'Alexandre, par la trahison de ses gens qui l'amenèrent, la corde au cou, à Maracande ou Samarkand, dans la Sogdiane. Ce fut là qu'il fut livré, par l'ordre du monarque à Oxiarte, frère de Darius, qui lui fit subir un supplice cruel et bien mérité que les anciens racontent diversement. Alexandre avait parmi ses pages un nommé Hermolaüs, dont le sort tragique excita la compassion. Ayant suivi ce prince à la chasse, il vit un lion prêt à se jetter sur eux. Aussitôt, ne consultant que son courage, il lance son javelot à l'animal et le tue. Le monarque, choqué d'avoir été prévenu, fait fouetter le page, qui, ne pouvant lui pardonner cet affront, conspira avec ses camarades pour l'assassiner. Le secret s'étant éventé, Alexandre fait comparaître Hermolaüs devant lui. Ce jeune homme avoua son crime, mais au lieu d'en marquer du repentir, il accable de reproches le monarque. La mort fut la récompense de sa témérité. Si ce châtiment excita des murmures, celui qu'Alexandre fit subir au philosophe Callisthène, ne souleva pas moins les esprits par son atrocité. C'était Aristote, maître de Callisthène, qui l'avait placé auprès de ce prince pour modérer l'impétuosité de son caractère. Mais l'effet répondit mal aux soins du maître, et le philosophe ne dut s'en prendre qu'à son orgueil, du mauvais succès de ses leçons. Condamnant sans ménagement tout ce qu'il jugeait répréhensible dans la conduite du prince, et osant même élever ses écrits au-dessus des conquêtes de ce héros, il l'irrita au point qu'il résolut de s'en défaire sous prétexte d'une conjuration où il était entré contre lui. Il ne voulut point, à la vérité, le faire mourir; mais, il imagina, pour se venger, un supplice plus cruel que la mort, en lui faisant couper le nez, les oreilles, les lèvres, et l'enfermant avec un chien dans une cage de fer pour être conduit en cet état à sa suite. Lysimaque, élève de Callisthène, touché de sa déplorable situation, crut lui rendre service en lui faisant passer du poison pour mettre fin à sa misère (327). Cette marque de compassion fut regardée comme un crime par le monarque, qui, si l'on en

croit Justin, l. XV, se vengea de Lysimaque en le faisant exposer à la fureur d'un lion. Mais le philosophe, ajoute-t-il, s'enveloppant le bras dans son manteau, eut la force d'arracher la langue à l'animal comme il se jetait la gueule béante sur lui. Prodige, dit le même historien, qui frappa tellement Alexandre, qu'il mit depuis Lysimaque au rang de ses plus intimes amis.

Les Scythes, placés sur les bords de la mer Caspienne, n'avaient jamais subi le joug d'aucune puissance étrangère. Ce fut un motif pour Alexandre de leur déclarer la guerre, afin d'avoir la gloire de les avoir le premier asservis. Ayant passé le Jaxarte, il leur livra une bataille sanglante où la victoire fut vivement disputée. Alexandre y fut blessé d'une flèche, dont le fer resta attaché à l'os de la jambe. On l'emporta en cet état dans sa tente, où les ambassadeurs des barbares vinrent le lendemain lui faire leurs soumissions. Pour engloutir toute la succession de Darius, son vainqueur avait encore à conquérir les Indes. C'est ce qu'il entreprit avec le même succès qui avait toujours accompagné ses armes. Parmi les rois de ces contrées, qu'il eut à combattre, le plus redoutable était Porus, dont les états s'étendaient entre les fleuves Hydaspe et Acésine. Après l'avoir vaincu en deux batailles, le héros de Macédoine le détermina à se reconnaître son vassal. C'est tout ce qu'on peut recueillir de certain du portrait que les anciens nous ont laissé de ce roi barbare.

326. Aveuglé par ses succès, Alexandre prit l'habit et les mœurs des Perses. Passer les jours et les nuits dans les festins et disputer le prix aux plus hardis buveurs, fut quelque tems la principale de ses occupations. Ce changement excita les murmures de son armée. Dans une de ses orgies, s'étant mis à vanter ses exploits, et à déprimer ceux de Philippe, son père, il fut durement contredit par un ancien capitaine nommé Clitus, dont le vin avait échauffé la tête. Irrité des reproches que lui fit cet officier, de son ingratitude envers ceux qui l'avaient le mieux servi, nommant entr'autres Parménion et Philotas, ce prince le frappa d'un javelot, et l'étendit mort. Le regret suivit de près le crime; inconsolable de la mort de cet homme, qui lui avait sauvé la vie au passage du Granique, Alexandre allait se percer du même javelot si on ne l'eût retenu. Après avoir passé quatre jours dans les pleurs et sans prendre de nourriture, il se rendit aux prières de ses amis, qui le conjuraient de se conserver pour eux-mêmes.

Alexandre ayant rassemblé un nombre considérable de soldats perses, les employe pour recruter son armée, qu'il conduit ensuite dans la Médie, dont la capitale, Ecbatane, avait deux cent cinquante stades, ou trente et un mille deux cent cinquante pas de circuit. Ce fut là qu'il perdit Ephestion, son ami le plus tendre et le plus constant (325), dont il chargea Perdiccas de transporter le corps à Babylone. C'était une partie de débauche qui avait causé la mort de ce favori. Le même sort attendait Alexandre à Babylone. Les devins de Chaldée, apprenant le dessein qu'il avait de se rendre en cette ville, firent leurs efforts pour le détourner de ce voyage, dont ils appréhendaient une malheureuse issue. Alexandre méprisa leurs avis. Il vint à Babylone, et n'y ayant rien éprouvé de facheux pendant le séjour assez court qu'il y fit, il en partit pour aller faire la guerre aux Arabes. Cette expédition ayant été promptement finie, il revint à Babylone, et s'y livra sans crainte à la crapule. Une fièvre violente qu'elle lui causa l'avertit bientôt que sa dernière heure était proche. Ayant fait venir Perdiccas, il lui remit son anneau sans vouloir désigner son successeur. *Je laisse*, dit-il en mourant, *mon empire au plus digne ; mais je vois que mes amis célébreront mes funérailles les armes à la main.* Sa mort arriva le 28 du mois macédonien Dœsius, qui répond au 19 juillet de l'an 324 (1) avant l'ère chrétienne, dans la trente-troisième année de son âge. Cet événement affligea la reine Sisygambis, mère de Darius, au point que ne pouvant y survivre, elle se laissa mourir de faim.

Ce qu'Alexandre avait prédit devoir arriver touchant sa succession, l'événement le vérifia. Ses généraux, dès qu'il eut fermé les yeux et avant que de penser à ses obsèques, s'assemblèrent pour aviser à la forme qu'ils donneraient au gouvernement. Après sept jours de délibération, ils s'accordèrent à créer un fantome de roi, dans la personne d'Aridée fils naturel du roi Philippe, dont on changea le nom en celui de son père. C'était une espèce d'imbécille, qui, ayant donné dans ses premières années de grandes espérances, perdit ses belles qualités naissantes par l'effet d'un breuvage que la jalouse Olympias, femme de son père, lui fit avaler. Pour l'aider à faire un personnage, on lui donna pour tuteur Perdiccas, qui avait eu beaucoup de part aux conquêtes d'Alexandre, et comme ce héros laissait Roxane, son

(1) Suivant Petau. Voyez la note à la fin des rois de Macédoine. (*Editeurs.*)

épouse, enceinte de six mois, il fut réglé que dans le cas où elle mettrait un fils au monde, celui-ci partagerait le trône sous la même tutelle, avec Aridée. On lui fit épouser Ada, qui porta, dans la suite, le nom d'Eurydice. Elle était fille d'Amyntas, né du frère aîné de Philippe, père d'Alexandre. Cependant Roxane, qu'Alexandre, son époux, avait laissée grosse en mourant, accoucha d'un fils, à qui on donna le nom de son père. Un conseil général, convoqué par Perdiccas, arrêta qu'Aridée et le nouveau-né auraient chacun le titre de roi. Ainsi rien de plus assorti qu'un esprit faible et un enfant aux vues ambitieuses de cette assemblée.

On procéda ensuite au partage des gouvernemens entre les différens seigneurs, en la manière suivante : Ptolémée, fils de Lagus, eut l'Egypte; Laomedon de Mitylène, la Syrie; Philotas, la Cilicie; Python, la Médie; Eumène, la Cappadoce et la Paphlagonie; Antigone, la Pamphilie, la Lycie et la grande Phrygie; Cassandre, la Carie; Méléagre, la Lydie; Léonat, la petite Phrygie jusqu'à l'Hellespont. A l'égard des provinces de la haute Asie, elles furent laissées à ceux qu'Alexandre en avait pourvus. En Europe, la Thrace avec la Chersonnèse fut adjugée à Lysimaque, la Macédoine avec l'Epire et la Grèce, à Antipater et à Cratère, deux rivaux de la faveur d'Alexandre.

Les Grecs cependant, à la nouvelle du décès d'Alexandre, excités par Demosthène, pensèrent à recouvrer l'indépendance qu'il leur avait enlevée. Les plus empressés furent les Athéniens, qui, sous la conduite de Léosthène, après avoir battu Antipater, l'assiégèrent dans Lamia, ville de Thessalie; de là le nom de Lamiaque, donné à cette guerre. Mais l'année suivante (323), Léosthène fut blessé à mort devant cette place. Léonat, appelé de Cilicie au secours d'Antipater, n'eut pas un meilleur sort. Le siége de Lamia fut levé après une victoire remportée sur la flotte des Athéniens par celle des Macédoniens. Les premiers, forcés de recevoir la loi des seconds, consentirent à recevoir garnison dans le port de Munichia et à remettre entre les mains d'Antipater les deux célèbres orateurs, Hyperide et Demosthène. Ils avaient encouru l'un et l'autre sa haine par le zèle avec lequel ils avaient exhorté les Athéniens à défendre leur liberté. Hyperide lui ayant été livré, paya de sa tête les traits qu'il avait lancés contre lui. Demosthène, après avoir pris la fuite, voyant qu'il ne pouvait lui échapper, mit fin à ses jours par le poison, en 322. Mort d'Aristote.

Les arrangements que les généraux d'Alexandre avaient pris entre eux pour partager son empire, ne furent pas de longue durée. L'ambition dont ils étaient agités les ayant divisés, les plus faibles succombèrent aux attaques des plus forts. Réduits en peu d'années au nombre de quatre, ils en vinrent à un nouveau partage qui se fit de la manière suivante :

Cassandre, fils d'Antipater, mort l'an 321 avant J. C., resta maître de la Macédoine, que son père lui avait transmise; Lysimaque conserva la Thrace, avec la partie de l'Asie qui s'étendait le long du Bosphore et de l'Hellespont, dont il s'était emparé après la mort d'Alexandre. L'Egypte avec la Libye, l'Arabie et la Palestine, fut adjugée à Ptolémée, fils de Lagus; et la Syrie fit le lot de Séleucus. Quoique souverains et absolus chacun dans leurs départemens, ces gouverneurs s'abstinrent d'y prendre le titre de roi, qu'ils réservèrent à Philippe Aridée, dont le règne servit d'époque au nouvel empire.

GOUVERNEURS,

PUIS ROIS DE MACÉDOINE.

321. CASSANDRE, fils d'Antipater et son successeur dans la vice-royauté de Macédoine, eut pour émule Polysperchon, qui s'était fait nommer régent de l'empire pour Philippe Aridée. Ces deux rivaux ayant tenté de se rendre maîtres d'Athènes, Cassandre, après quelques années de guerre, l'emporta, et rétablit l'oligarchie dans cette république. C'était une réforme devenue nécessaire par l'abus que les Athéniens avaient fait du pouvoir démocratique, dont Phocion fut la dernière victime. Ce grand homme, recommandable par sa valeur, par son éloquence et par son exacte probité, se vit condamné par une populace aveugle à boire de la ciguë (318). Démétrius de Phalère, doué des mêmes qualités, fut ensuite nommé par Cassandre pour lui succéder avec le titre d'archonte. Le zèle et la sagesse avec lesquels il remplit cette dignité dans le cours de dix ans, satisfirent les Athéniens au point qu'ils lui érigèrent autant de statues d'airain qu'il y avait de jours dans l'année. Mais ce peuple volage, dont il avait rétabli le gouvernement démocratique, détruisit son propre ouvrage; et, non content

de renverser les statues, il condamna, sur de fausses accusations, Démétrius à perdre la vie. La nuit la lui sauva. S'étant retiré en Egypte, il y fut honorablement accueilli par le roi Ptolémée Soter. Le crédit de Démétrius de Phalère ne se soutint pas néanmoins à la cour de son protecteur. Ce prince avait deux fils de deux femmes, l'un d'Eurydice, la première, nommé Céraunus; l'autre de Bérénice, la seconde, appelé Ptolémée. Consulté par ce prince sur le choix de son successeur entre ces deux fils, Démétrius se déclara pour le premier, comme celui à qui le trône était légitimement dévolu. Bérénice ne lui pardonna pas ce conseil, et intrigua tant auprès de son époux, qu'elle fit reléguer Démétrius dans la haute Egypte, où l'ennui le porta, au bout de quelque tems, à se donner la mort par la morsure d'un aspic. C'est du moins ce qu'assure Diogène Laerce, en cela contredit par d'autres écrivains. Ceux-ci racontent, au contraire, que Démétrius jouit d'une grande considération auprès de Ptolémée Philadelphe, dont il enrichit la bibliothèque de deux cent mille volumes, et que ce fut à sa persuasion que ce prince fit traduire de l'hébreu en grec les cinq livres de Moïse.

Cassandre eut de grands démêlés avec Olympias, mère d'Alexandre le Grand. Cette princesse hautaine et cruelle avait fait tuer Philippe Aridée, contraint Eurydice sa femme à s'étrangler elle-même, et privé de la vie, par divers genres de supplices, cent des principaux Macédoniens, du nombre desquels était Nicanor, frère de Cassandre (317). Tant de forfaits ne restèrent pas impunis. Au retour de Cassandre, qui était passé en Asie, Olympias craignant sa vengeance, s'était retirée à Pydna avec Roxane, veuve d'Alexandre le Grand, le fils de même nom qu'elle avait eu de lui, et Thessalonice, sœur du conquérant. Cassandre étant venu l'assiéger par mer et par terre, la contraignit, après avoir éprouvé la plus vigoureuse résistance, à se remettre entre ses mains. Résolu de la faire périr, mais ne voulant point prendre sur lui l'odieux de l'exécution, il fit insinuer aux parens de ceux qui avaient été les victimes de sa fureur, de demander vengeance des cruautés qu'elle avait commises. C'est ce qu'ils firent dans une assemblée publique, où elle fut condamnée en son absence à perdre la vie. Elle demanda en vain d'être entendue dans ses défenses. Au refus de deux cents soldats envoyés pour exécuter son arrêt de mort, ses accusateurs eux-mêmes lui coupèrent la gorge, supplice qu'elle soutint

[illegible] successeur. [illegible]

[illegible] ... nt deux ans. [illegible] ... Rome qui [illegible]

[illegible] le Pé- [illegible] ... attaques [illegible] ... eux-mêmes à [illegible] ... alliées. [illegible] ... une armée con- [illegible] ... après avoir remercié [illegible] ... que l'état [illegible] ... affaires ne demandait plus sa présence. Demetrius pi-

qué de ce discours, usa de dissimulation, et ayant, au bout de quelques jours, invité Alexandre à souper, il le fit assassiner (294) par ses gens au sortir du repas. On prétend qu'il ne fit que prévenir Alexandre, qui lui préparait le même sort.

DÉMÉTRIUS, fils d'Antigone, s'empara de la Macédoine après s'être défait d'Alexandre Aigus. Il était dès-lors célèbre par de grands exploits, qui lui avaient mérité le surnom de POLIORCÈTE ou de preneur de villes. Il avait accompagné son père à la bataille d'Ipsus en Phrygie, donnée contre Lysimaque, Séleucus, Cassandre et Ptolémée, dans laquelle Antigone perdit la vie à l'âge de quatre-vingt quatre ans, avec plus de quatre-vingt mille hommes. Démétrius, après ce revers, eut peine à trouver une retraite. Rejeté par les Athéniens, sur la reconnaissance desquels il avait des droits, il fit voile vers la Chersonèse de Thrace, d'où il remporta, après l'avoir ravagée, un riche butin. Se croyant alors capable d'une plus grande entreprise, il conçut le dessein de recouvrer ce que son père avait possédé dans l'empire d'Asie. Les immenses préparatifs qu'il fit sur terre et sur mer pour cette expédition, alarmèrent Ptolémée, Séleucus et Lysimaque. Pyrrhus s'étant joint à ce dernier, chacun des deux entra de son côté dans la Macédoine, et y fit des progrès si grands et si rapides, que Démétrius fut obligé de se sauver en Grèce déguisé en simple soldat. L'armée aussitôt se déclara pour Pyrrhus, qui tenait en son pouvoir plusieurs familles de ceux qui la composaient. Lysimaque ayant contribué à la déroute de Démétrius, prétendit partager la Macédoine avec Pyrrhus; ce qu'ayant obtenu, il réussit, au bout de cinq à six mois, à chasser Pyrrhus de la portion qu'il lui avait cédée. Démétrius cependant, malgré ses malheurs, nourrissait toujours dans son cœur le désir de porter ses armes en Asie. Y étant passé avec une flotte, il parvint, quoique toujours harcelé par Agathocle, fils de Lysimaque, jusqu'aux confins de l'Arménie et de la Médie. Alors abandonné d'une grande partie de son armée, à qui la disette de vivres et les maladies ne permettaient plus de le suivre, il se vit obligé de revenir sur ses pas. Arrivé à Tarse en Cilicie, il écrivit de là à Séleucus son gendre, pour implorer son secours. Prévenu par ses courtisans, le roi de Syrie assigna pour retraite, à son gendre, la Cataonie, mais en prenant ses précautions pour l'empêcher de

pénétrer en Syrie. Cette défiance était juste. Peu s'en fallut que Démétrius ne surprît une nuit Séleucus dans son camp. Relégué pour ce sujet dans la Chersonèse de Syrie, la débauche à laquelle il se livra l'emporta dans la troisième année de son exil, vers l'an 287.

292. LYSIMAQUE, après avoir chassé Démétrius, demeura l'espace de dix ans possesseur tranquille de la Macédoine. Mais ayant fait mourir, sur de fausses accusations, son fils Agathocle, prince doué des plus belles qualités, et commis plusieurs cruautés inouies, il se vit abandonné de ses sujets, dont un grand nombre se retirèrent auprès de Séleucus, roi de Syrie. Ce fut l'occasion d'une guerre déclarée entre Lysimaque et Séleucus. Elle devint funeste au premier, qui fut tué dans une bataille à l'âge de soixante-quatorze ans. (282.) Un petit chien qui ne l'avait point abandonné le fit reconnaître parmi les morts.

SÉLEUCUS prit alors le titre de roi de Macédoine, dont il jouit l'espace d'environ sept mois. Il était en route pour se rendre en ce royaume, lorsqu'il fut assassiné à Lysimachie en Thrace par Ptolémée Céraunus, son beau-frère.

Trois princes se disputèrent alors le trône de Macédoine, Antigone, fils de Démetrius: Pyrrhus, roi d'Epire, et Céraunus. Ce dernier, après avoir battu Antigone sur mer et sur terre, fit la paix avec Anthiochus et s'allia avec Pyrrhus, qui lui abandonna la Macédoine. Ceraunus s'etant adressé ensuite à sa sœur Arsinoë, veuve de Lysimaque, obtint sa main avec la ville de Cassandrie, où elle faisait sa résidence. Mais le jour même de ses noces il fit mourir les deux fils de cette princesse, et l'exila elle-même dans la Samothrace. Il jouissait tranquillement de la Macedoine depuis un an, lorsqu'une armee de Gaulois, commandee par Belgius, vint fondre sur ce pays. Ceraunus etant allé à leur rencontre, perdit avec la vie une bataille qu'il leur livra. (280.) Les barbares lui ayant coupé la tête, la mirent au bout d'une lance, et la montrant par derision aux ennemis, les effrayèrent au point qu'ils prirent la fuite ou se laissèrent tailler en pièces.

MÉLÉAGRE, frère de Céraunus, fut nommé par les Macédoniens, dans la consternation où ils se trouvaient, pour lui succeder. Mais bientôt s'etant aperçus que les qualites nécessaires pour le gouvernement lui manquaient, ils le

déposèrent au bout de deux mois, et mirent en sa place ANTIPATER, frère de Philippe, fils de Cassandre. Mais le règne de ce nouveau roi ne fut que de quarante-cinq jours; ce qui, dans la suite, lui fit donner le surnom d'*Etésien*, parce que c'est le tems où soufflent ordinairement les vents étésiens. Sa déposition fut suivie d'un interrègne durant lequel les Gaulois répandirent la désolation et la terreur par toute la Macédoine. Sosthène à la fin, l'un des principaux Macédoniens, ayant assemblé un corps de jeunes gens, marcha contre ces barbares, dont il tua un grand nombre, et força le reste d'évacuer le pays. Mais deux ans s'étaient à peine écoulés, qu'un nouveau déluge de Gaulois, au nombre de 150 mille, conduits par Brennus (278), vint inonder la Macédoine. Sosthène n'ayant pu opposer à cette inondation des forces capables de l'arrêter, en fut englouti avec tous ceux qui l'accompagnèrent. Après avoir pillé le pays, les Gaulois prirent la route de la Grèce et s'avancèrent jusqu'au pied du Parnasse, dans le dessein d'enlever les trésors du temple de Delphes, situé sur cette montagne. Mais les Grecs étant accourus à la défense du temple, les chargèrent avec tant de fureur, qu'ils les mirent en déroute et en taillèrent en pièces la plus grande partie. On a supposé que le dieu Pan avait pris en cette occasion la défense des Grecs, et répandu parmi les barbares, malgré la supériorité de leur nombre, un de ces effrois qu'on a depuis nommés *terreurs paniques*. Brennus ne put survivre à ce désastre. Emporté, couvert de blessures, dans son camp, il termina ses jours par un breuvage empoisonné.

278. ANTIGONE, surnommé GONATAS, de la ville de Gones en Thessalie, où il avait été élevé, fils de Démétrius Poliorcète, se mit en posesssion de la Macédoine après la retraite des Gaulois. Il avait auparavant régné douze ans en Grèce. Après s'être accommodé avec Antiochus Soter, fils de Séleucus Nicator, qui était venu en forces pour lui disputer la Macédoine, il donna ses soins pour réparer tous les maux que les Gaulois avaient faits à ce pays. Mais il n'était guère avancé lorsqu'un nouvel ennemi plus redoutable que les Gaulois vint le traverser. C'était Pyrrhus, roi d'Epire, qui, après être revenu d'Italie avec les restes de son armée, tomba sur la Macédoine sans autre motif que l'espérance du butin. Ayant atteint l'ennemi (274), il attaqua son arrière-garde, composée de Gaulois, qu'Antigone avait pris à sa solde.

Ces barbares lui vendirent chèrement leur vie en se defendant vaillamment jusqu'à la mort du dernier. S'étant alors avancé vers la phalange macédonienne, commandée par Antigone, il l'engagea, sans coup férir, à se ranger de son parti. Antigone, abandonné de ses troupes, eut peine à gagner sa flotte, qui maintenait encore quelques villes maritimes de Macédoine dans son obéissance. Mais elles furent bientôt subjuguées.

274. PYRRHUS, maître pour la deuxième fois de ce pays, usa des droits de la victoire sans aucun ménagement; car, après avoir pillé la ville d'Ege, il y établit une garnison de Gaulois, qui mirent le comble à la haine des habitans, en fouillant dans les tombeaux des rois de Macédoine, et en jetant au vent leurs cendres, après avoir enlevé ce qu'il y avait de précieux dans ces monuments. Obligé de s'absenter pour quelque tems, Pyrrhus laissa le gouvernement entre les mains de Ptolémée son fils. Antigone profita de son éloignement pour tenter le recouvrement de son royaume. Il n'y réussit pas. Ptolémée étant venu à sa rencontre (271), le défit de manière qu'il ne lui resta que sept hommes, avec lesquels il se sauva. (*Justin.* l. XXV, c. 3.).

272. Pyrrhus, après avoir manqué la conquête de Sparte pour l'avoir différée d'un jour, se présente devant Argos. Antigone, à la demande d'une partie des habitants, vole au secours de la place, et engage un combat qui devint funeste à son rival. (*Voyez* les rois d'Epire.) Alcyonée, fils d'Antigone, vient lui présenter la tête de Pyrrhus, qu'un soldat avait abattue. Mais loin de paraître flatté de ce présent, le père repousse son fils et le frappe même d'un bâton qu'il tenait à la main. *Misérable*, lui dit-il, *comment as-tu pu croire que celui dont le grand-père a été tué d'une semblable manière, et dont le père est mort captif, pourrait éprouver du plaisir à un pareil spectacle?* En achevant ces mots, il ôte sa robe, dont il couvre sa tête, et donne ordre, les yeux baignés de larmes, de faire chercher le corps de Pyrrhus et de lui rendre les honneurs dus à un grand roi. Alcyonée se retire confus. Apercevant quelques momens après Helenus, fils naturel de Pyrrhus, couvert d'un habit usé, il le conduit à son père qui, après s'être efforcé de consoler Helenus, le renvoie libre en Epire. Le sort d'Antigone ne lui permettait pas de rester sans avoir des ennemis à combattre.

De retour en Macédoine, il se vit attaqué par les Gaulois, qui lui livrèrent plusieurs combats, dont il sortit triomphant par leur entière défaite. Ce succès le rendit l'objet de la jalousie des villes libres de la Grèce. Apprenant qu'Athènes, Lacédémone, Mégare, Trezène, Epidaure, etc., travaillaient à se réunir contre lui dans la crainte de lui être assujéties, il prévint cette ligue naissante en marchant droit à Athènes, qu'il réduisit, après plusieurs petits combats livrés à ses alliés sur mer et sur terre, à capituler et à recevoir une garnison macédonienne dans le Musée. (268.) Ce fut là toute la vengeance qu'il exerça contre cette ville, qui n'eut d'ailleurs qu'à se louer de ses bons traitements.

Antigone, depuis long-tems, avait des vues sur la citadelle de Corinthe, située dans l'isthme qui joint le territoire de cette ville au Peloponèse. Pour l'obtenir, il marie Démétrius son fils à Nicée, veuve d'Alexandre, tyran de Corinthe, auquel elle succéda. Nicée, en contractant son second mariage, s'était à la vérité réservé la jouissance de la citadelle. (243.) Mais pendant les fêtes qui suivirent cette cérémonie, Antigone s'étant glissé dans la place, s'en rendit maître, ce qui donna l'alarme à la république des Achéens, dans laquelle étaient renfermés les territoires de Corinthe, de Sicyone, de l'Elide et de l'Arcadie. Mais Aratus, citoyen de Sicyone, reprit la place par escalade, avec un petit nombre de troupes, et la remit aux Corinthiens. Plusieurs villes d'Attique et de Grèce, excitées par Aratus, se soulevèrent contre Antigone. Ce revers empoisonna ses derniers jours, qu'il termina à l'âge d'environ quatre-vingt-trois ans. (242.) Prince humain, généreux et brave quand il le fallait, mais dont la sagesse était supérieure à la valeur.

DÉMÉTRIUS II, fils d'Antigone et son successeur au royaume de Macédoine, avait signalé son inclination pour la guerre en différentes occasions, avant que de monter sur le trône. Mais, dans le cours de son règne, il montra un goût plus décidé pour les voies de prudence que pour les actions d'éclat. Les Etoliens, peuple inquiet, menaçant ses états, il suscita contre eux (241) Agron, roi d'Illyrie, qui le préserva de leurs hostilités par une victoire complète qu'il remporta sur ces dangereux voisins. La ligue des Achéens, toujours conduite par Aratus, ayant envahi l'Attique, Démétrius se vit engagé à prendre les armes pour le repousser.

Bythis, qui commandait pour lui en ces quartiers, s'avança jusqu'a Phylace, dans la Phtiotide, et leur livra un combat où ils furent défaits, et le bruit se répandit qu'Aratus y avait perdu la vie ou la liberté. Démétrius en fut si persuadé, qu'il fit partir un vaisseau pour amener d'Athènes Aratus, chargé de fers. Aratus, qui était pour lors à Athènes, ne tarda pas à le désabuser par les nouvelles incursions qu'il fit en Macédoine. Elles n'empêchèrent pas Démétrius d'ajouter à ses états Cyrène et toute la Libye, sans qu'on nous apprenne en quelle manière et en quel tems il fit cette conquête, car l'histoire est ici fort embrouillée. (232.) Après dix ans de règne, il laissa, en mourant, de Phtia sa femme, un fils nommé Philippe, âgé seulement de dix ans. (*Justin.*, l. XXVIII; *Polybe*, l. II.)

232. Antigone, surnommé Doson (*ou qui promet et ne tient pas sa promesse*), nommé par Gonatas son frère, tuteur de Philippe son fils, fut, après avoir épousé Phtia sa belle-sœur, élu roi par les Macédoniens à la place de son neveu, dont il prit un grand soin et qu'il désigna pour son successeur. Le feu roi avait confié la garde des forteresses d'Athènes à un de ses officiers nommé Diogène. Celui-ci, par une lâche trahison, les vendit aux Athéniens. Ce fut Aratus qui négocia le traité dans la vue d'affaiblir la trop grande puissance des Macédoniens, qui donnait de l'ombrage aux Grecs. Antigone se reconcilia depuis avec Aratus, dont il devint le plus intime ami. Il entra depuis dans la ligue des Achéens, qu'il défendit contre Cléomène, roi de Sparte, avec tant de succès, qu'après l'avoir battu à Sélasie, il se rendit maître de Sparte. Ses armes ne furent pas moins heureuses contre les Illyriens, sur lesquels il remporta une victoire complète qui lui coûta cher (221); car il rapporta de cette expédition un crachement de sang qui le conduisit au tombeau.

222. Philippe V n'avait que quatorze ans lorsqu'il devint le successeur d'Antigone son père. Formé par les leçons d'Aratus, il avait dès lors les principes et les sentimens convenables au gouvernement d'un royaume aussi grand que la Macédoine. Une occasion importante de les mettre en pratique ne tarda pas beaucoup à se présenter. Les Etoliens, nation turbulente, parce qu'elle vivait de brigandages, enhardis par l'inaction où restaient les Achéens depuis la ba-

taille de Sélasie, et par la faiblesse de l'âge du roi de Macédoine, étaient entrés dans le Péloponèse à main armée, en ravageant les terres des Messeniens. Aratus marcha contre eux à la tête des Achéens, et perdit une grande bataille qu'il leur livra près de Caphyes. Philippe, appelé par les Achéens, part avec quinze mille hommes d'infanterie et huit mille chevaux, arrive en Epire et forme le siége d'Ambracie, qui l'occupe durant quarante jours. Dans cet intervalle les ennemis, sous la conduite de Scopas, pénètrent dans la Macédoine, d'où ils ne se retirent qu'après y avoir fait de grands ravages. Philippe, pour avoir sa revanche, entre dans l'Etolie, où il se rend maître de grand nombre de places. De là il revient en Macédoine, où sa présence déconcerte les Dardaniens, dont il arrête les entreprises. L'hiver suivant, de concert avec Aratus, il surprend et taille en pièces un corps de deux mille Eléens qui ravageaient le territoire de Sicyone; puis s'étant avancé jusque vers Sophis, ville de l'Arcadie qui passait pour imprenable, il en fit le siége malgré la rigueur de la saison, prend la ville et la citadelle, qu'il abandonne généreusement l'une et l'autre aux Achéens, pour qui elles étaient d'une importance extrême. Après avoir emporté quelques autres places, dont il gratifia pareillement ses alliés, il passe chez les Eléens, où il enrichit ses troupes par le pillage, et tombe ensuite sur les Etoliens, auxquels il enlève Aliphère, leur plus forte place, dont la prise entraîne la conquête de presque tout le pays. (219.) Ainsi, en assez peu de tems, Philippe devint maître de toute la Tryphilie. (*Justin.*, l. XXVIII, c. 3, 4.).

218. Dès que la saison le permet, Philippe s'embarque et va faire le siége de Palée, dans l'île de Céphalonie. Il échoua devant cette place, par la mollesse et la perfidie de Léontius, son ministre, avec une grande perte des siens. De Céphalonie, il marche droit à Therme, capitale des Etoliens, dont aucun ennemi, tant elle était redoutable, n'avait osé approcher; et, l'ayant surprise, il la saccage, brûlant tout ce que ses gens ne pouvaient emporter, n'épargnant pas même le temple, qu'il fait raser après en avoir enlevé les richesses pour se venger des ravages que les Etoliens avaient faits à Dodone. Si Philippe, en cette occasion, se montra peu religieux, il y parut excellent capitaine par la promptitude et l'adresse de sa marche. C'étaient les con-

seils d'Aratus qui lui avaient procuré ces succès. Trois ministres de Philippe, jaloux de la faveur de ce grand homme, Apelle, Mégaleas et Leontius se concertent pour l'en faire déchoir. N'ayant pu y réussir par les séditions qu'ils excitèrent parmi les troupes, et dont ils rejetaient tout le blâme sur Aratus, leur perfidie fut enfin démêlée par le roi, qui néanmoins crut devoir user de dissimulation jusqu'à ce qu'il eût rétabli le calme daus les esprits. L'orage étant apaisé, il pense à se venger de l'abus que ces trois hommes avaient fait de sa confiance, et commença par faire mourir Leontius. Mégaleas s'étant sauvé à Thèbes, Philippe l'y poursuit et l'oblige à se donner la mort (217.) Appelle enfin et son fils, enfermés par ses ordres dans les prisons de Corinthe, y furent presque en même tems exécutés. Ainsi fut détruite cette noire cabale de trois ministres qui, depuis long-tems, abusaient de la confiance aveugle d'un jeune prince dont la conduite leur avait été confiée.

215. La guerre des alliés est enfin terminée par un traité conclu à Naupacte, aux conditions dictées par Philippe, dont la principale fut que, de part et d'autre, chacun garderait ce qu'il avait. Philippe, après avoir consacré deux années au repos, s'engagea dans une nouvelle guerre, qui ne le concernait point directement, mais dont il avait lieu d'apréhender les suites pour ses états. C'était celle que les Carthaginois faisaient aux Romains. La Macédoine n'étant séparée de l'Italie que par le golfe Adriatique, Philippe crut devoir s'allier avec les premiers, sous les étendards desquels un grand nombre de peuples, après la bataille de Cannes, s'étaient déjà rangés. Ayant traité secrétement, par ses ambassadeurs, avec Annibal, il s'oblige à le seconder dans son expédition. Cette alliance fut bientôt découverte par les Romains. (*Voyez* Carthage.) Philippe, après avoir fait tous ses préparatifs pour transporter ses troupes en Italie, s'étant mis en mer, s'empare d'Orique, qu'il perd le lendemain pour y avoir laissé une trop faible garnison. Le siége d'Apollonie semblait l'intéresser davantage. Il était déjà entré dans la ville sans que l'ennemi s'en aperçût, la mer se trouvant entre les Romains et les Macédoniens. Mais tandis que ceux-ci croyaient pouvoir se reposer dans la plus grande sécurité, Nævius, général des premiers, surprend le camp du roi. Tout fuit, moitié endormi, moitié nu; trois mille hommes sont tués ou faits prisonniers; Philippe lui-même put à

peine gagner ses vaisseaux, et ne vit d'autre ressource, dans sa détresse, que de mettre le feu à sa flotte et de s'en retourner par terre en Macédoine.

Ce prince, en qui on avait admiré beaucoup des qualités qui font un grand roi, ne montrait plus, depuis quelque tems, que des vices tout opposés. Altier, fourbe, débauché, insensible à l'honneur et à la réputation, il ne connaissait plus de règles de conduite que son intérêt et ses passions. Aratus lui ayant fait des remontrances sur ce honteux changement, il eut la barbarie de faire empoisonner ce grand homme (214), qui était alors pour la dix-septième fois préteur des Achéens. (Plutarque, *Vie d'Aratus.*)

211. Philippe, malgré ses déréglements, ne perdit rien de sa valeur. M. Val. Levinus, préteur des Romains pour la Grèce, ayant fait alliance avec les Etoliens, au nom de sa république, Philippe, à cette nouvelle, se met en marche pour lui faire la guerre. Levinus était alors devant Anticyre, ville d'Achaïe, dans la Phocide, dont il se rendit maître au commencement du printems. Les Etoliens s'étant avancés, sous la conduite de Physias et du roi Attale, contre Philippe, ce prince, après les avoir battus deux fois, les oblige de se renfermer dans les murs de Lamia, après quoi il se rend à Argos, pour assister aux jeux néméens. Tandis qu'il est à cette fête, le tribun Sulpicius débarque, avec un corps de troupes, entre Sicyone et Corinthe. Philippe quitte les jeux pour aller à sa rencontre. Combat où les Romains font des efforts extraordinaires pour se saisir de Philippe démonté, sans pouvoir y réussir. Philippe, enlevé par les siens et mis sur un cheval, va camper à cinq milles de là, et le lendemain il attaque un château où il fait quatre mille prisonniers. Mais dans ce moment, une irruption de barbares le rappelle en Macédoine.

205. Philippe, las de faire la guerre aux Romains, leur fait faire des propositions de paix qui furent acceptées l'année suivante. En conséquence, il renonce à l'alliance des Carthaginois, qui jusqu'alors ne lui avait été d'aucune utilité, parce qu'ils n'en avaient point rempli les conditions.

203. Ligue criminelle de Philippe avec Antiochus, roi de Syrie, pour envahir les états du jeune Ptolémée Epiphane, que les lois de l'humanité et de la justice obligeaient

de laisser en possession du royaume d'Egypte, que son père lui avait laissé.

201. Rome, libre de la guerre des Carthaginois, écoute les plaintes que lui portent contre Philippe, l'Egypte, Attale, roi de Pergame, les Rhodiens, les Athéniens et quelques autres alliés qu'il molestait, contre la foi du traité conclu trois ans auparavant. Il est résolu, dans le sénat, qu'on lui déclarera la guerre. (*Voyez* Rhodes.)

200. Claudius Cento, proconsul, ouvre la campagne par le saccagement de Chalcis. Philippe accourt, de Démetriade où il était alors, au secours de la place. Mais étant arrivé trop tard, il cherche à se venger sur Athènes, dont les portes lui ayant été fermées, il décharge sa colère sur les dehors de la ville, les maisons de plaisance, les lieux publics, les temples, les tombeaux, etc. (200). Le consul Sulpicius Galba, pour faire diversion, étant entré dans la Macédoine, Philippe remporte sur lui des avantages, dont une ardeur inconsidérée ne lui permet pas de profiter, et qui l'expose lui-même au plus grand danger. Il fait néanmoins une bonne retraite. (Livius, l. 31.)

198. Le consul T. Q. Flaminius, envoyé contre le roi de Macédoine, reste quarante jours dans l'inaction en sa présence, puis l'attaque dans les gorges de l'Epire, et l'ayant battu complettement, l'oblige de retourner en son pays. (*Liv.*, l. 32. *Plutarch.*, *Vie de Quinctius.*)

197. Philippe, ayant fait demander à Q. Flaminius une entrevue pour traiter de la paix, obtient la permission d'envoyer des ambassadeurs à Rome. Les alliés des Romains, appelés à la conférence, consentent, avec le consul, à une trève de deux mois.

196. La paix est conclue avec le roi de Macédoine, à condition que toutes les villes grecques, tant en Asie qu'en Europe, non soumises à Philippe, seront mises en liberté, qu'il évacuera celles où il a garnison, livrera tous ses vaisseaux pontés, à la réserve de cinq felouques et de sa galère à cinq rangs de rames, paiera mille talents pour les frais de la guerre, et donnera pour ôtage son fils Démétrius, qui lui est renvoyé au bout de cinq ans, pendant lesquels il s'était acquis l'estime des Romains.

180. Persée, frère de Démétrius, jaloux de la haute considération que ses grandes qualités lui attiraient, cherche

à le perdre dans l'esprit de leur père, en l'accusant d'intelligence avec les Romains. Philippe, séduit par les discours artificieux de Persée, fait donner à son fils innocent du poison. Mais le breuvage n'ayant pas produit un effet aussi prompt qu'il l'esperait, il le fait étouffer sous des matelas. (Liv., l. 49.) Plus d'un an se passe sans qu'on découvre rien du complot de Persée. Les yeux du père, à la fin, s'étant ouverts sur ce crime, il tombe dans un chagrin violent, qui oblige Persée à s'éloigner de la cour, dans la crainte de subir le même supplice que son frère. Philippe, ne pouvant l'atteindre, pense à le déshériter et à faire tomber sa couronne sur la tête d'Antigone, son cousin, fils d'Antigone Doson. Dans cette disposition, il meurt à Amphipolis, dans la quarante-troisième année de son règne et la soixantième de son âge, en 178.

178. PERSÉE, fils naturel du roi Philippe, dès qu'il apprend la mort de son père, se hâte d'aller prendre possession du trône que son crime lui avait acquis. Antigone, son rival, fils de Doson, était alors occupé, par ordre de Philippe, à rassembler les Bastarnes, peuple voisin des embouchures du Borysthène, pour renforcer un corps de troupes destiné à faire la guerre aux Romains. Etant revenu en Macédoine, il est assassiné par ordre de Persée. D'autres forfaits, non moins atroces, signalent le commencement du règne de ce dernier. Héritier de la haine de son père contre les Romains, il envoie des ambassadeurs en Grèce et à Carthage, pour leur susciter des ennemis. Le sénat, instruit de ses intrigues et d'un grand nombre de meurtres qu'il avait commis, n'hésite point à lui déclarer la guerre. Le consul Licinius, chargé de cette expédition, s'embarque avec son armée à Brundusium, d'où il arrive en Thessalie, où Persée l'attendait à la tête de trente-neuf mille hommes de pied et de quatre mille chevaux. C'était la plus forte armée que les Macédoniens eussent eue depuis celle qu'Alexandre le Grand avait menée en Asie. (171) Persée engage, les bords du Penée, un combat de sa cavalerie contre celle des Romains, dans lequel il remporte un avantage considérable, la perte de l'ennemi ayant été de deux mille deux cents hommes tués sur la place, outre un grand nombre de prisonniers, tandis que la sienne ne fut que de soixante hommes. Mais au lieu de rendre sa victoire complète en poursuivant l'ennemi qui était en désordre, il lui donna le tems de se réparer. Il fait pis : il envoie des ambassadeurs

faire des propositions de paix. Loin d'être acceptées, elles réveillent le sentiment que les Romains avaient eux-mêmes de leur supériorité, et Persée, malgré lui, se détermine à continuer la guerre. Le reste de la campagne se passe, du côté des Macédoniens, à harceler l'ennemi avec assez de succès. Le préteur Lucretius ne laisse pas cependant d'emporter d'assaut la ville d'Haliarte, en Béotie, et de soumettre celle de Thèbes, qui se rend d'elle-même.

169. Le consul Q. Marcius Philippus, persuadé que c'est dans le cœur de ses états qu'il faut attaquer Persée, pénètre, après beaucoup de fatigues, dans la Macédoine. Le roi n'a pas plutôt appris son arrivée, qu'une vive alarme le saisit. Le conseil et la prudence l'abandonnant tout à coup, il laisse aux Romains l'entrée libre de son pays, et se réfugie, avec précipitation, à Pydna. Revenu de son indigne frayeur, il en a une telle honte que, pour n'en laisser ni traces, ni témoins, il livre à la mort Andronic, qu'il avait chargé de brûler toutes ses galères à Thessalonique, quoique celui-ci eût été assez prudent pour ne pas exécuter ses ordres. Nicias qui, par obéissance, avait jeté dans la mer tous les trésors que Persée avait à Pella, éprouva le même traitement qu'Andronic, et les plongeurs mêmes, qui avaient réparé cette faute en retirant ces richesses du fond des eaux, ne furent pas mieux traités. Les Rhodiens, que Persée avait gagnés, menacent les Romains, par leurs députés, de se joindre à ce prince, s'ils ne lui accordent pas la paix. (Liv., l. 44.) Ces menaces sont méprisées.

168. Paul Emile, nommé consul, part pour la Macédoine avec le préteur Cn. Octavius, qui commandait la flotte. Une armée forte de trente mille hommes, dont plus de douze mille d'infanterie romaine, avait prévenu l'arrivée du consul en Macédoine. Persée sollicite de toute part des secours; mais son avarice lui en fait perdre de considérables. Son armée était néanmoins de dix mille hommes plus forte que celle des Romains. Avec cet avantage, il croit pouvoir hasarder une bataille. Le consul s'étant préparé de son côté, l'engagement commence le 22 juin (1) sous les murs de Pydna. Persée voyant ses bataillons pénétrés par les ennemis, au lieu de les repousser avec vigueur, comme il le pouvait,

---

(1) Lendemain de l'éclipse de lune du 21 juin, dont parle Tite-Live, liv. 44.

prend honteusement la fuite. Vingt mille de ses soldats restent sur le champ de bataille, les autres le suivent jusqu'à Pella. Troublé jusqu'à ne pouvoir plus recevoir de conseil, il poignarde de sa main deux officiers de sa maison, qui viennent lui représenter ce qu'il doit faire pour se tirer du mauvais pas où il s'est engagé. De Pella, où il ne se croyait pas en sûreté, quoique la plus forte place de son royaume, il se transporte avec précipitation à Amphipolis, où il fait embarquer son argent, qu'il traînait partout après lui; de là il se rend avec quelques vaisseaux à Galipse (Tite-Live), ou Alepse (Plutarq., *Vie de Paul Em.*), et le lendemain à l'île de Samothrace.

Cependant le consul s'étant emparé du camp, en distribue le butin à l'infanterie, et abandonne à sa cavalerie le pays d'alentour, à la réserve des villes dont il ne permit pas le pillage, et des trésors du roi, qui furent transportés à Rome (167). Toutes les places fortes sa rendent au général romain dans l'espace de deux jours, excepté Pydna, qui obtient une capitulation. Paul Emile étant à Amphipolis; reçoit de Persée une lettre par laquelle il demande à traiter avec lui. Les commissaires que le consul lui envoie étant venus le trouver à Samothrace, refusent toute composition, à moins qu'il ne remette absolument son sort à la disposition du peuple romain. Persée se réfugia dans le temple de Castor et de Pollux, comme dans un asile sacré, avec Evandre le Crétois, l'infâme assassin d'Eumène, roi de Pergame. Ce meurtrier étant entre les mains des ennemis, pouvait charger de son crime le roi de Macédoine. Dans la crainte que cela n'arrive, Persée le fait tuer, et un magistrat corrompu par ce prince déclare qu'Evandre s'est donné lui-même la mort. Ce trait de la plus noire ingratitude perd le roi dans l'esprit de tous ses amis. Persée, sans pouvoir et sans espérance, sent l'excès de son malheur, et se rend lui-même à l'amiral Octavius, auquel il savait que tout le reste de la famille royale avait déjà été livré par Ion de Thessalonique. Le consul, sur l'avis qu'il reçoit d'Octavius, fait venir Persée auprès de lui, et lui fait rendre tous les honneurs que la situation où il était pouvait permettre. (*Plutarch. in Paul. Emil.*)

Après avoir mis ordre aux affaires de la Macédoine, Paul Emile va visiter les plus célèbres villes de la Grèce, et, à son retour, il trouve dans Apollonie dix commissaires envoyés par le sénat pour régler tout dans sa nouvelle conquête. D'après ces réglemens, la Macédoine devenue

libre, dans le style des Romains, fut plus esclave qu'elle ne l'avait jamais été sous la domination de ses rois; aussi les Macédoniens ne laissèrent ils échapper depuis cet affranchissement prétendu, aucune occasion de prendre les armes contre leurs nouveaux maîtres. Persée arrivé à Rome, a sa bonne part de l'humiliation de son pays. On le confine dans une prison publique (167), en attendant la cérémonie du triomphe. C'était aux 27, 28, 29 septembre qu'elle était fixée. Ces jours étant arrivés, Persée est donné en spectacle, ainsi que Philippe et Alexandre ses deux fils, et sa fille encore en bas âge, avec leurs gouverneurs et tous les officiers de leurs maisons. Après la fête, Persée est ramené dans sa prison, c'est-à-dire dans un cachot de la grandeur d'une chambre à neuf lits, ou, selon Diodore, cité par Photius, il resta confondu avec les plus vils malfaiteurs, sans qu'on songeât, pendant sept jours, à lui fournir le moindre aliment. Dans la suite, il en reçut de la compassion de ceux qui étaient en prison avec lui. Sur les remontrances de M. Emile, l'un des principaux Romains, il fut enfin transféré dans un lieu plus commode. Mais après y avoir passé deux ans, les barbares qui devaient lui servir de gardes ayant quelque mécontentement de lui, l'empêchèrent de dormir et le firent mourir d'insomnie, après un règne de onze ans, qu'il avait déshonoré par son avarice et sa cruauté. (*Excerpt. Diodori*, l. XXVI.) Son père avait eu le talent de réparer, par sa prudence, les affaires les plus désespérées; et lui, habile seulement dans la prospérité, commettait faute sur faute dans le malheur.

152. La Macédoine, depuis environ seize ans, obéissait tranquillement aux Romains, lorsqu'il parut un aventurier d'Adramite en Troade, qui se donnait pour le fils naturel de Persée, et se nommait Andriscus. Il composa sur sa naissance une fable qu'il débitait partout sur son passage. Mais voyant qu'elle ne prenait pas faveur en Macédoine, il se retira en Syrie auprès du roi Démétrius Soter, dont la sœur avait épousé Persée. Démétrius, qui démêla du premier coup-d'œil la fourberie, et qui d'ailleurs craignait de il se compromettre avec les Romains, fit arrêter Andriscus et l'envoya à Rome, où le sénat lui donna des gardes. Mais profitant de leur négligence, l'imposteur se sauva en Thrace, où il fit d'autant plus aisément des dupes, qu'il y trouva les esprits violemment passionnés pour l'indépendance. En peu

de tems il se rassembla autour de lui un si grand nombre de gens dévoués à son service, qu'il se vit en état d'en former un corps d'armée. Dès qu'il se crut suffisamment en force, il entra dans la Macédoine, et y déclara ouvertement le dessein qu'il avait de faire valoir ses prétentions à la couronne. Quelques places subirent promprement le joug de son obéissance, et leur exemple en entraîna plusieurs autres, qui ne demandaient qu'un prétexte pour se soustraire à leurs nouveaux maîtres, et recouvrer leur ancienne constitution. Andriscus alors se revêt des marques de la royauté. Non content d'avoir acquis la Macédoine à si peu de frais, il attaque la Thessalie, dont une partie vint d'elle-même au-devant du joug. L'affaire commença pour lors à paraître sérieuse aux Romains. Le préteur P. Juventius Thalna et Q. Cæcilius passent en Macédoine avec une armée. (149.) Le général romain, arrivé à la distance d'une journée du camp du Pseudo-Philippe (car c'est ainsi que Rome appelait Andriscus) s'empresse d'en venir aux mains avec les Macédoniens. Andriscus fait bonne contenance, bat et défait entièrement l'armée romaine. Juventius et Cécilius perdent la vie dans la bataille, et une petite partie de leurs troupes n'échappe à la mort qu'à la faveur de la nuit.

Peu de tems après cette victoire, Andriscus reçoit une ambassade des Carthaginois qui lui offrent de faire alliance avec eux contre Rome; ils étaient alors sur le point de commencer la troisième guerre punique. Andriscus accepte l'alliance. Mais sa bonne fortune obscurcit tout-à-coup ses vertus, s'il en eut, et mit ses vices dans tout leur jour. Avare, fier, cruel, il ne fut plus pour les Macédoniens qu'un tyran auquel néanmoins ils demeurèrent fidèles dans l'espérance qu'un successeur plus humain les rendrait un jour encore une fois un peuple libre et indépendant.

Q. Cæcilius Métellus, nouveau préteur, envoyé avec une armée en Macédoine, oblige le Pseudo-Philippe à combattre encore pour sa vie et pour sa couronne. L'imposteur fait paraître un courage invincible, la seule bonne qualité qu'il eut, et remporte un avantage assez considerable, auprès de Pydna, dans un combat de cavalerie. Mais tandis qu'il fait après cela partir un gros détachement pour défendre ses conquêtes en Thessalie, Metellus livre bataille à l'armée qui était restée en Macédoine, et remporte une victoire si complète qu'Andriscus fut obligé d'aller chercher une retraite chez les Thraces. Ceux-ci lui fournirent une nouvelle armée. Mais cédant

au désir trop empressé de se revoir maître de la Macédoine, il s'engage dans une seconde bataille avec le préteur, qui ne fut pas plus heureuse pour lui que la précédente. Vingt-cinq mille hommes des siens perdirent la vie dans ces deux actions. Hors d'état de lever une nouvelle armée, il se sauva chez un petit roi de Thrace, nommé Byzas, qui d'abord lui fit un bon accueil, et ensuite le livra entre les mains de Métellus, dans la crainte de s'attirer la vengeance des Romains (148.) Métellus l'emmena chargé de chaînes à Rome où il servit d'ornement à son triomphe.

Un autre aventurier, qui se disait aussi fils de Persée et se faisait nommer Alexandre, eut le même sort que le premier, si ce n'est que Métellus ne put le tirer de la Dardanie où il se tint caché.

Un troisième, qui se nommait Philippe, ayant paru sur la scène, fut vaincu et tué par le questeur Trebellius, après quoi la Macédoine resta parfaitement soumise aux Romains.

Note sur la mort d'Alexandre.

Voici la date de cet événement, selon différens auteurs: Le 19 juillet 324 (Petau, *Doctr. Temp.*, tom. 2, p. 598). Dans l'été de l'année 324 (Fréret). Le 22 mai 323 (*Usserius*). Vers le 18 avril 323 (*Calvisius*). En 323 (M. Ideler, tom. 3, du *Ptolémée* de M. Halma). Mais de tous les auteurs qui ont pris soin d'éclaircir ce point de chronologie, nul ne paraît l'avoir fait avec plus de succès que le savant auteur des Annales des Lagides. Il termine ses recherches de cette manière: « L'époque de la mort d'Alexandre restera donc » fixée d'après les rapports les plus authentiques, exacte- » ment combinés, au 28 dæsius macédonien, 6 thargélion » athénien, quatrième année de la cent treizième olym- » piade, 19 phamenoth, quatre cent vingt-quatrième de » Nabonassar, 30 mai 323 avant l'ère chrétienne ». (*Ann. des Lagides*, t. I, p. 179.)

Au lieu de 323, il faut lire 324, parce que la quatre cent vingt-quatrième année de Nabonassar, ayant commencé le 12 novembre 325, le 30 mai suivant tombe en 324. (*Editeurs*).

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

LACÉDÉMONIENS.

Lacédémone et Sparte, sont les deux noms qu'on a donnés à la capitale de cette partie du Péloponèse qui porte celui de Laconie. Eurotas, qui régnait dans ce pays, le voyant très-mal sain et presque inhabitable par la quantité des marais dont il était couvert, entreprit de le dessécher en rassemblant toutes ses eaux dans un grand canal qui alla les décharger dans la mer. Telle fut l'origine du fleuve qui porte son nom. N'ayant qu'une fille nommée Sparte, Eurotas la donna en mariage à Lacédémon qu'il nomma son successeur. La ville que fondèrent les deux époux sur les bords du canal, prit les noms de l'un et de l'autre, et devint bientôt fameuse. Amyclès, leur fils et leur successeur, bâtit la ville de son nom et fut père de plusieurs enfants dont le dernier et le plus chéri fut Hyacinthe qui périt en jouant au palet avec ses camarades. Pour le consoler de cette perte, on feignit que le fils avait été métamorphosé en la fleur qui porte son nom.

Le huitième successeur de Lacédémon fut Tyndare qui de Léda, sa femme, eut quatre enfants, deux fils jumeaux, Castor et Pollux, dont on a donné les noms collectifs de Dioscures ou fils de Jupiter, à deux étoiles dont l'une se couche lorsque l'autre se lève, et deux filles, Clytemnestre, femme d'Agamemnon, roi de Mycènes, et la fameuse Hélène, femme de Ménélas, qui ayant été enlevée par Thésée

et ensuite par Alexandre Pâris, fils de Priam, fut conduite à Troie dont elle causa la ruine par le soulèvement de tous les princes grecs qui s'armèrent pour sa délivrance.

Ménélas, héritier de Castor et de Pollux, morts sans enfants, transmit le sceptre aux fils qu'il avait eus d'une première femme et à ceux-ci succédèrent les descendants de Clytemnestre en la personne d'Oreste, fils d'Agamemnon. Les Héraclides ayant chassé Tisamène, fils d'Oreste, le royaume de Lacédémone fut occupé par deux frères jumeaux, Eurysthène et Proclès, fils d'Aristodème qui régnèrent ensemble sans partage. Il en fut de même de leurs successeurs jusqu'à Cléomène III, qui fut le 30e. de la ligne des Eurysténides ou Agides, et dont le collégue fut le 27e. de la ligne qu'on a nommée d'abord des Proclides et ensuite des Eurytionides. Le peuple abusant des complaisances que les rois des deux branches étaient obligés d'avoir pour lui, porta insensiblement l'insolence jusqu'à méconnaître presque entièrement leur autorité. Les affaires de Lacédémone étaient dans cet état d'anarchie lorsqu'on vit paraître le célèbre Lycurgue, frère du roi Polydecte, auquel il succéda parce qu'il ne laissait point de fils. Mais il laissait enceinte sa femme qui, dans le doute si elle mettrait au monde un fils, offrit à Lycurgue sa main, en lui promettant de détruire le fruit qu'elle portait dans son sein. Cette offre ayant été rejetée avec indignation, Lycurgue nomma des gardes pour veiller la reine, avec ordre de lui apporter le fruit dont elle serait délivrée. Il fut promptement obéi, et la reine étant accouchée d'un fils, on apporta l'enfant à Lycurgue, au milieu d'un souper qu'il donnait à ses amis. L'ayant pris entre ses bras il le présente aux convives en disant, *voilà votre roi*. On le nomma Charilaüs ou *la joie du peuple*. Une conduite aussi généreuse n'empêcha pas la reine et ses partisans de publier que Lycurgue avait de mauvais desseins contre cet enfant, dont il ne tarderait pas à se défaire. Pour imposer silence à la calomnie, il prit le parti de s'expatrier et d'aller voyager en différents pays. S'étant rendu d'abord en Crète, il trouva cette île divisée en plusieurs états indépendants les uns des autres, mais gouvernés par des lois sages, dont on rapportait l'origine à Minos et à Rhadamante. Après en avoir conféré avec les plus habiles du pays, il passa en Ionie où il trouva les livres d'Homère inconnus jusqu'alors dans la Grèce. Ce fut ce poëte lui-même, suivant quelques auteurs, qui les lui présenta dans l'île de Chio. De là, il fit voile vers

l'Egypte qui passait alors pour le domicile des sciences et des arts.

Pendant son absence, les troubles s'étant accrus à Sparte, les plus sages n'y trouvèrent point d'autre remède que le rappel de Lycurgue. A son retour, sollicité par une députation qu'ils lui firent, il assembla le peuple pour commencer la réformation de l'état. Les rois s'étaient attribué un despotisme contre lequel le peuple n'avait cessé de lutter, prétendant avoir sa part au gouvernement. Lycurgue, pour accorder les deux partis, établit à Sparte une démocratie tempérée par l'aristocratie. Par là, il fit entrer les grands et le peuple en partage de l'autorité souveraine avec le roi. (*Isocrates in Panathen.*) L'éducation de l'héritier de la couronne demandant un soin particulier, ses instituteurs devaient être choisis parmi les personnages les plus intègres et les plus éclairés. L'instruire de la morale et des lois et le former aux exercices militaires étaient leurs principales obligations. Quoique la couronne appartînt de droit à l'aîné de la famille royale, cependant il était exclus de ce droit lorsque des difformités naturelles l'avilissaient aux yeux du peuple. Cette exclusion néanmoins fut beaucoup restreinte dans la suite, comme on le verra à l'article du roi Agésilas. Un air grave et une grande retenue dans ses discours étaient ce qu'on recommandait le plus au jeune prince. Lycurgue avait extrêmement borné l'autorité des rois en tems de paix et l'avait presque réduite à celle de premiers citoyens. Un sénat composé de 28 vieillards, *gerontes*, qui devaient avoir chacun soixante ans, maintenait l'équilibre dans le gouvernement. Ils se rangeaient du côté des rois, quand le peuple voulait se rendre trop puissant; et ils fortifiaient le peuple, quand les rois portaient trop loin leur puissance. Mais en tems de guerre, l'autorité du roi n'avait presque point de limites, et tenait du despotisme. Le culte religieux des Lacédémoniens tenait de la simplicité de leurs mœurs et de la force de leur caractère. Leurs temples, proprement entretenus, étaient dénués de tous ornements superflus. Leurs divinités, jusqu'à Vénus, étaient représentées le casque en tête. Les prières qu'on leur adressait avaient pour objet la punition du vice et la récompense de la vertu. La sévérité avec laquelle on élevait les jeunes gens, tendait à fortifier leur tempérament et à les rendre propres à soutenir les plus rudes travaux dans un âge plus avancé. On exigeait d'eux

la même retenue dans les discours que dans les actions. Point de paroles superflues n'étaient permises pour expliquer sa pensée, ce qui introduisit dans le langage des Spartiates cette précision qui les distinguait et qu'on nomma Laconisme.

Pour bannir de sa république l'indigence et l'amour des richesses, Lycurgue vint à bout de persuader à tous ses concitoyens de mettre en commun tous leurs fonds et d'en faire un partage égal entre eux. Il porta enfin un coup mortel à l'avarice en donnant l'exclusion à la monnaie d'or et d'argent dans le commerce et ne permettant que celle de fer, en sorte qu'il fallait une paire de bœufs pour traîner un talent de Lacédémone. La communauté dans les repas fut encore un point important que Lycurgue crut devoir établir. Ces repas se prenaient dans des salles où l'on était distribué de quinze à quinze. Chacun y apportait une certaine quantité de farine, de vin, de figues avec quelque monnaie pour acheter de la viande. La frugalité régnait dans ces repas que l'on égayait par des questions qui roulaient tantôt sur des matières de morale ou de politique, tantôt sur le mérite de ceux qui s'étaient distingués par des actions mémorables. Le principal et presque l'unique ragoût qu'on servait sur ces tables était une sauce noire dont les Lacédémoniens faisaient grand cas et qui ne flattait pas également le goût des étrangers. Voilà en raccourci le beau côté de la législation de Lycurgue. Mais que penser de ces exercices de la lutte où il permettait à la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, de combattre ensemble à corps entièrement nus? Que penser aussi de ces robes extrêmement courtes et fendues des deux côtés, qu'il donnait aux filles? Combien la pudeur n'était-elle pas offensée par de semblables licences? Aussi les Lacédémoniennes ne se piquaient-elles pas de chasteté. La liberté que ce législateur donnait aux hommes de se prêter mutuellement leurs femmes, montre combien il connaissait peu la sainteté et les devoirs du mariage. La nature et la raison ne sont pas moins révoltées de la permission qu'il donnait aux pères et aux mères de noyer dans le fleuve Eurotas les enfants qui leur naissaient avec des défauts corporels qui ne promettaient pas des citoyens utiles à la patrie. Le vol (qui le croira!) entrait dans les institutions de Lycurgue. Dérober avec adresse et sans se laisser surprendre, était une action, selon lui, qui prouvait l'industrie et ne meritait que des éloges; c'est-à-dire que

notre fameux Cartouche eût été un grand maître à Lacédémone. Mais malheur au voleur qui était surpris en flagrant délit, la honte et le châtiment étaient les suites de sa maladresse. On raconte à ce sujet qu'un jeune Lacédémonien ayant volé un renard et l'ayant caché sous sa robe, se laissa dévorer le ventre par l'animal pour n'être pas découvert.

Platon et Aristote comptent encore parmi les vices de la législation de Lycurgue les rigueurs de la servitude à laquelle les Spartiates avaient réduit les Ilotes. Ce nom vient d'Elos, ville de Laconie, dont les Spartiates s'étant emparés (on ne peut dire en quelle année ni sous quel règne), condamnèrent à l'esclavage ses habitants avec défense de les vendre à des étrangers et de les mettre en liberté. C'étaient des fermiers perpétuels des Spartiates, chargés de cultiver leurs terres, moyennant une contribution annuelle et fixe. Les arts mécaniques étaient exercés par eux seuls; car un Spartiate se serait cru dégradé en s'appliquant à d'autre métier qu'à celui des armes, en sorte que hors la guerre et dans la paix il vivait dans une continuelle oisiveté. Le nom d'Ilotes devint commun dans la suite à tous les esclaves que les Spartiates firent à la guerre. Le nombre de ces esclaves s'étant considérablement augmenté leur inspira le dessein de se révolter. On aggrava leur joug après les avoir réduits; et ce fut Lycurgue, suivant les auteurs cités, qui leur imposa des lois si terribles, que chaque jour, pour ne pas oublier leur condition, ils recevaient un certain nombre de coups de fouet, outre que pour les distinguer des hommes libres, on leur faisait porter des bonnets de peau de chien et des habits de peau de brebis. Pour comble de barbarie, on avait imaginé à Sparte ce qu'on appelait la Cryptie. Voici en quoi elle consistait. Lorsque la trop grande multiplication des esclaves faisait craindre une révolution, on armait de poignards de jeunes gens vigoureux et hardis, avec ordre d'aller exterminer ces malheureux, soit en les massacrant de nuit, soit en les poignardant de jour pendant qu'ils étaient occupés à leur ouvrage, sans avoir contre eux le moindre sujet de plainte. Plutarque, grand admirateur de Lycurgue, prétend que tout ceci est postérieur au tems de ce législateur. Quoi qu'il en soit, Lycurgue, après une longue expérience, voyant ses lois cheminer heureusement, s'avisa d'un expédient singulier pour leur assurer une éternelle consistance. Ayant convoqué l'assemblée du peuple il lui déclara que ne trouvant rien à changer dans sa législation, il y voyait

néanmoins un nouveau point à ajouter, mais un point de si grande importance qu'il ne pouvait s'en expliquer avant d'avoir consulté l'oracle de Delphes; qu'étant près de se mettre en marche pour avoir la réponse de la divinité, il exigeait que tous les Spartiates s'obligeassent par serment à garder fidellement toutes les lois qu'il leur avait données; ce qui lui ayant été promis d'une voix unanime, il partit pour Delphes, où la Pythonisse, au nom d'Apollon, scella de son approbation avec de grands éloges les lois qu'il avait établies. Alors se croyant au comble de ses vœux, loin de penser à reprendre la route de sa patrie, il résolut de finir ses jours à Delphes même, de peur que son retour ne dégageât les Lacédémoniens du serment qu'ils lui avaient fait. C'est ce qu'il exécuta, dit-on, en se laissant mourir de faim. L'époque de cet événement est un des points historiques les plus controversés. On peut voir le détail des différentes opinions à cet égard dans le 9e. tome de l'*Histoire des Empires*, de M. l'abbé Guyon, pag. 307-309. Ce qui paraît certain, c'est que Lycurgue publia successivement ses lois sous les règnes de Charilaüs, vers l'an 884 avant Jésus-Christ, et d'Archelaüs qui fut son collègue.

ARCHELAUS eut pour successeur TELECLUS, sous le règne duquel les Lacédémoniens se rendirent maîtres de trois villes voisines de la Laconie, Amyclès, Pharis et Geranthres. A Teleclus qui fut tué par les Messéniens dans un temple de Diane (on ne sait à quelle occasion ni en quelle année), succéda Nicandre, son fils, qui ne se rendit célèbre qu'en faisant de grands ravages dans l'Argolide.

ALCAMÈNE, fils de Teleclus, le remplaça sur le trône des Lacédémoniens. Ce peuple avait dès-lors acquis une si grande réputation de sagesse, que les Crétois étant divisés entre eux sur quelques places que des voisins leur disputaient, les choisirent pour arbitres de leurs différents. Charmidas, l'un des plus distingués de Lacédémone, leur ayant été envoyé, appaisa les deux partis en leur persuadant d'abandonner quelques places qui leur étaient moins nécessaires, pour en conserver d'autres qui avaient de bons ports, leur promettant d'ailleurs les secours de sa république.

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES ROIS COLLATÉRAUX DE SPARTE.

Sparte fut constamment gouvernée par deux rois collatéraux, qui appartenaient à deux familles différentes : celle des Agides, et celle des Proclides ou des Eurytionides.

ROIS DE LA FAMILLE DES AGIDES.

Commencement des règnes.		Durée des règnes.
1104.	Eurysthène, fils d'Aristodème.	24
1080.	Agis, fils d'Eurysthène.	50
1030.	Echestrate, fils d'Agis.	35
995.	Labotas.	37
958.	Doryssus, fils de Labotas.	29
929.	Agésilas I, fils de Doryssus.	44
885.	Archélaüs, fils d'Agésilas.	60
825.	Teleclus.	44
781.	Alcamène, fils de Teleclus.	38
743.	Polydore, fils d'Alcamène.	17
726.	Eurycrate, fils de Polydore.	
	Anaxandre, fils d'Eurycrate.	
684.	Eurycrate II, fils d'Anaxandre.	
668.	Léon, fils d'Eurycrate II.	
664.	Anaxandride, fils de Léon.	
557.	Cléomène I, fils d'Anaxandride.	
489.	Léonidas, frère de Cléomène.	
480.	Plistarque, fils de Léonidas.	1
479.	Plistoanax, arrière-petit-fils d'Anaxandride.	38
441.	Pausanias, fils de Plistoanax.	39
402.	Agésipolis, fils de Pausanias.	15
387.	Cléombrote, frère d'Agésipolis.	9
378.	Agésipolis II, fils de Cléombrote.	1
377.	Cléomène II, fils de Cléombrote.	34
343.	Arée, petit-fils de Cléomène.	44
	Acrotatus, fils d'Arée.	
	Arée, fils d'Acrotatus.	
	Léonidas, fils de Cléonyme et petit-fils de Cléomène.	

Commencement des règnes.		Durée des règnes.
	Cléombrote, gendre de Léonidas, chasse son beau-père.	
	Léonidas, rétabli.	
	Cléomène III, fils de Léonidas.	

ROIS DE LA FAMILLE DES EURYTIONIDES.

Commencement des règnes.		Durée des règnes.
1104.	Proclès, fils d'Aristodème.	
	Soüs, fils adoptif de Proclès.	
	Eurypon, fils de Soüs.	
	Prytanis, fils d'Eurypon.	
	Eunome, fils de Prytanis.	
	Polydecte, fils d'Eunome, tué dans une sédition.	
	Lycurgue, fils de Polydecte, règne seul huit mois.	
888.	Charilaüs, fils posthume de Polydecte.	
	Nicandre, fils de Charilaüs.	
	Théopompe, fils de Nicandre.	
719.	Zeuxidame, petit-fils de Théopompe.	
689.	Anaxidame, fils de Zeuxidame.	
	Archidame, fils d'Anaxidame.	
	Agasiclès, fils d'Archidame.	
	Ariston, fils d'Agasiclès.	
	Demarate, fils d'Ariston.	
	Léotychide, fils de Ménarès.	
470.	Archidame, petit-fils de Léotychide.	42
428.	Agis I, fils d'Archidame.	29
399.	Agésilaüs, frère d'Agis.	38
361.	Archidame, fils d'Agésilaüs.	23
338.	Agis II, fils d'Archidame.	9
	Eudamidas, frère d'Agis.	
	Archidamus, fils d'Eudamidas.	
324.	Eudamidas II, fils d'Archidamus.	9
	Agis III, fils d'Eudamidas, tué en prison par décret des Ephores.	
	Eurydamidas ou Eudamidas III, fils d'Agis, empoisonné par Cléomène, qui lui substitue son propre frère.	
	Epiclidas, frère de Cléomène.	

THÉOPOMPE, qui paraît après Alcamène, collègue de son père, illustra son règne par l'institution des éphores. C'étaient des inspecteurs, au nombre de cinq, choisis par le peuple pour veiller sur tous les ordres de l'état. Leur autorité n'était qu'annuelle, et commençait au mois d'octobre pour finir au même mois l'année suivante; mais elle était si absolue, qu'ils pouvaient casser les sénateurs, ou les punir de mort lorsque l'intérêt de la patrie l'exigeait. Les rois eux-mêmes étaient obligés de leur obéir à la troisième sommation; et lorsqu'ils entraient au sénat, les éphores étaient dispensés de se lever pour eux. La garde du trésor public leur était confiée, et ils devaient rendre compte de leur administration à la fin de l'année qui portait le nom du plus ancien d'entre eux.

Ce fut sous le règne de Théopompe que les Argiens, réclamant un petit canton sur les Lacédémoniens qui en étaient possesseurs, convinrent avec eux de décider la querelle par un combat de trois cents de chacun des deux peuples. Un seul homme étant resté vif du côté des Lacédémoniens et deux du côté des Argiens, ceux-ci prétendirent que la victoire leur appartenait. Les autres soutenant le contraire, il fallut en venir à un combat général, qui, ayant tourné à l'avantage des Lacédémoniens, les maintint dans la possession du territoire contesté.

743. Une nouvelle guerre commit les Lacédémoniens avec les Messéniens, au sujet de la ville d'Amphée, petite place voisine de la Messénie Les premiers s'en étant emparés par une invasion subite, avaient passé tous les habitants au fil de l'épée. Instruits de cet acte d'hostilité, les Messéniens accoururent au Stenicle, lieu de leurs assemblées, pour aviser aux moyens d'en tirer vengeance. Euphaës, leur roi, entrant dans leurs dispositions, employa quatre ans à les former aux exercices militaires, et à préparer les machines de guerre dont il avait besoin. Dans cet intervalle, les Lacédémoniens comptant la Messénie pour une de leur conquête, y faisaient subsister leurs troupes sans néanmoins toucher aux arbres ni aux maisons. Enfin, le roi de Messénie voyant ses sujets suffisamment disciplinés et bien munis, les fit marcher au nombre de cinq cents (739) en ordre de bataille contre les Lacédémoniens, sous les ordres de Cléonis, son lieutenant général. Le combat que la nuit seule termina, fut très-sanglant, avec perte à peu près égale des deux côtés.

738. L'année suivante, les deux armées, beaucoup plus nombreuses, s'étant remises en campagne, étaient déterminées à vider la querelle par la ruine entière de l'un ou de l'autre peuple. Les deux rois de Sparte, Théopompe et Polydore, fils d'Alcamène, commandaient les deux ailes de leur armée. Dans l'action, qui fut l'une des plus furieuses dont on eût mémoire, Pitharate, lieutenant d'Euphaës, perdit la vie pour s'être trop livré à son ardeur. L'aile droite des Messéniens, qu'il commandait, s'étant alors rompue, Polydore, qui avait causé ce désordre, n'osa pas néanmoins poursuivre les fuyards, de peur de s'engager dans des routes inconnues, et d'autant plus dangereuses que la nuit déjà commençait. Le lendemain, on convint, de part et d'autre, d'une suspension d'armes, dont la durée devait être courte. Mais tant de fléaux vinrent accabler à la fois les Messéniens, qu'ils enchaînèrent leur valeur et les réduisirent à l'inaction. Leurs fonds étaient épuisés par les garnisons qu'ils avaient mises dans leurs places. Leurs esclaves étaient passés chez les Lacédémoniens, et la peste ravageait leur pays. Dans cette désolation, ils prirent le parti d'abandonner la plupart de leurs places, et de se retirer sur le mont Ithome, où ils fortifièrent la ville de ce nom. Les Lacédémoniens étant venus les y attaquer, éprouvèrent que l'adversité n'avait pas abattu leur courage.

735. La guerre messénienne durait depuis huit ans avec des succès variés, lorsque les Lacédémoniens s'aperçurent que leur longue absence faisait considérablement diminuer chez eux la population. Pour remédier à cette inconvénient, ils firent partir un nombre de soldats pour aller les remplacer auprès de leurs femmes. De ce commerce, naquirent des enfants qu'on nomma, par dérision, les Parthéniens. Parvenus à un âge avancé, ces fruits d'adultère rougissant de leur origine et du mépris qu'elle leur attirait, abandonnèrent le pays et allèrent à Tarente, où ils s'établirent après en avoir chassé les anciens habitants. Enfin, après une guerre de vingt années, les deux peuples en vinrent à une action décisive. Les Messéniens, après avoir perdu leurs chefs avec le plus grand nombre de leurs troupes, furent obligés d'abandonner Ithome (723), avec toutes leurs places, aux Lacédémoniens, et de leur demeurer assujétis comme les Ilotes.

684. Trente-neuf ans s'étaient à peine écoulés, depuis la

ruine d'Ithome, lorsque les Messéniens, poussés à bout par la dureté que les Lacédémoniens exerçaient à leur égard, reprirent les armes pour se remettre en liberté. Ce fut Aristomène, l'un des plus distingués d'entre eux par sa naissance et ses grandes qualités, qui les porta à se soulever, après s'être assuré des dispositions des Argiens et des Arcadiens, également mécontents de la hauteur avec laquelle ils étaient traités par les Lacédémoniens. Mais avant d'avoir reçu d'eux aucun secours, il se mit en campagne avec ses compatriotes, et livra aux Lacédémoniens, près d'un village nommé Derès, un combat, où il remporta la victoire après y avoir fait des prodiges de valeur. Les Spartiates consternés de cet événement, eurent recours à l'oracle de Delphes, qui leur conseilla de s'adresser aux Athéniens pour avoir un général pris d'entre eux. Le poëte Tyrtée, homme de mauvaise mine et d'un caractère fantasque, leur fut envoyé d'Athènes comme par dérision. Aristomène, général des Messéniens, s'étant remis en campagne, devint une seconde fois vainqueur. Ce nouveau revers mit hors de mesure les Spartiates. Tyrtée, leur général, releva leur courage en leur promettant que l'oracle de Delphes, qui les concernait, ne tarderait pas de s'accomplir. Il ne les trompa poin.t (682) Ayant marché à la tête des Lacédémoniens contre les Messéniens, il les entoura de manière que les ayant pressés de toute part, il en passa au fil de l'épée le plus grand nombre, et obligea le reste à se retirer sur le mont Ira, où ils se fortifièrent, résolus de s'y défendre, jusqu'à la dernière extrémité. Aristomène, leur général, mit en même tems des garnisons à Pyle et à Méthone, abandonnant les autres places de la Messénie aux Lacédémoniens. Ceux-ci, regardant alors la guerre comme terminée, partagèrent entre eux les terres pendant qu'ils assiégèrent Ira. Mais Aristomène les fit bientôt revenir de leur méprise; car ayant pris trois cents hommes avec lui, il ravagea tout le pays d'alentour et transporta de là un grand butin à la place assiégée. Les deux rois de Sparte, Anaxandre et Anaxidame, qui n'étaient pas éloignés, ayant surpris les Messéniens avant qu'ils eussent regagné la montagne, leur livrèrent un sanglant combat où la plupart des Messéniens furent taillés en pièces et Aristomène, tout couvert de blessures, fait prisonnier avec 50 de ses gens. Ravis de cette capture, les Lacédémoniens eurent l'inhumanité de le jeter dans une caverne ténébreuse et infecte, d'où il eut l'adresse de sortir au bout de trois jours comme par miracle. On le croyait

mort lors qu'il reparut sur le mont Ira. Son retour ranima le courage des Messéniens, sans néanmoins ralentir celui des Lacédémoniens. Ceux-ci pressèrent le siège avec tant d'ardeur, qu'après trois jours de la plus vigoureuse résistance, Aristomène, ne pouvant plus y tenir, fit ouvrir la dernière barrière et sortit les armes à la main, résolu de s'ouvrir un passage à travers les ennemis. Loin de penser à l'arrêter, on s'ouvrit pour le laisser passer, et il resta en Grèce, tandis que les Messéniens se trouvant sans ressource, abandonnaient le pays pour se retirer en Sicile où ils s'établirent à Zancle, qu'on nomma depuis Messine. (671.) (*Pausan. in Messen.*) C'est ainsi qu'après onze ans de siége, le mont Ira avec toute la Messénie passa au pouvoir des Lacédémoniens.

La chronologie historique de Lacédémone n'offre rien de bien intéressant jusqu'au règne de Cléomène, successeur d'Anaxandride, son père. (515) Son caractère violent et avide le porta, dès qu'il fut sur le trône, à envahir l'Argolide. La résistance qu'il y éprouva, le rendit cruel. Vainqueur des Argiens en plusieurs combats, il les obligea de se renfermer dans une forêt où il fit mettre le feu qui les consuma au nombre de cinq mille. Il tourna ses armes ensuite contre les Pisistratides qui tyrannisaient Athènes. Mais Hippias, le dernier de ces tyrans, ayant surpris les troupes qu'il avait envoyées contre lui, en fit un carnage affreux. Cléomène, furieux de ce revers, vint en personne faire le siége d'Athènes. Mais la disette de vivres l'ayant obligé de le lever il se vengea sur l'Attique qu'il dévasta. Au milieu de ces ravages, les enfants d'Hippias qui les avait envoyés hors d'Athènes, pour les mettre en sûreté, étant tombés entre les mains de Cléomène, il fit dire au tyran que, si dans cinq jours il ne sortait pas lui-même de la ville, il les réduirait à la condition des Ilotes. Hippias obéit à cette sommation, et alla s'établir dans l'Hellespont (510).

509. Clisthène, issu des Alcméonides, avait pris part à l'expulsion d'Hippias, mais dans les dispositions d'un ambitieux qui ne cherchait qu'à le supplanter. Il eut bientôt un rival dans la personne d'un certain Isagoras, peu redoutable par lui-même, mais fort de la protection de Cléomène, amoureux de sa femme. Clisthène, sommé par le roi de Sparte, abandonna la place à Isagoras. Cléomène n'en demeura point là : étant venu à Athènes, il en chassa sept cents familles attachées aux Alcméonides. Isagoras, en faveur de qui se faisaient ces violences, ne tarda pas à ressentir les effets de

la fureur du peuple. Obligé d'aller se retrancher dans la citadelle, il fut assiégé par le peuple qui fit main-basse en même-tems sur ses partisans. Lui-même n'échappa au carnage que par une évasion furtive. Cléomène qui n'était pas en forces pour résister à la fureur des Athéniens (508), reprit en diligence la route de Sparte. A son retour, ayant levé de nouvelles troupes dans le Péloponèse, auxquelles se joignirent les Béotiens, il revint dans l'Attique; mais abandonné de ses alliés sur la route et de Démarate lui-même, son collégue, il entra dans des transports de fureur qui lui firent perdre avec la raison le combat qu'il engagea contre les Athéniens.

504. Aristagoras, gouverneur de Milet, en Ionie, pour Darius, roi de Perse, mécontent de ce prince, travailla, pour se venger, à lui susciter des ennemis. Dans ce dessein, il vint trouver Cléomène à Sparte, et essuya d'abord un refus d'entrer dans ses vues. Mais étant revenu à la charge, il offrit par dégrés à Cléomène, depuis dix jusqu'à cinquante talents, pour le déterminer en sa faveur. Sur quoi, Gorgo, fille du roi de Sparte, âgée pour lors de neuf ans, présente à cet entretien, s'écria : « Mon père, congédiez cet étranger; car il » vous séduira. » Aristagoras réussit mieux auprès des Athéniens; mais il n'en tira pas de grands secours. (*V.* Athènes.) Les Ioniens montrèrent plus de fermeté dans leur révolte, excitée par Histiée, tyran de Milet. Mais au bout de quelques années, ce rebelle ayant été pris et mené à Sardes, y fut mis en croix par ordre d'Artapherne, frère de Darius, qui commandait en ce pays. (499.) Aristagoras, s'étant alors retiré en Thrace, y fut tué par les mains de ceux-mêmes dont il avait réclamé la protection.

Darius, ayant dissipé la faction ionienne, tourna ses armes contre la Grèce. La terreur qu'inspira sa puissance lui soumit sans effort plusieurs villes. Croyant qu'il assujettirait facilement celles qui n'étaient pas venues au-devant du joug, il envoya de tous côtés ses hérauts, pour demander le feu et l'eau : c'était, comme on l'a dit ci-devant, la manière des rois de Perse, d'exiger l'entière soumission. Les Athéniens et les Lacédémoniens, de concert, les ayant reçus avec outrage (494.), Darius résolut d'employer toutes ses forces pour se faire obéir.

Cléomène cependant et Démarate, son collégue, vivaient en fort mauvaise intelligence, toujours appliqués à se contrecarrer; le premier, à la fin, vint à bout de faire déposer le second (492), et de faire mettre Leotychide en sa place. Déma-

rate réduit à l'état de particulier se retira en Perse, où le roi Darius lui fit un accueil très-favorable et lui donna plusieurs villes pour subsister honorablement. Cléomène jouit encore quelque tems du fruit de ses artifices. Mais il ne put étouffer les justes remords qu'ils lui causaient. Devenu odieux à lui-même, il se perça de son épée dans un accès de frénésie où ils le jetèrent. On a parlé à l'article des Athéniens de la grande victoire qu'ils remportèrent sur Darius, fils d'Hitaspe, roi de Perse, dans la plaine de Marathon. Xercès, son successeur, résolu de venger ce revers ignominieux, n'omit rien pour l'exécution de son dessein. Ayant assemblé une armée de trois millions d'hommes, il se rend à Sardes, dans l'Asie mineure, et de là traverse l'Hellespont pour entrer en Grèce. De tous les peuples qui composaient ce pays, il ne se trouva que les Athéniens et les Lacédémoniens auxquels se joignirent ceux de Thespie et de Platée qui osèrent se mettre en état de braver des forces si redoutables. Léonidas, roi de Sparte, déterminé à se sacrifier pour le salut de la Grèce, alla se poster avec trois cents Lacédémoniens et quatre mille hommes d'autres troupes au passage des Thermopyles. C'était un défilé large d'environ cinquante pas, situé entre la Locride et la Thessalie, au pied du mont Oëta. (480.) Là, pendant quatre jours, les Spartiates soutinrent avec une valeur étonnante les efforts des Perses, et peut-être les eussent-ils entièrement défaits, si un traître, nommé Ephialte, n'eut conduit les Perses par un chemin détourné au sommet de la montagne, d'où ils tombèrent par derrière sur les Spartiates. Ceux-ci restés seuls après avoir congédié les alliés, continuèrent de combattre contre cette multitude infinie et périrent tous avec leur roi sur le champ de bataille, à l'exception d'un seul, qui, s'étant sauvé à Lacédémone, y fut regardé comme un lâche avec lequel personne ne voulut avoir rien de commun.

Xercès, la même année, après cette bataille, le 20 du mois boédromion (23 septembre), fut témoin, posté sur une éminence, d'une défaite que sa flotte essuya près de l'île de Salamine, contre les Grecs; après quoi, ne voyant plus que du déshonneur à gagner en Grèce, il reprit la route de l'Asie, laissant Mardonius, son beau-frère, pour continuer la guerre. (*Voy.* Athènes.) Cleombrote, frère de Léonidas, entreprit alors de fortifier d'un mur l'isthme de Corinthe, pour mettre le Péloponèse à l'abri des insultes de l'étranger. Mais une éclipse de soleil, arrivée le 2 oc-

tobre, lorsqu'on commençait à mettre la main à l'œuvre, déconcerta l'entrepreneur et les ouvriers.

(479.) Mardonius, voulant réparer la honte des Perses en Grèce par quelque exploit signalé, s'avança à la tête de trois cent mille hommes près de Platée contre les Grecs, commandés, au nombre de vingt mille hommes, par Pausanias, tuteur de l'un des rois de Lacédémone, et Aristide, athénien, auxquels il livra bataille le 3 de boédromion (25 septembre). Ce fut pour les Perses une déroute générale où Mardonius perdit la vie. Le même jour, le roi Léotychide et Xantippe, général athénien, ayant rassemblé une flotte de deux cent cinquante vaisseaux, à trois rangs de rames, attaquent vis-à-vis le promontoire de Mycale, en Asie, celle des Perses dont ils brûlent tous les vaisseaux.

Xercès retiré alors à Sardes, après avoir abandonné l'Attique, prend, à ces nouvelles désastreuses la route de Suse. Mais avant son départ, il donna ordre de détruire en Asie, toutes les idoles et leurs temples et n'épargna que le temple de Diane érigé à Ephèse. C'était l'effet de son zèle pour la doctrine de Zoroastre, dont il était un ardent sectateur.

Les Athéniens, délivrés des Perses, songeaient à rebâtir leur ville que Xercès avait presqu'entièrement détruite. Leur dessein dès qu'on en eut connaissance à Lacédémone, y répandit l'alarme. Dans la crainte de perdre la supériorité que ses armes lui avaient acquise, elle fit une députation aux Athéniens pour leur représenter qu'il était important au salut de la Grèce, de ne pas laisser une place fortifiée hors du Péloponèse, de peur que les Perses, en cas d'une nouvelle irruption, ne fissent de leur ville une place d'armes. Les Athéniens étaient trop éclairés pour ne pas démêler l'artifice de ces représentations. Thémistocle, qui les gouvernait alors, après les avoir exhortés à continuer avec ardeur leurs fortifications, se chargea d'aller porter lui-même aux Lacédémoniens la réponse à leurs remontrances. Arrivé sur les lieux, il différa, autant qu'il put, de demander audience. Pressé enfin de comparaître, il nia qu'on travaillât aux fortifications d'Athènes, et proposa d'y envoyer des ambassadeurs pour s'assurer de la vérité. Les Athéniens, les ayant retenus sous divers prétextes, l'ouvrage fut achevé en leur présence. Thémistocle, alors, déclara aux Ephores, qu'Athénes ayant pourvu par le droit des gens à sa défense, elle ne redoutait plus les efforts de quiconque oserait l'in-

sulter ; que par rapport à sa personne, les ambassadeurs qu'on retenait à Athènes répondraient de sa sûreté. Les Ephores n'ayant rien à lui opposer, le laissèrent partir et les ambassadeurs furent renvoyés.

Les Lacédémoniens ne pardonnèrent pas à Thémistocle la ruse dont il avait usé envers eux. A force de calomnies, ils réussirent à le faire bannir par l'ostracisme. Pausanias, général de Lacédémone, fils de Cleombrote et tuteur de Plistarque, fils du roi Léonidas, eut un sort plus malheureux et mieux mérité, après avoir rendu à la patrie des services importants qu'il effaça ensuite par sa perfidie. Il avait en effet beaucoup contribué au succès de la journée de Platée où Aristide, comme on l'a dit, défit les Perses commandés par Mardonius qui perdit la bataille avec la vie. Les villes d'Ionie, alliées des Grecs, lui devaient la liberté qu'il leur avait procurée par sa valeur. Il avait de même affranchi l'île de Chypre et Byzance du joug des Perses. Mais ne jugeant pas ses services assez bien récompensés, il se laissa séduire par les présents et les promesses du roi Xercès. Artabase, qui commandait pour ce prince sur les côtes de l'Asie mineure, chargé de traiter avec lui, accéda sans peine à toutes les demandes que lui fit le général lacédémonien. Il ambitionnait la souveraineté de la Grèce ; elle lui fut promise. Dès-lors il prit des manières assorties à son ambition, traitant avec fierté ses concitoyens. Les Ephores, instruits de ses vues par divers indices, crurent devoir le rappeler. Mais comme on n'avait aucune preuve suffisante contre lui, on demeura en suspens sur son sort : une lettre qu'il écrivit quelque tems après à Artabase, convertit les soupçons en évidence. L'esclave chargé de la porter, l'ayant remise aux Ephores, tout le mystère de ses intrigues fut dévoilé. Sur le point d'être arrêté, Pausanias se sauva dans un temple de Minerve. On n'osa l'en tirer de force, tant cet asile était inviolable; mais on l'y fit mourir de faim en murant la porte, (477) et sa mère, dit-on, fut la première à y porter des pierres.

(476.) Le jeune roi Plistarque ne survécut pas long-tems à son oncle et tuteur Pausanias. On lui donna pour successeur son cousin Plistoanax. (469) La septième année du règne de celui-ci fut troublée par un affreux tremblement de terre qui renversa la ville de Lacédémone, et sous ses ruines écrasa vingt mille âmes, et ne laissa subsister que

cinq maisons, suivant le récit de Plutarque. Les Ilotes, répandus dans la campagne, voulurent profiter de ce désastre pour se mettre en liberté. Secondés par les Messéniens, ils vinrent attaquer ce qui restait d'habitants, comptant venir facilement à bout de les détruire. Mais ils éprouvèrent une résistance vigoureuse qui les obligea non-seulement de reculer, mais d'aller se retrancher dans Ithome, en Messénie où ils se fortifièrent. Archidame, le second roi de Lacédémone, eut recours alors aux Athéniens qui lui envoyèrent quatre mille hommes sous la conduite de Cimon, fils de Miltiade. Mais à peine ce secours fut-il arrivé, que, soit défiance, soit jalousie, on pria ceux qui le composaient de s'en retourner (467), sous prétexte qu'on n'en avait plus besoin. Ce congé fut regardé comme un affront par les Athéniens, et envenima l'antipathie qui régnait entre les deux peuples. (*Thucydide*, l. I. *Diodor.* l. XI.)

460. Les Messéniens, quoique abandonnés d'une partie des Ilotes, se défendaient toujours dans Ithome. Mais forcés enfin de se rendre après un long siége, ils obtinrent la vie sauve, à condition de ne jamais rentrer dans le Péloponèse. Les Athéniens les reçurent avec leurs familles, et les établirent à Naupacte. Ce bon accueil ne réconcilia pas, comme on l'imagine, Athènes avec Lacédémone. La discorde qui commençait à diviser les deux républiques, se communiqua aux états voisins. La ville de Mycènes, ancien berceau des héros, voulut se soustraire à la dépendance d'Argos. Elle comptait sur le secours des Spartiates; mais les Argiens étant venus subitement attaquer leur ville, la prirent et la rasèrent. Mégare, alliée des Lacédémoniens, se brouilla dans le même tems avec les Corinthiens, et se mit sous la protection d'Athènes. Vaincus en deux batailles consécutives, les Mégariens furent obligés de faire la paix, dont les Athéniens furent les arbitres (458).

Lacédémone et Athènes ne jouirent pas entre elles d'une longue paix. Les Doriens, issus des Lacédémoniens, ayant pris querelle avec les habitants de la Phocide, alliés des Athéniens, entraînèrent respectivement les deux peuples dans leur parti. On en vint à une guerre sanglante. Vainqueurs dans une bataille donnée près de Tanagre, où leurs ennemis périrent tous les armes à la main, les Spartiates ravagèrent le territoire de Mégare; mais ils furent battus à leur tour deux mois après par Myronide, général athénien, qui, s'étant

rendu maître de la ville de Tanagre, la réduisit en un monceau de pierres. Tolmide, qui commandait la flotte des Athéniens, attaqua, vers le même tems, celle des Spartiates, dans le port de Githium, en Laconie, brûla tous les vaisseaux qui étaient en rade, et fit un mal infini sur la côte (452). Cimon, revenu de son exil, se mit entre les parties belligérantes, et réussit à leur faire conclure une trève pour cinq ans. Ce terme n'était pas encore expiré, lorsque les Lacédémoniens, sollicités par les Mégariens, vinrent avec les Corinthiens, les Sycioniens et les Epidauriens, faire irruption dans l'Attique (448). Périclès, occupé à réduire l'île d'Eubée qui s'était révoltée, gagna Cléandride, qui servait de tuteur au jeune roi Plistoanax, et l'engagea, au moyen d'une somme qu'il lui offrit, à faire cesser les hostilités. On démêla cette intrigue à Sparte. Cléandride y fut condamné à mort, supplice qu'il évita par la fuite, et Plistoanax à une forte amende, qui l'obligea de s'exiler dans l'impuissance de la payer (445).

445. Nouveau traité de paix conclu pour trente ans, entre Sparte et Athènes et leurs alliés respectifs. Il ne dura que dix ans. Les Corcyréens, inquiétés par les Corinthiens, ayant imploré le secours des Athéniens, c'en fut assez pour engager les Lacédémoniens à prendre le parti des Corinthiens. Archidame s'entremit envain pour éteindre cet incendie naissant. Bientôt il embrâsa tout le Péloponèse, à l'exception d'Argos qui demeura neutre, et s'étendit en Phocide, en Béotie, au pays de Locres. Voilà en abrégé ce qui se déclara pour les Lacédémoniens. Athènes eut pour alliés les îles de la mer Egée, les Platéens, les Messéniens, les Corcyréens, ceux de Zacynthe, et plusieurs villes de la côte maritime de l'Asie-Mineure.

COMMENCEMENT

DE LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

431. Archidame, à la tête des Spartiates, étant entré le premier en campagne, parvint, sans trouver d'obstacle, jusqu'au bourg d'Acharne, et à trois lieues d'Athènes. Mais après avoir fait le dégât dans l'Attique, il fut obligé, après avoir consumé ses vivres, de regagner le Péloponèse, dont une flotte

athénienne dévastait les côtes avec cent vaisseaux. C'était Périclès qui la commandait (431). (*Voy.* Athènes.)

430. Archidame revint en Attique, et dévasta le pays, tandis que Périclès désolait les côtes du Péloponèse. Les Athéniens, que celui-ci débarqua, ayant entrepris le siége de Méthone, échouèrent devant cette place par la brave résistance de Brasidas. Archidame survécut peu de jours à cet événement. Une maladie, peut-être la peste, l'emporta après un très-long règne, qu'il illustra par de grandes actions. En mourant (427), il laissa deux fils, Agis et Agésilas, dont l'aîné fut son successeur à la couronne.

413. AGIS, en succédant à son père Archidame, marcha sur ses traces, et voulut poursuivre la guerre du Péloponèse qu'il avait entamée. Il ouvrit la campagne par le siége de Décelie dans l'Attique, place importante à sept lieues d'Athènes, et s'en servit, après l'avoir prise, pour brider Athènes. La garnison qu'il établit dans cette conquête, réduisit les Athéniens, en interceptant les vivres qu'on leur portait, à une telle misère, que vingt-cinq mille ouvriers les abandonnèrent pour passer au camp des Lacédémoniens. Les Athéniens, cependant, s'emparèrent de Pyle d'où ils envoyèrent à Athènes cent vingt des principaux Spartiates qu'ils avaient faits prisonniers. S'étant rendus maîtres peu de tems après de l'île de Cythère, ils la peuplèrent de Messéniens, ennemis des Lacédémoniens, auxquels ils donnèrent dans la suite plusieurs marques de leur aversion.

412. Alcibiade, ce fameux athénien, neveu de Périclès, était cependant retiré depuis trois ans à Sparte. Ce fut par ses intrigues que les Lacédémoniens firent alliance avec Tissapherne, qui commandait en Asie pour le roi de Perse. Mais dans le traité qu'il leur fit contracter avec ce Satrape, les intérêts de la Grèce n'ayant pas été assez ménagés, les Ephores prirent des mesures pour s'assurer de sa personne. Prévenu de leur dessein, il alla se jeter entre les bras de Tissapherne. (*Voyez* Athènes.)

411. Les îles que les Athéniens possédaient dans la mer Egée, faisaient un grand objet de la jalousie des Lacédémoniens. Mindare, l'un de leurs généraux, ayant obtenu le commandement de leur flotte, la fit passer dans l'Hellespont ; et ayant livré bataille à celles d'Athènes, entre Seste et Abydos, à Trasybule et Trasille, il fut battu par ces deux

amiraux, qui se rendirent maîtres de Cyzique. Bientôt après, voulant réparer ce revers, il en essuya un nouveau dans une seconde bataille, où il perdit la vie. Les Athéniens voyant les Lacédémoniens découragés par cette double perte, tombent sur eux et en font un horrible carnage. Ces nouvelles, portées à Lacédémone, y répandirent la consternation. On députa aux Athéniens pour demander la paix; mais des brouillons firent tant par leurs clameurs, qu'on ne voulut entendre à aucun accommodement. Ce fut donc une nécessité pour les Lacédémoniens de continuer la guerre. Lysandre, qu'ils avaient négligé jusqu'alors, parut dans cette situation critique l'homme le plus capable de rétablir leurs affaires. Il ne trompa point leurs espérances. Nommé leur général, il leva dans le Péloponèse une flotte de soixante-dix galères, avec laquelle il fit voile vers les côtes d'Asie (407). Arrivé à Ephèse, il y fut nommé gouverneur de la ville. Tandis qu'il était occupé à fortifier et à embellir cette place, le jeune Cyrus vint en Asie pour remplacer Tissapherne. Alcibiade réconcilié avec les Athéniens, fut envoyé contre Lysandre. Mais celui-ci refusa la bataille que l'autre lui présenta. La conduite des deux généraux fut désapprouvée de part et d'autre; mais à Athènes, les ennemis d'Alcibiade ne se bornèrent pas à murmurer contre lui, de ce qu'il n'avait pas forcé Lysandre d'en venir à un combat; ils l'accusèrent d'intelligence avec l'ennemi, et demandèrent qu'on lui fît son procès, ce qui l'obligea de prendre la fuite. Agis, toujours occupé devant Décélie, profita de l'éloignement d'Alcibiade pour aller faire une tentative sur Athènes; mais il fut reçu avec une bravoure qui l'obligea de rebrousser chemin avec précipitation. Lysandre ayant achevé l'année de son généralat, eut pour successeur Callicratidas, ce qui indisposa les troupes extrêmement prévenues en faveur de celui qu'il remplaçait (406). Le nouveau général les ayant ramenées à lui, fit voile vers l'île de Méthymne, dont il assiégea la capitale avec tant d'ardeur qu'en peu de jours il l'emporta. De-là, il conduisit sa flotte vers Mitylène, défendue par Conon, général athénien, avec une flotte de soixante-dix voiles. Conon ne l'attendit pas, et vint fondre impétueusement sur lui avec ses galères. Callicratidas soutint le choc avec la plus grande valeur. Conon, après deux jours de combat, obligé de regagner le port de Mitylène, avec perte de plusieurs vaisseaux, y est poursuivi par Callicratidas, qui veut mettre le siége devant la place. Le roi de Perse informé

de ce succès, fait passer au général Spartiate des sommes considérables qu'il lui avait refusées jusqu'alors, pour le paiement de ses troupes. Callicratidas apprenant qu'une armée formidable vient au secours de Conon, part avec cent vingt galères pour aller au-devant d'elle; et l'ayant rencontrée près des Arginuses, non loin de Mitylène, il lui livre une bataille où il perd la vie avec un grand nombre des siens. Etéonice, cependant, continuait le siége de Mitylène, commencé par Callicratidas. A la nouvelle de la bataille des Arginuses, il abandonna cette expédition, et alla se renfermer dans Chio. Les Lacédémoniens ne virent alors de ressource que dans Lysandre. Les lois de Sparte ne permettant pas de donner le généralat deux fois au même homme, on ne lui accorda pour la forme que le titre de lieutenant; mais il eut dans le fait toute l'autorité de la place dont on le jugeait digne, et Aracus, à qui elle fut déférée, se fit un devoir de lui obéir en tout comme à son maître. Son premier soin fut d'aller trouver à Sardes le jeune Cyrus, pour obtenir de lui les sommes nécessaires à l'exécution de ses desseins. Muni de ce secours, il rassembla une nouvelle flotte, avec laquelle il soumit quelques villes voisines de l'Attique, et alla se rendre maître de Lampsaque dans l'Hellespont. Il était encore dans cette mer lorsque les Athéniens, avec une flotte de quatre-vingt voiles, vinrent se présenter vis-à-vis de la sienne, devant Ægos-Potamos, ou la rivière des Chèvres (405). Après avoir refusé, pendant quatre jours, le combat qu'ils lui présentèrent avec insultes, il fondit sur eux, comme ils étaient dispersés à terre en pleine sécurité. La perte de trois mille hommes qu'il leur fit essuyer, suivie de celle de plusieurs villes, l'enhardit à aller se présenter devant Athènes. L'ayant assiégée par mer et par terre, il la contraignit de se rendre l'année suivante (404) après un siége de six mois. Les conditions de paix qu'il imposa à cette ville superbe, furent terribles. Athènes fut condamnée à voir démolir les fortifications du Pirée, au son des instruments de musique, à livrer toutes ses galères, à l'exception de douze, à remettre en pleine liberté toutes les villes qui lui payaient tribut, à promettre de ne plus faire la guerre que de concert avec Lacédémone; et pour comble d'humiliation, à voir son gouvernement démocratique changé en olygarchie. Le vainqueur fit nommer trente archontes dans Athènes et dans toutes ses dépendances, avec une autorité qui ne différait guère de la souveraineté. C'est ce qu'on nomma le règne des

trente tyrans. Cela fait, il fit mettre à mort trois mille prisonniers qu'il avait faits. C'est ainsi que se termina la guerre du Péloponèse, dans sa vingt-huitième année.

403. Les trente tyrans, dès qu'ils crurent leur autorité bien affermie, commencèrent à en faire éprouver aux Athéniens la dureté. Tous ceux qui ne leur furent pas aveuglement soumis, devinrent les objets de leur haîne et de leur fureur. Les exils, les proscriptions, furent leur partage. Dans cette désolation, un d'entre eux, nommé Trasybule, entreprit de rendre la liberté à sa patrie. Etant parti de Thèbes, lieu de sa retraite, il rassemble ses citoyens fugitifs, et arrive à Athènes où il est reçu comme un génie tutélaire (401). D'abord il se rend maître des forteresses de Phylé et de Munichia, puis du Pirée, et fait promettre une amnistie générale à tous ceux que la tyrannie avait engagés dans son parti. Alors les Athéniens s'étant réunis contre les trente tyrans, les attaquent, les chassent de la ville. On les remplaça par un conseil de dix magistrats, qui enchérit bientôt sur leurs excès.

Agésilas était alors depuis six ans sur le trône de Lacédémone, après la mort du roi, son frère. Né boiteux et avec une figure ignoble, il semblait, par ces disgrâces de la nature, exclus de la royauté suivant les lois de Lycurgue ; mais il racheta ces défauts par les plus grandes qualités du cœur et de l'esprit. Lié d'amitié dès sa plus tendre jeunesse avec Lysandre, il se fit un dévoir de prendre son avis dans toutes les affaires importantes qu'il avait à traiter. Il eut la même attention pour les Ephores, loin de contester avec eux l'autorité; il sut également se rendre agréable à tous les citoyens par une conduite pleine de modération et d'équité. L'occasion ne tarda pas à se présenter à lui, de signaler sa valeur. Conon l'athénien, retiré chez les Perses, faisait équipper, en divers chantiers, une flotte prodigieuse qu'il devait amener dans l'Asie-Mineure. Sur les nouvelles qu'on en reçut à Lacédémone, Agésilas, de l'avis de Lysandre, fut chargé d'aller au-devant de l'ennemi. Arrivé à Ephèse, il fit de-là des courses jusqu'à Cumes, dans l'Eolie, enlevant les vivres et les fourages, et mettant tout à contribution. Tissapherne lui ayant envoyé demander le motif de ses hostilités, sa réponse fut qu'il était venu pour mettre les villes grecques d'Asie en liberté. Le satrape demanda un délai de trois mois pour recevoir des instructions de sa cour, et conclut, en

les attendant, une trève de trois mois. Mais infidèle à sa parole, il fit sommer Agésilas, dès qu'il se crut en force, de sortir d'Asie. Indigné de cette mauvaise foi, le roi de Lacédémone recommença, en Asie, ses ravages, et ayant pénétré dans la Phrygie (396), il remporta une grande victoire sur les lieutenants du satrape. Elle accéléra la perte de celui-ci. Le roi de Perse, excité par sa mère Parysatis, envoya un ordre de lui trancher la tête, ce qui fut exécuté à Colosses, en Phrygie. Tithrauste, nommé pour le remplacer, n'oublia rien pour engager Agésilas à faire la paix. L'affaire ayant été renvoyée au conseil de Lacédémone, Tithrauste, en attendant la réponse, fit passer à Agésilas cinquante talents pour l'entretien de son armée, et consentit qu'il restât en Phrygie. La réponse n'ayant pas été favorable aux vues de Tithrauste, Agésilas reprit les hostilités et les poussa avec tant de succès, que la terreur de son nom parvint jusqu'à la cour de Perse. Le grand roi ne vit point alors d'autre ressource que de répandre l'or dans les villes grecques, pour corrompre leur fidélité. Thèbes, Argos et Corinthe, jalouses de la prospérité de Lacédémone, se laissèrent aisément gagner.

Lysandre avait accompagné le roi de Sparte dans son expédition. La rivalité ayant causé entre eux du refroidissement, le premier se joignit à trente Spartiates qui avaient accompagné le second, pour retourner à Lacédémone. A son retour, il fut commandé pour marcher contre les Thébains qui étaient entrés en Béotie. Quoique inférieur en forces, il ose leur livrer bataille près d'Haliarte (396), en Béotie, sans attendre le roi Pausanias, qu'il avait appelé à son secours. Il y perdit la vie, avec plus de mille hommes de ses gens. Il fut peu regretté, parce qu'on savait qu'il avait ambitionné la souveraineté de la Grèce. Sa bonne foi n'égalait pas sa valeur. Il disait que lorsque la peau du lion est trop courte, il faut y coudre la peau du renard. Quoiqu'il eût, dans ses expéditions, procuré de grandes richesses à sa patrie, et qu'il eût le premier introduit l'usage des espèces d'or et d'argent, il mourut néanmoins si pauvre, que l'état fut obligé de doter ses filles pour les marier.

Le roi Pausanias arriva le lendemain de la bataille d'Haliarte avec de nouvelles troupes. Mais au lieu de se mettre en devoir de réparer le malheur de la veille, il prit le parti, après avoir considéré la supériorité des vainqueurs, de se retirer. On traita de lâcheté, à Sparte, cette retraite. Pau-

sanias, cité par les Ephores, fut condamné à mort. Mais ayant prévenu son jugement par la fuite, il s'était sauvé à Tégée, en Arcadie, dans le temple de Minerve. Il y mourut au bout de quelques années, consumé de chagrin.

La supériorité que Lacédémone avait acquise irritait cependant la jalousie des autres peuples de la Grèce. Les éphores, voyant l'état menacé par ses voisins, s'empressèrent de rappeler Agésilas. Ce prince continuait toujours ses progrès en Asie (395), et menaçait d'aller attaquer le roi de Perse jusque dans le centre de ses états. Il obéit sans hésiter à l'ordre qui lui fut apporté. Tandis qu'il était en route, la flotte des Lacédémoniens, commandée par Pisandre, fut attaquée par celle de Conon et du satrape Pharnabase, sur les côtes de Cnide, en Carie; vainqueur dans le premier choc, Pisandre fut tué dans le second. Conon enleva cinquante vaisseaux, et le reste se sauva dans le port de Cnide (394). Les suites de cette bataille furent très-fâcheuses pour les Lacédémoniens. Plusieurs de leurs alliés les abandonnèrent pour se mettre en liberté ou pour se ranger du côté des Athéniens. Agésilas, de retour alors, leva promptement, parmi ses confédérés, une armée avec laquelle il alla camper dans la plaine de Coronée, près du mont Hélicon, où les ennemis s'étaient postés. Le combat qui s'y livra fut terrible et le carnage affreux. Agésilas en sortit vainqueur et tout couvert de blessures. L'historien Xénophon, qui l'avait accompagné, nous a laissé la description de cette bataille, où il s'était distingué par sa valeur et par son habileté.

La discorde cependant s'était introduite à Corinthe et partageait cette ville en deux factions. L'une était pour s'allier à Lacédémone, les autres s'y opposaient. On en vint à des séditions où plusieurs citoyens, en grand nombre, perdirent la vie. Sycione était alors au pouvoir de Lacédémone, qui en avait donné le commandement à Praxitas. Les partisans de cette république étant venus trouver Praxitas, s'engagèrent à lui livrer la ville et la forteresse, s'il les rendait vainqueurs de leurs ennemis. Ravi de cette offre, Praxitas arriva de nuit, avec des troupes, aux portes de Corinthe. Mais ne se croyant pas assez fort pour se rendre maître de la place, il se retrancha par une palissade et un fossé, en attendant du secours.

393. Les Argiens, ennemis des Lacédémoniens, accou-

rurent au secours de Corinthe. Vaincus en plusieurs batailles, ils furent obligés d'abandonner la partie et de se retirer. Praxitas, après avoir mis de bonnes garnisons à Corinthe et à Sicyone, alla porter à Lacédémone la nouvelle de son expédition. Mais les Argiens, ne voulant pas rester sur leurs pertes, levèrent promptement une nouvelle armée pour les réparer. Les Lacédémoniens leur en opposèrent deux ; l'une de terre, dont Agésilas prit le commandement, et l'autre de mer, qu'il mit sous la conduite de Téleutias, son frère utérin. Ce double armement, préparé avec grand soin, ayant été suivi d'un heureux succès, Agésilas revint à Sparte couvert de gloire. Mais sa retraite ayant rendu le courage aux Argiens, il se vit bientôt obligé de revenir sur ses pas.

Le jeune Agésipolis, collègue d'Agésilas dans la royauté, sortait alors de la tutelle d'Aristomène, son parent, qui l'avait élevé avec grand soin. Les éphores l'ayant envoyé contre les Argiens, il les intimida tellement par sa valeur, qu'ils lui envoyèrent des hérauts pour lui offrir la paix. Elle fut refusée. Toute la campagne se termina néanmoins à des courses désastreuses qu'on fit de part et d'autre.

En Asie, les affaires des Lacédémoniens, depuis la bataille de Cnide, tombaient en décadence, et semblaient ne pouvoir se relever. Pharnabase et Conon parcouraient les villes grecques et n'en laissaient aucune sous la domination et dans l'alliance de Lacédémone. Le roi de Perse, par leur organe, promettait à celles qui voudraient se séparer de cette république, la liberté de vivre selon les lois de leur pays. Cet appât les entraîna toutes, et produisit le même effet dans les îles de la mer Egée, où ces généraux passèrent ensuite. Dercyllidas, général de Lacédémone, soutenait cependant son parti dans la Chersonèse. Pharnabase et Conon attaquèrent vainement Seste et Abydos, deux places de l'Hellespont, distantes d'une demi-lieue l'une de l'autre. La valeur de Dercyllidas rendit leurs efforts inutiles.

Cependant les affaires des Lacédémoniens ne se relevaient point en Asie. Craignant que de nouveaux progrès du roi de Perse n'entraînassent la ruine de la Grèce, ils chargèrent le général Antalcidas d'aller négocier la paix avec le satrape Tiribase, qui résidait à Sardes. Les offres qu'ils firent n'étant pas de nature à pouvoir être refusées : on consentit à céder aux Perses les îles et les villes grecques qui ne formaient pas de grands états, à condition qu'elles resteraient en pleine

liberté de se gouverner selon leurs lois. Mais les Athéniens et leurs alliés, par l'organe de Conon, se récrièrent hautement contre ce plan de pacification. Tiribase se fâcha vivement contre les opposans, et fit même arrêter Conon; après quoi il alla trouver Artaxercès pour lui rendre compte de l'état des choses. Mais il fut mal accueilli de ce prince, qui jugea à propos de le retenir à sa cour, et envoya Struthas pour le remplacer. Mais ce nouveau ministre, prenant une conduite opposée à celle de Tiribase, se déclara contre les Lacédémoniens.

390. Thimbron, qu'ils envoyèrent contre lui, plus occupé à faire le ravage qu'une guerre réglée, harcela pendant quelque tems les Athéniens et les Perses par ses courses. Mais à la fin, obligé d'en venir à une bataille, il la perdit avec la vie.

On se lassait, de part et d'autre, d'une longue et ruineuse guerre, qui ne produisait aucun avantage décisif. On en revint au projet de paix imaginé par Antalcidas. Les conditions qu'il renfermait, d'après de nouvelles discussions, se réduisaient en substance aux suivantes; savoir: que toutes les villes grecques d'Asie, de même que les îles de Clazomène et de Chypre, resteraient au roi de Perse; que tous les autres états conserveraient leur liberté, à l'exception de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, qui demeureraient aux Athéniens, leurs anciens maîtres, et enfin que ceux qui refuseraient d'accepter cette paix, y seraient contraints par la force des armes. Le roi de Perse n'hésita pas à les souscrire; mais elles souffrirent de grandes difficultés de la part de plusieurs des républiques grecques que la nécessité seule contraignit d'y accéder. (387.) Ce traité, qu'on nomma *la paix d'Antalcidas*, fut regardé comme l'opprobre de la Grèce, et Xénophon est le seul historien qui en ait pris la défense.

Cette paix qui devait humilier la Grèce, ne servit qu'à inspirer de nouveaux sentiments d'orgueil aux Lacédémoniens. Leur ambition renfermée dans leur pays se porta avec plus d'activité contre leurs voisins. Mantinée, ville d'Arcadie, fut la première qui éprouva les effets de cette passion. Ses habitants sortaient de cinq villages où leurs ancêtres avaient demeuré. Dans la crainte qu'en s'agrandissant, elle ne leur fit ombrage, les Lacédémoniens leur firent modestement proposer de l'abandonner pour retourner dans les lieux qui avaient été leur berceau. Cette proposition ayant été

reçue avec le mépris qu'elle méritait, on se détermina à emporter de force ce que l'artifice ne pouvait obtenir. (386.) Au refus d'Agésilas, ancien ami des Mantinéens, Agésipolis, son collègue, fut chargé d'aller faire le siége de leur ville. On était alors au commencement de l'été. Après avoir employé vainement ses forces devant cette place, il s'avisa d'arrêter, par une jetée, le cours du fleuve qui la traversait. Les eaux, par ce moyen, ayant inondé la campagne et la ville, ce fut une nécessité pour les Mantinéens de retourner dans les lieux qu'ils avaient abandonnés.

Olynthe, ville puissante de Thrace, prétendait aussi exercer son despotisme sur les villes d'Acanthe et d'Apollonie, situées dans son voisinage. Les opprimés ayant eu recours aux Lacédémoniens, ceux-ci envoyèrent à leur secours Eudamidas, avec un corps de deux mille hommes. En passant par Thèbes (382), Eudamidas se rendit maître de la forteresse nommée la Cadmée, qui lui fut livrée par la trahison d'Archias et de Léontidas qui en avaient la garde. Cette conquête ne fut pas de longue durée. Teleutias marchait cependant vers Olynthe. Mais les habitants de cette ville, étant venus à sa rencontre, lui firent essuyer un échec où il perdit la vie. Le roi Agésipolis fut nommé pour aller le remplacer. Sur sa route, il attaqua Torone, ville très-forte, qu'il obligea de se rendre. (380.) Olynthe s'attendait au même sort, lorsqu'une maladie fit descendre Agésipolis au tombeau. Sa valeur et son humanité lui méritèrent les regrets des Lacédémoniens. Ce prince n'ayant point laissé de fils, Cléombrote, son frère, lui succéda dans la royauté. Le siége d'Olynthe durait toujours. La place, faute de vivres, fut à la fin obligée de se rendre, à condition que ses habitants seraient admis au nombre des alliés de Lacédémone.

Cette république se croyait alors en état de donner des lois à toute la Grèce. Mais elle ignorait que Thèbes nourrissait deux citoyens destinés à lui faire perdre la supériorité qu'elle exerçait avec tant de hauteur. C'étaient Pélopidas et Epaminondas, tous deux issus des premières familles de Thèbes. Tous deux étaient liés dès leur jeunesse d'une amitié que jamais n'altérèrent ni la différence des caractères, ni l'ambition, ni la jalousie du commandement. Pélopidas, dès qu'il fut en état de porter les armes, se dévoua entièrement au service de sa patrie. Il était du nombre de ceux que les Lacédémoniens avaient fait chasser de Thèbes, et vivait retiré à Athènes. Mais il entretenait de là des cor-

respondances secrètes avec ses concitoyens les mieux intentionnés qui étaient restés dans leur patrie. Ayant formé par là une conjuration pour la délivrer (378), il arriva de nuit, à la tête de ses confédérés déguisés en femmes, à Thèbes, et les ayant divisés en deux bandes, il alla forcer la maison de Léontidas, le chef des partisans de Lacédémone, et l'égorgea, tandis que l'autre bande exerçait la même vengeance sur Archias, associé de Léontidas.

Mais pour assurer le triomphe des conjurés, il était nécessaire qu'ils se rendissent maîtres de la citadelle de Cadmée; c'est de quoi ils vinrent à bout avec le secours de cinq mille hommes de pied et de cinq cents chevaux que les alliés leur fournirent. Ce succès releva le courage de toutes les villes de Béotie, qui s'empressèrent d'envoyer des troupes aux libérateurs de Thèbes. (378.) Le roi Cléombrote, qui était venu au secours de la place, fut obligé de se retirer, laissant une partie de ses troupes à Sphodrias, et défit, en s'en retournant, un corps de Thébains qu'il rencontra sur sa route. Sphodrias, avide de gloire, voulut effacer par quelque exploit mémorable celui qu'il remplaçait. Excité par les Thébains, il se mit en marche de nuit avec dix mille hommes, sans avoir consulté les Ephores, et dirigea sa route vers le Pyrée. Mais au lever du soleil, abandonnant son entreprise, il se jetta sur l'Attique, dont il ravagea la campagne. Il y avait alors à Athènes des ambassadeurs lacédémoniens, pour y négocier la paix. A la nouvelle de cet acte d'hostilité, les Athéniens entrèrent en fureur et emprisonnèrent les ambassadeurs comme des espions. Mais ayant démontré leur innocence, ils furent relâchés sous la promesse qu'ils donnèrent, de faire punir de mort l'auteur de cette perfidie. Sphodrias avait à Lacédémone de puissants amis, à la tête desquels était Agésilas qui, à force de sollicitations, obtint la révocation de son jugement qu'il avait prévenu par la fuite. (377.) La guerre, dès-lors, fut déclarée entre Athènes et Lacédémone. Les Athéniens, ayant conclu avec les Thébains une nouvelle alliance, se réunirent à eux contre les Lacédémoniens. Ce fut alors qu'Epaminondas sortit de sa retraite où depuis plusieurs années il cultivait dans le silence les lettres, la philosophie, les sciences et les arts, dans la vue de se rendre utile à sa patrie. S'étant joint à Pélopidas, il ne tarda pas à faire décheoir les Lacédémoniens de la haute prospérité dont ils jouissaient. Ces deux généraux, secondés par Chabrias, amiral des Athéniens, forcèrent en

peu d'années presque toutes les villes de Béotie de rentrer sous la dépendance de Thèbes. Mais la supériorité dés Thébains ne fut pleinement decidée que par la bataille de Leuctres, en Béotie. (371.) Ce fut Epaminondas qui eut le commandement de l'armée thébaine qui n'était composée que de six mille hommes. Mais au moment où l'on était près d'en venir aux mains, Epaminondas reçut un secours de quatorze cents Thessaliens et de cinq cents chevaux, commandés par Jason. Ce renfort ne rendant pas encore à beaucoup près les Thébains égaux en nombre à leurs ennemis, Jason s'offrit d'aller proposer à ceux-ci une trève de quelques moments pour traiter, s'il était possible, d'un accommodement. Le roi Cléombrote, qui les commandait, y ayant consentit, se disposait à s'en retourner. A peine se fut-il mis en route qu'il vit arriver une nouvelle armée qui lui était envoyée par les Ephores, sous la conduite d'Archidame, fils d'Agésilas. Alors revenant sur ses pas, il engage la bataille. Elle fut des plus meurtrières pour les Lacédémoniens qui virent périr leur roi dans la mêlée sous une grêle de traits après avoir fait des prodiges de valeur. Leurs alliés furent les seuls qui dans le carnage préférèrent la fuite à la mort. Ils ne furent pas néanmoins plus épargnés que les autres. On les poursuivit dans leur déroute, et tous ceux qu'on put atteindre furent massacrés. Tous les historiens s'accordent à dire que la perte du côté des Thébains ne fut que de trois cents hommes, au lieu que celle des Lacédémoniens monta à quatre mille. Telle fut la fatale journée de Leuctres, qui fit perdre à Sparte l'empire de la Grèce, dont elle avait joui l'espace d'environ cinq cents ans.

Les Ephores, à la nouvelle de cette défaite, firent preuve de leur fermeté. On célébrait alors à Sparte les jeux gymniques. Loin de les interrompre pour se livrer au deuil, ils ordonnèrent de les continuer, et se contentèrent d'envoyer les noms de ceux qui étaient restés sur le champ de bataille, à leurs parents. Ce fut un sujet d'allégresse pour ceux-ci qui s'embrassaient réciproquement pour se féliciter.

Toute la ressource des Spartiates était dans Agésilas. Pleins de confiance en sa valeur et sa prudence, ils l'élevèrent au-dessus des lois, en lui conférant une autorité sans bornes, semblable à celle de dictateur, à Rome. Agésilas, malgré son grand-âge, accepta la charge, et se mit en devoir de la remplir au gré des Spartiates. Ayant assemblé une armée,

il la mena en Arcadie, où sans engager de bataille, il ravagea la campagne et se rendit maître de plusieurs villes; après quoi il revint à Sparte, content d'avoir fait voir à ses compatriotes que la fortune ne les avait pas abandonnés.

Les Thébains, sollicités par les Arcadiens, formèrent la résolution d'abattre entièrement la puissance de Sparte, en s'emparant de cette capitale du Péloponèse. (369.) Epaminondas et Pélopidas, chargés de cette expédition, étant entrés en Laconie, le premier s'avança jusqu'à Sparte, résolu d'en faire le siége. Mais Agésilas, par les précautions qu'il avait prises, pourvut si bien à la sûreté de la place, qu'il obligea le général thébain de renoncer au dessein de l'attaquer. (368.) Réduit l'année suivante, selon les lois du pays, à l'état de particulier, Epaminondas servit dans l'armée de Pélopidas. Mais ce général ayant été fait prisonnier avec Isménias, son compatriote, par Alexandre, tyran de Phère, en Thessalie, on se hâta de rendre à Epaminondas le commandement dont il s'était démis. Sa valeur sauva l'armée qui lui était confiée.

Les Lacédémoniens avaient toujours en vue l'assujettissement des Arcadiens. S'étant jetés sur leurs terres (368), ils en vinrent à une bataille où ils leur tuèrent dix mille hommes sans perdre un seul des leurs. Ce revers n'empêcha pas les Arcadiens de commencer à bâtir la ville de Mégalopolis sur le fleuve Helisson. Ce nom, qui signifie grande ville, se vérifia dans la suite par le grand nombre d'étrangers qui vinrent peupler cette demeure. (365.) Les affaires des Arcadiens reprirent tellement le dessus, que s'étant ligués avec les Athéniens, ils remportèrent une grande victoire sur les Eléens. (*Diodor.*, l. XV.)

Pélopidas était alors de retour d'un voyage qu'il avait fait l'année précédente à la cour d'Artaxercès Mnemon, d'où il avait rapporté un ordre à tous les états des Grecs de vivre entre eux en bonne intelligence, et cela dans l'intention où était ce prince de les employer dans la guerre qu'il méditait contre l'Egypte. Pendant le cours de cette négociation, Epaminondas marcha vers Corinthe, à la tête des Thébains et des Arcadiens. En approchant, il trouva les Athéniens commandés par Chabrias, auxquels s'étaient joints les Spartiates et leurs alliés. Retranchés, comme ils l'étaient dans l'isthme, il ne fut pas possible au général thébain de les attirer au combat. A son retour à Thèbes, il fut accusé d'avoir ménagé les Spartiates, par collusion avec eux, et en

conséquence, réduit à l'état de particulier. Pélopidas, qui le remplaça dans le gouvernement, n'avait pas oublié la captivité qu'il avait éprouvée dans les prisons du tyran Alexandre de Phère, et dont il avait été tiré par Epaminondas. Non moins irrité contre son oppresseur que reconnaissant envers son libérateur, il entre à la tête d'une armée sur les terres du tyran, et, après lui avoir enlevé quelques places, le force de venir à ses pieds recevoir la loi. Il méritait assurément la mort, par la multitude et l'énormité de ses crimes. Pélopidas, néanmoins, après lui avoir fait de justes reproches, se contenta de le retenir et de lui donner des gardes. Mais ayant trouvé moyen de s'échapper, il reprit son premier genre de vie. Pélopidas, excité par les nouvelles plaintes formées contre ce méchant prince, se livra entièrement au désir de la vengeance. Résolu de le tuer de sa propre main dans un combat qu'il lui livra, il y périt lui-même, au sein de la victoire. (364.)

Une sédition qui s'éleva, vers le même-tems, à Orchomène, dans la Phocide, partagea la ville en deux factions, dont l'une sollicitée par quelques Thébains, s'était déclarée pour le gouvernement aristocratique, l'autre tenait pour le maintien de la démocratie. Cette ville jouissait sur les Thébains d'une sorte de supériorité qui les rendait tributaires à son égard. Epaminondas, pour effacer la tache qu'imprimait à Thèbes cette dépendance, se rendit maître d'Orchomène, et la fit raser. C'était annoncer par là qu'il ne voulait point que Thèbes eût de rivale dans le Péloponèse. Lacédémone ne vit pas ces progrès des Thébains sans jalousie. N'osant cependant les provoquer, elle s'appliqua sourdement à leur susciter des ennemis. Epaminondas, informé de ces intrigues, profita de l'absence d'Agis, roi de Lacédémone, pour aller s'emparer de cette ville. Mais il est arrêté par Agésilas, secondé par son fils Archidame, qui le force d'abandonner son entreprise. Le général thébain mène ses troupes vers Mantinée. Elles formaient une armée d'environ trente mille hommes. Celle des Lacédémoniens, y compris les Arcadiens, leurs alliés, n'était guère inférieure en nombre. Animées l'une et l'autre d'une égale ardeur, elles commencèrent, dès qu'elles furent en présence, une des plus mémorables batailles. Elle fut longue et très-sanglante. La victoire chancelait entre les deux partis, lorsqu'Epaminondas, voulant la forcer à se déclarer pour lui, se jetta, suivi de l'élite de ses braves, dans l'endroit où la mêlée était

la plus vive et blessa d'un coup de javelot le général des Lacédémoniens. Mais bientôt après, un Spartiate, nommé Anticiate, lui lance dans la poitrine un autre javelot dont le bois ayant été brisé, le fer resta dans la plaie. Il est enlevé du champ de bataille par les siens qui l'emportent dans sa tente où il meurt à l'âge de quarante-huit ans (363). Avec lui expira toute la gloire de Thèbes. Il réunissait en sa personne tous les talents et toutes les vertus qui font le héros. Philosophe, orateur, consommé dans la science militaire, modeste, humain, ennemi du faste, entièrement dévoué aux intérêts de sa patrie, il est regardé, à juste titre, par Cicéron, comme le plus grand homme que la Grèce ait produit.

(362.) L'Egypte était alors en guerre avec Artaxercès Mnemon, roi de Perse, et dans le besoin où elle était d'un bon général, elle s'adressa aux Lacédémoniens. Ce fut Tachos, son roi, qui enfin le demanda, promettant d'accorder sa confiance et un pouvoir illimité à celui qu'ils lui enverraient. Ce fut sur Agésilas, qu'ils jetèrent les yeux, pour remplir ce poste important. Dès qu'il fut arrivé en Egypte, dit Plutarque (*Vie d'Agesilas*), « les principaux capitaines du » roi se rendirent à son vaisseau pour le recevoir. Les autres » Egyptiens n'eurent pas moins d'empressement, dans » l'attente où ils étaient d'un héros si renommé. Mais, » lorsqu'au lieu d'un prince accompli pour les qualités du » corps et de l'esprit, dont ils s'étaient formé l'idée, ils » virent un petit vieillard, d'une très-mince figure, vêtu » grossièrement, ils se mirent à rire et lui appliquèrent la » fable de la montagne en travail. Ils ne furent pas moins » choqués du choix qu'il fit des provisions de bouche dont » on lui présenta la liste pour son entretien. Dans l'audience que le monarque égyptien lui donna, il reconnut » qu'il s'était trompé dans l'espérance d'être élu généralissime. Tachos retint pour lui le commandement en chef, » nomma pour son amiral Chabrias qui lui avait été envoyé » d'Athènes, et se contenta de mettre Agésilas à la tête » des troupes étrangères. Ce premier sujet de mécontentement qu'il eut, fut suivi de bien d'autres. Après avoir » éprouvé journellement les effets de l'insolence de cet égyptien, il fut à la fin obligé de l'accompagner dans son expédition de Phénicie, ce qui, vu le peu d'autorité dont » il était revêtu, ne pouvait que lui être très-désagréable.

» Cependant, il dissimula son chagrin jusqu'à ce qu'il eût » rencontré l'occasion de le faire éclater. Elle ne tarda pas » à s'offrir. Nectanebus, ou Nectanebys, neveu de Tachos » et grand capitaine, s'étant fait proclamer roi par les Egyp- » tiens, fit ses efforts pour mettre Agésilas et Chabrias dans » ses intérêts. Il réussit à l'égard du second. Mais Agésilas » répondit qu'il attendait les ordres de sa république pour » se décider. Les ayant reçus, il se vit pleinement le maître » de faire ce qu'il jugerait le plus avantageux à sa patrie. » Alors, changeant de parti, il se joignit aux Egyptiens » qui s'étaient soulevés contre Tachos. Dans le même tems, » un troisième prince de la ville de Mendès se met sur les » rangs, et à la tête de cent mille hommes, fait valoir ses » droits à la couronne. Ce nouveau prétendant fit quelques » démarches pour gagner Agésilas. Nectanebus, en étant » informé, prit contre le Spartiate de violents soupçons qui » s'accrurent encore lorsque ce dernier lui eut conseillé de » charger au plutôt les ennemis. Il prit un parti directement » contraire en se renfermant dans une ville entourée de » bonnes murailles. Le prince Mendésien vint les y assiéger. » Nectanebus voulait alors charger l'ennemi avant que les » travaux commencés pour enfermer la ville fussent achevés, » et pressait Agésilas de le faire. Celui-ci l'ayant refusé » d'abord, augmenta par là les défiances qu'on avait de lui. » A la fin quand il vit l'ouvrage assez avancé et qu'il ne » restait plus qu'autant de terrain entre les deux bouts des » lignes qu'en pouvaient occuper les troupes de la ville » rangées en bataille, il dit à Nectanebus : *Jeune homme,* » *vous avez présentement l'occasion de vous sauver ; vos enne-* » *mis n'ont jusqu'ici travaillé que pour vous : si vous sortez* » *avec vos forces, vous déferez aisément ceux qui défendront* » *l'endroit qui reste encore ouvert ; car, pour ce qui est des* » *autres, leurs propres ouvrages les empêcheront de nous en-* » *tourer.* Nectanebus sentit et suivit la sagesse de cet avis. » Les assiégeants furent battus, et depuis ce tems, Agé- » silas triompha de tous les ennemis de Nectanebus, et » l'affermit sur le trône. Le désir de rendre encore quelque » service à la patrie, détermina Agésilas à reprendre le » chemin de la Grèce, emportant, entr'autres présents, » un don de deux cent trente talents que le monarque égyp- » tien faisait à Sparte. Il mourut dans le voyage (361.) (à » l'âge de quatre-vingts ans), et faute de miel, dont les

» Spartiates se servaient pour embaumer, ses serviteurs en- » veloppèrent de cire son corps et le portèrent à Sparte. »

ARCHIDAME, fils d'Agésilas et son successeur dans le royaume de Lacédémone, s'était distingué du vivant de son père par plusieurs actions de valeur, dont la plus remarquable fut la victoire qu'il remporta sur les Arcadiens, auxquels il tua dix mille hommes, sans en perdre un seul; c'est ce qui fit donner à cette action le nom de *bataille sans larmes*. Ce prince, aimant le plaisir et la bonne chère, ne s'accommodait point de la vie frugale de ses concitoyens. Ce fut la raison qui lui fit saisir avec joie l'occasion qui se présenta de quitter Sparte et d'aller passer quelque tems en pays étranger. Les Tarentins, ayant imploré le secours des Lacédémoniens, contre les Lucaniens, Archidame s'offrit à commander les troupes qui leur furent accordées. Etant passé avec un corps de troupes en Italie, il y fut tué près de la ville de Mundonium, dont la position est incertaine. (338.) On lui érigea une statue dans le temple de Jupiter Olympien : honneur qui ne fut accordé à aucun roi de Sparte. (*Diod.* L. XVI.)

356. Ce fut sous le règne d'Archidame que la superstition fit naître, parmi les Grecs, une guerre qu'on nomma sacrée, et dont la durée fut de dix ans. Voici quelle en fut l'occasion. Les Phocéens ayant pris la liberté d'ensemencer des terres qui environnaient le temple de Delphes, les Thébains se mirent à crier au sacrilége, et déférèrent les coupables au tribunal des Amphyctions, protecteurs du temple d'Apollon. Le jugement qui intervint déclara les Phocéens profanateurs et usurpateurs, et pour expiation de leur crime les condamna à une forte amende. Mais à l'instigation de Philomèle, l'un des principaux d'entre eux, ils s'opposèrent à ce décret, prétendant que l'administration du temple leur appartenait. Ayant pris les armes pour soutenir cette prétention, qu'ils appuyaient de l'autorité d'Homère, ils nommèrent pour leur général Philomèle, qui engagea dans son parti les Lacédémoniens. Les Amphyctions ayant confirmé leur jugement par un nouveau décret, déclarèrent la guerre en forme aux Phocéens, qui eurent pour eux les Lacédémoniens, les Athéniens et quelques villes du Péloponèse. Insensiblement le feu de cette guerre embrâsa

toute la Grèce ; les Locriens, les Thessaliens et d'autres peuples, s'étant armés pour soutenir le décret des Amphyctions. Philomèle s'étant mis en campagne, commença par l'invasion du temple de Delphes et le pillage des trésors qu'il renfermait ; ces richesses lui servirent à soudoyer ses troupes. Mais après des avantages considérables, remportés pendant le cours de quelques années, il fut entièrement défait par les Thébains, qui le poursuivirent jusqu'au bord d'un précipice où il se jeta pour ne pas tomber entre leurs mains (354). Sa mort ne termina point la guerre ; il fut remplacé par Onomarque, son frère, qui paraît l'année suivante à la tête des Phocéens. Philippe, roi de Macédoine, était trop avisé pour prendre part à cette guerre. Tandis qu'elle lui laissait la liberté d'étendre ses frontières, il voyait qu'elle le mettait à portée d'envahir toute la Grèce, après que, dans ses guerres intestines, elle aurait épuisé toutes ses forces.

Agis II, fils d'Archidame, régnait à Lacédémone depuis la mort de son père, tué le jour et à l'heure même de la bataille de Cheronée. Les progrès rapides et éclatants d'Alexandre le Grand contre Darius, roi de Perse, n'ébranlèrent point sa valeur. Ayant reçu de ce dernier une flotte qu'il lui envoya de Phénicie, il la conduisit en Crète (332), où il se rendit maître de plusieurs villes qu'il soumit à la puissance qui le faisait agir. Huit mille Grecs, échappés de la bataille d'Issus, étant venus, quelque tems après, renforcer ses troupes de terre, il les employa contre Antipater, qu'Alexandre avait nommé son lieutenant en Macédoine. Agis à leur tête remporta sur ce général plusieurs victoires, qui déterminèrent les républiques grecques, excepté les Achéens, les Athéniens et les Etoliens, à former une ligue avec lui contre le puissant Macédonien. Mais Antipater, sachant que ses ennemis se disposaient à faire une irruption dans la Macédoine, marcha au-devant d'eux à Mégalopolis, et leur ayant tué cinq mille hommes dans un seul combat, il poursuivit le reste jusqu'aux confins de la Laconie. Agis, couvert de blessures, était resté sur le champ de bataille, et ne pouvant se tenir debout, il fit un dernier effort en mettant un genou en terre et se défendant avec sa lance, appuyé d'une main sur son bouclier, jusqu'à ce qu'accablé par le nombre, il expira (329).

Avec lui s'éclipsa la gloire de Lacédémone. Cette répu-

blique, après la mort de son roi, se voyant inondée par les troupes victorieuses des Macédoniens, ne leur opposa plus de résistance, et pria même Antipater d'appuyer de sa recommandation les ambassadeurs qu'elle envoya au roi de Macédoine pour se ranger sous sa domination, en demandant la conservation de ses lois. Elle demeura tranquille pendant le règne d'Alexandre. Mais après la mort de ce prince, les troubles dont la Grèce fut agitée engagèrent les Lacédémoniens à prendre les mesures nécessaires pour assurer leur liberté. Jusqu'alors la ville de Lacédémone était sans murailles, ne comptant pour garant de sa sûreté, suivant une des lois de Lycurgue, que la bravoure de ses citoyens. Mais voyant leur valeur affaiblie, elle se donna, pour y suppléer, une enceinte de murs. Ainsi munie, elle subsista tranquillement un certain nombre d'années, qu'on ne peut déterminer. C'est dans le cours de ce tems paisible que parut, sur le trône de Lacédémone, Machanidas, sans que l'on sache comment il y était parvenu. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était d'une haute extraction, s'il n'était pas même de la famille royale. Sa valeur égalait sa naissance. La hauteur de son caractère n'était pas moins remarquable. Ne voulant point souffrir ni supérieurs ni égaux, il anéantit la puissance des éphores. Son ambition le porta même à vouloir envahir tout le Péloponèse. Mais il trouva un rival redoutable dans la personne de Philopœmen, capitaine général des Achéens, qui le tua dans un combat donné près de Mantinée, après lui avoir fait essuyer une perte de quatre mille hommes, vers 206.

Quelque tems après la mort de Machanidas, Lacédémone tomba sous la puissance de Nabis, à qui Philippe, roi de Macédoine, avait déjà remis en dépôt la ville d'Argos. Ce fut un des plus affreux tyrans que l'univers eût vus. Les cruautés qu'on raconte de lui paraissent au-dessus de ce qu'on peut imaginer en ce genre. Pour tourmenter ceux qui avaient encouru sa haine, il avait inventé une machine en forme de statue, qui ressemblait à sa femme Apéga. Il la fit revêtir d'habits magnifiques, qui cachaient des pointes de fer dont elle avait les bras, les mains et le sein hérissés. Quelqu'un lui refusait-il l'argent qu'il demandait, il lui disait : *Peut-être n'aurai-je point le talent de vous persuader ; mais j'espère qu'Apéga, ma femme, vous persuadera.* Alors il faisait avancer la machine qui, embrassant le mal-

heureux, le forçait à donner ce que le tyran exigeait. (Polybe, l. 13, *fragm.*)

Les Achéens, effrayés de sa puissance qui allait toujours en augmentant, eurent recours aux Romains. Le sénat fit marcher contre lui le proconsul Flaminius, qui, l'ayant assiégé dans Sparte, l'obligea de demander la paix. Mais à peine ce général eut repris la route de Rome, que Nabis renouvela ses vexations. Le célèbre Philopœmen, alors préteur des Achéens, étant venu l'assiéger dans le port de Gythium, près de Lacédémone, le tyran rendit ses efforts inutiles et l'obligea de prendre la fuite. Cet échec n'ayant servi qu'à ranimer le courage de Philopœmen, celui-ci vainquit Nabis à son tour en plusieurs combats donnés sur terre, dont ce tyran néanmoins se releva. Mais Alexamène, l'un de ses lieutenants, excédé de ses violences, le mit à mort vers l'an 192 avant Jésus-Christ. L'assassin ne jouit pas long-tems du fruit de son crime. Etant entré dans Lacédémone à la tête de ses troupes, il voulut leur abandonner le pillage de la ville. Mais les habitants s'apercevant qu'ils n'avaient fait que changer de tyran, coururent au palais où ils égorgèrent Alexamène avec trente cavaliers qui l'accompagnaient. Philopœmen alors, s'étant rendu à Lacédémone avec un corps des Achéens, qui se tenait près de la ville, vint se présenter aux éphores, et leur persuada d'engager leur république à s'unir aux Achéens, pour ne faire avec eux, à l'exemple des autres villes du Péloponèse, qu'un seul et même état. Le sénat et le peuple s'étant rendus à cette invitation, Lacédémone ne fut plus comptée que pour une portion de l'Achaïe.

Les Achéens, fiers de l'accroissement de leur puissance, voulurent en faire sentir le poids aux Lacédémoniens; mais ils les trouvèrent rebelles aux nouvelles lois qu'ils voulurent leur imposer. Philopœmen, qui se trouvait alors dans Lacédémone, en fit tenir les portes fermées, jusqu'à ce qu'il eût negocié un accommodement entre les partis. Les Lacédémoniens, pour lui marquer leur reconnaissance, chargèrent Tirolaüs, un des premiers d'entre eux, de porter à ce bienfaiteur, résidant alors à Mégalopolis, une somme de cent vingt talents, provenant de la vente qu'ils avaient faite de la maison et des biens de Nabis. Philopœmen les ayant reçus après divers refus, les employa à des ouvrages publics. Mais la mésintelligence s'étant mise ensuite entre lui et les Lacédémoniens, il encourut leur haine. Pour se

venger de leur ingratitude, s'étant rendu à Lacédémone, il en fit raser les murs et changea les lois établies par Lycurgue (188). Les Messéniens s'étant soulevés, quelques années après, contre les Achéens auxquels ils s'étaient soumis, Philopœmen marcha contre eux, et leur livra divers combats où il fit des prodiges de valeur. Mais dans le dernier, étant tombé de cheval, il fut pris par les ennemis et conduit à Messène, où il fut enfermé dans une prison. Dinocrate, préteur des Messéniens et son ennemi capital, craignant d'être contraint de le rendre, le fit empoisonner (183). On a nommé ce grand homme le dernier des Grecs. Épaminondas était le modèle qu'il s'était proposé de retracer dans sa conduite. Il imita son parfait désintéressement, sa simplicité dans son air extérieur, sa prudence à délibérer et à résoudre, son activité et son audace à exécuter. Né avec un caractère dur, il le montra dans la sévérité avec laquelle il fit observer la discipline militaire.

Plutarque raconte ainsi la mort de Philopœmen et ses suites : Lorsque l'exécuteur public vint lui apporter la coupe empoisonnée, Philopœmen s'informa du sort de ceux qui l'accompagnaient dans le combat. Ayant appris que la plupart étaient sauvés, il s'écria, plein de joie : Grâces aux dieux, nous ne sommes pas tous malheureux.

Tous les Achéens, à la nouvelle du traitement indigne qu'on fait subir à leur illustre concitoyen, coururent aux armes pour le venger. Ils firent périr tous ceux qui s'étaient montrés cruels envers lui. Ils brûlèrent son corps et ils en renfermèrent les cendres dans une urne qu'ils couronnèrent de fleurs et de guirlandes. Philopœmen parut encore triompher après sa mort. (*Editeurs.*)

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES TYRANS, ROIS,

GÉNÉRAUX OU MAGISTRATS DE LA SICILE.

LA Sicile, la plus considérable de toutes les îles de la mer Méditerranée, se nommait dans les tems héroïques *l'Ile du Soleil*, *la Terre des Cyclopes*, etc. Trois fameux promontoires, appelés autrefois *Pelor*, *Pachynum*, *Lilybée*, aujourd'hui *Capo del Faro*, *Capo Passaro*, *Capo di Boeo*, terminent cette île et lui donnent une forme triangulaire. De là lui est venu le nom de *Trinacrie*, *Trinacie* et *Triquetra* chez les Romains. Les anciennes médailles de Sicile désignent ces trois promontoires par trois jambes surmontées d'une tête, et placent un épi entre chaque jambe pour marquer la fécondité de cette île, qui a passé long-tems pour la plus fertile du monde connu.

L'opinion, que la Sicile était autrefois jointe à l'Italie, et a été séparée du continent par un tremblement de terre, est fort ancienne; des observations sur les révolutions du globe et des exemples de pareilles ruptures et séparations arrivées en plusieurs autres endroits du monde, où les extrémités du continent ont été rompues et isolées par quelque cause physique, donnent beaucoup de vraisemblance à cette opinion. L'origine des premiers habitants de cette île est bien moins certaine. Elle est comme celle de tous les anciens peuples, enveloppée de fables et de fictions. Le livre de la Génèse (ch. x.) dit qu'Elisa, Tharsis, Cethim et Dodanim, fils de Jayan, partagèrent entre eux les îles

des nations. Eusèbe croit que la Sicile fut le partage de l'aîné. Ce système, qui n'est pas sans quelque fondement, a été adopté par plusieurs chronologistes, au moins comme le plus vraisemblable. Des colonies de différents peuples, voisins ou éloignés, attirés par la bonté du climat, vinrent ensuite y former des établissements et bâtir des villes. Il est constant que les Sicaniens, originaire de la Sicile, ou venus d'Espagne, dans laquelle est un fleuve qu'on nommait Sicanus, ou commandés par un roi appelé Sicanus, donnèrent le nom de *Sicanie* à la Sicile, et furent eux-mêmes nommés Sicaniens. On appelle encore Sicanie le pays compris entre le Capo Passaro et le Capo di Boeo. Deux colonies de Liguriens, ou autres peuples, étant passées sur des radeaux d'Italie, en Sicile, l'an avant Jésus-Christ 1294 et 1289, sous la conduite d'un chef nommé Siculus, ont fait nommer cette île la Sicile, et ses habitants Siciliens. Environ trois cents ans après, les Grecs y vinrent en foule et s'y multiplièrent tellement, qu'on appela la Sicile *la Terre des Grecs*, ou *la Grande Grèce*. Ils y introduisirent leur langue qu'on y parlait avec celle des premiers habitants, la Phénicienne et la Sicilienne; d'où est venu encore aux Siciliens le nom de *Trilingues*, peuple à trois langues.

COCALE a été l'un des plus fameux rois des Sicaniens. Justin croit qu'il régnait sur toute la Sicile. Les poëtes ont célébré les aventures de ce prince avec Minos, roi de Crète. Ce que nous en pouvons recueillir de plus approchant de la vérité de l'histoire, c'est qu'au tems de Minos, (1295.) des Crétois, sous la conduite de leur prince, descendirent en Sicile à l'endroit qui fut depuis appelé Minoa, qu'ils s'y établirent, s'y agrandirent avec le tems, et y introduisirent le culte des Mères, c'est-à-dire de ces femmes qui, suivant la fable, avaient élevé secrétement Jupiter. Ce culte fut dans la suite très-célèbre dans toute la Sicile. Cocale faisait alors sa résidence dans Camicus qui était sa capitale, située près l'endroit où depuis on bâtit Agrigente.

SICULUS régnait dans l'Italie. Les anciens auteurs ne sont pas d'accord sur le nom de la nation ou du pays qui lui obéissait, ni sur le tems où il entra dans la Sicile. (1289.) Mais il résulte de leurs différentes opinions, que vers l'an 1289, ou peu de tems après, un prince d'Italie, appelé Siculus, passa en Sicile, avec un peuple entier, qui s'em-

para à main armée du meilleur terrain de l'île, occupée alors par les Sicaniens, et qu'après de grandes guerres dont le détail n'est pas venu jusqu'à nous, les Sicaniens se retirèrent de gré ou de force dans la région située entre Pachynum et Lilybée.

ÆOLE régnait avec sagesse à Lipari, île voisine et presque contiguë de la Sicile, pendant que les Sicaniens et les Siciliens se faisaient une guerre cruelle. Il avait six fils, Astyochus, Xuthus, Androclès, Phærémon, Jocaste, et Agathirne, qui imitaient la sage conduite de leur père. Leur grande réputation engagea les deux peuples à mettre bas les armes, et à choisir pour rois les fils d'Æole. Après la mort de ces princes, leurs enfants leur succédèrent. On n'a aucun détail sur leur gouvernement. Cette maison régna pendant plusieurs générations dans la Sicile, et lorsqu'elle vint à manquer, les Siciliens donnèrent la royauté aux principaux d'entre eux.

1173. Il est probable que ce fut sous le règne de quelqu'un de ces princes, que les Phéniciens de Tyr, dont le commerce était très-florissant avant que Carthage fut bâtie, vinrent s'établir sur les côtes de la Sicile ; ils y trouvèrent les Troyens à qui cette île avait servi de retraite, et où ils y avaient déjà bâti plusieurs villes. Mais les Grecs furent les plus nombreux et les plus puissants de tous les peuples qui formèrent des établissements dans la Sicile. Cependant l'Histoire ne dit rien, pendant plus de six siècles, des affaires de ce pays-là, à l'exception de la fondation de quelques villes, sur laquelle même on n'est pas toujours d'accord. Lorsque les Siciliens commencent à reparaître sur la scène du monde, ils semblent avoir copié la forme du gouvernement d'Athènes ; mais l'aristocratie ne leur convint pas long-tems. Les plus puissants mirent tout en

---

TYRANS DES LÉONTINS.

PANÉTIUS est celui qu'Eusèbe assure avoir été le premier tyran de Sicile. Pendant qu'il y avait guerre entre les Mégariens et les Léontins, ceux-ci choisirent Panétius pour leur général. Aussitôt qu'il est revêtu de cette dignité, il s'applique à mettre la division entre les riches et les pauvres. Un jour que les valets et les palefreniers étaient allés aux fou-

œuvre pour s'approprier la souveraineté. Plusieurs y réussirent, en sorte que chaque ville eut, pour ainsi dire, son tyran, ou son roi particulier. L'Histoire n'a conservé les noms et les actions que de quelques-uns d'entre eux.

SYRACUSE GOUVERNÉE PAR DES ROIS.

491. GÉLON, élevé à la suprême puissance dans Syracuse, par le choix même des Syracusains, comme il est dit dans la Chronologie des Tyrans de Géla, travaille à peupler son nouveau royaume, en y amenant des habitants de Géla, de Camarine, etc. et s'occupe du soin d'augmenter, d'embellir et de fortifier Syracuse. Un présent de blé qu'il fait aux Romains dans le besoin pressant qu'ils en avaient, lui concilie l'amitié de la république. Les Mégariens néanmoins lui déclarèrent la guerre. Gélon marche contre eux, les oblige de se renfermer dans leur ville, les y assiége, et les contraint de se rendre à discrétion. Le vainqueur détruit Mégare, mais traite les riches avec bonté, et fait transporter, hors de la Sicile, le trop grand nombre de populace qui se trouvait en cette ville, afin de rendre moins fréquentes les séditions.

488. Gélon remporte cette année, qui était la première de la 73e. olympiade, le prix de la course du charriot aux jeux olympiques.

La puissance des Carthaginois était déjà formidable; Gélon

TYRANS D'AGRIGENTE.

rage, le général leur promet de leur faire présent de leurs chevaux s'ils tuent leurs maîtres. Il n'en faut pas davantage pour décider ces malheureux à cette action détestable (614). Alors Panétius entre dans la ville avec ces assassins, et s'y rend maître absolu. C'est le seul tyran des Léontins dont le nom se soit conservé.

TYRANS D'AGRIGENTE.

PHALARIS, le plus célèbre des tyrans de la Sicile, et celui dont le nom excite encore de l'horreur, naquit, selon l'opinion la plus commune, à Astyphalée, île de la mer Carpa-

comprend que pour préserver la Sicile de leur joug, il fallait affaiblir de bonne heure cette puissance. Les Grecs refusent de se joindre à lui, malgré le grand intérêt qu'ils y avaient pour leur commerce (484). Le roi de Syracuse se charge seul du poids de la guerre, attaque les Carthaginois unis aux Egestains, et remporte sur les uns et les autres une victoire signalée.

480. Gélon refuse à son tour d'aider les Grecs contre Xercès, qui menaçait toute la Grèce d'une ruine entière, à moins qu'ils ne veuillent le déclarer général de la Grèce. La condition n'ayant point été agréée, il envoie Cadmus avec trois vaisseaux de cinquante rames chacun, pour observer les événements de la guerre des Perses contre les Grecs, et pour se concilier les premiers dans le cas où ils réussiraient contre les derniers. Ceux-ci ayant été les vainqueurs, Gélon eut besoin de tout son pouvoir contre les Carthaginois, qui ne cherchaient que l'occasion de porter la guerre en Sicile. La retraite de Térille, chassé d'Himère par Théron, leur fournit cette occasion. Gélon s'avance au secours de Théron, son allié, qu'ils tenaient investi dans Himère. L'armée du roi de Syracuse était de cinquante mille hommes de pied et de cinq mille chevaux. Sa cavalerie ayant surpris les Carthaginois, en fait un grand carnage, et ramène plus

---

TYRANS D'AGRIGENTE.

thienne. Son père s'appelait Léodamas. L'ayant perdu et sa mère aussi, étant fort jeune, il se maria à Erithie, dont il eut Pauvolas. Né avec une ambition excessive, un très-grand courage, beaucoup d'esprit et d'adresse, Phalaris fut soupçonné, par ses compatriotes, d'aspirer à la tyrannie. On le chasse d'Astyphalée, où il laisse sa femme et son fils, et se retire à Agrigente avec de grandes richesses, dont il se servit avec succès pour gagner l'affection des Agrigentins. Abusant de leur affection, il devient bientôt leur maître (564), et répand le sang de ceux mêmes qu'il imaginait être les ennemis de sa tyrannie. Cependant il connaissait le prix de la clémence, et faisait quelquefois des actions dignes des plus grands hommes. Il eut de longues guerres avec ses voisins. Nous en ignorons le détail : on sait seulement que lorsque la force ne lui réussissait pas, il avait recours à l'adresse ;

de dix mille prisonniers qui sont conduits à Himère. Les Sélinuntins venaient au secours des Carthaginois. Gélon les prévient, fait entrer secrètement, dans le camp des ennemis, un gros corps de cavalerie sicilienne qui met le feu aux vaisseaux carthaginois, et va de là tomber sur leur armée de terre. Le combat commence avec beaucoup d'ardeur; mais la nouvelle de la première victoire et de la mort d'Amilcar, général carthaginois, fait perdre courage aux uns, et ranime celui des autres. Les Carthaginois prennent la fuite; mais quinze mille d'entre eux perdent la vie, Gélon ayant donné ordre de ne faire aucun prisonnier. Ceux qui avaient pu fuir, sont comme assiégés sur une éminence où ils s'étaient sauvés. La disette d'eau les oblige de se rendre à discrétion. Cette défaite fut une des plus complètes qu'on trouve dans l'histoire. Gélon, victorieux, néglige de porter, comme les conjonctures l'y invitaient, ses armes dans l'Afrique. Il commence par récompenser ceux qui, par leur valeur, lui avaient procuré la victoire, chacun selon leurs grades et leurs mérites, envoie aux temples d'Himère et de Syracuse les plus riches dépouilles des ennemis, licencie ses alliés, et retourne à Syracuse, où il bâtit un temple magnifique en l'honneur de Cérès et de Proserpine, protectrices de la Sicile. (*Diod.*, liv. V). La prospérité même ne diminue rien de sa modération. Anaxilas, tyran de Rhége, et les villes de Sicile

---

TYRANS D'AGRIGENTE.

et on lui attribue l'invention d'une machine, avec laquelle on lançait au loin des matières combustibles, et qu'on nomma Phalarie. Pérille, fameux fondeur, crut faire sa cour à ce prince, en lui donnant une autre machine de son invention. C'était un taureau d'airain plus grand que nature, fait de telle sorte qu'on pouvait l'ouvrir par le dos, et introduire un homme dans son ventre. Si on mettait du feu dessous, les cris de celui qui y était enfermé ressemblaient au mugissement du taureau. Phalaris estima ne pouvoir mieux récompenser l'auteur de cet ouvrage, qu'en lui en faisant faire l'essai sur lui-même; mais le tyran s'en servit dans la suite contre ceux dont il voulait se défaire. Quel qu'occupé qu'il fût du soin de se maintenir dans la tyrannie, Phalaris ne laissait pas d'avoir relation avec les philosophes. Zénon, l'un d'eux n'ayant pu réussir à lui persuader

qui avaient favorisé les Carthaginois, obtiennent facilement le retour de sa bienveillance. Carthage elle-même, toute éplorée, en est quitte pour deux mille talents, à quoi pouvaient monter les frais d'une guerre qu'elle avait suscitée, et cette somme est destinée pour la construction de deux chapelles, où devait être déposé, comme sous la caution des dieux, le traité de paix, avec la promesse de ne plus sacrifier d'enfants à Saturne. Les Carthaginois, bien contents d'un si bon marché, font présent d'une couronne d'or de deux cents talents à Démarète, femme de Gélon. Cette princesse convertit cet or en une nouvelle monnaie, appelée de son nom *Démarétion*.

La victoire de Salamine ayant rendu la paix à la Grèce, Gelon ne voit plus de motif de prendre les armes, et préférant les talents estimables à ceux qui sont brillants, il s'occupe du bonheur de ses sujets. Il voulait surtout s'assurer de leur amour. Dans cette vue, il convoque une assemblée générale, où il ordonne que tout le peuple se rende en armes. Il y paraît lui-même désarmé, sans suite, sans appareil, et rend compte de sa conduite. Les Syracusains lui répondent par des acclamations de *sauveur*, de *bienfaiteur*, et quoiqu'idolâtres de la liberté, ils consentent à ce que l'un des frères de Gelon porte la couronne après lui.

Le reste du règne de ce prince se passe tranquillement à

---

d'abdiquer la tyrannie, forma une conspiration contre lui. Elle fut découverte. Comme on lui donnait la question dans la place publique, le philosophe adressa la parole aux Agrigentins, et leur parla avec tant de force contre la tyrannie et leur lâcheté à la supporter, qu'ils se jetèrent sur Phalaris, et le lapidèrent (548). D'autres veulent que les Agrigentins l'aient enfermé dans son infernale machine. D'une manière ou d'autre, ils furent délivrés d'un tyran exécrable.

On a des lettres qui portent le nom de ce prince; mais le silence de toute l'antiquité sur ces lettres, le style de déclamateur, le peu de soin qu'on a eu d'y conserver la vraisemblance, et le dialecte attique substitué au dorique qui était constamment en usage dans la Sicile, en démontrent

faire des lois sages et à procurer l'abondance dans ses états. Il était depuis long-tems malade d'une hydropisie; voyant approcher son dernier moment, il nomme pour son successeur Hiéron, l'aîné de ses frères, (478.) et recommande, en mourant, qu'on suive à l'égard de son corps les lois qu'il avait faites contre les somptuosités funéraires. Cependant on lui fit un superbe monument, qui fut dans la suite détruit par les Carthaginois. Mais celui qu'il s'était formé dans le cœur des Syracusains par sa valeur, sa prudence, sa modération et son humanité, subsistait encore, lorsqu'au tems de Denys le Jeune, les Syracusains, étant rentrés dans leur liberté, abbattirent les statues de tous les tyrans, excepté celle de Gélon. Il avait régné sur eux pendant treize ans.

Hiéron fut dans le commencement de son règne, injuste, cruel, ennemi des sciences; mais étant tombé malade, la conversation des gens célèbres qui étaient alors en Sicile, tels que Pindare, Bacchylide, Simonide, Eschile, etc., le rendit tout-à-coup juste, clément, généreux, protecteur des Muses. Il conçut néanmoins de la jalousie contre son frère Polizèle, à qui Gélon, en mourant, avait recommandé d'épouser Démarète, sa veuve. Pour éloigner ce frère, ou

---

TYRANS D'AGRIGENTE.

tellement la supposition, qu'elle est avouée aujourd'hui de presque tous les savants.

Alcamène gouverna Agrigente, après la mort de Phalaris, avec un grand succès.

Alcandre, successeur d'Alcamène, se distingua par la douceur de son administration. Il ne fut pas moins heureux que son prédécesseur, et prit à son exemple la pourpre qui était l'habillement des rois.

Théron descendait, à ce qu'on prétend, d'Agenor, de Cadmus, etc. Son père s'appelait Enésidème, et avait servi avec distinction dans les armées d'Hippocrate, tyran de Géla. On ne sait par quelles voies il parvint à l'autorité souveraine qu'il exerçait cette année (476); mais s'il faut en croire

peut-être pour le faire périr, Hiéron lui donne le commandement du secours qu'il envoyait aux Sibarites; mais Polizèle refuse de passer en Italie, et se réfugie chez Théron, roi d'Agrigente, son gendre, pour mettre ses jours en sûreté. Hiéron, cependant, ne veut point profiter de l'occasion qu'il avait de se venger de la bonne réception que Théron avait faite à Polizèle; et Théron, opposant bienfait à bienfait, réconcilia les deux frères, qui, dans la suite, vécurent en bonne intelligence.

474. La ville de Cumes, par le secours du roi de Syracuse conserve sa liberté contre les Tyrrhéniens qui voulaient se l'assujettir.

472. Thrasydée, tyran d'Agrigente, après la mort de son père Théron, déclare la guerre à l'ancien ami de son père. Hiéron remporte sur lui une grande victoire. Elle coûte deux mille hommes aux Syracusains, et quatre mille aux Agrigentins qui recouvrent leur liberté.

Hiéron prit beaucoup de part aux affaires d'Italie. Il eut, avec les Italiens, des guerres dont le détail ne nous est pas connu.

Anaxilas, tyran de Rhége, étant mort, Hiéron reçut à Syracuse les deux fils de ce prince et leur conseilla de re-

---

TYRANS D'AGRIGENTE.

Pindare, il fut un prince très-généreux, qui néanmoins eut peine à soutenir son autorité. Capis et Hippocrate, ses parents, qu'il avait même comblés de bienfaits, se révoltèrent contre lui, et attirèrent plusieurs personnes dans leur parti, dont Tyrille, tyran d'Himère, était le chef. Théron et les mécontents se livrent bataille auprès d'Himère. Le roi d'Agrigente remporte la victoire. Tyrille prend la fuite, et Théron établit son fils Thrasidée dans Himère. Pour affermir davantage son autorité, Théron avait donné sa fille, Démarète, en mariage à Gélon, prince de Syracuse, et épousé lui-même la fille de Polizele, nièce de Gélon. Ces alliances ne lui furent pas inutiles. Tyrille, chassé d'Himère, s'était retiré à Carthage, dont il implorait la protection. Anaxilas, gendre de Tyrille, promit aux Carthaginois qu'il se joindrait à eux s'ils voulaient venger son beau-père.

tourner à Messine, pour y exercer l'autorité souveraine.

Le prince de Syracuse commit sur la fin de son règne plusieurs violences qui firent oublier ses bonnes actions. Il mourut (467.) à Catane, après avoir régné onze ans et huit mois, laissant un fils nommé Dinomène, qui apparemment, n'avait pas les talents nécessaires pour gouverner une ville impatiente du joug; car Hiéron désigna pour son successeur Thrasybule, son frère. Les nouveaux habitants que le roi défunt avait établis à Catane, ne laissèrent pas de rendre de grands honneurs à sa mémoire; elle a été célébrée même par Pindare, Bachylide, Simonide, Eschile, et d'autres anciens auteurs, comme celle d'un prince doux, vertueux, etc.

THRASIBULE, s'imaginant affermir son autorité, en commence l'exercice par des violences énormes. Les Syracusains se résolvent à tout risquer pour chasser le tyran. Des députés, envoyés à Agrigente, à Sélinunte, à Himére, et aux anciens peuples du pays, sollicitent du secours et en obtiennent. Le tyran perd dans une action sur mer presque tous ses vaisseaux. Une seconde sur terre ne lui réussit pas mieux. Il fait proposer un accommodement aux Syracusains qui exigent qu'il abdique, ce qui leur est accordé. (466.) Son règne n'avait pas duré un an. Le roi détrôné se retire à

TYRANS D'AGRIGENTE.

Carthage qui ne demandait qu'un prétexte pour faire une invasion dans la Sicile, saisit celui-ci, et déclara la guerre à Théron. Amilcar, fils d'Hannon, fut nommé général de cette expédition (480). Son armée était composée de trois cent mille hommes. Plusieurs Siciliens se déclarèrent pour Carthage, entr'autres les Sélinuntins. Amilcar avait outre cela deux mille vaisseaux longs, et plus de trois mille vaisseaux de moindre grandeur qui portaient des munitions et des vivres. Amilcar s'approche d'Himère, dont les habitants viennent en mauvais ordre au-devant de lui. Les Carthaginois en tuent beaucoup, et mettent le reste en fuite. Ce premier échec perdait les Himéréens sans ressource. Gélon, invité par Théron, arrive heureusement à leur secours et les tire d'affaire. Les Himéréens ne furent pas long-tems reconnaissans du bon office que le roi d'Agrigente venait de leur

Locres. Les Syracusains établissent une fête en mémoire de cette heureuse révolution, et aident les autres villes de Sicile à exterminer les tyrans. (*Diod.* L. v.)

SYRACUSE EN DÉMOCRATIE.

Syracuse et la Sicile, délivrées de la tyrannie devinrent en peu de tems le pays du monde le plus peuplé, le mieux cultivé et le plus riche. Cet heureux état ne dura pas long-tems.

Gélon avait donné le droit de bourgeoisie dans Syracuse, à plus de dix mille étrangers. Il en restait plus de sept mille qui ne pouvaient parvenir à la magistrature. Les possesseurs et les prétendants prennent les armes, ceux-ci pour attaquer, ceux-là pour se défendre. (461.) Un combat naval ne décide rien; il est suivi d'une bataille sur terre, où les séditieux sont entièrement défaits. Six cents hommes, qui s'étaient distingués dans cette guerre, sont récompensés par les Syracusains d'une couronne d'or.

DEUCÉTIUS, né à Nectum, aussi hardi qu'entreprenant, et vaillant dans l'exécution, se met, environ dans ce tems-ci, à la tête de ceux qui avaient été chassés de Catane par

---

TYRANS D'AGRIGENTE.

rendre. Il est vrai qu'ils étaient opprimés par Thrasydée. Las de ce joug, ils députent secrètement au prince de Syracuse, pour lui offrir la souveraineté de leur ville. Hiéron découvre à Théron tout ce qui se tramait à Himère. Cette confidence rend les deux rois amis, mais coûte la vie à tous les Himéréens qui étaient entrés dans la conspiration. Leur ville fut dépeuplée, et Théron y fit venir des Grecs et des Doriens qui s'y établirent

472. Théron fut victorieux aux jeux olympiques, et mourut sur la fin de cette année, qui était celle de sa victoire. Pindare et Diodore en parlent très-avantageusement. Les Agrigentins lui rendirent, après sa mort, les honneurs qu'on ne rendait qu'aux héros.

THRASYDÉE succéda à son père Théron, et fut en guerre

Hiéron, et soutenu par les mécontents de Syracuse, il entreprend de les faire rentrer dans leurs terres. Les étrangers prennent les armes pour se maintenir. Ils sont vaincus et se retirent à Innesa, qu'ils appellent Etna, et Catane reprend son premier nom. L'exemple des exilés de Catane étant imité par ceux qu'Hiéron avait chassés des autres villes de Sicile, tous les étrangers en sont expulsés et se retirent à Messine.

454. On procède cette année au partage des terres, ce qui ne se fit pas sans de grandes contestations. Les Ségestains et les Lilybéens répandent beaucoup de sang pour quelques champs situés auprès de la rivière de Mazare.

Tyndaride, citoyen de Syracuse, homme riche et hardi, conçoit le dessein de s'assujettir sa patrie. Il gagne l'amitié du petit peuple. Les intentions de Tyndaride étant découvertes, on l'arrête, on le mène en prison. La populace se déclare pour lui. Les magistrats et les premiers citoyens courent aux armes; les principaux séditieux sont arrêtés et exécutés avec leur chef. Quelques autres citoyens importants de Syracuse, entreprennent néanmoins d'imiter Tyndaride. Les Syracusains établissent, à cette occasion (454), le Pétalisme, qui ressemblait à l'Ostracisme des Athéniens.

TYRANS D'AGRIGENTE.

avec Hiéron, roi de Syracuse, qui le vainquit. Quelque tems après, il fut tué par ses propres citoyens, et les Agrigentins recouvrèrent leur liberté.

TYRANS DE GÉLA.

503. Cléandre, natif de Patane, parvint à la souveraineté dans Géla, comme Panétius y était arrivé chez les Léontins, et eut un sort à peu près semblable; car il fut tué par un habitant de Géla, appelé Sabille (496). Il avait régné sept ans.

Hippocrate était frère de Cléandre, et lui succéda. Il eut, dans le commencement de son règne, de grandes guerres avec les Callipolitains, les Naxiens, les Zancléens et les

Dans l'assemblée du peuple, chaque citoyen écrivait sur une feuille (en grec Petalon) le nom du Syracusain dont le crédit était à craindre pour la liberté de la ville. Celui dont le nom était inscrit sur un plus grand nombre de feuilles était exilé pour cinq ans. Dès lors, les plus distingués de la ville par leurs richesses ou leur mérite, n'osant plus se mêler du gouvernement par la crainte de l'exil, les premières places étaient pour les plus hardis et pour ceux qui n'avaient rien à perdre. Le peuple lui-même abolit bientôt ce pétalisme qui produisait des séditions encore plus fréquentes.

453. Les Syracusains déclarent la guerre aux Tyrrhéniens qui continuaient de désoler la mer de Sicile par leurs pirateries. Phaïle, et ensuite Appellès, commandant une flotte de soixante vaisseaux à trois rames, ravagent toutes les côtes des Tyrrhéniens, descendent en Corse, prennent l'Æthalie (aujourd'hui l'Elbe), et reviennent à Syracuse, chargés de butin et de prisonniers.

450. Deucetius, cependant, continuait de régner sur d'anciens Siciliens retirés au milieu des terres, et sur toutes leurs villes, excepté celle d'Hybla. Comptant sur ses forces et sa réputation, il attaque ouvertement les Grecs, prend

---

TYRANS DE GÉLA.

Léontins. Il les vainquit en joignant la force à la perfidie. Hippocrate fit aussi la guerre aux Barbares, c'est-à-dire aux anciens peuples de Sicile, et en subjugua plusieurs. Il se brouilla ensuite avec les Syracusains, sur lesquels il remporta une fameuse victoire auprès du fleuve Elore. Les Corinthiens et les Corcyréens offrirent leur médiation, et la paix se fit. Hippocrate rendit les prisonniers aux Syracusains, qui lui cédèrent Camarine, où il envoya une colonie. Après avoir régné avec beaucoup de bonheur pendant cinq ans (492), ce prince fut tué dans une bataille qu'il donnait aux Siciliens, devant Hybla.

Gélon, l'un des hommes les plus célèbres qu'ait eus la Sicile, descendait d'une famille originaire de l'île de Télos, dans la mer Egée, qui vint s'établir en Sicile lorsque Gela

Enna, dont il tue le prince par surprise, déclare la guerre aux Agrigentins, assiége leur château de Motium, les bat et prend leur forteresse. Les Syracusains envoient contre lui Bolcon avec une armée considérable. Deucetius la défait. Bolcon, qui n'était peut-être que malheureux, est condamné à mort comme un traître. Une seconde armée, envoyée contre Deucetius, est plus heureuse que la première. Le prétendu roi des Siciliens, après une action très-sanglante engagée près de Nomes, est abandonné de ses soldats, qui veulent même le tuer pour finir la guerre. Deucetius prend la résolution hasardeuse d'aller secrétement pendant la nuit à Syracuse. Il entre dans le sénat comme un suppliant, et y déclare qu'il se soumet avec tous ses Siciliens, à l'autorité des Syracusains. On délibère sur ce que l'on fera. Le peuple, toujours crüel, veut qu'on traite le prince à la rigueur; les principaux opinent qu'il convient de respecter un ennemi qui se rend. Ce dernier avis prévaut. Deucetius est exilé à Corinthe, où on lui fournit tout ce qui était nécessaire pour y vivre honorablement. Mais son ambition était incurable. Un oracle lui ordonne d'aller bâtir une ville sur le rivage de Sicile, qui borde la mer Tyrrhénienne. Le peuple l'en croit sur sa parole. Il arrive en Sicile bien accompagné (446); les Siciliens accourent à lui comme

---

TYRANS DE GÉLA.

fut fondée. Télines, son aïeul, était prêtre des divinités infernales chez les Géléens, qui par reconnaissance d'un service important qu'il leur avait rendu, confirmèrent la prêtrise dans sa famille. Télines eut pour fils Dinomènes, lequel eut quatre fils, Gélon, Hiéron, Thrasibule et Polizèle. Gélon embrassa la profession des armes, et y réussit si bien qu'Hippocrate le fit général de sa cavalerie. Après la mort du tyran de Géla, les Géléens voulaient secouer le joug de ses enfants. Gélon, sous prétexte de reconnaissance pour son bienfaiteur, prend le parti de ces enfants (Euclide et Cléandre), et remporte la victoire sur les Géléens; mais conserve la souveraineté pour lui-même. Son autorité étant bien établie dans Géla, il accepte la prière que lui font quelques principaux citoyens bannis de Syracuse, de s'employer à les rétablir. S'étant présenté pour cet effet avec une armée devant cette ville, aussitôt on lui en ouvre les portes.

à leur roi. Archonides, prince des Herbitéens, approuve son entreprise. Une ville qu'on appelle Calacte, parce qu'elle était assise sur un beau rivage, s'élève et en peu de tems est bâtie. Des projets encore plus vastes roulaient dans la tête de Deucetius. Mais une maladie le précipite dans le tombeau. (440.)

446. Les Agrigentins, mécontents de ce qu'on avait fait grâce à cet ennemi commun sans les consulter, déclarent la guerre aux Syracusains. Différentes villes de Sicile prennent part à cette querelle, chacune suivant son inclination. On se bat près du fleuve d'Himére. Les Syracusains remportent la victoire, et tuent mille Agrigentins. Les vaincus demandent la paix et l'obtiennent. Les Syracusains, à la tête des autres Grecs de Sicile, entreprennent de réduire les anciens Siciliens. Les Trinacriens se défendent jusqu'à la mort; les vieillards se la donnent presque tous eux-mêmes pour ne pas devenir esclaves; Trinacrie est détruite et tout ce qui y était resté d'habitants mis en servitude, vers 439.

428. Syracuse ayant privé les Léontins du commerce de terre et de mer, ils ont recours aux Athéniens, dont ils descendaient. L'éloquence de l'ambassadeur Gorgias persuade aux Athéniens d'envoyer des galères aux Léontins. Lachès et Charéade débarquent à Rhége, d'où ils font des

---

TYRANS DE GÉLA.

Il y rétablit ceux qui en avaient été chassés, et consent à prendre en main l'autorité souveraine dans Syracuse. Aussitôt qu'il en est possesseur, il cède à son frère Hiéron celle qu'il avait dans Géla.

491. Hiéron parvint à la souveraineté dans Géla, par la cession que lui en fit son frère, comme nous venons de le voir, et l'exerça sans doute, mais on ne sait comment, jusqu'à ce que la mort de son frère lui eût ouvert le chemin au trône de Syracuse (478).

TYRANS DE RHEGE ET DE ZANCLE OU MESSINE.

494. Anaxilas, ou Anaxilaus, régnait sur Rhége, ou Rheggio vers le commencement de cette année. Les Zancléens,

courses dans les îles de Lipari qu'ils ravagent, et se retirent sans avoir pu les obliger à se rendre. Les Athéniens passent le reste de l'hiver à Rhége. Combat naval l'année suivante entre les Syracusains et les Athéniens. Charéade est tué (427); Lachès marche avec les alliés contre Mylès, et contraint les habitants de rendre la place. Les Messiniens se livrent et donnent des otages; le fort de Peripolium, sur la rivière de Halése, tombe au pouvoir des Athéniens. Pendant l'hiver, ils attaquent, conjointement avec leurs alliés, la ville de Nesse, dont ils sont obligés de lever le siége, après y avoir perdu beaucoup de monde. Lachès fait une descente dans la Locride où il a plus de succès; il ravage le pays des Himéréens, d'où il navigue vers les îles d'Æole, et revient à Rhége. Pithodore, successeur de Lachès est battu par les Locriens.

426. Dix vaisseaux de Syracuse et autant de Locres, s'emparent de Messine sans aucune résistance. Les Syracusains hasardent une bataille dans le détroit de Rhége, avant que le secours qui devait leur être amené par Sophocle et Eurymedon, soit arrivé. La flotte de Syracuse était de plus de trente vaisseaux; celle des Athéniens n'était que de seize galères auxquelles s'étaient joints huit vaisseaux de Rhége. Les Syracusains, quoique plus forts en nombre, s'estiment trop heureux de se retirer à la faveur

---

TYRANS DE RHEGE ET DE ZANCLE OU MESSINE.

dont Scythès était le roi, regardaient Anaxilas comme leur ennemi juré. Anaxilas, de son côté, ne cherchait que l'occasion de se venger d'eux. Elle ne se fit pas attendre longtems. Le roi de Zancle étant sorti de sa capitale avec tous ceux qui étaient en état de porter les armes pour assiéger une ville des Siciliens, Anaxilas se rend dans le camp des Samiens, alliés de Scythès, et leur persuade de s'emparer de Zancle pendant que les habitants en étaient absents. Les Samiens n'ont pas honte de suivre ce conseil. Les Zancléens, surpris de cette perfidie, implorent le secours d'Hippocrate, tyran de Géla. Ce prince accourt avec une bonne armée, commence par mettre dans les fers Scythès et son frère Pithogène, convient ensuite secrètement, avec les Samiens, de partager les richesses de la ville de Zancle, fait

de la nuit, quoiqu'ils n'eussent encore perdu qu'une galère. Les Athéniens les poursuivent jusqu'au cap Pélores. Des agrafes de fer qu'on jette de la côte, coulent à fond un de leurs vaisseaux; ils en perdent un autre et naviguent vers Camarine. La garnison de Messine va attaquer Naxe par mer et par terre. Les habitants, dès les premiers jours de l'attaque, se renferment dans la ville; les ennemis ravagent le pays et assiégent la place. Les anciens peuples quittent leurs montagnes pour venir au secours; les Naxiens s'imaginant que ce sont les Athéniens et les Léontins qui viennent les secourir, font une sortie sur les assiégeants et en tuent plus de mille; le reste se retire en désordre avec assez de peine. La flotte de Syracuse, qui était à Messine, ayant appris cet échec, fait une prompte retraite. Les Athéniens et les Léontins se présentent devant Messine. Démotèle qui commandait quelques Locriens qui y étaient restés, fait une sortie sur les Léontins dont il tue une grande partie. Les Athéniens, mettant pied à terre, repoussent les assiégés dans la ville, et après avoir dressé un trophée, ils retournent à Rhége. La guerre continue entre les Grecs de Sicile, sans que les Athéniens y veuillent prendre part. Les Locriens sont chassés de Messine.

425. Les Camarinéens et les Géléens, las de la guerre, font une trève. Hermocrate, fils d'Hermon de Syracuse, fait comprendre aux autres villes l'intérêt qu'elles ont à se

---

TYRANS DE RHEGE ET DE ZANCLE OU MESSINE.

arrêter tous les Zancléens, et en envoye trois cents aux Sicaniens. Anaxilas devient, par ce moyen, maître de Zancle. Scythès, échappé de prison, se retire en Asie, et meurt chez Darius, considéré comme le plus honnête homme de tous les Grecs; mais Anaxilas étant bientôt aussi mécontent des Samiens, devenus maîtres de Zancle, qu'il l'avait été des anciens Zancléens, appelle à lui les Messéniens du Péloponèse, chassés de leur pays par les Lacédémoniens. Ces Messéniens l'aident à détruire Zancle, fondent, à quelques pas de là, une nouvelle ville, qu'ils nomment Messine, et reconnaissent Anaxilas pour leur roi. Ce prince qui avait épousé Cydippe, fille de Tyrille, tyran d'Himère, meurt (476) après un règne de dix-huit ans, tant à Rhége qu'à

réconcilier. On fait enfin la paix, à condition que chacun gardera ce qu'il a. Cependant on rend aux Camarinéens Morgantine, à la charge de payer une somme aux Syracusains. Ceux-ci accordent aux Léontins le droit de bourgeoisie, et leur ville est censée colonie syracusaine. Les généraux athéniens se retirent au grand mécontentement du peuples d'Athènes, qui les condamne à l'amende, comme s'ils se fussent laissé corrompre pour ratifier la paix. Les Léontins, ne pouvant repeupler leur ville, la démolissent, et vont s'établir à Syracuse où ils sont reçus comme citoyens. Quelques-uns ne s'y plaisant pas, en sortent et s'emparent de Phocée et de Briscinie, deux forts dans leur ancien pays. Plusieurs de ceux qui avaient été autrefois chassés de la ville se joignent à eux et se défendent contre les Syracusains.

423. Phéax est envoyé en Sicile, par les Athéniens, pour soulever les peuples contre les Syracusains, et proposer le rétablissement de la ville des Léontins. Les Camarinéens et les Agrigentins entrent dans ce projet; les Géléens n'en veulent point entendre parler. Phéax confère avec les mécontents de Briscinie, et les exhorte à se défendre, en leur promettant le secours des Athéniens. L'histoire ne dit point l'effet de ces mouvements.

TYRANS DE RHEGE ET DE ZANCLE OU MESSINE.

Messine, sans avoir pu réussir à replacer son beau-père sur le trône d'Himère.

MICYTHUS fut le successeur d'Anaxilas, comme tuteur des enfants de ce prince. Il remit l'autorité à ses pupilles, et se retira en Grèce (467).

TYRANS D'HIMÈRE.

CRINIPPE n'est connu dans l'histoire que par Tyrille, son fils, qui régna après lui dans Himère.

TYRILLE succéda à son père, et eut une fille qu'il maria à Anaxilas, tyran de Rhége. La médiation de son beau-père, la protection puissante des Carthaginois, ne purent lui faire recouvrer l'autorité souveraine dont il fut dépouillé par le prince d'Agrigente. On ne sait ce qu'il devint à près son infortune.

416. Les Egestains et les Sélinuntins se querellent au sujet des bornes de leur territoire. On en vient à un combat sanglant où les premiers perdent beaucoup de monde et sont battus. Syracuse, prenant le parti de Sélinunte, traverse leur commerce de terre et de mer. Les Carthaginois, refusant de prendre part à ces querelles, Athènes écoute les Egestains à la persuasion d'Alcibiade. Les Athéniens brûlent d'ardeur pour la guerre de Sicile. Chacun veut s'y enrôler, malgré les présages jugés sinistres par ceux qui se donnaient et qu'on regardait comme les plus intelligents dans l'interprétation des augures.

415. Au milieu de l'été, les Athéniens mettent en mer cent trente-six vaisseaux à trois rangs de rames, montés par cinq mille cent hommes, pesamment armés, et de treize mille archers frondeurs, ou soldats armés à la légère. Athènes n'avait jamais fait un armement si considérable. Cette flotte traverse le golfe Adriatique et vient aborder à Rhége. Les Tarentins et les Locriens la reçoivent mal. Les Syracusains, qui avaient douté jusques-là du projet des Athéniens, commencent à se mettre en état de défense. Les Agrigentins et les Naxiens refusent de prendre parti contre les Athéniens dont ils sont alliés. Les Camarinéens et les Messiniens se déclarent neutres. Les Himéréens, les Sélinuntins, les Géléens, et les Catanéens promettent du secours à Syracuse. Les anciens habitants du pays ne veulent épouser aucun parti. La ville de Messine ne peut recevoir les Athéniens, dont les généraux mettent cinquante vaisseaux en bataille à l'entrée du port de Syracuse, et en envoient dix autres dans le port pour reconnaître la place; après quoi ils retournent à Catane qui ne veut pas recevoir leurs troupes. Les soldats athéniens forcent une fausse porte de la ville et y entrent pendant que le peuple tenait son assemblée. Ceux des Catanéens qui n'étaient point favorables aux Athéniens, se retirent dans leurs maisons, et les autres concluent une alliance. Les Camarinéens s'excusent de recevoir les vaisseaux athéniens qui s'en retournent à Catane, et ravagent en passant les côtes de Syracuse. Mal accueillis des Himéréens, ils passent outre et pillent la petite ville d'Hyccara, où ils trouvent cent vingt talents, et la fameuse Laïs qui fut emmenée et vendue dans le Péloponèse. Nicias, l'un des généraux athéniens, se rend à Egeste, d'où il apporte trente talents à l'armée. Nicias

met le siége devant Hybla; ne pouvant la prendre, il retourne à Catane, dont un habitant donne aux Syracusains l'avis trompeur que les Athéniens quittaient leur camp en grand nombre toutes les nuits, pour venir à Catane; que si les Syracusains venaient avec toutes leurs forces, il leur serait aisé de surprendre le camp ennemi, tandis que ceux de Catane, se saisissant des portes, arrêteraient tous les Athéniens qui étaient dans leur ville, et mettraient le feu aux galères. Les généraux de Syracuse ajoutent foi à ce rapport, marchent, avec les Sélinuntins et leurs autres alliés, vers Catane, et viennent camper sur les terres des Léontins. Les Athéniens, s'étant embarqués le même jour pour venir camper près de Syracuse dans le lieu avantageux qui leur avait été indiqué, font leur débarquement sans trouver aucun ennemi, et se mettent hors d'insulte. Le lendemain, les Syracusains s'étant présentés en bataille, Nicias accepte le défi, et sort de ses retranchements. Le combat demeure long-tems indécis. A la fin, les Syracusains se laissent ébranler et prennent la fuite. Leur cavalerie néanmoins, qui n'avait point été battue, favorisant la retraite, ils rentrent en bon ordre dans leur ville. Les Athéniens se présentent devant Messine, et y passent inutilement treize jours. Les vivres leur manquant, ils se retirent à Naxe, d'où ils députent à Carthage, à Athènes, aux villes d'Italie, sur les côtes de la mer Tyrrhénienne, à Egeste, etc., pour se procurer de l'argent, de la cavalerie, du fer et tout ce qui était nécessaire pour faire la circonvallation de Syracuse. Les Syracusains, de leur côté, renouvellent leurs anciennes alliances avec Corinthe et Lacédémone, et travaillent à fortifier Syracuse. Les Corinthiens leur promettent du secours. Lacédémone, persuadée par Alcibiade fugitif et condamné à mort par les Athéniens, ordonne à Gylippe de se transporter en Sicile.

414. Au commencement du printems, les Athéniens partent de Catane, cinglent vers Mégare, et prennent Centorippe par composition. Nicias prévient les Syracusains, et s'empare d'Épipole, sur le sommet de laquelle il bâtit un fort que l'on nomma Labdale. Syracuse est bloquée par mer et par terre. Les habitants font des efforts inutiles pour empêcher le siége de leur ville. Callicrate, général syracusain, défie au combat singulier, Lamachus, l'un des généraux athéniens. Celui-ci court sur son adversaire, qui le

blesse d'un coup mortel ; néanmoins Lamachus le joint et le perce de son épée ; dans le même moment ils tombent tous deux morts aux pieds de leurs chevaux. Les affaires des Athéniens sont cependant dans un état très-favorable, et celles de Syracuse presque désespérées. Les Syracusains avaient même convoqué une assemblée pour régler les articles de la capitulation qu'on devait présenter à Nicias. Gylippe arrive, marche droit à Epipole, et range ses troupes en bataille. Une partie de ces troupes attaque le fort de Labdale, le prend et passe tout au fil de l'épée.

413. Grand combat à l'embouchure du port de Syracuse, entre quatre-vingt galères syracusaines et soixante vaisseaux athéniens. Ceux qui gardaient les forts de Plemmyre, accourent sur le rivage pour voir l'issue du combat. Gylippe profite de leur absence pour attaquer tout d'un coup ces forts, dès la pointe du jour le plus grand est emporté d'assaut ; l'épouvante fait abandonner les autres. Néanmoins, après la prise de Plemmyre, les syracusains reçoivent un échec considérable, qui leur fait perdre quatorze galères en entrant dans le port sans précaution. Chaque parti érige des trophées. Presque toute la Sicile, à la réserve d'Agrigente, qui demeura neutre, se déclara contre les Athéniens.

Autre combat par mer et par terre, hazardé contre l'avis sensé de Nicias, par Ménandre et Euthydème. La victoire se déclara toute entière pour Syracuse. Démosthène en décide un autre qui se donne au clair de la lune. Il coûte deux mille hommes aux Athéniens, et beaucoup d'armes abandonnées par les fuyards pour se sauver plus facilement. Cette victoire relève la confiance des Syracusains, que l'arrivée de Démosthène avec une flotte de soixante-treize galères, chargée de huit mille combattants tout frais, avait jettés dans la consternation.

Nouveau combat sur mer, où Eurymédon, en voulant envelopper les Syracusains, est lui-même enveloppé, poussé dans le fond du golfe Dascon, entièrement défait et tué avec plusieurs officiers de marque. Les Syracusains enferment les Athéniens dans le port. Ceux-ci font de longs et vigoureux efforts pour se dégager ; mais ils sont tellement battus, qu'ils ne songent pas même à réclamer leurs morts. Les matelots montés sur les vaisseaux de réserve, refusent de tenter une seconde fois le passage. La retraite

par mer étant devenue impossible, les Athéniens prennent le parti de la faire par terre. Mais pendant qu'ils s'y préparent, Hermocrate s'empare des passages les plus difficiles, fortifie les gués des rivières, rompt les ponts, et répand des pelotons de cavalerie dans la plaine. Partout les Athéniens rencontrent des obstacles insurmontables et des ennemis invincibles. Démosthène, au désespoir, se perce de son épée, et ne peut se tuer. Nicias veut composer; mais les Syracusains refusent toute composition. On fait une boucherie d'Athéniens, la plus cruelle et la plus grande qu'il y ait jamais eu. Nicias se jette aux genoux de Gylippe, et le conjure de faire cesser le carnage. Le Lacédémonien se laisse enfin toucher de compassion, et ordonne qu'on fasse des prisonniers. Des deux cents vaisseaux envoyés en Sicile, aucun ne retourne à Athènes, et quarante mille hommes partis pour cette expédition y perdent la vie ou la liberté. Cette victoire, la plus complète dont il soit parlé dans les historiens, est du 4e. jour (1) avant la fin du mois *Carnéen*, appelé par les Athéniens *Metagitnion*, commençant vers le 15 août cette année-là. On en fit une fête solennelle et annuelle, que les Syracusains nommèrent *Asinaria*, du nom de la rivière Asinare, sur le bord de laquelle Nicias avait été fait prisonnier. Le même décret qui instituait cette fête, condamnait Nicias et Démosthène à être lapidés. Philiste, Diodore et Plutarque, assurent que ces deux généraux subirent la peine prononcée. Timée prétend qu'avertis par Hermocrate de ce qui se passait dans l'assemblée, ils se tuèrent eux-mêmes dans la prison. Les prisonniers furent traités avec beaucoup de barbarie et d'inhumanité. Ceux qu'on vendit comme esclaves, reçurent auparavant sur le front la marque d'un fer à cheval tout brûlant.

412. DIOCLÈS, citoyen important de Syracuse, voyant la tranquillité rétablie dans sa patrie, croit la circonstance favorable pour proposer à ses comptriotes de changer la forme du gouvernement; il persuade au peuple de distribuer les magistratures au sort, et de choisir des légis-

---

(1) Plutarque, Vie de Nicias. Dodwel (*Annales Thucydidæi*) rapporte cet événement au 14e. jour depuis l'éclipse de lune arrivée la nuit du 27 au 28 août. (*Editeurs.*)

lateurs pour réformer l'administration. Il est lui-même choisi pour cette dernière opération, et parce qu'il y avait plus de part qu'aucun autre de ses collègues, les nouvelles lois sont appelées de son nom *Dioclées*. Plusieurs villes de Sicile s'y conformèrent jusqu'à l'établissement de la domination des Romains dans cette île. Cependant, outre qu'elles étaient très-sévères, elles étaient très-embrouillées, et se ressentaient du génie sanguinaire et obscur de leur auteur.

411. Les Syracusains et les Sélinuntins, reconnaissant les bons offices des Lacédémoniens, leur envoyent trente-cinq vaisseaux pour la guerre qu'ils ont contre les Athéniens. Le commandement de cette flotte est confié à Hermocrate, qui est battu entre Seste et Abide. Syracuse l'exile avec les autres officiers majeurs, pour avoir laissé périr leurs vaisseaux. Son plus grand tort était d'avoir un jaloux dans la personne de Dioclès, qui cherchait à établir sa démocratie, et qui en subit lui-même les lois, dont une portait que celui qui viendrait armé dans l'endroit où se tenaient les assemblées, serait mis à mort. Une faction favorable à Hermocrate, ayant excité du tumulte dans ce lieu, Dioclès s'y rend sans songer qu'il avait son épée à son côté. On lui rappelle sa loi. Il tire son épée, se la passe lui-même au travers du corps, et se punit ainsi de sa prévarication. Hermocrate n'est point rappelé. Il prend la résolution de rentrer de force dans Syracuse, et y est tué avec plusieurs de ceux qui l'accompagnaient. Denys, qui joua depuis un si grand rôle dans sa patrie, est blessé, enlevé comme mort, et sauvé de cette façon par ses parents. Les autres complices d'Hermocrate sont exécutés à mort ou exilés. Ces événements sont de l'an 408.

410. Les Egestains, qui avaient attiré sur la Sicile les armes des Athéniens, cèdent aux Sélinuntins tout le pays qui avait donné lieu à la dernière guerre. Les Sélinuntins n'en sont point contents. Les Carthaginois, n'écoutant que la passion de s'agrandir, envoient Annibal au secours des Egestains.

409. Annibal aborde au promontoire de Lilybée, avec soixante gros vaisseaux, et près de quinze cents vaisseaux de charge. Il fait le siége de Sélinunte que les Sélinuntins soutiennent avec un courage vraiment incroyable; mais enfin il faut céder au nombre. Sélinunte est forcée, aprè

dix jours de siége. Les habitants se retirent dans la place publique où les Carthaginois les poursuivent et en tuent jusqu'à seize mille. La ville est mise au pillage, brûlée, et détruite, après avoir subsisté deux cent quarante-deux ans. Cinq mille prisonniers sont traités avec la dernière inhumanité. Les Carthaginois font voir en cette occasion qu'ils surpassaient les autres peuples de la terre en barbarie et en impiété, exerçant leur fureur sur les corps morts, assouvissant leur lubricité brutale sur les filles et les femmes des vaincus, n'épargnant pas même les temples des Dieux. Cependant deux mille six cents Sélinuntins sont assez heureux pour se sauver à Agrigente, où ils sont reçus avec humanité. Touché de leurs prières, Annibal leur permet, quelque tems après, de revenir bâtir leur ville, à la charge de payer un tribut aux vainqueurs.

408. Les Carthaginois attaquent Himère, mais sont repoussés avec perte au moins de seize mille hommes. Annibal, voyant ce carnage, fait mettre en marche son armée d'observation, qui oblige les Himéréens de se retirer. Trois mille, ayant voulu tenir bon, sont tous mis à mort. Les vaisseaux que les Syracusains avaient envoyés quelques années auparavant au secours des Lacédémoniens, revenaient en Sicile pour défendre Himère. Annibal, croyant que ce secours était parti de Syracuse, fait embarquer un corps de troupes d'élite, avec ordre d'aller droit à Syracuse qu'il compte dégarnie. Ce secours revire promptement vers Syracuse. Plusieurs Himéréens suivent, et Himère demeure à peu près sans défense. Les Carthaginois recommencent alors leur attaque avec plus de vigueur qu'auparavant. Les Espagnols forcent les premiers la ville, où l'on n'épargne personne; le carnage ne cesse qu'à l'ordre du général. La ville est toute réduite en cendres, après avoir subsisté deux cent quarante ans. Annibal se fait amener trois mille prisonniers mis exprès en réserve, les fait égorger dans l'endroit même où son grand père Amilcar avait été tué, et s'en retourne à Carthage chargé des dépouilles de la Sicile.

Les Carthaginois bâtissent une ville près d'Himère, auprès des bains chauds de la Sicile, ce qui lui fait donner par les Grecs le nom de Thermes.

Ces succès raniment dans les Carthaginois le projet de se rendre maîtres de toute la Sicile. Ils se préparent à l'exécuter et en confient le soin au même Annibal, à qui, par considération pour son grand âge, ils donnent pour ad-

joint Imilcon, fils d'Hannon, son parent. En attendant qu'on puisse mettre en mer une armée assez considérable pour l'importance de l'entreprise, on envoie une petite flotte pour reconnaître les côtes. Elle est défaite par les Syracusains, à la hauteur d'Eryx. (407.) Annibal part de Carthage avec cinquante galères, et débarque en Sicile; Syracuse députe de tous les côtés pour obtenir du secours. Agrigente refuse de consentir à la neutralité proposée par Annibal. Les Carthaginois attaquent cette ville par l'endroit le plus faible, les assiégés font une sortie pendant la nuit, et détruisent tous les travaux des assiégeants. La peste même gagne ceux-ci, et en fait mourir un grand nombre dans des douleurs affreuses. Annibal est emporté par ce fléau. Imilcon lui succède dans le commandement, et marche à la rencontre de quarante mille hommes envoyés par Syracuse au secours des Agrigentins. Les deux armées se rencontrent auprès d'Himère. Le combat est long, et se décide en faveur des Syracusains qui tuent six mille ennemis. Les Agrigentins étaient d'avis de faire une sortie générale sur eux, et de profiter de leur épouvante. Les chefs d'Agrigente ne veulent point consentir à cette proposition, et se rendent par là suspects de collusion. Du soupçon on passe aux murmures. Les Agrigentins finissent par lapider quatre de ces chefs, sans leur donner même le tems de se justifier. Daphnée, campé auprès d'Agrigente, vient à bout d'affamer le camp des Carthaginois dont plusieurs meurent de faim. Imilcon fait surprendre un convoi de blé que les Syracusains envoyaient par mer à Agrigente. Les Campaniens qui étaient dans la ville, moyennant quinze talents, passent dans le camp ennemi. Les Agrigentins eux-mêmes se ressentent de la famine, en sorte que les généraux eux-mêmes donnent l'ordre de se tenir prêts à évacuer. Plusieurs aiment mieux se tuer que de survivre à une telle disgrâce, et à la nécessité d'abandonner les vieillards et les malades. Imilcon, averti de cette évasion, entre dans la ville et y commette d'énormes cruautés. (406.) On n'épargne pas même les Temples. Les Carthaginois font un butin immense, Agrigente étant pour lors une des plus opulentes villes du monde et des mieux peuplées. Ce fut dans cette occasion que le fameux taureau de Phalaris fut pris et envoyé à Carthage. On le voyait encore à Agrigente à qui Scipion l'avait rendu, au tems où Diodore écrivait son histoire.

LA SICILE RENTRÉE SOUS LA DOMINATION DES TYRANS.

Denys de Syracuse, fils d'Hermocrate, simple greffier et bourgeois du dernier rang, naquit probablement dans la première année de la guerre du Péloponèse; mais non, comme l'avance Plutarque, sur la fin de la quatre-vingt-douzième olympiade, ou pendant la quatre-vingt-treizième, puisque c'était précisément le tems où il se livrait à toute son ambition et en recueillait le fruit.

405. Dans l'assemblée publique qui se tint à Syracuse après la prise d'Agrigente, Denys, plus hardi qu'aucun autre, accuse les généraux et les magistrats syracusains de trahison, et opine à les déposer. Il invective contre les riches, et se concilie, par ce moyen, la populace qui cause ordinairement les révolutions. Son discours est applaudi. Les magistrats sont déposés; on en nomme d'autres; Denys est du nombre. Il cherche bientôt à décrier ses collègues dans l'esprit du peuple, et y réussit. Les exilés sont rappelés, et rentrent dans Syracuse. Denys se transporte à Géla avec deux mille hommes d'infanterie et quatre cents chevaux; Il se comporte ici comme à Syracuse. Les riches sont arrêtés; on fait leur procès; ils sont condamnés à mort, et leurs biens confisqués au profit du public. Denys, avec l'argent qu'il tire de cette confiscation, paie ce qui était dû aux Lacédémoniens, et promet aux troupes syracusaines la double paie. Déjà le plus grand nombre est pour lui et le regarde comme un sauveur. Il rentre dans Syracuse au moment où tout le peuple sortait du théâtre, reproche aux magistrats d'amuser les citoyens par de vains spectacles, lorsqu'on faisait à Carthage des préparatifs extraordinaires contre Syracuse, de s'emparer des fonds publics pendant que les troupes manquaient du nécessaire, et finit par déclarer, que, pour n'être point réputé complice, il se démet de sa dignité.

Le lendemain, l'assemblée le nomme généralissime avec un pouvoir absolu. Aussitôt Denys ordonne à tous ceux qui étaient en âge de porter les armes, de se rendre, avec des vivres pour trente jours, dans la ville de Léontium. Tous les fugitifs, tous les exilés et ceux qui n'avaient rien à perdre viennent se ranger sous ses drapeaux. Denys étant arrivé

près de Léontium, pendant la nuit, des gens qu'il avait apostés, font beaucoup de bruit dans le camp. Le lendemain il expose dans l'assemblée qu'il avait couru le danger d'être assassiné la veille, et demande qu'il lui soit permis d'avoir six cents gardes auprès de sa personne, ce qui lui est accordé sur-le-champ. Parmi ses troupes, il choisit mille hommes d'une valeur éprouvée, et dont toute la fortune dépendait de celle de leur nouveau maître. Une partie de la garnison qu'il avait envoyée à Géla, se rend auprès de lui. Denys, avec cette suite, entre dans Syracuse, épouse la fille d'Hermocrate, donne sa sœur Thesta en mariage à Polyxène, frère de la femme d'Hermocrate, et convoque ensuite une assemblée du peuple, où il fait condamner à mort Daphnée et Démarque, les chefs de ceux qui s'opposaient à ses desseins. Les plus sensés de ceux de Syracuse, reconnaissent qu'ils se sont trompés, que Denys n'est pas un citoyen bien intentionné, mais un tyran qui veut être obéi; et ne voyent plus de remède à l'erreur que dans le secours des Carthaginois. Imilcon, qui ne croyant plus avoir besoin d'Agrigente, l'avait détruite, avait pillé le pays de Géla et de Camarine, et assiégeait actuellement la ville même de Géla. Denys marche au secours de la place avec quarante ou cinquante mille hommes et une flotte de cinquante vaisseaux; il entre dans Géla dont il fait sortir les habitants, et en sort lui-même pendant la nuit, y laissant deux mille hommes, avec ordre d'allumer de grands feux et de faire beaucoup de bruit. Les Carthaginois, s'apercevant du stratagême, entrent dans Géla, tuent tous ceux qui y étaient restés et livrent la ville au pillage. Camarine subit le même sort. Denys, qui s'y était retiré, oblige les habitants de gagner Syracuse. L'armée s'irrite contre le tyran, et le soupçonne d'intelligence avec les ennemis. Des cavaliers de Syracuse, résolus de le tuer, vont droit à son palais, le pillent et commettent contre sa femme des indignités si affreuses qu'elle se donne la mort. Denys arrive, entre dans la ville, fait égorger une partie des habitants, pille leurs maisons, et oblige les autres de s'expatrier. Cependant Imilcon, quoique victorieux, recherche la paix. (404.) Elle se conclut aux conditions que les Carthaginois resteront non-seulement en possession de leurs anciennes conquêtes, mais encore des pays des Sicaniens, des Selinuntins, des Agrigentins, des Himé-

réens, etc., et que les Syracusains se soumettraient à Denys.

Denys, songeant à mettre les Syracusains hors d'état de recouvrer leur liberté, fortifie Syracuse qui était déjà très-forte, et fait un nouveau partage des terres, dont les meilleures sont adjugées à ses amis et à ses créatures, ainsi que les maisons de l'île. Néanmoins, l'amour de la liberté et la haine de la tyrannie subsistaient toujours dans les cœurs. Dorique, l'un des principaux officiers de Denys, emploie d'abord les menaces et ensuite les violences pour étouffer la première fermentation. L'ayant mis à mort, les mécontents s'emparent d'Epipole, le poste le plus avantageux des environs de Syracuse, et envoient demander aux Messiniens ou Rhégiens du secours qu'ils obtiennent. Denys est enfermé dans l'île sans en pouvoir sortir; sa tête est mise à très-haut prix. Le tyran députe vers les mécontents, et demande permission de sortir de la ville et d'emporter tout ce qui lui appartenait. Sa proposition est reçue avec une joie incroyable. Pendant cette négociation, douze cents Campaniens que les Carthaginois avaient laissés en garnison dans la Sicile et trois cents soldats étrangers, sollicités par Denys, arrivent, surprennent les mécontents, en tuent plusieurs, et parviennent jusqu'à Denys. Le tyran fait avec eux une sortie sur ceux qui le tenaient enfermé et les met en fuite. Les Lacédémoniens, quoiqu'ennemis déclarés de la tyrannie, n'ont pas honte de favoriser le parti de Denys qu'ils voulaient mettre dans leurs intérêts. Le tyran se fortifie de mieux en mieux, et se met à couvert de toute entreprise nouvelle, soit en augmentant les fortifications de sa citadelle, soit en désarmant les Syracusains, soit en prenant à sa solde des soldats et des gardes étrangères.

403. Denys, pour exercer ses troupes, se propose de faire des conquêtes sur ses voisins. Il ôte et rend ensuite la liberté aux Ennéens; traite avec les Herbibains qu'il ne peut réduire; reçoit la ville de Catane qui lui est livrée par le commandant Arcésilaüs; se rend maître de Naxe, par le secours de Proclès, gagné par argent; compose avec les Léontins qui lui cèdent leur patrie pour le droit de bourgeoisie dans Syracuse, et fait un accommodement avec ceux de Rhége ou Messine. (402.)

399. Dans le dessein de chasser tous les Carthaginois de la Sicile, Denys fait des préparatifs proportionnés à cette grande entreprise ; il se procure tout autant de soldats qu'il en voulait en leur donnant une grosse paye, et met tout en œuvre pour gagner le cœur de ses sujets, et pour n'être point traversé par ses voisins. Afin même de se lier plus étroitement à eux, il demande aux habitants de Rhége une fille de leur ville en mariage. Celle du bourreau lui ayant été offerte, les Locriens lui accordent Doris, fille d'Exéneste, un de leurs plus illustres citoyens, après le refus d'Aristide, intime ami de Platon, qui déclara aimer mieux voir sa fille morte qu'épouse d'un tyran. On célèbre à Syracuse, dans le même jour, les nôces du prince avec Doris et avec Aristomaque, fille d'Hipparinus, le plus considérable des Syracusains (398). Doris eut l'avantage de donner, la première, un fils à son mari. Sa mère soupçonnée d'empêcher par des maléfices Aristomaque de concevoir, fut mise à mort par ordre de Denys. Cette Aristomaque était sœur de Dion, le plus digne disciple de Platon. Le crédit de sa sœur devenue mère, et son mérite connu lui concilia l'estime et la confiance de Denys dans les affaires les plus importantes, quoiqu'il ne cachât point la haine qu'il portait à la tyrannie. *Vous régnez*, disait-il un jour à ce prince, *et on se fie à vous à cause de Gélon ; mais à cause de vous on ne se fiera plus à personne.* Les discours du philosophe ne firent pas sur l'esprit du tyran l'impression qu'il s'en promettait.

397. Tous les préparatifs de guerre étant achevés, Denys envoie signifier à la république de Carthage, que les Syracusains lui déclareraient la guerre, si elle ne rendait la liberté à toutes les villes grecques de Sicile. Carthage, quoique réduite par la peste à un état pitoyable, se décide à employer toutes ses forces pour la conservation de ce qu'elle possédait en Sicile. Denys, se tenant assuré de la coopération de plusieurs villes, commence le siége de Motya, et en donne la conduite à son frère Leptine ; après quoi il va lui-même, avec l'armée de terre, attaquer les places des alliés de Carthage qui se rendent presque toutes : revient devant Motya, prend la ville de force, fait crucifier tous les Grecs qui s'y trouvent, et y établit une bonne garnison. Sa flotte n'est pas si heureuse ; les Carthaginois la surprennent, brisent une partie de ses vaisseaux, en brûlent plusieurs, et poussant toujours en avant, prennent par trahison la ville d'Eryx, et

s'emparent enfin de Messine, qu'ils détruisent de fond en comble; de-là, Imilcon marche droit à Syracuse (396). Denys fait attaquer sa flotte près de Catane. Leptine, dans cette attaque, n'observe pas l'ordre qui lui avait été donné, de ne point diviser ses forces. Les Syracusains sont battus, et perdent dans cette seule action cent vaisseaux et deux mille hommes. Imilcon fait entrer sa flotte, qui était de huit cents vaisseaux de guerre, suivis d'une infinité de bâtiments de charge dans le port de Syracuse, pendant que son armée de terre se range en bataille. Magon, officier carthaginois, s'empare du petit port et de celui de Trogile. Imilcon, durant trente jours, faisant le dégât autour de Syracuse, se rend maître du faubourg de l'Acradine, pille les temples de Cérès et de Proserpine, place sa tente dans celui de Jupiter, et cesse dès ce moment d'avoir aucun succès. Cinq galères syracusaines enlèvent un bâtiment chargé de blé pour les Carthaginois. Ceux-ci envoyent quarante vaisseaux contre ses galères; alors toute la flotte de Syracuse s'étant avancée, on en vient à une action. La galère amirale de Carthage est prise avec vingt-trois autres vaisseaux; les autres sont poursuivis jusqu'au gros de la flotte, qui n'ose accepter le combat. Les Syracusains, enflés de cette victoire, se reprochent les uns aux autres de souffrir plus long-tems, parmi eux, la tyrannie. Pharnacide, envoyé par les Lacédémoniens, leur déclare qu'il est venu pour secourir Syracuse et Denys, mais non pour détruire l'autorité de celui-ci. Denys comprenant qu'il était de la dernière importance pour lui de gagner l'amitié du peuple, s'y applique plus que jamais.

Les Carthaginois étaient cependant toujours aux environs de Syracuse; une peste terrible se met dans leur camp. Denys averti de leur triste état, les fait attaquer par mer et par terre. Leur flotte surprise, ne fait aucune résistance. La plupart de leurs galères sont brisées ou coulées à fond: quarante qui étaient à l'ancre sont brûlées, et le feu se communique aux vaisseaux de charge qui en étaient voisins. Denys ordonne à mille étrangers, dont il était mécontent, d'attaquer l'armée de terre. Ils commencent l'attaque, pendant laquelle il les abandonne, et tous sont tués. Quatre jours après, Imilcon obtient de Denys, moyennant trois cents talents, la permission de se retirer avec quarante vaisseaux, remplis de Carthaginois seulement. Les Siciliens, alliés de Carthage, se voyant abandonnés, mettent bas les armes et demandent quartier. Les seuls Ibériens offrent de capituler. Denys les

prend à sa solde; tout le reste est fait prisonnier. Imilcon de retour d'une expédition qui avait coûté à Carthage la vie de cent cinquante mille hommes, s'enferme dans sa maison, et s'y laisse mourir de faim.

394. Denys, toujours inquiet pour sa sûreté, casse les troupes étrangères, et en prend de nouvelles à son service. Après avoir rétabli et repeuplé Messine, il assiége Tauromenium. Le siége dure tout l'hiver, et pense coûter la liberté et la vie à Denys, qui est à la fin contraint de le lever. Les Agrigentins et les Messiniens quittant alors son alliance, reprennent leur indépendance, et chassent même ceux qu'ils croyent trop attachés au tyran. Denys, pour faire valoir ce soupçon, épargne les terres de ceux-là, et envoye même secrètement à Messine un soldat pour leur porter de l'argent. On les arrête; on se met en devoir de punir ces traîtres prétendus; ce qui donne lieu à une sédition, dont Denys, profitant pour s'emparer de la ville, se félicite d'avoir su joindre la ruse à la force.

393. Les Carthaginois, revenus de la consternation où les avait jetés le mauvais état de leurs affaires, envoyent Magon en Sicile, faire des courses du côté de Messine. Denys marche à sa rencontre. Les Carthaginois sont battus, et laissent huit cents hommes sur la place; les autres se retirent à Abacène. Le tyran retourne à Syracuse, d'où étant parti peu après avec une flotte de cent vaisseaux, il va brûler les portes de Rhége pendant la nuit, et se dispose à escalader les murs. Pendant que les habitants s'occupent à éteindre le feu, leur général Eloris empêche l'ennemi d'entrer. Denys, après avoir ravagé le pays, consent à une trève d'un an, et retourne dans sa ville. Ligue des Grecs d'Italie pour lui résister.

392. Magon assemble une armée de quatre-vingt mille hommes, auxquels Denys n'en peut opposer que vingt mille. Agyris, roi des Agyrinéens, le plus puissant prince de Sicile après Denys, lui fournit des troupes et des vivres. La guerre commence. Les Carthaginois ne se trouvant point en état de la continuer, font avec Denys un traité par lequel ils lui cèdent le pays de Tauromenium, d'où il chasse les Siciliens, auxquels il substitue l'élite des troupes qu'il avait à sa solde.

390. La trève avec Rhége étant expirée, Denys va désoler ce pays avec une flotte de cent vingt vaisseaux, et une armée de vingt mille hommes de pied. Les peuples d'Italie en envoyent une de soixante au secours des Rhégiens. Denys l'attaque avec cinquante galères. Le vent lui est défavorable; son vaisseau pense être coulé à fond et ne se sauve qu'à la faveur de la nuit. Mécontent de ce que Leptine, son frère, avait réconcilié les Lucaniens avec leurs voisins, il lui ôte sa place d'amiral pour la donner à Théaride, son autre frère. La première expédition du nouvel amiral, est d'aller prendre dix vaisseaux de Rhége auprès des îles de Lipari.

389. Denys passe en Italie, et vient mettre le siége devant Caulonia, près de Locres. Eloris accourt avec vingt-cinq mille hommes de pied et deux mille chevaux. Denys avait beaucoup plus de monde. Eloris est tué avec ceux qui l'avaient suivi. Le reste de l'armée prend la fuite. Les Syracusains le poursuivent et font un grand carnage. Plusieurs Locriens se retirent sur une hauteur, où l'ennemi les entoure, et l'eau leur manquant, ils sont obligés de se rendre à discrétion, au nombre de dix mille. Denys leur rend la liberté, à leur grand étonnement, sans aucune rançon. Ensuite il s'empare de tout le pays des Locriens, et attaque les Crotoniates, qui se défendent avec beaucoup de courage. Il conclut un traité d'alliance avec les Gaulois qui avaient brûlé Rome, et en obtient des secours pour continuer la guerre en Italie. Quelque temps après il accorde la paix à toutes les villes italiennes qui s'étaient déclarées contre lui, et en reçoit des couronnes d'or en présent. Rhége n'est pas exceptée; mais il en exige trois cents talents, cent otages et soixante-dix vaisseaux. (388) Les habitants d'Hipponium et de Caulonia sont transportés à Syracuse.

387. Les Carthaginois ayant réparé les désordres causés par la peste, envoyent en Sicile une nouvelle armée, sous la conduite de Hannon. L'histoire n'a point conservé le détail de cette expédition.

Le conseil de Rhége refuse des vivres à Denys. Ce prince prend ce refus pour une déclaration de guerre; en conséquence il renvoie les ôtages, et va faire le siége de la ville. L'attaque et la défense, sont très-opiniâtres. Denys manque une seconde fois d'être tué. Le siége avait déjà duré onze

mois. La famine gagne la ville, et les habitants sont obligés de se rendre à discrétion. Phyton, qui commandait dans Rhege, est traité par le vainqueur avec la plus grande barbarie et les insultes les plus outrageantes. Son fils et toute sa famille sont précipités dans la mer avec lui.

385. Denys fonde des colonies dans la partie de l'Italie située sur la mer Adriatique. Désirant étendre de là ses conquêtes dans l'Epire, il fait alliance avec les Illyriens et avec Alcetas, roi des Molosses, chassé de ses états par ses sujets. Vers le même tems (384) il fait une irruption subite dans l'Etrurie, sous prétexte de donner la chasse à des corsaires, et va piller dans le faubourg d'Agyles, en ce pays, un très-riche temple, dont les dépouilles l'enhardissent à reprendre le dessein d'enlever aux Carthaginois ce qu'ils possédaient en Sicile.

383. Magon, l'un des suffètes de Carthage, passe en Sicile pour s'opposer aux desseins de Denys. Il y a une action très-vive entre les deux armées, près de Cabala. Dix mille Carthaginois sont tués avec leur général, cinq mille sont faits prisonniers, le reste se sauve sur une hauteur que Denys fait investir; contraint de capituler, le vainqueur leur impose des conditions sur lesquelles ils requièrent le tems de consulter leur république. Les Carthaginois, cependant, envoyent une nouvelle armée sous la conduite de Magon le fils. Elle rencontre celle de l'ennemi près de Cronium. Denys est entièrement défait. Leptine, son frère, reste sur le champ de bataille avec quatorze mille Siciliens. Le vaincu achète la paix au prix de mille talents et de la cession de tout le pays au-delà de l'Halyce, ainsi que du terroir d'Agrigente.

368. Plusieurs années après ce traité, Denys veut encore profiter de la désolation causée chez les Carthaginois par une nouvelle peste. Une armée de trente mille Siciliens, de trois mille chevaux et de trois cents vaisseaux, prend Sélinunte, Entelle et Eryx. Mais elle est obligée de lever le siége de Lilybée. La flotte de Denys est surprise par celle des ennemis, qui lui enlèvent trente vaisseaux. Les deux partis, las de la guerre, font encore la paix.

La passion favorite de Denys, après l'ambition, était celle de bel esprit. Elle lui fit essuyer bien des mortifications, et fut enfin l'occasion de sa mort. Ses vers sont

méprisés par deux fois à Olympie, dans l'assemblée qui devait décider du prix de la poésie (1). Ses chariots, conduits par son frère Théaride, étant entrés dans la lice, sont emportés au-delà des bornes, ou se brisent les uns contre les autres. Plus heureux à Athènes, une de ses tragédies y remporte le prix. On célèbre cette victoire à Syracuse par des réjouissances et des festins. Denys y boit et y mange tant qu'il tombe malade. Pour empêcher qu'il ne fasse quelque changement aux dispositions déjà arrêtées de sa part, en faveur de Denys, fils de Doris la Locrienne, les médecins, sous le prétexte de l'aider à dormir, lui donnent une potion si forte, qu'il en meurt âgé de soixante trois ans, dont il avait régné trente-huit. Sa femme Doris lui avait donné avec Denys le jeune, une fille nommée Théoride, et une autre appellée en grec Dicaïosyne (justice). Aristomaque, son autre femme était mère de deux garçons, Narsée, Hipparin, et de deux filles, Sophrosine et Arête (noms grecs qui signifient sagesse et vertu) : l'une mariée à Denys le Jeune, et l'autre à Théoride.

Denys avait un génie capable de former les projets les plus élevés, avec toutes les vertus et les vices nécessaires pour les exécuter. Il était bon par humeur, et par intervalle l'injustice et la cruauté ne lui coûtaient rien, quand il les jugeait utiles à l'affermissement de son pouvoir. Il serait difficile de compter le nombre de ceux qu'il fit périr. Sa propre mère fut étranglée par ses ordres. Son

(1) Parmi les poëtes qu'il admettait à sa familiarité, il y en avait un, nommé Philoxène, qui s'était fait beaucoup de réputation par ses dithyrambes, sorte de poésie lyrique où dominait l'enthousiasme. Philoxène, ayant entendu la lecture que Denys avait fait faire à sa table d'une de ces pièces de sa façon, ne put dissimuler le mépris qu'elle lui inspirait. Le tyran, irrité de cette franchise, qu'il taxa de jalousie, ordonna qu'on le menât aux Carrières. Mais les courtisans amis de Philoxène ayant obtenu sa grâce, il fut rappelé. Quelque tems après, Denys, le croyant plus complaisant, fit lire en sa présence une nouvelle composition qu'il croyait admirable. Interrogé sur ce qu'il en pensait, Philoxène ne répond rien, et voyant qu'on le pressait de s'expliquer : *Qu'on me remene*, dit-il, *aux Carrieres*. Il se tira d'embarras, plus adroitement, dans une autre occasion, où Denys, ayant lu des vers sur un sujet tragique et lamentable, lui en demanda son avis. *Ils sont*, dit-il, *à faire pleurer*.

frère Leptine ne fut taillé en pièces, que parce que, jaloux contre lui, il l'abandonna aux ennemis. Quoiqu'heureux dans presque toutes ses entreprises, Denys fut toujours vraiment malheureux, parce que, comme tous les tyrans, il avait toujours à trembler pour sa vie. Sans foi, sans aucun respect pour la religion, il pillait les temples et les autels des Dieux. En un mot, Denys fut un très-méchant homme, mais un très-habile tyran.

DENYS II, ou le JEUNE, fils de Denys I, est reconnu pour son successeur sans opposition, et trouve les affaires du royaume dans l'état le plus florissant. Il commence son règne par se concilier l'amitié du peuple, en donnant la liberté à trois mille prisonniers, en déchargeant Syracuse de tous impôts pendant trois ans, etc. Des courtisans licencieux débauchent le jeune prince mal élevé, et très-enclin de son caractère à la volupté. Dion, son gouverneur, trop austère, sans douceur, sans affabilité; mais grave, sage, généreux, libre ami du vrai, capable de bons conseils, et plein de probité, déplaît aux malheureux flatteurs. Cependant, il persuade au roi de faire venir Platon à sa cour. Philiste, l'historien, y avait déjà été rappelé. Platon est reçu avec les plus grands honneurs. Denys se montre d'abord docile aux leçons du philosophe. La cour est réformée en peu de tems, ou du moins le paraît; mais les flatteurs n'en sont que plus ardents à perdre Dion dans l'esprit du prince, persuadés que sa ruine serait celle de Platon. Ils y réussissent. Dion devient suspect, et se voit condamné à l'exil sans qu'on lui donne le tems de s'expliquer. Platon prévient la disgrâce, et retourne en Grèce. Néanmoins, peu de tems après, il se laisse persuader de revenir en Sicile (360). Sa présence pendant une année, y est aussi inutile qu'auparavant. Aristippe, philosophe (si l'on peut donner ce nom à un homme qui plaçait le souverain bien dans le plaisir), plus capable de plaire, était bien mieux goûté du prince, qui voulait avoir des philosophes à sa cour, non qu'il les estimât, mais pour être estimé à cause d'eux.

358. DION étant tout-à-fait perdu dans l'esprit de Denys, celui-ci ne garde plus aucune mesure avec lui, et marie Arête, qui était la femme de Dion, à Timocrate. Dion l'ayant appris, se détermine dès-lors à la guerre. Speusippe, neveu de Platon, l'assure de la disposition des Syracusains. Plu-

sieurs personnes considérables dans l'état, et même des philosophes, se joignent à lui. Après une navigation de quinze jours, où ils avaient manqué tous de périr, ils arrivent dans le port de Minoa, petite ville de la domination de Carthage, dont Synalus, ou Paralus, ami particulier de Dion, était commandant. Denys était pour lors en Italie. Dion s'y présente avec un petit nombre de soldats mal armés, mais pleins de courage. Les plus importants de la ville, vêtus de robes blanches, vont le recevoir aux portes. Le peuple suit l'exemple des grands, et assomme à coup de bâton les espions du tyran. Timocrate, à qui Denys avait confié le commandement de Syracuse, prend un cheval et sort tout effrayé. Les Syracusains ravis d'entendre Dion, l'élisent, lui et son frère, capitaines généraux avec une autorité souveraine. Il s'empare du château d'Epipoles, et s'y fortifie. Denys arrive sept jours après par mer (357), et fait attaquer la muraille dont Dion avait environné la citadelle. Le combat est des plus vifs; Dion qui le soutenait avec une intrépidité au-dessus de son âge déjà avancé, manque d'être pris ou tué; mais il fait tourner de son côté la victoire long-tems douteuse. Denys perd dans cette action huit cents hommes, et Dion soixante-quatorze seulement. Le tyran, retiré dans la citadelle, y est assiégé. Philiste, son capitaine-général, était occupé à réduire les Léontins, et n'y réussissait pas; Héraclide venait de remporter, sur mer, une victoire complète sur les troupes de Denys (356). On ne sait si Philiste put venir au secours de son prince; mais Simonide qui était alors à Syracuse, rapporte que ce capitaine fut pris en vie par les Syracusains, qui, après lui avoir coupé la tête, firent mille indignités sur son corps : ce qui donna lieu de croire que ce secours fût au moins inutile à Denys. Celui ci, en effet, veut composer avec Dion, qui refuse ses offres. Denys s'évade, par mer, de la citadelle, où il laisse Apollocrate, son fils aîné, et se retire à Locres. Là, il fait éprouver pendant six ans, aux Locriens, tout le poids d'une tyrannie cruelle et abominable; mais pendant son absence, les Locriens se jettent sur ses soldats, les tuent, et mettent en prison sa femme, qui était aussi sa sœur, et ses filles, qu'ils font ensuite mourir après leur avoir fait essuyer toute sorte d'horreurs.

Les Syracusains, très-mécontents de ce qu'Héraclide avait laissé échapper Denys, se laissent apaiser par un nouveau partage de terres qu'il leur propose. Dion conteste ce par-

tage; c'en est assez pour indisposer les Syracusains contre lui. Il se retire chez les Léontins, qui le reçoivent avec de grandes marques de distinction. Cependant la citadelle, pressée par la faim, était sur le point de se rendre. Nypsius, général de Denys, arrive à propos de Naples, avec une flotte chargée d'argent, de blé et de soldats; elle est attaquée par les Syracusains, qui remportent l'avantage. Pendant qu'ils étaient occupés à s'en réjouir, comme s'ils n'eussent plus rien à craindre, Nypsius se rend maître de la citadelle, fait entrer dans Syracuse dix mille soldats, qui tuent les habitants à demi dormants, pillent les maisons et mettent tout en feu.

On rappelle Dion, qui veut bien revenir au secours de sa patrie. Ses soldats mettent en fuite ceux de Denys, qui se retirent dans la citadelle, ou sont taillés en pièces. Héraclide et Théodore, auteurs principaux de tous les mouvements séditieux, se mettent à la discrétion de Dion. Le prince philosophe les traite avec une générosité imprudente, et répare le mur construit autour de la citadelle.

Un nouveau partage de terres, cassé par Dion, l'expose encore une fois à la haine du peuple. Héraclide beaucoup plus populaire, recommence ses menées et ses cabales. Cependant Gæsile, de Lacédémone, le réconcilie encore avec Dion, et ils continuent, de concert, le siége de la citadelle; enfin, Apollocrate se voyant sans ressource et sans espérance, capitule avec Dion, qui lui permet de s'en aller avec sa mère, ses sœurs, et ses effets, auprès de Denys. Dion revoit avec tendresse, et sans reproche, sa femme, que le tyran avait fait passer dans les bras de Timocrate.

Après ce grand succès, Dion vit à Syracuse avec la même simplicité qu'un particulier, et permet néanmoins qu'Héraclide, dont l'ambition ne pouvait souffrir le repos, soit mis à mort. Dion lui fait des funérailles magnifiques, et apaise par-là le peuple fort attaché à Héraclide.

Calippe, à qui sa valeur avait acquis une grande réputation, et très-lié jusqu'alors avec Dion, forme le projet de se rendre maître de Syracuse. Dion, qui aurait mieux aimé mourir mille fois que de vivre dans une défiance continuelle, non-seulement de ses meilleurs amis, mais même de ses ennemis, n'avait aucun soupçon contre Calippe. Celui-ci, sachant que la sœur et la femme de Dion le soupçonnaient beaucoup, par les recherches exactes qu'elles avaient fait faire de sa conduite, leur proteste ;

avec des serments terribles, qu'il n'a que des vues innocentes et l'affection la plus sincère pour son ami et son nouveau maître. Le propre jour de la fête de Prosepine (354), les complices de la conjuration formée par Calippe, environnent la maison de Dion ; des soldats zacinthiens, destinés à le tuer, entrent dans sa chambre basse en simple tunique, et sans épée, se jettent sur lui, et ne peuvent l'étouffer ; Lycon de Syracuse leur donne par la fenêtre un poignard, dont ils égorgent Dion.

CALIPPE, après cet horrible assassinat, s'empare de Syracuse et y exerce l'autorité souveraine pendant treize mois. On ne connaît pas exactement l'usage qu'il en fit. On lit seulement que Leptine et Icétas, sachant qu'il avait mis garnison dans Rhége, la chassèrent, et rendirent la liberté à la ville ; que voulant soumettre Catane il perdit Syracuse, dont Hipparin, frère de Denys, s'empara ; que Calippe marcha ensuite contre Messine, où il perdit beaucoup de monde ; qu'enfin aucune ville de Sicile ne voulant le recevoir, en haine de son crime (353), il se retira à Rhége, où il vécut pauvrement, jusqu'à ce qu'il fut assassiné par Leptine et Polyperchon.

HIPPARIN conserve pendant deux ans l'autorité souveraine à Syracuse, après la retraite forcée de Calippe, les Syracusains n'ayant point profité des avis du sage Platon.

350. NYPSIUS, l'un des généraux de Denys, s'empare du souverain pouvoir (on ne sait comment), et en jouit plus de deux ans.

DENYS, profitant des troubles de Syracuse, assemble quelques soldats étrangers, avec lesquels étant entré dans la ville (347), il en chasse Nypsius, et se remet en possession du trône, dix ans après avoir été obligé de l'abandonner : il n'était devenu, dans ses malheurs, que plus féroce et plus méchant. Irrité de ses vexations, les plus notables citoyens de Syracuse implorent le secours d'Icétas, leur compatriote, alors tyran de Léontium, le nomment général de leurs forces, et remettent entièrement leurs intérêts entre ses mains (346.) Ce n'est pas qu'ils le jugeassent plus vertueux que Denys ; mais ils esperaient que flatté de leur confiance, et ayant une armée considérable, il

n'omettrait rien pour les protéger. Les Carthaginois regardèrent la conjoncture comme très-favorable au dessein qu'ils avaient de s'emparer de la Sicile. Une flotte qu'ils équippèrent pour y faire une descente, sans savoir néanmoins où aborder, jette la terreur dans Syracuse. Tandis que les habitans s'adressent à Corinthe pour en être secourus, Icétas feint de vouloir se joindre à eux dans l'espérance de les réduire sous sa puissance. Les Corinthiens, contre son attente, envoyent Timoléon avec un corps de troupes aux Syracusains, pour se mettre à leur tête. C'était le plus distingué de Corinthe par sa naissance et par son amour de la patrie, qui l'avait porté jusqu'à conspirer la mort de Timophane, son frère, pour le punir d'avoir trahi et assujéti Corinthe; mais qui, depuis vingt ans, pour expier ce sacrifice si douloureux pour son cœur, s'était condamné à la solitude. (*Diodore Sicul.* l. XVI.)

345. Le général corinthien étant parti de son pays sous les plus heureux auspices, aborde sans malheur à Rhège. Là il apprend qu'Icetas, arrivé dans Syracuse, y tenait Denys assiégé dans le quartier de la citadelle, appelé l'île Ortyge, et que les Carthaginois s'étaient chargés d'empêcher les Corinthiens de prendre terre en Sicile. Timoléon demande une conférence avec les officiers de l'escadre Carthaginoise, dans Rhége, qui était d'intelligence avec Corinthe. Les Carthaginois y consentent. L'assemblée se tient dans la ville, dont on ferme les portes, sous prétexte d'empêcher les citoyens de sortir pour vaquer à toute autre affaire que celle pour laquelle on les avait convoqués. Les orateurs qui avaient le secret, faisaient leurs discours longs pour gagner du tems, et en donner aux galères corinthiennes. Les Carthaginois, voyant Timoléon devant eux, n'avaient aucun soupçon. Cependant neuf galères de Corinthe passent sans aucune opposition de la part des vaisseaux carthaginois, qui ne doutent pas que tout ne se fasse de concert entre les officiers des deux partis assemblés dans la même ville, ou qui croient que ces galères retournent à Corinthe. Timoléon, averti que toutes les galères corinthiennes étaient en mer, excepté la sienne, se glisse parmi la foule, sort de l'assemblée, gagne le rivage, s'embarque très-promptement, rejoint son monde, et arrive à Tauromenium, où il est très-bien reçu par Andromaque qui en était le commandant. Les

Carthaginois, accoutumés à jouer les autres, s'aperçoivent trop tard qu'ils sont eux-mêmes joués. Les armées d'Icétas et de Timoléon arrivent presqu'en même tems devant Adranum. Le premier, bien supérieur en nombre, se laisse surprendre par les Corinthiens, qui ne lui tuent que trois cents hommes, mais qui lui font deux fois autant de prisonniers, et se rendent maîtres de son camp et de ses bagages. Les Adranites ouvrent leurs portes et se rendent à Timoléon. Plusieurs villes suivent leur exemple. Denys lui-même, à la veille d'être forcé, se rend aux Corinthiens et leur remet la citadelle (343). Timoléon envoie le tyran à Corinthe, où il mène une vie obscure, crapuleuse, et si pauvre, qu'il est obligé, pour subsister, de se faire maître d'école. Quelque tems après il perdit la vue à force de boire, et mourut laissant une preuve bien instructive, non-seulement de l'inconstance des grandeurs humaines, mais encore des maux que les flatteurs peuvent causer à un prince, qui, sous les leçons de Platon, eût pu devenir un très bon roi. Denys avait régné vingt-cinq ans.

Timoléon avait manqué d'être massacré aux pieds des autels, à Adranum, par deux assassins envoyés par Icétas. Ils sont arrêtés. Le généreux Corinthien n'empêche point qu'on leur fasse grâce de la vie.

342. Magon étant entré dans le port de Syracuse avec cent cinquante voiles, y débarque soixante mille combattants, et les loge dans la ville; mais Timoléon trouve le moyen d'avitailler la citadelle à l'inçu des Carthaginois. Ceux-ci croyant les assiégés sans ressource, attendent du tems la victoire. Léon le Corinthien, qui commandait la citadelle, voyant l'élite des troupes ennemies embarquées pour Catane, et celles qui étaient restées trop peu sur leurs gardes, fait tout d'un coup une furieuse sortie sur elles, en tue une partie, met l'autre en fuite, se saisit de l'Achradine, le quartier le plus fort et le mieux approvisionné, et se met en état de le conserver. De nouveaux secours, envoyés de Corinthe, arrivent; Timoléon s'empare de Messine. Hippon qui en était le tyran, est tué en voulant la défendre. Les Corinthiens se présentent au nombre de quatre mille devant Syracuse. Magon croyant, ou feignant de croire qu'il est trahi, s'enfuit en Afrique avec son armée. Les Carthaginois le con-

damnent comme un traitre ; et l'ayant atteint, le font expirer sur une croix. Le lendemain de son départ, Timoléon attaque Syracuse par trois endroits à la fois. Les troupes d'Icetas sont renversées partout et mises en fuite, sans qu'aucun Corinthien soit tué, ni même blessé.

Timoléon maître de Syracuse, affranchit aussi les autres villes grecques de la Sicile, et détruit toutes les forteresses et les palais élevés par les tyrans, rase et efface jusqu'aux vestiges de la tyrannie. Corinthe qui n'avait eu d'autres vues que de servir Syracuse, qui lui devait sa fondation, et la Sicile, donne tous ses soins pour que la ville principale de ce beau pays que la domination des tyrans et les guerres avaient rendu une solitude des plus désertes, soit repeuplée. Timoléon, aidé de Céphale et de Denys, deux législateurs que les Corinthiens lui avaient envoyés, travaille à policer Syracuse. Il y établit une magistrature dont le chef prenait le nom d'*Amphipole*, ou *ministre de Jupiter Olympien*. Les années, dans la suite, furent datés du nom de ces magistrats, dont le premier s'appelait Callimènes. Cette forme de gouvernement subsistait encore du tems de Diodore, c'est-à-dire trois cents ans après son établissement.

340. Les Carthaginois arrivent à Lilybée avec une armée de soixante-dix mille hommes de pied, sept mille chevaux, deux cents vaisseaux de guerre et cent vaisseaux de charge. Timoléon, avec une petite armée qu'il a bien de la peine à faire monter à six mille hommes, se rend en diligence sur le bord de la Crimèse. Une partie des ennemis ayant déjà passé cette rivière, Timoléon les fait attaquer. On en était aux coups d'épée lorsqu'il survient un orage effroyable, accompagné d'un déluge de pluie et de grêle, qui battait au visage des Carthaginois. Ceux-ci, tout couverts de fer et pesamment armés, enfonçaient dans la boue sans pouvoir s'en retirer. Quatre cents qui formaient leur premier rang, sont renversés et taillés en pièces; le reste prend la fuite. Près de dix mille perdent la vie dans ce combat, et jusqu'à quinze mille sont faits prisonniers. Cette action est rapportée par Plutarque, 1°. (*Vie de Timoléon*) à la fin du mois de thargélion, vers le solstice d'été; 2°. (*Vie de Camille*) au 24 thargélion : ce qui semble répondre au mois de juin.

Mamercus, tyran de Catane, et Icétas, pleins de jalousie et de fureur contre Timoléon, font secrètement une ligue avec les Carthaginois. Giscon arrive en Sicile avec soixante-

dix vaisseaux et quelques troupes auxiliaires de la Grèce. (Ce n'était pas, comme le veut Plutarque, la première fois que Carthage prenait des Grecs à son service. *Voy.* ci-dessus, au siége de Motya, sous Denys l'Ancien.) Timoléon marche d'abord contre Icétas, qui avait fait de très-grands dégâts sur les terres de Syracuse, pendant son absence. Il atteint le rebelle sur le bord de la rivière nommée Damirias, lui tue environ mille hommes et met le reste en fuite. A quelques jours de là, il s'approche de la ville des Léontins, où il prend Icétas, son fils Eupomélus, et Euthyme, général de sa cavalerie; tous trois sont punis de mort, comme traîtres et fauteurs de la tyrannie. L'assemblée du peuple, tenue à Syracuse, condamne à la même peine la femme et les filles d'Icétas. Mamercus, auprès de Catane et sur les bords de l'Alabus, pareillement défait (339) dans un combat long et rude, prend la fuite, laissant deux mille Carthaginois sur la place. Après cet échec, Carthage demande la paix (338). Elle se conclut à des conditions favorables à la liberté de toutes les villes grecques de la Sicile. Catane s'étant donnée à Timoléon, Mamercus se réfugie à Messine, chez Hippon. Timoléon le suit, et assiége la ville par mer et par terre. Hippon, voulant se retirer, est pris par les Messiniens mêmes, qui le mettent à mort après l'avoir battu de verges. Mamercus se rend au vainqueur, à condition d'être jugé par les Syracusains et de n'avoir point Timoléon pour accusateur. Le peuple de Syracuse le condamne au genre de mort dont on punissait les brigands et les voleurs. Les autres tyrans abdiquent volontairement ou de force la tyrannie. Toutes les villes de la Sicile regardent Timoléon comme leur libérateur, et s'empressent à l'envi les unes des autres de lui donner des témoignages de leur affection et de leur reconnaissance. L'illustre Corinthien, au milieu de tant de succès, demeure toujours modeste, et se démet de son autorité après avoir fait tout le bien qu'elle pouvait produire. Sur la fin de sa vie, il eut le malheur de perdre la vue. Il finit ses jours (337), dans un âge très-avancé, à Syracuse même, aimé, respecté et regretté de tout le monde, comme le père commun et le héros de la Sicile. rien ne manqua à la magnificence de son convoi. Timoléon avait gouverné Syracuse et la Sicile l'espace de huit ans, pendant lesquels les Siciliens jouirent de la prospérité que son gouvernement et l'observation de ses lois leur avaient procurée. (Plutarque, *Vie de Timoléon.*)

330. Les Siciliens envoient des ambassadeurs à Babylone pour complimenter Alexandre sur ses victoires. C'est probablement cette ambassade qui a donné lieu à Godefroi de Viterbe d'écrire qu'Alexandre avait conquis la Sicile.

LA SICILE RENTRE SOUS LA DOMINATION DES TYRANS.

Agathoclès, fut celui qui fit rentrer la Sicile sous la domination des tyrans. Il était fils d'un nommé Carcinus, habitant de Rhége, qui, ayant été exilé de sa patrie, vint s'établir à Thermes, ville bâtie dans la Sicile par les Carthaginois. Il y épousa une femme qui devint grosse presqu'aussitôt après son mariage. L'oracle d'Apollon, consulté sur cette grossesse, répondit que l'enfant qui en naîtrait, causerait de grands maux à la Sicile et aux Carthaginois. En conséquence, Carcinus fait exposer l'enfant dont sa femme accouche. Mais la mère, étant venue pendant la nuit, l'enlève et le porte chez son frère Héraclide. Elle lui donna le nom d'Agathoclès, qui était celui de son aïeul maternel. Il avait sept ans, lorsque sa mère, trouvant l'occasion favorable, découvre à son mari le mystère qu'elle lui avait caché jusqu'à ce jour. Carcinus, ravi de joie de se voir un enfant d'une beauté admirable et d'une force étonnante, mais craignant que l'oracle ne fut point oublié des Carthaginois, va s'établir avec sa femme et son fils à Syracuse, où le droit de bourgeoisie lui est accordé, en vertu de la loi de Timoléon. Là, Carcinus exerce le métier de potier de terre, l'apprend à son fils et meurt peu de tems après.

La jeunesse d'Agathoclès fut très-licencieuse. Il gagna long-tems sa vie à se prêter aux débauches les plus infâmes. Damascon, ou Damas, seigneur très-riche de Syracuse, obtint du beau jeune homme, à force de présents, tout ce qu'une passion abominable pouvait en désirer. Etant mort sans enfants, il laissa son bien à sa femme qui le partagea, ainsi que son lit, avec Agathoclès.

Dès la première guerre où ce jeune homme sert pour les Syracusains contre les habitants d'Enna, il se montre capable des plus grands exploits. Sosistrate, jaloux de sa gloire naissante, empêche qu'il ne soit récompensé, et le prive même de la place qu'il occupait dans l'armée. Agathoclès, pour sa sûreté, croit devoir sortir de la Sicile. Il va porter

les armes en Italie dans l'armée des Brutiens contre les Crotoniates, aidés de Syracusains, puis à Tarente où il est fait commandant de la milice étrangère. Mais les Tarentins l'ayant soupçonné de vouloir innover dans le gouvernement, le chassent de leur ville. Héraclide et Sosistrate assiégeaient dans ce tems-là Rhége, avec une grosse armée. Agathoclès, ayant rassemblé les exilés de Syracuse, va au secours de Rhege, et force les Syracusains d'en lever le siége. Profitant ensuite de l'absence des généraux, il les devance pendant la nuit, et entre dans Syracuse avec mille hommes. (319.) Le parti de Sosistrate se trouvant le plus fort, Agathoclès est obligé de se retirer avec ceux de ses gens qui n'avaient point été tués, après avoir reçu lui-même sept blessures. Cependant les Syracusains, peu satisfaits de la conduite de Sosistrate le chassent avec six cents hommes, ses partisans déclarés. Acestorides de Corinthe est nommé à la place de général de Syracuse, et on accorde à Agathoclès la permission d'y revenir. L'esprit remuant du jeune guerrier lui mérite bientôt un ordre de sortir une seconde fois de la ville. Les Morgantins lui ayant donné retraite, le nomment général de leurs troupes, à la tête desquelles il prend la ville des Léontins et fait ensuite le siége de Syracuse. Prévoyant néanmoins qu'il ne serait pas le plus fort contre les Syracusains, soutenus des Carthaginois, il en vient à une négociation dont Amilcar se rend le médiateur. Agathoclès accorde tout ce qu'on lui demande, et s'engage même par les plus grands serments à tenir sa parole. Il rentre dans Syracuse, et se conduit avec tant d'adresse qu'il gagne la confiance du peuple dont il est nommé général. (317.) Mais il n'est pas plutôt élevé à cette place qu'il se défait de ceux qui pouvaient troubler le dessein où il était de s'attribuer une autorité absolue. Syracuse est remplie dans un instant d'horreurs et de massacre. Plus de quatre mille personnes sont tuées dans un seul jour, et six mille n'échappent au carnage, qu'en se précipitant du haut des murailles, les portes de la ville étant fermées.

315. Agathoclès arme sur terre et sur mer pour fondre tout-à-coup sur les villes voisines qui ne s'attendaient à aucun acte d'hostilité. Cette conduite excite entre lui et ces villes plusieurs guerres, dont le détail n'est point parvenu jusqu'à nous. On sait seulement qu'il en résulta,

toujours par la médiation d'Amilcar, un traité très-favorable au tyran. (314.) Les Messiniens, n'approuvant point cette paix, il fallut encore négocier avec eux. La concorde enfin est établie dans Messine. (312.) Mais Agathoclès, ayant ensuite trouvé un prétexte pour faire venir à Syracuse ceux de Messine et de Tauromenium qui lui étaient les plus opposés, il les condamne à mort au nombre de six cents, et fait respecter par là son pouvoir absolu.

312. Les Carthaginois étaient fort mécontents du nouveau tyran de la Sicile, qui n'était pas satisfait lui-même de les voir encore dans son voisinage. Dinocrate, le chef des bannis de Syracuse, d'intelligence avec Carthage, envoie Nimphodore chasser de Centorippe la garnison qu'Agathoclès y avait établie. Cet officier est tué avec tous ceux qui l'accompagnaient. Agathoclès accourt et fait mourir ceux des habitants qui étaient mal-intentionnés envers lui.

311. Carthage se détermine à faire une guerre sérieuse à Agathoclès. Un autre Amilcar, fils de Giscon part pour la Sicile avec une flotte considérable et une armée de quarante mille hommes. Agathoclès, qui se défiait des habitants de Géla, en fait mourir plus de quatre mille, dont il confisque les biens, et, après y avoir laissé une garnison, va chercher l'armée ennemie. Il la bat, et ensuite battu lui-même, il se retire à Géla, puis à Syracuse, après avoir brûlé son camp. L'humanité du vainqueur détermine les Camarinéens, les Léontins, les Catanéens, les Tauroménitains, les Messiniens et les Abacémiens à faire alliance avec lui. Amilcar met le siége devant Syracuse. (310.) Agathoclès y laisse son frère Antandre, et s'embarque avec ses deux fils, Archagate et Héraclide, sur une flotte de soixante vaisseaux, pour l'Afrique, où il fait sa descente sans aucun obstacle, à un endroit nommé les Carrières. Là, pour ne point partager son armée, ou pour ne laisser à ses soldats d'autre ressource que la victoire, il met le feu à tous ses vaisseaux sous prétexte de l'accomplissement d'un vœu qu'il avait fait à Proserpine et à Cérès. Puis, sans laisser à ses troupes le tems de la réflexion, il les conduit à une place qu'on nommait la Grande-Ville, l'attaque vivement, l'emporte d'emblée, et en cède le butin aux soldats. De là, il se rend à Tunis qui ne fait aucune résistance, et rase ces deux villes. Les Carthaginois

envoient contre lui quarante mille hommes de pied, mille chevaux et deux mille chariots de guerre, commandés par Hannon et Bomilcar. L'armée d'Agathoclès n'était que de treize à quatorze mille hommes. Hannon, avec la cohorte sacrée, qui était l'élite des Carthaginois, livre le combat et soutient long-tems l'effort des Syracusains; enfin il est tué. Bomilcar, ennemi secret du gouvernement de Carthage, fait la retraite qui se change bientôt en déroute. On varie sur le nombre de ceux qui perdirent la vie dans cette journée; mais on convient que tout l'avantage fut pour Agathoclès. En effet, dès ce moment, plus de deux cents places se rendent à lui de gré ou de force, et plusieurs habitants du pays se rangent sous ses drapeaux. Carthage rappelle Amilcar de Sicile. Avant d'en partir, il fait un dernier effort contre Syracuse qui le repousse et l'oblige de lever le siége. Amilcar envoie cinq mille hommes au secours des Carthaginois qui assiégeaient Tunis, et s'occupe lui-même à bloquer Syracuse. Les devins l'assurent que dès le lendemain il soupera à Syracuse. (309.) Il approche de la ville avec une armée de cent vingt mille hommes et cinq mille chevaux. Antandre fait sortir pendant la nuit trois mille hommes de pied et quatre cents chevaux qui tombent à l'improviste sur les Carthaginois et les mettent en fuite. Amilcar, presque le seul qui se dispose à se défendre, est pris et amené à Syracuse, où, après lui avoir fait souffrir mille outrages, il est mis à mort, et sa tête envoyée à Agathoclès. Syracuse, cependant, reste toujours bloquée. Agrigente, Géla, et plusieurs autres villes sous la conduite de Xénodicus, cherchaient à secouer le joug du tyran. Une aventure malheureuse pense ruiner les affaires d'Agathoclès dans l'Afrique. Son fils Archagate avait tué Lyciscus qui dans le vin lui avait fait des reproches trop vifs. Cet officier était très-considéré dans l'armée. Les soldats prennent parti pour lui, et demandent la mort du meurtrier. Agathoclès n'y veut point consentir; les esprits s'aigrissent au point que les soldats se choisissent un chef et vont s'emparer de Tunis. Agathoclès quitte son vêtement de pourpre, se revet d'un mauvais habit et se présente en cet état devant ses soldats, leur déclarant que, puisqu'ils sont las de le voir vivre, il va se tuer. En même-tems il tire son épée et feint de vouloir se la passer au travers du corps. On court à lui,

on s'empresse de lui retenir la main, on lui promet d'oublier la mort de Lyciscus, et on le prie de reprendre ses habits et de marcher à l'ennemi. Agathoclès laisse Archagate à Tunis, court après les Carthaginois, les atteint et les bat. (308.) En même-tems, il fait alliance avec Ophellas, roi de Cyrène, qui aimait d'un amour infâme Heraclide, second fils d'Agathoclès. Mais peu de tems après, il le tue et engage son armée à son service. Il prend, à peu près dans ce même tems, le titre de roi, à l'exemple des capitaines d'Alexandre le Grand, mais il s'abstient du diadême, ornement trop odieux chez les Grecs.

307. La ville d'Utique s'étant révoltée, Agathoclès va l'assiéger, la prend aussi bien que la citadelle, y met tout à feu et à sang, et repasse en Sicile. Leptine et Démophile, ses généraux, venaient d'y remporter une victoire sur Xénodicus. Il en réduit lui-même plusieurs villes qu'il pille, et où il commet de grandes cruautés. Sur ces entrefaites, apprenant que ses affaires d'Afrique, sont en très-mauvais état, il y retourne, laissant à Leptine le commandement de Syracuse, dont le port était bloqué par une flotte carthaginoise de trente-neuf galères, et menacée par l'armée de Dinocrate, qui grossissait de jour en jour. Agathoclès, sans être effrayé, sort avec dix-sept vaisseaux. Arrivé en Afrique, il y hasarde une bataille où il est battu et perd trois mille hommes tués et cinq mille Africains qui désertent. Ne pouvant plus alors tenir tête à l'ennemi, et n'ayant plus assez de vaisseaux pour transporter le reste de son armée en Sicile, il monte sur un bâtiment avec quelques soldats et s'enfuit à Syracuse. Ceux qu'il avait abandonnés, tuent ses deux fils pour punir la désertion du père, et l'armée syracusaine fait son accommodement avec les Carthaginois. Telle fut la fin de la guerre d'Afrique qui avait duré quatre ans.

Agathoclès n'est pas plutôt entré en Sicile, que manquant d'argent, il exige des habitants d'Egeste, des sommes considérables. Sur leur refus, le tyran les livre aux tortures les plus cruelles, où les uns expirent, et les autres se donnent eux-mêmes la mort pour se soustraire à sa barbarie. Son frère Antandre, à Syracuse, fait mourir, par ses ordres, tous les parents des officiers et soldats qui avaient servi en Afrique. Cependant Dinocrate s'était acquis une grande puissance dans la ville, et avait à son

commandement une armée de vingt-cinq mille hommes. Agathoclès traite avec les Carthaginois à bonnes conditions et attaque ensuite Dinocrate avec cinq mille hommes de pied seulement et huit cents chevaux. (306.) Il avait eu soin auparavant de décrier Dinocrate, comme un traître à la patrie. Les deux armées s'étant rencontrées dans un endroit appelé Gorgium, ou Gorgonium, deux mille mécontents passent dans le camp d'Agathoclès; le découragement se met parmi les autres qui prennent la fuite. Un grand nombre est enveloppé et tué. Dinocrate, ne sachant plus que devenir, s'accommode avec Agathoclès. (305.) Ils se réconcilient, et le retour de leur amitié dure jusqu'à la fin de leur vie.

304. Le tyran n'ayant plus d'ennemis en Sicile, revient à Syracuse où il bâtit un superbe palais. Pressé du besoin d'argent, il fait une irruption dans l'île de Lipari, qui ne lui avait donné aucun sujet de plainte, et il y pille le trésor sacré. Cassandre ayant assiégé Corcyre (300), Agathoclès y accourt et bat les Macédoniens. Au retour de ces expéditions, il retrouve les soldats qui avaient tué ses enfants, et les fait tous mourir. Il marie sa fille Lanassa à Pyrrhus, qui devint roi d'Epire, et lui donne pour dot l'île de Corcyre. Feignant d'accompagner sa fille pour la célébration de ce mariage, il entre dans Crotone, en tue les habitants et met la ville au pillage. Il fait ensuite alliance avec les Japigiens et les Peucétiens auxquels il donne des vaisseaux pour pirater, et retourne à Syracuse. Bientôt, (293) étant repassé en Italie avec trente-trois mille hommes et une flotte considérable, il prend Hipponiate, que les Brutiens reprennent après son départ. Pendant qu'il troublait ainsi tout le monde, des troubles s'élevaient dans sa propre maison. (290.) Archagate, fils de celui qui avait été tué en Afrique, fait égorger et jeter dans la mer, Agathoclès, son oncle, à qui le tyran Agathoclès destinait sa succession. Ce prince étant vieux et très-malade, la longueur de sa vie était importune à son petit-fils. Séduit par Archagate, l'homme de confiance du roi, Ménon, empoisonne le curedent d'Agathoclès. Des douleurs incroyables le conduisent à la mort, qu'on prévient même, selon quelques auteurs, en le jetant encore vivant sur le bûcher. (289.) Il avait régné vingt-huit ans, comme général ou comme tyran. Quelques

historiens lui donnent quatre-vingt-quinze ans de vie; d'autres soixante-douze. On est encore moins d'accord sur ses bonnes qualités. Les auteurs contemporains n'ont écouté que la reconnaissance ou la haine, en parlant de lui. Il semble qu'on ne peut refuser à ce prince l'éloquence et la bravoure. On lui reproche avec raison la perfidie et la cruauté, mais on ne peut nier que la Sicile fut très-malheureuse sous son gouvernement. (Justin, L. XX.)

LA DÉMOCRATIE RÉTABLIE DANS SYRACUSE.

Ménon voulant s'emparer de l'autorité souveraine, et se rendre maître dans Syracuse, va dans le camp d'Archagate, le tue en trahison, et engage l'armée à le reconnaître pour général.

Icétas s'oppose aux desseins de Ménon; la démocratie se rétablit dans Syracuse. Les soldats étrangers ayant été oubliés dans le partage des emplois, se révoltent; la guerre finit par leur sortie de Sicile; ils se retirent à Messine, dont ils tuent ou chassent les habitants, et s'emparent de leurs biens. Ils étaient Campaniens; mais ils se donnent dès-lors le nom de mamertins, c'est-à-dire guerriers. Icétas qui s'é-fait fait nommer général de Syracuse, se maintient dans cette magistrature pendant neuf ans, après lesquels il est chassé par Tynion.

280. Tynion se rend maître de l'île pendant que Sosistrate occupe le reste de la ville. La guerre civile est allumée dans Syracuse même. Les Carthaginois viennent l'assiéger par mer et par terre. Tynion et Sosistrate se réconcilient, et députent à Pyrrhus roi d'Epire, gendre d'Agathoclès, pour le prier de venir à leur secours (278).

277. Pyrrhus ayant accepté la place de général des armées siciliennes, arrive en Sicile avec une bonne armée navale. Il réussit d'abord dans tout ce qu'il entreprend, et chasse partout les Carthaginois. Pyrrhus se fait adorer de tous les Siciliens; mais changeant tout-à-coup de conduite, il s'attire à juste titre le reproche d'ingratitude et de perfidie. Entouré de révolte et de sédition, il abandonne la Sicile (276), (*Voyez* Epire.)

275. Hiéron, après la retraite de Pyrrhus, est élu chef de l'armée de Syracuse, avec Artémidore, et son élection est confirmée par le peuple. Il épouse la fille de Leptine, qui avait beaucoup de considération dans Syracuse, et pouvait par-là contenir la bourgeoisie pendant son absence et celle de l'armée.

269. Hiéron marche contre les Mamertins; et par un coup hardi, mais peu légitime, il assure pour toujours son repos et celui du public. C'étaient le plus souvent les étrangers qui le troublaient. Hiéron ayant donc à combattre contre les Mamertins, partage son armée en deux; porte d'un côté les soldats syracusains et de l'autre les soldats étrangers. Se plaçant ensuite à la tête des premiers, comme pour faire une attaque, il laisse les autres exposés aux Mamertins, qui les taillent en pièces. Ainsi délivré de ce qui pouvait exciter des séditions parmi ces troupes, il livre bataille aux Mamertins, dans la plaine de Myle. Son armée toute syracusaine triomphe. Une grande partie des ennemis reste sur la place; les généraux sont faits prisonniers. Cios, leur roi, se fait mourir lui-même. Après cette victoire, Hiéron étant rentré dans Syracuse, en est déclaré roi et reconnu pour tel par tous les alliés. (*Diodor. Sicul.*, l. XXII, *Polyb.*, l. I.)

SYRACUSE RENTRÉE SOUS LE GOUVERNEMENT DES ROIS.

Hiéron II descendait de la famille de Gélon, qui avait occupé le trône de Syracuse. Comme sa mère était d'une condition servile, Hiérocle, son père, selon la barbare coutume de ce tems-là, le fit exposer peu de tems après sa naissance, pensant que cet enfant déshonorait la noblesse de sa race. Si l'on en croit Justin, des abeilles nourrirent pendant plusieurs jours ce pauvre abandonné. L'oracle ayant déclaré que cet événement singulier était un présage assuré de sa future grandeur, Hiérocle le fait reporter à son logis et l'élève avec tout le soin possible. L'enfant tira de cette éducation tout le fruit qu'on en pouvait attendre.

Parvenu à la couronne de Syracuse, non par des crimes, comme un usurpateur, mais par les droits que la vertu et les talents peuvent donner à un grand homme qui veut être le sauveur et le père d'un peuple malheureux, Hiéron est

obligé de se défendre contre les Romains. Ceux-ci, sollicités par les Mamertins, avaient envoyé C. Claudius, tribun légionnaire, à leur secours (265). Le tribun arrive en Sicile et aidé des Mamertins, surprend Messine et chasse de la citadelle l'officier qui y commandait pour les Carthaginois (264). Les Messiniens eux-mêmes ouvrent leurs portes aux Romains. Hiéron se joint aux Carthaginois pour chasser les Romains de toute la Sicile. Hiéron et Hannon sont battus par le consul Appius. Les Romains soumettent en peu de tems soixante-sept places, et se disposent au siége de Syracuse. Le roi leur demande la paix et l'obtient facilement (1), l'intérêt de la république étant de séparer ce prince de l'alliance des Carthaginois. Cette paix dure autant que la vie d'Hiéron, qui, pendant plus de cinquante ans de règne dans Syracuse, n'ambitionna que l'estime, l'amour et le bonheur de ses sujets. Cependant les deux plus puissants peuples du monde se disputaient le reste de la Sicile. (*Voy* Carthage.) Le roi de Syracuse ne prend de part à leurs querelles qu'en faisant passer, dans l'occasion, du secours aux Romains. Cependant comme il était de son intérêt que les étrangers ou mercenaires ne portassent point jusqu'en Sicile leurs armes victorieuses dans la guerre d'Afrique, et que la puissance des Romains fût contrebalancée par celle des Carthaginois, Hiéron accorde à ces derniers (240) le secours dont ils avaient besoin. (*Voy*. Carthage.) Il se comporta toujours néanmoins en ami des Romains. Après leur défaite auprès du lac de Trasimène (217), par Annibal, il redoubla les preuves de son amitié pour eux. Leur mauvais succès à Cannes n'altéra pas même sa fidélité (216). Il voyait bien que, s'il les abandonnait aux Carthaginois, c'en était fait de Syracuse, et qu'il fallait tout risquer pour sauver Rome ou périr avec elle : mais les Romains ne purent le secourir lui-même contre les Carthaginois, qui, fiers de leurs victoires, ravageaient les côtes de Syracuse. Gélon, son fils, qui avait épousé Néréide, fille de Pyrrhus, croyant

(1) Les conditions du traité de paix furent qu'Hiéron remettrait en liberté les prisonniers qu'il avait faits, tant sur les Romains que sur les Mamertins ; qu'il paierait, pour les frais de la guerre, la somme de cent talents d'argent, et demeurerait paisible possesseur de Syracuse et des villes qui en dépendaient. Ce traité, qui n'était que pour quinze ans, devint perpétuel par les avantages que les Romains et Hiéron trouvèrent à vivre dans l'union.

pêchent qu'ils ne soient entendus. Marcellus, irrité, se détermine à attaquer la ville par mer et par terre. Appius Claudius, propréteur, fait l'attaque par terre; Marcellus commande l'armée navale. On était à la fin de juillet. Le fameux Archimède se trouvait alors à Syracuse. Ses machines, mises en jeu, décochaient contre l'infanterie romaine toutes sortes de traits et de pierres d'une pesanteur énorme, qui renversaient et écrasaient tout ce qu'elles rencontraient. D'autres machines, placées sur les murailles, abaissaient sur les galères de grosses poutres, d'où pendaient des antennes armées de crocs et de mains de fer, qui accrochaient ces galères par la proue, les dressaient sur la poupe, les précipitaient dans la mer, ou les ramenant vers la terre, les faisaient pirouetter long-tems et les brisaient enfin contre des pointes de rochers. Le consul, de son côté, avait imaginé une machine appelée sambuque, à cause de sa ressemblance avec un instrument de musique, qui était proprement un escalier large de quatre pieds, surmonté d'une plateforme sur laquelle quatre hommes pouvaient combattre de front et être remplacés en cas de besoin. Huit bâtiments joints ensemble lui servaient de base. Son usage était d'approcher les soldats des murailles; mais l'habileté d'Archimède, dont les machines agissaient à toutes sortes de distances, rendit l'invention de Marcellus absolument inutile, en sorte que les Romains, après avoir perdu beaucoup de monde, prirent le parti de convertir en blocus le siége qui avait déjà duré huit mois.

213. Tandis qu'Appius était devant Syracuse avec les deux tiers de l'armée romaine, Marcellus travaillait à reconquérir les villes qui avaient abandonné le parti des Romains. Imilcon, qui commandait la flotte carthaginoise, faisait de son côté tout ce qu'il pouvait pour conserver ou ramener à l'obéissance de Carthage les places qui avaient été sous sa domination. Les succès varièrent dans les deux partis, et le blocus de Syracuse durait toujours. Le consul désespérant presque de la prendre par la famine, tente quelqu'autre voie (212). Informé par un transfuge qu'on célébrerait le lendemain à Syracuse, et pendant trois jours consécutifs, la fête de Diane, il fait escalader la tour Galéagre pendant que les bourgeois et les soldats, pleins de vin, étaient dans le premier sommeil. Déjà dix mille hommes occupaient le rempart, et d'autres faisaient brèche du côté de l'Hexa-

pyle. Les Syracusains s'éveillent au bruit des trompettes ennemies qui sonnent toutes à la fois; alors ils prennent la fuite, croyant que tous les quartiers de la ville étaient au pouvoir de l'ennemi. Les bourgeois des deux quartiers, appelés la Ville-Neuve et Tyché, se jettent aux pieds du consul, en le priant d'épargner leurs vies et leurs maisons. Philodéme rend le faubourg Euriale; Epicyde abandonne l'Acradine; les assiégés se livrent à Marcellus, et on ouvre toutes les portes aux Romains. On était dans l'automne; le questeur de l'armée s'empare du trésor royal, et la ville est abandonnée au pillage. On ne sauve à peine que des statues et des tableaux qui furent portés à Rome. La joie que Marcellus ressentait d'une telle victoire, fut troublée par la mort du fameux Archimède, qui, malgré les ordres exprès du consul, fut tué par un soldat qui ne connaissait pas ce grand homme. Presque toutes les villes qui avaient embrassé le parti des Carthaginois, se soumettent aux Romains. Marcellus reçoit à Rome (210) l'honneur de l'ovation, vers la fin de l'été. Les Siciliens eux-mêmes font l'éloge de sa droiture et de sa clémence.

LA SICILE DEVENUE PROVINCE ROMAINE.

La Sicile, sous la protection du plus puissant état du monde, jouit d'une tranquillité qui lui avait été inconnue jusqu'alors. Les Siciliens se dégoûtent d'eux mêmes des exercices militaires; et entrant sans y penser dans les vues de leurs vainqueurs, ils s'appliquent à cultiver leur heureux terrain, qui devient le grenier de Rome. Cette situation paisible semblait ne devoir jamais finir. Des esclaves maltraités et réduits à la dernière misère par des maîtres impitoyables qui, pour la plupart, étaient chevaliers romains, perdent patience, s'assemblent, et prennent la résolution de secouer le joug. Eunus, ou Xanus, l'un d'eux était natif de Syrie, et avait été pris à la guerre; mais était par-dessus tous les autres un homme hardi et capable d'en imposer à la multitude, par ses prétendues connaissances dans la magie. La déesse de Syrie lui avait apparu, à ce qu'il disait, et lui avait promis qu'il serait roi. Ses camarades, au nombre de quatre cents, viennent le trouver armés de fourches, de faulx, et d'autres instruments rustiques. Eunus, avec sa troupe, entre dans Enna, et en massacre presque tous les habitants. Damophile, l'un de ces maîtres durs, est enlevé

avec sa femme et sa fille; l'époux est jugé et exécuté à mort sur-le-champ, après toute sorte d'insultes; son épouse aussi cruelle que lui, subit le même sort quelques jours après; mais leur fille qui s'était toujours montrée plus humaine, est envoyée à des parents qu'elle avait à Catane. Après cette expédition, EUNUS est déclaré roi, prend le diadême avec les autres ornements de la royauté, et se fait appeler ANTIOCHUS. Ceux de ses compagnons qui paraissaient les plus prudents, sont choisis pour son conseil. En trois jours le nouveau roi se trouve à la tête de six mille hommes, et bientôt de soixante-dix mille (138); alors il se croit en état d'attaquer Manilius, qui commandait une légion en Sicile. Son heureuse témérité le rend vainqueur du général romain, et son camp est livré au pillage. L'année suivante (137) le préteur Pub. Cornelius Lentulus est également maltraité. Son successeur C. Calpurn. Pison, aussi préteur, veut attaquer les révoltés et se voit obligé de se retirer avec désavantage (136). Le préteur L. Plautius Hipsæus, avec une armée de huit mille hommes, n'a pas un meilleur sort. Les rébelles prennent Tauromenium, dont ils font leur place d'armes. Leur nombre augmente jusqu'à cent mille. Les esclaves d'Italie, d'Attique et de Macédoine imitant ceux de Sicile, le consul Fulvius y passe (135) avec une armée et ne peut les réduire. Deux ans après, le consul L. Calp. Pison s'y transporte, fait lever aux rebelles le siége de Messine (133), qui n'avait pas voulu suivre leur exemple, leur tue six mille hommes, et leur prend plusieurs prisonniers qu'il fait mettre en croix. (132) Le consul Rupilius met le siége devant Tauromenium et la bloque en même-tems par mer et par terre. La famine y devient extrême. Les assiégés, après avoir dévoré leurs femmes et leurs enfants, se mangent eux-mêmes. Un Syrien, nommé Sérapion, livre la citadelle aux Romains. La ville est contrainte de se rendre. Toute la garnison est précipitée du haut d'un rocher. Enna est pareillement prise et traitée avec la dernière rigueur. Cléon, compagnon d'Eunus, tombe entre les mains de l'ennemi, mais périt bientôt après de ses blessures. Eunus se sauve avec six cents hommes. Le consul le poursuit; presque tous ses gens se tuent; Eunus se cache dans une caverne avec quatre domestiques. On les en tire par force, on les charge de chaînes et on les met en prison à Morgantium. Leur maître est assez heureux pour y mourir bientôt. Rupilius, après avoir repris toutes

les villes dont les rebelles s'étaient emparés, pacifie la province et retourne à Rome (131), où il reçoit l'honneur de l'ovation.

L'injustice des Romains et l'inexécution des ordres du sénat, causent en Sicile une nouvelle guerre d'esclaves, qui n'est pas moins cruelle que la première. Des malheureux traités injustement par leur maîtres, ne recevant point de satisfaction du préteur romain, se retirèrent dans un bois consacré aux dieux Palices (105). Là, se croyant assez forts pour se révolter, ils prennent la résolution d'assassiner leurs maîtres et l'exécutent. Licinius Nerva ne pouvant les réduire par la force, a recours à la trahison. Un certain Caïus Titinius, chef de bandits, échappé à un jugement de mort prononcé à Rome, et très-lié avec ces esclaves, introduit le général romain dans leur fort, et ils sont tous mis à mort, ou par l'épée des Romains ou par la leur propre. Quelque tems après, un nommé Salvius en ayant rassemblé plus de vingt mille, se fait déclarer roi, puis va mettre le siége devant Morgantium. Dans une première action les Romains perdent six cents hommes et six mille sont faits prisonniers; mais dans une autre, où des esclaves fidèles secondent leurs maîtres, les révoltés sont obligés de lever le siége. Dans le même tems, une autre troupe d'esclaves égestains et lilybéens, qui s'étaient donné pour chef un certain Athénion, osaient, avec dix mille hommes, entreprendre le siége de Lilybée, l'une des plus fortes places qui fût alors dans le monde; mais leur témérité ne leur réussit point. Athénion va se joindre à Salvius, qui prend le nom de Tryphon, célèbre en Syrie, et commande à plus de quarante mille hommes. Il ravage le pays des Léontins et se rend maître de Triocale, où il se bâtit un magnifique palais. Licin. Lucullus, successeur de Nerva, marche contre ces révoltés, avec une armée de cent soixante mille hommes (104). On se rencontre aux environs de Scirtée, assez proche de Triocale. Quelques jours s'étant passés en escarmouches, on en vient à une action générale. Athénion fait des prodiges de valeur; mais il est blessé et tombe par terre. Son armée, ne le voyant plus, se débande. Les Romains tuent jusqu'à vingt mille esclaves. L'année suivante, Tryphon étant mort, tous les révoltés reconnaissent Athénion pour leur général et leur roi (103). L'armée prétoriene est défaite et le camp romain pillé. Macella devient la place d'armes du vainqueur,

Le consul Aquilius vient en Sicile (101), par ordre du sénat, pour mettre fin à tous ces mouvements. Il commence par couper les vivres aux révoltés. Une bataille, où Athénion est tué (100), termine cette guerre qui avait duré quatre ans. Tous les esclaves, dispersés par la mort de leur chef, périssent par le fer ou par la famine, ou se tuent eux-mêmes. Dès ce moment, il fut défendu aux esclaves de Sicile, sous peine de la vie, de porter des armes. On prétend que ces guerres serviles coûtèrent la vie à cent mille esclaves. Aquilius eut à Rome l'honneur de l'ovation, et la mémoire en a été conservée par une médaille qui subsiste encore (1787). Asellius, nommé préteur de la Sicile, travaille à réparer les malheurs de cette province (98) et y réussit. Pompée y fait refleurir l'ordre et la paix (82), que Perperna, partisan de Marius et ennemi de Sylla y avait troublés. Cicéron y exerça aussi les fonctions de questeur de Lilybée (75), et s'y fit beaucoup d'honneur pendant que Sextus Peduceus y remplissait celles de préteur. C'est à ce questeur romain qu'on fut redevabla de la découverte du tombeau d'Archimède à Syracuse. Verrès exerça ensuite la préture en Sicile; pendant trois ans qu'il gouverna cette île, il ne cessa de la vexer par ses rapines et ses cruautés. (71) Sur les plaintes des Siciliens, appuyées de l'éloquence de Cicéron, le sénat, malgré ses grandes richesses, le condamne enfin à trois cent soixante-quatre mille livres de restitution. Quoique l'orateur romain eût bien défendu la cause des Siciliens, la modicité de cette restitution, conforme à ses conclusions, ne lui fit pas honneur. La guerre civile entre César et Pompée (51) semblait menacer la Sicile d'un plus grand fléau. Cependant elle fut ménagée par la bonne conduite de Caton, alors préteur de l'île, qui sut s'accommoder aux circonstances et avec Curion, partisan de César, tandis que lui-même leur ménageait la bienveillance de Pompée. Mais après l'assassinat de César, les choses changèrent bien de face en cette île. Sextus Pompeius s'empare (44) alors de la Sicile, la maltraite et la pille pendant cinq ans (39). Ce tems écoulé, Octave César se met en devoir de disputer cette province à Pompée (36), et la guerre entre eux dure jusqu'à l'entière défaite de Pompée, de Lépide et d'Antoine (31). Alors maître de la Sicile et du monde connu, Octave donne tous ses soins pour rétablir une

province dont il savait que Rome pouvait retirer de si grands avantages. Dans le partage des provinces de l'empire romain, la Sicile échut au sénat.

Depuis J. C.

La Sicile, accoutumée au joug des Romains, ne donne plus occasion à des scènes intéressantes. Cette patience fut peut-être le fruit de la prédication de l'Evangile. Car quoiqu'on ne sache rien de précis sur l'origine du Christianisme dans cette île, il est certain qu'elle renfermait des Chrétiens très-zélés dès les premiers tems. Les actes des apôtres nous apprennent que saint Paul demeura trois jours à Syracuse, et nous pouvons bien présumer de son grand zèle animé de la chaleur du Saint-Esprit, qu'il aura converti au moins quelques Syracusains; sans admettre les histoires presque toutes apocriphes des plus anciens martyrs de la Sicile, on peut inférer des persécutions que ce pays a souffertes, que le Christianisme y était florissant avant que cette religion devint celle de l'empire.

(69—79 depuis Jésus-Christ.) Il paraît que sous le règne de Vespasien, il y eut quelques mouvements séditieux à Palerme; car l'empereur distribua tout ce territoire aux soldats vétérans, punition ordinaire des villes rebelles. Adrien, suivant les médailles, a voyagé en Sicile et fit du bien aux Siciliens (126 dep. J.-C.). On en voit une où il est qualifié *Restitutor Siciliæ*. Sous le faible empire de Gallien, des voleurs s'attroupent et mettent l'île à contribution (261 dep. J.-C.); on a bien de la peine à les détruire. Probus étant empereur, des Français, qui étaient dans le Pont, s'emparèrent de quelques vaisseaux (280) dont ils se servirent pour faire quelques courses dans la Sicile; ils pillèrent Syracuse, où ils firent un grand carnage, et regagnèrent heureusement leur pays. Cette année, la Sicile, soumise à Maxence, lui fournit un nombre considérable de troupes dans la guerre qu'il fit à Constantin (311). Sous ce même empereur, les gouverneurs de Sicile, qu'on avait appelés proconsuls, préteurs ou présidents, prirent la qualité de correcteurs. On les appelait en grec στρατηγος, de là vient le titre de stradigo (ou général) que porte encore aujourd'hui (1787) le gouverneur de Messine. Les sciences conti-

nuaient d'être cultivées en Sicile. La religion chrétienne n'y était pas moins florissante. Chrest, évêque de Syracuse, envoyé à Arles par l'empereur (314), y signe, avec son diacre Flore, les actes de ce concile assemblé contre les donatistes. Onze ans après, Capiton, évêque dans la Sicile, assiste au concile général de Nicée (325). Constantin étant mort dans l'année 337, la Sicile échéoit en partage à Constant, le treizième de ses enfants. Magnence le détrône le 18 janvier 350, le fait tuer le 27 février par Gaïson et devient le maître de la Sicile. L'année suivante (351), le 28 septembre, Constance remporte la victoire sur Magnence, à Murse. L'usurpateur, sans ressource, se tue lui-même deux ans après, dans le mois d'août (353). Sous le règne de Valentinien, un concile célèbre, assemblé dans on ne sait quelle ville de la Sicile, reçoit la consubstantialité du Fils et la foi de Nicée (366). La guerre entre l'empereur Théodose et le tyran Maxime cause de grands troubles dans cette province (387). L'hérésie pélagienne en profite pour s'y répandre et y fait de grands progrès, surtout à Syracuse (408), où les hérétiques sont soutenus et cultivés par Celestius, disciple de Pelage, et ensuite par le fameux Julien. Alaric, roi des Goths, après avoir saccagé Rome, forme le dessein de conquérir la Sicile. Une mort subite, qui l'emporte (410) lorsqu'il délibérait auprès de Rhége sur ce qu'il avait à faire, rend la tranquillité à la Sicile. Les Messiniens font remonter jusques-là, mais sans fondement solide, le privilége qu'ils ont de porter pour armes une croix d'or dans un champ de gueules. Ce fut, selon eux, la récompense du secours efficace qu'ils donnèrent à l'empereur Arcadius. Genseric, roi des Vandales, a plus de succès qu'Alaric. Il passe en Sicile (440), la ravage et fait le siége de Palerme, qui se défend long-tems. L'empereur Théodose II envoie contre lui une flotte puissante (441). Genseric amuse Théodose qui est obligé, l'année suivante (442), de rappeler sa flotte. La paix se fait, et la Sicile est rendue à Valentinien III (445 dep. J. C.). Ce prince ayant été tué (455), l'impératrice, sa veuve, prie Genseric de venger sa mort. Il accourt à Rome, y marie le prince Hunneric, son fils, avec Eudoxie, fille de Valentinien, puis fait des descentes dans l'Italie et dans la Sicile, dont il s'empare sous prétexte de faire valoir les droits de sa belle-fille. Les catholiques de Sicile eurent beaucoup à souffrir sous le gouvernement de Genseric, qui protégeait les Ariens. Cependant il reçut un grand échec en Sicile, où

les Vandales furent taillés en pièces par le comte Marcellin (465 dep. J. C.), dont la victoire fit rentrer cette province sous la domination de l'empereur d'Orient. Le comte ayant été tué en trahison, par ordre même de la cour, Basilisque, qui depuis s'empara de l'empire, est nommé gouverneur de la Sicile. Ce nouveau gouverneur, instruit que Théodoric, fils de Triarius, roi des Goths, s'était révolté contre l'empereur Léon (471 dep. J. C.), sort de son gouvernement et dissipe les rebelles. Genséric, profitant de la confusion où étaient les affaires des Romains, fait de nouvelles courses en Sicile. Il conclut ensuite un traité avec Odoacre, qui s'était rendu maître de l'Italie (476 dep. J. C.), par lequel il cède à celui-ci toutes ses prétentions sur la Sicile, sous les réserves de la souveraineté de la Sicile, d'un tribut annuel et de la propriété de quelques places. Odoacre, ayant été tué par Théodoric, roi des Goths, celui-ci est reconnu souverain de la Sicile (493 dep. J. C.), et en donne le gouvernement au célèbre Cassiodore, qui, par son éloquence et son autorité, empêche les Siciliens de remuer. Ils jouirent de cette tranquillité sous le gouvernement des Goths, jusqu'au règne de Justinien, qui conçut le projet de réunir à l'empire l'Afrique, qui en avait été arrachée par les Vandales. Bélisaire, général de l'armée romaine, aborde en Sicile (533 dep. J. C.); Amalasunthe, mère et tutrice d'Athalaric, petit-fils de Théodoric, roi des Goths, mort depuis sept ans, fait un traité avec Justinien, par lequel elle s'engage à fournir des vivres à l'armée de l'empereur. Les Goths et Justinien se disputent la propriété du fort de Lilybée. Amalasunthe entrait dans les vues de Justinien. Mais Athalaric étant mort avant le succès des desseins de la régente, elle est obligée de déclarer Théodat roi des Goths (534 dep. J. C.). Il était fils d'Amalfrède ou Amalafride, sœur de Théodoric, qui avait épousé en secondes noces Thrasamond. Le nouveau roi commence par faire arrêter, et ensuite mourir, la régente. Justinien envoie Bélisaire contre Théodat. L'armée romaine s'empare de Catane sans résistance; Syracuse lui ouvre ses portes; plusieurs autres villes suivent son exemple; la Sicile rentre ainsi sous le joug de Constantinople. Quinze ans après (549 dep. J. C.), ou environ, Totila passe en Sicile, la ravage et s'empare de plusieurs villes. Artabane, envoyé en Sicile par Justinien (550 dep. J. C.), en chasse tous les Goths.

565—641 dep. J. C. Depuis la mort de Justinien jusqu'au

règne de Constant, la Sicile fut plus d'une fois envahie par les Barbares; mais on ne sait point le détail de ces invasions. La vingt-deuxième année de son règne (663 dep. J. C.) ce prince, qui n'avait séjourné à Rome que depuis le 5 au 17 juillet, s'était retiré à Naples. Son attachement au monothélisme l'y rend odieux; il passe en Sicile et vient, dans le mois de septembre de cette année, s'établir à Syracuse. Sa présence cause de grands maux aux Siciliens. On les tourmente par des exactions tyranniques; les églises mêmes ne sont pas à l'abri de l'avidité de l'empereur et de ses ministres. Elle révolte un furieux qui prend la résolution de venger le public. Constant est tué à Syracuse, sur la fin de septembre (668 dep. J. C.) (1), dans le bain de Daphné. Mizzizi ou Mézetti, Arménien, est proclamé empereur malgré lui. Constantin Pogonat, fils et successeur de Constant, vient en Sicile avec une flotte, prend Mézetti et le fait mourir, ainsi que tous ceux qui avaient eu quelque part à la mort de Constant. Peu après, les Sarrasins, profitant des troubles occasionés par la mort de l'empereur (669 dep. J. C.), débarquent en Sicile, avec une flotte envoyée par Moavie, calife de Damas. Syracuse était sans garnison. Elle est prise; les barbares enlèvent toutes les richesses qu'ils y trouvent, y font un très grand carnage, détruisent les églises et ne font aucun quartier aux ecclésiastiques ou aux moines qui tombent entre leurs mains; après quoi ils s'en retournent à Alexandrie, chargés de richesses immenses. Justinien le Jeune, fils et successeur de Constantin Pogonat, fait rentrer l'église romaine dans ses biens de Sicile (685 dep. J. C.) qui avaient été engagés. Sergius, grand écuyer et gouverneur de la Sicile, apprenant que la ville de Constantinople était assiégée (718 dep. J. C.) par l'armée d'Omar II, couronne empereur un homme de sa maison, appelé Basile, dont il change le nom en celui de Tibère. Le siége de Constantinople étant levé, l'empereur Léon l'Isaurien envoie en Sicile Paul le Chartulaire, avec titre de patrice et de gouverneur. Paul aborde en Sicile sans obstacle et entre dans Syracuse. Sergius s'enfuit aussitôt en Calabre. Les Syracusains proclament Léon empereur et livrent Basile et ses courtisans à Paul, qui leur fait couper la tête. Léon, entêté des sentiments des Iconoclastes, veut tirer une vengeance signalée (730 d. J. C.) des papes qui lui résistaient,

(1) 15 juillet 668 (Anastase); 15 juillet 669 (Mansi). (*Editeurs*).

confisque les biens que l'église romaine avait dans la Calabre et la Sicile, et détache plusieurs provinces du patriarchat de Rome, entre autres la Sicile, qui commence dès-lors à reconnaître l'autorité patriarchale de l'archevêque de Constantinople. L'impératrice Irène veut faire enlever Helpidius (780 dep. J. C.) qui était gouverneur de la Sicile. Les Siciliens empêchent qu'on ne lui fasse violence. Le patrice Théodore est envoyé en Sicile, avec une flotte considérable, pour faire la guerre à Helpidius (781 dep. J. C.) Après plusieurs combats, le patrice demeure victorieux. Helpidius se retire chez les Sarrasins, où il est bien reçu. Ces Barbares entreprennent une nouvelle expédition en Sicile (820 dep. J. C.), surprennent Palerme, et de-là font des courses dans toute l'île. Les Siciliens implorent le secours de tous les princes chrétiens. Boniface, comte de Corse, fait une descente en Afrique, et met quatre fois en fuite les Sarrasins, qui rappellent toute leur armée de Sicile; mais ils y reviennent bientôt avec une nombreuse flotte commandée par Sabar (821 dep. J. C.). Grand combat naval entre les Chrétiens, commandés par Théodose, amiral de l'empereur Michel le Bègue et les Infidèles. Les premiers sont entièrement défaits; mais le vainqueur tourne ses courses du côté de la Dalmatie, et retourne en Afrique. Nouvelle irruption de ces Barbares (825 dep. J. C.), quatre ans après. On n'en sait pas bien l'événement.

Euphème, un des principaux seigneurs de Sicile, où il commandait un corps considérable de troupes, devient éperduement amoureux d'une religieuse, et l'enlève de son couvent malgré elle. L'empereur Michel ordonne qu'on coupe le nez au coupable, et qu'on le fasse mourir. Euphème ayant engagé l'armée à le protéger, elle le proclame empereur; mais ne se sentant point assez fort pour se soutenir, il a recours aux Sarrasins d'Afrique. Le roi de ces barbares le prend sous sa protection, arme une flotte considérable, et fait partir pour la Sicile une armée de quarante mille hommes sous le commandement de Halcam, ou Adelcam. Vers le milieu du mois de juillet (827 dep. J. C.), elle descend près de Mazare, où elle ne trouve aucune résistance. Les Infidèles prennent d'abord Sélinunte, dont ils traitent les habitants avec une cruauté inouïe. Plusieurs villes craignant un pareil traitement, se rendent aux Barbares. Halcam fait bâtir une forteresse sur la montagne appelée Bonifato, et lui donne son nom qu'elle porte encore. Les Siciliens revenus de leur terreur, mettent le siége

devant Halcam. Une nouvelle armée arrivée au secours des barbares, fait lever le siége, et contraint la plupart des villes de l'île à se soumettre à l'obéissance d'Euphème, que les Sarrasins faisaient proclamer roi dans tous les pays dont ils faisaient la conquête. Les Syracusains se refusant à cette obéissance, Euphème demande une conférence avec des députés. On lui envoie deux frères, avec lesquels il avait été autrefois très-lié. Il commence par les embrasser; pendant ce tems-là, les deux députés syracusains le prennent par les cheveux, le poignardent, et lui coupent la tête. C'est à cette année (1) qu'on rapporte la date de la fabuleuse donation îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile, faite au pape Pascal par Louis le Débonnaire, qui n'avait jamais eu droit à un pouce de terrain dans ces pays-là. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que toute la Sicile, excepté Syracuse et Tauroménium, se soumit aux Sarrasins de gré ou de force. Palerme fut la principale résidence des Sarrasins, et la demeure des gouverneurs de Sicile qui dépendaient du roi de Tunis; et lorsque ce royaume de Tunis fut réuni au califat d'Egypte, la Sicile dépendit du calife Egyptien, qui nommait l'émir, ou gouverneur de la Sicile. Mahomet, fils d'Abdalah, le premier de ces émirs, en exerça les fonctions cette année (843 dep. J. C.). Deux ans après, il augmenta son gouvernement par la prise de Motica et de Lentini (845 dep. J. C.). Une action très-vive entre les Chrétiens et les Infidèles coûta la vie à neuf mille des premiers. L'année suivante, Raguse, en Sicile, se soumet aux Sarrasins. Grégoire Asbesta, évêque de Syracuse, allume, dans la Sicile, le premier feu du schisme qui partage depuis long-tems les Grecs et les Latins, et se déclare contre Ignace, patriarche de Constantinople, qui lui avait défendu d'assister à son sacre jusqu'à ce qu'il se fût justifié d'accusations très-graves intentées contre lui. Ignace n'ayant pu ramener Grégoire à la raison, le dépose dans un concile tenu en 847 à Constantinople, et met Théodore à sa place. Le pape Benoît III approuve la déposition de Grégoire, qui proteste contre le jugement du concile et du pape. Le 4 juillet (852 dep. J. C.), Mahomet meurt après avoir gouverné la Sicile depuis neuf ans. Alaba, successeur de Mahomet, s'empare de la forteresse de Buterie (854 dep. J. C.). Ignace étant brouillé avec la cour de Constantinople, Grégoire ordonne Photius patriarche de cette

(1) C'est en 817 (*Voy.* Pagi et Muratori). (*Note des Editeurs*).

église le jour de Noël 857. Alaba, après une victoire signalée sur les Chrétiens, que leurs dissensions affaiblissaient, se rend maître le 15 avril (859 dep. J. C.) de l'importante place d'Enna, où il établit une mosquée. (860 dep. J. C.) Le pape Nicolas désaprouve la déposition d'Ignace et l'ordination de Photius, et presse l'empereur Michel de faire rendre, à l'église de Rome, les patrimoines de Calabre et de Sicile qui lui avaient été enlevés, et d'ordonner que l'évêque de Syracuse reconnaîtrait à l'avenir celui de Rome pour son métropolitain. Zacharie, évêque de Tauroménium, se déclare aussi pour Photius. Le pape ne veut pas le recevoir à la communion; Photius donne à Zacharie la qualité d'archevêque, dépendant néanmoins de la juridiction métropolitaine de Syracuse, transfère Grégoire au siége de Nicée, et érige l'évêché de Messine en archevêché (862 dep. J. C.). Cependant Alaba étant mort, les Sarrasins élisent pour émir Abdalah, son fils; mais il ne gouverne pas long-tems la Sicile, le roi d'Afrique n'ayant peut-être pas approuvé son élection. Ciafagias le remplace. Les légats du pape, vaincus par les mauvais traitements, les menaces, et les promesses de l'empereur ont la faiblesse d'approuver la déposition d'Ignace, et l'ordination de Photius. La conduite des légats est blâmée à Rome. Grégoire et Photius sont condamnés dans un concile (863 dep. J. C.). Les Sarrasins vont toujours s'aggrandissant dans la Sicile. Néetum leur est livré (864 dep. J. C.). Ignace ayant été rétabli et Photius déposé (867 dep. J. C.), on trouve l'original d'un concile général contre le pape Nicolas, et des preuves de sa supposition, toutes de la main de Grégoire. Le concile général tenu à Constantinople cette année, confirme la condamnation de Photius (869 dep. J. C.). Euthyme, évêque de Catane, et neuf autres prélats qui avaient reconnu Photius, demandent et obtiennent du concile leur pardon. Le 29 novembre (870 dep. J. C.), Mahomet, fils et successeur de Ciafagias, est assassiné par ses propres eunuques. On les arrête, et ils sont punis. Ahmed lui succède par l'autorité du roi d'Afrique. Mahomet, roi d'Afrique, meurt dans le mois de novembre de cette année (875 dep. J. C.) Ibrahim le remplace, et quitte Cairouan pour venir en Sicile. Il y remporte plusieurs victoires, et prend plusieurs places aux Chrétiens; mais nous ne savons pas le détail de ces événements. Néanmoins les Sarrasins, qui n'étaient pas encore maîtres de Syracuse ni de Tauroménium, vien-

nent faire le siége de cette première ville (878 dep. J. C.). L'empereur Basile donne ordre au patrice Adrien, amiral de l'empire, d'aller secourir cette place. L'amiral, sous le prétexte d'attendre dans le Péloponèse un vent favorable, donne aux Barbares tout le tems de s'en emparer. Les assiégés sont réduits à manger du pain fait avec de la farine d'os d'animaux mis en poudre, et ensuite à dévorer leurs propres enfants. Une peste survenue met le comble à leurs maux. Cependant ils se défendaient avec un courage admirable, quoique les assiégeans fussent cent contre un. Après un grand nombre de combats, tant sur mer que sur terre, il faut céder au nombre; la ville est emportée d'assaut le 21 mai (878 dep. J. C.), et traitée avec l'inhumanité ordinaire aux Barbares. Ainsi fut détruite une des plus célèbres villes du monde. Palerme devient alors la capitale de la Sicile. Le pape Jean VIII consent, cette même année, à ce que Photius soit rétabli sur son siége, et lève les excommunications portées contre lui.

885 Dep. J. C., Alhassan, successeur d'Ahmed, rend la liberté aux Syracusains prisonniers qui peuvent se racheter (889 dep. J. C.). Grand combat cette année près Melazzo, entre la flotte impériale et celle des Sarrasins. Cinq mille chrétiens périssent dans cette action. L'empereur Léon le Sage fait une trève avec les Sarrasins de Sicile (896 dep. J. C.). Abul-abbas arrive d'Afrique dans cette province, et y débarque le 24 juillet (900 dep. J. C.) près de Maza, et le 8 septembre, prend Palerme où il fait un grand carnage des habitants, l'an 901, selon les chroniques arabes, ou 909 selon les auteurs latins. Les Sarrasins de Palerme se révoltent contre le roi d'Afrique (909 dep. J. C.) et font alliance avec les Grecs d'Italie. Ibrahim, ou Abraham, ordonne à son fils de passer en Sicile avec une armée considérable. Le prince s'empare de Palerme, passe le détroit et détruit Rhége. Le roi lui-même arrive en Sicile, et surprend Tauromenium pendant que les habitans dînaient. Il traite la ville avec la plus grande cruauté. On arrache le cœur à l'évêque Procope; on lui coupe ensuite la tête, ainsi qu'aux clercs qui l'acompagnaient, et leurs cadavres sont jetés au feu. Ibrahim meurt subitement peu après cette expédition. Almahddi, son fils, prend la qualité de calife et ne reconnaît plus de supérieur (910 dep. J.-C.). Après avoir de-

meuré cinquante jours en Sicile, il retourne en Afrique. Amram, son successeur dans la qualité d'émir de Sicile, y est tué à Palerme le 27 janvier dans quelque sédition (913 dep. J.-C.). Le 28 mai suivant, Korhab le remplace. Korhab est déposé trois ans après le 14 juillet. (916 dep. J.-C.) Le 15 du mois d'août qui suit, Abusaid vient en Sicile avec une grosse armée. Les Siciliens refusent de le reconnaître pour émir, et l'assiégent pendant six mois. (918 dep. J.-C.) Salem, nommé à sa place, fait, l'année suivante, (919 dep. J.-C.) un accommodement avec les habitans de Tauromenium et de quelques autres forteresses. Le calife d'Afrique envoye un général qui prend le fort de Sainte Agathe (924 dep. J.-C.). Salem et deux autres commissaires du calife, condamnent à une grosse amende (927 dep. J.-C.) les Siciliens qui s'étaient révoltés. Cinq ans après (932 dep. J.-C.), le même crime leur attire la même punition. Almahddi, ou Almoade, ou plutôt Abdalla Mahadis, après vingt-quatre ans et quelques mois de règne, meurt cette année (934 dep. J.-C.). Le 10 mars de la même année, Rendash, gouverneur de Tauromenium, est tué près du palais de Salem.

937. Les Agrigentins, mécontens du gouvernement de Salem, chassent, le 28 avril, la garnison qui était chez eux. Salem marche contre eux et met le siége devant la forteresse Asrah. Les Agrigentins étant accourus, taillent en pièces les Sarrasins, le 24 juin, et les poursuivent jusqu'à Palerme, qu'ils essayent de surprendre. Salem, sortant de la ville le jour suivant à la tête des habitans, met les révoltés en fuite. Le 17 septembre de l'année suivante, autre action entre Salem et les rebelles (938 dep. J.-C.). Ceux-ci sont battus, et leurs chefs étant tombés entre les mains de l'émir, sont empalés. De nouvelles armées de peuples mécontens se mettent en campagne. Salem vient les attaquer le 7 octobre, et les met en déroute. Le 23 du même mois, Chalil, général du calife, entre dans Palerme avec une armée nombreuse, renverse les murailles de la ville, et en abat les portes, afin d'ôter aux habitans toute envie de se révolter. Le 9 mars suivant (939 dep. J.-C.), grande action entre les Agrigentins et Chalil; les rebelles ont l'avantage. Salem assiége Agrigente pendant huit mois et ne peut la prendre. Chalil fait venir de nouvelles troupes d'Afrique, et s'empare des

forteresses de Butère, d'Assarum et de Selafanum: De là; il va faire le siége de Calatabellota, qui dure long-tems. Les rebelles font lever ce siége, en novembre (940 dep. J.-C.), surprennent les assiégeans, les mettent en fuite et s'emparent de tous leurs bagages. Salem meurt. Les Africains reviennent assiéger Calatabellota, et la prennent dans le mois de mars (941 dep. J.-C.). Le 20 novembre suivant, Chalil prend Agrigente, et envoie un grand nombre de prisonniers en Afrique, où il retourne lui-même le 10 septembre (942 dep. J.-C.), après avoir nommé deux gouverneurs à Palerme. Le gouvernement de la Sicile échecoit six ans après à Hasan (948 dep. J.-C.). Il soumet presque tout le pays, et y rétablit la justice et le bon ordre, que l'on n'y connaissait plus depuis les guerres civiles. Néanmoins il se forme une conspiration contre lui (949 dep. J.-C.) Les chefs en sont arrêtés; on leur coupe les pieds et les mains, puis on les pend. Hazan retourne en Afrique, après avoir gouverné la Sicile pendant cinq ans et deux mois (954 dep. J.-C.). Son fils Ahmed, appelé aussi Abulassan Binilassa, lui succède avec l'agrément du nouveau calife Muazzi Lidinilla. Basile, amiral de l'empereur Constantin Porphyrogénète, fait une descente en Sicile, et prend Thermes (956 dep. J.-C.). Plusieurs infidèles sont tués auprès de Mazare. Ahmed, et son frère Ammar, qui commandait la flotte du calife, mettent en fuite Marianus, l'amiral grec (958 dep. J.-C.), le battent complètement dans une seconde action, et lui tuent plus de vingt mille hommes. Ahmed emmène avec lui trente principaux seigneurs de Sicile (960 dep. J.-C.), qui étaient encore chrétiens. Le calife les oblige de se faire mahométans, et ordonne que tous les enfans de la Sicile, au nombre de quinze mille, soient circoncis le même jour que le fils d'Ahmed. Tauromenium se révolte. Ahmed l'assiége et la prend dans le mois de décembre de l'année suivante (962 dep. J.-C.). L'émir de la Sicile meurt à Palerme âgé de cinquante-trois ans (965 dep. J.-C.). Jacsum parvient du rang d'esclave à la dignité d'émir de Sicile. Nicéphore Phocas fait une expédition en Sicile (969 dep. J.-C.). Elle est d'abord heureuse. Syracuse, Himère, Tauromenium, Lentini, se soumettent aux Grecs. Manuel, cousin de l'empereur, poursuit les Sarrasins jusques dans leurs retraites, mais il donne dans une embuscade, où les barbares font un grand car-

nage des Grecs. Manuel lui-même est pris et pendu. La flotte impériale, commandée par Nicétas, eunuque, ne fait aucune résistance. Le Patrice Nicétas est lui-même fait prisonnier. Les Sarrasins reprennent aisément les villes dont les Grecs s'étaient emparés. Le calife nomme Abulcassem, frère d'Ahmed, émir de Sicile (970 dep. J.-C.). Ce nouveau gouverneur soumet quelques places qui avaient secoué le joug mahométan (975 dep. J.-C.). Abulcassem remporte trois victoires contre les Chrétiens (982 dep. J.-C.), toujours disposés à la révolte. La troisième lui coûte la vie. Il avait gouverné l'île pendant douze ans, cinq mois. Son fils Gaber ou Geber s'empare du gouvernement, sans attendre le consentement du calife. Giafar est nommé émir de Sicile (984 dep. J.-C.), et meurt bientôt après; il est remplacé par son frère Abdallah qui meurt (989 dep. J.-C.), après cinq ans d'exercice. Abul Fotuph Isuph, lui succède et n'exerce pas long-tems. Il a pour successeur, Giafar, son fils. Ahakem, autre fils de Isuph, gouverna la Sicile avec plus de sagesse que son frère (1016 dep. J. C.). Oreste, grand écuyer de Constantin, empereur de Constantinople, entre en Sicile avec une armée considérable (1020 dep. J.-C.), mais affaiblie par les maladies, et est battu par les Sarrasins. Maimon, général des Sarrasins d'Espagne, appelé peut être par ceux de Sicile, prend la ville de Pactes le 17 juillet, (1027 dep. J.-C.) ravage le territoire de Syracuse, et brûle tout ce qu'il rencontre de Chrétiens. Cependant il s'humanise ensuite avec eux, et leur permet l'exercice de leur religion. Les Siciliens, mécontens du gouvernement d'Alhakem, demandent du secours à Almoet Binbadis, gouverneur d'Afrique, et qui en était comme le roi. Abdalha, fils de ce gouverneur, marche contre Alhakem (1035 dep. J.-C.), et l'oblige de se renfermer dans le château d'Alchasar, près de Palerme, où il l'assiége. Ahakem est tué dans ce siége. Les Siciliens refusent de se soumettre au gouverneur d'Afrique, et battent les Africains qui s'en retournent dans leur pays. La Sicile ne reconnaît plus dès-lors l'autorité du calife. Assasam, appelé aussi Apollophar, se met à la tête d'une partie du peuple. Une autre partie qui avait pour chefs Abdallah, Ali et Binithame, s'empare de Trapani, d'Agrigente et d'Enna. Michel Paphlagonien, empereur de Constantinople, croyant pouvoir profiter de cette division, dépêche Georges Pro-

batà, en Sicile, pour traiter avec les premiers. Mais Apochaps se déclare contre son frère Apollophar; ils en viennent aux mains, et sont tour-à-tour vainqueurs et vaincus. Apollophar, avec le secours des troupes impériales, met enfin la victoire de son côté (1038 dep. J.-C.). Les deux frères s'aperçoivent bientôt que l'empereur n'agissait dans leur querelle que pour son propre intérêt; ils se réconcilient et sollicitent les Africains à les secourir pour empêcher les Grecs de conquérir la Sicile. Le patrice Georges Maniacès débarque en Sicile, et commence par faire le siége de Messine. Gaimar ou Waimaire, prince de Salerne, lui accorde volontiers le secours des Normands qu'il avait à son service, et qu'il craignait plus qu'il ne les aimait, quoi qu'ils l'eussent très bien servi contre le prince de Capoue. L'arrivée de ces braves gens hâte le siége qui tirait en longueur, et oblige la ville à se rendre. Maniacès s'empare ensuite de toutes les places qui étaient entre Messine et Syracuse, et même de Syracuse. Guillaume, gentilhomme normand, fils du comte de Pouille, était de cette expédition, et s'y distingua par des actes de valeur. Cependant, Apollophar et Apochaps entrent en Sicile. Guillaume, à la tête de ses Normands, attaque les Infidèles à Rametta, et en fait un carnage épouvantable. Les Sarrasins de Sicile reçoivent un secours considérable d'Afrique. Le général grec va les attaquer près de Troina. La victoire est complète pour les Chrétiens. On prétend que cinquante-deux mille Sarrasins restèrent sur le champ de bataille. Le gouvernement de la Sicile écheoit au patrice Etienne, frère de l'impératrice (1040 dep. J.-C.). Les Sarrasins font une nouvelle irruption en Sicile, et en reprennent toutes les places, excepté Messine, par la lâcheté du nouveau gouverneur. Les barbares assiégent Messine. Catacalonus qui y commandait, ayant sous ses ordres une garnison de trois cents chevaux Arméniens et de cinq cents hommes de bonne infanterie, soutient le siége longtems. Un jour fêté chez les Mahométans et à l'heure du repas des troupes infidèles, il fait une sortie générale, perce jusqu'à la tente d'Apollophar, qu'il trouve ivre, et le tue. Trente mille Sarrasins, à ce que l'on assure, perdent la vie dans cette journée. Cependant, ceux qui échappent à cette grande défaite, viennent de nouveau mettre le siége devant Messine, et font de si puissans efforts qu'ils la reprennent. Cette conquête les rend maîtres en peu de tems

de toute la Sicile. Etienne s'enfuit honteusement en Italie. Il paraît que les Sarrasins jouirent ensuite paisiblement et pendant plus de vingt ans, de la Sicile. Néanmoins, les Normands qui avaient fait de grands progrès dans la Pouille, la Calabre et le reste de l'Italie, travaillaient à se bien établir aussi dans la Sicile. Le tems d'exécuter ce dessein étant arrivé (1061 dep. J.-C.), Robert et Roger entreprennent ensemble de s'emparer de cette province, et d'en chasser les Sarrasins. Ils y réussissent dans l'espace de dix à onze ans, en la manière qu'on peut le voir dans la chronologie historique des comtes et ducs de Pouille et de Calabre. Par l'accord fait entre ces deux frères conquérans, la Sicile avec le titre de comté demeure à Roger (1072 dep. J.-C.) (*Voyez* l'Art de Vérifier les Dates depuis Jésus-Christ.)

Avertissement des Editeurs.

Nous avions annoncé dans notre Discours préliminaire, pages iv et viij, que nous serions obligés de suppléer l'histoire des Carthaginois, qui manquait entièrement dans nos manuscrits. De nouvelles recherches, parmi les papiers de Dom Clément, ont fait découvrir le travail suivant, qui complète, sans notre secours, cette partie importante de cet ouvrage. Ceux qui désireront plus de détails sur le passage du Rhône par Annibal, l'an 218 avant notre ère, pourront consulter un petit ouvrage auquel M. le comte de Fortia d'Urban a joint une carte, et qui nous paraît suffisant pour éclaircir cette matière. Il y est prouvé, par deux passages où Strabon n'a fait que copier Polybe, que Tite-Live est parfaitement d'accord avec cet historien, et que tous deux font passer le Rhône par Annibal à Roquemaure, pour lui faire suivre le cours de l'Eygues, d'où il va gagner les bords de la Durance jusqu'à Briançon, et traverser le mont Genèvre.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES SUFFÈTES GÉNÉRAUX,

OU

MAGISTRATS DE LA REPUBLIQUE DE CARTHAGE.

CARTHAGE, capitale, pendant plusieurs siècles, de l'Afrique proprement dite, était située au fond d'un golfe, sur une presqu'île. Les historiens ne sont pas d'accord sur l'origine de son nom, et les chronologistes ne s'accordent pas plus avec eux sur l'année de sa fondation. Cependant les uns et les autres conviennent que les Phéniciens, c'est-à-dire des Tyriens, furent les premiers fondateurs de cette ville. Ces Phéniciens descendaient, selon Procope et Eusèbe, de ces Cananéens, mis en fuite par Josué (vers 1590 av. J.-C.) Ils avaient déjà fondé Utique, à quelque distance de Carthage, l'an 1520 avant J.-C., et deux cents soixante-un ans après, ils bâtirent Carthage (1259). Vingt-huit ans ensuite, Zorus et Carchedon, tous deux Tyriens, y firent quelques agrandissemens (1231) qui n'en faisaient pas encore une ville considérable. Plus de trois siècles et demi après, Elise, plus connue sous le nom de Didon, abandonna Tyr (*Voyez* Tyr) sous le règne de Pygmalion, son frère, roi de cette ville. Pygmalion avait fait mourir son oncle Sichée, mari de Didon, pour s'emparer de ses grands biens. Mais son avarice fut trompée. Didon sut les soustraire à ses recherches, et emporta ses trésors avec elle, dans l'Afrique proprement dite, où elle arriva avec Anne, sa sœur. Elle y acheta un terrein pour s'y établir, avec la petite

troupe d'hommes industrieux qui l'accompagnaient. Les naturels du pays exigèrent que les nouveaux venus consentissent à leur payer, pendant plusieurs années, un tribut annuel, moyennant quoi ils leur fourniraient, pour de l'argent, toutes les choses nécessaires à bâtir et à peupler (1). Peu de tems après, les nouveaux Carthaginois s'incorporent aux anciens, et bientôt la ville de Carthage se trouve augmentée d'une nouvelle ville, et d'une citadelle appelée Byrsa (2) par les Grecs. Un prince voisin, nommé Iarbas, pour se rendre maître, sans effusion de sang, de cette ville peuplée et florissante, recherche Didon en mariage. Cette princesse, qui voulait bien se sacrifier à la conservation de son pays, mais ne pouvait se résoudre à manquer à la foi qu'elle avait jurée à Sichée, son époux, fait préparer un bûcher, monte dessus, tire un poignard qu'elle tenait caché sous sa robe, et se donne la mort. On ne sait pas combien de tems elle avait régné à Carthage.

Après la fin tragique de Didon, il y a dans l'histoire de cette ville, un vide de plus de trois siècles. On y apprend seulement que le gouvernement des Carthaginois était partie monarchique, partie aristocratique, partie démocratique, la puissance souveraine étant partagée entre les suffètes, le sénat et le peuple. Tant qu'elle fut balancée dans une juste proportion entre ces trois corps, la république de Carthage fut heureuse et florissante. Mais quand le peuple eut pris trop d'ascendant, l'esprit de cabale et de faction jetta les Carthaginois dans un abîme de malheurs.

Les suffètes étaient les premiers magistrats de Carthage. Ils étaient élus tous les ans, au nombre de deux, et de-

---

(1) Des médailles trouvées à Alger, à Tunis et en Sicile, frappées plusieurs siècles après la mort de Didon, par les Carthaginois, représentent sur les revers une tête de cheval, ou un cheval avec un palmier, par allusion à une tête de cheval et une branche de palmier qu'on trouva en creusant les fondements de la nouvelle ville, et qu'on regarda comme d'un excellent augure.

(2) M. de Bougainville (*Mém. de l'Acad. des Bell. Lett*, t. XXVIII, p. 263) place la fondation de Byrsa avant celle de Carthage, mettant la première en l'an 904 avant J. C., et la seconde en l'an 883, vingt-un ans après celle-ci. Le même écrivain fait Utique et Gadès (aujourd'hui Cadix) plus anciennes de trois siècles que Carthage.

vaient être distingués des autres citoyens par la noblesse ; la vertu, les talens et les richesses. Leur charge répondait à celle des deux consuls de Rome, ou à celle des deux rois de Lacédémone. C'est pourquoi différens auteurs donnent à ces suffètes tantôt le titre de consuls, tantôt celui de rois. La plupart des villes Carthaginoises avaient aussi leurs suffètes.

Le sénat était une assemblée d'hommes vénérables par tous les endroits qui méritent la considération. Ils parvenaient à cette dignité par élection ; leur nombre était grand. On ne sait pas exactement quel pouvoir avait le peuple à Carthage ; mais il paraît que du tems d'Annibal le peuple avait la prépondérance dans les délibérations.

C'était sans doute du nombre des sénateurs qu'on tirait un tribunal composé de cent quatre personnes, dont le pouvoir était fort grand et s'étendait principalement aux affaires de justice. Il était présidé par cinq juges choisis dans le corps. Leur autorité répondait à celle des éphores du collège de Sparte, qui était fort despotique.

Du tems de Cyrus et de Cambise, la république de Carthage se rendait formidable par mer et par terre. Une victoire remportée en ce tems-là par les flottes combinées des Etrusques et des Carthaginois (543) sur les Phocéens, prouve que les Carthaginois étaient dès-lors d'habiles navigateurs, puisque les Phocéens étaient, du tems de Cyrus, une des plus redoutables nations sur la mer. Les vainqueurs, après la retraite des vaincus, restèrent maîtres de l'île de Cyrne, aujourd'hui Corse. Vers la fin du règne de Cyrus ou de son oncle Cyaxare II (537), les Carthaginois remportèrent de grands avantages sur les princes Africains, leurs voisins.

Malée ou Machée, est le premier qu'on trouve dans l'histoire avoir occupé la dignité de suffète à Carthage. C'est sous sa conduite que les Carthaginois avaient remporté sur les Africains la victoire dont nous venons de parler. l'année suivante, elle leur procure la conquête de presque toute la Sicile (536). La joie en fut bientôt troublée par une peste horrible qui affligea les Carthaginois. Ils tâchèrent de fléchir les Dieux, en leur sacrifiant leurs enfans. Immédiatement après la fin de la guerre de Sicile, ils transportèrent leurs forces dans la Sardaigne, dont ils méditaient la conquête ; mais ils furent défaits honteusement

par les Sardes. Indignés de cette défaite, ils en firent retomber la cause sur leur général, qu'ils bannirent avec toute son armée. Malée, avec tous ses soldats, investit Carthage, l'assiége dans les formes, et la réduit en peu de tems aux dernières extrémités (530). Carthalon, fils du général, entreprend, par commission des Carthaginois, de faire un accommodement. Malée l'ayant reçu, le traite comme un perfide, et le fait attacher à une croix. Peu de jours après, la ville se rend. Le vainqueur ne change dabord rien à la forme du gouvernement, et se contente de faire mourir dix sénateurs qui avaient opiné à son exil, et à celui de l'armée. Carthage jouit peu de tems de la tranquillité qu'elle venait de recouvrer. Malée entreprend d'introduire le pouvoir arbitraire. Son dessein ayant été découvert, il reçoit le châtiment dû à sa cruauté envers son fils et envers sa patrie (Justin, l. XIX.)

524. Cambyse ayant entrepris une expédition contre les Carthaginois, est obligé de renoncer à son dessein par le refus de secours de la part des Phéniciens.

509. Carthage envoie des ambassadeurs aux Romains, et fait un traité avec ces nouveaux républicains, par rapport au commerce et à la navigation, d'abord après l'expulsion des rois arrivée le 9 juin (509).

Magon I, élu par les Carthaginois pour remplacer Malée, se montra digne du choix qu'on avait fait de sa personne par une conduite pleine de sagesse et de prudence. C'est lui qui, le premier, introduisit la discipline militaire parmi les Carthaginois; il recula les frontières de Carthage, étendit son commerce, et laissa en mourant sa patrie dans une situation très-florissante (489).

Asdrubal I et Amilcar I, tous deux fils de Magon, lui succédèrent dans ses charges, ainsi que dans ses vertus, et commandèrent l'armée destinée contre la Sardaigne. Asdrubal y reçut une blessure dont il mourut, regretté des Carthaginois. Il avait été onze fois l'un des suffètes, et honoré de quatre triomphes en qualité de général. Vers ce même tems, les Carthaginois entreprennent de ne plus payer aux Africains le tribut annuel auquel ils s'étaient obligés en fondant leur ville; mais la fortune se

déclare pour la justice. Peu de tems après, Darius I, roi de Perse, ayant envoyé une ambassade à Carthage (488) pour demander un corps d'auxiliaires contre les Grecs, essuye un refus, sous prétexte que toutes les troupes carthaginoises étaient employées ailleurs (probablement contre les Sardes ou les Africains). (485) Léonidas, roi des Lacédémoniens, n'ayant pas voulu secourir la Sicile contre les Carthaginois qui la tourmentaient (480), Gélon, sans autre assistance que celle des siens, attaque les Carthaginois réunis aux Egestains, et remporte sur eux une victoire signalée, auprès d'Himère. Amilcar y est tué. (*Voyez* Sicile.) Les Carthaginois, imputant la défaite qu'ils viennent d'essuyer, à leur général, bannissent de Carthage Giscon, son fils, qui, dans la suite, périt de misère à Selinunte. Quelques siècles après, ils rendirent à ce grand homme des honneurs presque divins.

Depuis ce tems et durant l'espace de soixante-dix ans, les Carthaginois ne firent plus parler d'eux. Cependant c'est dans cet intervalle qu'ils reculèrent bien avant leurs frontières dans l'Afrique et secouèrent le joug de la dépendance et du tribut (460). Ils eurent aussi de sanglantes querelles avec les Cyrénéens. Après une guerre longue et ruineuse, on convint que des commissaires de chacun des états partiraient tel jour de leur pays respectif, et que l'endroit où ils se rencontreraient, servirait de frontière commune aux deux puissances. Deux frères, nommés Philæni, sont députés de Carthage, et font une diligence extrême, pendant que les députés cyrénéens s'avancent à pas lents. A la rencontre, ces derniers protestent contre l'accord, prétendant que les Carthaginois étaient partis avant le tems convenu. Les deux frères promettent de se soumettre à tout autre expédient proposé par les députés cyrénéens. Ceux-ci proposent aux Carthaginois, ou de se retirer de l'endroit qu'ils avaient fixé comme limite, ou de permettre qu'on les y enterre tout vifs. Les Philæni acquiescent à la proposition, et sacrifient leur vie pour procurer à leurs compatriotes une grande étendue de pays. Les Carthaginois, dans la suite, dressèrent à ces deux frères des autels qui servirent de bornes à Carthage du côté de Cyrène, tant que Carthage subsista.

C'est à peu près à ce tems-ci que se rapporte l'institution du centumvirat des Carthaginois. Son objet était de ren-

fermer dans justes bornes la puissance excessive de la famille de Magon et celle des généraux.

410. Annibal I, fils de Giscon et petit-fils d'Amilcar I, était, en 410 avant Jésus-Christ, à la tête de l'état en qualité de suffète. Les Carthaginois, invoqués par les Egestains contre les Sélinuntins, envoient Annibal au secours des premiers. Le général carthaginois, ayant sous son commandement une armée très-nombreuse composée de différentes nations, surprend les Sélinuntins (409) et leur tue mille hommes dans une première action. L'année suivante, dès le commencement du printems, il se rend droit à Sélinunte (408), l'assiége, la prend et la rase. Cependant, touché des prières des habitants, il permet aux fugitifs de venir rebâtir leur ville, à condition de payer un tribut à Carthage. La conquête de Sélinunte est suivie de celle d'Himère, entreprise par le même général. (*Voyez* Sicile.) Après ces expéditions si glorieuses, Annibal est reçu à Carthage avec des cris de joie et de grands applaudissements. Les Carthaginois se disposent avec plus de confiance que jamais à la conquête de toute la Sicile.

Imilcon I et Annibal I, sont chargés conjointement de l'exécution du projet formé pour envahir la Sicile. Annibal, à cause de son grand âge, avait demandé lui-même cette association. Imilcon, fils d'Hannon, était d'ailleurs son parent. Les deux généraux, pourvus abondamment d'argent, d'hommes et de tout ce qui était nécessaire à la grandeur de l'entreprise, se mettent en marche (407). Ils y éprouvent de grandes difficultés. Annibal lui-même y rencontre la mort, et ne jouit pas même du fruit des fatigues que lui avait donné la résistance d'Agrigente (406), qu'il était réservé à Imilcon de subjuguer. (*Diodor*, liv. 13.) Denys de Syracuse veut arrêter les progrès du vainqueur, mais ne peut l'empêcher de prendre Gela et Camarine. (*Voyez* la Sicile.) Il demande la paix et l'obtient. Les Carthaginois en dictent les conditions (404) (*Voyez* ibid.), et bientôt ils sont obligés de lever de nouvelles troupes (399) pour faire tête à Denys qui ne se propose rien moins que de les chasser de toute la Sicile, et les traite en ennemis (397) dans toutes les villes qu'ils y avaient, sans attendre même que la république eût répondu à ses propositions de guerre ou de paix. Imilcon, après plusieurs

échecs contrebalancés par divers succès (396), est obligé d'abandonner ses conquêtes, ainsi que l'attaque de Syracuse, et même de payer à Denys la permission de retourner en Afrique (395) (*Voyez* ibid.), où il ne peut survivre à ses malheurs et à ceux de sa patrie. Un nouveau surcroît d'infortune semble devoir écraser les Carthaginois. Les Africains, s'étant révoltés, prennent Tunis (395) et marchent contre Carthage. Mais leur armée, quoique forte de deux cent mille hommes, étant sans chef, sans subordination, sans provisions, sans machines de guerre, se défait bientôt d'elle-même par la division et la famine.

393. MAGON I, qu'Imilcon avait laissé en Sicile, travaille de tout son pouvoir à rétablir les affaires de la république ; mais il ne peut résister à la bonne fortune de Denys (392). On convient, de part et d'autre, de vivre en paix (391). L'avantage de l'accommodement est tout pour Denys. (*Voyez* ibid.) Ce nouveau traité snbsiste pendant près de neuf années. Denys s'en lasse, et fait une ligue avec les villes de la Sicile sujettes de Carthage, qui reçoivent dans leurs murs les troupes siciliennes (383). Magon retourne en Sicile, où il perd la vie dans une bataille. (*Voyez* ibid.)

MAGON II, fils de Magon I, quoique jeune encore à la mort de son père, avait déjà fait paraître beaucoup de valeur et de prudence. Il prend, par ordre de la république, le commandement de l'armée, et remporte sur Denys une victoire considérable (382), qui fut suivie d'un traité de paix. Trois ans après ce traité, Carthage porte ses armes en Italie, et remet les habitants d'Hippo, en possession de leur ville, dont ils avaient été chassés quelque tems auparavant. La révolte des Africains et des Sardes, oblige les Carthaginois affaiblis par une peste épouvantable (379) qui avait fait de grands ravages dans leur ville, à rappeler leurs forces. Les rebelles rentrent à la fin dans l'obéissance, mais après bien du sang répandu. Denys, tyran de Siracuse, qui ne pouvait vivre en repos, rompt encore une fois avec Carthage, mais à ses dépens (368). On lui fait acheter la paix. (*Voyez* la Sicile.) Après la mort de Denys et du vivant de son fils et son successeur, Paralus, gouverneur carthaginois de Minoa, permet à Dion de débarquer dans le port de cette ville une grande quantité d'armes (358).

et lui fournit les voitures nécessaires pour les transporter à Syracuse; ce qui met Dion en état de poursuivre son dessein de détrôner Denys le Jeune. Les succès de Dion ne sont pas de longue durée, et ne procurent pas de grands avantages aux Carthaginois. Ils en espéraient de bien plus considérables des divisions domestiques qui, cette année (345), partageaient les Syracusains. Mais l'affection de Timoléon le Corinthien pour Syracuse, ses bons offices et les ressources de son génie, font avorter les espérances de Carthage (344). (*Voyez* ibid.) Elle se console par un second traité d'alliance (343) consenti par les Romains, où les habitants de Tyr et d'Utique sont compris. Les ambassadeurs carthaginois mettent au Capitole, dans le temple de Jupiter, une couronne d'or. Magon, de retour de Sicile, est condamné, par ses compatriotes (342), à périr du genre de mort destiné aux traîtres de la patrie. (*Voyez* ibid.)

340. AMILCAR II et ANNIBAL II sont dépêchés pour la Sicile avec une armée de soixante-dix mille hommes. Ils y trouvent encore Timoléon sur les bords du Crimèse, qui se teint du sang des Carthaginois : jamais action ne coûta à Carthage autant de personnes de la première distinction que celle-ci, où plus de trois mille perdirent la vie (*Voyez* la Sicile.) La cohorte sacrée qui consistait en deux mille cinq cents citoyens des meilleures familles, se couvrit cependant d'une gloire immortelle en combattant jusqu'à ce que le dernier restât sur la place. Ces pertes répandent la consternation dans Carthage, mais ne la dégoûtent point de la Sicile.

339. GISCON, frère de Hannon, est chargé de mener en Sicile une nouvelle armée, qui se joint à celle que commandait Icétas. Timoléon remporte de nouvelles victoires (338); elles conduisent à une paix, dont la principale condition est que toutes les villes grecques seront remises en liberté. (*Voyez* la Sicile.) Les troubles domestiques altèrent, pendant quelque tems, les douceurs de la tranquillité dont on jouissait. Hannon forme le dessein de se rendre souverain dans Carthage, en détruisant tout le corps du sénat. Cette entreprise ne lui attire d'abord qu'un châtiment assez léger (336); mais ayant ensuite eu recours aux armes et à

une alliance avec les princes africains, on le punit de sa rebellion avec la plus terrible sévérité.

332. Les Carthaginois ayant reçu la nouvelle de la prise de Tyr, et des grands progrès d'Alexandre le Grand dans l'Orient et du côté de l'Occident, commencent à craindre pour eux-mêmes. Ils députent Amilcar, surnommé Rhodanus, auprès du conquérant, pour sonder ses intentions. Adroit et éloquent, l'ambassadeur s'insinue dans la faveur du prince, et en use pour rendre à sa patrie des services importants (331). A son retour, les Carthaginois, par une sentence aussi ingrate qu'inhumaine, le condamnent à la mort.

317. Carthage qui avait toujours ses vues sur la Sicile, épouse volontiers la cause de Sosistrate, et des six cents principaux citoyens bannis avec lui de Syracuse.

311. AMILCAR III, fils de Giscon, est envoyé en Sicile pour résister à Agathoclès, qui ne voulait point y souffrir d'autre maître que lui-même. Le général carthaginois est battu d'une tempête violente, qui lui emporte soixante navires de guerre et deux cents de transport, avec tout le monde qu'il y avait à bord. Cependant, ce qui restait, réuni à ceux des Siciliens qui avaient abandonné Agathoclès, formait encore une armée de quarante mille hommes et de cinq mille chevaux, avec lesquels il se transporte sur le mont Ecnomos, où avait été autrefois le château dans lequel Phalaris tenait son taureau d'airain. Agathoclès occupait un château opposé, appelé Phalerios; la plaine d'Himère et la rivière étaient entre deux. Après quelques escarmouches, on en vient à un engagement général (310), où Agathoclès perd au moins sept mille hommes, et les Carthaginois cinq cents seulement. Après cette victoire, le succès des armes carthaginoises, en Sicile, varie beaucoup. (309) Amilcar y est fait prisonnier en pressant le siége de Syracuse, où après des outrages cruels il est mis à mort. (*Voyez* la Sicile.)

BOMILCAR et HANNON n'étaient pas plus heureux en Afrique, où Agathoclès, en personne, donnait beaucoup d'inquiétude aux Carthaginois. Cependant, tous les succès du tyran de Syracuse se terminent à un accommodement (307),

qui le laisse maître de ce qu'il avait en Sicile, et n'ôte rien à Carthage de ses possessions d'Afrique. (*Voyez* la Sicile.) Néanmoins Hannon avait perdu la vie avec une si grande multitude de Carthaginois, qu'on crut à Carthage devoir attribuer cette perte à la colère de quelque divinité. En conséquence, on immole à Saturne deux cents enfants, tirés des plus nobles maisons de la ville ; et plus de trois cents personnes qui se reprochent d'avoir manqué précédemment à ce devoir d'usage, se sacrifient elles-mêmes pour éteindre dans leur sang la fureur du Dieu. Bomilcar croyant la conjoncture favorable pour obtenir la souveraineté de Carthage, entre dans la ville avec cinq cents complices, soutenus de mille mercenaires, fait tuer tous les citoyens qu'il rencontre, et attaquer la ville par cinq endroits différents à la fois. Ses attaques ayant réussi, il se fait proclamer roi. Les jeunes gens aussitôt prennent les armes pour repousser le tyran, et du haut des maisons accablent ses soldats de traits et de pierres. Bomilcar s'étant retiré sur une hauteur au-delà de Néapolis, les Carthaginois le poursuivent. Les rebelles mettent bas les armes, sur la promesse qu'on leur fait d'une amnistie. Bolmicar seul est pris. On l'attache au milieu de la grande place de Carthage, sur une croix, où, bravant encore son supplice et ses juges, il expire.

289. Carthage, toujours attentive à fomenter les divisions de la Sicile, donne volontiers du secours à Ménon contre les Syracusains, pour le soutenir dans l'usurpation de l'autorité suprême. Icétas, le rival de Ménon, livre bataille aux Carthaginois sur les bords de la Féria ; mais il est mis en fuite. La république n'était pas moins attentive à conserver la paix avec les Romains, qui consentent à la confirmer par un troisième traité (280), mais refusent un secours de cent vingt voiles, qui leur est offert par les Carthaginois contre Pyrrhus. Ceux-ci tournent ce secours contre la Sicile, où les guerres civiles allumées par les prétendans à la souveraineté, donnaient beau champ à l'ennemi. La plupart des villes reçoivent en effet le joug de Carthage. (279) Syracuse, presque seule, résiste, et appelle à son aide le roi d'Epire. Pyrrhus remporte d'abord les plus grands avantages ; mais ne sachant pas bien en user, il est obligé de s'évader de Sicile (278) (Voy. *Sicile*, *Epire*). Après son départ, les Carthaginois recouvrent facilement leurs

anciennes conquêtes (276). Hannon se réunit à Hiéron, pour lors général et préteur de Syracuse (268), pour opprimer les Mamertins. Ceux-ci ont recours au sénat romain, qui, à la fin, et aux instances du peuple, avide de butin, leur accorde son assistance.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE.

Cette protection est la cause première et principale de la première guerre punique. Les Romains sont victorieux (Voy. *ibid.*) et accordent néanmoins la paix (264) à des conditions honorables au nouveau roi de Syracuse. Rome déjà maîtresse de cette partie de l'Italie qui s'étend depuis l'extrémité de l'Etrurie jusqu'à la mer Ionienne, et depuis la mer Tyrrhénienne jusqu'à la mer Adriatique, par la défaite des Samnites, des Brutiens, des Lucaniens et des Tarentins, n'avait plus qu'un pas à faire pour passer en Sicile. Hiéron étant devenu l'ami des Romains, les seuls Carthaginois étaient capables de traverser les vues ambitieuses de cette république. Le sénat envoie une légion de Campaniens, sous le commandement de Decius Jubellius, au secours des Rhégiens, contre les Carthaginois. Decius, par une perfidie noire, s'empare de Rhége qu'il devait secourir; mais C. Claudius, son successeur, répare cette infidélité, prend Rhége sur les Carthaginois, et passe delà à Messine, que ceux-ci, unis aux Syracusains, tenaient assiégée. Chemin faisant, il est attaqué et défait par Hannon, qui, néanmoins veut composer avec le vaincu. Claudius refuse tout accommodement, et gagne le port de Messine. Les Mamertins lui remettent leur ville dans le mois de juillet.

HANNON II, retiré dans la citadelle de Messine, consent à une conférence amiable avec le tribun et les chefs mamertins. Claudius, sans bonne foi, fait arrêter et retient prisonnier quelque tems Hannon. La garnison carthaginoise rend la citadelle aux Romains. Le général carthaginois retourne à Carthage, sa justification n'ayant point été reçue, il expire sur une croix.

HANNON III, fils d'un Annibal, est envoyé à Messine par les Carthaginois, résolus de tout risquer pour en déloger les Romains. A son arrivée, le nouveau général

assiége la place. Claudius marche au secours, et quoiqu'inférieur en nombre, il défait les assiégeans, et leur ôte toute espérance de rentrer jamais dans Messine. Cette conquête ouvre aux consuls suivans presque toutes les portes de la Sicile. Les Romains portent leurs armes et leurs conquêtes jusqu'à l'entrée de Syracuse. Hiéron lui-même abandonne les Carthaginois (262), qui ne peuvent défendre Agrigente plus de sept mois. La prise de cette ville coûte aux Romains, trente mille hommes de pied, et cinq cents quarante chevaux. Hannon éprouve à Carthage le sort ordinaire de ceux qui manquaient de bonheur; on le condamne à une prodigieuse amende. Les consuls L. Valerius Flaccus et T. Otacilius Crassus, pendant ce tems-là, se rendaient maîtres de tout le plat pays de la Sicile. Les Romains qui, jusques-là, n'avaient point eu de flotte, en mettent une de cent-vingt voiles (261) en mer.

Amilcar IV et Annibal III, dit l'Ancien, sont choisis par Carthage pour commander ses armées de terre et de mer contre les Romains. Cn. Cornélius Scipio, surnommé Asina, qui commandait la flotte romaine, se rend, sur un faux bruit, à Lipari, où Boodès commandait une escadre carthaginoise. Celui-ci invite le consul à passer sur son bord pour conclure une paix solide et durable. Cn. Cornélius se rend à l'invitation (260); mais il est aussitôt arrêté prisonnier, et ses dix-sept galères, après une assez faible résistance, tombent au pouvoir des Carthaginois. Le consul C. Duillius Nepos, quitte la Sicile et prend le commandement de l'escadre romaine qui était dans le détroit de Rhége. Il en vient aux mains avec les Carthaginois auprès de Myles, et les défait entièrement par le moyen d'une machine de son invention, appelée le *Corbeau*, dont l'usage est de forcer l'abordage. Les Carthaginois perdent dans cette action sept mille hommes; sept autres mille sont faits prisonniers, et quatre-vingt voiles avec la galère que montait Annibal, sont la proie des vainqueurs. Cependant Amilcar, dont le quartier général était à Panorme, profitant de la dissension qui s'était mise dans le camp romain, entre les légions et les auxiliaires, attaque ceux-ci dont un grand nombre sont passés au fil de l'épée, disperse les autres, et prend plusieurs villes. Il se laisse ensuite surprendre par les Romains, qui lui

anciennes conquêtes (276). Hannon se ré[...]s de cette perte,
pour lors général et préteur de Syracuse [...] tems, les pro-
primer les Mamertins. Ceux-ci ont [...]ssant (259). C. Aqui-
main, qui, à la fin, et aux instar[...], pendant que Scipion
de butin, leur accorde son assist[...] la Corse (258), alors
[...] Attilius Catlatinus assiége

PREMIÈRE GU[...] *qui* avait résisté à Florus, et

Cette protection est l[...]ment, que la garnison car-
la première guerre p[...] *ville* pendant la nuit. L'épée ro-
(Voy. *ibid.*) et acc[...] *ville* rencontre; la ville est rasée jus-
conditions hono[...] *Camarine* ne tient pas long-tems.
déjà maîtresse [...] *appartenantes* aux Carthaginois, subis-
puis l'extrém[...] *de* gré ou de force. Lipari offre plus
depuis la [...] *mais* à la fin l'île toute entière est sub-
par la [...] *Annibal*, avec toute sa flotte, est même battu en
et des [...] *pour* l'Afrique (257). Le proconsul C. Aqui-
en [...] *reçoit* à Rome, le 26 septembre, les honneurs
se[...] *triomphe*, et on les accorde le lendemain au consul
C. Sulpitius Paterculus, pour les victoires remportées par
l'un et par l'autre, sur les Carthaginois et les Sardes.
Annibal éprouve de la part de ses soldats le même sort
qu'avait eu son collègue Amilcar IV.

AMILCAR V et HANNON IV, fils d'Asdrubal Bostar, se mettent à la tête des affaires. L'année suivante, aussitôt que la saison permet de tenir la mer, les deux républiques se disposent à déterminer laquelle des deux possédera l'empire de la mer. Les Romains, avec une flotte de trois cent trente galères, montées par cent quarante mille hommes, se rendent à Ecnome. Les Carthaginois, avec vingt vaisseaux et dix mille hommes, se portent à Héracléa-Minoa. On en vient à une action très-sanglante. La victoire tourne du côté des Romains. Hannon, dans le dessein de détourner les Romains d'aller à Carthage, leur fait des propositions de paix qui ne sont point écoutées. Les consuls dirigent leurs armes victorieuses vers l'Afrique. Ils débarquent sans aucune opposition à Clypea, où ils établissent une forte garnison; de là ils se portent vers Carthage, prennent, chemin faisant, d'assaut ou par capitulation, pillent, brûlent tout ce qu'ils rencontrent de villes ou de villages, font vingt ou vingt-sept mille prisonniers, et arrivent jusqu'aux portes de la capitale, d'où ils reviennent à Clypea, chargés de butin (256). Les

néraux carthaginois concertent ensemble les moyens, n de chasser les Romains d'Afrique, du moins de ir leurs incursions. Régulus, néanmoins, s'avance, e à Bagrada, auprès de Carthage, et tue en cet à l'aide des machines destinées à battre en brèche, d'une grandeur monstrueuse. Les Carthaginois des hauteurs couvertes de bois, et rendent, nutiles leurs éléphans et leur cavalerie, en quoi ait leur principale force. Les Romains, profitant cette faute, attaquent inopinément, et de nuit, les Carthaginois. Dix-sept ou dix-huit mille de ceux ci restent sur le champ de bataille. Cinq mille sont faits prisonniers, dix-huit de leurs éléphans tombent au pouvoir des vainqueurs. Régulus s'empare ensuite d'un nombre considérable de villes, entr'autres d'Utique et de Tunis. Cependant les Numides déclarent la guerre aux Carthaginois. Les habitans de la campagne se jettent dans Carthage. Elle se trouve tellement remplie de peuple, que la famine paraît inévitable. Régulus ne voudrait point laisser passer à un autre consul la gloire de ses heureux succès; mais les Carthaginois refusent les conditions peu raisonnables auxquelles il consent à leur accorder la paix. Les Romains se disposent à attaquer la capitale des Carthaginois.

255. Xantippe le Lacédémonien, élevé dans l'excellente discipline militaire de Sparte, arrive à Carthage avec un corps de mercenaires, et accepte le commandement de l'armée carthaginoise. Ayant livré bataille aux Romains, il les taille en pièces tous, ou les fait prisonniers, à l'exception de deux mille, qui se retirent à Clypea. Cette ville à l'instant est assiégée, sans être prise par les Carthaginois. Régulus est lui-même du nombre des captifs. Tous sont traités avec beaucoup d'humanité. Le consul seul, qui dans le succès avait été sans pitié et sans modération, éprouve le ressentiment d'une nation fière et implacable. On le plonge dans un cachot, où il ne reçoit de nourriture qu'autant qu'il en faut pour ne pas mourir de faim. Sur la nouvelle de cette défaite, deux consuls partent de Rome pour l'Afrique, vers la fin de mai. Leur flotte est jetée sur les côtes de Corsura, appartenant aux Carthaginois. Les Romains s'emparent de cette île, y laissent garnison, et continuent leur route. Ils rencontrent l'armée navale de Carthage, à la hauteur du cap d'Hermée,

entre le solstice d'été et le commencement d'août. On se bat, et les Carthaginois sont défaits. Mais les vainqueurs, en revenant, heurtent les côtes de Sicile auprès de Camarine, et perdent, par un naufrage, deux cent vingt vaisseaux chargés de butin, dont il n'échappe que quatre-vingt.

CARTHALON et ASDRUBAL III, généraux de l'armée Carthaginoise en Sicile, y obtiennent quelque succès. Le premier s'empare d'Agrigente, la réduit en cendres et en transporte les habitans à Olympicum. L'autre reprend Corsura sur les Romains. Amilcar, en Numidie et en Mauritanie, punit du supplice de la croix les chefs de ceux qui avaient pris le parti des Romains; grand nombre d'autres sont passés au fil de l'épée; d'autres ne sauvent leur vie qu'au prix de beaucoup d'argent.

254. Les deux consuls, après avoir rétabli leur flotte, retournent en Sicile sur la fin du mois de mai, se rendent maîtres de Cephallœdium et Carthalon, les force de lever le siége de Trapani. Ils viennent ensuite former celui de Palerme, capitale de la Sicile Carthaginoise. Après un siége assez long, Palerme est pris.

253. Les deux nouveaux consuls, Cn. Servilius Cæpio, et C. Sempr. Blæsus, partent pour l'Afrique vers la fin du mois de mai. Ils prennent, chemin faisant quelques villes sur la côte. Un coup de mer jette leur flotte contre l'île des Lotophagites, et leur brise cent cinquante vaisseaux. Une nouvelle tempête et un autre naufrage achèvent de ruiner leur marine. Le sénat et le peuple renoncent à la guerre par mer. Les Carthaginois étant demeurés seuls maîtres de cet élément, les Romains ne conservent plus que soixante vaisseaux pour protéger les côtes d'Italie, et pour le transport des troupes en Sicile (252); Rome comprend enfin la nécessité d'avoir une flotte, et en fait équiper une. Cécilius Métellus, proconsul campé sous les murs de Palerme, dans le tems de la moisson, c'est-à-dire vers la fin de juin, en Sicile, défait Asdrubal, tue vingt mille Carthaginois, vingt-six éléphans, et en prend cent-quatre. Les Romains commencent à n'avoir plus peur de ces animaux. Asdrubal s'enfuit (251), et les Carthaginois le condamnent à mort. Avant le mois de

juillet, une nouvelle flotte de deux cents vaisseaux, part de Rome, et vient assiéger Lilybée, la seule ville importante après Drepanum ou Trapani, qui restât aux Carthaginois dans la Sicile (250). Amilcar commandait la garnison, forte de dix mille mercenaires, Gaulois ou Grecs, et d'un nombreux détachement carthaginois. Il repousse les deux consuls, Manlius et Attilius, tue dix mille Romains, réduit en cendres plusieurs de leurs machines de guerre, et rentre en triomphe dans la ville. Une famine et une contagion emportent dix mille autres Romains. Ils gagnent néanmoins les mercenaires de l'armée carthaginoise, qui trament une conspiration pour livrer la place aux consuls. Elle est découverte, et les sages précautions d'Amilcar en arrêtent les suites.

Cependant les Carthaginois envoient une ambassade à Rome pour demander la paix et proposer l'échange des prisonniers. Régulus, l'un de ces prisonniers, est envoyé avec les ambassadeurs, dans l'espérance que l'amour de la patrie et le chagrin de la prison, l'engageront à appuyer la demande de la paix. Le généreux romain s'oppose fortement aux deux propositions de Carthage, et revient chez les Africains, dont la vengeance exerce sur lui tous les rafinemens de la cruauté la plus ingénieuse, jusqu'à ce qu'il ait perdu la vie. C'est ce que disent quelques écrivains, peut être sur des bruits populaires, ou pour exagérer la cruauté des Carthaginois et la constance d'un citoyen romain. Polybe ne parle plus de Régulus après la victoire de Xantippe, mais convient avec les autres que les Romains résolurent de continuer la guerre.

249. ANNIBAL III, surnommé le Rhodien, arrive d'Afrique avec un renfort de dix mille hommes, met le feu aux machines des assiégeans, et leur tue beaucoup de monde. Le consul Claudius Pulcher, dans le même tems, vient se présenter avec une puissante flotte devant Trapani. Adherbal, qui commandait la place, va aussitôt lui disputer l'entrée du port. La victoire, long-tems balancée, se déclare pour les Carthaginois. Claudius perd quatre-vingt treize vaisseaux et essuie la plus terrible défaite que les Romains eussent éprouvée depuis le commencement de cette guerre. Carthalon, de son côté, remporte divers avantages sur les Romains. Ceux-ci, néanmoins, continuent le blocus de Lilybée. Les Carthaginois mettent le

feu à la flotte romaine, ou selon d'autres elle est ruinée par une tempête.

ADHERBAL, avec une flotte de dix vaisseaux seulement, bat celle des Romains, forte de cent vingt-trois. Il ne leur en reste que trente, qui portent au siége de Lilybée les débris de leurs troupes. L. Junius Pullus, étant parti peu de jours après son élévation au consulat, c'est-à-dire vers le milieu du mois de mai (248), pour porter des vivres et des munitions aux assiégeans, détache une partie de sa flotte sous les ordres de ses questeurs. Carthalon se place entre Junius et les questeurs. Une violente tempête menace les uns et les autres. Les Carthaginois, la prévoyant, s'éloignent du cap Pachin ou Passaro. Les Romains, qui n'ont pas la même prudence, ne sauvent du naufrage que deux vaisseaux, avec lesquels le consul va porter quelques soldats à Lilybée. Néanmoins, Junius force la ville d'Erix, qui est sur le mont Trapani. Il veut ensuite déloger Carthalon, qui était cantonné dans Egithale, au pied de la montagne; mais il est battu et même obligé de se rendre prisonnier avec toute la garnison. Le consul, craignant d'être puni à Rome, prévient la punition en se donnant la mort. Le sénat renonce une seconde fois à faire la guerre sur mer. Carthalon, devenu odieux à l'armée, est rappelé à Carthage.

247. AMILCAR VI, surnommé BARCAS, chef de la faction Barcine, remplace Carthalon, ravage les côtes des Locriens et des Brutiens révoltés, punit de mort les coupables ou les plus mutins, campe entre Palerme ou Panorme et Eryx, porte de là le dégât sur les terres des alliés de Rome, pousse ses incursions jusqu'à Cumes, et jusques sur les côtes d'Italie, situées vis-à-vis de la Sicile. Les Romains, de leur part, ravagent les côtes d'Afrique, s'emparent du port d'Hippone, réduisent en cendres la plus grande partie de la ville, et tous les navires qu'ils trouvent, délogent les Carthaginois de l'île Columbaria, et reviennent à Panorme chargés de dépouilles.

Le consul Cæcilius Métellus, parti de Rome dans le mois de juillet, continue le siége de Lilybée (247), et son collégue, N. Fabius Buteo, celui de Trapani. On fait l'échange des prisonniers.

246. Les nouveaux consuls de cette année ne peuvent déloger Amilcar du poste qu'il occupait sur la montagne. Les deux siéges se continuent. Annibal vient au monde sur la fin de l'année. Les Romains gagnent près d'Ægimure, une bataille sur les Carthaginois (245); mais un naufrage leur en fait perdre tout le fruit. Le proconsul Fabius Licinus, serrait de près la ville de Trapani (244). Mais Amilcar surprend Eryx, et assiége les Romains restés au sommet de la montagne dans le temple de Vénus Ericine. Un corps d'armée romaine, campé au pied de la colline, l'assiége lui-même. Les deux partis restent dans cette position jusqu'à la paix. Cependant les Gaulois employés au service de Carthage, et établis en garnison à Eryx, forment le projet de livrer la ville aux Romains (243). Le projet étant découvert, les coupables évitent la peine de leur perfidie en passant dans le camp des consuls. Le zèle des citoyens romains pour la guerre contre les Carthaginois fournit et équipe une flotte de cent vaisseaux (242) dont le commandement est confié à C. Lutatius. Le consul part dans le premiers jours de juillet et commence par se saisir du port de Drepanum ou Trapani, et de tous ceux voisins de Lilybée, dont Giscon était gouverneur. Les Carthaginois rassemblent toutes leurs forces. Elles consistaient presque toutes en troupes mercenaires, dépourvues d'expérience, de zèle et d'intérêt. Celles des Romains étaient presque toutes d'élite.

Lutatius donne assaut à la ville de Trapani. Il y est blessé. Ses soldats abandonnent l'attaque, et le reportent dans son camp. Hannon fait la plus grande diligence avec sa flotte pour venir au secours des assiégés. Il paraît à la hauteur d'Hiéronèse. Le préteur romain l'attaque ; le Carthaginois cède dès le premier choc. Le consul, non encore guéri de sa blessure, se fait porter dans son vaisseau, cingle vers les îles Ægates, et donne la bataille aux Carthaginois, le 18 mai (241). Hannon, quoique supérieur en nombre, est encore une fois battu. On lui coule à fond cinquante vaisseaux ; on lui en prend soixante-dix avec ses munitions et ses vivres. Il se sauve en Afrique avec le peu de monde qui lui reste. Lutatius s'avance aussitôt vers Eryx. Amilcar hasarde un combat. Les Romains lui tuent deux mille hommes.

Carthage, hors d'état de donner de nouveaux secours à son général, lui envoie plein pouvoir de traiter de la paix.

Le consul veut bien l'accorder aux conditions que les Carthaginois n'attaqueront jamais, ni le roi Hiéron ni aucun allié du peuple romain; qu'ils paieront deux mille deux cents talens dans l'espace de vingt ans, et rendront tous les prisonniers avec les déserteurs. Le peuple romain ajoute à ces conditions, celle de céder aux Romains toutes les îles situées entre la Sicile et l'Italie. Carthage, ne pouvant rien refuser, le traité se conclut, et la première guerre punique finit après avoir duré vingt-quatre ans.

GUERRE DE LIBYE.

Hannon, l'un des suffètes, donne lieu par l'imprudence de sa conduite à une guerre plus dangereuse que celle qui venait d'être terminée. Carthage, épuisée d'argent, ne peut ni récompenser ni payer les mercénaires. Ces gens s'assemblent au nombre de vingt mille, s'avancent vers Tunis et campent devant cette ville. Giscon, celui des généraux carthaginois qui était le plus agréable aux révoltés, est envoyé auprès d'eux. Ils ne veulent se prêter à aucun accommodement, pillent l'argent que ce général avait apporté avec lui, et le mettent dans les fers avec tous ceux de sa suite. Bientôt toutes les villes d'Afrique, à l'exception de deux, Utique et Hippacra, se joignent aux rebelles par ressentiment de l'extrême dureté avec laquelle Carthage les avait traitées dans la guerre précédente. Les Carthaginois font de grands préparatifs pour mettre ces mercénaires à la raison. Mathos et Spendius, chefs de la rébellion, ayant sept mille hommes sous leur commandement, assiègent tout à la fois Utique et Hippacra, en tenant toujours Carthage comme bloquée. Hannon les attaque, et après un combat opiniâtre, se rend maître de leur camp par le moyen de ses éléphants. Les mercénaires perdent beaucoup de monde. Le général carthaginois manque, par ses imprudences, les avantages qu'il pouvait tirer de sa victoire. Carthage lui substitue Amilcar. Celui-ci défait les rebelles, leur tue six mille hommes et en fait deux mille prisonniers. Plusieurs villes se soumettent aux Carthaginois, ou sont reconquises par leurs armes. Naravase, jeune seigneur numide, qui commandait un corps de cent chevaux dans l'armée ennemie, vient trouver Amilcar qui le reçoit bien et lui donne sa propre fille en mariage. Deux mille Numides, à l'exemple de ce jeune seigneur,

se joignent à Amilcar. Avec ce renfort, le général carthaginois se trouve en état de livrer bataille à Spendius et à Autarite. L'action est sanglante. La victoire, long-tems suspendue, se déclare pour les Carthaginois. Dix mille mercenaires restent sur le champ de bataille, quatre mille sont faits prisonniers. Les chefs des rebelles font lapider tous les Carthaginois qui sont tombés entre leurs mains. Giscon, qui était du nombre et sept cents Carthaginois avec lui, sont mis à mort, après plusieurs traitements indignes et cruels, par ordre de Spendius. Utique et Hippacra se déclarent pour les mercenaires. Cinq cents Carthaginois qui y étaient en garnison sont massacrés. Hiéron, roi de Syracuse, assiste Carthage qui en avait grand besoin. Les mercenaires, malgré leur infortune, tenaient encore la campagne avec cinquante mille hommes effectifs, et s'étaient avancés jusqu'au pied des murs de la capitale. Annibal, donné pour collégue à Amilcar, avait son quartier sur la route de Carthage, et Amilcar tenait le sien du côté opposé. Celui-ci remportait presque journellement quelque avantage sur les ennemis. A la fin, il les surprend et les enferme dans Prion, de manière qu'il ne leur est pas possible d'en sortir. La famine se met dans leur armée; ils commencent à se manger les uns les autres. Trois de leurs généraux, Spendius, Autarite, Zarxas, ayant obtenu un sauf conduit, vont trouver Amilcar pour négocier la paix. Le général carthaginois fait arrêter les négociateurs. Les rebelles, irrités de cette perfidie, prennent les armes. Amilcar, qui les enveloppait de toutes parts, fait avancer ses éléphants. Plus de quatre mille mercenaires sont écrasés ou égorgés. Après cette grande victoire, les généraux carthaginois font rentrer dans le devoir plusieurs villes révoltées. Amilcar investit Tunis, où Mathos s'était retiré. Ses troupes étant campées, il fait mettre en croix Spendius et les autres captifs de Prion, à la vue des assiégés. Mathos, observant qu'Annibal ne se tenait pas à beaucoup près aussi bien sur ses gardes que son collégue, sort de ses retranchements, surprend Annibal, tue un grand nombre de Carthaginois, en fait plusieurs prisonniers, et entr'autres, Annibal lui-même. Aussitôt Spendius est détaché de la croix, Annibal y est mis à sa place, et autour de lui trente des principaux prisonniers Carthaginois. La république renvoie Hannon avec toute la jeunesse de Carthage, en état de porter les armes. Trente sénateurs

députés auprès des deux généraux, les conjurent, au nom de la patrie, de sacrifier leur jalousie et leurs ressentiments particuliers au bien commun. Hannon et Amilcar deviennent amis. Le second se trouvant en état d'agir offensivement, attaque les ennemis partout où il les rencontre et les défait. Enfin on en vient à un engagement général. Dès le premier choc les mercenaires prennent la fuite et sont presque tous tués. Les villes révoltées, à l'exception d'Utique et d'Hippacra, ouvrent leurs portes aux Carthaginois. Amilcar assiége ces deux places, et s'en rend bientôt maître. Mathos est pris; il sert d'ornement au triomphe du vainqueur, et ensuite est conduit au lieu de l'exécution, où il termine par une mort ignominieuse et cruelle une vie souillée des plus noires trahisons et des plus exécrables barbaries (238). Ainsi finit cette guerre que les Grecs appelèrent *inexpiable*, à cause des fureurs auxquelles elle donna lieu de part et d'autre. Elle avait duré un peu plus de trois ans et durait encore lorsque les mercenaires de Sardaigne se déclarèrent contre les Carthaginois. Les Romains, manquant aux maximes de la justice et de l'honneur, avaient protégé ces rebelles. Carthage, épuisée par toutes les pertes qu'elle avait faites, est obligée, par un nouveau traité, de céder la Sardaigne aux Romains, et d'augmenter le tribut qu'elle payait, de douze cents talents (237) pour les frais d'un armement que Rome n'avait fait dans la vérité que pour ses propres intérêts. Cette conduite et bien d'autres sujets de mécontentement, inspirent à Amilcar le projet de se rendre maître de l'Espagne, espérant que le succès de cette expédition fournirait à sa patrie des troupes à opposer à l'avidité insatiable des Romains. Carthage entre dans ses vues, et lui confie le commandement d'une armée destinée à l'exécution de ses desseins. Le général carthaginois, accompagné de son fils Annibal, âgé pour lors de neuf ans, commence ses opérations par des excursions dans le pays, et établit son quartier à Gadès (aujourd'hui Cadix). L'histoire ne nous a point conservé le détail de ses actions glorieuses pendant les neuf années qu'il fit la guerre en Espagne (1), et ne parle que de la bataille qui lui coûta la

(1) Ce que les auteurs en rapportent est tiré des fragments de Diodore de Sicile, dont la plupart ne méritent pas la même confiance que le corps même de l'histoire, surtout lorsque, comme

vie (229). Elle se donna dans la partie de la Lusitanie habitée par les Vettones ou Vectones. Mais les historiens s'accordent à représenter ce général comme l'un des grands hommes de guerre qu'ait eu Carthage.

228. ASDRUBAL IV, après la mort d'Amilcar est élu par toute l'armée pour remplacer son beau-père. Le sénat approuve cette élection, d'autant plus volontiers, qu'Asdrubal occupait déjà, par le choix de Carthage, la place importante d'amiral. Les Romains prennent ombrage des progrès que les Carthaginois faisaient en Espagne. Asdrubal qui avait les mêmes vues que son prédécesseur, mais qui ne pouvait encore les découvrir, consent à un traité (227) qui bornait d'une part ses conquêtes, et les étendait d'une autre. Sa prudence, plutôt que ses armes, lui subjugue toute cette partie de l'Espagne comprise entre l'Océan et l'Ebre. Un gaulois, dont le maître avait été mis à mort par ordre du général carthaginois, l'assassine lorsqu'il était sur le point de pousser plus loin ses victoires (221).

ANNIBAL IV, ou LE GRAND, fils d'Amilcar VI, beau-frère d'Asdrubal IV et frère d'Asdrubal V, est chargé par le crédit de la faction barcine de continuer la guerre d'Espagne. Il n'avait pas encore vingt-cinq ans, quoiqu'il eût déjà servi dans trois campagnes sous Asdrubal. Sa ressemblance avec son père et ses qualités personnelles préviennent en sa faveur et le font chérir de toute l'armée. Le jeune général marche d'abord contre les Olcades, peuple dont le pays était peu éloigné de l'Ebre. Il se rend maître de leur capitale nommée Althæa (220), et va passer son quartier d'hiver dans la nouvelle Carthage (aujourd'hui Carthagène). La générosité avec laquelle il abandonne le butin aux soldats et son exactitude à payer leur solde, l'assurent du dévouement de ses troupes. La campagne suivante s'ouvre par le siége de Salamanque, qui résiste peu (219). Il défait ensuite les Espagnols et subjugue le pays des Carpetani, l'une des plus puissantes nations de l'Espagne, dont l'armée était forte de plus de cent mille hommes. Après ces victoires qui soumet-

---

ici, ces fragments ne s'accordent point avec ce qui est dit dans le corps de l'ouvrage de Diodore.

taient aux Carthaginois toute l'Espagne jusqu'à l'Ebre; Annibal fait le siége de Sagonte, alliée des Romains. Le siége dure sept mois. Le courage et la valeur des Sagontains opposent à Annibal une résistance digne de lui. Une défense vraiment héroïque ne les empêche pas néanmoins de subir le joug du général carthaginois. Tous les habitants de Sagonte périssent par l'épée de l'ennemi ou par leurs propres mains. Après avoir fait consumer dans les flammes une grande partie de leurs richesses, Annibal n'applique rien de ce qui en reste à son profit, mais s'en sert uniquement, soit pour réveiller l'ardeur et l'espérance du soldat, soit pour achever de se concilier les principaux de Carthage. Les Romains envoient à Carthagène des ambassadeurs à Annibal, pour se plaindre de l'infraction du dernier traité par lequel il était convenu que les Carthaginois n'entreprendraient rien au-delà de l'Ebre. Les ambassadeurs n'ayant pas reçu une réponse favorable du géneral carthaginois, passent à Carthage pour demander qu'il soit désavoué par la république. Elle refuse ce désaveu. Fabius, au nom de la république romaine, déclare la guerre aux Carthaginois.

SECONDE GUERRE PUNIQUE.

218. Ainsi commence la seconde guerre punique. Scipion passe en Espagne et tâche vainement de détacher les Espagnols des intérêts de Carthage. Annibal avait déjà pourvu à la sûreté de l'Espagne, et même à celle de l'Afrique, en y portant un nombre suffisant de bonnes troupes. Ces dispositions faites, il part de Carthagène le 15 juin et traverse lui-même l'Ebre, avec une armée de quatre-vingt-dix mille fantassins, de douze mille chevaux, et d'un bon nombre d'éléphants. Tous les peuples situés entre l'Ebre et les Pyrénées se soumettent à lui de gré ou de force. Le 14 octobre, il gagne les bords du Rhône, un peu au-dessus d'Avignon. Cinq jours entiers ne sont que suffisants à faire passer toute son armée, et surtout ses éléphants, au-delà du fleuve. Le 18 du même mois, il campa à l'autre bord. Le 20, cinq cents Numides, détachés pour aller reconnaître l'ennemi, rencontrent un détachement romain, qui leur présente la bataille. Le désavantage d'Annibal dans ce combat ne l'empêche pas de poursuivre, le 21, sa route, et d'arriver au pied des Alpes, le 31,

malgré toutes les difficultés que lui opposaient la nature elle-même et les peuples qui habitaient ces hautes montagnes, et le 9 novembre, étant parvenu au sommet, il y prend deux jours de repos. Après une marche pénible qui avait duré plus de cinq mois, l'armée carthaginoise entre, enfin, dans les plaines fertiles d'Insubrie. Turin refuse son alliance. Annibal, campé devant la place, l'emporte en trois jours, et fait passer au fil de l'épée tous ceux qui lui opposent la moindre résistance. Les Gaulois d'alentour, effrayés de cette expédition se rendent eux-mêmes à discrétion. Le général carthaginois marche ensuite aux Romains qui avaient déjà passé le Pô, les défait près du Tésin, les poursuit jusqu'à la Trébie, petite rivière qui se jette dans le Pô, taille en pièces, ou fait prisonniers tous ceux qu'il peut joindre. Scipion lui-même est blessé. Sempronius, son collégue, ambitieux et téméraire, veut contre l'avis de Scipion, hazarder une bataille dans la saison de la brume, au solstice d'hyver, un jour de neige, vers la fin du mois de décembre, et donne imprudemment dans un piége que le Carthaginois lui avait dressé. Cette imprudence le conduit à un engagement général, qui se termine à l'avantage des Carthaginois et couche sur le champ de bataille, ou met dans les fers toute l'armée romaine, à l'exception de dix mille hommes qui gagnent Plaisance. Pendant que les Carthaginois remportaient ces avantages sur terre, leur armée navale ravageait les côtes de l'Italie, s'emparait des îles de Lipari et de celle de Vulcanie, mais elle ne put prendre Lilybée, où elle perdit même un nombre assez considérable d'hommes et de galères.

Annibal, dans ses quartiers d'hiver, s'occupe à gagner l'affection des Gaulois et des alliés de Rome, et renvoie sans rançon tous ceux d'entre eux qui étaient devenus ses prisonniers. Dès les premiers jours du printems, à la fin du mois de février (217), il franchit l'Apennin pour exciter à la révolte, ou soumettre les peuples de l'Etrurie. Le mauvais tems l'oblige à revenir sur ses pas. Sempronius l'attaque sous les murs de Plaisance. Le combat est à-peu-près égal. Néanmoins Annibal retourne vers les Alpes, et se retire chez les Gaulois de Ligurie qui s'étaient ligués avec lui contre les Romains. Son séjour et celui de son armée sur leurs terres, étant incommodes à ces barbares, ils dressent des embûches aux Carthagidois. Annibal se

contente de les éviter, et décampe de chez eux, dès la fin de mars.

Hannon V, qui commandait en Espagne, perd une bataille auprès de Cissa, contre Cn. Cornelius Scipion, frère du consul. Dix mille Carthaginois perdent la vie ou la liberté dans cette action. Le commandant lui-même est du nombre des prisonniers. Tout le gros bagage qu'Annibal lui avait laissé en partant pour l'Italie, tombe au pouvoir du vainqueur qui réduit toutes les villes de la côte d'Empories jusqu'à l'Ebre.

Asdrubal V, frère d'Annibal, dédommage en quelque sorte les Carthaginois de ces pertes, en chargeant, défaisant et tuant les matelots ou mariniers, qui, après la victoire, n'observaient plus ni ordre ni discipline.

Annibal, sorti de la Ligurie, traverse des marais le long de l'Arno, qu'on estimait impraticables, brûle et ravage les villes et les terres romaines, et arrive, dans le mois d'avril, auprès d'Arretium, où était campée l'armée consulaire. Son armée, ayant passé quatre jours et trois nuits dans l'eau, avait beaucoup souffert; une grosse fluxion l'avait privé lui-même d'un œil. Servilius venait au secours de Flaminius. Annibal, néanmoins, s'avance, prend la route de Rome, ayant Cortone à sa gauche et le lac de Trasimène à sa droite, et se poste dans un vallon spacieux bordé dans sa longueur de deux chaînes de montagnes qui lui servaient d'entrée. Flaminius, excellent orateur, mais pauvre capitaine, le suit et s'engage dans le défilé, avant de l'avoir reconnu. Mais à peine son armée est-elle entrée, le lendemain 15 juillet, dans le vallon, qu'assaillie de toute part, il ne lui est pas même possible de se mettre en ordre de bataille. Le consul est tué des premiers par un Insubrien. Les Romains commencent à lâcher pied. Quinze mille d'entre eux tombent morts; six mille se rendent le lendemain à discrétion. Cette victoire ne coûte que quinze cents hommes aux Carthaginois.

Maherbal, peu de jours après, par ordre d'Annibal, marche avec toute la cavalerie et un corps de fantassins, à la rencontre du patricien Centenius, envoyé en Etrurie, par le consul Servilius, au secours de son collégue. Les

deux armées en viennent aux mains. Les Carthaginois sont encore vainqueurs. Deux mille Romains perdent la vie dans cette action et six mille subissent la captivité.

Annibal, qui dans les combats avait pris une grande quantité d'armes, fait armer ses soldats à la manière des Romains, et entre ensuite dans la Campanie qu'il ravage. Il met inutilement en œuvre toute sorte de stratagèmes pour engager le prudent Fabius dans une action. Les Carthaginois veulent sortir de la Campanie qui ne pouvait plus fournir à la subsistance de leur armée; mais Fabius s'était saisi de tous les défilés par où ils étaient entrés dans les plaines de Capoue. Annibal imagine de prendre deux mille des plus forts bœufs qui se trouvaient dans le butin. Il fait attacher à leurs cornes des fagots de sarment et d'autres bois secs et menus. Au milieu de la nuit pendant que les troupes légères gagnaient les hauteurs et se répandaient avec grand bruit de côté et d'autre, des pionniers poussent les bœufs jusqu'au sommet d'une montagne située entre le camp des Carthaginois et le défilé, et mettent le feu aux fagots attachés aux cornes des animaux. Les bœufs, d'abord effrayés et ensuite brûlés jusqu'au vif par ces feux allumés sur leurs têtes, deviennent furieux, se dispersent dans les bois et répandent le feu partout où ils passent. Les Romains ne comprennent rien à ces flammes qui s'approchent d'eux et menacent de les envelopper. Tous quittent leurs postes, ou pour s'enfuir ou pour braver le danger. Les passages demeurent libres aux Carthaginois. Ils sortent de la Campanie, à la fin du mois de septembre, gagnent avec peine les frontières du Samnium et campent à Gerion dans la Pouille. Minucius, qui commandait à la place de Fabius, rappelé à Rome, attaque les fourrageurs carthaginois et remporte quelques légers avantages sur Annibal. Celui-ci en est dédommagé par la défaite entière de Minucius, dont toute l'armée allait être taillée en pièces, sans le retour de Fabius.

Les affaires des Carthaginois n'allaient pas aussi bien en Espagne et en Afrique. Cn. Scipion y triomphoit des alliés de Carthage. Les Ilergètes perdaient Athénagie, leur capitale. Les Ausitains défendaient la leur située sur les bords de l'Ebre, et un siége de trente jours n'avait pu les réduire. Mais douze mille Espagnols, venus à leur secours, avaient perdu la vie dans une embuscade dressée par les Romains, ou avaient pris la fuite.

Amilcar VII, qui côtoyait le rivage de l'Ebre, avec une flotte de quarante-cinq vaisseaux de ligne et de dix galères, quoique soutenu par la jonction d'Asdrubal, ne pouvait résister aux Romains, qui, après une action sanglante, l'avaient défait et lui avaient enlevé trente-cinq galères. Servilius, avec une escadre de cent vingt voiles, donnait la chasse à la flotte des Carthaginois en Sardaigne, l'empêchait de venir joindre Annibal, et était arrivé heureusement au port de Lylibée, après avoir mis à contribution, chemin faisant, la petite île de Cercine, sur la côte d'Afrique et celle de Cossyrus, peu éloignée de Carthage. Cependant Scipion tire parti de sa dernière victoire, assiége, prend et rase Honosca, ravage tout le pays autour de Carthage, pille l'île d'Ivica, sans pouvoir subjuguer la capitale, et néanmoins traite avec les habitants et ceux des autres îles Baléares.

Cent vingt cantons espagnols se soumettent aux Romains. Asdrubal se retire en Lusitanie, dans cette partie de l'Espagne qui est bornée par l'océan; mais lorsqu'il portait du secours à Mandonius, l'un des chefs des Ilergètes, les princes Celtibériens, fidèles alliés de Rome, lui tuent quinze mille hommes, et en font quatre mille prisonniers.

La disette de vivres commençait à menacer Annibal d'un terrible embarras; heureusement pour lui que Fabius, ayant fini sa dictature, est rappelé à Rome, et C. Terentius Varro avec L. Æmilius Paulus succèdent aux deux consuls Cn. Servilius Geminus et M. Attilius Regulus, qui avaient imité en tout point la conduite prudente du dictateur, en évitant toujours le combat. Les deux nouveaux consuls étaient d'ailleurs peu d'accord entre eux. Varron avait l'autorité prépondérante sur son collègue, et une témérité encore plus grande. Arrivé dans son camp, un de ses détachements bat un corps de Carthaginois, et en tue près de deux mille hommes. Cet avantage ne laisse plus au consul lieu de douter qu'il ne doive attaquer l'ennemi. Annibal marche à sa rencontre avec sa cavalerie. Les deux armées se trouvent en présence auprès de Cannes (216), village et château de la Pouille, situé sur l'Aufide le 5 septembre. Annibal ayant commencé l'attaque, est d'abord vigoureusement repoussé; mais le tems trop obscur ne lui permet pas de ramener ses gens à la charge. Le lendemain, les deux armées se disposent à une action générale. L'armée romaine, composée de quatre-vingt mille hommes d'infanterie et de six mille chevaux,

s'avance dans les plaines de l'Aufide, contre l'avis de Paul Emile qui aurait voulu un lieu plus favorable à l'infanterie. Annibal passe la rivière, et range ses troupes, consistant en dix mille chevaux et quarante mille fantassins, à peu de distance de l'armée romaine; mais il a la précaution de lui mettre le vent sud-est au nez, et même avant l'action, cinq cents Numides passent par son ordre dans le camp des Romains, sans boucliers et les armes bas, à l'exception de leurs épées qu'ils tenaient cachées sous leurs cottes de mailles. Les Romains les reçoivent comme déserteurs, et les placent à la queue de l'armée. A ces dispositions, Annibal avait encore ajouté le soin raisonné de faire passer la charrue sur le terrain sabloneux qui environnait son camp. Tous ces arrangements faits de part et d'autre, on donne le signal de la bataille; elle s'engage aussitôt. Le vent soufflant avec force, poussait la poussière aux yeux des Romains, qui avaient peine à distinguer l'ennemi. La cavalerie gauloise et espagnole fondait sur eux avec une impétuosité qui tenait de la fureur, et l'infanterie romaine se trouve tout-à-coup enveloppée par la cavalerie et l'infanterie ennemie. Les Romains sont mis en désordre après avoir fait des prodiges de valeur. Cependant les Numides transfuges qui s'étaient tenus tranquilles jusqu'alors, se fournissent de boucliers sur le champ de bataille, et font usage de leurs épées. Quarante mille Romains demeurent sur la place, et trois mille sont faits prisonniers. Servilius, consul de l'année précédente, Minutius, maître de la cavalerie sous Fabius, le consul Paul Emile et deux mille sept cents personnages distingués, se trouvent parmi les morts. La perte d'Annibal ne monta qu'à quatre mille Gaulois, quinze cents Africains ou Espagnols, et deux cents chevaux. Varron, cause de cette terrible défaite, se sauve à Venouse avec soixante-dix cavaliers. Tout le pays d'alentour se soumet à Annibal. Ce grand capitaine ne se trouvant point en état, faute de monde suffisant, de munitions, de machines, etc., de faire le siége de Rome, s'avance jusqu'à Capoue, qui lui ouvre ses portes par le crédit de la faction populaire, maîtresse absolue de la ville. Pendant ce tems-là, l'une des flottes carthaginoises ravageait les côtes maritimes des états d'Hiéron, roi de Syracuse, et Carthalon traitait à Rome du rachat de sept à huit mille prisonniers, faits à la journée de Cannes. Les pères conscrits refusent de payer la somme modérée qu'Annibal demandait pour leur rançon; ils ne voulaient pas que des

soldats romains pussent espérer de redevenir citoyens, après avoir été prisonniers de guerre. Cette espérance aurait peut-être fait tort à leur valeur.

Annibal ayant fait son entrée dans Capoue, députe Magon à Carthage, pour y annoncer les heureux succès de ses armes, et demander de nouveaux secours pour la continuation de la guerre. Pendant l'absence de celui-ci, il fait d'inutiles tentatives sur Naples et sur Nole. La famine force Nucerie à se rendre; elle est abandonnée au pillage, et après cela réduite en cendres. Acerres, désertée par ses propres habitants, éprouve le même sort. Casilinie assiégée, repousse d'abord les assiégeans, et en tue une bonne partie. Annibal laisse un corps de troupes devant la place, et va attaquer Pétilie, ville des Brutiens. Le général, à qui la faction barcine avait fait accorder, par Carthage, un secours de vingt mille hommes et de quatre mille chevaux, n'en reçoit, par la jalousie de Hannon, que douze mille fantassins et deux mille cinq cents chevaux. Cette faction nuisit encore plus aux affaires d'Italie que les délices de Capoue, qui avaient sans doute beaucoup énervé le caractère martial des Carthaginois. Néanmoins Annibal reprend, au retour du printems, le siége de Casilinie (215), et la réduit par famine à la nécessité de se soumettre.

Asdrubal, en Espagne, subjugue les Carpésiens qui s'étaient révoltés. Il a ordre de se rendre en Italie pour soutenir Annibal. Imilcon vient le joindre avec une bonne armée et un renfort de vaisseaux. Avant de sortir de l'Espagne, Asdrubal est défait par les Romains, qui lui tuent vingt-cinq mille hommes, et en font dix mille prisonniers. Alors tous les Espagnols, qui avaient long-tems balancé entre Rome et Carthage, se déclarent pour les vainqueurs.

Imilcon II, en Italie, se porte devant Pétilie, et en pousse le siége avec une vigueur extrême. Elle se défend, pendant quelques mois, avec une ardeur incroyable; la faim oblige les assiégés de se rendre. Ils sont tous massacrés, à la réserve de huit cents qui, se faisant jour l'épée à la main, gagnent le camp des Romains. Consentia, Locres, Crotone, et plusieurs autres villes de la grande Grèce, se rendent aux Carthaginois. Le dictateur Junius, qui entreprend de s'opposer à ces progrès, est défait par Annibal. Les Carthaginois se préparent à envahir la Sardaigne. Philippe, roi de Macédoine et fort voisin de l'Italie, croit

devoir préférer l'alliance des Carthaginois à celle des Romains. Il fait une ligue offensive et défensive avec les premiers. Polybe nous en a conservé une copie, qui est un précieux monument de l'antiquité. Les ambassadeurs macédoniens et carthaginois, chargés de porter le traité à Philippe, tombent entre les mains de l'ennemi, et sont envoyés à Rome prisonniers. Vers ce même tems, Gracchus défait les Campaniens, alliés des Carthaginois, aux environs de Cumes. Annibal arrive trop tard à leur secours; il ravage tout le pays voisin, et met le siége devant cette ville (214). Le consul l'oblige bientôt à l'abandonner, lui tue quatorze cents hommes, et en fait quarante prisonniers. Hannon venait d'être défait en Lucanie par Titus Sempr. Longus, avec perte de quatre mille hommes, et les Brutiens avaient ouvert leurs portes aux Romains. Asdrubal, surnommé Calvus, envoyé en Sardaigne, avait été accueilli par une violente tempête, qui l'avait obligé de relâcher dans l'un des ports des îles Baléares. Trois principaux seigneurs macédoniens avaient conclu un traité avec les Carthaginois; mais la saison n'avait pas permis à Philippe de faire quelque diversion en leur faveur. Fabius, en conséquence, ayant facilement passé le Vulturne avec son collègue, s'empare de Combulterie, de Trébula et d'Austicula (213). Marcellus fait non-seulement lever le siége de Nole, mais encore à un mille de là livre bataille aux Carthaginois, leur tue cent hommes et quatre éléphans, en prend deux, fait seize cents prisonniers, et se rend maître de dix-neuf drapeaux. Le lendemain de cette action, un corps d'environ treize cents cavaliers, tant Espagnols que Numides, tous soldats vétérans, passe dans le camp des Romains. Fabius s'avance vers Capoue, mettant, chemin faisant, tout à feu et à sang.

Dans ce même tems, Manlius, avec une armée forte de vingt mille fantassins et de douze cents chevaux, défait Hiostus, fils d'Harsicora, général des Sardes, lui tue trente mille hommes dans une action que ce jeune homme a la témérité de risquer, et fait treize cents prisonniers. Après cette défaite, Asdrubal ne peut plus se soutenir en Sardaigne. Le général romain l'engage lui-même dans un combat, où les Carthaginois, après s'être comportés pendant plus de quatre heures avec une bravoure sans égale, sont néanmoins dispersés de façon à ne pouvoir plus se rallier. Douze mille Sardes et trois mille Carthaginois y perdent la vie; sept cents prisonniers et dix-neuf drapeaux tombent au pouvoir du

vainqueur. Magon, proche parent d'Annibal, Hannon, autre noble carthaginois, et Asdrubal lui-même, sont du nombre des captifs. Hiostus étant mort sur le champ de bataille, Harsicora, son père, se tue de désespoir. Les Sardes se rendent, dès la première sommation du romain victorieux. Toutes les villes et les forteresses carthaginoises se soumettent à Manlius. Les Carthaginois ne sont pas plus heureux sur mer. Le préteur T. Otacilius défait leur flotte en Afrique, et les Locriens ouvrent leurs portes aux Romains. Annibal fait d'inutiles efforts, après cela, pour défendre Capoue, pour protéger Nole, pour s'emparer de Puzzoles. Partout les Romains le repoussent. Le proconsul T. Gracchus, à la tête d'un nombreux détachement, défait Hannon auprès de Bénévent; mais Hannon prend sa revanche en Lucanie, où il disperse et passe au fil de l'épée quelques troupes, envoyées par Gracchus pour ravager le pays. Cependant, Fabius et Marcellus continuaient le siége de Casilinie, qui à la fin demande à capituler. Marcellus fait massacrer un grand nombre de ses habitants, et envoie presque tous les autres prisonniers à Rome, quoiqu'un des articles de la capitulation portât qu'ils pouvaient se retirer à Capoue. Après cette expédition, les Romains pillent, brûlent ou subjuguent tout le pays des environs, et recueillent un butin immense. Marcellus part pour la Sicile. Annibal s'avance vers Tarente, où le propréteur Valérius avait jeté un corps de troupes. Quelques jeunes tarentins, d'une naissance distinguée, dont les principaux étaient Nicon et Philomène, forment le projet de massacrer les Romains établis dans leur ville, et de livrer la place aux Carthaginois (212). Annibal entre dans ce complot, qui est si bien conduit qu'il se rend maître de la ville à la fin du mois de juillet. Les Romains sont abandonnés à la fureur des Carthaginois. Livius, surpris dans un moment d'ivresse, peut à peine se sauver dans la citadelle. Les Tarentins la bloquent par mer et par terre. Annibal y laisse des troupes, et se retire dans le camp qu'il avait choisi sur le Galèse. Pendant ce tems-là, Hannon, qui par ordre du général carthaginois avait entrepris d'avitailler Capoue, est défait par les Romains. Six mille Carthaginois perdent la vie dans cette défaite, et sept mille la liberté. Une immense quantité de vivres et de butin tombent au pouvoir des vainqueurs. Annibal néanmoins se rend maître des villes de Métapont et d'Héraclée, voisines de Tarente. Hannon et Magon sont reçus dans Tugurium par la trahison de quel-

ques habitants. Les consuls se préparent à faire le siége de Capoue. Le proconsul Tit. Sempr. Gracchus est massacré par la trahison de Flavius Lucanus, avant de quitter la Lucanie. Cependant les troupes romaines s'approchent de la place sur la fin de l'été, ou au commencement de l'automne. Un corps de cavalerie commandé par Magon, passe au fil de l'épée treize cents soldats romains, fait grand nombre de prisonniers, et recouvre quantité de butin. Annibal va droit à Capoue, et attaque les Romains. M. C. Pénula, naturellement hardi, à la tête d'un corps de seize mille hommes, risque un engagement avec les Carthaginois : il y est tué lui-même après un combat de deux heures. A peine un millier de ses soldats peut-il se sauver du carnage. Malgré cet échec, les deux consuls, Fulvius et Claudius Pulcher, forment le blocus de Capoue.

Annibal s'avance jusqu'à Herdonie, où les Romains étaient campés. Fulvius donne dans une embuscade que lui avait dressée le général carthaginois. Le consul est entouré de tous côtés, et de dix-huit mille hommes qu'il commandait, il n'en échappe à l'épée que deux cents qui l'accompagnent dans sa fuite. Otacilius néanmoins ravageait les côtes de l'Afrique, sans que les Carthaginois pussent l'en empêcher. Magon et Asdrubal, fils d'Amilcar, aidés de Massinissa et d'Indibilis, dans l'Espagne, harcèlent à la vérité les Romains, et remportent pareillement la victoire dans un combat opiniâtre, où le consul perd aussi la vie avec un grand nombre de ses légionnaires; mais L. Marcius, jeune chevalier romain, après avoir ramassé les débris de l'armée des deux consuls, fait payer bien cher aux Carthaginois leur victoire. En vingt-quatre heures de tems, il force deux de leurs camps, leur tue trente-sept mille hommes et en fait dix-huit cents prisonniers, s'il en faut croire les historiens romains, qui presque toujours exagèrent les avantages de leur nation. Quoi qu'il en soit, les consuls et le préteur Claudius continuaient le siége de Capoue avec la dernière vigueur (211). Annibal, pour secourir cette place importante, abandonne le blocus de Tarente pour se rendre devant Capoue. Les Romains rendent ses efforts inutiles. Il forme le dessein de surprendre Rome; mais il manque son coup, soit par la diligence du courrier que Fulvius Centimanus avait dépêché à Rome, soit, selon d'autres, à cause d'une tempête qui, en retardant sa marche, donne aux Romains le tems de se mettre sur leurs gardes; pour lors, Annibal s'a-

vance en toute diligence vers Rhège, et fait la guerre aux Lucaniens. Les Capouans se regardant comme abandonnés par les Carthaginois, se rendent aux Romains, qui les traitent avec une énorme cruauté. Le proconsul P. Corn. Scipion, âgé d'environ vingt-quatre ans, n'avait pas moins de succès en Espagne, dont tous les peuples, instruits de tant de défaites des Carthaginois, avaient plus d'envie que jamais de s'unir aux Romains. Le parti artificieux et puissant de Hannon dans Carthage, empêche qu'Annibal ne reçoive les renforts qu'on lui avait promis, et dont il avait besoin. Les affaires des Carthaginois tombent nécessairement en décadence dans l'Italie et dans la Sicile. Les Romains prennent Salapie, et sont néanmoins défaits sur mer par les Tarentins. Scipion, en Espagne, dédommage en un seul jour les Romains de cet échec par la prise de Carthagène (210), qui était comme le magasin général des Carthaginois dans ce pays-là. Cette prise est de la fin de l'été de cette année.

Marcellus, dans le Samnium, prend d'assaut Maronée et Melée, passe au fil de l'épée, ou fait prisonniers trois mille Carthaginois, et remporte un riche butin. Le préteur Cn. Fulvius Centumalus, auprès d'Herdonée, n'est pas aussi heureux. Annibal lui livre bataille, Centumalus y perd la vie avec treize mille hommes. Herdonée est réduite en cendres, et plusieurs nobles, convaincus d'avoir entretenu des intelligences secrètes avec Fulvius, sont mis à mort. Le reste de la campagne se passe en divers combats entre Marcellus et Annibal, dont les pertes et les avantages furent contrebalancés. Le plus important et le plus sanglant, fut le second qu'Annibal livra au consul. Les Romains y perdent trois mille hommes, mais en tuent huit mille aux Carthaginois. Cet avantage des Romains leur procure la soumission des Hirpiniens, des Lucaniens, des Volcentes et des Brutiens, qui, dès-lors, abandonnent Annibal. (209) Un accident imprévu rend Fabius maître de Tarente, sans presqu'aucune effusion de sang, après le milieu de l'été. Le commandant de la garnison était éperdûment amoureux d'une fille, sœur d'un soldat servant dans l'armée romaine. Ce soldat, instruit du pouvoir que sa sœur avait sur l'esprit du commandant, passe, par ordre de Fabius, dans la ville comme déserteur, et engage le commandant, par le moyen de sa maîtresse, à recevoir les Romains dans la place. Le consul y fait un butin immense. Le seul nombre des esclaves

faits prisonniers montait à trois mille. Tout ce qui s'y trouve de Brutiens et de Carthaginois, est passé au fil de l'épée ; plusieurs n'évitent ce traitement cruel et honteux qu'en se donnant eux-mêmes la mort, ou en se battant en désespérés. En Espagne, près de Bœtula, P. Scipion, vers le milieu de l'automne, combat aussi heureusement contre Asdrubal, qui perd, dans une seule action, huit mille hommes tués, dix mille faits prisonniers et un corps de deux mille chevaux. La conduite du jeune proconsul, généreuse et pleine d'humanité, attire dans le parti romain la plupart des princes espagnols.

208. L'année suivante, Annibal, informé que les Romains se disposaient à investir, par terre, la ville de Locres, marche à leur rencontre, les attire dans une embuscade, leur tue deux mille hommes et fait prisonniers ou disperse le reste. Le vaillant Marcellus fut du nombre des morts. Après cette victoire, Annibal dégage, sans beaucoup de peine, Magon, qui était serré de près dans Locres, et oblige les Romains de lever le siége, en abandonnant leurs machines et leur attirail militaire. Vers ce même tems, Valerius, amiral romain, attaque une escadre carthaginoise de quatre-vingt-trois galères, à la hauteur de Capoue, et prend dix-huit vaisseaux. Les Carthaginois, infidèles eux-mêmes au traité fait avec Philippe, roi de Macédoine, n'en pouvaient tirer aucun secours. Il les abandonne, en effet, et se dispose à faire, sans eux, sa paix avec Rome. Asdrubal, frère d'Annibal, ayant été obligé de quitter son camp de Bœtula, passe assez facilement les Pyrénées, et obtient des Gaulois la permission de traverser leur pays, et même d'y faire des recrues. Arrivé heureusement devant Plaisance, il entreprend le siége de cette place, donne occasion aux Romains de rassembler leurs forces et de le repousser ; mais il perd, par son imprudence, l'amitié des Gaulois et les avantages qu'il en aurait pu tirer, et ruine les affaires des Carthaginois en Italie. C. Hostilius Tubulus, défait les Carthaginois dans le pays des Salentins, et en tue jusqu'à quatre mille. Annibal, pour n'être pas enveloppé dans ce désastre, se retire chez les Brutiens, d'où ayant rappelé toutes ses garnisons, il marche vers la Lucanie. Claudius arrive à Grumentum avant le Carthaginois avec quarante mille fantassins et deux mille cinq cents che-

vaux, et campe à cinq cents pas de l'ennemi. On en vient à une action. Annibal y perd huit mille hommes et sept cents prisonniers. Elle ne coûte que deux cents hommes aux Romains. Claudius, informé par une lettre interceptée qu'Asdrubal, après la levée du siége de Plaisance, prenait la route d'Ombrie, s'élève au dessus des lois romaines, qui défendaient aux généraux de quitter leur province, et passe, à la tête d'un détachement de sept mille hommes d'élite, dans celle de Livius, son collègue, qu'il joint dans une marche forcée de six jours. Aussitôt les deux consuls forcent Asdrubal au combat, sur les bords du Métaure (aujourd'hui le Métauro). Le Carthaginois dispute long-tems la victoire, avec un courage digne du fils d'Amilcar et du frère d'Annibal. Enfin elle se déclare pour les Romains. Asdrubal, ne voulant pas survivre à tant de milliers de braves gens, qui avaient quitté leur patrie pour le suivre, se précipite au milieu d'une cohorte romaine, et y reçoit le coup de la mort. Livius, content et las d'avoir déjà tué cinquante-cinq mille Carthaginois, ne veut pas permettre qu'on poursuive un gros d'ennemis qui fuient; il est bon, dit-il, qu'il en reste quelques-uns, pour porter aux Carthaginois la nouvelle de leur défaite. Annibal, défait lui-même en Lucanie, s'était retiré à Canisium. C'est-là où il apprend la nouvelle de la mort de son frère. On pouvait se souvenir qu'il avait traité avec décence, et même avec une affection respectueuse, les corps de Gracchus et de Marcellus. Mais Claudius ne sait pas profiter de ces leçons de générosité. Il fait jeter la tête d'Asdrubal par-dessus les retranchemens du général carthaginois, et ternit, par cette férocité barbare, une journée dont toute la gloire lui était due. Annibal, plongé dans la plus profonde affliction par la perte de celui qu'il regardait comme toute son espérance et tout son bonheur, se retire dans l'extrémité du pays des Brutiens, où il a beaucoup de peine à subsister, mais où il paraissait encore redoutable à ses ennemis. Les affaires des Carthaginois en Espagne, n'étaient pas dans un état plus florissant. Hannon et Magon y commandaient, à la vérité, une armée considérable dans la Celtibérie. Elle était soutenue, à quelque distance d'elle, d'un corps de neuf mille Celtibériens. Syllanus, néanmoins, suprend ce corps, composé en grande partie de nouvelles levées, en passe bon nombre au fil de l'épée, et disperse les autres. Hannon et Magon arrivent à leur

secours vers la fin de l'action et sont pareillement mis en fuite. Hannon est fait prisonnier. Après cette défaite des Carthaginois, Scipion médite la conquête de l'Espagne entière. L. Scipion, son frère, avec un corps de dix mille fantassins et de mille chevaux, prend la ville d'Oringis, dans la Bétique. Le proconsul M. Valerius Lævinus qui commandait en Sicile, fait de grands ravages sur les côtes d'Afrique, et défait une escadre carthaginoise de soixante-dix galères, en s'en retournant à Lilybée (207). Dix-sept de ces galères sont prises par les Romains, quatre coulées à fond, et le reste dispersé. L'année suivante, la Lucanie se soumet aux Romains.

206. Magon III et Asdrubal VI, l'un, fils d'Amilcar et l'autre de Giscon, partent, dès le printems, de Gadès ou Cadix, avec une armée de cinquante, ou, selon d'autres, de soixante-dix mille fantassins et de quatre mille cinq cents chevaux. Ils se portent à Silpia, peu distante de l'armée romaine. Scipion, aidé par divers princes espagnols, se trouve en état d'opposer aux Carthaginois quarante-cinq mille hommes. Magon et Massinissa chargent les Romains; mais ils sont défaits et poursuivis jusqu'à leur camp; une violente tempête met fin à l'action. Asdrubal abandonne son camp et se retire avec précipitation vers l'Océan. Les légionnaires le poursuivent et lui tuent tout son monde; à l'exception de sept mille hommes, qui, ensuite, désertent, et qu'il abandonne lui-même pour se sauver à Gadès. Magon, abandonné aussi des troupes africaines, vient bientôt se joindre à lui. Mais Massinissa, roi de Numidie, traite secrètement avec les Romains. Scipion réussit, malgré les intrigues d'Asdrubal, à déterminer Siphax, roi des Massésyliens à faire alliance avec Rome. Les Romains soumettent plusieurs villes importantes d'Espagne à leur obéissance. Scipion commet à Lælius la conquête de Gadès. Mais Magon oblige Lælius de renoncer à son dessein. Peu après, Massinissa trompe Asdrubal, et Gadès se rend au général romain, sur la fin de l'automne. Magon, avant de quitter cette ville, contraint tous les citoyens de lui apporter leur or et tout leur argent, pille leurs temples, fait battre de verges et mettre en croix leurs suffètes, députés auprès de lui pour justifier leur conduite; et part pour l'Italie. Ayant débarqué son monde sur la côte des Liguriens, il enlève,

par surprise, la ville de Gênes, s'empare du port et de la ville de Savone, et se forme une armée nombreuse, par l'accession d'un puissant corps de Gaulois et de Liguriens. Vers ce même tems, Cn. Octavius, qui commandait en Sardaigne, prend, à la hauteur de cette île, quatre-vingt vaisseaux de transport. La peste fait, cette année, de grands ravages dans le pays des Brutiens, parmi les Carthaginois et les Romains. Annibal, cependant, luttait contre la disette. Durant cette inaction, le général carthaginois fait graver ses exploits en lettres grecques et puniques sur une colonne qui se voyait encore du tems de Polybe, auprès de Lacinium.

205. Edecon, Indibilis et Mardonius, petits rois d'Espagne, suscitent, dans ce pays, une révolte, afin de se rendre, ainsi que leurs alliés, indépendans de Rome et de Carthage. Les généraux romains éteignent ses premières étincelles de guerre. En Afrique, Lælius fait une descente à Hippone, et pille tout le territoire d'alentour. Carthage, allarmée, met tout en œuvre pour gagner Siphax et les autres princes africains. Philippe de Macédoine reçoit deux cents talens pour opérer une diversion, soit en Italie, soit en Sicile. Un renfort d'hommes, de chevaux, d'éléphans, de vaisseaux et d'argent est dépêché vers Magon, afin qu'il puisse s'approcher de Rome et joindre Annibal. Lælius met à la voile pour la Sicile; Magon reçoit à Savone le secours des Carthaginois. Il se fortifie de l'alliance secrète des Gaulois et de l'amitié ouverte des Liguriens. Il éprouve néanmoins le même sort qu'avait eu Asdrubal en Espagne. Scipion s'empare de Locres par la trahison de quelques ouvriers qui avaient travaillé dans une citadelle carthaginoise. L'ayant pourvue de garnison, il transfère le siége de la guerre en Afrique. Siphax, devenu amoureux de Sophonisbe, fille d'Asdrubal, l'épouse, renonce à l'alliance des Romains et fait une ligue offensive et défensive avec les Carthaginois. Carthage, qui depuis cinquante ans n'avait point vu d'armée romaine en Afrique, est consternée de l'arrivée de Scipion.

204. Hannon VI, jeune carthaginois, fils d'Amilcar, est nommé pour s'opposer avec cinq cents chevaux aux débarquement de Scipion à Utique. Après une courte action, ce jeune homme et presque tous les siens périssent sur

le champ de bataille. Scipion ravage tout le pays jusqu'aux portes de Carthage, se rend maître d'une ville située aux environs, abandonne la place au pillage et fait huit mille citoyens prisonniers. Hannon, avec un corps de quatre mille hommes de cavalerie, se poste dans une ville appelée Salera à quinze milles du camp des Romains. Scipion, joint à Massinissa, le déloge de ce poste, après lui avoir tué ou pris trois mille hommes, et fait le siége d'Utique au commencement de l'automne. L'arrivée d'Asdrubal, fils de Giscon, oblige le général romain de suspendre le siége qui avait déjà duré quarante jours; il va prendre ses quartiers d'hiver en lieu sûr. Annibal, après quelque succès en Italie, est défait par Simpronius, et se retire à Crotone. Magon est empêché par Cethegus de se joindre au général carthaginois. Les Brutiens se déclarent la plupart contre les Carthaginois, et massacrent quelques-unes de leurs garnisons. Au commencement de mars, Scipion marche à la rencontre d'Asdrubal et de Siphax (203), qui s'approchaient d'Utique avec une armée de quatre-vingt mille fantassins et de treize mille chevaux. Il surprend, vers le milieu du mois d'avril, l'ennemi dans le tems que celui-ci se disposait à assiéger les Romains dans leur camp, lui livre bataille dans la plaine appelée les Grands-Champs, et s'empare, dans un même jour du camp du général Carthaginois et de celui du prince de Numidie. Deux mille fantassins, cinq cents chevaux et les deux généraux sont tout ce qui échappe d'une si nombreuse armée, à l'épée ou aux fers des Romains. Asdrubal et Siphax ramassent leurs débris, et avec un renfort de Celtibériens forment une nouvelle armée de trente mille hommes, à la tête de laquelle ils marchent de nouveau contre les Romains. Les Carthaginois sont défaits une seconde fois, le 24 avril, et Lælius fait Siphax prisonnier. Après cette victoire, Scipion s'empare de plusieurs villes. A son approche, la garnison de Tunis abandonne la place. Rebuté de la longueur du siége ou plutôt du blocus d'Utique, il va tenter avec aussi peu de succès le siége d'Hippone. Alors il fait brûler ses machines, ravage quelques provinces voisines, et fait alliance avec d'autres. Les Carthaginois rappellent Annibal en Afrique. Carthage demande la paix au général romain, qui lui accorde une trève pendant laquelle elle envoie des députés à Rome. Cependant Magon, qui avait pénétré dans l'Insubrie, y est défait par M. Cornelius et

P. Quintilius Varus dans une action où il perd cinq mille hommes et vingt étendards, mais où il tue deux mille trois cents Romains et la meilleure partie de la douzième légion; après quoi il fait une belle retraite dans le pays des Ingauni. Il y reçoit ordre de retourner à Carthage, et meurt en chemin. Les ambassadeurs carthaginois sont assez mal reçus à Rome; mais leurs généraux avaient déjà violé la trève, et commis des actions contraires à tout droit des gens. Annibal quitte l'Italie, revient à Leptis, en Afrique, se fortifie le plus qu'il peut par l'alliance de quelques princes voisins, soumet de gré ou de force plusieurs forteresses, et notamment la ville considérable de Nacé. De là, il s'avance jusqu'à Zama, à cinq journées de Carthage. Les plus grands généraux que la terre eût vu naître, Scipion et Annibal, entrent en conférence (202) sur la paix et ne peuvent se concilier. Chacun d'eux se dispose à une bataille qui se donne le lendemain, vers le milieu d'octobre, dans les plaines de Zama. Scipion lui-même admire la bonne conduite d'Annibal. La victoire, néanmoins, se déclare pour les Romains, qui s'emparent même du camp des Carthaginois. Elle coûte la vie à plus de vingt mille de ceux-ci, et la liberté à huit mille. Les Romains n'y perdent que quatre à cinq mille hommes. Après cette défaite, Annibal se retire à Adrumète, où il apprend bientôt que Vermina, fils de Siphax, qui venait à son secours, a été battu le 2 novembre, et a perdu jusqu'à quinze mille hommes tués et trois mille faits prisonniers. Carthage rappelle Annibal et fait la paix au mois de janvier suivant (201) avec les Romains, aux conditions humiliantes, prescrites par les vainqueurs. Scipion conduit en triomphe Siphax, qui meurt quelque tems après en prison.

200. Massinissa, à l'instigation des Romains, s'empare d'une partie des états de Carthage, sous prétexte qu'ils avaient autrefois appartenus à sa maison. Les Carthaginois sont obligés, par l'inique médiation de Rome, de les céder à ce prince et même de faire une paix honteuse avec lui. Carthage, quoique réduite à un état de faiblesse et d'épuisement, commence à faire fleurir son commerce, et à l'étendre de tous côtés avec les seules ressources de l'industrie. Annibal, qui conservait toujours son crédit dans sa patrie, réforme quelques abus qui s'étaient introduits

dans l'administration des finances et de la justice. Il se fait bientôt des ennemis, qui, joints à la faction de Hannon, entreprennent de le perdre. Les Romains, qui le regardaient toujours comme un ennemi dangereux, entrent dans ce dessein. Annibal, qui en est informé, se retire en Syrie, auprès d'Antiochus (195). De là, il fait d'inutiles efforts pour brouiller ses compatriotes avec les Romains. Antiochus, qui se préparait à faire la guerre à la république, goûte le conseil que lui donne Annibal, d'attaquer les Romains chez eux mêmes, et ne peut cependant se déterminer à le suivre. Une conférence de Villius et de Scipion avec le général carthaginois, rend celui-ci suspect au roi de Syrie. Annibal se justifie; mais l'envie des ministres empêche le prince de faire usage des bons conseils du Carthaginois. Annibal rentre cependant en faveur après les défaites des Syriens en Europe. Il se charge de la conduite d'une flotte destinée à empêcher les Romains de pénétrer en Asie. Apollonius, l'un des amiraux d'Antiochus, prend la fuite avec toute son escadre, dès le commencement du combat, ce qui oblige Annibal de faire retraite. Le roi, après une nombreuse suite de malheurs (*Voyez* Syrie.), envoie au camp des Romains demander à tout prix la fin de la guerre et la paix (189). Le vainqueur vindicatif impose pour première condition de livrer Annibal, ce qu'Antiochus ne peut refuser. Le Carthaginois se retire à-propos dans l'île de Crète, et de là, chez Prusias, roi de Bithynie, où il rend des services importants à ce prince contre Eumènes, roi de Pergame. (*Voyez* Bithynie.) Les Romains s'offensent de la protection que Prusias accorde à leur implacable ennemi. T. Q. Flaminius s'en plaint au nom de la république. Le roi de Bithynie. pour se concilier l'amitié des Romains, entreprend de le livrer à ses ennemis. Le général carthaginois, ne voyant pas de moyen d'échapper, a recours au poison (183). Ainsi périt ce grand homme, à l'âge de soixante-quatre ans, après avoir été pendant seize ans la terreur des Romains. Il en fut certainement demeuré le vainqueur si sa propre patrie eût été plus équitable envers lui et eût moins déféré à ses envieux.

Massinissa, non content du pays usurpé sur les Carthaginois, avait encore envahi une province enlevée à Carthage, par son père Gala. Les Romains ne jugent pas d'abord à propos de se décider contre le roi de Numidie. Ensuite ils procurent un accommodement (182) par lequel Massinissa

reste en possession de son usurpation, et rendent aux autres quelques otages que Rome avait retenus jusqu'alors. Le roi, qui portait encore ses vues plus loin, tâche de brouiller les Carthaginois avec Rome. L'intelligence des premiers avec Persée, roi de Macédoine lui en fournit l'occasion. Les Romains la saisissent assez facilement. Caton, choisi pour être l'arbitre des différends entre le prince de Numidie et les Carthaginois (175), est toujours de l'avis qu'il le croit le plus utile à sa patrie. Il opine pour la destruction de Carthage.

Trois factions puissantes déchiraient les Carthaginois. Massinissa profite de la circonstance, et fait une irruption dans la province de Tysca, où il prend cinquante ou soixante-dix places et châteaux. Les Carthaginois, malgré leurs procédés rampants, n'obtiennent de la république aucune consolation (153). Ils se mettent en devoir de repousser la force par la force. Massinissa les défait et les réduit à demander la paix; mais il refuse de la leur accorder. Rome envoie des députés en Afrique (152); sous prétexte de pacifier les différends élevés entre le roi de Numidie et les Carthaginois; et dans le vrai, pour examiner les forces de Carthage. Au retour des députés (151), on délibère si la république déclarera la guerre aux Carthaginois. L'avis de Caton, dont l'effet avait été suspendu par le crédit de Scipion Nasica, prévaut.

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE.

La guerre est déclarée aux Carthaginois. La ville d'Utique, considérable par sa richesse, sa grandeur et la commodité de son port, se soumet d'elle-même aux Romains. Le consul M. Manlius Nepos est nommé pour commander l'armée de terre (149). Son collègue, M. Censorinus, est fait général de la flotte romaine. Les Carthaginois envoient des ambassadeurs à Rome, avec plein pouvoir de déclarer que Carthage se soumettait et tout ce qui lui appartenait à la discrétion des Romains. Le sénat promet aux Carthaginois la liberté, l'usage de leurs lois, et la conservation de tous leurs biens, à condition d'envoyer à Lilybée, comme otages, trois cents jeunes gens des plus qualifiés, et de faire tout ce qui serait ordonné par les consuls. Carthage cède au tems; les otages sont fournis. Les consuls demandent ensuite qu'on leur délivre une quantité de blé suffisante pour

la subsistance de leurs troupes, toutes les galères carthaginoises à trois rangs de rames, toutes les machines de guerre, et enfin toutes les armes qui pouvaient être dans ville. Carthage, hors d'état de rien refuser, accorde tout. Censorinus ordonne aux habitants d'abandonner leur ville. Les Carthaginois se décident à mourir, plutôt que d'obéir à ce dernier ordre du sénat romain. Les consuls commencent par réduire la plus grande partie du plat pays sous leur obéissance. Ils attaquent ensuite la place par mer et par terre.

148. ASDRUBAL VII et IMILCON III, surnommé FABEAS, ou PHAMEAS, ruinent toutes les opérations des Romains contre les Carthaginois. Mais ceux-ci perdent bientôt Phaméas qui passe dans le parti des Romains. Les Carthaginois, néanmoins, remportent divers autres avantages sur les Romains commandés par le consul Calpurnius Pison, les obligent vers la fin de la campagne à lever le siége d'Hippozarytus, et rallentissent l'ardeur de ceux qui faisaient le siége de Carthage. Une négociation, entamée entre les Carthaginois et Andriscus, roi de Macédoine, échoue. Un nommé Bithyas leur avait heureusement amené un secours de huit cents chevaux, ce qui n'empêche pas Mancinus, lieutenant de Pison, de prendre Mégare qui faisait partie de la ville de Carthage, et d'obliger ceux qui l'occupaient de se retirer dans une autre partie appelée Byrsa. Asdrubal, outré de cette déroute, fait avancer sur le mur tout ce qu'il avait de prisonniers romains et les livre aux traitements les plus inhumains, pour ôter aux habitants de Carthage toute espérance d'accommodement. Scipion Emilien fait travailler jour et nuit au siége. En vingt-quatre jours tous ses ouvrages sont établis. Les Carthaginois, de leur part, n'oubliaient rien pour leur défense. Enfin le vingt-sixième jour, on en vient à une attaque qui est longue et opiniâtre, mais qui ne décide rien. Le vingt-septième, une autre, qui recommence, dure bien avant dans la nuit, et se termine par la prise de quelques postes avantageux que les Carthaginois sont forcés d'abandonner aux Romains. Scipion occupe le reste de la campagne à s'emparer de toutes les places fortes qui étaient encore au pouvoir des Carthaginois, et fournissaient des vivres à Carthage. Durant l'hiver (147), et pendant les grands froids, toute l'armée carthaginoise de quatre-vingt-quatre mille hommes est

taillée en pièces ou faite prisonnière, en défendant Nepheris, dont le siége avait duré vingt-deux jours. Quatre mille hommes seulement peuvent se sauver. Les fortifications du port appelé Cothon sont ruinées ; Byrsa, ou la citadelle, attaquée en même tems, affaiblie d'ailleurs, par la famine ne peut plus tenir. Ceux qui l'occupaient s'avancent en habits de suppliants, et demandent pour toute composition la vie sauve pour tous ceux qui voudraient sortir. Scipion leur ayant accordé leur demande, Asdrubal se remet lui-même au pouvoir des Romains. Sa femme, loin d'imiter son exemple, égorge elle-même ses enfants et se brûle dans le temple ; neuf cents transfuges, que le consul avait exceptés du pardon, se précipitent dans les flammes qui détruisent la citadelle et le fameux temple d'Esculape (146). Le sénat envoie ordre au proconsul de détruire Carthage. En conséquence, cette ville infortunée est rasée jusqu'à ses fondements. Mais sous le consulat de Domitius (122), C. Gracchus entreprend, par ordre du sénat, de la rebâtir, et y conduit une colonie de six mille citoyens, qui fut la première colonie romaine envoyée hors l'Italie. Elle s'accrut de manière, que sous les consulats de M. Tullius Decula et de Cn. Corn. Dolabella (81), elle était déjà une des villes considérables de l'empire romain. Jules César, faisant la guerre en Afrique contre les partisans de Pompée, y laisse à son retour une colonie de trois mille hommes, à laquelle se joignirent plusieurs habitants des villes voisines. Durant les premiers siècles de l'ère chrétienne ; on la considérait comme la capitale de l'Afrique. Sous le règne de Constantin, Maxence la réduisit presque en cendres (312 dep. J.-C.). Genseric, roi des Vandales, durant ses guerres d'Afrique (439 dep. J.-C.), s'en rendit maître le 19 octobre. Quatre-vingt-quinze ans après, les conquêtes de Bélisaire la réunirent à l'empire romain (533 dep. J.-C.). Enfin, sous les successeurs de Mahomet (698 dep. J.-C.), elle tomba au pouvoir des Sarrasins qui la détruisirent au point qu'il n'en reste aujourd'hui d'autres traces que des égoûts et des citernes qui n'ont point été endommagés par le tems.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

ROIS DE MAURITANIE.

La Mauritanie, ou la Maurusie, était bornée à l'orient par la Malva, ou Mulucha; au couchant, par l'Océan atlantique; au midi, par la Getulie ou Libye intérieure; et au nord, par la mer Méditerranée. Elle a été ainsi appelée d'après les Maures, ses premiers habitants, et il y a lieu de croire que ces Maures devaient leur origine à Phut, l'un des fils de Cham ou à Lud, son petit-fils et fils de Misraïm, dont les descendants sont en effet désignés dans le dixième chapitre de la Genèse, par le nom de Maures, ou Mauritaniens. Les Phéniciens y envoyèrent de bonne heure des colonies. Quand elles se furent multipliées, elles se partagèrent en plusieurs cantons ou tribus et prirent divers noms.

Tingis, ou Tingi, était la capitale de la Mauritanie, qui, à cause de cela, est appelée assez souvent dans les auteurs, Tingitanie. On la nomme aujourd'hui Tanger, et elle fait partie du royaume de Fez.

On ne peut pas dire absolument de toute la Mauritanie qu'elle fut gouvernée par des rois. Il semble que plusieurs tribus conservèrent leur liberté et leur indépendance, comme les Arabes qui demeurent dans le royaume d'Alger, et Tunis, la conservent encore aujourd'hui. Mais il est constant aussi, qu'au moins la plupart des provinces de Mauritanie obéissaient à des princes ou à des chefs dont

le gouvernement était monarchique, et dont quelques-uns même ont donné leurs noms à quelques cantons. L'ancienne histoire de ces rois est mêlée de beaucoup de fables, et les auteurs sont partagés pour les débrouiller. Le célèbre Newton est celui qui a proposé sur ce sujet le système le plus raisonnable.

AMMON, père de Sesac, roi d'Egypte, a été, selon l'habile chronologiste que nous venons de citer, le premier roi de Libye, ou de cette vaste étendue de pays qui sépare les frontières de l'Egypte des bords de l'Océan atlantique, c'est-à-dire de la Mauritanie. La conquête en fut faite environ mille ans avant Jésus-Christ, par Sésac, du vivant de son père.

SÉSAC eut à défendre la Mauritanie contre les Libyens, qui, ayant à leur tête Neptune, se révoltèrent contre lui et le tuèrent (973).

NEPTUNE, frère et amiral de Sésac, après avoir envahi la Mauritanie, étendit encore sa domination sur la Nubie et une grande partie de la Libye.

ATLAS, ou ANTÉE, fils de Neptune, portait ses vues encore plus loin que son père. Son projet était d'envahir l'Egypte même. Il avait la fermeté et la valeur nécessaires à une pareille entreprise. Des renforts nombreux que lui fournissait la Libye, le mettaient en état de la soutenir long-tems. Hercule, général de la Thébaïde et d'Ethiopie, pour les dieux ou grands seigneurs d'Egypte, s'opposa à ses succès. Il y perdit beaucoup de monde; mais à la fin, Hercule, ayant intercepté un corps de Maures ou de Libyens qui marchait au secours d'Antée, remporta une victoire complète sur eux, subjugua tout le continent de la Libye et tua Antée lui-même, près d'une ville de la Thébaïde qui reçut à cette occasion le nom d'Antæa, ou d'Antæopolis.

Depuis ce tems jusqu'à la guerre de Jugurtha, contre les Romains, l'histoire ne parle plus des Maures.

BOCCHUS I occupait le trône de Mauritanie, lorsque Jugurtha avait bien de la peine à défendre la Numidie contre les Romains. Comme le roi des Numides avait

épousé la fille de Bocchus, il espérait trouver de la ressource à ses affaires dans l'alliance de son beau-père (107). Celui-ci consent en effet à se liguer avec son gendre contre Rome. Mais le mauvais succès de cette ligue lui ayant donné de l'inquiétude pour lui-même, non-seulement il fait sa paix en secret avec les Romains, mais encore livre Jugurtha à Sylla (106). Rome récompensa largement cette horrible perfidie. (*Voyez* Numidie.)

Dion Cassius fait mention de deux rois de Mauritanie, contemporains de Jules César et de son fils adoptif Octavien; il nomme l'un Bogud et l'autre Bocchus. Il ne parait pas possible que ce dernier, qui était roi de la Mauritanie Césarienne, soit le même qui remit Jugurtha à Sylla, comme on vient de le dire. C'était sans doute son fils. Suivant Dion Cassius, Sittius, avec le secours de Bocchus, fit (46) en Afrique une diversion en faveur de César; selon d'autres, cette diversion fut l'ouvrage de Bogud et de Sittius, et cela semble en effet plus vraisemblable. L'année suivante (45), Bogud contribua beaucoup à faire triompher César à la fameuse bataille de Munda, en Espagne, où les fils de Bocchus étaient venus se joindre aux enfants de Pompée. Après la mort de César, Bogud prit le parti d'Antoine; mais tandis qu'il agissait pour ses intérêts en Espagne (38), les Tingitains se révoltèrent contre lui et Bocchus s'empara de ses états. Auguste confirma ce dernier dans sa conquête, et accorda le droit de citoyens romains aux habitants de Tingis. Cinq ans près (33) Bocchus mourut, et son royaume devint une province romaine. Bogud, qui s'était retiré auprès d'Antoine, fut tué (31) à Methone) aujourd'hui Modon, en Morée, lorsque cette ville fut prise par Agrippa.

JUBA était fils de Juba, roi de Numidie. Il avait reçu à Rome une excellente éducation, et y avait acquis tant de connaissances, qu'on le mettait de pair avec les plus savants d'entre les Grecs. Il fit plusieurs ouvrages qui sont perdus. L'abbé Sevin en a inséré le catalogue dans une dissertation qu'il a faite sur la vie de ce prince. César Octavien qui aimait les habiles gens, affectionna beaucoup Juba et lui donna (25) les deux Mauritanies et une partie de la Gétulie, en échange du royaume de son père. L'étude des lettres avait tellement adouci le caractère de ce prince,

que ses sujets le mirent au nombre des dieux et lui érigèrent une statue (Pausanias). Il avait eu pour femmes, CLÉOPATRE-SELÈNE, née des amours de Marc-Antoine et de la fameuse Cléopâtre, et ensuite GLAPHYRA, veuve d'Alexandre, fils d'Hérode, roi de Judée.

PTOLEMÉE, fils de Juba et de Cléopâtre-Selène, succéda à son père. Son règne (17 dep. J.-C.) fut un peu agité par les troubles que Tacfarinas excita en Afrique. Mais après sept ans de durée, ils furent apaisés par les Romains. Après plusieurs combats qui ne décidaient rien, Tacfarinas perdit la vie (24 dep. J.-C.) avec grand nombre des siens. Cette victoire, à laquelle Ptolémée avait beaucoup contribué, le fit jouir de la paix pendant quelque tems. Mais à la fin il succomba à l'avarice ou à la jalousie de Caligula, qui le fit tuer l'an de Jésus-Christ 38.

EDÉMON était un des affranchis de Ptolémée. Pour venger la mort de son maître, il assembla un corps de troupes. Claude, successeur de Caligula, envoie en Mauritanie (41 dep. J.-C.) une armée, qui, par sa seule présence, disperse celle d'Edémon. L'année suivante, le général romain, après avoir défait l'ennemi, pillé et ravagé le pays, accorde la paix aux Maures (42 dep. J.-C.). Il y a lieu de croire que, par le traité, la Mauritanie fut entièrement cédée aux Romains. Ce n'est, en effet, que peu de tems après, qu'on trouve la Mauritanie partagée en deux provinces, l'une nommée Mauritanie Tingitane, et l'autre Mauritanie Césarienne, d'après César, surnom commun à Claude et aux autres empereurs romains.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES

RÒIS DE NUMIDIE.

La Numidie était une vaste étendue de pays, bornée au nord par la Méditerranée ; au midi, par la Gétulie ; à l'occident, par le fleuve Mulucha ; et à l'orient, par celui de Tusca. Du tems des Carthaginois, la Numidie renfermait deux nations considérables, les Massyliens et les Massæsyles, ou Massesyliens. Les Romains ont appelé le pays qu'occupait ces derniers, la Mauritanie Césarienne, quoiqu'il n'ait jamais fait partie de la vraie Mauritanie. La région des Massyliens, qui était la Numidie proprement dite, se trouvait séparée de Carthage par la Tusca, et de la Mauritanie Césarienne, par une autre rivière nommée Ampsaga. La capitale de la Numidie était Cirthe (aujourd'hui Constantine, capitale d'un royaume dépendant de celui d'Alger), laquelle, si l'on en juge par ses ruines, encore subsistantes, doit avoir été une très-grande ville et dans une situation très-commode. Après avoir consulté les anciens auteurs, on peut regarder les descendants de Misraïm et la postérité de Phut, son frère, comme les premiers habitants de la Numidie. Les Phéniciens, qui descendaient aussi de Cham, ne tardèrent pas à y envoyer des colonies. Il en vint ensuite d'une multitude de diverses nations, qui ont formé quantité de tribus ou de cantons de différents noms. La forme du gouvernement carthaginois avait lieu dans tous les endroits dépendants

de Carthage ou réunis à cette capitale. Dans tout le reste du pays, le gouvernement était despotique, comme l'ancien gouvernement oriental, dont celui de Numidie tirait son origine. Les Numides sont aussi appelés quelquefois Africains dans les anciens historiens, à cause de l'incorporation de ces deux peuples.

L'histoire de Numidie, pendant plusieurs siècles, nous est absolument inconnue. Il est vraisemblable qu'Iarbas régnait en Numidie, comme aussi dans l'Afrique proprement dite, et peut-être en Mauritanie dans le tems que Didon bâtit Byrsa de Carthage (*V.* Tyr et Carthage). Plusieurs siècles après cet événement, on trouve les Africains en guerre avec les Carthaginois (489), par rapport à une redevance que ces derniers venus en Afrique devaient payer annuellement aux premiers. Ceux-ci remportèrent la victoire. Mais plusieurs années après, la justice céda à la force. Les Carthaginois ne payèrent plus le tribut, et devinrent les maîtres de ceux dont ils avaient été les vassaux. Les Numides, las d'un joug honteux, se révoltèrent, prirent Tunis (395) et marchèrent contre Carthage. La division et la famine ruinèrent leur armée très-nombreuse. Seize ans s'étant passés dans l'asservissement, ils essayèrent encore une fois de secouer une dépendance insupportable. Mais la nécessité les contraignit d'obéir (379). Les Numides eurent aussi beaucoup de part dans les guerres des Carthaginois avec Denys, Agathoclès, etc. (*Voyez* Carthage, Sicile.), et servirent avec distinction dans la première guerre punique. Mais après la fin de celle-ci, les Numides firent aux Carthaginois une guerre qui dura trois années (241). Elle fut toute à l'avantage des derniers. Amilcar VI traita les Numides vaincus avec un ressentiment plein de cruauté. Non-seulement il ravagea leur pays, mais encore il fit mettre en croix indistinctement tous ceux qui tombèrent entre ses mains (238). La paix se fit néanmoins, et ce n'est que depuis ce tems qu'on trouve quelque suite dans la chronologie des rois de Numidie.

Narva ou Naravase est le plus ancien des rois connus des Numides, proprement dits, Orientaux, ou Massyliens. Après la guerre dont nous venons de parler, il épousa une fille d'Amilcar VI, sœur d'Annibal, et eut de ce mariage un fils nommé Gala, qui lui succéda.

ROIS DES NUMIDES-MASSESYLIENS.

SIPHAX prétendait tirer son origine de Sophax, fils d'Haronkel (vulgairement Hercule, c'est-à-dire le commerçant), chef de l'une des colonies orientales en Libye; il régnait sur les Numides massésiliens dans le même tems que Gala était roi des Numides massiliens. Les Romains recherchaient l'alliance de Syphax, dans la vue de l'opposer aux Carthaginois. Elle ne fut pas plus heureuse pour lui que celle qu'il contracta ensuite avec les Carthaginois, comme on peut le voir dans l'histoire des Numides orientaux.

VERMINA, fils de Siphax, ne fut pas plus heureux que son père (*Voyez* l'histoire des Numides orientaux). Il paraît que s'il fut roi, il n'en eut jamais que le titre.

ARC-BAR-ZAN, était fils de Vermina, et ne regna point sur les Massésyliens qui depuis la défaite de Syphax, ne reconnurent d'autre roi que celui des Massyliens.

213. GALA était roi des Numides massesyliens sous le consulat de Fabius et de Sempronius Gracchus, et encore dans la seconde guerre punique. Mécontent de l'alliance que Siphax avait faite avec les Romains, il en conclut une (206), à l'instigation de son fils Massinissa, avec les Carthaginois. Ceux-ci, pour s'assurer davantage Massinissa, jeune homme de dix-sept ans, mais d'un courage et d'une force singulières, le fiancèrent avec Sophonisbe, fille d'Asdrubal Giscon, la plus belle femme de toute l'Afrique. En conséquence de cette alliance, Gala envoya son fils contre Siphax, avec une puissante armée. Chemin faisant, elle fut renforcée par un corps de Carthaginois. Les deux armées s'étant rencontrées, on en vint aux mains. Le combat fut sanglant et opiniâtre. La victoire se déclare enfin pour Massinissa, dont les troupes passèrent trente-six mille Massésyliens au fil de l'épée, et obligèrent Siphax à se retirer dans la Mauritanie. Massinissa l'y poursuivit avec ses seuls Numides et acheva de le défaire entièrement. Après cette victoire, il mène ses troupes en Espagne, à l'armée d'Asdrubal. Siphax, en son absence, rentre dans ses états et se rend à son tour redoutable aux Carthaginois. Ceux-ci, pour le détacher des Romains, et le mettre dans leur parti, lui donnent en mariage, à l'insu d'Asdrubal, la belle Sophonisbe, fiancée à Massinissa. Ce

jeune prince, outré de cette perfidie, se jette dans le parti des Romains, fait alliance avec Scipion et repasse en Afrique. Gala, son père, meurt sur ces entrefaites.

Désalcès, Isalac, ou Asalcès, frère de Gala, devint son successeur au trône de Numidie, conformément à l'ordre de succesion établi pour le pays; mais il n'en jouit pas long-tems.

Capusa, fils aîné de Désalcès, succède à son père qui n'avait point laissé de frère. Peu de tems après son élévation, Mézétule, qui était du sang royal, excite une révolte, lève un corps de troupes, tue Capusa en bataille rangée, soumet toute cette partie de la Numidie qu'il gouvernait sous le titre de tuteur de Lacumac ou Lacumacès, jeune frère de Capusa, et obtient la couronne, comme fruit de sa victoire.

Mézétule, maître du trône de Numidie, ne prit pas le titre de roi, et se contenta de celui de tuteur ou protecteur de Lacumac. Pour maintenir sa puissance usurpée, il épousa la veuve de Désalcès, nièce d'Annibal, qui, par cela même, tenait à la plus puissante famille de Carthage, et envoya des ambassadeurs à Siphax, pour faire alliance avec lui. Massinissa, instruit de la mort de son oncle, et de l'usurpation de Mézétule, repasse en Afrique et se rend à la cour de Bocchus, roi de Mauritanie. Ce prince lui donne un corps de quatre mille Maures pour l'escorter dans ses états. Massinissa, étant rentré en Numidie, rencontre Lacumac qui allait porter du secours à Siphax; il l'attaque, le défait et l'oblige de se retirer dans la ville de Thapsa. Grand nombre de Numides viennent se joindre à Massinissa. Lacumac, qui avait rejoint Mézétule, avec un renfort de Massésyliens, s'avance à la tête d'une nombreuse armée, et livre bataille à Massinissa. Celui-ci, suppléant au nombre par sa conduite et par la valeur de ses troupes, remporte une victoire complète.

Massinissa étant remonté par cette victoire sur le trône de ses pères, accorde à Lacumac le même rang qu'avait tenu Isalac auprès du roi Gala, et à Mézétula, l'amnistie avec le rétablissement dans tous ses biens. Siphax, à la sollicitation d'Asdrubal, qui était alors dans son camp,

refuse de consentir à ce traité, reprend les armes et envahit, avec un corps de troupes, un district qui avait été long-tems disputé entre lui et Gala, mais dont Massinissa était actuellement en possession. La guerre est très-malheureuse pour le roi des Massyliens, qui voit sa domination réduite à une seule montagne vers l'orient, pendant que son ennemi régnait seul dans la Numidie entière, dont Syphax entreprend de le déloger. Bocchar, son lieutenant, encouragé par la promesse d'une forte récompense, s'il tue Massinissa, et d'une bien plus considérable, s'il peut le prendre vivant, marche avec quatre mille hommes de pied et deux mille cavaliers contre les Massyliens, surprend Massinissa, enlève plusieurs de ses soldats, chasse les autres devant lui, poursuit leur chef jusqu'au haut de la montagne, ensuite, à travers plusieurs défilés, jusqu'aux plaines de Clupea, où il l'entoure si bien que tous les Massyliens sont tués à l'exception de quatre seulement. Massinissa lui-même dangereusement blessé, se retire dans une caverne, où il subsiste quelque tems des brigandages de deux cavaliers demeurés avec lui. Guéri de sa blessure, il s'avance hadiment sur les frontières de son royaume. En peu de tems il se forme une armée de six mille fantassins et de quatre mille chevaux ; ce qui, avec son courage, lui suffit pour recouvrer ses états. Il ravage même les frontières des Massyliens, et se campe fort avantageusement entre Cirthe et Hippone. Syphax, accompagné de son fils Vermina, charge l'ennemi, qui fait des prodiges de valeur ; mais à la fin, il est obligé de prendre la fuite, après un massacre terrible de ses troupes. Massinissa échappe à peine avec un corps de soixante chevaux, qui gagne avec lui la petite Syrthe, où il demeure jusqu'à l'arrivée de Lælius et de la flotte romaine sur la côte d'Afrique (203). Alors ses affaires se rétablirent. Il chasse successivement tous les petits rois de Numidie. Asdrubal et Syphax sont vaincus dans une action décisive, où le dernier est fait prisonnier et envoyé à Scipion. Ce général le conduit en triomphe à Rome, où on lui donne ensuite pour prison la ville d'Albe, dans laquelle il meurt après deux ans de captivité. Massinissa prend d'emblée Cirthe, où il retrouve, dans le palais des rois, sa maîtresse Sophonisbe, et se hâte de l'épouser avant l'arrivée des Romains. Scipion et Lælius lui représentent qu'il faut opter entre l'amitié des Romains et la

possession de la fille d'Asdrubal, ennemi juré de la république. Massinissa sacrifie l'amour à la reconnaissance et au repos de son royaume. Il envoie du poison à Sophonisbe, en lui mandant qu'il la laisse maîtresse de l'avaler ou de tomber entre les mains de Scipion dont elle avait déjà reçu des reproches touchant son infidélité envers Massinissa. La princesse boit la coupe fatale en remerciant le roi des Massyliens de l'avoir préservée des fers des Romain. Scipion met tout en œuvre pour consoler Massinissa, et l'emmène au camp des Romains, où il est comblé d'honneurs et de distinctions. (202) Ce prince trouve bientôt à Zama l'occasion de reconnaître les bons offices que lui avaient rendus les Romains, et ceux-ci se croyant obligés envers lui, le récompensèrent aux dépens des Carthaginois (175) (Voyez *Carthage.*) Massinissa meurt cette année (148), âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, laissant à Scipion Emilien, pour lors tribun du peuple, le pouvoir de disposer de ses biens et de partager son royaume entre ses enfans. Il en avait trois légitimes; savoir, Micipsa, Gulussa et Mastanabal, ou Manastabal, et quarante-un autres de ses concubines. Stembal, ou Stemba ou Stembanus, le plus jeune de ses bâtards, n'avait que quatre ans à la mort de son père. La succession de celui-ci était considérable, étant devenu l'un des plus puissans prince de l'Afrique, dont il avait même civilisé plusieurs habitans. Massinissa dut sans doute la santé forte et robuste dont il jouit jusqu'à la fin d'une longue vie, à sa sobriété et au soin qu'il avait eu, dès sa jeunesse, de s'endurcir au travail et à la fatigue.

Micipsa ou Misipsa, est mis sur le trône de son père par le choix de Scipion Emilien. Gulussa, doué de tous les talens nécessaires pour la guerre, a le commandement des armées et de toutes les affaires relatives à la guerre ou à la paix, et Manastabal est chargé de l'administration de la justice. Le tribun romain les honora tous trois du titre de rois. Ce partage était vraiment conforme aux talens particuliers de chacun d'eux. Gulussa avait bien fait voir de quoi il était capable dans la troisième guerre punique, où il avait servi les Romains avec distinction, et l'application de Manastabal à l'étude, devait lui avoir procuré des connaissances propres à remplir dignement les devoirs de sa charge; mais ces deux princes ne survé-

curent pas long-tems à leur père. Leur mort laissa Micipsa seul maître du vaste royaume de Numidie. Il avait deux fils, Adherbal et Hiempsal, qu'il éleva dans son palais avec Jugurtha, son neveu, dont il connaissait et estimait le mérite. Mais à la fin il lui fit ombrage; pour se délivrer de l'inquiétude que lui donnait l'estime que tout le monde avait pour ce jeune prince, Micipsa lui donna le commandement des troupes qu'il envoyait aux Romains devant Numance (133), dans l'idée que sa propre valeur ou celle des ennemis lui deviendrait fatale.

125. Cette année, la Numidie est couverte de sauterelles qui dévorent tous les fruits de la terre, et même jusqu'au bois sec. Un vent violent les emporte dans les mers d'Afrique, mais le mouvement des flots les rejette sur le rivage, elles causent une infection qui fait périr un nombre infini d'animaux de toute espèce. La corruption de leurs cadavres rend l'air encore plus pernicieux pour les hommes. Dans la Numidie seule, il en meurt jusqu'à huit cent mille, et deux cent mille dans l'Afrique proprement dite.

Cependant le succès n'ayant point répondu à l'attente de Micipsa, il tenta secrètement toute sorte de moyens pour ôter la vie à son neveu. Jugurtha, par sa prudence, se garantit de tous les dangers, et se concilie, à la fin, l'affection de son oncle, tellement, que Micipsa l'adopte, et le déclare, par son testament, héritier de sa couronne, conjointement avec ses deux fils (122). Trois ans après, le roi de Numidie meurt à Cirthe, ayant régné trente ans.

Adherbal, Hiempsal et Jugurtha rendent les derniers devoirs à leur père, avec une magnificence royale. Ils s'assemblent ensuite pour conférer sur les affaires de l'état. La division se met dans l'assemblée. On se détermine à partager l'empire et les trésors du feu roi. Jugurtha, qui ne veut point de partage, gagne un homme chez qui Hiempsal était logé à Thirmida. Des satellites de Jugurtha, introduits dans sa maison par cet homme, massacrent ceux qui dormaient, comme ceux qui voulaient résister, et après avoir bien cherché, trouvent enfin Hiempsal dans le bouge d'une servante. Ils lui coupent la tête et la portent à leur maître. Le bruit de ce meurtre, répandu dans toute l'Afrique, remplit d'effroi Adherbal, et tous les fidèles

sujets de Micipsa. Le plus grand nombre tient pour Adherbal, mais les meilleurs soldats s'attachent à Jugurtha. Il en rassemble autant qu'il peut, et s'empare, de gré ou de force, de plusieurs places. Adherbal, se fiant sur le nombre de ses troupes, veut tenter le sort des armes; mais vaincu dès le premier choc, il s'enfuit sur les terres de la province romaine, puis à Rome même, et son rival achève sans peine la conquête de la Numidie (116).

Jugurtha était, comme on l'a dit, fils de Mastanabal et d'une concubine de ce prince. Après les premiers transports de son ambition, le nouveau conquérant de la Numidie, comprenant bien que son crime horrible et son usurpation exciteraient contre lui l'indignation du peuple romain, envoie sur-le-champ des ambassadeurs à Rome. Son argent, distribué à propos, et l'avarice des grands, lui concilient d'abord la faveur et la protection des plus importans personnages de la république. Scaurus, prince du sénat, l'homme de son tems qui eut le plus de pouvoir et de réputation dans Rome, prend le parti d'Adherbal, et ne peut néanmoins empêcher que la faveur n'influe plus que la justice dans le décret du sénat. On y décide qu'on enverra de Rome dix députés, dont Opimius fut le chef, pour partager le royaume de Micipsa entre Adherbal et Jugurtha. Jugurtha, à force de présens et de promesses (115), fait si bien, qu'Opimius lui sacrifie son devoir et sa réputation. Presque tous les autres commissaires se laissent corrompre de la même manière. Jugurtha obtient pour sa part la partie occidentale de la Numidie, qui est la plus fertile et la plus peuplée; l'autre plus considérable en apparence qu'elle ne l'est en effet, est donnée au fils de Micipsa. Après le départ des commissaires (114), Jugurtha, enhardi par les promesses de ceux qui s'étaient bien trouvés de ses libéralités, reprend aussitôt le projet de détrôner Adherbal. Il recommence les hostilités avec une armée entière qui ruine sur son passage les villes et les campagnes. Adherbal se réveille enfin de son indolence, rassemble des troupes, et marche au-devant de Jugurtha. Les deux armées se rencontrent (113) non loin de Cirthe. Les troupes de Jugurtha fondent sur le camp ennemi, qu'elles mettent en désordre. Adherbal se sauve à grande peine dans Cirthe, suivi de quelques cavaliers. Jugurtha investit la place. Le sénat, instruit de ce qui se

passe par des ambassadeurs d'Adherbal, dépêche en Afrique trois jeunes gens qui ordonnent aux deux rois de mettre bas les armes. Jugurtha, se croyant en droit de ne pas déférer à ces ordres, continue ses hostilités, bloque Cirthe, et fait des tentatives continuelles sur la place. Bientôt, Adherbal voit ses affaires désespérées. Deux des plus hardis compagnons de sa fuite, percent à travers le camp ennemi (112), et portent à Rome de nouvelles lettres de sa part. Le sénat envoie en Afrique une nouvelle députation plus solennelle que la précédente, dont Scaurus était le chef. Ils arrivent au port d'Utique, d'où ils écrivent à Jugurtha de se rendre dans la province romaine. Ce prince, avant son départ, donne un assaut général qui n'a point de succès. Il se rend ensuite auprès des députés. L'entrevue se passe comme les précédentes, en pourparlers inutiles, et les commissaires se retirent sans rien conclure. Les Latins, dont la valeur faisait la principale défense de la place, persuadent à Adherbal de se rendre sous la simple promesse de la vie sauve. Adherbal consent à capituler à cette condition. Mais il n'est pas plutôt en la disposition de Jugurtha, que celui-ci le fait expirer dans les tourmens, et fait passer au fil de l'épée tous les Latins et les Numides au-dessus de quatorze ans. Ce forfait n'est pas long-tems inconnu à Rome. Le sénat s'assemble. Memmius, tribun du peuple, ayant excité le peuple, le sénat nomme deux nouveaux consuls, Scipion et Calpurnius, dont le second eut la Numidie dans son département. On lève des troupes pour l'Afrique. Jugurtha envoie son fils à Rome avec deux hommes de confiance, à qui, pour toute instruction, il ne fait que répéter ce qu'il leur avait dit après le meurtre d'Hiempsal : *voilà de l'or, attaquez tout le monde*. Cependant, le consul, par ordre du sénat, fait notifier à ces envoyés qu'ils ayent à sortir de l'Italie dans dix jours, s'ils n'apportent un pouvoir de remettre la personne et le royaume de Jugurtha à la discrétion de la république. Calpurnius entre en Numidie, et y fait d'abord de grands progrès. Jugurtha lui oppose une somme d'argent considérable. Scaurus, autrefois si intègre, cède lui-même à la force du métal précieux. Le consul et son lieutenant mènent si bien l'affaire, que le roi de Numidie ne craint plus de se rendre à discrétion. Memmius excite le peuple romain à demander vengeance de la prévarication des mandataires de la république. Cassius, sur le réqui-

sitoire du tribun, part pour la Numidie. Jugurtha, sur la foi d'un sauf-conduit, consent à venir lui-même à Rome, rendre compte de ses actions. Bæbius, autre tribun, gagné à force d'argent, se joue des cris, des menaces, des injures et de tous les mouvemens ordinaires à une populace irritée. Jugurtha sort d'affaire plus audacieux que jamais. Cependant les remords de ses partisans, le trouble des uns, la mauvaise réputation des autres, l'indignation des gens de bien faisaient décliner de jour en jour son crédit. Massiva, prince Numide, fils de Gulussa et petit-fils de Massinissa, était retiré à Rome depuis la prise de Cirthe et la mort d'Adherbal.

Albinus, nouveau consul, met dans la tête de ce prince de demander la couronne de Jugurtha, prêt à succomber sous le poids de la haine publique. Le roi charge Bomilcar, son confident et son allié, de faire assassiner Massiva : ce qui s'exécute ; mais l'assassin arrêté, découvre tout le complot. Bomilcar ayant été mis en justice, son maître trouve le moyen de le faire évader. Jugurtha, cependant, reçoit ordre du sénat de sortir de l'Italie, il part de Rome en criant : *Ville à vendre si on trouve un acheteur*. Albinus passe en Afrique sans délai. Le roi de Numidie l'amuse par divers artifices. Le consul, obligé de se rendre aux comices, laisse l'armée sous la conduite d'Aulus, son frère propréteur. Jaloux de la gloire de terminer lui-même cette guerre, ou aveuglé par la cupidité des richesses, Aulus sort de ses quartiers au milieu d'un hiver très-rude (109), et se dispose à faire le siége de Suthul, ville où le roi tenait ses trésors enfermés, située sur un roc escarpé, et environnée d'une plaine fangeuse, surtout après les pluies d'hiver. Jugurtha accroît adroitement la folle confiance du propréteur, en lui faisant porter des paroles de paix et de soumission, et néanmoins travaille, par ses émissaires, à corrompre l'armée romaine. Ses mesures prises, le roi Numide fond tout à coup, pendant la nuit, sur le camp romain. Les capitaines séduits, désertent, abandonnent leurs corps ; des cohortes, des escadrons entiers de Romains passent au service du roi ; tout le reste est tué, mis en fuite ou dans les fers. Jugurtha accorde la vie à l'armée romaine, à condition de passer sous le joug et d'évacuer la Numidie dans dix jours. Rome consternée, décide que le traité consenti par Aulus, tout chargé qu'il était des pouvoirs de la république, est nul, et renvoie Albinus en Afrique. Mais le consul ayant trouvé ses

soldats amollis par le libertinage et la négligence de la discipline militaire, ne croit pas devoir rien entreprendre. Q. Céc. Métellus est nommé pour lui succéder. Le nouveau général, après avoir tout disposé à son gré, part pour la Numidie (108), et commence par rétablir la discipline dans les troupes. Jugurtha, informé de son arrivée, et surtout de son intégrité, pense sérieusement à capituler. Métellus, sans égard pour les propositions de ses ambassadeurs, s'avance en bon ordre vers Vacca, la plus riche ville de commerce qu'il y eût en Numidie, et s'en rend maître. Jugurtha se détermine alors à combattre. Son armée et celle de l'ennemi s'étant rencontrées auprès du fleuve Muthul, il donne le signal du combat, dont l'événement demeure long-tems douteux. A la fin du jour, les Numides perdent le terrain, sont dispersés, et ne sauvent leur vie que par la promptitude de leur fuite, favorisée par la connaissance du pays. D'un autre côté, Rutilius défait un détachement d'Africains commandé par Bomilcar, prend quatre éléphans et en assomme quarante. Les bois et la nuit préservent les vaincus de l'épée du vainqueur. Après cette double déroute de l'ennemi, le général romain fait des progrès continuels dans la Numidie, non plus en combattant, mais en ravageant la campagne, en réduisant en cendres les places mal fortifiées, ou mal défendues, et passant au fil de l'épée tous les hommes en état de porter les armes, et réduisant les autres à l'esclavage. Jugurtha lui-même ne se défendait plus que par des ruses, des surprises, et des coups de main qui fatiguaient l'ennemi, le ruinaient peu-à-peu, et retardaient ses progrès. Métellus qui souhaitait une action décisive, se détermine enfin au siége de Zama, l'un des plus forts boulevards de la Numidie. La valeur des assiégés rend inutile celle des assiégeans. Le consul, obligé de lever le siége, et de donner des quartiers d'hiver à ses troupes, cherche des armes plus efficaces que n'avaient été les siennes jusqu'alors, et les trouve dans la perfidie des amis du roi. Il vient à bout de corrompre Bomilcar, ce parent, ce confident de Jugurtha, qui s'était sauvé de Rome après avoir assassiné Massiva. Le roi, trompé par ce fourbe, livre au consul ses hommes et ses armes. Mais lorsqu'il est question de livrer aussi sa personne à Tisidium, il se repent du consentement qu'il a donné au traité, se détermine à reprendre les armes, et recouvre tout ce que le traité lui avait fait perdre inutilement. Les habitants de Vacca, toujours portés d'inclination pour lui,

forment une conjuration pour se défaire de la garnison romaine. Un jour de fête, solennisée dans toute l'Afrique, les conjurés invitent à manger, en différentes maisons, les capitaines, les tribuns et le commandant de la place, Turpilius-Silanus, et les égorgent tous au milieu des festins, à l'exception du commandant. Delà, ils se jettent sur les soldats, et à l'aide de la populace, ils les massacrent tous sans en excepter un seul. Métellus, accablé de tristesse à cette nouvelle, accourt; et après une marche forcée, arrive en deux jours devant la ville, ses drapeaux pliés, ayant en tête des cavaliers numides, sans faire aucun dégât, et avec toute la contenance d'un ami. Les Vaccéens ne doutant point que l'armée romaine ne soit celle de Jugurtha qui vient à leur secours, vont à l'instant en foule au devant de lui. Alors le consul ayant fait sonner la charge, tombe sur ce peuple épars, se saisit des portes, et s'empare des tours. Cette riche et grande ville est abandonnée au pillage et détruite, sans avoir goûté plus de deux jours les fruits de sa perfidie. Turpilius malheureux, mais non coupable, est condamné à être battu de verges, et exécuté à mort par ordre de Métellus. Bomilcar, devenu suspect au roi depuis la fausse démarche où il l'avait engagé, ne renonçait pas à son projet de trahison. Il y associe Nabdalsa, ou Nabdalsar, homme de qualité, riche et fort bien venu du peuple. Le secrétaire de ce traître découvre le complot à Jugurtha. Nabdalsa va lui-même en faire la confession, et se remettre entre les mains de son maître. La première fureur du roi étant assouvie par le supplice de Bomilcar et de beaucoup d'autres conjurés, se laisse désarmer par les pleurs du lâche complice, ou par la crainte de soulever le peuple; mais le danger que Jugurtha avait couru, fait sur lui une impression si forte et si profonde, que depuis ce moment toutes ses actions se ressentent du trouble de son esprit.

Métellus, informé du mauvais succès de la conspiration, se prépare à repousser vigoureusemens Jugurtha, dans la campagne prochaine. S'étant montré tout-à-coup, il range ses troupes en bataille à la hâte et présente le combat aux Numides. Le roi, qui, dans ses soupçons cruels, avait fait massacrer grand nombre de ses confidents, se trouve privé de conseillers, de généraux, et de tous ceux dont le secours lui était nécessaire. Il cède au premier choc; puis se retire dans le désert, et de là se jette dans Thala, grande et riche ville, où étaient ses enfants. Métellus l'y poursuit,

fait le siége de la place et la prend au bout de quarante jours d'une défense opiniâtre. Les déserteurs romains, voyant leurs affaires désespérées et n'attendant plus de grâce, transportent dans le palais royal, l'or, l'argent et toutes les choses précieuses qui tombent sous leurs mains, puis metent le feu aux bâtiments, et après s'être gorgés de vin et de viande, se précipitent eux-mêmes dans les flammes pour éviter le supplice qu'ils redoutaient. Le consul ne trouve plus qu'un monceau de cendres au lieu d'une ville. Cependant le roi de Numidie, qui, après la prise de Thala, n'espérait plus conserver aucun poste contre Métellus, traverse de grands déserts, vient dans le pays des Gétules, réunit ce peuple de sauvages en un corps d'armée, le dresse aux exercices militaires, et engage Bocchus, roi de Mauritanie, dont il avait épousé la fille, à contracter alliance avec lui. Jugurtha, renforcé d'un bon corps de Mauritaniens, marche droit au camp de Métellus, et l'oblige à se retrancher sous les murs de Cirthe, où le fils du consul avait renfermé les prisonniers de guerre, le butin et tous les bagages. Sur ces entrefaites, Marius, récemment nommé consul, se rend à Utique, et l'armée romaine lui est remise par Rutilius, lieutenant de Métellus, qui s'était retiré à Rome.

107. Le nouveau consul commence la campagne par s'emparer de quelques places et châteaux mal défendus, bat en divers endroits Jugurtha, qu'il désarme même de sa propre main, auprès de Cirthe, et va, sur la fin de l'été, surprendre la ville de Capsa, aussi fortifiée par l'art que par la nature. Tout lui réussit à souhait. Il réduit la ville en cendres, passe au fil de l'épée tous les hommes au-dessus de seize ans, met le reste dans les fers, et partage le butin aux soldats. Un coup aussi hardi et aussi heureux lui ouvre presque toutes les autres places fortes, qui sont pareillement livrées au fer et aux flammes. Marius, avide des trésors des rois de Numidie, veut absolument faire le siége du château où ils étaient renfermés, près de la Mulucha. Servi par le hasard mieux que par la prudence, une entreprise qui devait ternir sa gloire, lui donne le plus grand éclat, Capsa et les autres places de sûreté étant passées au pouvoir des Romains. Jugurtha et Bocchus, voyant qu'il n'y a plus de ressource aux affaires que dans l'événement d'une bataille, tombent ensemble sur le consul qui se re-

tirait dans ses quartiers d'hiver. Après un combat qui dure tout le jour et dont l'avantage n'est pour personne, Marius fait retraite sur une montagne. Vers le point du jour, il attaque à son tour brusquement l'ennemi abandonné au sommeil, le renverse, le met en déroute, en tue plus que dans toutes les actions précédentes, prend ses armes, ses drapeaux, et tout le bagage. De là, continuant sa route vers la côte, il s'approche, après quatre jours de marche, de la ville de Cirthe. Une bataille, qui se donne en ce lieu, décide la défaite complète des deux rois. Cinq jours après, Bocchus demande au consul une conférence. Marius envoie ses deux lieutenants, Manlius et Sylla, auprès du roi de Mauritanie. On convient dans cette conférence, que Bocchus enverra des ambassadeurs à Rome pour traiter avec le sénat. Sylla, avoué de la république pour traiter avec Bocchus, se rend en Mauritanie. Le Romain met pour condition de la paix de livrer Jugurtha. Bocchus affecte de se défendre de cette perfidie, et à la fin engage sa parole. Le roi de Numidie, de son côté, propose à celui de Mauritanie de remettre Sylla entre ses mains. Bocchus consent à la proposition, mais change bientôt après de pensée. Il fait appeler Sylla et concerte avec lui, une dernière fois, le piége où devait tomber Jugurtha, qui était son gendre. Le jour de l'exécution arrive, Jugurtha va sans défiance chez son beau-père avec quelques amis et sans armes. On l'annonce; Bocchus s'avance au-devant de lui comme par honneur, avec Sylla et quelques courtisans. A l'instant, le signal se donne; on entoure Jugurtha de toutes parts; ses amis sont massacrés; lui-même, chargé de chaînes, est livré à Sylla (106) qui le remet à Marius, par l'ordre duquel il est conduit à Rome. (104) Marius, quoiqu'absent, est fait une seconde fois consul, commandant dans les Gaules, et triomphe avec grand appareil aux calendes de janvier, premier jour de son second consulat. Les deux fils de Jugurtha étaient enchaînés avec leur père, à la suite du char du vainqueur. Après la pompe du triomphe, le roi de Numidie est mené en prison, où les gardes, empressés d'avoir sa dépouille, lui déchirent sa robe et lui arrachent les bouts des oreilles, puis le précipitent dans une fosse profonde, pendant qu'il s'écriait en souriant : *ô dieux, que vos étuves sont froides !* Il vit encore là six jours, luttant contre la faim et meurt âgé de 54 ans, dans la quinzième année de son règne. Oxintha, l'un des enfants de Jugur-

tha, est mis en prison dans la ville de Venuse. Quelques années après, pendant la guerre des Latins (91), Papius, l'un des chefs, le tire de prison, le revet des habits royaux et se sert de lui pour débaucher la cavalerie numide de l'armée romaine (*Salluste*, *Plutarque*.). Cependant les Romains ne réunissent pas la Numidie toute entière à leur empire. Bocchus obtient d'eux, comme récompense de ses services, le pays des Massésyliens, contigu à la Mauritanie. La Numidie, proprement dite, ou la contrée des Massyliens, est divisée en trois parties. Hiempsal et Mandrestal sont gratifiés de deux de ces trois parts, et la dernière est annexée à l'Afrique, proprement dite.

HIEMPSAL et MANDRESTAL, neveux de Jugurtha, ou plutôt fils de Gulussa et petit-fils de Massinissa, règnent chacun dans la portion de la Numidie qui leur avait été assignée par les Romains, et ne font point parler d'eux.

JUBA I (IOB, ou HIOUB), fils aîné d'Hiempsal, succède à son père. Celui-ci avait eu un différend avec Masintha, seigneur numide, qui porta ses plaintes devant le sénat. César épousa la cause de Masintha, et insulta même Juba, qui voulait justifier son père, jusqu'à le prendre par la barbe. De là vint l'attachement du roi de Numidie pour la faction de Pompée, et son opposition à celle de César (49). Cette opposition procura d'abord quelques avantages aux ennemis du consul; car Juba, étant venu à leur secours, défait Curion, lieutenant de César; Curion même, et grand nombre des siens restent sur le champ de bataille. César et ses adhérents déclarent le roi de Numidie ennemi de la république, et adjugent la souveraineté de ses états à Bocchus et à Bogud. Juba, ayant réuni ses forces à celles de Scipion, réduit César à de grandes extrémités. Mais ayant reçu un secours considérable, le Romain triomphe à la fin de Juba, de Scipion et de Labiénus, près de la ville de Thapsus. Juba se sauve en Numidie avec Petréius; afin de mourir les armes à la main, ils se battent en duel. Petréius y périt et Juba se fait donner la mort par un des siens (César.) Cette victoire rendit César maître de toute la Numidie qui fut réduite en province romaine, et dont l'historien Salluste fut le premier gouverneur.

JUBA II, fils de Juba I, était encore enfant à la mort de

son père. Ayant été pris par les Romains, il servit à orner le triomphe de César. Auguste eut soin de le faire élever à Rome, où il se rendit célèbre par ses talents littéraires. Auguste lui fit épouser Cléopâtre la jeune, fille d'Antoine et de Cléopâtre, reine d'Egypte, et lui donna les deux Mauritanies avec la Gétulie. Juba gouverna ses états avec une grande sagesse qui le fit chérir de ses sujets. On ne marque point l'année de sa mort. Son royaume passa à son fils Ptolémée (*Voyez* Mauritanie.)

TACFARINAS, Numide de nation, après avoir servi dans les armées romaines, s'érigea en chef de parti sous le règne de Tibère. Une sédition qu'il excita (17 dep. J. C.) ayant été étouffée par Furius Camillus, proconsul d'Afrique, il resta quelque tems dans un repos forcé que son caractère désavouait. Une bande de vagabonds et de brigands s'étant formée en Numidie, il se mit à leur tête et fit avec eux des courses qui lui réussirent. Ayant assiégé un château où Decius commandait pour les Romains, il défit la garnison qui était sortie pour se battre en rase campagne. Decius, sans être découragé par ce revers, revint plusieurs fois à la charge et perdit un œil dans une des attaques qu'il livra. Ayant été tué dans une dernière, ses soldats, au lieu de penser à venger sa mort, prirent lâchement la fuite : crime dont Apronius, successeur de Decius, (20 dep. J. C.) les punit en les faisant décimer. Ce châtiment fit un tel effet sur les troupes du proconsul, que cinq cents soldats ayant attaqué celles de Tacfarinas qui assiégeaient la ville de Thala, les mirent en fuite. Depuis cela, ce Numide changea sa méthode de faire la guerre, et ne fit plus que des courses à la manière de sa nation. Il ne laissa pas néanmoins de fatiguer Junius Blæsus, envoyé contre lui par Tibère, et porta même l'insolence jusqu'à demander à ce prince un pays dont il pût jouir en toute propriété. Cette demande ayant été reçue avec indignation, Dolabella fut envoyé pour remplacer Blæsus. Ce nouveau général l'ayant forcé d'en venir à une bataille (24), il s'y défendit avec le courage d'un homme qui n'a point de grâce à espérer, et perdit, les armes à la main, la vie après l'avoir chèrement vendue. (Tacite, *Ann.*, liv. I, IV.)

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DES PRINCES SOUVERAINS D'ARABIE,

JUSQU'A MAHOMET.

Les meilleurs étymologistes déduisent ce nom Arabie de l'hébreu *Arab*, ou *Ereb*, qui signifie occident, mélange, commerce; et les Arabes eux-mêmes s'avouent descendants d'Héber et d'Abraham. Cette région, prise dans sa plus grande étendue, est située entre le 12e. et le 35e. degré de latitude septentrionale, et entre le 53e. et le 78e. degré de longitude. La division de ce pays, faite par Ptolémée, en Arabie pétrée, en Arabie déserte et en Arabie heureuse, est encore aujourd'hui généralement adoptée. L'Arabie fut d'abord habitée par les Casluhim, descendants de Misraïm, les Caphtorim, les Horites, et en partie, mais de très-bonne heure, par les Chusites; on trouve ensuite, parmi ceux qui s'y établirent, la postérité de Jectan, fils d'Héber, les Ismaélites, les Nabathéens, les Kédaréoriens, descendans de Nébajoth et de Kédar, fils d'Ismaël, et les Madianites, fils d'Abraham par Céthura. Tous ces noms se perdirent ensuite dans celui de Sarrasins, qui fut fameux durant une longue suite de siècles. Jectan eut un grand nombre d'enfants mâles, dont deux seulement restèrent dans l'Arabie; les autres étant allés s'établir dans les Indes, furent les chefs des familles royales qui régnèrent

avec quelqu'éclat dans l'Arabie. Quant aux autres princes qui eurent des souverainetés dans quelque canton de ce vaste pays, ce furent plutôt des chefs de tribus, ou même des vassaux des grands royaumes qui partageaient l'Arabie. Notre Chronologie n'a pour objet que les princes qui ont gouverné ces grands états; elle est toute tirée des historiens orientaux les mieux accrédités; mais nous avons laissé à part les discussions des savants, qui nous auraient trop écartés de notre sujet.

JECTAN, fils d'Héber, (Gen. X) est le premier roi connu d'Arabie. Il laissa, comme on vient de le dire, plusieurs enfants mâles, dont deux seulement restèrent dans l'Arabie. Jarab, l'aîné de ces deux fils, succéda à son père, mais n'eut pour sa part que cette portion de l'Arabie, qu'on appelait alors Jaman, ou Hamyar, dont il forma le royaume de ce nom; et Jorham, son cadet, régna dans cette autre province de l'Arabie heureuse, appelée Héjaz, fameuse par ses deux principales villes, la Mecque et Médine, l'une célèbre par la naissance de Mahomet et par un temple magnifique, l'autre par la sépulture du prétendu prophète des Musulmans.

ROIS D'IAMAN, OU HAMYAR.

JARAB, que nous croyons être le JARE dont il est parlé dans l'écriture (Gen., c. X, v. 26.) est célébré par les historiens arabes comme un grand prince.

JASHAB, fils de Jarab, n'est connu dans l'histoire que par son nom.

ABD-SEMS (c'est-à dire le serviteur du soleil) ou SABA I, occupa le trône d'Iaman après son père Jashab. Il eut des

ROIS D'HEJAZ.

JORHAM, frère cadet de Jarab, et le même que celui qui est appelé ADORAM ou ADURAM (V. Gen., c. X, v. 27), occupa le trône d'Hejaz, et sa postérité le conserva jusqu'à Ismaël, qui fut chef de la famille ou tribu de Koreish, dont le règne s'étendit dans la suite sur la plus grande partie de l'Arabie, par les armes de Mahomet. Les fils et les successeurs de Jorham furent: Abd-Yalil, Jorsham, Abdol-Madan, Nogailah, Abdol-Masih, Modad I,

ROIS D'IAMAN.

ennemis dont il triompha, s'enrichit de leurs dépouilles et fit sur eux grand nombre de prisonniers. La ville de Saba, ou Mareb, fut fondée par ce prince. Un réservoir d'une grandeur prodigieuse, qu'il avait fait construire au-dessus de cette ville, recevait toutes les eaux qui descendaient des montagnes. Par ce moyen, les rois d'Iaman fournissaient de l'eau aux habitants, et tenaient en respect les territoires qu'ils avaient conquis, parce qu'en coupant les aqueducs, ils pouvaient les faire périr de soif avec leurs bestiaux. Abd-Sems eut plusieurs fils, dont les plus renommés furent Hamyar, Amru, Cahlan et Ashaar.

Hamyar ou Saba II est un surnom donné au fils de Saba I, à cause de la couleur rougeâtre de ses habits. C'est de ce prince que le royaume d'Iaman emprunta le nouveau nom d'Hamyar. Les Grecs et les Latins modernes appellent Homerites les Hamyarites.

Wayel, fils d'Hamyar, porta, suivant Abulfeda, la couronne d'Iaman après la mort de son père. D'autres disent qu'Hamyar fut remplacé par son frère Cahlan. Les successeurs de Wayel, de

ROIS D'HEJAZ.

Amru, Alhareth, Amru II, Basher, Modad II, qui laissa une fille; un prince anonyme.

2280 Naissance d'Ismael, fils d'Abraham et d'Agar. Ayant obligé, ainsi que sa mère, de quitter la maison de son père, il se retira avec elle dans le désert de Paran. Ismaël y épousa une Egyptienne, ou plutôt la fille de Modad II, dont il eut douze fils, qui devinrent les chefs de douze puissantes tribus. Il mourut (2143) âgé de cent trente-sept ans, non loin des frontières d'Egypte.

Nota. Avant la naissance d'Ismaël, Agar avait reçu la promesse que son fils serait le père d'une nation nombreuse et puissante, ennemie des autres, mais jamais entièrement subjuguée par aucune puissance étrangère. Les Arabes scénites, ou du désert, ont toujours vécu, et vivent même aujourd'hui, de butin, sans avoir presque jamais été dans la servitude. Ils sont encore indépendants des Turcs, ainsi que les Sarrasins descendus aussi d'Ismaël. (*Voyez* le reste de l'histoire d'Ismaël dans la Chronol. histor. de l'Histoire sainte.)

Kidar, fils d'Ismaël, fut son successeur sur le trône

ROIS D'IAMAN.

père en fils, furent : Alsacsac, Jaafar, Dhu-Riyasch, Al-Nooman, Asmah. Après eux vint :

SHADDAD, lequel était fils d'Al-Matata, fils d'un Saba, et fut un prince puissant.

LOKMAN, frère de Shaddad, régna après lui, selon l'opinion généralement reçue, et fut remplacé par son autre frère :

DHU-SADAD, qui laissa le trône d'Iaman à :

AL-HARETH, qui enrichit prodigieusement son royaume et fut le premier qui reçut de ses sujets le titre de *Tobba*, c'est-à-dire successeur. Ce titre fut ensuite commun à tous les rois d'Iaman, comme celui de Pharaon aux rois d'Egypte, de César aux empereurs romains, etc.

DHU'L-KARNAÏN-ASAAB était fils de Rayesch et fut le successeur d'Al-Hareth. C'est lui, suivant Ebn Abbas, qui est le prince à deux cornes, dont parle l'Alcoran, et non Alexandre le Grand.

DHA'L-MANAR-ABRAHA, fils du roi précédent, lui succéda sur le trône.

ROIS D'HEJAZ.

d'Hejaz. Il paraît que les descendants d'Ismaël, par ce Kidar, régnèrent dans ce royaume jusqu'à l'inondation d'Al-arem. L'histoire a conservé leurs noms, mais rien de leurs actions. Voici leurs noms par ordre de succession : Hamal, Nabet, Salaman, Al-Komeisa, Al-Jasa, Odad, Odd, Adnan, Moad, Nazar, Modar, Al-Jas, Modrecah, Khozaimah, Kenanah, Al-Nadr, Malec, Tehr, surnommé Koreish, Galeb, Lorva, Caab, Morrah, Kelab.

KELAB eut pour enfants Koza, qui suit, et Zahrah, trisaïeul d'Amenah, mère de Mahomet.

KOZA, fils de Kelab, voulant rentrer dans la possession de la Mecque, qui avait appartenu à ses ancêtres, la tribu de Kozaah, l'une de celles qui avaient pour chef la tribu Al. Ard, qui descendait des rois d'Iaman, par Cahlan, fils de Saba, s'était retirée dans le royaume d'Hejaz, après l'inondation d'Al-Arem, y avait fixé son séjour dans la vallée de Marri, près de la Mecque, et s'était emparé du temple de la Mecque et de tout le territoire où elle avait fondé une aristocratie. Kosa eut à combattre pour

ROIS D'IAMAN.

Africus donna son nom à cette partie du monde appelée l'Afrique, suivant quelques auteurs, et prit ensuite les rênes du royaume de son père Dhu'l-Manar-Abraha.

Dhul-Adhaar-Amru, fils d'Africus, fut surnommé le monarque des terreurs, par la frayeur qu'inspira à ses sujets la vue de quelques hommes monstrueux qu'il fit prisonniers de guerre et qu'il amena dans le pays d'Iaman.

Sharhabil descendait d'Alsacsac, et fut placé sur le trône d'Iaman par les Hamyarites, qui chassèrent Amru pour quelque grand crime que l'histoire n'explique pas.

Al-Hodhad succéda à son père Sharhabil.

Balkis, fils d'Al-Hodhad, régna vingt ans.

Nasherol'neam était descendant de Sharhabil. On lui donna ce surnom de Nash, etc., à cause de son étonnante libéralité. Il portait aussi simplement le nom de *Melec*, roi. Son armée, dans une expédition qu'il entreprit, ayant presque toute péri dans les sables mouvants de l'Arabie, il fit ériger une statue d'ai-

ROIS D'HEJAZ.

l'exécution de son dessein. Mais à la fin, ayant obtenu d'Abu-Cabshan, moyennant une bouteille de vin, les clefs de la Cabaa, il se rend maître du gouvernement de la Mecque et le transmet à ses descendants. Il laissa subsister la forme de gouvernement qu'il y trouva établie, ensorte que les princes qui lui succédèrent furent plutôt des premiers magistrats que des monarques. Il eut trois enfants : Abd-Menaf, Abdol-Dar, et Abdal-Uzza, l'un des aïeuls de Cadigha, première femme de Mahomet.

Les autres princes ou premiers magistrats d'Hejaz furent : Abd-menaf, fils aîné de Koza ; Hashem.

Abd-Motalleb épousa Aminah, arrière-petite-fille de Kelab, dont il eut treize enfants. Abdallah, son successeur, et entre les autres Aboutaleb, qui reçut et éleva dans sa maison, jusqu'à l'âge de vingt ans, son neveu Mahomet, devenu orphelin, et qui fut père d'Ali, époux de Fatime, fille unique de son cousin Mahomet.

Abdallah, l'un des fils d'Abd-Motalleb, succéda à son père dans le gouvernement d'Hejaz et de la Mecque.

ROIS D'IAMAN.

rain, avec une inscription dont le sens était : *Il n'y a point de chemin derrière moi, ni aucun moyen d'aller en avant.*

SHAMER-JARAASH, fils et successeur du roi précédent, donna à la ville de Samarkande le nom qu'elle porte.

ROIS D'HEJAZ.

Il épousa Amenah. Ils étaient l'un et l'autre de la tribu des Khoreischites, la plus distinguée des familles arabes. De ce mariage naquit Mahomet ou Mohammed.

ABU-MELEC, fils de Shamer, prit possession du trône d'Iaman, après la mort de son père.

AMRAM, fils d'Amer, descendant de Cahlan, frère d'Hamyar, fut revêtu de la puissance souveraine quand Abumelec vint à mourir. Les Orientaux représentent ce prince comme un homme sage, ou devin.

AMRU, autre fils d'Amer, surnommé Mazikia, c'est-à-dire *le déchireur*, parce que chaque nuit il mettait en pièces les habits qu'il avait portés durant le jour, occupa le trône après Amram.

Depuis J. C.

140. AL-ALKRAN, fils d'Abu-Melec, porta la couronne d'Iaman après Amru.

160. DHU-HABSAM prit possession du trône d'Iaman après Al-Alkran, et fit mourir Tasm et Jadis, qui peut être pouvaient ou voulaient lui disputer la couronne.

175. TOBBA, fils d'Al-Alkran, succéda à Dhu-Habsham.

190. COLAICARB, était fils de Tobba, et parvint au trône après la mort de son père.

220. ABU-CARB-ASAB, est nommé dans l'Alcoran, et régnait cette année en Iaman. Il orna la Caaba de tapisseries, et fut le premier qui introduisit le judaïsme parmi

les Hamyarites. Les orientaux disent qu'il fut massacré par ses propres sujets, peut être à cause de sa religion.

238. HASSAN-TOBBAI succéda à son père Abu, et condamna à mort tous les meurtriers du roi. Il fut assassiné lui-même par son propre frère.

250. AMMU-TOBBAI était le nom de ce fratricide. On le surnomma *le seigneur du bois*, parce qu'il fut si infirme, durant tout le cours de son règne, qu'on le porta toujours dans une chaise de bois.

273. ABD-CELAL, fils de Dhu-l'Awad, remplaça Ammu.

297. TOBBA II, fils de Hassan Tobbai, succéda à Abd-Celal.

AL-HARETH II, successeur de Tobba, embrassa le judaïsme.

321. MORTHED, fils de Celal, fut le trente-huitième roi d'Iaman.

345. WACCIA, fils de Morthed, fut déclaré roi après la mort de son père.

370. ABRAHAH II, fils d'Alsabah, régna après Waccia.

399. SABBAN monte sur le trône d'Iaman à la mort d'Abrahah.

(1)

478. DHU-SHANATER, successeur de Sabba, avait, dit-on, six doigts à chaque main. Il fut détrôné par les Hamyarites, pour avoir commis les violences les plus infâmes envers les fils des principaux seigneurs du pays.

480 dep. J.-C. JUSEF ou DHU-NOVVAS, ou DUNAAN, vivait environ soixante-dix ans avant Mahomet. Il persécuta

(1) SABBA, fils d'Abrahah (440), et HASAN BEN-AMROU (455) suivant M. de Sacy. (*Editeurs.*)

tous ceux qui ne voulurent pas se faire Juifs. Le supplice le plus ordinaire qu'il leur infligeait, était de les faire jeter dans un puits rempli de feu ; ce qui lui attira le sobriquet de *seigneur du puits*.

DHU-JADAN (c'est-à-dire la personne à la voix douce), fut le dernier des monarques hamyaritiques, s'il n'était pas le même que Dhu-Novvas. Il était, comme son prédécesseur, doué d'un zèle outré pour le judaïsme, et traita ses sujets chrétiens avec tant de barbarie qu'Elesbaas, roi d'Ethiopie, leur envoya du secours. Le roi d'Iaman, n'étant pas en état de faire tête aux Ethiopiens, se précipite dans la mer (529 dep. J.-C.). Elesbaas, ou Elesbaan, établit alors la religion chrétienne en Iaman, et plaça sur le trône un Ethiopien.

ARYAT, était cet Ethiopien placé sur le trône d'Hyamar, par Elesbaas.

549. ABRAHA ou AL-ASHRAM, surnommé le *Seigneur de l'Eléphant*, fut le second roi éthiopien qui régna en Iaman. Il fit bâtir une église magnifique dans Sanaa, la capitale d'Iaman, dans le dessein d'y attirer les Arabes, et de les détourner de la Mecque, où jusqu'alors ils avaient coutume d'aller en pélerinage. L'événement répondit à son attente, les Khoreischites, qui avaient la vénération la plus superstitieuse pour la Caaba (le temple de la Mecque), voyant le nombre des pélerins diminuer considérablement, chargèrent un nommé Nofaïl de souiller l'église chrétienne de Sanaa. Cet homme ayant trouvé le moyen d'y entrer de nuit, souilla en effet de ses excrémens l'autel et les murs de l'église, et s'étant sauvé ensuite, publia partout ce qu'il venait de faire. Abraha, irrité de cette profanation, fit vœu de détruire la Caaba, et, dans ce dessein, mit sur pied une nombreuse armée, dans laquelle il y avait plusieurs éléphans. On n'avait pas encore vu de ces animaux à la Mecque (570 dep. J.-C.). Néanmoins, son entreprise n'eut point de succès, par un prétendu miracle rapporté dans l'Alcoran. Abraha mourut peu de tems après.

570. JACSUM, fils d'Abraha, lui succéda. Naissance de Mahomet.

589. MASRUK, autre fils d'Abraha, fut le successeur de

son frère. Ces deux princes furent les derniers rois de race éthiopienne, comme on va le voir.

601 dep. J.-C. SEIF-EBN-DHU-YASAN, de l'ancienne famille royale d'Hamyar, ayant obtenu de Chosroës le Grand roi de Perse, quelques troupes auxiliaires, recouvre le trône et chasse les Ethiopiens; mais il fut tué ensuite par quelques uns d'entre ceux qui étaient restés dans le pays. Il y a lieu de croire que les rois d'Iaman suivans furent vassaux ou dépendans des Perses. Cet asservissement peut être arrivé cette année (608 dep. J.-C.) où les armes de Chosroës II eurent un grand succès.

WAHZAR, MARZABAN, SIHAN, JORGIIS ou GEORGIUS, BAZAN ou BADHAN, reçurent successivement tous les cinq, la couronne des mains des rois de Perse (629 dep. J.-C.). Sous le règne de Bazan, le royaume d'Iaman tomba entre les mains de Mahomet.

SHAR, fils de Bazan, embrassa comme son père la loi de Mahomet; mais il n'obtint de l'imposteur conquérant, qu'une partie de ses états. A sa mort finit le royaume d'Iaman, qui avait duré plus de deux mille trois cents ans.

Note des Editeurs.

On trouve, dans le quarante-troisième tome des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, un savant mémoire de M. Silvestre de Sacy, sur divers événements de l'Histoire des Arabes avant Mahomet. On y nomme Yemen ce que nos auteurs appellent Ieman. Les noms propres sont aussi écrits quelquefois différemment. Mais les auteurs ne sont point d'accord là-dessus. Nous avons pris, dans le mémoire de M. de Sacy, les dates qui manquaient dans nos manuscrits. Nous ne pouvions sans doute suivre un meilleur guide.

FIN DU TOME TROISIÈME.



STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

